Les représentations climatiques dans la presse française : analyses sémiologiques et sémiotiques comparées de discours médiatiques, scientifiques et profanes

Marion Mauger Mauger-Parat

▶ **To cite this version:**

Marion Mauger Mauger-Parat. Les représentations climatiques dans la presse française : analyses sémiologiques et sémiotiques comparées de discours médiatiques, scientifiques et profanes. Linguistique. Université René Descartes - Paris V, 2013. Français. NNT : 2013PA05H006 . tel-00948014

HAL Id: tel-00948014

https://theses.hal.science/tel-00948014

Submitted on 17 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE PARIS DESCARTES
FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES – SORBONNE

THESE
Pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE PARIS DESCARTES
Discipline : Sciences du langage - sémiologie

Présentée et soutenue publiquement
Par
Marion MAUGER PARAT

LES REPRESENTATIONS CLIMATIQUES DANS LA PRESSE FRANÇAISE
Analyses sémiologiques et sémiotiques comparées de discours médiatiques, scientifiques et profanes

Tome 1

Sous la direction de
Monsieur le Professeur Jean-Didier URBAIN

Soutenue le 22 novembre 2013

Jury de soutenance
Monsieur Ferenc FODOR, Chercheur HDR, EDF R&D - GRETS
Monsieur Yves JEANNERET, Professeur, Sorbonne Paris IV CELSA- GRIPIC
Monsieur Eric LANDOWSKI, Directeur de recherche, Sciences Po Paris CNRS - CEVIPOF
Monsieur Jean-Claude SOULAGES, Professeur, Lumière Lyon II - ICOM

« Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre ; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons ; il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout, il défigure tout ; il aime la difformité, les monstres ; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser pour lui comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode comme un arbre dans son jardin.

Sans cela, tout irait plus mal encore, et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres serait le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferaient en lui la nature, et ne mettrait rien à la place. Elle y serait comme un arbrisseau que le hasard fait naitre au milieu d'un chemin, et que les passants font bientôt périr, en le heurtant de toutes parts et le pliant dans tous les sens.

C'est à toi que je m'adresse, tendre et prévoyante mère, qui sus t'écarter de la grande route, et garantir l'arbrisseau naissant du choc des opinions humaines ! Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure ; ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'âme de ton enfant ; un autre en peut marquer le circuit ; mais toi seule y dois poser la barrière ».

Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, 1831 [1762] : 11-13

REMERCIEMENTS

Chacun.e vit sa thèse différemment. Dans mon cas, le travail doctoral fût une confrontation avec moi-même. Au-delà de la formation à la recherche que représentent ces années doctorales, il s'est agi également d'une exploration et d'une autocritique pour arriver à me dépasser. Être seule pour avancer, faire des choix judicieux et pertinents, chercher, mais également savoir demander l'aide de mon directeur de thèse, de mes collègues, de mes amis, mettre tous ceux qui l'acceptent à contribution pour arriver à accomplir ce travail qui reflète un peu de moi et un peu des personnes qui m'entourent. Un travail vers l'intérieur et vers l'extérieur.

Pour m'avoir aidée à traverser ces années de construction personnelle et professionnelle, mes remerciements les plus sincères vont

A mon directeur de thèse, M. Jean-Didier Urbain, pour ses précieux conseils, son écoute avisée, sa générosité intellectuelle et son ouverture d'esprit sans limite. Les temps passés ensemble ont été pour moi une source d'inspiration ;

A M. Yves Jeanneret, M. Eric Landowski, M. Jean-Claude Soulages, gardiens du savoir universitaire qui ont accepté d'évaluer mon travail ;

A M. Ferenc Fodor, également membre du jury, mais surtout ami et conseiller. Toujours disponible et à l'écoute, son humour et son pouvoir de dérision m'ont aidée à prendre de l'assurance pour me faire une place dans un univers qui m'était étranger ;

A EDF R&D en général, aux membres du GRETS et à Karine Berthonnet en particulier pour le soutien financier, mais également pour la liberté d'entreprise qui a marqué mon travail. Le poids souvent reproché aux entreprises lors de contrats doctoraux CIFRE a été pour moi celui d'une plume ;

Aux hommes et femmes de sciences spécialisés dans le climat qui ont répondu à mes questions, ainsi qu'aux personnes ayant pris part aux entretiens collectifs. Leur participation et leur disponibilité ont également coopéré à la réussite de ce projet ;

A mes amis et collègues qui, de près ou de loin, consciemment ou non, ont contribué à l'élaboration de ce travail par l'écoute, par les conseils de rédaction et de lecture et surtout par l'amitié.

Que Nicole, Fabien, Aurore, Christophe, Hélène, Marjorie, Ana-Carolina, Amélie soient tout particulièrement remerciés pour les longues heures de relecture minutieuse ou de passionnantes discussions qu'ils m'ont offertes.

Mes remerciements vont également à ma famille (Augusta, Francis, Marilène et Magali), pour le goût du travail bien fait, pour la persévérance apprise tout au long de mon enfance, pour la liberté de penser et pour l'ouverture d'esprit.

A Yannick pour son soutien, sa patience et son amour indéfectibles, et surtout à Titouan, pour que sa vie soit douce climatiquement parlant, bien sûr.

SOMMAIRE

Remerciements 5
Sommaire 7
Conventions de notation 9
Introduction 11
Partie I - Les changements climatiques, objets de savoirs 19
Chapitre 1 - Du climat aux changements climatiques. Analyse lexico-sémantique de définitions 21
Chapitre 2 – Histoire des sciences du climat : vers une multidisciplinarité 37
Partie II - Etudier la circulation des représentations : théories discursives, sémiologiques et sémiotiques 83
Chapitre 3 – La science au regard de la société : analyses de discours et théories de la circulation 85
Chapitre 4 – Les représentations climatiques actuelles, du temps qu'il fait au réchauffement global 145
Chapitre 5 – Vers un sémio-syncrétisme 173
Partie III – Méthodes et analyses 213
Chapitre 6 – Construction d'une méthodologie interdisciplinaire et de corpus hétérogènes 215
Chapitre 7 – Grammaire formelle : les Unes et les annonces du climat dans les Unes 267
Chapitre 8 - Les représentations du climat 297
En guise de conclusion : vers une ouverture multidisciplinaire 369
Bibliographie 375
Table des tableaux, figures et illustrations 389
Index des auteurs 391
Index des notions 393
Index presse 395
Table de matières 397

CONVENTIONS DE NOTATION

Italique : distance énonciative ou métalangage ; signe linguistique et sémiologique ; suites de citations.

« … » : citation

"…" : citation à l'intérieur d'une citation

/…/ : niveau du signifiant

<…> : niveau du signifié, du dénoté

<<…>> : effet de sens, niveau du connoté

vs : *versus*

Λ : relation de conjonction entre le sujet et l'objet, du point de vue narratif.

V : relation de disjonction entre le sujet et l'objet, du point de vue narratif.

CC : changement climatique

Objet (avec majuscule) : Se différencie de l'objet du monde pour devenir un Objet construit pour la recherche sémiologique.

INTRODUCTION

Depuis presque 20 ans, chaque année connaît son lot d'événements médiatiques relatifs au climat. Année marquante pour l'Histoire climatique, 2013 ne fait pas exception à la règle. La synthèse du rapport du premier groupe de travail du Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Evolution du Climat (maintenant Giec) est attendue pour septembre 2013. La prochaine Conférence des Parties (COP) organisée annuellement par la Convention Cadre des Nations Unies sur les Changements Climatiques (CCNUCC) aura lieu du 11 au 22 novembre 2013 à Varsovie, Pologne. De quoi relancer l'événement médiatique climatique dans la presse française et dans la sphère médiatique occidentale. De quoi alimenter une nouvelle fois les représentations socio-culturelles climatiques.

Selon la synthèse du dernier rapport du Giec (2007) mis à la disposition des « décideurs politiques » du monde, le climat évolue de façon anormale. « Les preuves accumulées depuis les cinq dernières années indiquent que les changements survenus dans de nombreux systèmes physiques et biologiques sont liés au réchauffement d'origine anthropique » (Giec, 2007 : 3) explique le résumé à l'intention des décideurs. Cette évolution est du ressort des activités humaines, celles-là même qui ont permis à l'humain, ou du moins à une partie des hommes et des femmes, de jouir de meilleures conditions de vie grâce à l'utilisation des énergies fossiles notamment. Contradiction que les sociétés développées doivent maintenant assumer et que les sociétés en développement doivent intégrer.

Selon le 4ème rapport du Giec, le changement climatique de la planète est maintenant une certitude. Une des preuves avancées par ce rapport d'évaluation concerne la courbe des températures relevées : onze des douze dernières années étudiées avant 2007 (1995-2006) figurent parmi les douze années les plus chaudes jamais enregistrées depuis que les températures de la surface du globe sont mesurées (1850-2007). D'autres données viennent corroborer cette information : au cours des cent dernières années (1906-2005), la température moyenne de la planète a augmenté de 0,74°C. Le niveau moyen de la mer a augmenté de 17cm au cours du vingtième siècle. Des changements plus régionaux, répartis sur les cinq continents, sont également observés notamment sous forme d'événements climatiques extrêmes (sécheresse, cyclone, précipitations, vagues de chaleur, tsunamis)[1].

Les scientifiques travaillant sur le climat ont montré que son fonctionnement est un cycle. Le processus climatique est donc dynamique, en perpétuelle évolution. La composante qui y joue un

[1] Informations et données chiffrées issues du 4ème rapport du Giec. Giec, 2007, *Climate Change, The physical science basis ; Mitigation ; Impacts, adaptation and vulnerability* (summaries for policymakers).

rôle essentiel est un groupe d'éléments gazeux : les gaz à effet de serre et notamment le carbone. Le cycle du carbone permet une interaction et un échange gazeux entre l'atmosphère, la biosphère (les êtres vivants, plantes et animaux) et l'hydrosphère (les surfaces des océans). Lors de la respiration et de la décomposition du monde animal, du gaz carbonique et du méthane sont rejetés. En parallèle, lors de la photosynthèse du monde végétal et du plancton marin, du gaz carbonique est absorbé. Le processus de photosynthèse dû à l'énergie solaire permet la transformation du CO2 en oxygène. La respiration est le processus inverse de la photosynthèse : elle transforme l'oxygène en CO2. Les deux processus s'équilibrent donc.

Sans la présence des gaz à effet de serre[2], la température sur la Terre serait invivable, de l'ordre de – 18°C. La production de gaz à effet de serre est un phénomène avant tout naturel, mais équilibré. L'ère industrielle et l'avènement de l'utilisation des énergies fossiles naturellement riches en dioxyde de carbone (charbon, pétrole, gaz naturel, hydrocarbures en règle générale) ont considérablement augmenté la production de ces gaz à effet de serre, tout en diminuant la capacité de respiration des êtres vivants (déforestation, disparition d'espèces, etc.). L'équilibre entre ces deux processus est rompu.

L'effet de serre, qui a permis de faire émerger la vie sur Terre, est un phénomène présent avant tout dans la troposphère, la plus basse couche de l'atmosphère, en contact avec la Terre (10 à 15 km). Le soleil envoie de l'énergie sous forme de lumière notamment, énergie en partie absorbée par les éléments qui composent la Terre (photosynthèse) et en partie renvoyée vers l'espace. Cette énergie renvoyée vers l'espace permet de réchauffer l'atmosphère car elle est retenue à 95% par les gaz à effet de serre au niveau de la troposphère. Les variations du climat peuvent être expliquées en fonction des variations de l'effet de serre : rayonnement plus ou moins intense du soleil, présence plus ou moins forte de gaz à effet de serre, absorption plus ou moins importante de l'énergie solaire (etc.)[3].

Le changement climatique actuel est également expliqué par un de ces facteurs : une augmentation disproportionnée des gaz à effet de serre due aux activités humaines. Cette assertion a été avancée avec beaucoup de prudence par le Giec à l'occasion de l'édition des rapports faisant état des avancées scientifiques en matière de climat. Recherches scientifiques qui investiguent également deux formes de solutions : la mitigation, représentée par la réduction des émissions de gaz à effet de serre de nature anthropique ou par l'augmentation de la capacité de respiration des éléments qui composent la Terre, et l'adaptation. Dans un cas comme dans

[2] Les principaux gaz à effet de serre sont le dioxyde de carbone (CO2), le méthane (CH4), le protoxyde d'azote (N2O), la vapeur d'eau (H2O) et l'ozone (O3).
[3] Informations recueillies sur le site de l'Université de Jussieu mis à disposition des profanes http://cycleducarbone.ipsl.jussieu.fr

l'autre, les solutions proposées depuis de nombreuses années en appellent toutes à une modification de nos modes de vie trop énergivores. Les changements à opérer obligent à une profonde remise en question de la constitution de nos sociétés actuelles. La *lutte* contre le changement climatique est un des aspects pris en compte pour arriver à un développement durable tel qu'expliqué dans le Rapport Brundtland (Brundtland, 1989) qui développe également l'idée d'une mise en place d'un Agenda 21. Les actions doivent être tant politiques, économiques, industrielles que sociales et demandent une synergie de tous les acteurs de la société.

Dans l'atmosphère, il n'y a aucune différence entre les gaz à effet de serre naturels et anthropiques, comme il n'y a aucune différence parmi toutes les émissions anthropiques émanant de pays différents. Pourtant, les conséquences supposées touchent très différemment chaque région du monde. Les connaissances actuelles sur les impacts futurs restent encore incomplètes, elles listent cependant les problématiques suivantes, auxquelles les humains seront confrontés : gestion des ressources en eau, gonflement des océans, désertifications, fréquence et intensité accrues des événements climatiques extrêmes, etc. Ces impacts climatiques auront également des répercussions sur les sociétés humaines, les rendant plus vulnérables.

En tant que premier fournisseur d'énergie en France, Electricité de France (EDF) attache une importance grandissante aux changements climatiques de nature anthropique. Ambiguïté latente dans le positionnement d'EDF à laquelle toute entreprise sera confrontée : diminuer la consommation d'électricité afin d'arriver à une consommation raisonnée, mais continuer de croitre, car la croissance est le jalon principal de la réussite des entreprises, et de nos sociétés. Augmentation de la croissance et diminution de la consommation, voilà l'équation insoluble que le changement climatique, au travers des discours scientifiques, pose aux sociétés actuelles.

Une autre voie s'ouvre cependant pour EDF : une production d'énergies dites propres, non émettrices de CO2 lors de la production, l'énergie nucléaire et les énergies renouvelables. Sans entrer dans le débat sur l'énergie nucléaire, EDF exploite depuis de nombreuses années cette forme de ressource énergétique, et continue de financer des recherches pour mettre au point les réacteurs nucléaires de demain, à l'image du réacteur EPR (European Pressured Reactor) construit dans la centrale nouvelle génération à Flammanville dans le Cotentin[4].

La production d'énergies renouvelables se répartit entre trois grands pôles : le solaire, l'éolien et l'hydraulique. D'autres technologies sont testées à l'instar de l'éolien offshore, des énergies

[4] C'est par ailleurs pour trouver un marché aux centrales nucléaires présentes sur le territoire français depuis 60 ans environ que le chauffage électrique a été promu en France.

marines, du biogaz ou encore de la biomasse. Ces investissements financiers dans l'industrie et dans la recherche restent cependant minoritaires. Sur les factures EDF, on peut lire l'origine de l'électricité produite. En 2012, 80,4% était de nature nucléaire, les énergies renouvelables représentaient 12,5% de l'énergie produite, dont 7,8% d'hydraulique, et le reste de la production se répartissait entre le charbon, le fioul et le gaz naturel (7,1%). La marge de manœuvre économique et industrielle pour aller vers le tout renouvelable est donc encore importante.

Selon de nombreuses associations et Organisation Non Gouvernementales, La diminution de la consommation reste le leitmotiv : l'énergie la plus propre est alors celle qui n'est pas consommée. Pour EDF, la consommation doit devenir intelligente, à l'instar des nouveaux « compteurs intelligents Linky » testés, de la facture proposée en version électronique ou encore des « smarts grids », ces réseaux électriques également intelligents car communicant les informations qu'ils recueillent. De nombreuses innovations technologiques sont testées et mises en place afin de parvenir à une consommation raisonnée, dans laquelle le consommateur joue un rôle à part entière.

Au-delà de la production industrielle, l'entreprise s'attache à comprendre les représentations relatives au changement climatique, considérant que ces représentations jouent un rôle sur les comportements actuels et futurs des clients et des consommateurs. Les préoccupations économiques constituent un fondement important des comportements à l'égard de la consommation énergétique, mais il n'est pas le seul. Depuis environ 40 ans, la conscience écologique prend de plus en plus d'importance dans la pensée sociale et pose la question de la relation de l'humain à la nature et à son environnement. Cette pensée écologique a des répercussions sur l'ensemble de la société, à commencer par le politique. Preuve en est l'organisation en France en 2007 du Grenelle de l'environnement ou encore du débat sur la transition énergétique qui a pris fin en juillet 2013.

Les comportements actuels des particuliers restent un des points essentiels de l'intérêt de l'entreprise dans la mesure où ils conditionnent la production d'électricité[5]. La compréhension des différentes représentations du changement climatique constitue donc un passage obligé pour mieux définir les modes de consommation des usagers, en cela qu'ils influencent les comportements. Sur la base des représentations et des scénarios établis, l'entreprise peut alors positionner ses modes de communication vers les clients en fonction de valeurs partagées.

[5] En Chine, notamment, c'est la production qui conditionne la consommation. Cf. intervention de Richard Baron « Policy options for low-carbon power generation in China », communication au 26 ICP Workshop 2013.

Bénéficiant d'un Contrat Industriel de Formation à la Recherche auprès de l'entreprise EDF R&D, notre travail doctoral s'attache à comprendre la façon dont circulent les représentations climatiques parmi différentes sphères sociales, partant des discours scientifiques vers les discours profanes, et passant par les discours médiatiques. Mettant l'accent sur l'hypothèse qu'un concept scientifique voyage dans différentes sphères sociales, l'objet de notre recherche porte sur l'appréhension des représentations socio-culturelles en lien avec le changement climatique, représentations en circulation sur les "Unes" des quotidiens nationaux français. Notre problématique se fonde donc sur cette circulation des représentations : de quelles manières se construisent-elles et se développent-elles, voire se modifient-elles au fil de leur circulation dans le social ? Comment la circulation des représentations climatiques peut-elle se définir à la croisée de différentes méthodes d'appréhension des significations que sont la sémiologie des indices et la sémiotique narrative ? L'apport théorique de notre travail se situe à la jonction de ces deux courants structuralistes qui s'opposent pourtant encore vigoureusement ; préférant mettre en valeur leurs dissemblances plutôt que leurs ressemblances, voire leur complémentarité.

Notre travail ici exposé est composé de trois grandes parties. La première partie définit l'Objet de recherche qui intéresse notre étude, le climat. Elle se compose de deux chapitres qui s'intéressent à la circulation du concept climatique au sein des sciences constituant le champ scientifique du climat. Le premier chapitre expose une étude lexico-sémantique permettant de comprendre ce que les scientifiques entendent exactement lorsqu'ils abordent la notion de *climat* et de *changement climatique*. Le deuxième chapitre fait un point sur la constitution des sciences du climat, reprenant les travaux de Thomas Kuhn pour comprendre la complexité à l'œuvre lors de l'apparition d'une nouvelle science ou d'une nouvelle discipline. Cette complexité façonne de fait les discours provenant de la sphère scientifique ; sphère émettrice des discours configurant les représentations du climat qui circulent, notamment, dans la presse. Nous montrons la façon dont la science se construit au travers du social, et, par rétroaction et sans qu'on puisse définir un sens de circulation, la façon dont le social est marqué par la science.

A la suite de ce tour d'horizon de l'Objet construit dans et par les sciences du climat, la deuxième grande partie de notre travail relève davantage des sciences humaines et sociales, selon le parcours de lecture proposé au fil des chapitres 3, 4 et 5 qui composent cette deuxième partie. La presse, notamment, est le fil conducteur du troisième chapitre. Si elle n'est pas le média privilégié comme source d'information pour les Français[6], elle reste cependant un indicateur pertinent des représentations en circulation et un marqueur historique de nos sociétés. Nous

[6] Il s'agit à l'heure actuelle de la télévision.

observons les approches discursives qui se sont intéressées au rapport entre science et société au travers des médias, et de la presse notamment, ainsi que les différents notions construites pour appréhender les objets scientifiques dans la presse. La construction d'un événement médiatique semble un incontournable afin de comprendre les raisons pour lesquelles les médias de l'information s'intéressent au climat. En effet, la circulation de quelque Objet de recherche que ce soit dans différentes sphères sociales passe inévitablement, à l'heure actuelle, par une sphère médiatique. Ces remarques tendent à nous faire considérer la pertinence d'une définition fine de ce que nous entendons lorsque nous utilisons le concept de circulation.

A l'occasion de notre travail pour notre mémoire de Master 2 Recherche, nous avons constaté que les premières de couvertures de livres traitant du climat offrent à voir une représentation de l'humain face à la nature. Cette étude indique la voie pour analyser plus en détail les façons dont cette relation est utilisée afin d'illustrer le changement climatique dans la presse, mais également dans les discours scientifiques et profanes. Ce quatrième chapitre offre à lire un état de l'art sur les travaux relatifs au climat dans des disciplines telles que les sciences du langage, l'histoire des imaginaires, la sociologie des médias ou encore la sémiologie interprétative. Le dernier chapitre de cette partie pose le cadrage théorique sur lequel nous appuyons notre analyse. Nous proposons un sémio-syncrétisme dont l'objectif est de lier deux approches de l'étude des significations qui sont, selon nous, complémentaires au regard de notre problématique.

Enfin, la dernière grande partie de ce travail de recherche, composée des chapitres 6, 7 et 8, présente les constructions méthodologiques à l'œuvre et les résultats des analyses. Le sixième chapitre se construit comme suit. Dans un premier temps nous exposons la méthode de travail à appliquer afin d'appréhender les représentations qui se construisent au travers de la circulation de l'Objet de recherche. Nous définissons ensuite les corpus permettant de construire les représentations climatiques en présence dans la société française. Nous testons enfin la méthodologie sur un corpus réduit de documents de vulgarisation scientifique.

Le chapitre 7 propose de tracer la grammaire formelle du corpus médiatique afin d'en comprendre son fonctionnement interne. Enfin, le dernier chapitre offre à lire les résultats des analyses, répartis selon trois axes. Notre intérêt se porte pour commencer sur les représentations relatives au climat. Nous focalisons ensuite l'étude sur l'événement médiatique qui permet de construire la notion de climat dans le temps imparti, à savoir la conférence de Copenhague. Enfin, nous observons les options utilisées par la presse pour aborder le climato-scepticisme, autre événement permettant de donner vie au climat pendant le temps de l'analyse tant du point de vue de la presse, que du point de vue des scientifiques, premières victimes de ces attaques.

Nous concluons ce chapitre analytique par des propositions d'analyse transversale des trois corpus en fonction de différentes notions saillantes : la controverse et la polémique, la croyance et le déni et le double discours relatif au sauvetage et au changement.

En guise de conclusion, nous revenons sur les résultats les plus significatifs et les enseignements à en tirer pour la compréhension du phénomène climatique dans le monde socio-culturel. Nous insistons également sur l'ouverture de notre travail de recherche vers de nouvelles perspectives théoriques, afin de travailler les significations dans la multidisciplinarité. Car selon nous, la science avance grâce à l'ouverture et aux échanges entre les disciplines.

PARTIE I - LES CHANGEMENTS CLIMATIQUES, OBJETS DE SAVOIRS

Cette première grande partie de notre travail de thèse propose une approche scientifique de l'Objet de recherche *changement climatique*. Considérant que le concept de *climat* est avant tout un objet de savoir, nous entreprenons une étude lexico-sémantique lors du premier chapitre, afin d'appréhender les définitions du *climat* et du *changement climatique* tant dans les dictionnaires courants que dans les glossaires scientifiques. Le deuxième chapitre retrace le parcours de constitution des sciences du climat, afin d'éclairer l'aspect complexe de ce domaine scientifique, sous-jacent à la complexité inhérente à la compréhension de l'Objet de recherche par d'autres sphères sociales telles que la sphère médiatique et la sphère profane.

CHAPITRE 1 - DU CLIMAT AUX CHANGEMENTS CLIMATIQUES. ANALYSE LEXICO-SEMANTIQUE DE DEFINITIONS

« Sur l'existence et les conséquences dramatiques du réchauffement climatique, il y a plus d'un quart de siècle que les scientifiques savent à quoi s'en tenir et le font savoir ».

Jean-Pierre Dupuy, 2005 : 11

Afin d'appréhender la notion *changement climatique,* il semble pertinent d'ouvrir le dictionnaire pour procéder à une analyse lexico-sémantique, et ainsi mieux comprendre ce que l'outil de référence de normalisation de la langue française entend par *climat* et *changement climatique.* L'analyse lexico-sémantique est une étude en plusieurs étapes, sorte de cheminement parmi les définitions qui se donnent à lire dans différents dictionnaires, afin de comprendre la manière dont les notions de *climat* et de *changement climatique* sont racontées par le dictionnaire.

Dubois explique que le discours dictionnairique est avant tout un discours pédagogique : il sert à enseigner, pour « combler l'écart qui existe entre le savoir du lecteur […] et le savoir du lexicographe » (Dubois, 1970 : 35). Il s'agit selon Dubois d'un discours clos d'énoncés sur d'autres énoncés, comprenant une forte dimension métalinguistique inhérente au dictionnaire. Pour autant, le discours dictionnairique n'est pas clos, puisqu'il fait appel à des faits de langues, « toutes sortes d'indications sous forme d'échantillons de langue, contenant une forme de la vedette » (Sjoblom, 2008 : 581), la vedette étant l'entrée dictionnairique à laquelle se réfère la définition. L'intérêt de l'étude des articles du dictionnaire suppose qu'il s'agisse d'une unité complexe juxtaposant des séquences hétérogènes. On rencontre d'abord la définition en tant que telle, supposée réunir l'ensemble, et seulement les traits distinctifs relatifs au mot vedette. La définition commence par une paraphrase de la vedette, à valeur universelle, typique du style dictionnairique. Puis viennent les exemples, ainsi que des exceptions et cas particuliers, les déviants ; tous sont puisés du social : références littéraires et culturelles, mais également conversations quotidiennes, expressions idiomatiques et autres faits de langue orale. C'est par ailleurs au sein des exemples et autres collocations usuelles, choisies de façon subjective par le lexicographe, « que se réfugient volontiers les connotations de toute nature, et spécialement idéologiques » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 3). Car la langue est avant tout sociale, même utilisée dans un contexte normatif prescriptif tel que le dictionnaire.

Malgré son caractère normatif, le dictionnaire est forcément marqué par ses auteurs, lexicographes chargés d'évaluer les faits de langue qui méritent d'entrer dans le dictionnaire et

ceux qui n'y ont plus leur place. Le dictionnaire est imprégné culturellement et socialement, même si l'énonciateur - lexicographe s'efface derrière une forme universaliste de la langue, rendant ainsi le discours dictionnairique atemporel et anonyme, donc générique. Cette lacune déictique, entre autres, dans le discours dictionnairique, permet de poser le caractère normatif prescriptif de la langue française.

Nous souhaitons établir dans ce premier chapitre les grands traits sémiques qui caractérisent le *climat* et le *changement climatique* dans plusieurs dictionnaires. Notre corpus se constitue des définitions de deux dictionnaires de langue courante (Larousse et Robert), du Littré et d'un dictionnaire spécialisé dans les sciences du climat et édité sur Internet par le Centre National de Recherche Scientifique (maintenant CNRS), l'objectif étant d'une part de relever les traits sémiques inhérents aux définitions, ainsi que les indices temporels, spatiaux et protagonistiques ; et d'autre part de mettre au jour les similarités et différences en présence entre deux genres dictionnairiques : le genre dictionnairique n'émanant pas d'une entité scientifique d'un côté et le genre dictionnairique assumé par une source scientifique de l'autre côté. Notre étude s'intéresse d'abord à la notion de *climat*, puis nous faisons un focus sur le glossaire scientifique concernant la définition des *changements climatiques*.

I. Sens étymologique et définitions de *climat*

Lorsque l'on se réfère au *Dictionnaire historique de la langue française*, dirigé par Alain Rey aux éditions du Robert, nous trouvons à l'entrée *climat*, que ce terme vient du latin /clima/, qui vient lui-même du grec /klima/, dont le sens étymologique est « inclinaison de la calotte céleste ». *Climat* désignait jusqu'au XVIII^{e} siècle une zone terrestre déterminée par des facteurs géographiques, considérée sous l'angle des conditions atmosphériques. *Région* ou *pays* peuvent encore être considérés comme des synonymes de *climat*, même si cela semble désuet. Selon le dictionnaire étymologique, la définition actuelle de *climat* pour désigner l'ensemble des conditions atmosphériques et météorologiques d'un lieu donné a fait passer la référence au lieu derrière la référence à l'atmosphère. Si cela est vrai pour le dictionnaire scientifique, cette assertion va cependant à l'encontre des résultats de notre étude comparative des définitions dictionnairiques de *climat* issues des dictionnaires non scientifiques. En effet, nous verrons qu'une confusion persiste entre la géographie et la climatologie. Notons par ailleurs que le syntagme *changement climatique* n'a d'entrée dans aucun dictionnaire non scientifique consulté. Malgré la forte présence médiatique de la problématique climatique, le terme n'a pas encore acquis ses lettres de noblesse pour apparaître dans le dictionnaire en tant qu'expression autonome, alors que l'expression est largement utilisée dans le social. Une seconde remarque :

une analyse diachronique s'est révélée complètement inopérante pour l'analyse des définitions de *climat*, qui n'ont connu aucune évolution en l'espace de 15 années. Aussi nous contentons-nous d'une analyse synchronique, susceptible de mettre en relief les univers sémantiques relatifs aux définitions de *climat*.

Aucun élément déictique n'ancre les définitions dans un espace énonciatif particulier. Nous ne savons pas qui parle à qui, nous ne connaissons que le contexte énonciatif lié aux discours dictionnairiques. Cela ne veut pas pour autant dire qu'il n'existe aucun repère temporel, spatial et humain au sein des énoncés analysés. Cependant, ils ne sont pas là pour ancrer le discours dans une certaine réalité : l'énonciation disparaît au profit de l'établissement d'une vérité immuable et intemporelle liée au discours dictionnairique.

A. *Différence entre météo et climat*

Six champs sémantiques différents ont pu être répertoriés : les éléments relatifs à la météorologie et au temps qu'il fait, ceux relatifs à la géographie, la présence d'autres sciences comme les statistiques par exemple, les éléments relatifs à la spatialité, que nous distinguons de la géographie, d'autres éléments relatifs à le temporalité, et la présence d'un sens dérivé : l'ambiance. Nous laisserons de côté cette dernière isotopie, car elle n'intéresse pas notre étude.

Tableau 1 : Quatre définitions de *climat*

Robert 2008	1. Ensemble des circonstances atmosphériques et météorologiques propres à une région du globe. *Eléments du climat :* aridité, humidité, précipitations, pression atmosphérique, saison, sécheresse, température, vent. *Climat intertropical (équatorial, tropical); subtropical (*ou *désertique) ; tempéré (méditerranéen, océanique); froid, glacial (polaire). Climat maritime, continental. Climat de moussons, de montagne. Le climat du Cap, de Valparaiso. Climat particulier d'une petite région* ==>Microclimat. cour. *Accoutumer à un nouveau climat.* => acclimater. *Climat agréable, doux, salubre, sain, vivifiant : malsain, rude. Climat sec, humide, pluvieux : chaud, froid.* 2. (1314) vieilli Le lieu où règne le climat. *Changer de climat.* 3. fig. Atmosphère morale, conditions de vie. "*Je demande à l'amour un climat tiède, caressant."* (Maurois). *Le climat social, politique. Dans un climat d'hostilité.*
Larousse 2011	1. Ensemble de phénomènes météorologiques (température, humidité, ensoleillement, pression, vent, précipitations) qui caractérisent l'état moyen atmosphérique en un lieu donné. 2. Ensemble de circonstances dans lesquelles on vit ; ambiance.
Littré	1. L'espace compris, sur la mappemonde et les cartes géographiques, entre deux cercles parallèles à l'équateur terrestre. 2. Par extension, une étendue de pays dans laquelle la température et les autres conditions de l'atmosphère sont partout à peu près identiques. Les climats se divisent : en chauds, de l'équateur au 30e ou 35e degré de latitude; tempérés, du 30 ou 35e degré au 50e ou 55e; froids du 50e ou 55e au pôle. (+ références littéraires). 3. Pays, région. 4. Terme forestier. Canton de bois. 5. Nom, dans les Charentes, des localités par rapport à la qualité des eaux-de-vie produites.
CNRS 2010	Description statistique de l'état du système Terre à partir des connaissances des moyennes et des variabilités spatiales et temporelles de grandeurs (température, précipitations, vent, humidité, etc.) sur des périodes variant de quelques mois à plusieurs milliers ou millions d'années.

La distinction que nous faisons entre spatialité et géographie est la suivante : si la géographie utilise des termes liés à la spatialité en guise de jargon, elle ne peut employer tous les éléments de la spatialité. En effet, la géographie est un système de découpage et de classement

des régions du globe ; un des objectifs de la science géographique est de cartographier et de reconstituer une certaine réalité spatiale scientifisée. Ainsi considérons-nous que les termes spatiaux indéterminés (ici, là, quelque part, etc.), et/ou extrêmement larges (l'océan, la Terre, le ciel, etc.) ne correspondent pas à un vocabulaire de type géographique à valeur scientifique. A l'inverse, les noms toponymiques ou caractérisant une région selon les normes géographiques établies (maritimes, montagnard, équatorial, méridional, etc.) sont bien relatifs à l'isotopie de la géographie.

Le champ de la météorologie est omniprésent dans l'ensemble des quatre définitions. Il s'agit plus d'une liste d'observations sur le temps qu'il fait. L'historien de l'imaginaire sur le climat Lucian Boìa a par ailleurs montré l'utilité de ces observations faites par des hommes qui ne s'intéressent pas forcément aux sciences (Boìa, 2004). Il explique que, en l'absence d'appareils de mesure, ces observations se révèlent nécessaires pour l'étude scientifique du climat. En effet, à une époque où les moyens technologiques ne permettaient pas un relevé régulier, les scientifiques ne voyaient pas l'intérêt de répertorier régulièrement le temps qu'il faisait. Les récits laissés par les paysans et autres corps de métiers dépendant du temps qu'il fait sont les premières sources des scientifiques relatives à l'histoire et à l'évolution du climat. Les éléments météorologiques sont omniprésents dans les définitions, car ils permettent de définir le climat dans sa spécificité. Ainsi météo et climat sont-ils irrémédiablement enchaînés. La climatologie engloberait la météorologie qui, elle, permettrait de structurer les observables du climat. Les éléments météorologiques sont donc nécessaires au climatologue en tant qu'observables ; ils sous-entendent par ailleurs une possible présence humaine, même si celle-ci n'est pas explicite et surtout non scientificisée.

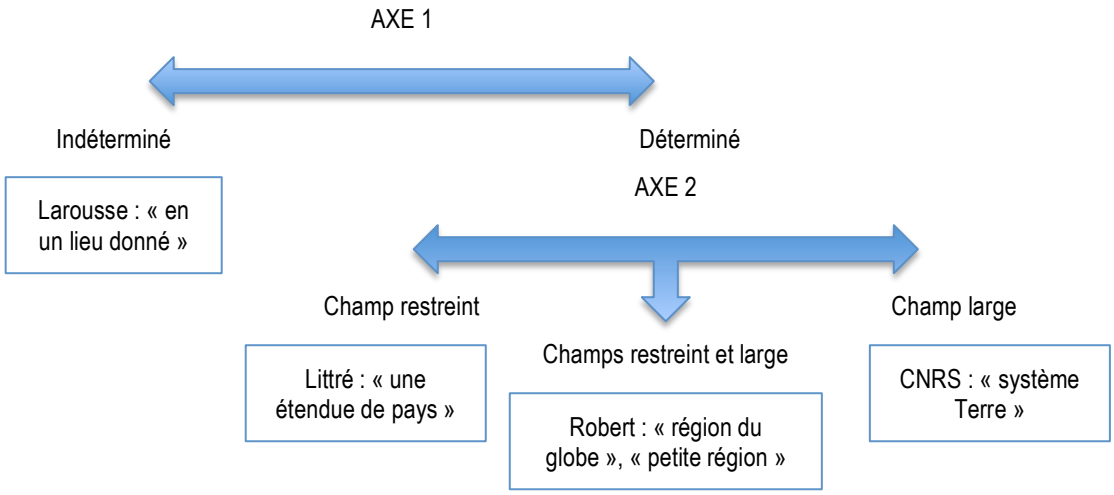
Il semble également intéressant de voir que la météorologie et la géographie ne sont pas vraiment considérées comme des sciences, mais plutôt des observations du réel, non interprétables : le processus d'intellectualisation peut rester absent, il y aura toujours une météorologie et une géographie accessibles par l'homme profane. Nous entendons par profane une personne non experte, non professionnelle et non militante du domaine scientifique concerné. Il semble également envisageable, grâce au soutien des technologies actuelles, qu'une machine assume le rôle d'observation dévolu jusqu'à maintenant à l'homme, mais pas celui d'interprétation, qui restera dans l'escarcelle humaine (du moins jusqu'à maintenant). L'intelligence scientifique est mise à profit seulement dans des sciences statistiques, et de manière implicite encore.

B. *La mise en espace du climat*

Tout comme les éléments permettant de qualifier la météorologie, les éléments marquant la spatialisation sont omniprésents dans les définitions. Cependant, nous notons une hétérogénéité quant au mode de spatialisation employé dans chacune des définitions, révélant ainsi une instabilité relative pour définir l'espace du climat.

Nous pouvons parler de parcellisation spatiale, selon les deux axes sémiques en présence :

Figure 1 : Une spatialisation pour chaque définition



Des éléments géographiques ne sont représentés que dans la moitié des énoncés, malgré la présence systématique d'une certaine spatialisation. Les définitions qui donnent à voir une spatialité soit floue (« en un lieu donné »), soit large (« système terre ») n'utilisent pas de vocabulaire géographique, contrairement aux définitions où l'espace est morcelé (« équatorial, du Cap, etc. »). Cependant, lorsque l'analyse s'intéresse spécifiquement aux trois dictionnaires non scientifiques, alors, nous pouvons dire que la géographie, tout comme la météorologie, définit le climat, puisque l'on note du vocabulaire spécialisé en géographie en abondance dans deux définitions sur trois. L'utilisation d'un vocabulaire géographique maintient donc l'ancienne définition, liée aux lieux plutôt qu'à l'atmosphère. La confusion déjà présente perdure donc au travers des définitions proposées dans les dictionnaires courants.

Bien qu'il n'y ait pas de traces de l'énonciateur, des traces humaines sont repérables dans les énoncés, notamment lorsqu'il s'agit de sciences : le scientifique est sous-entendu dans le Larousse dans une certaine mesure, car pour obtenir un *« état moyen »*, il faut nécessairement une intervention intelligente, humaine. Nous avons également noté la présence du profane utile aux avancées scientifiques par son caractère d'observateur. Le profane et le scientifique sont considérés de façon similaire dans les définitions non scientifiques du climat : ils sont tous deux

implicites, actifs concernant l'observation, et sont considérés comme aussi importants : le profane répertorie les données météorologiques, que le scientifique analyse et interprète à un niveau climatique. Nous retenons une image plutôt positive de l'humain, peu importe sa position eu égard aux savoirs climatiques et à leurs productions : les humains sont importants, ils ont un rôle à jouer dans les sciences du climat.

C. Spécificités de la définition scientifique de climat : le dictionnaire du CNRS

La définition issue du dictionnaire du CNRS occupe une place à part dans l'analyse définitionnelle de *climat*. En effet, du point de vue de la spatialisation, le CNRS considère le climat par le « système Terre », faisant ainsi implicitement référence au concept de « Gaïa » développé par James Lovelock (Lovelock, 1995 [1988]). Selon ce dernier, la Terre est un écosystème, dont nous faisons partie. La présence, même implicite, de la théorie de Gaïa, telle que nommée par Lovelock, donne ainsi à la définition du CNRS une assise scientifique supérieure aux autres définitions, malgré l'omniprésence géographique et météorologique dans ces dernières. Cette thèse de la théorie de Gaïa est toujours féconde, car toujours discutée aujourd'hui. Elle trouve de nombreuses répercussions, dans l'univers scientifique au travers d'une recrudescence des tentatives d'interdisciplinarisation. Ces tentatives sont notamment relatives aux sciences du climat sur lesquelles nous reviendrons, mais également à l'univers des sciences humaines et sociales, avec une augmentation croissante de la prise en compte de la Nature en tant qu'être vivant dans différentes approches sociales, ainsi que l'atteste la montée en puissance de sciences sociales relatives à l'environnement.

Selon ce que nous avons pu observer précédemment, les éléments météorologiques sont indispensables en tant qu'observables. Mais d'après la définition du CNRS, le climat doit se penser comme un ensemble relatif au système Terre, pour ensuite être divisé en type de climats en fonction du temps long de l'analyse de l'atmosphère, et non en fonction de la géographie des lieux. En effet, le CNRS ne donne aucun détail géographique. Ce n'est donc pas le lieu du climat qui importe mais bien le temps d'observation. Le célèbre institut scientifique préfère fonder les observables en fonction d'une temporalité très longue. La variabilité dans le temps intéresse le climat, tandis que la variabilité géographique intéresserait plus spécifiquement la météorologie, qui se fonde sur une temporalité très courte. Il semble impossible selon nombre de météorologues de prédire le temps qu'il fera au-delà de cinq jours, tandis que le climatologue fonde au contraire ses observations sur une temporalité allant de quelques décennies à plusieurs millions d'années. Pour cette raison, la notion de temporalité n'est représentée que dans la définition émanant du glossaire du CNRS. Lorsque le CNRS évacue toute relation avec une

géographie, il marque ainsi le paradigme scientifique entre la science géographique et la science climatologique.

Avec *description* pour prédicat nominal, et sans agent, le CNRS pose le présupposé suivant : l'agent du verbe est humain, il a des connaissances et il interprète. Les trois agents des définitions non scientifiques sont les représentants des éléments météorologiques : « ensemble de phénomènes », « circonstances », « conditions » ; de simples observables. Pour le CNRS, l'élément déterminant est l'humain, bien qu'il ne soit pas explicitement nommé. Il est l'acteur implicite, décrit et détient les connaissances. Cette présence implicite du scientifique est surtout répertoriée dans le glossaire du CNRS, où les données n'apparaissent pas brutes, comme pour les éléments météorologiques, mais construites, décrites, intellectualisées : « *état moyen, description statistique, connaissances* ». Il ne s'agit pas que de simples observations météorologiques, mais bien d'une interprétation des données météorologiques, une tentative de modélisation. Cette idée est appuyée par une diathèse passive : « description statistique… » : il y a « description », sans pour autant que l'auteur de cette description soit représenté. Le scientifique est bien présent sans être nommé. Le profane est par ailleurs évacué de la définition scientifique du *climat*.

II. Définition des *changements climatiques* par le CNRS

La deuxième étape de notre étude liminaire est constituée de l'analyse élargie du glossaire du CNRS, l'objectif étant de comprendre la manière dont se perçoit l'image normée des *changements climatiques* cette fois, au travers du dictionnaire scientifique spécialisé dans le climat et destiné aux scientifiques.

Tableau 2 : Définition des *changements climatiques*

Changements climatiques : variations statistiquement significatives de l'état moyen du *climat* ou de sa variabilité, persistant pendant une période prolongée (plusieurs décennies). Les changements climatiques peuvent être dus à des processus internes naturels, des forçages externes naturels ou encore à des forçages d'origine *anthropique*.

Outre la nominalisation du mot vedette, la définition qui intéresse notre étude se déploie en deux temps. L'explication de ce qu'est un changement lorsqu'il est associé au climat dans un premier temps, les causes possibles de ce changement dans un second temps. Les isotopies de la météorologie, de la géographie et de la spatialité ont disparu sans surprise, eu égard aux différences mises au jour lors de l'analyse du terme vedette *climat*, pour laisser place aux isotopies de la scientificité et de la temporalité.

A. *Les changements*

Le *changement* est posé comme synonyme de *variation sur une longue période*. L'isotopie du changement est marquée par une temporalité longue, et une signifiance : « variation significative, variabilité, persistant ». Si cette temporalité n'est pas assez étirée, la variation n'est pas « significative » et elle repasse au rang de variation sans conséquence, voire d'état moyen du climat. Le changement s'opère sur une durée ; il n'est pas brusque même s'il peut être important, et toujours graduel dans le temps. La variation doit être régulière pour être « statistiquement » interprétée par l'observateur. En ce sens, c'est bien l'observateur, l'interprète, donc le chercheur, qui marque les limites d'un changement. Scientifiquement, les changements climatiques sont bien un objet construit. L'humain y est sous-entendu comme intellectuellement actif. Le fait que le changement se repère scientifiquement sur une longue période temporelle va à l'encontre des représentations catastrophistes d'évènements climatiques extrêmes qui interviennent en règle générale de manière plutôt brutale, du moins dans les fictions analysées par Ferenc Fodor (Fodor, 2011). Mais peut-être ces événements climatiques extrêmes ne sont-ils que les conséquences, les répercussions inévitables qui découlent des changements climatiques. De toute évidence, ils ne sont pas considérés comme des observables du changement climatique.

Sémantiquement, les *changements* peuvent être représentés comme suit :

Changements = variations + persistance dans le temps + interprétation statistique

Changements = Variations + temps + chercheur

Il a été analysé que l'expression *changement climatique* était un oxymore du point de vue étymologique. En effet, Brunetière explique que le climat se reconnaît par définition sur une longue période, élément que nous avons nous-même mis au jour. Cependant, elle explique que le changement est d'un autre ordre temporel, « *Climat* contient également les traits des sens de ‘‘constance’’ et de ‘‘permanence’’, qui viennent défaire ou contredire la notion de ‘‘mouvement’’ contenue dans le terme *changement,* particulièrement quand le changement est décliné sous les auspices du *bouleversement* (changement avec rupture) » (Brunetière in Fodor, 2011 : 82, 83). Suite à notre analyse, nous pouvons donc mettre en évidence une différence fondamentale entre le discours scientifique climatique étudié et le sens étymologique de *changement* dans l'analyse de Brunetière. Le changement climatique ne constitue plus un oxymore dans le discours scientifique car, en climatologie, le changement se caractérise par un temps long et la variation par un temps court. Ainsi, un syntagme aussi commun que *changement* peut-il revêtir plusieurs acceptions selon le type discursif dans lequel il apparaît, et engendrer ainsi une compréhension différente du, ou des changements climatiques.

B. Les causes des changements

Les exemples dictionnairiques normalement de mise sont, dans le contexte scientifique, remplacés par les causes présumées des changements climatiques observés. Le pluriel utilisé avec un article défini sous-tend l'idée qu'il n'existe pas une unique forme de changement, mais bien plusieurs. Pour un phénomène multiple et complexe, la science trouve des causes multiples. Il existe des changements climatiques différents, marqués en fonction de leur origine, au nombre de trois selon le glossaire.

On note un premier axe sémique tendu entre les deux notions suivantes : « processus internes » et « forçages externes ». L'isotopie du *forçage*, du moins dans le langage courant, est marquée par une certaine négativité, une dysphorie initiée par l'action humaine : un cambrioleur force une porte, il entre par effraction, et un violeur force quelqu'un, il l'agresse sexuellement. L'humain est donc bien à l'origine des forçages, vus comme négatifs, dans le langage courant. Cependant, cette dysphorie semble s'atténuer du fait du second axe sémique relatif au terme de *forçage* : le forçage est soit naturel, soit anthropique. La nature, que l'on ne peut considérer ni comme positive, ni comme négative, peut également être à l'origine d'un forçage. Nous supposons donc que cette notion de forçage relève du jargon scientifique, et n'a donc pas le même poids sémantique que dans le langage courant, tout comme le terme *changement*. Le forçage ne relève pas de la dysphorie dans le discours scientifique.

Malgré le déploiement des possibles des variations : processus internes ou forçages externes, forçages externes naturels ou forçages externes anthropiques, la notion *anthropique* est syntaxiquement mise en avant. Le connecteur organisationnel « ou encore à » repéré lorsqu'il est question des causes des changements climatiques permet de scinder l'énoncé en deux parties. Les deux premières causes sont séparées par une simple virgule, appareil minimaliste de juxtaposition. La dernière cause est précédée de /ou encore à/. Le choix de cette structure syntaxique, plutôt que d'une juxtaposition simple, montre bien l'isolement de la dernière proposition, c'est-à-dire des *forçages d'origine anthropique*. Cet isolement syntaxique donne l'impression qu'il n'y a finalement que deux causes possibles : soit naturelle, soit anthropique, les processus internes et forçages externes se retrouvant ainsi au même niveau syntaxique lié au naturel. Leur différence sémantique est donc atténuée par ce choix syntaxique. La question que se pose le scientifique n'est pas de savoir si les changements sont internes ou externes, mais s'ils sont naturels ou anthropiques. Cette définition établit également une frontière entre le naturel et le non naturel, l'anthropique. Ainsi, l'artificiel équivaudrait à une présence humaine.

Dans cette seule définition des *changements climatiques*, nous rencontrons deux formes d'humains : le chercheur-interprète implicite et l'homme sous-entendu à l'origine des « forçages radiatifs », l'anthropique. Aucun des deux n'est explicitement nommé. L'un apparaît dans la première partie, et le second dans les causes possibles des changements.

Suite à cette analyse, les deux sèmes remarquables de la définition sont bien le *changement* et *l'anthropisme*, c'est-à-dire l'humain à l'origine des changements. Afin de mieux comprendre la manière dont le discours scientifique normé s'approprie ces deux notions, nous décidons de pousser l'analyse de ces deux sèmes à l'ensemble du glossaire. Notre analyse porte sur les synonymes et implicites en lien avec le *changement* et *l'anthropisme* dans l'ensemble des mots vedettes du glossaire, au nombre de 215.

III. *Changements* et *anthropiques* : les traces définitionnelles dans le glossaire[7]

Les unités sémantiques mises au jour lors de l'analyse du terme *changements climatiques* servent de point d'appui pour rechercher d'autres mots vedettes en lien direct avec le climat, en nous fondant sur la recherche de paraphrases, de synonymes et d'implicites de deux notions qui caractérisent le concept que nous étudions : le *changement* d'une part, et *l'anthropisme* d'autre part.

A. *La variable changement*

Sur les dix occurrences rendant compte d'un changement au niveau du climat, nous rencontrons quatre *variations*, deux *changements*, une *évolution*, un *climat modifié* et deux occurrences qui spécifient les conséquences directes du changement : *réchauffer la surface de la Terre* (pour le mot-vedette *effet de serre*) et *refroidissement climatique* (pour le mot-vedette *pergélisol*). Huit des dix occurrences semblent empreintes de neutralité. Aucun parti-pris n'est posé lorsque sont abordés les éventuels changements du climat. Il s'agit plus d'un constat.

La temporalité allongée nécessaire au *changement* favorise l'effacement de l'oxymore présent dans le syntagme *changement climatique*, comme nous avons pu le voir en amont. Dans ce contexte discursif scientifique, la notion de *changement* n'est plus considérée comme un bouleversement radical. Le *changement* doit au contraire s'étirer dans le temps. Ainsi, le terme *évolution*, plus à même de représenter cette temporalité, peut être posé comme synonyme du *changement.*

7 http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/dosclim/motscles/motscl1.html, et Annexe X pour l'ensemble des définitions analysées : 10 pour changement, 10 pour anthropique, dont X avec les deux notions.

B. L'anthropisme

Nous pouvons structurer les synonymes et paraphrases de l'anthropisme en quatre groupes distincts, qui permettent de construire une échelle, une graduation de l'activité humaine au sein des énoncés, sur l'axe sémique nature – humain mis au jour en amont.

Non naturel → Enoncé antonymique, selon l'axe paradigmatique naturel - humain : « non naturel », « n'existant pas à l'état naturel ».

Artificiel → Enoncé en fonction de l'activité : « industriel », « généré » (vs à l'état naturel), « artificiellement », « technologie », « industrialisation », et dans une moindre mesure « socio-économique », qui reste une construction humaine.

Anthropique → Enoncé à valeur implicite : « anthropique », qui sous-entend l'action de l'homme (cité 3 fois sur 10).

Humain → Enoncé à valeur explicite : « émissions par l'homme », « activités humaines, « action humaine ».

Dans les quatre groupes ainsi répertoriés, l'humain est graduellement en présence. Cependant, l'humain à l'origine des changements climatiques n'est pas directement mis en cause dans le glossaire, même lorsqu'il est explicitement nommé : *humain* n'est que l'adjectif qui caractérise *l'action* ou *l'activité*. La diathèse passive va également dans ce sens. Ce sont donc bien ses actions qui posent problème. En tant qu'être pensant, l'être humain peut modifier ses actions en fonction de savoirs mis à disposition par la science.

Un autre fait intéressant, l'apparition d'une autre histoire dans l'histoire scientifique des changements climatiques, fonctionnant comme une référence, un rappel qu'une situation similaire à celle des changements climatiques est déjà apparue, et a été résolue. Le problème du « trou d'ozone », qui englobe trois occurrences sur les dix qui abordent l'anthropisme, est là pour rappeler que les modifications de comportements sont possibles, et que le mode de résolution de ce problème particulier, qui touchait déjà l'atmosphère, serait un modèle à suivre. Le récit du trou d'ozone représenterait donc le principe de médiation, mis en mots par René Girard, et développé par Jean-Didier Urbain, au sein de la théorie de sémiotique narrative. Girard considère que nos actions, nos désirs, sont dictés par mimétisme et envie, par observation d'un médiateur, consciemment ou non, dont nous voulons reproduire le geste (Girard, 2008 : 12). Nous considérons que, au delà du geste, l'ensemble d'un récit peut devenir une situation de médiation à part entière. Ainsi, le fait que le récit du trou d'ozone apparaisse trois fois sur les dix occurrences nous semble constituer un récit médiateur. D'autant plus que l'expérience

scientifique et politique de la résolution du problème de la couche d'ozone a effectivement servi de modèle afin de mettre au point le Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Evolution du Climat (maintenant GIEC), entité créée par le concours de deux organismes de l'Organisation des Nations Unies (ONU) : le Programme des Nations Unies sur l'Environnement (PNUE), et l'Organisation Météorologique Mondiale (OMM), en 1988, une année après la signature du Protocole de Montréal, relatif à l'interdiction de production des chlorofluorocarbones (CFC), substances chimiques artificielles qui appauvrissent la couche d'ozone.

C. Place du scientifique

Il semble que l'homme intellectualisant soit omniprésent dans l'ensemble du glossaire, nous en avons trouvé une trace explicite dans le terme vedette modèle climatique : le déictique nos. Cela montre que le glossaire est rédigé par des scientifiques. Du même coup, il ne s'agit plus tout à fait d'un dictionnaire traditionnel pris en charge par des lexicographes, qui bannissent systématiquement tout recours à un élément déictique, bien que le glossaire contienne un ensemble de savoirs lié à une discipline. La présence, a priori malencontreuse car explicitée au travers d'une seule occurrence, de ce nos indique la parole énonciative, assumée par un individu ou un groupe d'individus. C'est le seul endroit où les scientifiques se nomment, tandis qu'ils sont sous-entendus par rapport à leur rôle actif dans la recherche. Cette présence est attestée par la signature à la fin du dictionnaire de mots-clés : « Dictionnaire établi par Marie-Antoinette Mélières (Laboratoire de Glaciologie et Géophysique de l'Environnement), en collaboration avec Estelle Poutou ». Le/la chercheur-e est sous-entendu dans l'ensemble des définitions du glossaire. Il/elle apparaît cependant comme neutre, sans parti pris. Le <nos> en présence dans la définition du mot-vedette modèle climatique pose la question d'une connivence entre l'énonciateur-chercheur et le coénonciateur, destinataire du message. Le genre discursif voudrait qu'il s'agisse également de scientifiques. Cette connivence supposée entre énonciateur et destinataire exclut donc ce dernier de l'action anthropique à l'origine des forçages externes non naturels. Le destinataire se placerait donc du côté du chercheur-interprète, non de l'humain à l'origine des changements climatiques observés.

IV. En guise de premières conclusions

Ces prolégomènes analytiques permettent de montrer la confusion inhérente aux notions de *climat* d'une part et de *changement climatique* d'autre part, au travers notamment des isotopies mobilisées et des relations instaurées dès le discours dictionnairique entre les profanes et les scientifiques.

A. *Climats et changements climatiques*

Le fait que le changement climatique ne soit pas représenté aujourd'hui dans les dictionnaires non scientifiques est déjà un premier résultat en soi, une lacune dans la compréhension de notre objet de recherche, lacune que nous nous efforcerons de combler par l'exploration de différents discours sociaux. Notre objectif n'est pas de créer une définition relative au changement climatique afin de l'intégrer dans un dictionnaire courant, mais d'étudier ce que le social moins normé entend par *changement climatique*, la représentation qui s'étend au-delà de cette notion, l'histoire qui se déroule lorsqu'elle est abordée dans le social. Au-delà de ce premier questionnement, nous pouvons tout de même marquer des différences entre les unités sémantiques en présence pour *climat,* et entre les valeurs étymologiques et celles des discours du glossaire scientifique qui caractérisent le syntagme *changement climatique*.

La différence sémantique entre le discours dictionnairique non scientifique et celui issu du glossaire du CNRS est frappante à plusieurs égards. Que ce soit au niveau de la temporalité, ou selon l'effacement de l'oxymore dans le discours scientifique, le changement assimilé au climat est long et régulier, il ne se caractérise pas par le bouleversement radical des événements climatiques extrêmes qui n'en seraient que l'un des nombreux symptômes. Cette différence sémantique, a priori non perçue par la société civile, pourrait être source de confusion.

La question de la confusion se pose également pour l'apparition du pluriel, qui ne semble absolument pas attesté dans le langage commun des profanes. L'apparition de ce pluriel incite à positionner notre recherche sur les différences tant sémantiques que représentationnelles qui apparaissent lors de l'analyse de divers discours sociaux au sujet du changement climatique.

S'il existe des différences au niveau de la perception de l'Objet *changement climatique*, il en existe sûrement également au niveau de la perception des protagonistes qui évoluent autour de l'Objet, et dont les discours font état.

B. *Protagonistes*

Les dictionnaires non scientifiques et le glossaire ne traitent pas de la même manière les humains de la société civile, les non-scientifiques. Si les dictionnaires non scientifiques mettent à égale importance scientifique et profane, ils montrent une image positive du profane, qui aide le scientifique dans ses actions. Selon le discours du CNRS, l'humain non scientifique est considéré comme à l'origine des changements climatiques. Le glossaire sort également l'humain du champ du naturel, et pose ainsi une frontière entre ce qui est de l'ordre de la nature (sans humain) et ce qui est de l'ordre de l'artificiel. Le scientifique est quant à lui positionné en surplomb eu égard aux changements climatiques, qu'ils soient naturels ou anthropiques. Son

statut d'observateur – interprète lui permet de se détacher de l'humain anthropique à l'origine des forçages. Qu'il s'agisse du profane ou de l'anthropique, l'humain de la société civile est considéré comme un adjuvant pour le scientifique climatologue, car dans les deux cas, il permet au scientifique climatologue de poursuivre ses recherches. En effet, aucun élément dysphorique ne vient qualifier l'anthropique. Au demeurant, la découverte des forçages externes anthropiques offre la possibilité au scientifique d'aller plus avant dans la recherche climatologique.

C. Amalgame entre plusieurs sciences

L'ensemble de ces différences entre les deux genres dictionnairiques montre qu'il n'y a pas de transmission de savoir climatique entre le monde scientifique et le monde profane, ou du moins que cette transmission n'est pas complète : au cours de sa transmission, l'objet de savoir *changement climatique* connaît des transformations profondes, qui altèrent sa bonne compréhension. Nous avons vu que la notion de climat dépendait fortement de la science en général : de nombreuses disciplines ont apparemment à voir avec le climat. Nous supposons donc que la transmission de connaissances climatiques s'opère en partant du domaine scientifique vers le domaine profane, mais n'emprunte pas le chemin dictionnairique : il n'existe pas de définition relative au changement climatique. La question se pose de comprendre comment s'opère cette transmission, l'intérêt étant la bonne compréhension, pour les profanes, de ce qu'est un changement climatique.

Le lien étroit entre les éléments relatifs à la météorologie et les connaissances climatologiques tissé dans les définitions étudiées pose une question de reconnaissance et de compréhension de ce qu'est un *climat* auprès des personnes qui consultent le dictionnaire. La définition de cette même notion de *climat* posait problème dans les sphères scientifiques dès 1925 : cité par Nicolas Bouleau (Bouleau, 2006 : 4), voici ce que Jean Mascart en dit à cette même date dans un ouvrage faisant état de l'art en matière de climat « Il est d'ailleurs nécessaire de conserver en ces matières, écrit-il, un certain scepticisme puisqu'il a été impossible jusqu'alors, de définir avec précision le mot même de *climat* dont on se sert » (Mascart, 1925). La climatologie engloberait les connaissances relatives à la météorologie. Ce lien déséquilibré offre un ascendant à la climatologie, considérée comme plus scientifique, voire plus noble que la météorologie, même si ces deux sciences utilisent des méthodes similaires de modélisation informatique. Nous assistons là à une hiérarchisation des sciences.

La météorologie constitue une part de l'étude du climat, mais ce n'est pas le cas de la géographie, totalement évincée de la définition scientifique. Pourtant la confusion semble perdurer entre géographie et climatologie au sein des dictionnaires non scientifiques. Notons par ailleurs que, selon le *dictionnaire historique de la langue française* (Rey, 2009 : 778), la

première théorie des climats est issue de la géographie, non de la météorologie, elle-même issue des sciences physiques. Il n'est donc pas surprenant que cet amalgame persiste entre géographie et climatologie.

Trois questionnements sont ainsi soulevés : d'une part, l'amalgame entre géographie et climatologie persiste-t-il dans d'autres sphères discursives, ensuite quelle est l'origine précise des sciences du climat, et d'autre part quelles sont les raisons scientifiques de ce détachement de la climatologie vis à vis de la géographie ? Pour répondre à ces deux dernières questions, nous explorons les sciences du climat du point de vue de leur histoire, construction historique d'autant plus intéressante que la climatologie est considérée comme une science jeune, dont l'histoire serait a priori aisément retraçable. Ce parcours historique aide à comprendre la constitution des sciences climatiques dans leur foisonnement disciplinaire. Il permet également de mettre en évidence la confusion régnante dès les origines de la climatologie, confusion qui ne peut aller en s'amenuisant lorsque le transfert de connaissance s'opère d'un domaine spécialisé à un domaine profane.

« En bref, il reste, toujours, un parfum de mythologie sous la recherche scientifique : une tendance organisatrice, l'aspect historique. »

Abraham Moles, 1990 : 26

A la question « Qu'est-ce que la climatologie ? », difficile de trouver une réponse claire et satisfaisante, si ce n'est qu'il s'agit d'une science « jeune », voire qu'il ne s'agit même pas encore d'une science, plutôt d'une discipline, parfois même d'une sous-discipline égarée (Vigneau, 2006). Cette image de jeunesse a irrévocablement un impact sur la façon dont les scientifiques, climatologues ou non, appréhendent cette discipline.

De plus, s'il s'agit d'une science jeune, nous pouvons en retracer les conditions d'apparition, processus qui intéresse notre étude en cela que nous considérons que les représentations du *climat* qui circulent dans le social sont en partie issues des sciences du climat. A ce propos, la théorie des révolutions scientifiques développée par Thomas Kuhn peut nous fournir des outils de compréhension relatifs à la circulation de ces représentations. Thomas Kuhn est considéré comme le premier sociologue des sciences. Il s'est intéressé aux structures et dynamiques de l'émergence de la connaissance scientifique au sein de groupes scientifiques. L'étude de la théorie des fondations menée par Eliséo Verón éclaire également les dynamiques de transmission des connaissances en se fondant principalement sur les textes scientifiques. Ces deux approches permettent de rendre compte selon un point de vue élargi de la façon dont la science et le social entrent en interaction et échangent. Nous interrogeons ensuite trois articles discutant de la place de la climatologie parmi les sciences de la nature.

I. Une histoire des sciences : Thomas Kuhn

Notre objectif est ici de montrer que la culture, le social et les croyances d'une époque épistémologique sont constituants de la recherche scientifique, ils la nourrissent ; autant que la recherche contribue à construire culture, social et croyances de l'époque spatio-temporelle dans laquelle elle émerge. La façon dont la science marque son époque reste une inconnue a priori : nous ne pouvons évaluer cet impact qu'a posteriori. A la suite des travaux du philosophe et historien des sciences Alexandre Koyré (1988), Thomas Kuhn développe pour la première fois une sociologie des conditions d'apparitions des connaissances scientifiques. Si sa théorie des révolutions scientifiques pose une certains nombre de problèmes d'ordre philosophique notamment, elle permet, en un sens sociologique, c'est à dire selon la mise au jour de la compréhension de l'ordre social, de montrer que la croyance des chercheurs, leur "foi"

scientifique en un paradigme théorique, mais également la conscience collective liée à la science en une époque donnée, sont deux des éléments moteurs de toute recherche.

Dans son ouvrage *La structure des révolutions scientifiques*, Thomas Kuhn s'intéresse, non pas à la nature des découvertes scientifiques, mais à leurs circonstances d'apparition au cours de la démarche scientifique. Ainsi souhaite-t-il comprendre les conditions sociales et culturelles nécessaires pour qu'un paradigme nouveau émerge au sein d'une science ou d'une discipline, pour qu'une théorie en remplace une autre. D'après Kuhn, l'étude sociologique des conditions d'apparitions d'une science quelle qu'elle soit permet de repérer deux grands mouvements dans son évolution, mouvements qu'il nomme respectivement *science normale* et *science extraordinaire*, ce dernier mouvement marquant les épisodes de révolutions scientifiques.

A. *La science normale : mise au jour des anomalies, points d'appui de la science extraordinaire*

Une révolution scientifique correspond à la période pendant laquelle une science, une discipline ou une sous-discipline, se remet profondément en question pour aboutir à un nouveau paradigme, prisme par lequel le chercheur voit le monde. Un paradigme représente ce qui est profondément et implicitement admis dans la pratique quotidienne de la recherche scientifique. Il s'agit selon Kuhn de traditions particulières et cohérentes de recherche scientifique (Kuhn, 1972 : 25-26). Et d'expliquer que les hommes et les femmes de science, dont les recherches sont fondées sur le même paradigme, obéissent aux mêmes règles et normes dans la pratique scientifique. Selon Kuhn, la science dite normale « ne se propose pas de découvrir des nouveautés, ni en matière de théorie, ni en ce qui concerne les faits » (Kuhn, 1972 : 71). La *science normale* se développe selon un paradigme spécifique, une certaine vision du monde que rien ni personne ne pousse à modifier tant que ce paradigme permet de mettre au jour les résultats souhaités dans la pratique scientifique du quotidien. La science que Kuhn nomme *normale* ne permettrait pas de faire des découvertes scientifiques ; sa pratique ouvrirait la voie à la validation du paradigme théorique servant de fondements aux recherches. L'ensemble du corpus de recherche disciplinaire adopte de façon légitimante ce postulat scientifique, sans mise en cause majeure tant qu'il ne dessert pas leurs recherches. Au cours des pratiques scientifiques normales, les chercheur.e.s défient quotidiennement le paradigme fondateur pour en connaître ses limites. Ce faisant, ils/elles entrevoient des anomalies, faiblesses et lacunes inhérentes au paradigme, sans pour autant que celles-ci soient suffisantes pour remettre en cause le paradigme dans son entier. Aussi longtemps que les outils fournis par un paradigme semblent capables de résoudre les problèmes que le paradigme définit, la science se développe plus vite, et pénètre plus profondément les faits en employant ces outils avec confiance. La science s'inscrit alors

dans une tendance à la spécialisation. Selon Kuhn, ces anomalies peuvent constituer le point de modification de la science normale vers la science extraordinaire en fonction de leur développement. S'il n'y a pas de point litigieux dans la pratique de la science normale malgré l'anomalie, il n'y a aucune raison pour qu'émerge un nouveau paradigme. La science normale représente donc pour Kuhn un système, une structure de connaissances en constante évolution. Malgré un aspect discontinuiste de l'approche kuhnienne, le passage de la science normale à la science extraordinaire traduit davantage un continuum qu'une véritable fracture dans les pratiques des recherches scientifiques à notre sens.

Au delà d'une simple typologie, Kuhn cherche à caractériser les dynamiques engendrant une révolution scientifique, la première étant la découverte d'une anomalie, problème non-résolvable par la science normale, mais que celle-ci a contribué à faire émerger. Si, lors des recherches entreprises, les résultats attendus n'apparaissent pas, le/la chercheur.e peut légitimement réfléchir aux différentes façons de résoudre cette anomalie hors de son champ. La recherche sort alors du paradigme initial afin de voir s'il existe ailleurs des solutions théoriques et/ou méthodologiques permettant de résoudre ce problème. Kuhn décrit ainsi cette anomalie : « l'impression que la nature, d'une manière ou d'une autre, contredit les résultats attendus dans le cadre du paradigme qui gouverne la science normale (…), comme le sentiment que, dans l'expérimentation en cours, quelque chose ne va pas » (Kuhn, 1972 : 72-77). On peut définir la conscience de cette anomalie comme une période d'insécurité grandissante pour les scientifiques, puisque leurs propres pratiques méthodologiques et théoriques sont à remettre en question. Apparaît alors un conflit, une controverse qui aboutit la plupart du temps à un clivage au sein du groupe de chercheur.e.s. Kuhn va même jusqu'à parler de crise croissante, résultante de la prise de conscience progressive de l'anomalie. C'est par ailleurs la caractéristique du passage de la science normale à la science extraordinaire : l'émergence graduelle de la reconnaissance de l'anomalie par une part des chercheur.e.s qui s'appuient sur le même paradigme. Non seulement anomalie il y a, mais en plus cette anomalie devient un sujet de recherche à part entière : elle est observée, puis conceptualisée en tant que problème non-résolvable par les outils mis à disposition par le paradigme sous-jacent à la discipline en question. La reconnaissance et l'extraction de l'anomalie du champ disciplinaire dans lequel elle a été découverte remet inévitablement en cause ce qui jusque là était admis comme scientifiquement acquis.

Une fois la reconnaissance de l'anomalie affirmée par une partie des chercheur.e.s au sein de la discipline en question, la science bascule selon Kuhn dans son versant extraordinaire. Les chercheur.e.s qui n'accordent plus leur confiance au paradigme en présence le remettent en

question, cherchant de nouveaux moyens théoriques ou méthodologiques pour résoudre cette crise. Cette pratique est une véritable épreuve pour les scientifiques, car le sens commun suppose un classement des faits normaux ou anormaux dans des catégories conceptuelles préexistantes. En sortir demande un effort cognitif important de restructurations des catégories, donc de restructurations des connaissances et savoirs émergeants grâce à la science. « Cette prise de conscience de l'anomalie ouvre une période durant laquelle les catégories conceptuelles sont réajustées jusqu'à ce que ce qui était à l'origine anormal devienne le résultat attendu » (Kuhn, 1972 : 85).

B. La science extraordinaire *: du clivage aux résistances, de la révolution aux controverses*

Même s'il admet que certaines révolutions scientifiques restent confinées dans le domaine scientifique en question, et restent donc inconnues du grand public, Kuhn explique également qu'une modification de paradigme peut avoir des conséquences sociales importantes, voire même transformer la vision que la société civile a du monde, selon la nature de la découverte qui engendre la révolution scientifique, c'est-à-dire le basculement d'un paradigme à l'autre. C'est en ce sens que la théorie kuhnienne semble intéressante pour l'étude des représentations du *climat.* Conçue par Kuhn, cette incursion dans le social revêt plusieurs caractéristiques. Tout d'abord, elle ne se fait qu'en période de « crise », c'est-à-dire lors des grands tournants de la science. Par ailleurs, le changement ne semble s'opérer que de la science vers la société civile, Kuhn ne semble pas accorder de valeur rétroactive au fonctionnement des sciences vis-à-vis des phénomènes sociaux dans la société civile. Ensuite, cela peut prendre plus ou moins de temps selon notamment les modes de communication et les raisons pour lesquelles les résultats scientifiques sont communiqués vers la société civile, ainsi que les raisons pour lesquelles la société est prête à accepter (ou non) ces bouleversements scientifiques. « Jusqu'à ce que l'homme de science ait appris à voir la nature d'une manière différente » (Kuhn, 1972 : 72). Cette remarque de Kuhn montre bien la valeur culturelle de la science, qu'il s'agisse de sciences exactes ou de sciences sociales ne change rien à ce propos : le point de vue du/de la chercheur.e compte, tout comme ses croyances, ses valeurs, sa foi en la véracité d'une hypothèse, ou sa foi en l'évolution possible de sa discipline.

La science extraordinaire serait donc le moment où les scientifiques se penchent sur un objet non-identifié par leur discipline ; ils travailleraient en quelques sortes sans filet paradigmatique, afin de pouvoir en tisser un nouveau. Cette forme de science revêt un caractère beaucoup plus créatif et novateur que la science normale car, dans ce contexte, toutes les hypothèses sont permises, fondées sur l'observation de sciences autres et sur une forme de représentation

collective relative à une époque. Ainsi, la culture dont s'abreuve le/la scientifique permet-elle de l'ouvrir à cette créativité et de lui suggérer des idées qui auront cette caractéristique essentielle de ne pas avoir été testées jusqu'à maintenant dans ce domaine particulier. La science extraordinaire à l'œuvre lors de cette étape conduit à un changement de paradigme majeur qui peut se situer dans les procédés, les méthodes de recherche, et dans les résultats prévisibles, avec la caractéristique suivante : « leurs découvertes étaient suffisamment vastes pour fournir à ce nouveau groupe de chercheurs toutes sortes de problèmes à résoudre ».

Cela ne signifie pas pour autant que le paradigme précédent est complètement abandonné. Certains scientifiques décident de conserver le paradigme, considérant que l'anomalie n'est qu'une simple anomalie qui ne gêne pas le cours de leurs recherches, et que le nouveau paradigme proposé ne répond pas suffisamment à leurs attentes. Ainsi ce choix d'un changement de paradigme est-il très souvent accompagné de résistances, certains chercheur.e.s n'étant pas prêts à abandonner des pratiques qui ont sûrement fait leurs preuves dans la résolution des problèmes de leurs recherches. La période de crise lors du passage d'un paradigme à l'autre revêt aussi un caractère essentiel, en permettant aux chercheur.e.s de se familiariser et d'accepter (ou non) ce paradigme nouveau. « On avait, au moins partiellement, entrevu la solution de chacun de ces problèmes à une époque où n'ayant pas de crise dans la science correspondante ; et, en l'absence de crise, on avait ignoré ces anticipations » (Kuhn, 1972 : 97). Cette remarque nous semble révélatrice du caractère quasi-obligatoire de la période de crise que doit traverser une science ou une discipline afin de rendre l'anomalie normale. Il s'agirait d'une phase de changement de normes des règles scientifiques théoriques et méthodologiques, normes scientifiques qui influent plus ou moins sur les normes sociales. « Ces changements de paradigmes, ainsi que les controverses qui les accompagnent presque toujours, sont les traits caractéristiques des révolutions scientifiques » (Kuhn, 1972 : 21).

Cependant, Kuhn considère que les débats et controverses qui entourent un changement de paradigme sont obsolètes. Ils constitueraient des dialogues de sourd, car chaque parti défend les arguments de son paradigme, incompatibles avec l'autre. En adoptant un paradigme, l'homme ou la femme de science acquiert à la fois une théorie, des méthodes, mais également des critères de jugement, des valeurs qui se répercutent sur sa vision du monde et de la société : « les changements de paradigme font que les scientifiques, dans le domaine de leurs recherches, voient d'un tout autre œil » (Kuhn, 1972 : 136-137). Le groupe de chercheurs qui adopte un nouveau paradigme apprend ainsi de manière individuelle à voir différemment le monde autour de lui, et pas seulement son objet de recherche. A propos, Kuhn insiste sur le fait que les découvertes scientifiques ne sont pas le fait d'un seul homme ou d'une seule femme de science.

Il les envisage comme un continuum de recherches qui, d'ailleurs, arrivent parfois au même moment, mais dans deux endroits différents. La découverte scientifique est alors une imbrication temporelle de conditions de productions et de reconnaissances de celle-ci, portée par une certaine époque.

D'autre part, une découverte n'existe qu'à partir du moment où elle est nommée de façon différente des autres paradigmes, disciplines, méthodologies, faits ou connaissances en présence, permettant ainsi à ce nouveau nominé de s'inscrire sur l'axe syntagmatique de la recherche scientifique, et de produire une trace dans le discours scientifique. Notons que cette nomination peut survenir suite à un recyclage de vocabulaire, pas forcément un néologisme. « Le malheur est qu'il est presque toujours impossible de préciser le moment de la découverte et bien souvent aussi son auteur » (Kuhn, 1972 : 75). Ainsi, Kuhn ne peut-il pas fonder sa recherche simplement sur les hommes et femmes de sciences, il retrace la biographie d'une anomalie scientifique.

Sur la base de remarques formulées par Kuhn et sans prétendre que le choix paradigmatique établi lors d'une période de crise se fonde sur des éléments uniquement arbitraires, nous considérons que la motivation scientifique à prendre telle direction plutôt qu'une autre repose sur une conscience collective, une sorte de représentation socio-culturelle commune à un groupe social défini. Cette conscience collective se construit également en fonction des relations tissées entre les différentes sphères de la société. Ainsi les choix des sujets scientifiques sont-ils aujourd'hui également motivés par les besoins politiques, économiques et sociaux. Tout se passe comme ci la société était en demande de certaines réponses que la science se chargerait de prendre en compte. Cependant, d'après Louis Guay, sociologue de l'environnement, la climatologie n'entre pas forcément dans ce cas de figure. Il explique qu'il s'agit ici « d'un bel exemple d'une question posée par la science à la société et qui semble exiger, du moins dans l'esprit de certains, une réponse aussi immédiate » (Guay, 1997 : xx). Le changement climatique consécutif à des actions humaines est un des rares cas pour lesquels la science interpelle la société et les instances politiques.

II. Une révolution scientifique climatologique ?

Si en 1925, le *climat* était une notion encore mal définie, nombre de chercheurs ont depuis réfléchi à l'évolution et au positionnement de cette science. Nous constatons que les opinions divergent sur le caractère révolutionnaire et autonome des sciences du climat. Nous appuyons notre propos sur la lecture de deux articles qui s'accordent sur de nombreux points, mais qui divergent pourtant sur le statut à attribuer à la climatologie.

A. *La climatologie : science du système atmosphérique*

Selon Douguedroit, la climatologie instrumentale, qui perdra par la suite son adjectif pour devenir climatologie, est une science jeune. Elle date d'environ un siècle et demi : les premières mesures climatiques à l'échelle mondiale ont été faites autour des années 1860. A l'origine, la climatologie est considérée comme la science des états de l'atmosphère. Douguedroit estime que les météorologues sont à l'origine de l'émergence de cette nouvelle science. Hann, météorologue, différencie la climatologie de la météorologie, science de l'atmosphère, dès 1882 (Hann, 1882, cité par Douguedroit, 2005 : 12). La complexité de la définition proposée par Hann réside dans son instabilité, puisque, quelques lignes plus loin, Douguedroit exploite deux définitions distinctes de la science des états de l'atmosphère que Hann a proposées. La première constitue une moyenne : il s'agit de « l'état moyen de l'atmosphère en un point quelconque de la Terre » (Douguedroit, 2005 : 12). Il s'agit de pouvoir repérer dans quelque endroit que ce soit, le climat qu'il fait au travers de trois outils de mesure : le thermomètre pour les températures, le pluviomètre pour les niveaux de pluies et le baromètre afin de mesurer la pression atmosphérique, outils techniques développés par des astronomes (respectivement Galilée puis Réaumur, Castelli et Toricelli).

Durant plusieurs décennies, voire plusieurs siècles, d'illustres scientifiques, qui ne se préoccupaient pas à l'époque de la frontière entre les sciences, ont développé des outils techniques relatifs à l'astronomie, outils que les météorologues se sont ensuite appropriés dans un univers spatio-temporel restreint. Les prévisions météorologiques valaient seulement pour un lieu donné et pour une durée de cinq jours. Au début du XXe siècle, les explorateurs ont fait le tour de notre "petite" planète, et ont ainsi pu délimiter notre monde. L'ensemble des continents est découvert, puis cartographié. Il n'y a plus de zones inconnues sur la surface de la Terre, qui devient un espace fini et déterminé. Les descriptions, comparaisons et modélisations numériques peuvent débuter. Il s'agit alors de repérer les états moyens du climat. Cependant, l'idée de moyenne ne convient pas à nombre de chercheurs, car si une moyenne est supposée représentative, elle n'en nivèle pas moins les diversités. En 1926, Bénévent explique que « l'année moyenne est précisément celle qui ne se réalise jamais ». Aussi, en 1934, Sorre préfère adopter la seconde définition développée par Hann dans le même traité : la série des états de l'atmosphère, « le climat est la série des états de l'atmosphère au-dessous d'un lieu dans leur succession habituelle ». Elle appuie sur la répétitivité interannuelle des saisons, et met au jour la sensibilité aux écarts de moyennes.

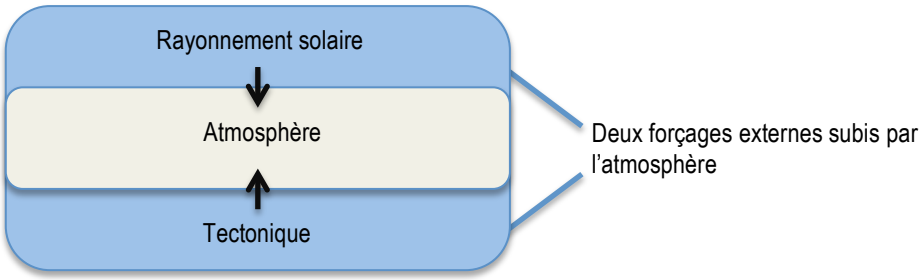
La définition développée par Sorre sert de cadre à deux courants de recherche. La climatologie analytique, séparative, utilise pour la première fois des modélisations statistiques.

Les scientifiques y étudient les variabilités et les fréquences en termes statistiques. Ils incluent dans leurs modèles les échanges d'énergies, et sont les premiers à utiliser des ordinateurs. Le second courant est la climatologie synthétique, dynamique, qui permet d'analyser les circulations atmosphériques et les fronts de perturbations. Les chercheurs de ce courant classifient les états de l'atmosphère en types de temps. Par ailleurs, Trewartha édite pour la première fois en 1943 une classification mondiale des climats de la Terre. Ce courant sera la clé de voûte de la « nouvelle » climatologie, issue de la révolution scientifique qui aura lieu durant la dernière moitié du XXe siècle.

Le changement de paradigme vers une nouvelle climatologie viendrait en partie, selon Douguedroit, d'une impossibilité de poursuivre plus avant les recherches sans l'appui technique de la puissance informatique. Cependant, malgré la puissance informatique, tant que les climatologues considéraient la science climatologique comme le recensement d'états climatiques, ils ne pouvaient plus avancer.

Considérer l'atmosphère comme un élément autonome qui régissait à lui seul le climat d'une région devenait sclérosant, tandis que d'autres éléments prenaient de plus en plus d'importance dans cette science nouvelle. L'outil informatique a aidé les climatologues conscients de cette nouvelle problématique à réfléchir à un nouveau paradigme qui permettrait de « voir » la science climatologique sous un nouveau jour. Si la méthode de modélisation informatique semble être le point d'entrée pour un nouveau paradigme, ce dernier se fonde également sur deux autres éléments : le changement du point de vue puisque l'on passe d'une vision locale à une vision globale du climat ; et l'ouverture des sciences du climat à d'autres approches scientifiques, comme les sciences physiques et chimiques. Le nouveau paradigme de la climatologie viendra de la théorie des systèmes, apparu en biophysique dans les années 1950 sous la plume de Bertalanffy (Bertalanffy, 1968, cité par Douguedroit, 2005 : 17).

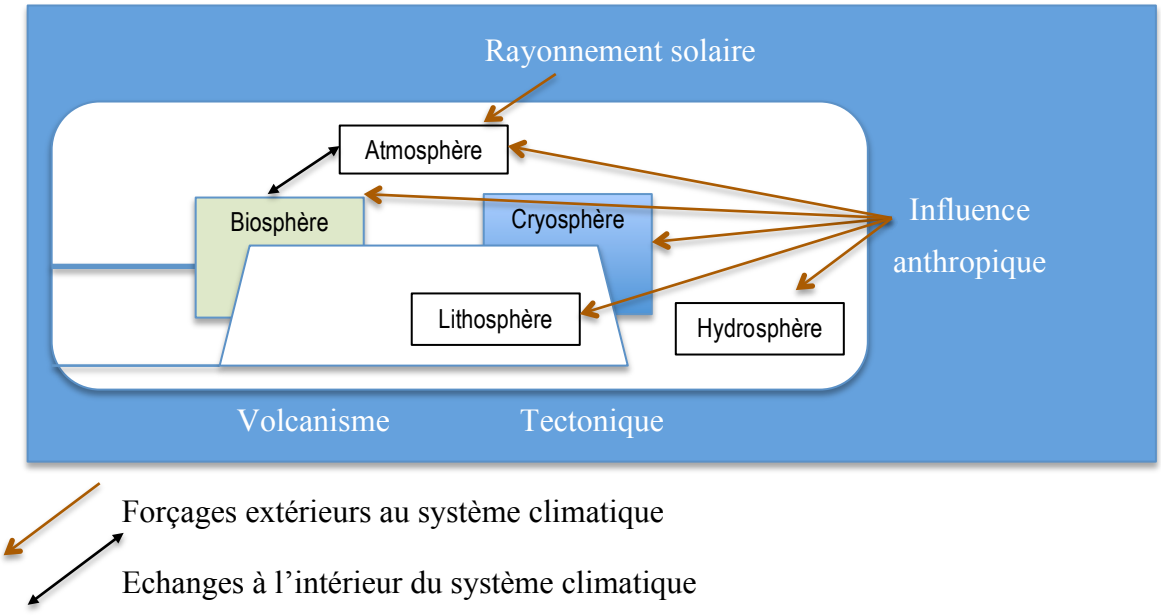
Figure 2 : Le climat « science des états de l'atmosphère » (Douguedroit, 2005 : 13)



A partir des années 1970, le climat est considéré comme un système climatique dont les composantes, au nombre de cinq, sont en constante interaction. Douguedroit décrit ce système comme suit « Le système climatique est un système ouvert dont le fonctionnement représente

les échanges entre cinq composantes correspondant à l'atmosphère et aux quatre autres milieux de l'épiderme terrestre au contact avec la base de l'atmosphère : l'hydrosphère (près de ¾ du total de la surface de contact), la lithosphère, la biosphère et la cryosphère. Les échanges entre les composantes peuvent être d'énergie (chaleur), de mouvement (mouvement plutôt en sens unique depuis l'atmosphère) et de masse (comme H2O) » (Douguedroit, 2005 : 17). La chercheure souligne que le fonctionnement de ce système n'intéresse pas les climatologues, mais les physiciens, qui travaillent sur les systèmes de modélisation du climat. Ainsi, les physiciens modélisateurs ne sont-ils pas considérés comme des climatologues. Et du même coup, la question se pose de connaitre les intérêts des climatologues, et leurs origines épistémologiques. Les climatologues sont-ils, géographes, physiciens non modélisateurs, météorologues ? Si la modélisation des climats n'intéresse pas les climatologues, les raisons des variations et des changements seraient-elles pour eux une question capitale ? « Tel est le nouveau paradigme qui, même si son application reste hors de portée des connaissances actuelles, s'impose comme objectif pour l'avenir et va amener (…) un renouvellement des recherches relatives au climat » (Douguedroit, 2005 : 18). Douguedroit illustre son propos par un schéma qui prendrait en compte les différentes influences extérieures au système climatique, et qui pourraient être à l'origine des variations et des changements.

Figure 3 : Le système climatique (Douguedroit, 2005 : 18)



Ce n'est plus l'objet en lui-même qui intéresse le climatologue, mais bien les relations entretenues entre les éléments d'un système, voire les éléments agissant sur ce système défini comme ouvert. Les avancées scientifiques dans les recherches liées à la modélisation deviennent donc indispensables pour appréhender le climat. Physique et géographie travailleraient ensemble

au nom d'une certaine science climatique, plateforme de disciplines qui doivent apprendre à travailler dans l'"interdisciplinarité".

Au demeurant, Douguedroit ne répond pas à la question de l'identité des climatologues. Viennent-ils des sciences météorologiques, branche de la physique ? Ou de la géographie, science considérée comme carrefour entre la géographie humaine et la géographie physique ? La difficulté de poser des frontières nettes, et de définir clairement une discipline est, selon nous, inhérente à toute démarche scientifique contemporaine. Nous verrons que le problème se pose de la même manière dans l'étude du sens, d'autant qu'encore à l'heure actuelle, le problème d'assumer une certaine forme de multidisciplinarité, terme que nous expliciterons plus loin, reste entier. Nous avons vu par ailleurs que le recours à d'autres points de vue scientifiques permettait d'apporter cette créativité nécessaire à tout nouveau questionnement pour une discipline donnée[8]. Ainsi en est-il de même pour la climatologie, qui se départ maintenant de la géographie pour aller vers les sciences physiques et informatiques, même s'il est important de noter que la géographie est une science carrefour, qui inclut également la physique.

B. La géographie en souffrance

Ce besoin de multidisciplinarité n'est cependant pas partagé par l'ensemble des géographes. De fait, l'approche de Vigneau semble intéressante à prendre en compte. Professeur de géographie physique à Paris X, Vigneau se spécialise dans l'étude climatologique. Le géographe envisage certains chercheur.e.s comme des climatologues « véritables » et d'autres comme des climatologues usurpateurs. Il considère en effet que certains climatologues ne font pas de la climatologie et classe les chercheurs qui se nomment eux-mêmes climatologues selon trois catégories.

Vigneau insiste sur le fait que la climatologie représente une discipline à l'origine géographique, mais qui s'en est éloignée, pour se rapprocher des sciences physiques, afin de jouir d'un statut scientifique plus important. La climatologie est alors devenue selon lui "trop" physique et pas assez humaine. S'il est d'accord pour nommer « révolution scientifique » la transformation établie en climatologie autour des années 1950-1985, Vigneau pense que cette transformation concerne les géoclimatologues, et ne se base que sur l'apparition de nouveaux outils informatiques avant toute autre explication. Il attribue cette transformation à « une concurrence exacerbée au sein de la géographie » (Vigneau, 2006 : 3) entre une science du climat « humaine » et une science du climat fondée sur les sciences physiques. Vigneau catégorise ainsi donc les sciences du climat à l'image de la géographie : d'un côté la climatologie

[8] Nous nous référons ici aux travaux de Kuhn à propos de la résolution des anomalies grâce aux emprunts théoriques et méthodologiques à d'autres sciences.

humaine, de l'autre la climatologie physique. Il transpose un modèle de classement propre à la géographie sur une autre science en cours de formation, sans prendre en considération les nouveaux objets de recherche et les nouvelles questions développés par le nouveau paradigme.

A l'inverse des propos de Douguedroit, Vigneau insiste sur l'idée qu'en se rattachant à la météorologie, la climatologie prend une route sclérosante. Cependant, tout comme Douguedroit, Vigneau perçoit largement cette modification du champ d'étude climatologique vers une globalisation et une systématisation des études climatiques. Par contre, il la met sur le compte de la montée en puissance de l'environnementalisme, non seulement dans le champ politique, mais également dans le champ scientifique. L'environnementalisme devient selon lui la représentation principale permettant la constitution de la science climatologique. Par la même, il dénonce le "manque d'hermétisme" de la science à la vie politique et aux grandes théories ayant cours ailleurs et qui commencent à se répercuter à l'extérieur de la « science mère », le système et le global, ainsi que la conception de l'environnement comme un tout dont l'humain fait partie. Cet hermétisme scientifique inatteignable est pourtant appelé de ses vœux. « L'irruption de ce thème [le changement climatique] a induit une mutation du contenu de la climatologie et procuré une insolente fortune à l'appellation ''climatologue'' » (Vigneau, 2006 : 8).

Par cette critique, fondée sur la circulation d'éléments sociaux dans la vie scientifique au travers du terme *irruption*, chargé négativement, Vigneau donne l'impression que l'idée de changement climatique est un nouveau thème issu du social, du politique, et non un Objet de recherche à part entière, assumé par une climatologie nouvelle. Le changement climatique serait un objet profane qui ne mérite pas sa place dans le champ des connaissances scientifiques. Vigneau considère que la transmission s'effectue du domaine profane vers le domaine scientifique. Il décrédibilise ainsi tout scientifique qui s'intéresserait à cet objet de recherche.

Par ailleurs, lorsqu'il aborde l' « appellation ''climatologue'' », Vigneau insiste sur cette nouvelle frontière entre les géoclimatologues qui sont selon lui les véritables climatologues, « les ''néoclimatologues'', ex-physiciens de l'atmosphère qui s'inscrivent dans une modalité scientifique toute nouvelle : d'une part prospective, d'autre part modélisatrice » (Vigneau, 2006 : 8), et « les ''pseudoclimatologues'' venus de tous horizons, que leur méconnaissance des réalités du climat n'a pas empêché de se multiplier à l'envie, dans l'espoir d'émarger au festin » (Vigneau, 2006 : 8). Cette remarque nous semble révélatrice du fait que le simple climatologue n'est pas, il n'existe que des géo-, des néo- ou des pseudo-climatologues.

Les articles de Douguedroit et de Vigneau montrent que, sur la base des remarques formulées par Kuhn, toutes les composantes menant à une révolution scientifiques sont représentées pour appréhender la climatologie actuelle : anomalie prise en compte et étudiée, recherche d'un

nouveau paradigme qui expliquerait les lacunes en présence, mais aussi adoption de ce nouveau paradigme par une partie seulement des chercheur.e.s. L'anomalie serait dans ce contexte l'impossibilité de continuer plus avant les recherches sur le climat si un nouveau point de vue n'était pas adopté. Le nouveau paradigme introduit concerne dans ce cas un élargissement du point de vue, plus global, l'adoption de la théorie des systèmes, et l'utilisation méthodologique des sciences informatiques comme soutien. Dans ces conditions, l'article de Vigneau met au jour les dissensions présentes dès l'origine dans les rangs des chercheur.e.s qui s'intéressent au climat, ainsi que le rôle charnière joué par les physiciens de l'atmosphère, appuis nécessaires pour une bonne compréhension d'un climat globalisé, mais pas toujours acceptés dans leurs rôles de climatologues à part entière.

Si la lecture de ces deux articles donne à voir des positions antagonistes sur le statut de la science climatique comme étude de cinq éléments en interaction, ces deux géographes sont cependant en accord sur plusieurs points, comme sur le statut du physicien modélisateur hors du champ de la climatologie, ou du passage révolutionnaire de la climatologie. Nous percevons un positionnement beaucoup plus radical et abrupt dans l'article de Vigneau si on le compare à l'article de Douguedroit, qui prend corps au travers d'énoncés spécifiques tels que : « Il n'est pas inutile de nous démarquer de ceux qui, par incompétence ou aveuglement, ‘‘oublient’’ la réalité des variations climatiques naturelles. La surenchère des plus médiatiques, qui ‘‘jouent’’ l'emballement de la machine, pourrait, par suite d'une assimilation abusive, porter tort à notre réputation » (Vigneau, 2006 : 8). Vigneau attaque directement les médias, qui permettraient à certains chercheurs d'acquérir une notoriété non méritée, et d'offrir à l'Objet *changement climatique* une tribune dont il n'est apparemment pas digne.

Du point de vue de l'histoire des sciences du climat, ces deux textes constituent une trace discursive intéressante en cela que leur opposition discursive, aussi minimale soit-elle, prend le pas sur ce qui les assemble. Lorsque nous évoquons la trace discursive, nous faisons référence directe à la théorie des fondations d'Eliséo Verón. Il considère en effet que seuls deux éléments permettent de reconstituer pleinement l'histoire de l'émergence d'une science : la technologie qui se situe dans le social, et la trace discursive, le texte scientifique qui contient en son sein l'ensemble des traces des conditions de production, qu'elles soient textuelles ou extra-textuelles. Dans le cadre de ses travaux consacrés à l'émergence des sciences, Eliséo Verón considère que ces dernières se construisent non pas par les hommes et les femmes de sciences, mais au travers des traces qu'ils laissent, c'est-à-dire les outils technologiques, et les textes. Verón donne l'exemple significatif du *Cours de linguistique générale* (maintenant CLG), texte fondateur de la linguistique moderne, peu importe qu'il eût été écrit par Bally et Sechehaye ou par Saussure en

personne, la résonnance du texte est plus importante que le nom qui a signé le manuscrit. C'est bien le texte qui donne à discuter et à interpréter aux linguistes, puis aux autres chercheurs en sciences sociales. Les textes assumés par Verón, sémioticien, et Maudlin, philosophe, offrent une nouvelle lecture de la théorie kuhnienne des révolutions scientifiques. L'intervention de Bouleau, philosophe des sciences met l'accent sur l'évolution des sciences climatiques entre 1925 et 2006.

III. Critiques de l'approche kuhnienne et intérêt d'élargir le point de vue : Maudlin, Verón et Bouleau.

Le point de vue saillant lors de la lecture du texte de Kuhn est avant tout sociologique. Pourtant, nombre de philosophes ont réfléchi à cette théorie. Maudlin en fait partie, posant plus spécifiquement la question des motivations d'un choix de paradigme. Il semble qu'il existe une part de choix rationnel qui guide la décision du scientifique lorsqu'il choisit un nouveau paradigme. Le choix rationnel est, selon Maudlin, déterminé par des « évidences empiriques ». Cependant, ces évidences empiriques ne peuvent intervenir lors de choix paradigmatique, car elles constituent les résultats des expérimentations propres à valider ou non le choix paradigmatique. Maudlin met l'accent sur le choix motivé de façon irrationnelle au moment de la révolution scientifique. Selon ce dernier, Kuhn considère que les choix paradigmatiques ne sont pas rationnels : « Quand Kuhn discute de la 'conversion' à un nouveau paradigme, il souligne l'importance de facteurs qu'il est absolument impossible de considérer comme relevant de l'évidence empirique […] il a même écrit certains passages qui suggèrent que le choix d'un paradigme doit être déterminé par des facteurs qui ne reposent manifestement pas sur des évidences empiriques » (Maudlin, 1996 : 439-441), mais plus sur de l'arbitraire. Nous pensons pour notre part que le choix pris par des scientifiques d'adopter un paradigme plutôt qu'un autre est doublement motivé, par d'un côté, un aspect rationnel, et de l'autre, un aspect irrationnel, que nous rapprochons d'une forme de représentation collective dont l'individu ne peut se défaire, du fait de son insertion dans le social.

Comment ne pas être d'accord avec Maudlin lorsqu'il énonce qu'en règle générale, le choix rationnel se fonde sur des évidences empiriques ? Les évidences concernant un choix paradigmatique adviennent cependant a posteriori pour conforter ce choix, le valider en quelque sorte, puisqu'elles sont le résultat d'expérimentations relatives au nouveau paradigme. Elles ne peuvent donc pas contribuer à la détermination du paradigme à adopter. Une forme d'observation rationnelle peut alors s'avérer nécessaire pour le choix paradigmatique : l'observation des sciences connexes qui offrent aux chercheur.e.s de nouvelles pistes de réflexion. Si ces méthodes, points de vue, théories, technologies même, n'ont pas été

expérimentés dans la science ou la discipline concernée par la crise, il se trouve qu'ils ont fait leurs preuves ailleurs. Ils peuvent ainsi constituer des évidences empiriques qui permettraient aux chercheur.e.s de (re)prendre confiance, tout en faisant appel à leur raison, leur observation et à leur créativité pour ajuster et modeler ces techniques de recherche en fonction de leurs propres projets de recherche et de leur discipline.

La part d'irrationnel à laquelle fait référence Maudlin reposerait sur la curiosité du chercheur.e. Maudlin ne donne cependant pas d'autres explications quant à cette irrationalité qui soulève des interrogations. S'agirait-il d'une conscience collective commune à un groupe de scientifiques, aux relations tissées entre les différentes sphères de la société, comme par exemple la réponse scientifique à un besoin politique, économique, sociétal ?

Cette conscience collective ne se trouve pas que dans la science, elle traverse le social et l'individu qui contribue également à la façonner. En parcourant la théorie des fondations d'Eliséo Verón, nous souhaitons montrer que ce qu'il nomme l'idéologique pourrait être une contribution à cette conscience collective. Aussi devons-nous emprunter le même chemin que lui, en retraçant sa théorie de l'émergence des connaissances scientifiques. D'autant que Verón apporte de nouvelles critiques à la théorie kuhnienne, que nous nous proposons également de discuter plus loin.

A. Système de production des connaissances : production – transmission – reconnaissance

Dans son ouvrage *La semiosis sociale*, Eliséo Verón s'intéresse à la production des connaissances qu'il analyse comme un système. Ce système productif articule la production, la circulation et la reconnaissance d'un texte. La production est toujours évaluée a posteriori par la reconnaissance. Les conditions de production laissent des traces dans le texte, analysées du point de vue de la reconnaissance. Lorsqu'on lit un texte, on ne peut guère faire autrement que d'être en réception. Le chercheur doit cependant garder à l'esprit que sa lecture permet d'appréhender les traces laissées par les conditions de production du texte en présence. Envisagée à la manière de Verón, la production est finie et l'on peut la délimiter dans le temps et l'espace, les éléments qui la composent peuvent alors être comptabilisés, même s'ils sont très nombreux.

Selon cette perspective, un texte, quel qu'il soit, est toujours abordé du point de vue de la réception, appréhendée en termes de reconnaissance par Verón. Cela implique une réception dite active, une interprétation. Verón fait ici une distinction entre le lecteur-consommateur et l'analyste.

A l'inverse de la production, la reconnaissance peut être infinie, elle peut intervenir de nouveau, très longtemps après la production d'un texte, afin d'interpréter selon de nouveaux points de vue le dit-texte. Verón définit alors la circulation d'un texte comme l'espace-temps qui sépare la grammaire de la production et la grammaire de la reconnaissance (Verón, 1988 : 18). La circulation varie en fonction du moment de la reconnaissance qui intéresse l'étude.

B. Des textes scientifiques aux textes de fondation

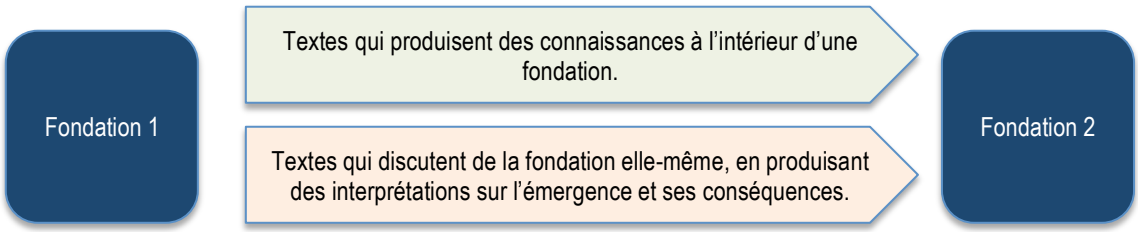
« La connaissance scientifique et son histoire concernent la production de quelque chose de très particulier : du sens » (Verón, 1988 : 13), qui n'existe qu'au travers de ses manifestations matérielles, de deux ordres : la technologie et les discours. La connaissance est un système d'effets de sens discursifs. Ainsi que nous avons tenté de le montrer jusque là, nous faisons nôtre cette remarque de Verón : « … le problème de la 'connaissance' se pose à l'intérieur d'une question elle-même beaucoup plus large, à savoir celle du système productif des discours sociaux, ce dernier étant à son tour un fragment du champ de production sociale de sens. » (Verón, 1988 : 14). Le surgissement d'une pratique de production de connaissances est un processus. Il n'apparaît pas soudainement, ce n'est pas non plus un acte isolé assumé par un actant et son espace de représentations se situe dans les technologies et les textes.

Selon Verón, la production de connaissance en tant que processus est marquée par un réseau intertextuel qu'il nomme fondation. La fondation correspond à un réseau intertextuel se déployant sur une période donnée, elle fait partie des conditions de productions communes en amont pour produire un texte. La notion de fondation ne s'applique pas uniquement au moment de l'émergence d'une science, car chaque science connaît des rebondissements épistémologiques, « elle est toujours le théâtre de recommencements », qui constituent chacun une fondation (Verón, 1988 : 29). La fondation est toujours reconnue a posteriori. Un texte de fondation se reconnaît à la distance qui sépare la production du texte de son ultime reconnaissance attestée, c'est-à-dire, à la dernière tentative d'explication et de réutilisation du texte, qui peut être infinie dans le temps, à l'inverse de la production. Si cette distance temporelle est très étendue, on peut considérer que le texte a acquis une valeur de fondation. Mais une fondation n'a pas toujours de fondateur, car selon Verón, l'homme est traversé par le tissu intertextuel qui fait l'histoire sociale du discours des sciences.

Nous remarquons que Verón définit deux types de textes dans l'espace-temps qui sépare deux fondations. Le premier correspond à la science normale de Kuhn, qui sert à comprendre et valider le nouveau paradigme. Le second en revanche est d'ordre épistémologique. Il s'agirait plutôt de discussions sur les anomalies en présence dans le paradigme qui servira de point d'appui au suivant. Il est apparu intéressant de mettre ces deux théories en relation, car elles

présentent des similitudes. Les textes épistémologiques travaillent sur l'horizon idéologique de la pratique des productions de connaissances.

Figure 4 : D'une fondation à l'autre



Ce que Verón nomme la fondation se rapproche selon nous de la révolution scientifique kuhnienne. Ce tissu intertextuel mouvant et changeant que nous avons abordé en amont (Douguedroit et Vigneau) peut également être comparé à *l'idéologique* qui marque une époque donnée. Aux vues de notre travail sur la révolution scientifique de Kuhn, ne pouvons-nous pas avancer que ce texte est une fondation d'une certaine sociologie des sciences ? Cependant, notons que « le décalage entre production et reconnaissance est toujours médiatisé par une intervention de l'idéologique » (Verón, 1988 : 32). Cette remarque de Verón donne à réfléchir sur la nature et le rôle spécifique de l'idéologique, qui intervient apparemment non seulement dans les textes de fondation, mais également dans toute matière signifiante.

C. *De l'idéologique*

L'idéologique est une dimension constitutive de tout système social de production de sens. « L'idéologique est toujours nécessairement présent dans le discours de la science : il est présent dans la mesure où ce dernier, comme tout discours, est soumis à des conditions de production déterminées ». (Verón, 1988 : 23) Mais il n'apparaît pas forcément lors de la reconnaissance. L'idéologique peut investir n'importe quelle matière signifiante. Prenant encore une fois appui sur le CLG, Verón explique que, grâce aux écrits antérieurs d'Auguste Comte, les conditions de productions du CLG sont empreintes d'une idéologie positiviste, qui a disparu lors de la reconnaissance du texte. Lorsque Ducrot retravaille en reconnaissance le CLG pour transformer la langue en un instrument, il empreigne le CLG d'une matrice idéologique fondée sur la communication. La langue sert maintenant à communiquer, elle devient un code au lieu d'une structure simple. De la même manière, lorsque Chomsky critique ce même CLG et le structuralisme saussurien pour développer sa propre théorie, il s'appuie sur une reconnaissance du CLG fondée sur le générationalisme, et relit le texte en fonction d'un nouvel idéologique. Ainsi pouvons-nous dire que lorsque Gates (Gates, 1979) tente de redéfinir épistémologiquement les sciences climatiques, il le fait en puisant dans un idéologique nouveau eu égard à la climatologie : l'idéologique systémique. L'idéologique s'apparente ainsi à une conscience

collective, une représentation épistémologique qui transcende les sciences pour les alimenter. Nous retrouvons là la part d'irrationnel qui motive un choix paradigmatique. « L'idéologique est une dimension structurale de toute pratique, il est le nom des conditions qui rendent possible la connaissance » (Verón, 1988 : 23). Cependant, l'idéologique, ainsi que le précise Verón, peut investir n'importe quelle matière signifiante, scientifique ou non. L'idéologique intervient en reconnaissance, lorsque l'analyste projette une nouvelle matrice idéologique sur le texte lu. Nous devons distinguer ici d'une part l'idéologique réel, qui marque les textes lors de leurs reconnaissances et de la production de nouveaux textes épistémologiques sur le texte de fondation, et d'autre part l'effet idéologique, la trace laissée volontairement ou non, au sein des textes. « Ce qui fait d'un discours un discours scientifique, c'est la neutralisation de l'effet idéologique par l'effet d'un rapport que le discours instaure avec ses rapports au réel, dédoublement qui définit l'effet de scientificité ». (Verón, 1988 : 24). L'effet idéologique est « précisément l'annulation de toute possibilité de dédoublement : sous l'effet idéologique, le discours apparaît comme ayant un rapport direct, simple et linéaire, au réel ; autrement dit ; comme étant le seul discours possible sur son objet, comme étant absolu » (Verón, 1988 : 21). Il s'agirait d'une représentation de l'idéologique, qui donnerait au texte un certain aspect, une « couleur » idéologique spécifique. Si l'effet idéologique ne ressort pas systématiquement dans les textes, l'idéologique fait partie intégrante des conditions de production d'un texte, quel qu'il soit. S'il n'est pas décelable au travers de son effet, c'est dans les conditions extradiscursives qu'il faudra le chercher, dans d'autres textes qui ont contribué à la production du dit-texte.

D. Philosophie des sciences continuiste ou discontinuiste ?

Lorsque Verón développe sa théorie des fondations, son objectif est de « cerner, à propos du problème de l'émergence des sciences, une unité proprement historique, susceptible de nous délivrer de tout retour aux unités biographiques » (Verón, 1988 : 84). Verón considère que les approches philosophiques relatives à l'émergence des sciences sont envisagées de façon trop dichotomique : d'un côté les continuistes, de l'autres les discontinuistes, dans lequel il inclut la sociologie des sciences de Kuhn, élément fondateur s'il en est. Verón pense qu'il est possible de transcender cette dichotomie car, selon lui, ni le continuisme, ni la coupure ne peuvent expliquer ce qui fait qu'un texte de fondation apparait comme une nouveauté (Verón, 1988 : 33). Les continuistes ne peuvent construire une histoire des sciences que fondée sur une succession de biographies impliquant des noms propres, des personnes. Les continuistes doivent s'accrocher aux agents pour construire l'histoire des sciences, sans poser de dimension structurelle à cette histoire. Dans cette perspective, le contexte social resterait alors anecdotique (Verón, 1988 : 11) et le cours de l'histoire trop linéaire. Verón objecte également que l'histoire continuiste ne peut

s'intéresser qu'à la production des textes, non à leur reconnaissance. En effet, le texte seul est à même de porter en lui les traces de sa production, et non les hommes et femmes de sciences, au travers de leur nom. Le continuisme serait biographique et ne considèrerait pas le social, pourtant inhérent à la recherche scientifique.

Par ailleurs, le principal argument posé à l'encontre des discontinuistes repose sur l'appréhension des sciences par l'unique reconnaissance des textes, à l'inverse des continuistes, qui ne s'intéressent qu'à la production. Verón reproche aux discontinuistes d'avoir adopté une posture située à l'extrême inverse de celle des continuistes. L'objectif des discontinuistes repose sur la volonté de trouver et de délimiter la coupure épistémologique, afin d'établir un avant moins bien et un après mieux. *La structure des révolutions scientifiques* est un texte reflétant une approche continuiste au regard du rôle de l'anomalie tant lors des périodes de science normale que lors de celles de science extraordinaire, alors qu'il pouvait paraître discontinuiste de prime abord. Cependant, Kuhn a bien conscience qu'il est quasiment impossible de dater précisément l'émergence d'une nouvelle théorie, encore moins d'y associer le nom d'un inventeur. Il ne fait donc pas de successions de biographies d'auteurs scientifiques, même si dans les exemples qu'il veut célèbres et qu'il puise pour la plupart dans les sciences physiques, il nomme explicitement de grands scientifiques. Il s'appuie sur une anomalie dont il fait la biographie. Une unique anomalie et non une accumulation ainsi que le présentait la critique de Verón à l'encontre de Kuhn (Verón, 1988 : 80), pour faire basculer de la science normale vers la science extraordinaire.

Finalement, il semble que malgré une sémantique de la rupture, la révolution scientifique kuhnienne se comprend plutôt comme un continuum, une histoire des théories scientifiques fondée, non pas sur les scientifiques, mais sur l'émergence de nouvelles théories au travers de textes scientifiques. Cependant, Verón s'oppose au fait qu'après les révolutions, la science soit « mieux », tandis que cet aspect positiviste de la science est défendu par Kuhn et Maudlin. En effet, selon Maudlin, la route scientifique semble toute tracée : elle va toujours dans le sens du vrai. « D'habitude, c'est la théorie correcte qui finit par être reconnue » (Maudlin, 1996 : 440). Si elle est reconnue comme vraie, ou correcte, au début de l'histoire du nouveau paradigme, la théorie en question est pourtant reconnue comme incorrecte, fausse, au moment de la refondation, lors d'un changement de paradigme, car l'idéologie utile à la reconnaissance de cette première fondation a évolué, mais pas la théorie en elle-même. La science antérieure à la révolution scientifique serait fausse, et la nouvelle science serait vraie. Cet aspect apparaît bien dans le travail de Kuhn, avec l'utilisation, récurrente dans l'exposition de sa théorie, de la notion *d'abandon* de l'ancien paradigme. Ce qui a contribué à former le nouveau paradigme ne peut

être considéré comme faux, sinon, le nouveau paradigme dans son ensemble n'est plus valable aux yeux des scientifiques. Ainsi vaut-il mieux considérer cet « ancien » paradigme comme dépassé certes, mais efficace selon un certain point de vue et selon un certain nombre d'objets de recherche.

A l'image du philosophe des sciences Nicolas Bouleau, nous considérons qu' « une hypothèse n'est rien d'autre qu'une construction momentanée : elle n'a aucune valeur absolue et définitive […] Une hypothèse est bonne si elle est féconde, si elle suscite la recherche et la critique » (Bouleau, 2006 : 6). Ainsi la dichotomie vraie science /fausse science est-elle dépassée par le fait que toute recherche est potentiellement fondée sur une hypothèse qui sera certes féconde, mais non définitive.

E. Le paradigme climatologique : problèmes à résoudre

Si l'on observe le nouveau paradigme de la climatologie, basé sur les trois aspects précités (méthode, théorie, point de vue), le nouveau paradigme climatologique ne peut acquérir le même statut que les paradigmes décrits par Kuhn, pour trois raisons principales. Pour commencer, la nouvelle climatologie se fonde sur une temporalité particulière à laquelle les scientifiques ne sont pas habitués : cette temporalité longue empêche un scientifique de montrer la véracité de son hypothèse car il ne serait plus là pour apprécier les évidences empiriques lorsqu'elles lui donneront raison ou tort. Les changements observés aujourd'hui dans l'atmosphère n'auront de répercussions sur le social que d'ici des dizaines d'années (du moins l'espère-t-on dans les rangs des scientifiques). Et si, par hasard, les scientifiques travaillant actuellement sur les changements climatiques étaient encore là pour apprécier ces évidences, le climat aurait évolué beaucoup trop rapidement, ce qui serait une catastrophe pour les écosystèmes qui n'auraient pas eu assez de temps pour s'adapter aux nouveaux climats, écosystèmes dont nous faisons partie intégrante.

D'autre part, et cette remarque va de pair avec le premier problème, le laboratoire dans lequel travaille le climatologue est à l'échelle de la Terre. On ne peut toujours pas recréer un système climatique réel pour prouver par une expérimentation la véracité d'une hypothèse. Cette remarque est d'une importance capitale pour la nature scientifique de la climatologie. Peut-on considérer la climatologie comme une science si elle ne répond pas aux critères de définition d'une science mis en place par Popper ? Dans sa théorie, Kuhn avait essentiellement à l'esprit les sciences physiques, « qu'il élevait au rang de situation générique de la connaissance scientifique » (Bouleau, 2006 : 9). La climatologie ne peut se fonder sur la doctrine poppérienne du rationalisme critique, basé également exclusivement sur les sciences physiques.

Enfin, l'outil informatique permet aujourd'hui de recréer virtuellement le système climatique à partir de l'interprétation de données recueillies : il s'agit de modèles climatiques. Cependant, ces modèles climatiques qui ne constituent qu'un point de vue représentationnel, ne permettent pas, à l'heure actuelle, de mettre au jour des anomalies telles que définies par Kuhn. « Le phénomène est général : autant validée qu'on voudra, une modélisation reste une interprétation parmi d'autres » (Bouleau, 2006 : 12). Et Bouleau d'expliquer que la qualité de la modélisation dépend non seulement de son auteur (au niveau de la production), mais également de l'interprétation qui en est faite (au niveau de la reconnaissance). « Les modélisations sont sous-déterminées par ce qu'elles entendent représenter (…), elles peuvent se comprendre de diverses façons incompatibles » (Bouleau, 2006 : 12). Ces remarques tendent à nous faire considérer qu'une modélisation ne permet pas de déceler des anomalies. Sans anomalie non résolvable, pas de questionnement épistémologique, et donc pas de renouvellement scientifique. Cela nous semble tout à fait impossible aux vues de nos précédentes remarques concernant la créativité inhérente à la recherche scientifique.

Lorsque Bouleau relit et réinterprète l'état de l'art des sciences que Jean Mascart consacrait aux études sur le climat déjà prolifiques en 1925, il relève un aspect important : le fait que dès 1925, les causes d'un changement observé du climat seraient liées à l'homme, et le fait que la réponse viendrait, selon Mascart, « d'un esprit d'association et de collaboration » entre les différents champs scientifiques qu'il a explorés. Mascart était astronome, il tentait cependant de réunir l'ensemble des travaux relatifs au climat, sans tenir compte de la science qui les prenait alors en charge. Ainsi comptait-il des causes astronomiques aux modifications climatiques, mais également des causes géographiques et des causes physiques. Dès 1925, Mascart expliquait que « la question climatique relève des sciences naturelles dont elle remet cependant en cause les contours » (Bouleau, 2006 : 4), il considérait d'ailleurs que « les travaux relatifs au climat doivent s'appuyer sur les sciences expérimentales : astronomie, géologie, physique du globe, géographie, océanographie, météorologie ». Dès cette période, Mascart avait finement appréhendé le caractère de cette science qui n'était pas encore, une science-carrefour dont les agents, issus de diverses disciplines, doivent accepter de travailler en collaboration. Ce précurseur considérait également que les phénomènes politiques et économiques pouvaient intervenir dans la recherche de symptômes liés à la modification des climats, car, à l'inverse de Svante Arrhenuis, Mascart ne pensait pas que l'évolution du climat serait une chose positive, bien au contraire. Ainsi, en 1925, Mascart pensait-il déjà la climatologie comme une plateforme scientifique mêlant sciences expérimentales, sciences exactes et sciences humaines et sociales, dans une multidisciplinarité encore jamais atteinte aujourd'hui. La prochaine partie de ce travail de recherche traite spécifiquement de cette multidisciplinarité à atteindre.

IV. Vers une multidisciplinarité assumée

A. Les sciences du climat, science-carrefour

Le caractère de science-carrefour inhérent aux sciences du climat semble poser un nouveau problème pour sa compréhension au-delà de la sphère scientifique. Nous nommons une science-carrefour un objet de recherche qui demande des méthodes d'appréhension inhérentes à sa nature, et qui permet de développer tout un champ de recherches spécifiques, bien que s'appuyant sur des disciplines variées. Nous pouvons déceler des domaines scientifiques qui répondent à ces critères, parmi lesquels les sciences de l'information et de la communication (maintenant SIC), les sciences du langage ou encore les sciences du climat.

Etroitement liées au développement de nouvelles médiations techniques notamment, les sciences de l'information et de la communication se sont développées dans le courant du XX^{ème} siècle. Avant l'avènement des médias de masse, la question de la communication ne se posait pas de la même manière. Il s'agit à l'origine d'information. La communication concernait avant tout l'enseignement et la transmission de savoirs. Il y avait bien entendu des colporteurs d'informations ; aucune commune mesure cependant avec les technologies liées à la communication, en tant que processus de mise en relation, depuis la démocratisation des journaux, de la radio, de la télévision puis des technologies informatiques et numériques. Ainsi que l'exprime Dominique Wolton, « le changement technique dans l'information a permis de réaliser les rêves les plus audacieux en donnant au citoyen le moyen de savoir ce qui se passe le plus rapidement et le plus complètement possible – quasi partout en direct » (Wolton, 1991 : 97). Les SIC ont permis la réunion d'un conglomérat de disciplines et de sciences qui se sont intéressées à l'Objet *communication*. Cette démarche rend possible une réflexion de l'Objet *communication* par différentes disciplines suffisamment imposantes pour donner naissance à une théorie de la communication structurée et instituée, faisant émerger un nouveau point de vue scientifique ou paradigmatique. Pour les SIC, il s'agirait du point de vue communicationnel[9]. La force de cet objet réside dans le fait qu'il suscite des méthodes d'approche spécifiques et qu'il permet une forme de théorisation particulière en cela que l'Objet *communication* peut être considéré comme un processus de signification en interaction, non isolé et non isolable du reste du social. Le social environnant est partie intégrante de la communication. Il en va de même selon nous pour le climat.

[9] Voir à ce propos les explications d'Eliséo Verón concernant la lecture du CLG par Oswald Ducrot, qui développe un point de vue communicationnel, dans *La semiosis sociale*. Egalement l'approche proposée par Jean-Luc Bouillon, Sylvie Bourdon et Catherine Loneux, 2007, « De la communication organisationnelle aux "approches communicationnelles" des organisations : glissement paradigmatique et migrations conceptuelles », *Communication et organisation* 31, pp.7-25.

Selon l'état de l'art effectué par Mascart en 1925, de nombreux scientifiques issus de différentes disciplines et sciences se sont intéressés au climat en tant qu'objet de recherche, même si, ainsi que nous l'avons vu, Mascart ne pouvait à l'origine pas définir ce qu'était le climat malgré les apports des différentes recherches déjà menées à l'époque. Nous avons également pu apprécier les apports conséquents de la géographie pour définir ces fameuses sciences du climat. Nous avons surtout pu retenir qu'une unique science ne peut appréhender intégralement l'objet climat, tout comme la sociologie seule, ou la linguistique seule, ne peuvent appréhender dans son entier l'objet communication. Ainsi, le climat, de par sa nature particulière de processus en interaction lié aux avancées technologiques, se doit-il d'être étudié selon différents points de vue disciplinaires qui se complètent, et permet-il de développer une théorie qui lui soit spécifique. D'ailleurs, nous notons pour ces deux domaines scientifiques l'utilisation quasi-systématique du pluriel : il s'agit des sciences de la communication, comme il s'agit des sciences du climat, ou même des sciences politiques. Certes, est également usitée la *climatologie*, mais cette terminologie ne rend pas compte de la pluralité des sciences qui s'intéressent au phénomène climatique, et permet, ainsi que le condamne Vigneau, de rencontrer dans les discours scientifiques son dérivé nominalisé *climatologue,* empreint des significations aussi différentes que les sciences et disciplines qui s'intéressent au climat. Dans cette perspective, notre propre travail pourrait se considérer comme climatologique, c'est-à-dire s'intéressant au climat et aux changements climatiques « prédits » et observés.

De nombreux ouvrages traitant du climat ont pour objectif de mettre en commun plusieurs disciplines, afin d'en croiser les résultats, et de tenter de comprendre le changement climatique de façon globale. Objectif louable. Nous pouvons repérer cette tendance non seulement au travers d'un certain nombre d'ouvrages mêlant plusieurs disciplines, mais également par le biais de nombreuses revues et laboratoires de recherche qui répondent également à ce besoin. C'est par exemple le cas du livre dirigé par Edouard Bard : *L'homme face au climat* (Bard, 2006) ou encore des ouvrages de Denis Lamarre (Lamarre, 2005)ou de Stéphane Labranche (Labranche, 2008), qui regroupent des textes abordant les changements climatiques selon différents points de vues. La multiplication des disciplines traitant des changements climatiques, tant du point de vue des sciences exactes que de celui des sciences humaines et sociales, représente un des traits caractéristiques de cette science-carrefour qu'est la climatologie. La question se pose de savoir si cette mise en commun des savoirs relatifs aux sciences du climat peut se considérer comme multi-, comme trans- ou comme inter-disciplinaire.

1. Transdisciplinarité

Selon l'encyclopédie *Agora*, la *transdisciplinarité* équivaut à la juxtaposition de différents domaines de compétences permettant de « cultiver un terroir intérieur où regards subjectifs et données objectives sont associés entre eux comme les microorganismes et les minéraux dans l'humus ». Vue sous l'angle d'une approche théorique, la transdisciplinarité s'apparente à l'élaboration d'une grammaire, d'une « langue » nouvelle et commune. Un « espéranto scientifique » (Ost, 2007) en quelque sorte. Pour le *dictionnaire historique de la langue française*, le préfixe *trans-* signifie *au-delà*, *par-delà* ou *de part en part*. Il marque le passage, le changement, la traversée. Il s'agirait d'un effort pour rendre compréhensible par tous une étude spécialisée : une traversée linguistique de l'ensemble des sciences qui s'intéressent au climat. Il semble que cette démarche se rapproche davantage d'une forme de vulgarisation scientifique.

Selon le point de vue linguistique et discursif, le discours de vulgarisation scientifique se définit comme un sous-ensemble du discours scientifique. Il s'agit d'une pratique discursive particulière, qui propose une reformulation du discours scientifique ésotérique et légitime, employant un jargon spécifique. Le discours de vulgarisation scientifique est donc une traduction intralinguale entre un discours spécialisé et ce que l'on appelle un discours vulgaire, profane. L'étude du discours de vulgarisation scientifique dans le champ de l'analyse de discours commence dans le début des années 80 grâce à des linguistes comme Daniel Jacobi ou Marie-Françoise Mortureux. Le dénominateur commun à tout texte de vulgarisation repose sur la personne du vulgarisateur qui doit prendre en considération les objectifs d'exposition de résultats du scientifique et les objectifs de bonne compréhension du problème auprès du profane : à la fois la production et la reconnaissance. Il devient ainsi médiateur pour rendre possible la communication entre le spécialiste et le profane. Mortureux l'appelle le 3ème homme (Mortureux, 1985). Ce 3ème homme ne fait pas que traduire un message d'un discours à l'autre, il érige le discours de vulgarisation scientifique en spectacle, l'exhibe et le dénature sans le dévaloriser. Il rend la science attractive à travers la production d'un discours intermédiaire.

Le vulgarisateur intervient comme une réponse au lecteur, avec l'intention de marquer l'imagination de ce dernier. Par ce biais, il marque également l'imaginaire collectif. Après 20 années d'études discursives, le discours de vulgarisation scientifique organise toujours la science comme un spectacle, mais le 3ème homme est devenu chef d'orchestre. Aujourd'hui, le rôle du vulgarisateur ne se cantonne plus à traduire un discours source pour un public profane, il doit également jongler entre différents discours et y intégrer les voix des différents courants scientifiques, les opinions des hommes politiques, les analyses des experts et les avis et expériences des citoyens lorsqu'il s'agit d'un problème de société comme les organismes

génétiquement modifiés ou le cancer. Le discours de vulgarisation scientifique « s'est donc transformé avec l'intervention de nouveaux acteurs au niveau politique et social. Le vulgarisateur semble s'effacer en mettant en valeur les différents intervenants et en orchestrant leurs discours » (Reboul-Touré, 2004 : 198).

Ces remarques tendent donc à nous faire considérer la transdisciplinarité comme une forme de simplification, dont l'objectif serait de rendre accessible toute science à tout scientifique. Il s'agit en effet d'une vulgarisation scientifique, dont le médiateur serait un scientifique, dans un degré moindre par rapport à d'autres formes de discours plus vulgarisés. En effet le public n'est pas profane en sciences, il s'agit de scientifiques qui maîtrisent déjà un certain nombre de concepts, et qui ont des connaissances communes.

De plus, à l'inverse d'un discours de vulgarisation scientifique qui sort du champ scientifique, cette forme d'esperanto ne nécessite pas d'ériger la science en spectacle afin d'intéresser le récepteur potentiel. En effet, nous partons du principe que le scientifique s'intéresse à l'Objet qu'il étudie, tandis que le profane doit avoir envie d'apprendre à propos de l'Objet. La langue simplifiée permet de la même manière de simplifier le concept en relation à l'Objet.

Une caractéristique intéressante reste la difficulté à définir un médiateur dans la configuration de transmission de connaissances à l'intérieur du domaine scientifique, car si le scientifique communique volontiers ses propres résultats, la science-carrefour et la transdisciplinarité voudraient qu'il intègre également les résultats des autres sciences. Dans un objectif de transdisciplinarité, le 3ème homme serait ce personnage qui établirait un état de l'art, ainsi que l'a fait Mascart, incluant l'ensemble des disciplines parti-prenantes à la science-carrefour en question. En effet, les textes qui traitent de l'interdisciplinarité ne traitent pas directement du rôle de cet agent, sinon dans le cas de scientifique ou du groupe de scientifiques qui prennent en change la coordination ou la direction d'un ouvrage transdisciplinaire. Cependant, cette position de coordination ne correspond pas, à notre sens, à une médiation réelle de mise en commun des savoirs. Il ne s'agit pas dans ce contexte d'expliquer ou de traduire, mais de mettre en commun un certain nombre de recherches traitant le même Objet sous différents angles dans un langage qui permettent l'intercompréhension.

Concernant les sciences du climat, il semble que les travaux qui abordent le climat de façon transdisciplinaire se proposent d'accumuler les connaissances au travers d'articles simplifiés, mais pas de mettre en commun ces connaissances au travers du travail spécifique de médiation demandé généralement au 3ème homme de Mortureux.

La transdisciplinarité est donc abordée comme une juxtaposition de connaissances, sans mise en relation entre les différentes disciplines. De plus, comme le soulève Basarab Nicolescu, on ne peut devenir trop généraliste, sous peine de perdre en pertinence et en connaissance. Le philosophe explique en effet que « ce processus de babélisation [parlant de la transdisciplinarité] ne peut pas continuer sans mettre en danger notre propre existence, car il signifie qu'un décideur devient, malgré lui, de plus en plus incompétent» (Nicolescu, 1996, 63-64). La mention du décideur signifie par ailleurs que Nicolescu considère le processus de découvertes des connaissances scientifiques comme une aide à la prise de décision politique. Le rôle du médiateur assumé par ce 3ème homme dans le cadre des discours de vulgarisation scientifique serait donc assumé par des "experts" chargés de transmettre les connaissances scientifiques aux instances politiques afin de mettre en place des politiques publiques en conséquence.

Nicolescu avance également que les défis majeurs de notre époque, comme par exemple les défis d'ordre éthique ou écologique, réclament de plus en plus de compétences. Mais la somme des meilleurs spécialistes dans leurs domaines ne peut engendrer qu'une incompétence généralisée, car la somme des compétences n'est pas la compétence. Sur le plan technique, l'intersection entre les différents domaines du savoir est un ensemble vide. Ainsi, le fait de mettre en commun des connaissances pourrait conduire à une meilleure compréhension du système, mais également à une perte des connaissances, qui ne conviendrait évidemment à aucun scientifique, s'agissant de sa propre discipline et de ses propres résultats. Combien de scientifiques décrient aujourd'hui cette forme discursive qu'est la vulgarisation scientifique, considérant, justement, ce discours comme imprécis et incomplet ?

La transdisciplinarité pose donc le problème similaire à celui d'une forme de vulgarisation scientifique : une simplification des propos, simplification qui ne conviendrait pas aux scientifiques, d'autant plus que cette forme discursive, apparentée seulement en partie à de la vulgarisation scientifique ne sort a priori pas du champ scientifique, car il s'agit d'une simplification adressée non pas aux profanes, mais à d'autres scientifiques.

2. Interdisciplinarité

Toujours selon l'encyclopédie *Agora, l'interdisciplinarité* sert quant à elle à l'élaboration « d'un formalisme suffisamment général et précis pour permettre d'exprimer dans ce langage unique les concepts, les préoccupations, les contributions d'un nombre plus ou moins grand de disciplines qui, autrement, restent cloisonnées dans leurs jargons respectifs ». A première vue, interdisciplinarité et transdisciplinarité sont très similaires dans cette idée d'espéranto, de langage commun. Cependant, cette définition peut être abordée de façon différente, au travers d'une analyse étymologique.

Les racines étymologiques *d'inter*- sont en effet bien différentes de celles de *trans*-, puisque ce préfixe vient des racines latines *in*, signifiant *dans*, et *ter,* préfixe servant à opposer, ou à lier deux parties. L'interdisciplinarité concerne donc uniquement deux sciences, ou deux disciplines, ou plus spécifiquement, le transfert d'une discipline à l'autre. Ce transfert pourrait être rapproché de la créativité observée lors de l'adoption d'un nouveau paradigme, lorsqu'une méthode ou une théorie est transposée d'une science à une autre, ce qui permet d'engendrer de nouvelles disciplines. Par exemple, le transfert des méthodes des mathématiques dans le domaine de la physique a engendré la physique mathématique, le transfert des mathématiques aux phénomènes météorologiques ou ceux de la bourse - la théorie du chaos, celui de l'informatique dans l'art - l'art informatique.

Il en va de même dans le domaine des sciences humaines et sociales, dont les frontières et limites sont également poreuses. Nous assistons régulièrement au mariage de deux disciplines ou deux sciences humaines et sociales afin de donner naissance à une nouvelle branche d'étude issue de l'une ou de l'autre des sciences. L'interdisciplinarité est une démarche de recherche fondée sur le décloisonnement des disciplines. Les disciplines associées, tout en gardant leur spécificité, participent à un projet collectif en y apportant leurs savoirs et leurs méthodes. Elles collaborent et échangent entre elles pour répondre aux besoins de l'action et de la compréhension. Les nouvelles disciplines issues de cette interdisciplinarité en deviennent difficilement classables. C'est le cas du mariage entre la géographie et la science politique. La géopolitique peut ainsi être considérée comme une discipline de la géographie, ou des sciences politiques, selon le point de vue adopté, mais également selon le regard du lecteur ou du chercheur.

L'interdisciplinarité, qu'elle soit considérée comme synonyme de la transdisciplinarité, ou comme une mise en commun de deux sciences, ne correspond pas aux exemples de recherches menées au profit des sciences-carrefour, bien que de nombreux ouvrages empruntent cette notion d'interdisciplinarité.

3. Multi ou pluridisciplinarité

La *multidisciplinarité*, ou pluridisciplinarité, renvoie quant à elle à une « association de disciplines qui concourent à une réalisation commune, mais sans que chaque discipline ait à modifier sensiblement sa propre vision des choses et ses propres méthodes » (Encyclopédie en ligne *Agora*). D'un point de vue étymologique, la multidisciplinarité pourrait être la démarche scientifique qui conviendrait davantage à une science-carrefour telle que définie en amont. Sa finalité est la compréhension du monde présent, dont un des impératifs est l'unité de la connaissance, par une forme de globalisation, une forme de mosaïque qui laisserait la liberté à

chaque discipline de suivre sa voie, tout en s'alimentant auprès des disciplines voisines. Elle concerne l'étude d'un objet de recherche par plusieurs disciplines à la fois.

Bon nombre de travaux, en l'occurrence sur le changement climatique et les questions environnementales, témoignent de la mise en compréhension commune des savoirs pour une visée commune. Nous assistons à une conjugaison de différents discours ou points de vue sur ces problématiques. L'ouvrage dirigé ente autres par Marc Galochet, intitulé *L'environnement- Discours et pratiques interdisciplinaires* (2008), croise ainsi les regards de différentes disciplines aussi bien des Sciences Humaines et Sociales que des Sciences de la Vie et de la Terre en passant par l'économie. Bien que les auteurs parle d'interdisciplinarité, nous considérons pour notre part que ce livre est davantage représentatif d'une démarche pluridisciplinaire. Dans cette méthodologie pluridisciplinaire, la géographie, le droit et l'économie entre autres, développent une visée commune autour de la thématique de *l'environnement*. Le « défi scientifique » qu'est la multidisciplinarité peut alors se concevoir comme « la capacité d'attention réciproque que les scientifiques peuvent porter entre eux, et (…) leur volonté de progresser vers un langage commun, vers une reformulation commune de certain concepts fondamentaux » (Meilliz in Galochet, 2008 : 173). Cette reformulation dont parle Meilliez ne concerne que les concepts fondamentaux à la science-carrefour, comme, par exemple, la définition de ce qu'est un climat, question encore ouverte en 1925, et que la multidisciplinarité inhérente aux sciences du climat est parvenue à combler. Cette attention réciproque peut également se comprendre comme une forme rétroactive des recherches de disciplines différentes.

Ainsi, un tel ouvrage s'adresse-t-il avant tout aux scientifiques travaillant sur l'objet climat. Il cherche à mettre au jour « les aspects cognitifs et évolutifs des avancées disciplinaires dans le domaine de l'environnement » (Veyret in Galochet, 2008 : 37). Il s'agit précisément des recherches sur l'*environnement* en sciences humaines et sociales. La géographie peut ainsi être considérée comme un cadre scientifique privilégié aux questions environnementales. A cet effet, Yvette Veyret dresse dans son article un aperçu historique pour expliquer la manière dont l'environnement, avant d'être un sujet social, a occupé une large place en géographie grâce aux rapports entre la nature et les sociétés. Cette thèse est appuyée par le livre d'Alain Godard et de Martine Tabeaud intitulé *Les climats : Mécanismes, variabilités, répartition,* (2009), dans lequel les questions climatiques constituent le cœur des préoccupations des géographes.

D'autre part, les auteurs de *L'environnement- Discours et pratiques interdisciplinaires* indiquent « la nécessité de faire dialoguer les disciplines entre elles sur une thématique se situant au carrefour des relations nature-société ». Dans cette logique multidisciplinaire, la partie épistémologique, notamment avec l'article de Bernard Kalaora, plonge le lecteur dans

l'hétérogénéité des méthodes, c'est-à-dire la façon dont chaque discipline aborde les questions environnementales. Les termes qui composent le titre sont d'emblée évocateurs de l'union des différentes méthodologies mobilisées. La thématique spécifique du changement climatique se voit dès lors comme un point d'intersection, ou même un point de convergence entre les Sciences Humaines et Sociales, les Sciences de la Vie et de la Terre, et les Sciences Exactes. Les champs disciplinaires s'interpénètrent, s'entrecroisent, dans le but de permettre de construire une base de connaissances scientifiques solide sur laquelle puissent s'appuyer les sociétés pour débattre, étudier et répondre aux changements planétaires dans la perspective d'un développement durable de la planète (Mégie, 2003). Le social transparait en toile de fond dans le cadre d'une démarche multidisciplinaire.

Cependant, il semble compromis qu'un physicien appréhende comme il se doit les résultats d'un géologue, car on ne peut être expert en tout. Il va sans dire que le physicien aura les capacités intellectuelles pour comprendre le chemin emprunté par le géologue, et le géologue mettra ses travaux au service du physicien. Mais ni l'un ni l'autre ne feront d'effort métalinguistique pour être compris, ils ne changeront pas leur méthodologie pour en adopter une commune, afin de n'appauvrir ni leurs méthodes, ni leurs résultats, ainsi que l'objectait Nicolescu. Dans ces conditions, la question centrale est la suivante : comment rendre commun à tous des résultats qui ne doivent pas être appauvris ? Prenons un exemple concret, développé par Krieg-Planque. Il n'est pas ici question de climat, mais de politique. Krieg-Planque met l'accent sur les spécificités de l'analyse du discours par rapport à l'objet de recherche politique, qui peut également être considéré comme une science-carrefour. Elle montre l'intérêt d'une démarche discursive scientifique à part entière, et les raisons pour lesquelles l'analyse du discours ne peut être considérée comme une simple boîte à outils par rapport aux sciences politiques, les raisons pour lesquelles l'analyse du discours doit conserver son statut scientifique. « Nous cherchons à faire apparaître ce que ces faits de discours – qui s'appuient nécessairement sur des faits de langue – peuvent nous dire des discours en tant que systèmes d'explication politique et sociale » (Krieg-Planque, 2007 : 68). Elle expose au travers d'exemples les différentes façons dont son travail peut contribuer à la compréhension l'objet politique.

Ainsi Krieg-Planque met-elle les résultats obtenus à partir de l'analyse du discours au service des sciences politiques. Son objet de recherche reste le discours, qu'elle met au service d'autres recherches. Elle évoque une « pluridisciplinarité stratifiée, entendant par là qu'une collaboration entre disciplines ainsi envisagée serait une relation dans laquelle le chercheur demande à une approche d'apporter son point de vue sur des résultats dégagés par une discipline autre » (Krieg-Planque, 2007 : 64). Cependant, Krieg-Planque se positionne du côté du créateur

de connaissances, et non du récepteur, qui doit interpréter ces connaissances sans en perdre la substantifique moelle. De cet exemple précis, nous posons de nouveau la question du 3ème homme. En effet, la vulgarisation scientifique suppose la médiation d'une personne capable d'expliquer clairement les résultats scientifiques obtenus. Mais qu'en est-il de ce 3ème homme lorsqu'il ne s'agit pas tout à fait de vulgarisation, mais d'une mise en commun, sans déperdition ni de précision, ni d'information ?

Le travail multidisciplinaire suppose alors une sorte d'*« interdéfinition »* de la notion de changement climatique, et des champs notionnels qui lui sont assignés. Nous entendons par là un regroupement d'éléments pluridisciplinaires constituant le point d'intersection ou de convergence sur la thématique du climat. Une telle approche se voit confrontée à une difficulté non seulement méthodologique mais aussi disciplinaire : comment et dans quelle(s) mesure(s) les termes de la problématique sur le changement climatique interpellent-ils ou motivent-ils les spécialistes de disciplines diverses non seulement des sciences de la nature, des sciences exactes, mais également des sciences humaines et sociales, des sciences juridiques, etc. Et dans quelle condition « faut-il voir dans l'appréhension de l'objet environnement un (fourre-) tout dans lequel se trouvent entremêlés différents éléments dont l'appréhension relèverait tantôt des sciences humaines, tantôt des sciences de la nature ? […] comme un système au sein duquel on pourrait distinguer et appréhender la société à partir d'outils conceptuels propres à certaines disciplines ? » (Galochet, Longuépée, Morel, Petit, 2008 : 27).

La multidisciplinarité constitue selon nous un processus de recherches qui commence par cette « interdéfinition ». Ensuite, elle opère non pas au moment de la recherche disciplinaire en tant que telle, mais en aval, lorsque cette recherche est évaluée par les pairs, démarche qui permet de valider les résultats scientifiques. Ainsi les résultats ne sont-ils plus validés par l'expérimentation, ainsi que le préconisait Popper, mais par l'évaluation des pairs, ce qui était déjà le cas aux époques scientifiques antérieures. C'est l'échange entre chercheurs qui valide un résultat et l'intègre aux connaissances acquises. La nuance serait que la démonstration soit fondée en partie sur des éléments numériques, « virtuels »[10], eux-mêmes développés par des éléments issus de notre réalité.

Dans le cadre d'une démarche multidisciplinaire, une nouvelle étape scientifique apparaît à la suite de l'évaluation par les pairs, il s'agit de cette mise en commun des connaissances, mise en commun rétroactive en cela qu'elle doit agir sur les futures recherches. Sur la base des remarques formulées en amont, un détail du processus d'acquisition des connaissances

[10] La virtualité reste un concept discutable, car elle concerne également des éléments mathématiques comme les chiffres ou les formes, qui restent une abstraction construite, une représentation, ou une façon parmi d'autres de comprendre le monde qui nous entoure.

scientifiques attire l'attention lorsqu'elle a lieu dans le champ scientifique. Le seul moment d'acquisition est envisagé lors de l'évaluation par les pairs, alors qu'elle peut également prendre place lors de la mise en commun des productions scientifiques. Elle pourrait s'apparenter à une forme de médiation scientifique entre des disciplines et sciences différentes, voire opposées. Tout comme les pairs se nourrissent des recherches qu'ils valident, l'ensemble du corps de chercheurs s'alimente de cette forme de médiation de l'ensemble des recherches sur le sujet. La validation par les pairs revêt pour nous une forme de hiérarchisation pyramidale en constante évolution, considérée à un moment donné. En un temps T de la recherche, certains scientifiques se font juges, qui eux-mêmes ont été et seront jugés à leur tour.

La médiation scientifique telle que définie en amont se caractérise quant à elle par une forme non plus pyramidale, mais en réseaux : l'ensemble des résultats de recherches est considéré au même niveau, chacun ayant déjà été évalué par sa propre discipline, l'agent médiateur sert de « passeur » de sciences. Reste à trouver le meilleur équilibre possible entre ces deux tendances : la spécialisation ou la compréhension globale. La question se pose de définir la nature de l'instance censée prendre en charge cette mise en commun des connaissances, qu'il s'agisse de sciences climatiques, ou de toute autre science-carrefour. Avant d'avancer une possible réponse, tentons de voir ce que la multidisciplinarité implique lorsqu'il s'agit des sciences du climat.

B. L'Hypothèse Gaïa, vers une forme de complexité

Nous retrouvons cette idée de multidisciplinarité dans la théorie scientifique de Gaïa, développée tout d'abord par James Lovelock (Lovelock, 1986) à partir de 1974, puis étayée et appuyée par d'autres scientifiques, dont notamment Lynn Margulis (Lovelock, Margulis, 2006). Spécialisé dans les sciences de l'atmosphère, Jales Lovelock est un scientifique indépendant et un environnementaliste. Son hypothèse Gaïa se fonde sur l'idée que l'atmosphère serait régulée par des êtres vivants : les bactéries.

Cette hypothèse considère que la planète Terre forme un grand organisme vivant autorégulé qui réagit de façon à maintenir des conditions optimales pour le vivant. Cette entité a été appelée "Gaïa" par Lovelock, qui explique également que : « Nous avons depuis lors défini Gaïa comme une entité complexe comprenant la Biosphère terrestre, les océans, l'atmosphère, et la terre, l'ensemble constituant un système de feedback ou cybernétique qui recherche un environnement physique et chimique optimal pour la vie sur cette planète. La préservation de conditions relativement constantes par un contrôle actif pourrait être décrit par le terme homéostasie » (Lovelock, 1986). L'homéostasie évoquée par le scientifique est la capacité que peut avoir un système quelconque à conserver son équilibre de fonctionnement en dépit des contraintes qui lui sont extérieures. La notion est apparue en biologie, relativement à l'équilibre chimique des

organismes vivants, mais s'est révélée utile à la définition de toutes formes d'organismes en sociologie, en politique et plus généralement dans les sciences des systèmes. Cette notion d'homéostasie peut s'apparenter à un maintien constant de l'équilibre entre l'ensemble des sciences et disciplines présentes dans les sciences humaines et sociales. En tant qu'Objet d'étude, Gaïa peut donc se comprendre grâce à la « *transcendantalisation* » des connaissances et disciplines déjà connues, qui peut aussi s'accomplir par un travail pluridisciplinaire. Seule une mise en commun de l'ensemble des connaissances déjà acquises sur le système Terre et sur ses outils de régulations guident à la compréhension de son fonctionnement dans sa globalité.

La théorie de Gaïa a soulevé de nombreuses controverses, une part importante de scientifiques considérant qu'il s'agissait plus d'un mythe fondé sur des croyances, plutôt que d'une théorie développée scientifiquement et basée sur des connaissances. Malgré les preuves scientifiques avancées par Lovelock et Margulis, cette hypothèse théorique n'a pas connu de répercussions importantes. L'hypothèse Gaïa tente de lier différents points de vue d'un objet, considérant la matière comme vivante, réagissant à l'image d'une société animale, pour sa propre survie.

Le développement de l'hypothèse Gaïa concernant les changements climatiques en cours tend donc à nous faire considérer que les éléments en interaction qui constituent le climat de la Terre[11] devraient être capables de s'autoréguler afin de maintenir la vie sur Terre. Ce n'est pourtant pas ce que Lovelock défend. Il considère en effet que l'homéostasie du système « vivant » climatique n'est pas maintenue, du fait d'une rapidité trop importante de l'évolution que connaît le système aujourd'hui. L'équilibre entre les cinq éléments internes et les deux éléments externes au système ne serait plus maintenu car certains éléments seraient en surabondance, accélérant ainsi un processus beaucoup plus lent, qui laisse normalement le temps aux espèces et aux écosystèmes de s'adapter à de nouvelles situations climatiques.

Deux remarques relatives au développement de cette hypothèse Gaïa émergent. Pour commencer, les forçages extérieurs subis par l'atmosphère sont de nature anthropique. La nature ne peut être considérée comme ni mauvaise, ni bonne, car elle ne connaît ni le bien ni le mal, seulement l'équilibre et le déséquilibre. Le point de vue des "anthropiques", des humains, est, d'après ce que nous avons pu étudier, anthropocentré et culturellement "instruit". Les hommes classent donc les éléments naturels comme bons ou mauvais pour eux, selon leur propre point de vue. L'Humain s'est très longtemps situé comme au centre de la nature, et devant la posséder, afin de la comprendre. C'est du moins le point de vue que Descartes défend, afin de justifier son

[11] Les éléments en relation qui constituent le climat sont l'atmosphère, la biosphère, la lithosphère, la cryosphère, l'hydrosphère, les forçages internes et externes, naturels et anthropiques.

approche scientifique. Pour Lovelock, le rapport de l'Humain à la nature doit être rééquilibré selon un grand ensemble dont il est indissociable, au même titre, ni plus ni moins, que les autres éléments qui composent le système Terre. Dans cette optique, l'humanité ne devrait pas avoir la préséance sur le reste. D'un rapport cartésien de domination de l'homme sur la nature, nous devrions passer à un rapport inverse.

La seconde remarque que nous pouvons avancer suite à cette première observation liée à l'anthropocentrisme, serait que l'hypothèse Gaïa ne va pas à l'encontre des résultats trouvés à propos des changements climatiques. En effet, il se pourrait tout à fait que l'atmosphère s'autorégule afin de maintenir une forme de vie sur terre, même en un temps record. Mais la forme de vie qui parviendra à se maintenir sur Terre ne sera peut-être pas la vie humaine. Etant donné que les parties du système ne peuvent être bien comprises que les unes par rapport aux autres et par rapport au tout qu'elles forment, la Terre pourrait être considérée non plus comme un endroit mort où des organismes vivent, mais comme un endroit vivant, un "tissu" d'interrelations, dont chaque organisme serait un fil. L'Humain n'est qu'un élément de ce vaste écosystème, dont Lovelock avance qu'il a déjà subi bien d'autres "attaques". La civilisation humaine est une attaque supplémentaire, et si la vie humaine disparaitrait, la vie renaîtra sur Terre malgré l'extinction d'une de ses espèces. Selon lui, ce n'est pas la nature qui est en danger, mais notre civilisation, hypothèse tout à fait envisageable selon nous.

A l'instar du développement du nouveau paradigme de la climatologie actuelle, Lovelock se fonde sur la théorie des systèmes pour développer l'hypothèse Gaïa. Il explique par ailleurs qu'une des raisons pour laquelle la société ne reconnaît que très tardivement la réalité des changements climatiques, voire même pas encore, serait la division de la science en des spécialités quasiment non connectées entre elles. C'est selon Lovelock le point faible de la science en générale, et en particulier lorsqu'il s'agit d'une science carrefour telle que la climatologie, qui emprunte de nombreuses voies disciplinaires. Ainsi, l'hypothèse Gaïa correspondrait-elle à une mise en commun disciplinaire qui équivaudrait à une forme de multidisciplinarité. Cependant, Lovelock ne comprend toujours pas pourquoi, encore en 2007, les scientifiques continuent de travailler et de sectoriser les différentes sciences, qui contribuent pourtant toutes à la compréhension d'un même objet, le climat, selon le point de vue de ces changements trop rapides pour être considérés comme naturels. « We need it [to proper understanding to Earth system] to understand the consequences of adding greenhouse gases to the air and equally, the consequences of removing natural forests for farmland ; each if these acts disable the Earth system's capacity to regulate itself » (Lovelock, 2007), « Nous avons besoin [afin de comprendre davantage le système Terre] de comprendre les conséquences engendrées

par l'addition des gaz à effet de serre dans l'atmosphère, et, de façon égale, les conséquences de la transformation des forêts en terres agricoles : chacun de ces actes altérant un peu plus les capacités du système Terre à s'autoréguler » en français. Cette remarque nous semble révélatrice du fait que la Terre, en tant que système, n'a pas le temps d'intégrer la totalité des gaz à effets de serre pour deux raisons : la quantité trop importante de gaz, et la destruction des forêts pour y installer des terres cultivables à la place.

La principale critique portée à l'approche Gaïa pourrait se fonder sur le fait qu'un seul homme ne peut être expert en tout. A l'instar de la multidisciplinarité, l'hypothèse Gaïa propose une manière de faire, une mise en commun des résultats scientifiques mais, tout comme Krieg-Planque, en se plaçant du côté du scientifique-créateur, et non du côté du scientifique-récepteur ou du scientifique-médiateur. Ces bénéfices d'une mise en commun sont pris en comte, mais la mise en pratique semble manquer à l'appel, tout comme l'agent principal qui en serait chargé.

Même si l'hypothèse Gaïa propose une vue physiologiste du système terre, Lovelock termine sa démonstration en expliquant que « perhaps Earth science and economics have more in common than we used to think » (Lovelock, 2007), « peut-être les sciences de la Terre et l'économie ont plus en commun que ce que nous avons l'habitude de penser ». Il considère les approches possibles du système terre comme fondées sur les sciences du vivant et les sciences de la Nature, mais n'exclut pas les possibles liens à faire entre les sciences dites exactes et les sciences humaines et sociales. La science-carrefour qu'est la climatologie tire un trait d'union non seulement entre différentes sciences physiques et sciences naturelles, mais également entre ces deux formes de sciences et certaines sciences humaines et sociales telles que l'économie, la géographie, mais également la sociologie, la linguistique, l'anthropologie, la sémiologie, ainsi que le propose, dans une autre mesure, Edgar Morin au travers du concept de complexité.

Les sciences en règle générale (exactes, naturelles, humaines et sociales) avaient pour objectif de se départir de la complexité du monde. Cependant, « nous voyons aujourd'hui qu'il y a crise de l'explication simple dans les sciences biologiques et physiques » (Morin, 1988 : 3). Morin cherche à montrer que « l'incertitude, le désordre, la contradiction, la pluralité, la complication, etc., fait aujourd'hui partie d'une problématique générale de la connaissance scientifique » (Morin, 1988 : 1). Cette représentation d'une science incertaine ne semble pas s'être encore répandue dans nos sociétés, convaincues du caractère cartésien et poppérien d'une connaissance scientifique. Nous sommes cependant persuadée que cette représentation de la science permettrait d'accepter qu'elle soit faillible, non objective, et soit profondément ancrée dans les pratiques sociales.

Dans un article résumant la pensée complexe, Morin montre que cette pensée peut se matérialiser par de nombreux chemins et, surtout, concerne tout "genre" scientifique. Il fonde son argumentation sur des exemples issus de la physique, de la sociologie, comme de la biologie. Cette transversalité disciplinaire de la complexité nous semble extrêmement intéressante au regard des sciences climatiques qui mêlent aujourd'hui des courants disciplinaires très variés. Morin s'attache à expliquer que le positionnement du chercheur doit évoluer. Selon lui, il ne doit plus chercher de loi générale car tout est singulier. Il doit abandonner ce désir de conquête de la certitude absolue, ce mythe de l'élucidation totale de notre univers, afin de s'intéresser davantage aux liens qui unissent les Objets, que les Objets en eux-mêmes. Sans pour autant apparaître comme inductive, cette démarche de la compréhension de ce qui est singulier correspond aux méthodes d'approches des sciences humaines et sociales. Elle consisterait en l'étude d'une partie afin d'entrevoir le tout, tout aussi singulier que la partie, car imprégné d'un contexte socio-temporel et culturel original.

Selon Morin, la multidisciplinarité ne suffit pas à définir la complexité. La pensée complexe considère que la science se construit selon quatre piliers, tout aussi importants les uns que les autres : l'empirisme et la rationalité, l'imagination et la vérification. Empirisme et imagination sont stimulateurs, tandis que rationalisation et vérification sont régulatrices dans la pratique scientifique. Les éléments stimulateurs représentent ce social qui interagit avec le domaine scientifique au moment de la recherche.

La pensée complexe se caractérise selon trois aspects, que nous retrouvons lorsqu'il s'agit des sciences climatiques. Le premier aspect correspond à la relation de l'objet avec son environnement. Il s'agit donc de l'impossibilité d'étudier un objet de recherche hors de son milieu naturel, ou même de ne pas prendre en compte ce qui environne l'objet de recherche, en l'occurrence le climat, pour la raison que son étude repose aujourd'hui sur les relations que le climat entretient avec son environnement "proche" : les forçages internes, et son environnement "lointain" : les forçages externes. Ce système climatique se constitue à partir d'éléments différents. Il forme nécessairement un tout, mais également et en même temps, une multiplicité qui vaut plus qu'une simple somme puisqu'elle donne naissance à un système autorégulé. Par exemple, chaque gaz à effet de serre est produit de manière différente : terres agricoles pour le Brésil ou l'Inde, combustion d'énergies fossiles pour les pays du nord. Mais aucune différence au moment où l'ensemble de ces gaz alimente l'effet de serre qui se répercute sur l'ensemble du système climatique, donc sur l'ensemble de la planète. « Une molécule de CO2 émise n'importe où sur la planète est comptabilisé de la même façon », (Dahan, 2007 : 131) et participe à l'effet de serre additionnel global. Le déséquilibre, ou le nouvel équilibre obtenu par cet effet de serre

additionnel constitue un nouveau tout, une nouvelle unité dans laquelle il faudra compter les « puits de carbone » encore inconnus, les rétroactions non encore découvertes.

Le deuxième aspect développé par Morin dans la pensée complexe est le principe hologrammique : « l'hologramme est l'image physique dont les qualités de relief, de couleur et de présence tiennent au fait que chacun de ces points contient presque toute l'information de l'ensemble qu'elle représente » (Morin, 1988 : 5). En des termes plus simples, la partie constituante est dans le tout, mais le tout est également dans la partie, du moins par trace. Le principe hologrammique correspond également à la génétique : nos cellules contiennent toutes une trace de notre ADN, trace unique. Ainsi Pascal disait-il « Je ne peux comprendre un tout que si je connais particulièrement les parties, mais je ne peux comprendre les parties que si je connais le tout » (Pascal, cité par Morin, 1988 : 6). Les parties du système climatique comporteraient en leur sein l'ensemble du système. « Ainsi l'intelligibilité des phénomènes globaux ou généraux a besoin de circuits, de va-et-vient et de navettes entre les points singuliers et les ensembles » (Morin, 1988 : 6), nécessaires d'un point de vue méthodologique pour appréhender les relations. Cette remarque met l'accent sur le fait de s'intéresser à la globalité du système, mais également à ses parties qui le constituent, c'est-à-dire aux climats régionalisés, qui comporteraient les traces de ce climat global. Ainsi le changement climatique se présenterait-il au sein de tout climat, mais de façon différente selon les climats : submersion, sécheresse, inondation, événements climatiques extrêmes… Le réchauffement ne serait donc pas une loi générale applicable à l'ensemble de la planète ainsi que l'interprètent régulièrement les médias. Nous n'aurons jamais affaire à un réchauffement global des températures en tout endroit du globe, chaque climat porterait le changement certes, mais de façon différente.

Ce principe hologrammique va de pair avec le dernier principe de récursivité qualifiant la pensée complexe. Une organisation, un système est récursif lorsque « ses effets et produits sont nécessaires à sa propre causation et à sa propre production » (Morin, 1988 : 6). Morin donne un exemple social : « Ainsi, une société est produite par les interactions entre individus, mais les interactions produisent un tout organisateur, lequel rétroagit sur les individus pour les coproduire en tant qu'individus humains, ce qu'il ne seraient pas s'ils ne disposaient pas de l'éducation, du langage et de la culture ». Ce principe fonctionne également en sciences naturelles : « la reproduction produit des individus qui produisent le cycle de reproduction » (Morin, 1988 : 7). Nous pouvons repérer les implications de ce principe de récursivité pour les sciences du climat, même s'il semble dénaturé lorsqu'il sert de cadre pour comprendre plus précisément des aspects physiques du changement climatique. L'effet de serre additionnel produit par l'humanité provoque une modification du climat global. Les changements climatiques observés engendrent

à leur tour des modifications dans les climats régionaux : fonte des glaces et du permafrost, aridification, inondations, qui provoquent à leur tour un effet de serre additionnel qui modifie de nouveau l'équilibre climatique.

Si les sciences du climat peuvent répondre à la pensée complexe développée par Morin, nous pouvons considérer que « la réalité anthroposociale est multidimensionnelle ; elle comporte toujours une dimension sociale, une individuelle et une biologique » (Morin, 1988 : 12). Cette citation conduit également sur la voie de la multidisciplinarité, forme de complexification de la pensée climatique qui engloberait donc des sciences exactes, des sciences naturelles et des sciences humaines et sociales. La question reste entière de connaître la façon dont ces sciences communiquent entre elles et se décloisonnent. Par sa nature systémique, le régime climatique en est un exemple concret.

C. Le régime climatique : organisation entre science et politique

Nous posions en amont la question de l'agent, qui correspondrait au 3ème homme par rapport aux autres scientifiques dans un souci de multidisciplinarité, que Lovelock réinterprète en « Hypothèse Gaïa », notamment pour l'étude du climat et de l'atmosphère. Nous posons de même la question de l'existence de cet intermédiaire lorsqu'il s'agit pour un groupe de physiciens, par exemple, de comprendre, d'accepter et d'intégrer les résultats de scientifiques dont le travail s'éloigne fortement de leurs paradigmes et de leurs méthodes, comme des sociologues ou des chercheurs en sciences politiques. Question d'autant plus intéressante que les premiers détracteurs des travaux des physiciens climatologues étaient des économistes américains (Oreskes, 2010). Enfin, la question du 3ème homme se pose également lorsque la vulgarisation n'a pas une ambition seulement pédagogique, mais que le discours produit par cet intermédiaire a pour objectif l'aide à la prise de décision politique. Son rôle n'est plus simplement ludique, il en devient politique. Au sein du régime climatique, le Giec semble endosser le rôle de médiateur scientifique et celui d'expert scientifique. Pour la première fois, un organisme assume le rôle de passeur entre sciences et passeur entre science et société, nouvelle forme d'interprétariat. Nous aborderons ici l'aspect médiateur (et non médiatique) du Giec, pour ensuite nous intéresser à son aspect d'expertise, selon lequel le Giec se définit largement, même s'il n'en assume plus la réalité. Ambiguïté persistante, car le Giec joue clairement sur deux tableaux différents, tout en s'en défendant.

1. Le Giec : expertise scientifique officielle

Le Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Evolution du Climat, créé en 1988 par l'Organisation Météorologique Mondiale (OMM) et le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE), est un organe intergouvernemental ouvert à tous les pays membres de

ces deux organisations. Chaque gouvernement dispose d'un agent de liaison qui coordonne au niveau national les activités ayant rapport au Groupe. Diverses organisations internationales, intergouvernementales et non gouvernementales participent également aux travaux du Giec. Le Giec a pour mission d'évaluer, sans parti pris et de façon méthodique, claire et objective, les informations d'ordre scientifique, technique et socio-économique nécessaires pour mieux comprendre les fondements scientifiques des risques liés au changement climatique d'origine humaine, cerner plus précisément les conséquences possibles de ce changement et envisager d'éventuelles stratégies de mitigation, d'adaptation et d'atténuation. Ses évaluations sont principalement fondées sur les publications scientifiques et techniques dont la valeur scientifique est reconnue par le principe de comité de lecture[12]. L'une des principales activités du Giec consiste à procéder, à intervalles réguliers, à une évaluation de l'état des connaissances relatives au changement climatique. Le Giec élabore des rapports spéciaux et des documents techniques sur des sujets qui nécessitent des informations et des avis scientifiques.

Cette organisation intergouvernementale est composée de trois groupes de travail, chacun d'entre eux étant chargé de réunir et évaluer les connaissances acquises dans un domaine spécifique des sciences climatiques lors des quatre à cinq années écoulées ou en cours. Il est important de souligner que le travail d'état de l'art effectué par les scientifiques bénévoles du Giec respecte la temporalité relative à la recherche scientifique, puisqu'elle exécute ses rapports tous les quatre à cinq ans, délai minimal pour obtenir une recherche aboutie. Les instances politiques et sociétales en attente de ces rapports souhaiteraient voir leurs délais de production écourtés à une année, respectant ainsi plus la temporalité politique relative au calendrier électoral notamment, et la temporalité médiatique, beaucoup plus réduite selon les médias en question, se focalisant plus volontiers sur la semaine, voire la journée, parfois même l'heure ou la minute selon les événements. Nous l'avons dit, les médias se focalisent sur un temps événementiel, avançant au gré de l'actualité.

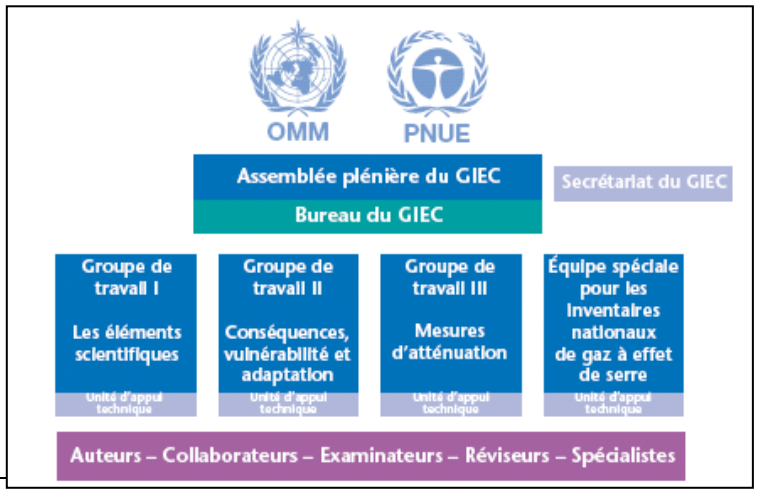
Le premier groupe rassemble les études relatives au climat et à la biosphère d'un point de vue physique et chimique. Il aide à la connaissance des principes physiques de l'atmosphère, dans sa constitution et dans sa circulation, c'est-à-dire dans les échanges gazeux que l'atmosphère opère avec les quatre autres éléments constituant le système climatique. Lors de l'édition des premiers rapports, la part belle était faite au travail du premier groupe. Cela correspondrait au moment pédagogique de l'explication du phénomène climatique, afin d'en avoir une bonne compréhension. Le premier groupe s'intéresse également à l'évolution du climat

[12] Peer review en anglais. Informations relatives au Giec issues de site internet http://www.ipcc.ch/home_languages_main_french.shtml#.UfdkQhYsp34

par l'entremise de la discipline paléoclimatologique, afin de définir l'évolution actuelle qui semblerait entrer dans une certaine norme construite dans le temps, et celle qui sortirait de cette norme.

Le deuxième groupe de travail s'occupe des questions concernant la vulnérabilité des systèmes socioéconomiques et naturels aux changements climatiques, les conséquences négatives et positives de ces changements et les possibilités de s'y adapter[13]. Ce groupe, par nature multidisciplinaire, mêle des disciplines et sciences issues du vivant comme du social, puisque sa définition pose au même niveau les systèmes socioéconomiques et les systèmes vivants de type écosystèmes. Il se développe de plus en plus au fil des parutions, mais, à l'inverse du premier groupe, ne peut cantonner ses recherches à de la littérature dite « peer review », c'est-à-dire évaluée systématiquement par les pairs, et éditée. Suite à la parution des premiers rapports, il semblerait que le Giec se soit lui-même rendu compte de certaines lacunes de connaissances, qu'il ne pouvait intégrer dans ses rapports car les disciplines qui se chargeaient de ces études liées aux terrains géopolitique et social ne correspondaient pas toutes à une évaluation « peer review », collégiale, poussant ainsi les évaluateurs à inclure de la « littérature grise »[14]. Dans ce contexte, il s'agit de rapports d'études et de recherches menées par des ONG, de thèses et autres documents universitaires non publiables en l'état. Cette ouverture à d'autres types de travaux fut également l'objet d'une controverse importante en 2010, relayée par les médias. Malgré les nouvelles critiques relatives à l'incorporation d'une littérature grise dans les rapports scientifiques du Giec, cette ouverture permettrait une nouvelle fois aux scientifiques du Giec un large accès à différentes disciplines.

Figure 5 : Configuration administrative du Giec



[13] Définitions recueillies sur le site du GIiec: http://www.ipcc.ch/organization_giec_fr.shtml#.UFbSgUI-eXo

[14] Selon l'AFNOR (Association Française de Normalisation), la littérature grise regroupe tout « document dactylographié ou imprimé, produit à l'intention d'un public restreint, en dehors des circuits commerciaux de l'édition et de la diffusion et en marge des dispositifs de contrôle bibliographiques » (Afnor, 1991).

http://ipcc-who-is-who-fr.pdf

Le troisième groupe de travail évalue les solutions envisageables pour limiter les émissions de gaz à effet de serre ou atténuer de toute autre manière les changements climatiques. Les scientifiques de ce groupe font le point sur les propositions stratégiques pour répondre aux changements climatiques de nature anthropique. Le travail de ce troisième groupe est dominé par un point de vue économiste.

Cette notion d'*information* interpelle car elle fait appel à l'idée selon laquelle des faits seraient transcrits et transmis sans parti-pris. Or en sciences, il n'y a de faits que consensuels, c'est-à-dire qu'une "vérité" scientifique est construite par l'ensemble des scientifiques qui travaillent sur le même objet, au travers de l'évaluation par les pairs. En l'occurrence, il s'agit de transmettre de façon objective des informations scientifiques destinées à éclairer les décideurs sur les politiques publiques à mener. Ce processus de vulgarisation des connaissances suppose un consensus scientifique, menant à un consensus politique, qui se répercutera sur le social. Par ailleurs, ce processus a connu un succès antérieur concernant les décisions relatives au trou dans la couche d'ozone, prises à Montréal en 1987 par les politiques sur la base de l'expertise scientifique. Ainsi, nous pouvons avancer avec Dahan que la structure intergouvernementale adoptée permet de « se défausser sur les scientifiques et leur abandonner le contrôle du processus d'évaluation » (Dahan, 2006 : 6), processus qui a fait ses preuves dans d'autres circonstances.

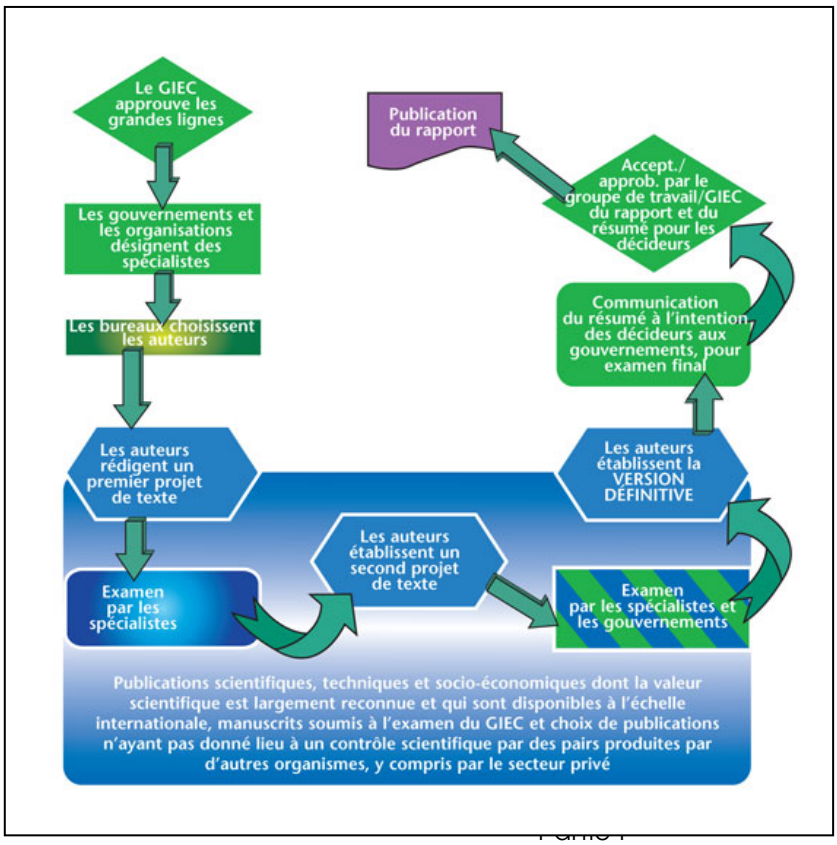
D'un point de vue scientifique, et pour reprendre les mots de Beaudoin Jurdant, le Giec a rendu toute recherche sur le climat « rentable », c'est-à-dire « sûre d'aboutir » (Jurdant, 1976 : 282). En effet, en mettant le climat sur le devant de la scène médiatique et politique et en rendant le problème climatique "newsworthy", les scientifiques ont ainsi assuré un financement régulier aux travaux menés en sciences du climat. En cela, l'organisation intergouvernementale a façonné le panorama des recherches scientifiques qui se focalisent sur un thème spécifique. Des disciplines scientifiques ne s'intéressant pas directement à l'atmosphère et au climat perdent peu à peu étudiants et financements. Géophysique en tête, elles sont ainsi victimes de la mode scientifique, lorsque certains thèmes, certaines méthodes ou certains paradigmes acquièrent un espace de recherche aux dépends des autres.

La valeur intermédiaire du Giec entre instance scientifique et politique ne semble cependant pas aller de soi. Amy Dahan insiste sur son rôle hybride, que le Giec n'a pas pu ou su ou voulu assumer jusqu'au bout du processus de politisation du problème scientifique climatique. Pour comprendre le rôle du Giec, Dahan le replonge dans son environnement, ce qui laisse ses chances à une approche complexe des phénomènes en jeu. Le Giec est partie intégrante de ce que Dahan nomme le régime climatique. Le « régime » caractérise « les modes de production du

savoir scientifique contemporain, quand ils se déploient pour résoudre des problèmes en lien avec des pratiques industrielles, des choix économiques, des régulations politiques et juridiques, des débats éthiques et sociaux » (Dahan, 2007 : 115). Cette vue offrant une rupture avec une vision américaine d'une « politique enracinée dans une conception des relations entre le politique et la science qui postule un lien étroit entre progrès scientifique et croissance économique (et progrès social) » (Dahan, 2007 : 115). Par ailleurs, à l'époque de l'émergence du problème climatique, le gouvernement républicain américain n'était pas convaincu de la réalité du changement climatique. Du même coup, il a pesé sur la balance pour créer une organisation intergouvernementale qui permettait de limiter les dépenses d'une part, et de s'en remettre totalement aux scientifiques pour organiser et contrôler le processus de construction et d'évaluation de l'organisation d'autre part. Le gouvernement se dégagerait ainsi de toute future responsabilité.

De nombreuses critiques du Giec mettent en avant la polarité du rôle du Giec, considérant comme une nouveauté cette fusion entre le scientifique et le politique. L'objectif du Giec est d'interpeller les pouvoirs publics sur l'affaire de l'effet de serre, ainsi nommée par Roqueplo (1993). Ce dernier étudie les modalités d'interventions des scientifiques dans le traitement politique des questions environnementales globales (Roqueplo, 1993 : 6). Il s'agit dans ce contexte d'une expertise scientifique « officielle » car souhaitée et mise en place par les pouvoirs politiques en place. Son rôle apparaît alors comme clairement politique.

Figure 6 : Organisation du travail pour l'édition d'un rapport



http://www.ipcc.ch/organization_giec_fr.htm

La vulgarisation scientifique devient expertise lorsque l'objectif pédagogique est accompagné d'un objectif politique d'aide à la décision. Les discours scientifiques qui traitent d'un phénomène environnemental ont cette ambition, ainsi que l'explique Roqueplo, d'engendrer des affaires dans les arènes médiatiques pour sensibiliser le grand public comme dans les arènes politiques pour peser sur les décisions de mise en place de politiques publiques. Dans la continuité de cette idée, Roqueplo explique que l'information scientifique possède un rôle politique, car elle contribue à une véritable démocratie en permettant que « la responsabilité des choses de la nation soit partagée par le plus grand nombre de citoyens » (Roqueplo, 1974 : 13). Dans ce contexte, le savoir est cependant perçu comme un élément accessible à tous, ce qui n'est pas le cas. Le profane doit avoir une volonté de savoir, ce qui ne va pas de soit. Cependant, la vulgarisation scientifique prend ici une tournure tout à fait politique, et le 3ème homme se voit conférer un pouvoir insoupçonné de démocratisation de nos sociétés.

Philippe Roqueplo offre à lire une réflexion sur la politisation des phénomènes environnementaux au travers de l'expertise scientifique. Il met notamment l'accent sur le fait que « la dimension sociale des phénomènes d'environnements ne leur est pas adventice et externe : elle les qualifie intrinsèquement » (Roqueplo, 1993 : 32). Selon le sociologue, la jonction entre science et politique fait naitre des *affaires* qui concernent exclusivement les phénomènes environnementaux en cela qu'elles touchent au social. Il définit ainsi l'expertise scientifique comme un mode d'articulation entre la formulation des connaissances et les prises de décisions politiques. Selon cette thèse, un phénomène environnemental peut devenir une affaire lorsque la réalité physique observée a été perturbée, lorsqu'elle représente une menace pour son environnement, et lorsqu'elle est imputable à l'activité humaine. « Tout phénomène environnemental est nécessairement – en tant que nous le connaissons – un produit social conditionné par la façon dont l'alerte à son sujet a été déclenchée et dont l'affaire correspondante s'est ensuite développée » (Roqueplo, 1993 : 6). Lors de l'expertise scientifique des phénomènes environnementaux, la science ne peut plus être considérée comme synonyme de progrès car le progrès lui-même y est remis en question. L'existence même de l'affaire environnementale est selon Roqueplo conditionnée par le problème scientifique.

Comme nous l'avons vu, le problème scientifique est apparu avec Fourrier et Arrhenius au cours du 19e siècle, tandis que l'affaire de l'effet de serre n'apparaît que vers la fin des années

80. Afin de transmettre la menace du changement climatique, les scientifiques se sont massivement mobilisés pour provoquer l'*affaire* de l'effet de serre qui n'était encore qu'un simple problème scientifique. La difficulté majeure que rencontre l'affaire dans son développement est l'incapacité de transcrire le problème scientifique du changement climatique en une forme de vulgarisation scientifique simple et accessible à tous, tant les sciences du climat se révèlent complexes d'une part, et tant l'objet climat semble non transmissible sans un effort important de simplification.

Ce rôle d'expertise scientifique semble ne convenir ni aux scientifiques (pour des raisons de simplification des données et résultats, et méthodes), ni aux politiques (aux vues des nombreuses critiques sur le double rôle du Giec). Ainsi, dès 1995, sont créés deux autres groupes, le Comité Internationale de Négociation (INC) et le *Subsidiary Body for Scientific and Technological Advise* (SBSTA), servant ainsi de "tampon" entre les négociateurs politiques et le Giec. Dès 1995, le Giec retrouve, du moins au niveau de sa structure, une place purement scientifique, il ne peut plus faire de préconisations, cette activité relevant de l'INC et du SBSTA. Le GIEC en revient à une « attitude scientifique minimale » décriée par Nicolas Bouleau, qui considère que les scientifiques se doivent de sortir de cette quête d'objectivité inatteignable, car le lien nouveau entre science et possibles usages sociaux serait noué de plus en plus rapidement ; il viendrait modifier la signification historique des travaux de laboratoire menés très en amont de l'application sociale. Et d'ajouter que « s'il s'en tient à la quête d'objectivité, dans laquelle la société tend à le maintenir, le scientifique retombe nécessairement dans l'attitude minimale, (…) indissolublement liée à la croyance que les hommes sont bons, et que les groupes, nations, organisations, firmes, réseaux, sont inoffensifs » (Bouleau, 2006 : 12). La recherche dépourvue du principe d'objectivité conduirait donc à une pression sociale et politique pour que les scientifiques n'interviennent pas dans le processus politique. Cette thèse semble validée au travers des critiques apportées sur la structure binaire du Giec, qui a répondu lui-même par la scission de ses activités en deux blocs : un scientifique (le Giec lui-même), et un politique (l'INC et le SBSTA). En apparence, le Giec se départ de son rôle politique, mais dans les faits, ce sont toujours les représentants politiques de chaque pays concerné qui valident et se mettent d'accord sur le document le plus médiatisé en rapport avec les changements climatiques : la synthèse à l'attention des décideurs. L'ambiguïté subsiste donc entre les rôles de cette instance intergouvernementale à cheval sur les visées politique et scientifique, entre des visées descriptive et prescriptive, cette dernière correspondant à l'attente forte des politiques et de l'opinion publique.

2. Le Giec : médiateur scientifique

« Néanmoins, (…) le Giec reste bien l'instance déterminante qui cherche à instaurer des procédures très strictes chargées de garantir son caractère rigoureusement scientifique » (Dahan, Guillemot, 2006 : 7). Comme Dahan, nous souhaitons nous attarder sur le rôle scientifique du GIEC. Le travail d'état de l'art ne semble plus être assumé par une seule personne, ou même par un petit groupe, mais par plusieurs centaines de scientifiques issus de nombreuses sciences, qui se doivent, pour chaque groupe de travail, de lire l'ensemble des recherches et d'en faire une synthèse. En quoi cela renvoie-t-il au rôle de médiateur précité ? La multiplicité des lecteurs-interprètes de chaque résultat leur permettrait ainsi d'élargir leurs propres connaissances. L'état de l'art du premier groupe est nécessaire pour les deux suivants, qui doivent s'y appuyer, et qui s'en inspirent. Les formes d'adaptation et d'économie seraient également nécessaires au premier groupe afin de développer des modèles spécifiques, de prendre en compte des situations politiques et géographiques selon chaque pays, etc. Grâce au travail fourni par l'ensemble des scientifiques bénévoles au sein du Giec, le dialogue entre disciplines et entre sciences serait alors à même de s'établir.

La configuration administrative du Giec indique que l'état de l'art concerne de nombreuses sciences. « Aux yeux des scientifiques, les rapports complets du Giec (plusieurs milliers de pages) constituent un état des lieux de la connaissance scientifique relativement fidèle et satisfaisant, faisant même apparaître les divergences et les incertitudes dans les résultats » (Dahan, Guillemot, 2006 : 9). Un tel travail mené par des chercheurs sur le climat ne serait finalement pas utile qu'aux classes politiques. Le rôle inavoué du Giec, du moins celui dont on ne parle pas, est de faire dialoguer les disciplines entre elles dans un souci de compréhension globale du phénomène environnemental *changement climatique*, d'être ce médiateur nécessaire à une réelle multidisciplinarité. Le Giec remplit ainsi une autre mission d'état de l'art qui permet un dialogue des sciences et disciplines, non seulement du point de vue du destinateur, mais également selon le destinataire. Cependant, la définition du Giec sur son site Internet met en avant surtout l'aspect d'expertise, considérant que les seuls destinataires de cet état de l'art seraient les classes politiques internationales.

L'ensemble des connaissances recueillies au cours de la constitution du rapport permet la construction de différents scénarios relatifs aux données paléoclimatologiques, certes, mais également relatifs aux choix politiques, économiques et sociaux. Cette nouvelle appréhension du problème permettrait d'ouvrir la voie à la réduction des émissions de gaz à effet de serre et à l'adaptation des modes de vie aux nouvelles normes climatiques en devenir. Ainsi, pour les climatologues qui travaillent sur les modélisations climatiques, le travail de synthèse effectué

sous l'égide du Giec semble conditionner les travaux permettant des prescriptions chères aux yeux des politiques et des médias. Suite à la définition du Giec diffusée par son bureau, il semblerait en effet que le Giec assume ces trois rôles : l'état de l'art tant en sciences exactes, en sciences de la nature qu'en sciences humaines et sociales permet cette mise en équivalence des sciences et disciplines pour un même objet de recherche. Reste à savoir si ces rapports volumineux sont lus et partagés par l'ensemble du corps de recherche, toute science confondue, et si cet état de l'art influence d'une manière ou d'une autre les corps de recherche. En d'autres termes, qui sont les récepteurs réels des rapports, et ces derniers ont-ils une valeur rétroactive sur le travail des premiers ?

S'il ne produit pas de connaissances en tant que telles, le Giec contribue à offrir une visibilité sociale en dehors du cercle scientifique à ces connaissances, il contribue à les rendre indispensables à la décision politique. En cela, le Giec rend les disciplines liées à l'étude du climat « rentables ». L'institution répond à la volonté des scientifiques de transformer la question scientifique des changements climatiques de nature anthropique en un problème politique, en une affaire, selon les termes utilisés par Roqueplo. Elle répond également à une demande de multidisciplinarité souhaitée. Plus qu'un dialogue, il apparaît que le Giec permet une réelle cohésion de l'ensemble des disciplines et sciences qui travaillent sur l'objet climat, ainsi que le décloisonnement des ces disciplines, pour une meilleure compréhension des enjeux de chacune d'entre elles, sachant que l'objectif final leur est commun et est assumé par une organisation forte et solide : le consensus[15] scientifique, pour aboutir à un consensus politique et un consensus sociétal. Ainsi que l'explique Rafael Encinas de Munagorri dans sa contribution à l'ouvrage qu'il a dirigé *Expertise et gouvernance du changement climatique*, « la recherche d'un consensus est une étape obligée dans l'avènement du réchauffement climatique parmi les questions internationales » (Encinas de Munagorri, 2009 : 41).

V. Complexité des connaissances climatiques

En dressant un tableau de la complexité du processus impliqué dans l'émergence et le développement des sciences du climat, nous avons pu montrer que la circulation et la mise en commun des connaissances constituent un pilier des sciences à l'heure actuelle, une forme d'idéologie de la circulation s'il en est, pour reprendre les termes de Verón. La circulation des connaissances climatiques selon les différentes disciplines parties prenantes se fait par l'entremise du Giec lorsqu'elle se situe au niveau scientifique. C'est également le Giec qui

[15] Selon Encinas de Munagorri, « Au sens général, le consensus est un accord proche de l'unanimité, une convergence générale des opinions (…) il correspond au fait de parvenir à un accord, sans procéder à un vote » (2009 : 41).

déploie ces connaissances à l'extérieur du domaine scientifique en direction des politiques afin de les aider à une prise de décision au niveau politique. Les données scientifiques sont ainsi transformées une première fois par le Giec, puis ensuite par le monde profane, politique et social. Il apparaît donc que les attentes de chaque institution sociale (politique, médiatique et scientifique) soit extrêmement divergentes en termes de temporalité, même si l'objectif est commun : convaincre l'opinion publique du bien-fondé des politiques publiques menées.

Les savoirs transmis sont de nature extrêmement complexe, et leur circulation à l'extérieur du champ scientifique présuppose leur transformation, voire leur altération. Un syntagme comme *forçage,* ou même *changement* peut se charger de nouvelles significations au travers des usages qui en sont fait à l'extérieur du champ disciplinaire originel. Son changement de sens entraine une modification dans cette conscience collective qui nourrit en réception certes, mais également en production.

Sur la base de ces premiers éléments, notre travail de thèse se propose de comprendre la façon dont l'objet scientifique *changement climatique* circule dans le social et notamment dans les médias jusqu'aux discours assumés par des profanes, afin d'apprécier sa transformation. La question se pose de savoir si ces représentations perdurent dans la circulation de l'objet changement climatique dans de nouvelles sphères sociales, ou s'ils sont abandonnés au profit de nouveaux, qui conditionnent en partie nos comportements à l'égard de cette problématique globale. En d'autres termes, de quelle manière circulent et se transforment les représentations climatiques, partant de la sphère scientifique, jusque la sphère profane, et passant par la sphère médiatique ?

PARTIE II - ETUDIER LA CIRCULATION DES REPRESENTATIONS : THEORIES DISCURSIVES, SEMIOLOGIQUES ET SEMIOTIQUES

Cette deuxième partie constitue le socle théorique de notre travail. Elle reprend et discute en trois chapitres l'ensemble des théories mises en application afin d'appréhender les représentations climatiques présentes dans la société française.

Le chapitre 3 parcourt les différents courants de l'analyse de discours, mettant en avant les apports de cette discipline pour l'appréhension de la science dans les médias. Les questions du concept de *circulation* d'une part et de la construction d'un événement médiatique d'autre part sont également abordées.

Le chapitre 4 propose un état de l'art quant à notre Objet de recherche, le concept de changement climatique, au travers de différentes disciplines : sciences du langage, mais également histoire des imaginaires, sémiologie et sociologie dans une moindre mesure.

Le chapitre 5 discute les apports théoriques relatifs à la sémiologie des indices et à la sémiotique narrative, disciplines servant de cadre à l'analyse des représentations.

CHAPITRE 3 – LA SCIENCE AU REGARD DE LA SOCIETE : ANALYSES DE DISCOURS ET THEORIES DE LA CIRCULATION

« Toute linguistique indifférente aux relations entre les systèmes de signes et les fonctions anthropologiques qui les mettent en œuvre est condamnée à l'isolement ou aux illusions ».

Alain Rey, 1972 : 4

Tout terme est par nature polysémique dans la mesure où le contexte, en partie, le charge de significations. La notion de circulation ne fait pas exception à cette règle, et recouvre différentes acceptions sémantiques. Le sème commun à l'ensemble des définitions de la circulation serait la transmission, le transport, l'irrigation d'un corps, qu'il soit social comme naturel. A l'origine, l'étymologie latine *circulatio* fait référence au parcours d'un astre, qui se faisait de façon circulaire (Rey, 2005 : 1569-70).

Dans le contexte de la circulation sanguine, il s'agit d'un mouvement en circuit fermé, qui suppose un retour au point de départ. Pour ce qui est du transport de biens et de personnes, d'un point de vue sociologique, la circulation fait référence aux allées et venues utilisant les voies de communication terrestres, aériennes ou maritimes. Enfin, la circulation fait également référence à la transmission des idées, dans un mouvement de propagation. Une mise en spatialisation de ces trois différentes circulations ouvre la voie à une réflexion sur le rôle social de la circulation.

La première forme assimilée à la circulation sanguine en circuit fermé peut également être nommée selon le métalangage sociologique la circularité. En effet, les sociologues marquent une différence entre circulation et circularité qui reprend plus l'idée d'un cercle que celle d'une transmission. La circularité sociologique telle que développée par Edgar Morin pourrait se comparer à la rétroaction, voire au principe anthropo-social dégagé dans la pensée complexe. Morin parle de relation circulaire lorsqu'il aborde le concept de dépendance mutuelle du vivant et du culturel, selon le principe de récursivité.

La notion de circulation sous-entend l'idée de déplacement, de transmission lorsqu'il s'agit de la notion de transport. Cette spatialisation met en scène une forme de mouvement continu dirigé par les voies de communication mises à disposition des dispositifs de circulation : automobiles, avions et autres moyens de transport. Ce va-et-vient perpétuel semble être le résultat d'une irrigation permanente du territoire, tout comme la circulation sanguine permet une irrigation du corps humain. Il s'agirait dans ces deux premiers contextes d'une forme de répartition afin d'homogénéiser les éléments de spatialisation du territoire ou du corps. Cela correspond également à une forme de redistribution lorsqu'il s'agit de biens économiques relatifs

au commerce. Dans cette optique et concernant la dernière forme de circulation, les médias serviraient-ils l'irrigation du savoir dans la société ?

Enfin, la dernière forme de circulation ressemblerait davantage à une propagation, partant d'un point central vers les extrémités sociales. Il s'agit de la diffusion d'idées, de pensées, de savoirs et autres produits culturels, sous la forme de biens commerciaux : les médias. Car un livre, un journal, une émission de radio ou de télévision restent des produits de consommation, bien qu'ils aient cette particularité de représenter le monde des idées, de la réflexion, artistique également, le monde culturel dans une acception très large. Cette forme de circulation présuppose un noyau, un centre dans lequel est produite une idée, et différentes sphères sociales qui reçoivent ce produit culturel, pour le transmettre vers la société civile.

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, Eliséo Verón a montré que les discours scientifiques pouvaient être considérés comme des fondations culturelles de notre société, tout comme les objets que la science génère, les objets technologiques. Les hommes et femmes de sciences produisent des discours qui restent les marqueurs sociaux de la science dans le temps. Discours et objets, mais également représentations construites au travers de ces discours et objets, alimentent ce que nous appelons les représentations climatiques.

S'il y a transmission des discours dans le social pour marquer l'histoire scientifique, cette transmission passe inexorablement par des actes de communication, présupposant une forme de reproduction des discours linguistiques comme iconiques, au sein des médias, et qui conditionnent également la transmission des discours et représentations. La circulation de discours s'appuie nécessairement sur des techniques médiatiques, qu'il s'agisse aujourd'hui de la rumeur ou des technologies informatiques en lien avec la communication.

Une première partie de ce chapitre se propose de faire le point sur les travaux menés en analyse du discours, afin de comprendre le rapport instauré entre la science et la société par l'entremise des médias. Nous abordons ensuite la construction d'un événement médiatique au travers de la presse. Une analyse médiatique pertinente se doit de mettre l'accent sur la multidisciplinarité à l'œuvre en sciences du climat. C'est du moins la discussion que nous nous proposons de mener dans la dernière sous-partie de ce chapitre, au travers de la notion de circulation.

I. Les approches discursives du rapport science-société

La science est devenue un observable privilégié du champ disciplinaire de l'analyse du discours. En effet, la science en tant qu'observable linguistique s'inscrit dans la matérialité discursive et sémiotique des médias depuis les années 60. Rien de surprenant donc de voir fleurir

de nombreuses études prenant pour Objet les sciences dans les médias. Moirand retrace l'évolution de ce courant naissant qu'est l'analyse d'un objet de savoir dans la presse d'un point de vue discursif. Elle insiste sur le fait que l'origine de ce courant repose sur l'étude du vocabulaire spécifique, du lexique, à l'image du linguiste Louis Guilbert qui publie « en 1965 son *Vocabulaire de l'astronautique* à travers la presse d'information à l'occasion de cinq exploits de cosmonautes » (Moirand, 2004 : 73). Moirand cite ici Louis Guilbert afin d'expliquer cet engouement du vocabulaire scientifico-technique du point de vue de la presse : « Le terme scientifico-technique ne peut être dissocié de sa fonction sociale, de la personnalité du locuteur spécialiste. Il a une valeur de signification, sinon différente du moins autre pour le savant et le technicien d'une part, pour les non-spécialistes d'autre part » (Guilbert, 1973 : 13). Le linguiste prenait déjà en compte le social dans la langue, cependant, le véritable tournant discursif en sciences du langage se fera dans les années 80-90. « Ce n'est plus seulement la "langue" – au sens du système opposé à la "parole" – que l'on étudie, c'est l'usage que les groupes sociaux ou les locuteurs individuels en font dans la diversité des situations de communication auxquelles ils se trouvent confrontés » (Moirand, 2004 : 75). Nous citerons les travaux de Marie-Françoise Mortureux et de Daniel Jacobi notamment, exemplaires sur la question. Mortureux définit ainsi la vulgarisation scientifique, selon une étude historique : « la vulgarisation scientifique est une pratique qui se développe au sein d'une société différenciée par les compétences en groupes de spécialistes » (Mortureux, 1983 : 54). Mais là encore, l'intérêt de ces études est de définir les éléments de traduction intralinguale entre la langue spécialisée des scientifiques et la langue commune, comprise par tous.

> « On observe comment les acteurs sociaux se débrouillent pour communiquer entre eux avec le langage – y compris avec le geste et la médiation de l'image – sur des sujets d'ordre scientifique ou technique ou professionnel. On observe ainsi les différentes formes d'ajustement, de reformulation, d'explication qui découlent de situations plus ou moins asymétriques » (Moirand, 2004 : 76).

Enfin, la dernière vague connue à ce jour serait le passage d'une forme de vulgarisation scientifique à une médiatisation des faits technologiques et scientifiques ayant un impact sur le politique et le social. En cela, l'analyse discursive devient une méthode d'appréhension du social, notamment des conflits sociaux prenant place dans les médias de masse. Dans cette perspective, nous nous intéressons plus précisément à deux courants majeurs : la médiatisation de la science selon Patrick Charaudeau et le point de vue de Sophie Moirand. Cette dernière note deux formes de discours sur la science qui coexistent dans les médias. Le premier vise à expliquer la science, s'agissant de la traditionnelle vulgarisation scientifique, tandis que le

second, motivé par des événements scientifico-politiques, tend à « construire plutôt des représentations du monde scientifique et de ses relations avec le politique et la société, à travers un entrelacs de paroles empruntées à divers types d'experts » (Moirand, 2000 : 46). C'est bien sûr le second discours qui motive notre travail d'analyse médiatique, d'autant plus que, tout comme Charaudeau et Moirand, notre intérêt se porte sur la presse écrite. En effet, notre recherche doctorale s'appuie notamment sur les Unes et premières de couvertures qui véhiculent et transforment les représentations culturelles du changement climatique. Sans pour autant questionner directement le concept de changement climatique, l'appréhension d'un objet scientifique par les médias d'un point de vue discursif et sémiotique offre des pistes de réflexion non négligeables.

Avant d'entreprendre une réflexion plus poussée sur les objets de savoirs dans les médias, nous posons la question d'une définition des trois termes *savoir*, *connaissance* et *croyance*, en cela que ces trois notions définissent en partie notre travail de recherche sur la construction de représentations.

A. *Savoir, connaissance, croyance*

S'interrogeant sur la fonction des mythes dans les sociétés primitives, Claude Lévi-Strauss passe en revue la notion de *mythe* au regard de la connaissance historique. Le mythe serait là pour « expliquer l'ordre du monde qui nous entoure et la structure de la société où l'on est né, de démontrer leur bien fondé et d'inspirer la certitude confiante que le monde dans son ensemble, et la société particulière, dont on est membre, resteront tels qu'ils furent créés au commencement des temps », (Lévi-Strauss, 2011 : 100), tout comme l'est, dans nos sociétés dites civilisées, du moins industrialisées, l'Histoire. En effet, Lévi-Strauss montre que, malgré une recherche constante d'objectivation de l'histoire en tant que discipline, celle-ci se rapproche du rôle des mythes dans les sociétés primitives. Par ailleurs, il explique que « nous croyons volontiers qu'il n'y a qu'une histoire, alors qu'en réalité (…) chaque individu parfois se raconte une histoire différente et l'utilise (…) pour se donner des raisons d'espérer. » (Lévi-Strauss, 2011 :102). Et de conclure que « l'Histoire, telle que nos civilisations l'utilisent, exprime moins des vérités objectives que des préjugés et des aspirations ». Ce qui est vrai pour l'Histoire, semble également l'être pour la science, du fait que la science dans son ensemble s'inscrit de plus en plus dans une forme d'historicité, alors que jusqu'au XVIIIe siècle, elle s'ancrait davantage dans une forme d'éternité presque immuable. « L'histoire du cosmos devient, pour le commun des mortels, une sorte de grand mythe : elle consiste dans le déroulement d'événements uniques et dont, parce qu'ils ne se sont produits qu'une seule fois, on ne pourra jamais prouver la réalité » (Lévi-Strauss, 2011 : 103-104). La science devient ainsi une histoire du monde, et perd de fait

son caractère objectif. Aujourd'hui les choses, les sciences, les sociétés changent et ce changement s'explique par l'Histoire qui repose elle-même sur des mythes ou des croyances. Lévi-Strauss considère même que pensée scientifique et pensée mythique tendent à se rejoindre. Est-il envisageable de faire un parallèle entre la pensée scientifique et la production de connaissances ; ainsi qu'avec la pensée mythique et la production de croyances ? Pensée scientifique et pensée mythique serviraient le même objectif : créer des savoirs sur le monde, tant naturel que culturel, qui nous entoure.

Dans son ouvrage *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Charaudeau insiste sur le fonctionnement des objets de savoir. Le savoir est selon lui une construction humaine possible grâce à l'exercice du langage. Car même si le langage sert à entrer en communication avec l'autre, il sert également à structurer, décrire et narrer ce monde. Ce processus de transformation permet de créer du savoir (Charaudeau, 2005 : 29-30). La structuration du savoir dépendrait du point de vue adopté par le producteur du discours : « tourné vers le monde, le regard tend à décrire ce monde en catégories de connaissances ; tourné vers lui-même, le regard tend à construire des catégories de croyance » (Charaudeau, 2005 : 31).

La connaissance équivaudrait à cette tentative de rendre le monde intelligible en le structurant. Elle se construit à partir de l'expérience personnelle et du raisonnement appris par l'enseignement de données scientifiques et techniques. Elle tente de tendre vers une objectivation du monde, même si elle passe par le filtre de l'expérience sociale, culturelle, civilisationnelle. Les connaissances bénéficient, explique Charaudeau, d'un « préjugé favorable d'objectivité et de réalisme, ce qui constitue une sorte de garantie quant à la stabilité de la vision structurée du monde » (Charaudeau, 2005 : 33). Charaudeau répertorie trois catégories de connaissances. La première équivaut à l'existentielle, l'être là et sert de cadre aux discours relatifs à la définition, à l'indication factuelle, aux listes, aux petites annonces, etc. La deuxième catégorie est nommée événementielle, en cela qu'elle qualifie les faits qui modifient la première : « ce qui modifie l'état du monde » (Charaudeau, 2005 : 33). La description de ce processus se fonde sur l'accord tacite des communautés à expliquer ces transformations de la même façon. Enfin, la dernière catégorie se trouve être l'explication, la description du pourquoi, du comment et de la finalité des événements.

Les savoirs de croyances équivalent à l'activité humaine de commenter le monde, donner une évaluation, une appréciation au regard de normes sociales admises ou en construction. Il s'agit d'un jugement du monde sur des fondements éthiques, esthétiques, pragmatiques, hédoniques, etc., servant de modèle à une conformité sociale et construisant ainsi des

stéréotypes. A noter que « toute information portant sur une croyance fait en même temps office d'interpellation de l'autre et l'oblige à prendre position par rapport à l'évaluation qui lui est proposée, le mettant en position réactive » (Charaudeau, 2005 : 34).

Qu'il s'agisse de croyance ou de connaissance, nous avons à faire, selon les propos de Charaudeau, à l'institution de normes sociales d'origines variées. Les deux formes de savoirs construisent ainsi des représentations, qui

> « s'appuient sur l'observation empirique de la pratique des échanges sociaux et fabriquent un discours de justification de ceux-ci qui mettent en place un système de valeurs, lequel est érigé en norme de référence (…) En bref, les représentations témoignent d'un désir social, produisent des normes et révèlent des systèmes de valeurs » (Charaudeau, 2005 : 35).

Charaudeau explique que « les savoirs de connaissance et de croyance se construisent donc à l'intérieur de ce processus de représentations, mais la frontière entre les deux est difficile à déterminer » (Charaudeau, 2005 : 35). Car, ainsi que nous l'avons vu, la connaissance se fonde également sur des croyances, et les croyances servent parfois à légitimer les connaissances. La frontière n'existe pas entre ces deux formes de savoirs, elles participent toutes deux d'une construction des représentations. Jean-Blaise Grize l'explique de cette façon, parlant de faits pour les connaissances, et de vraisemblances pour les croyances : « Bien entendu les deux objections [parlant des faits et des vraisemblances] peuvent être simultanées. Il se peut même que l'une entraine l'autre » (Grize, 1990 : 42).

De nombreux titres de journaux tendent davantage vers un savoir de croyance que vers un savoir de connaissance, car ce sont les mots qui témoignent de ces représentations que Charaudeau nomme également des imaginaires. Ces remarques tendent à nous faire considérer que les systèmes de connaissance et de croyance développés par Charaudeau répondent à notre besoin d'appréhender des représentations de l'objet de savoir *changement climatique* en circulation dans la presse, dans la mesure où ils sont appréhendés comme un ensemble duquel l'objet de savoir tire sa représentation. Voyons pour commencer la façon dont la presse traite les objets de savoirs scientifiques du point de vue de Charaudeau, puis du point de vue de Moirand et de Krieg-Planque.

B. Ce que les objets de savoir font aux discours médiatiques : nouvelle structuration des discours

Notre conception du discours se rapproche de celle développée par Charaudeau et Maingueneau dans le *Dictionnaire d'analyse du discours*, dans lequel ils citent les grandes caractéristiques du discours au regard d'une linguistique discursive pragmatique. « Le discours suppose une organisation transphrastique » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 185), c'est-à-

dire qu'il ne répond pas à la même organisation (syntaxique) de la phrase, mais à une organisation supra-phrastique. Pourtant, un mot seul, une image même, peut constituer un discours, encore nommé « texte » selon les sémioticiens de l'Ecole de Paris, ainsi que nous avons pu le lire dans *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage,* de Greimas et Courtès. « On dira que le discours est l'objet de savoir visé par la linguistique discursive. En ce sens, il est synonyme de texte » (Greimas et Courtès, 1979 : 102). Il s'agira donc pour le discours comme pour le texte de procès sémiotiques, et non linguistiques, dont la manifestation est sous-tendue par une organisation syntagmatique. En ce sens, le texte est à prendre selon la même acception que le discours du point de vue discursif et sémiotique. Dans cette même optique, discours comme texte sont orientés, ils imposent une temporalité, une spatialisation, des actants et une énonciation. Même si le chemin n'est pas connu d'avance, il ne fait aucun doute qu'un chemin existe, constitué par un « guidage de la parole du locuteur » (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 187).

1. Le discours représentant du social

Si le discours est interactif, il est forcément actif et, de fait, contextualisé. En effet, une interaction ne peut advenir que dans un contexte particulier, dans lequel des énonciateurs prennent en charge le discours. En tant que « comportement social, [le discours] est soumis à des normes sociales très générales » (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 189), normes sociales qui aident à construire le discours, et que nous verrons plus avant par l'entremise des travaux de Patrick Charaudeau à propos de la situation d'énonciation et de communication. Enfin, le discours est pris dans un interdiscours spécifique, qui évoluera également en fonction des circonstances matérielles dans lesquelles il apparaît. Nous adhérons également aux propos de Charaudeau qui explique que le genre discursif est défini notamment comme l'ancrage social du discours, les éléments extra-discursifs qui le conditionnent. La question soulevée par cette façon de structurer les discours serait qu'il existe autant de genre de discours qu'il existe de situation de communication. Charaudeau résout ce problème par la récurrence de marques formelles qui constituerait ainsi un nouveau genre de discours. Cette récurrence des marques formelles montre que le genre discursif se construit au travers de la multiplicité des usages et surtout de façon intrinsèque, sans pour autant être coupé de son univers social.

Dès lors que le linguiste repère une nouvelle situation de communication existant de façon récurrente, il peut se demander si cette situation de communication ne serait pas à même de constituer un nouveau genre. On pourrait penser, à l'heure actuelle, que tous les genres de discours ont été "découverts", si l'on peut parler ainsi. Cependant, et c'est heureux, la langue est en constante évolution, tout comme, du même coup, le discours et les moyens de

communication. Dès lors qu'il existe de nouveaux médias ou de nouvelles formes de communication, il existerait potentiellement un nouveau genre de discours. Le polémique, le poétique, tout comme le didactique peuvent ainsi être considérés comme des genres discursifs, repérables non seulement au travers du contrat de communication, mais également par l'analyse de discours, relevant des indices spécifiques à chacun des genres, tant dans l'énonciation que dans la syntaxe ou la sémantique du discours. Reste à savoir si le discours de vulgarisation scientifique représente un genre discursif en soi.

2. Du contrat de vulgarisation scientifique

Partant du point de vue d'une philosophie rationaliste, Chaïm Perelman expose le rôle d'un vulgarisateur au regard de celui d'un initiateur au sens scientifique du terme, c'est-à-dire d'un professeur :

> « Son but n'est pas d'initier l'auditeur, de lui faire connaître les arcanes d'une discipline, mais, bien au contraire, d'enlever à cette discipline son caractère technique et de faire connaître ses résultats dans un langage qui est celui de tout le monde. Le vulgarisateur aura surtout recours à des analogies : le langage imagé, métaphorique, ne sera pas, pour lui, simple artifice littéraire, mais moyen d'exposition indispensable pour se faire comprendre sans initier. Le vulgarisateur informe, mais ne forme pas » (Perelman, 1963 : 119).

Ainsi, dès 1963, Perelman explique que la vulgarisation scientifique a à voir avec l'information par essence, tout comme son langage aura recours à une forme de métaphorisation pour un transfert de signification. Et d'ajouter qu'« alors que l'initiation suppose une technicité et permet, par conséquent, l'application de l'esprit critique à une discipline déterminée, ces deux éléments font défaut dans la vulgarisation scientifique » (Perelman, 1963 : 120). Cette remarque pose le problème d'une juste compréhension des éléments vulgarisés dans les médias par un public non spécialiste. A rebours des idées de réduction des connaissances du fait d'une forme de vulgarisation, Roqueplo va plus loin quant au rôle des médias dans la diffusion de la science auprès du grand public.

Selon le sociologue Philippe Roqueplo, la vulgarisation scientifique, en tant que corps déterminé de pratiques sociales spécifiques, représente toute activité d'explication et de diffusion des connaissances, cultures et techniques sous deux conditions : que cela soit fait en dehors de l'enseignement officiel, et qu'elle n'ait pas pour but de former des spécialistes (Roqueplo, 1974 : 18). Cette définition sommaire recoupe avec la dichotomie mise en place par Perelman entre initiation scientifique, ici remplacée par formation, et vulgarisation. Roqueplo considère que la science s'adresse à et concerne l'ensemble de la population, du moins dans sa visée scientifico-technique. Il pense qu'« un recours aux mass-médias fera explicitement partie de la signification de l'expression vulgarisation scientifique » (Roqueplo, 1974 : 22). Son objectif assumé est de

permettre au plus grand nombre de mieux connaître les phénomènes du monde qui nous gouvernent à notre insu, afin de pouvoir en débattre lorsque ceux-ci posent des problèmes d'ordre moral, à l'image des Organismes Génétiquement Modifiés (maintenant OGM) ou de la maladie de Creutzfeld-Jacob, assimilée à la maladie bovine de la "vache folle". La vulgarisation scientifique répond donc à une finalité à la fois éducative et citoyenne, et le sens critique des citoyens est pris à partie, bien que le citoyen ne soit pas formé à la discipline dans laquelle apparaît l'objet de savoir dont il est question. Cette définition sous-entend deux idées fondatrices des discours de vulgarisation scientifique : l'explication des connaissances revêt un caractère didactique, tandis que sa diffusion représente le versant attractif de la vulgarisation scientifique, c'est la science-spectacle autour d'une question de société. Les discours de vulgarisation scientifique répondraient donc à ces deux aspects d'explication et de mise en spectacle.

Les objets de savoir dans les médias, pendant près de 40 années d'études (1960-2000 environ), étaient ainsi considérés comme faisant partie du genre de discours vulgarisation scientifique. Pour le linguiste Jacobi, le discours de vulgarisation scientifique correspond à toute pratique discursive qui propose une reformulation du discours scientifique, discours source, ésotérique et légitime (Jacobi, 1985). Les linguistes Mortureux (Mortureux, 1985) et Jacobi, spécialistes de l'analyse du lexique scientifique dans les discours de vulgarisation scientifique, ont montré respectivement que le vocabulaire scientifique ne disparaît pas, il est transformé au profit de la compréhension du lecteur et est adapté au sein des discours non-savants. Ainsi, les termes scientifiques voient-ils leur sens étendu. Des homonymes apparaissent, ne recouvrant pas tout à fait les mêmes significations dans les discours scientifiques et dans les discours dits courants. C'est le cas de *l'aérosol*, gaz détruisant la couche d'ozone pour les scientifiques, et objet du quotidien pour les profanes.

Les conclusions de Mortureux sont étayées par les travaux de Jacobi (Jacobi, 2002), qui montrent que la vulgarisation scientifique utilise de nombreuses figures d'amplification (analogie, métaphore, comparaison), et que les termes techniques et scientifiques cohabitent avec des synonymes, permettant de mettre en place des relations d'équivalence entre les lexiques. Il remarque un va-et-vient permanent entre les deux registres de langue. Selon lui, la vulgarisation scientifique est une des composantes du discours scientifique, dont l'objectif est de rendre l'information scientifique accessible au plus grand nombre, à l'image de Roqueplo. Jacobi voit ce discours comme un continuum. Le terme même de continuum renvoie à une forme de circulation des connaissances entre les sphères scientifiques et un espace médiatique dévolu à l'explication des connaissances, mais pas à son exploitation sociale, ainsi que l'appelle de ses vœux Roqueplo. La circulation des connaissances était assurée par ce troisième homme ainsi

nommé par Marie-Françoise Mortureux, scientifique ou journaliste, sorte de médiateur qui assure la traduction intralinguale que constitue le discours de vulgarisation scientifique.

Charaudeau considère quant à lui que le discours de vulgarisation scientifique est en rupture avec le discours scientifique source. Le discours de vulgarisation scientifique se partage entre des situations tantôt didactiques, tantôt médiatiques. Il diffère du discours scientifique qui adopte une visée démonstrative en cela qu'il cherche à établir des vérités au travers d'une argumentation par la preuve. Charaudeau considère que les discours sont marqués différemment selon la visée des supports dans lesquels ils apparaissent, l'intentionnalité du producteur du discours. Si le journal en question se réclame de la vulgarisation scientifique, son objectif sera plus didactique. A l'inverse, s'il s'agit d'un journal d'information généraliste, l'objectif sera plus lié à la science-spectacle et à la portée stratégique et commerciale de l'information qu'est la captation du public.

3. Les différents contrats de communication : vers une médiatisation de l'information scientifique

Selon Charaudeau, il n'existe pas d'acte de langage en dehors d'un contexte. La langue s'inscrit dans une situation de communication qu'il définit comme un cadre de contraintes psychosociales, un ensemble de conventions nécessaires, mais pas suffisantes à l'acte de langage. A force de récurrence d'observations des usages, Charaudeau a montré que ces situations pouvaient devenir des contrats de communication assimilables à des genres de discours en fonction de certaines constantes qui permettent de structurer l'échange verbal, et reconnu par tous (Charaudeau, 2008 : 12-13). Ce contrat de communication, "ordonnateur" d'un certain nombre d'instructions discursives utiles à la production et à l'interprétation de l'acte de langage, est constitué de quatre grandes classes (Charaudeau, 2008 : 14) : la finalité du discours, sa visée ; l'identité sociale des communicants, leurs statuts, les rapports de force qu'ils entretiennent ; vient ensuite le propos de l'acte de discours, le domaine de savoir, le macro-thème et les micro-thèmes ; enfin, Charaudeau s'intéresse aux circonstances matérielles de l'acte, le dispositif scénique, le lieu, le moment du discours.

Etudiant les discours médiatiques liés à la transmission de connaissances, Charaudeau a pu ainsi élaborer le contrat de communication spécifique aux discours scientifiques dans des revues spécialisées notamment, et ceux liés aux discours de médiatisation scientifique, se scindant entre des situations tantôt didactiques, tantôt médiatiques. Il met ainsi de côté les discours de vulgarisation scientifique, qui n'apparaissent selon lui que dans des médias qui se revendiquent de la vulgarisation scientifique. Selon Charaudeau, dès lors qu'une information scientifique passe dans un média d'information, il ne s'agit plus exactement de vulgarisation mais de médiatisation scientifique qui devient une forme de vulgarisation dans laquelle l'aspect

didactique du discours est réduit au profit de son aspect attractif, afin de répondre aux normes économiques du marché des médias. Ainsi le discours évolue-t-il en fonction du média. L'objectif du discours de médiatisation scientifique est de raconter la science, de faire découvrir une vérité scientifique au travers d'une histoire, dans la double-visée de faire connaître une problématique scientifique et de forger une opinion si la problématique devient sociétale.

Charaudeau considère que le contrat de communication du discours de médiatisation scientifique a à voir avec trois autres contrats : le contrat des discours scientifiques, des discours didactiques et des discours médiatiques. La mise en tableau permet de faire des rapprochements entre les différentes situations de communication, de voir ce qui les différencie et ce qui les rapproche, au-delà des marqueurs linguistiques et discursifs.

Dans la première situation, l'enseignant se trouve en position supérieure par rapport à l'apprenant, puisque lui sait et son rôle est de transmettre ce savoir. Si la situation médiatique est également asymétrique, cette asymétrie ne revêt pas la même nature. Le journaliste doit en permanence légitimer sa position et ses propos. Pour ce faire, il va faire appel à des discours sources qu'il utilise et cite pour construire son propos, afin d'asseoir sa crédibilité aux yeux des lecteurs.

A la réception, il ne s'agit pas d'apprenants qui sont en position d'acquérir un savoir, le public – lecteur est là pour connaître l'existence d'une information sans entrer dans les détails scientifiques ou techniques. Il doit comprendre la situation générale afin de se forger une opinion. Charaudeau explique que la situation de discours de médiatisation scientifique revêt plus souvent cet aspect de porter à la connaissance du grand public une vérité scientifique que celui de forger une opinion. Nous nuancerons quelque peu ce propos. Si une information scientifique apparaît dans les médias d'information généraliste, c'est parce qu'elle est susceptible d'avoir une portée politique ou sociale. Il semble que dans ce contexte social et/ou politique, l'objectif de porter à la connaissance du public une information scientifique serait justement le fait pour lui de se forger une opinion sur la question. Nous employons le terme "question" délibérément. En effet, Charaudeau explique que pour permettre au lecteur de se forger une opinion, l'information communiquée doit être considérée comme vraie. Cependant, Roqueplo a montré, à l'inverse, que les thèmes scientifiques abordés dans les médias étaient très souvent encore discutés dans les sphères scientifiques. Pour cette raison, entre autres, Roqueplo les nomme des "affaires", terme symptomatique des situations de désaccord et de scandale médiatique. Si par ailleurs les thématiques apparaissent sur la scène médiatique, c'est également en partie pour aider à la prise de décision politique et sociale, car la science seule ne peut

déterminer la direction à prendre pour au moins deux raisons : parce que, d'une part, ce n'est pas son rôle, et parce que, d'autre part, la science ne propose pas une vérité clairement établie.

Tableau 3 : Mise en perspective de quatre contrats de communication

	Discours scientifique	Discours didactique	Discours médiatique	Discours de médiatisation scientifique
Finalité	Visée démonstrative	3 visées : information, captation et évaluation.	Double visée : information et captation. 3 logiques : démocratique, marchande et d'influence.	Double visée : information et captation. Porter à la connaissance du public afin qu'il se forge une opinion.
Rapport identités	Symétrique	Asymétrique	Asymétrique	Asymétrique
Production	Pairs aux mêmes références de savoirs spécialisés. Connivence discursive.	Enseignant détenteur officiel du savoir, médiateur pour l'apprenant.	Sélectionner, rapporter et commenter l'événement. Problème du choix de l'événement, de la fidélité au vrai, et de positionner le commentaire.	Très variable : du scientifique au journaliste non spécialisé. Doit prendre en compte l'hétérogénéité de la réception.
Réception		Apprenant dans l'obligation d'acquérir ce savoir.	Hétérogène : individus ayant des croyances et connaissances difficilement déterminables.	Très hétérogène, à voir en fonction de la finalité des médias. Peu éclairés s'il s'agit de médias généralistes.
Propos	Toujours ciblé. Macro-thème : objet de savoir dans une discipline donnée.	Objet de savoir préexistant représentant une vérité.	Un événement construit selon 3 principes : perception, saillance et prégnance.	Objet de savoir découplé de sa discipline, et transformé en événement (stratégie discursive de dramatisation). Désacralisation de la science compensée par une éthique de popularisation du savoir scientifique.
Circonstances matérielles	La plupart du temps, circonstances monologales.	Variables, avec des interactions possibles.	Caractéristiques spécifiques en fonction des supports médiatiques.	Caractéristiques spécifiques en fonction des supports médiatiques.
Dominantes discursives	Démonstratif	Explicatif	Narratif	Explicatif et narratif

Aux vues du tableau, nous pouvons dire que, même si le discours de médiatisation scientifique a à voir avec un objet de savoir, il se rapproche plus volontiers d'une situation de communication liée aux médias qu'à une situation de communication scientifique. En effet, la visée, les instances de réception, les circonstances matérielles ainsi que la dominante discursive s'apparentent à une situation médiatique, tandis que seule une partie du propos se retrouve également dans la situation scientifique.

Nous pouvons voir le traitement discursif dans la dernière ligne du tableau. Les dominantes discursives du contrat de communication du discours de médiatisation scientifique sont en lien avec le discours didactique, se rapprochant ainsi de la vulgarisation scientifique, en cela que le discours est explicatif. Cependant, il ne remet pas en contexte disciplinaire l'objet de savoir. Le discours observé est également narratif et répondrait ainsi à la visée de captation des discours médiatiques en règle générale, il se veut attractif. La crédibilité de l'instance de production dépend du maniement de ces deux visées représentées dans les dominantes discursives, l'explicatif à valeur didactique et le narratif, à valeur attractive. Nous reviendrons plus loin sur une définition du narratif qui pose un certain nombre de questions. En effet, un discours poétique

peut également être narratif, tout comme un discours polémique peut être poétique. Et de conclure, « Voilà qui nous fait dire que, passant par les médias d'information, le discours de vulgarisation scientifique n'est pas la traduction d'un discours scientifique d'origine écrit par des auteurs spécialistes d'une discipline s'adressant à des pairs, mais un discours construit par l'organe médiatique en fonction de la finalité de son contrat de communication » (Charaudeau, 2008 : 19).

Dans le tableau no.3, les circonstances matérielles des discours médiatiques ont été évincées, car elles dépendent du média choisi. Nous revenons ici sur ces circonstances, afin de les expliciter. Selon Charaudeau, le contrat de communication en lien avec le discours apparaissant dans la presse est « essentiellement une aire scripturale, faite de mots, de graphiques, de dessins, et parfois d'images fixes » (Charaudeau, 2005 : 92).

La presse peut être considérée comme l'un des plus vieux médias, qui a dû se renouveler et modifier son apparence et son organisation en fonction des innovations technologiques qu'ont été la radio, la télévision, Internet et aujourd'hui les smartphones et autres tablettes, nouveaux lieux de consommation de l'information. La tradition écrite de la presse se caractérise par un rapport distancié entre le producteur et le récepteur qui ne se rencontrent jamais. Cela demande un effort de conceptualisation de part et d'autre du média, ainsi qu'un parcours oculaire "multi-orienté" de l'espace d'écriture. De par cette distanciation, « la presse est un média qui, par définition, ne peut faire coïncider temps de l'événement, temps de l'écriture, temps de production de l'information et temps de la lecture » (Charaudeau, 2005 : 93). La presse se retrouve donc toujours en décalage avec la prise à la réalité, temporalité largement réduite pour les autres médias, du fait de l'effet de "direct" opéré d'abord par la télévision sur certaines émissions, et caractéristique principale de la radio et d'Internet. Le point fort, dirons-nous, de la presse est son caractère de média écrit, qui « joue un rôle de preuve pour l'établissement de la vérité, ce que ne peut faire l'oralité, non reparcourable et apparemment plus éphémère » (Charaudeau, 2005 : 93). De ce fait, la presse reste encore aujourd'hui le média privilégié pour la construction de marqueurs historiques de notre monde et donc pour la construction de représentations dont l'histoire se souvient. Une question demeure cependant : cette situation n'est-elle pas en train d'évoluer du fait même des grandes possibilités informatiques développées quant à la capacité d'archivage de l'oralité, de la radio ou de la télévision (développement de l'Institut National de l'Audiovisuel), ou encore même d'Internet ? Du moins pouvons-nous considérer que la presse reste aujourd'hui encore, et malgré les problématiques économiques que ce média rencontre, un des marqueurs historiques de notre temps.

4. Les contraintes médiatiques inhérentes au contrat de communication

Le contrat de communication fournit aux partenaires de l'échange des instructions discursives ou des comportements langagiers, des modes d'organisation des discours, une façon d'appréhender l'acte de communication qu'ils sont tenus d'appliquer ou non. Il s'agit d'un cadre de contraintes, au nombre de quatre. La première est celle qui intéresse le plus notre étude, il s'agit du cadre de visibilité, et va de pair avec le choix de montrer on non un événement scientifique. Les producteurs de l'échange médiatique doivent juger lorsqu'un fait scientifique fait événement, lorsqu'il est extraordinaire. On ne parle jamais de l'ordinaire, du quotidien de la recherche qui ne vaut que si elle est événement, que si elle est susceptible d'avoir un impact économique, politique, social. La visibilité a également à voir avec la mise en scène choisie pour montrer l'événement scientifique. Il s'agit d'une certaine présentation de l'événement au travers de la "Une", des choix iconiques et des titres, de la mise en page. En tant que support écrit, le champ d'activité discursive de la presse écrite « est celui de la conceptualisation qui s'inscrit dans une situation d'échange monolocutive et s'organise sur un support spatial » (Charaudeau, 2005 : 196). La presse doit « apporter un soin tout particulier à la façon d'annoncer les nouvelles et de les présenter. Elle le fait à travers la mise en page et la titraille » (Charaudeau, 2005 : 196), qui jouent ainsi une triple rôle : « *phatique*, de prise de contact directe le lecteur, *épiphanique*, d'annonce de la nouvelle et *synoptique* de guidage du parcours visuel du lecteur dans l'espace informatif du journal » (Charaudeau, 2005 : 196). La fonction phatique mérite selon nous une attention toute particulière concernant les objets de savoir dans la presse qui ne sont pas censés être mis en spectacle afin de devenir attrayants.

La contrainte de lisibilité est marquée, comme le discours d'information médiatique, par un souci de simplicité et de figurabilité. La simplicité transparait au niveau syntaxique avec des phrases simples et au niveau lexical, sauf à vouloir créer un effet de scientificité accru, par des mots choisis dans le vocabulaire commun. La figurabilité, terme emprunté à Daniel Jacobi (Jacobi, 1986 : 25), se rapproche de l'hyperstructure proposée par Jean-Michel Adam. C'est l'organisation de la double-page de journal qui va en partie traiter l'événement. Charaudeau parle de « procédés scripto-visuels de composition sémiologique paratextuel qui consistent à disposer textes, titres et sous-titres, images et graphiques… » (Charaudeau, 2008 : 20), l'organisation de la mise en signification au sein de la page de journal. La double-page devient une unité de sens à part entière, étudier seulement les titres et les icônes n'a pas plus de sens que d'étudier la structure syntaxique sans la structure lexicale en analyse de discours. Cependant, l'inverse semble vrai : le discours seul peut être analysé sans la mise en scène de l'iconographie. En effet, de nombreuses études de presse ne prennent en compte, pour péritextes, que les titres

de l'article, sans s'intéresser aux images proposées. Le péritexte tel que défini par Jean-Michel Adam (Adam, 1997b : 670) inclut l'ensemble des éléments qui ne font pas tout à fait partie du texte journalistique mais qui le conditionnent et le présentent.

Lors de la lecture dynamique d'un journal, ou encore de sa lecture rapide, l'image et les titres, sous-titres et intertitres sont les éléments les plus lus et les plus vus de la page de journal. En effet, le récepteur considère que l'essentiel de l'information lui est présenté dans les titres et les sous-titres. Que dire des encadrés qui aident à la fragmentation de l'information au sein de la page de journal ? Un des encadrés sert spécifiquement le discours de vulgarisation scientifique, en empruntant de façon didactique des éléments scientifiques. Un autre encadré se voit endosser un rôle historique, en recadrant l'événement dans une temporalité propre. Encore un sert plus le politique, en montrant les événements politiques nationaux et internationaux à rapprocher de l'événement expliqué et commenté dans l'article. Il semblerait que le producteur, conscient de l'hétérogénéité de la réception et des difficultés du marché de la presse quotidienne à l'heure actuelle, propose un article fragmenté, des informations éparpillées que le lecteur pourrait reconstituer en les personnalisant. Selon cette perspective, le producteur séparerait les éléments de la sémiosis. D'un côté chacun des protagonistes est représenté : politiques, scientifiques, société civile organisée, entreprises. De l'autre côté, les éléments relatifs à la temporalité sont mis en image au travers d'une frise temporelle par exemple. Et enfin, appariassent sous une autre forme les éléments relatifs à la spatialisation de l'événement.

La mise en signification est parcellaire et se fait dans l'esprit du récepteur qui va choisir les éléments les plus attractifs selon lui, les plus à même de servir la bonne compréhension de l'événement. Par cette parcellisation, la visée de captation serait alors davantage mise en avant que la visée d'information, car de fait, si le récepteur ne prend pas connaissance de l'ensemble des éléments constituant la double page du journal, sa vision restera incomplète, eu égard à l'information proposée. Le rôle du journaliste, qui est de mettre en relation des éléments d'information, n'est plus assumé dans cette perspective rédactionnelle et sa responsabilité éditoriale n'est plus à mettre en cause. La page de journal se veut ainsi le reflet statique d'une même page d'information apparaissant sur un écran d'ordinateur qui se veut, lui, dynamique.

La troisième contrainte est celle relative au sérieux, d'autant plus importante lorsque l'objet de savoir traité est d'ordre scientifique. Le journaliste ou les journalistes responsables de l'information en présence dans la page doivent mettre l'accent sur leur crédibilité à commenter un événement scientifique. Ainsi trouvons-nous de nombreuses tournures métalinguistiques, afin d'insister sur le fait que les producteurs ont conscience de l'écart discursif entre les discours

sources et les discours seconds. Nous trouvons également des graphiques et photographies de l'infiniment petit ou de l'infiniment grand, invisibles autrement à l'œil du profane et qui font arguments d'autorité. Le discours rapporté semble également être garant du sérieux : nous avons à faire à un discours plurilogal et chargé de liens avec d'autres discours scientifiques, didactiques, comme médiatiques, un réseau interdiscursif qui pourrait valoir comme consensus tant scientifique que social.

Enfin, la dernière contrainte équivaut à l'émotionalité, la dramatisation en d'autres termes. Là encore, l'iconographie et les titres sont à prendre en compte. S'agit-il d'images menaçantes ? De titres dramatisants ? A lire ce genre d'articles, le lecteur s'immisce dans la peau de scientifiques aventuriers en quête de vérité, propose Charaudeau. La mise en narration prend dans cette contrainte une valeur importante. Il en va de même pour les éléments naturels anthropomorphisés que l'on rapproche du récepteur afin qu'il se sente impliqué. En personnifiant les éléments de la nature, on les fait entrer dans la mise en narration : ils deviendraient alors protagonistes à part entière de l'histoire contée par le journaliste.

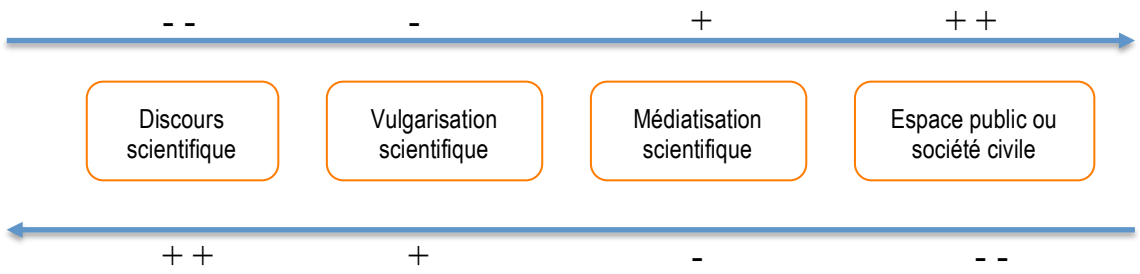
5. Le narratif et le didactique

A l'inverse de la vulgarisation scientifique apparaissant dans des médias s'en réclamant (*Science et vie*, *La Recherche*, *E=M6,* etc.), la médiatisation d'un fait scientifique prend une place particulière dans l'axe de recherche proposé, car le contrat de communication de ce type de discours est hybride. Il doit transmettre des informations d'ordre scientifique, mais son objectif est de former l'opinion du citoyen sur des sujets scientifiques qui pourraient soulever un débat. En cela, le discours de médiatisation scientifique concerne le cadre du politique, car les objets scientifiques médiatisés relèvent de faits de société qui touchent à la santé, l'environnement, l'alimentation, des "affaires", selon la définition de Roqueplo. L'objet de savoir, par nature non stable car débattu dans l'espace public, est dissocié de sa discipline et érigé en événement pour capter l'attention. On assiste alors à une désacralisation de l'objet de science et de la science par là même (Charaudeau, 2008 : 13).

Les outils mis à la disposition du journaliste pour parler de la science intéressent le sémiologue comme le sémioticien. Nous faisons pour l'heure une différence entre ces deux termes, considérant le premier comme une personne s'intéressant à la sémiologie d'origine barthésienne et à l'interprétation des signes en structures, et le second comme quelqu'un qui puise son inspiration dans les travaux de Greimas et de l'école de Paris, et qui considère que derrière toute structure signifiante, est construit un récit. Posons d'ores et déjà l'hypothèse suivante, concernant les contrats de communication qui ont un lien avec un objet de savoir scientifique et qui prennent place dans les médias. Plus le média est ouvert et touche un public

hétérogène, plus le discours en présence sera marqué par des éléments narratifs, plus le discours aura un accès restreint, plus il sera marqué par des éléments ayant une relation au didactique.

Figure 7 : Narrativité vs didacticité



Cette hypothèse mène à la définition de ce que nous entendons par narratif et didactique. Nous avons pu voir que le narratif représentait un genre discursif, à ne pas confondre avec les catégories rédactionnelles du journal de presse. L'ensemble des genres discursifs peut se retrouver dans les catégories rédactionnelles des discours de presse. Jean-Michel Adam propose de réfléchir sur les « Unités rédactionnelles et genres discursifs : cadre général pour une approche de la presse écrite », dans la revue *Pratiques n°94,* publiée en juin 1997. Faisant la distinction entre les catégories d'articles, tels que l'interview, la brève, la dépêche, etc., et le rubricage du journal, souvent classé en fonction des familles événementielles, comme les catastrophes, les rendez-vous politiques nationaux ou internationaux, les services, etc. Il semble évident que certaines catégories recoupent inexorablement certaines rubriques.

Les catégories rédactionnelles de la presse sont souvent classées par les professionnels en deux sous-catégories : les catégories de l'information et celles du commentaire. D'un point de vue linguistique et discursif, Maryse Souchard caractérise ces catégories selon l'énonciation, « neutralisante » d'un côté « où les jugements, les positions ne sont pas assumées par le discours médiatique, qui rapporte les faits » (Souchard, 1989, 41), et « subjectivantes » de l'autre côté, « où le discours semble complètement assumé par le média, où le locuteur, l'énonciateur se nomme lui-même » (Souchard, 1989 : 41). Cette classification recoupe celle proposée par Sophie Moirand, qui classe les discours de presse en deux familles : les objectivants et les subjectivants.

Nous considérons les genres discursifs en cela que plusieurs genres peuvent être représentés dans une même unité journalistique. Ainsi, le narratif peut-il cohabiter avec le poétique dans une interview, l'intérêt sera de repérer le genre qui prend le plus d'importance dans une catégorie rédactionnelle donnée. Notons que la nomenclature des catégories rédactionnelles n'est pas

figée. Ainsi que l'explique Jean-Michel Adam « La difficulté de classement d'un discours réalisé n'est pas la preuve de l'inanité des classifications, mais de leur nature intrinsèquement floue » (Adam, 1997a : 12). Cette classification offre très peu à voir concernant le péritexte. Images photographiques ou graphiques venant du journalisme de données, dessins de presse, intertitres, titres, surtitres, sous-titres, chapeaux, légendes, rubrique, l'ensemble de ces éléments constitue un champ d'étude à part entière si l'on considère la "Une" du journal et non plus seulement la page de journal hypertextuelle. Leur souci de captation dépasse largement celui d'information. En cela, la question se pose de savoir si la mise en narration est décuplée au travers des éléments aussi restreints que ce nouveau texte. Sur la base de ces éléments, nous posons l'hypothèse que les représentations en construction dans le champ médiatique de la presse s'appuient davantage sur ces aspects péritextuels de la "Une" d'un journal que sur les pages intérieures et les articles de presse.

Pour les sémioticiens de l'Ecole de Paris, le narratif n'est pas seulement un genre discursif, il s'agit d'un niveau d'analyse à part entière. En effet, au regard de la sémiotique narrative, le genre discursif prendra le nom de narrativité, narratif étant avant tout un adjectif permettant de caractériser un parcours, un schéma ou un niveau d'analyse. Greimas et Courtès expliquent que « le niveau discursif relève, pour nous, de l'énonciation, alors que le niveau narratif correspond à ce que l'on peut appeler l'énoncé » (Greimas et Courtès, 1979 : 248). Il semblait cependant important d'exprimer le fait que le narratif employé ici correspond davantage à la façon dont l'Ecole française d'analyse du discours l'entend. Cependant, lorsque la mise en narration est abordée, elle s'appuie davantage sur l'hypothèse selon laquelle repose la sémiotique narrative dans son ensemble, à savoir que tout texte se fonde sur un récit, mis en narration grâce à des coordonnées spatiotemporelles, afin d'atteindre le niveau du discours. Les trois niveaux d'analyse que sont le récit, la narration et les discours, sont ainsi pré-structurés.

D'après cette hypothèse, un texte scientifique est marqué par le narratif, même si cela n'apparaît qu'au travers de maigres indices. Le terme *texte* est ici à considérer de la même façon que la notion de discours pour les linguistes s'intéressant à l'analyse du discours par le prisme de l'énonciation et de la pragmatique.

Pour conclure ce paragraphe, nous pouvons dire que les deux théories ne sont pas en discordance : le sémioticien, comme le linguiste, cherchent ce qui peut marquer narrativement un texte. Le narratif peut ainsi être considéré comme un genre discursif au même titre que le polémique, ou le didactique. D'autant que la structure énonciative chère au linguiste pragmatique sert également les desseins du sémioticien, qui va chercher à bâtir un schéma actanciel des protagonistes en présence, et en absence, dans le texte étudié. Lorsque le linguiste s'intéresse à

l'intradiégétique, le sémioticien prend en compte l'intra-, mais également l'extradiégétique, c'est-à-dite les notions actancielles, temporelles et spatiales propres au discours, mais également celles à l'extérieur du discours et qui le fondent, les marqueurs de l'énonciation. Cependant, la question se pose de la concordance entre cet intra et cet extradiégétique lorsque le texte analysé sert à informer quotidiennement le lecteur. Nous avons vu que, concernant le média presse, il existe un gap temporel infranchissable entre le moment de l'événement, celui de l'écriture, celui de la diffusion et celui de la lecture. Mais ce gap disparaît lors des directs en télévision et en radio. Il semble donc que les discours issus de la presse écrite, quotidienne ou non, seront plus chargés narrativement (parlant du genre discursif) que les autres médias, à valeur plus "instantanée".

Malgré sa gageure de sérieux et d'authenticité, nous posons également l'hypothèse que la presse utilise plus aisément la dramatisation et l'amplification plutôt que l'euphémisation et la pédagogie, en transmettant le message scientifique mis en spectacle. Aussi, une analyse de presse participant à la médiatisation scientifique de l'Objet de recherche nous semble-t-elle plus appropriée qu'une étude seule des médias spécialisés en vulgarisation scientifique.

C. Ce que les discours médiatiques font aux objets de savoir : la ronde des mots et des dires

En structurant les genres discursifs et rédactionnels, ainsi qu'en exposant le contrat de communication spécifique à la médiatisation de la science, la sous-partie précédente fait le point sur un contexte méthodologique spécifique à l'analyse du discours de la science dans les médias. Voyons maintenant les implications à être dans les médias pour les objets de savoir. Sophie Moirand s'est attelée à cette étude, en prenant en considération dans son analyse les aspects énonciatifs, pragmatiques et communicationnels inhérents aux discours médiatiques. Nous exposons dans cette sous-partie trois résultats majeurs, à notre sens, de ses analyses : l'aspect plurilogal des discours de médiatisation scientifique ; les mots-événements qui peuvent se transformer, selon nous en mots-mémoires ; et le rôle, différent, des dires-mémoires, chargés de marquer les esprits dans un souci de rappel mémoriel. Ces trois aspects des discours de médiatisation scientifique contribuent à la validation de la thèse soutenue par Moirand, qui souhaite montrer que les médias sont devenus « un lieu de construction des mémoires collectives des sociétés actuelles », (Moirand, 2007 : 2) à double titre selon nous. Également, nous considérons ces trois aspects en cela qu'ils semblent assez génériques pour être appliqués aux discours médiatiques didactiques ou informationnels en lien avec le changement climatique.

1. Plurilogalité et responsabilité éditoriale des discours journalistiques

Selon Maingueneau et Cossuta (1995), les discours sources qu'ils nomment constituants sont une catégorie construite à la fois par la fonction sociale et par les propriétés énonciatives des discours, qui partagent un « certain nombre d'invariants énonciatifs, quant à leur manière de gérer leur mode d'inscription dans la société, leurs scènes d'énonciation et leurs modes d'organisation textuelle » (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 133). Les discours constituants ont à voir avec les valeurs fondatrices, *l'archéion* d'une société, associant « ainsi intimement le travail de *fondation* dans et par le discours, la détermination d'un *lieu* associé à un *corps d'énonciateurs consacrés* et une élaboration de la mémoire » (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 133). Il s'agira de textes philosophiques, religieux, juridiques ou scientifiques, dont la prérogative première sera de produire leur propre validité, en même temps que leur existence. Ces textes, qui s'inscrivent forcément dans l'interdiscours, deviennent les garants des textes qui viendront ensuite.

S'ils sont constituants, ces discours alimentent et légitiment des discours seconds, que Moirand nomme circulants, en l'occurrence les discours inscrits dans la presse. Seulement, ces discours scientifiques ne sont pas les seules sources d'alimentation de la presse, loin s'en faut. D'autres discours, déjà seconds pour la plupart, viennent enrichir le propos journalistique : experts politiques, journalistes non spécialisés, profanes qui statuent. Si le discours scientifique est représenté dans les discours de la presse, il n'est pas forcément source de légitimité. En effet, cette voix de la science qui semblait être consensuelle est elle-même divisée. Le quotidien des scientifiques et des chercheurs étant méconnu en général, c'est tout un imaginaire en lien avec la science qui s'effrite lorsque le grand public découvre que les scientifiques ne sont pas tous d'accord, et que pour avancer, la science doit traverser des crises identitaires plus ou moins importantes en fonction de la découverte.

Afin de pallier les incertitudes scientifiques, pourtant inhérentes au travail de recherche, le médiateur trouve des explications sociales, politiques, économiques à l'événement d'ordre scientifique, d'autant qu'en tant qu'événement médiatique, sa seule présence a un impact sur le quotidien des lecteurs. De fait, « comme la science ne peut pas vraiment "expliquer", on fait appel à une diversité de mondes sociaux qui s'expriment à travers les médias, le monde politique, le monde du commerce, le monde économique, le monde associatif, etc., donc à différentes voix » (Moirand, 2004 : 82). Cependant, cette incertitude scientifique est régulièrement attisée et transformée en polémique dans un souci attractif. Nous voyons donc deux représentations de la science se dessiner au sein de la presse : la science consensuelle et "sûre d'elle", et la science-controverse qui offre un spectacle polémique dans la presse, à défaut

de pouvoir expliquer en détails l'objet de la controverse, infiniment plus complexe que ce qui est présenté dans la presse.

La scientificité des dires se marque par les références à des revues scientifiques comme *Nature*, traduite de l'anglais, et des verbes du dire qui marquent également le discours rapporté : estimer, annoncer, rappeler… Cela donne au texte une « texture énonciative faite de segments empruntés » (Moirand, 2007 : 76). Le fait que le discours de presse soit un interdiscours plurilogal, avec une double intention informative et attractive représente le principal résultat de Moirand (Moirand, 2007 : 78). « Un texte journalistique devient alors une mosaïque de voix, constituée d'une pluralité de fils intertextuels… » (Moirand, 2007 : 85) qui se déploient au fil du texte au travers de sa mise en scène : guillemets, italique, incises, ruptures énonciatives, etc. Moirand appelle ces intertextes la « ronde des discours » (Moirand, 2007 : 64).

En effet, s'appuyant sur le dialogisme de Bakhtine, Moirand a mis en évidence le fait que le texte de presse était criblé de traces énonciatives de différents locuteurs, que le médiateur-journaliste se charge de mettre en scène dans un espace spatio-temporel donné qu'est la page de journal, partant de la "Une" jusque dans les péritextes. Le péritexte temporel aurait alors une valeur narrative forte, il rappellerait les épreuves déjà passées. A valeur didactique, il semble que le péritexte fasse référence aux manuels scolaires. Ces péritextes prennent également une importance grandissante, jusqu'à devenir un élément à part entière la page de journal. En effet, selon Lugrin, la « presse a pour fonction l'organisation de l'inter-discursivité » (Lugrin, 2001 : 70). Cette plurilogalité semble avoir au moins deux répercussions sur les discours médiatiques. La première représente une perte sémantique quant au vocabulaire technique et scientifique employé, également décelée dans les discours de vulgarisation scientifique. La seconde serait plus relative à une perte de responsabilité éditoriale du fait même de cet intertexte. La question de la responsabilité de l'énonciation se pose d'ailleurs dans ce genre de discours médiatique, lorsqu'il est question d'énonciation. Tout discours, tout énoncé, est assumé par un énonciateur ou un groupe d'énonciateurs, cette entité laissant des traces repérables au sein du discours. Ainsi que nous l'avons vu, les discours de presse sont seconds, ils sont construits par d'autres discours, assumés par d'autres énonciateurs. Ils sont rapportés.

En ce qui concerne l'hétérogénéité sémiotique et interdiscursive d'une page de journal, la question se pose de définir plus finement qui assume les discours rapportés (Moirand, 2006). De fait, le discours plurilogal ne peut reprendre de façon exhaustive l'ensemble des discours utilisés et certains aspects de l'objet seront occultés au profit des facettes les plus "intéressantes" du point de vue éditorial du journal. Jean-Blaise Grize parle à ce propos d'éclairage : « les objets du

discours doivent être éclairés, ce qui revient à mettre en évidence quelques unes de leurs facettes et à en occulter d'autres... [le discours] se sert des pré-construits culturels qui ne sont jamais neutres » (Grize, 2005 : 42). Concernant les titres et sous-titres, « il semble, comme le dit Grize, qu'il s'agit moins ici de communiquer des faits que de donner d'emblée un certain « éclairage » à cette information à travers les marques de la quantification… » (Moirand, 2007).

Ainsi l'intérêt du discours de presse réside-t-il certes en ce qui est dit, mais également en ce qui n'est pas dit au lecteur. Cet éclairage est notamment mis en avant dans les titres ainsi que le choix des images et du péritexte, assumés en général par d'autres que le rédacteur de l'article auxquels les péritextes renvoient, brouillant un peu plus la responsabilité énonciative et donc éditoriale, des dires médiatiques. Adam s'attarde sur l'unité d'analyse de la presse, considérant l'article comme le noyau. Ses propos sont cependant à nuancer, de par ses propres travaux sur l'hyperstructure. En effet, nous ne pouvons plus considérer l'article comme le noyau autour duquel gravite le péritexte, car ainsi que nous l'avons vu, l'article n'offre plus à voir la totalité de l'information, répartie entre les éléments de la double-page proposée à la lecture. Le péritexte devient texte. Et ces nouveaux textes, tout comme le titre de l'article, « possèdent enfin une caractéristique qui les sépare de l'article : celle de ne plus être sous la dépendance du signataire de l'article. Comme les intertitres, qui sont, le plus souvent "de la rédaction", l'ensemble du péritexte possède une origine énonciative qui ne doit pas être rattachée à celle de l'article » (Adam, 1997a : 3). La perte de responsabilité éditoriale est également due à ce que Moirand nomme « l'insécurité discursive » du médiateur-journaliste-énonciateur, c'est-à-dire au fait que le médiateur se décharge sur des paroles autres, faute de pouvoir les vérifier et donc de les assumer. Cette multiplication des sources, accompagnée de cette insécurité discursive du médiateur, empêche de reconnaître d'emblée la ou les sources des discours. « Le discours médiatique, constitué ici d'un intertexte plurilogal, semble se contenter de juxtaposer des voix qui s'affrontent, et qui appartiennent à des mondes sociaux différents… » (Moirand, 2004 : 86). Faisant cela, la juxtaposition crée du nouveau : nouvelles formes syntaxiques, nouvelles significations qui alimentent ou construisent des représentations socio-culturelles. En fait de juxtaposition, il s'agit de transformation des objets de savoirs s'opérant au niveau sémantique notamment.

L'objet de savoir en lui même empêche une certaine clarté des propos journalistiques. Dans un contexte scientifique simple, un fait explique un autre fait, le scientifique en est le simple témoin observateur. Il est capable d'interpréter ce qu'il voit ou ce qu'il a provoqué. Cette situation, somme toute banale dans le quotidien du scientifique, est reprise dans les médias par des médiateurs, afin que ces derniers présentent la découverte en question au public. Partant du

principe que l'objectif du discours de médiatisation scientifique n'est pas de former mais d'informer, c'est-à-dire de faire connaître une situation particulière, Moirand montre que le médiateur M montre au public P que la science S interprète que X explique Y, ce qui complexifie quelque peu le message, pourtant simple à l'origine. Et on ne sait pas encore ce que sont X et Y et si ces objets de savoir demanderont un éclaircissement supplémentaire, comme c'est le cas pour les OGM ou le changement climatique. Cette première complexification du message ajoute à la perte sémantique des termes techniques et scientifiques. La PQN « ne s'attarde pas (…) sur les termes spécialisés et leurs reformulations », son rôle est d'informer, en mettant en scène des positions antagonistes. Pour ce faire, « les médias ordinaires vont jouer un rôle incontestable dans la diffusion et la banalisation de ces nominations » (Moirand, 2007 : 20). « L'activité de nomination (…) est en effet à repenser en termes de stratégie de communication » (Moirand, 2007 : 31), stratégie propre à chaque média, selon qu'il privilégie l'attractivité ou la didacticité d'un événement scientifique au travers de sa nomination notamment. Cependant, ainsi que nous l'avons vu sous la plume de Mortureux, le terme technique ne disparaît pas, sa fonction évolue selon son voyage médiatique. Il peut devenir mot-événement, ou encore mot-mémoire.

2. Des mots-événements aux mots-mémoires

Moirand considère certains termes comme devenant des mots-événements. Pour cela, le terme en question doit circuler dans la presse, être utilisé, mais également résumer une situation qui n'a plus besoin d'être expliquée. Ainsi faisant, le terme en lui-même rappelle des discours antérieurs que le journaliste n'a pas besoin de restituer, considérant ces discours comme acquis par le coénonciateur. Moirand aborde la construction de mots-événements, qui circulent et marquent ainsi le temps des médias, non seulement dans le corps des articles de presse, mais également, et surtout, au sein de la titraille.

> « Les mots que les médias contribuent à faire circuler prennent ainsi au fil de leurs voyages des colorations nouvelles, et reviennent aux médias, colorés de sens nouveaux qu'ils ont acquis en route, et amputés des sens originels qu'ils ont perdus : ce que l'on met au jour, c'est finalement la mémoire que le mot transporte, à l'insu parfois des énonciateurs, tel 'contaminé' employé à propos du colza et dans lequel un lecteur percevra le rappel du 'sang contaminé', auquel le locuteur n'a pas forcément pensé » (Moirand, 2004 : 89).

Il est intéressant de noter que, sans pour autant conceptualiser la notion de circulation, Moirand s'autorise une métaphore concernant la circulation, non pas des idées, mais des personnes, des transports : le voyage, la route. Ces mots événements font l'objet de reformulations et de transformations syntaxiques et sémantiques. Ainsi le principe de précaution devient-il le syntagme « prendre des précautions », et le « M de OGM aura tantôt son sens

scientifique, tantôt son sens figuré » (Moirand, 2004 : 87), passant imperceptiblement de "modifié" à "manipulé". Dans un contexte scientifique, la manipulation n'a rien de péjoratif, tandis que dans le langage commun, elle équivaut à la manipulation des esprits et revêt un caractère extrêmement dysphorique. Cette transformation sémantique et syntaxique de notions scientifiques aide à leur banalisation dans le langage courant. Les mots-événements représentent donc un rappel mémoriel. Nous posons l'hypothèse que dans notre corpus, la notion de Copenhague ne renvoie pas à la ville, mais à l'événement environnemental qui s'y est déroulé et qui porte aujourd'hui une coloration particulière dans la presse, celle d'un échec politique au niveau international. La question se pose dans notre contexte de savoir s'il existe des images qui serviraient d'événements, c'est-à-dire qui ramèneraient à la mémoire du lecteur des événements antérieurs et qui, de la même manière, marqueraient l'histoire. Certaines images sont d'une telle récurrence qu'elles marquent les mémoires et deviennent incontournables lorsque l'on parle du changement climatique. Le *réchauffement climatique* deviendrait donc un mot-événement en cela qu'il a perdu ses guillemets et qu'il résume une situation qu'on n'a plus vraiment besoin d'expliquer. Nous verrons que cette idée n'est plus aussi simple à défendre, grâce à l'espace sémiotique d'une page de journal qui offre à voir différentes ères d'informations avec, notamment, un encadré qui sert de remise en mémoire des faits antérieurs comme s'il s'agissait, du point de vue de la sémiotique narrative, d'un rappel de la saga. On reprend l'histoire là où on l'avait laissée la dernière fois que la presse a utilisé ce mot-événement.

Ces mots-événements sont les points de mire, les « déclencheurs mémoriels » aux problèmes posés, non aux solutions à trouver. Un aspect négatif, voire dépréciatif, plane lors de l'utilisation de ces mots-événements. Cette dépréciation sémantique est marquée par une nouvelle signification sociale, voire historique. Les mots-événements deviennent ainsi des mots-mémoires. Moirand se tourne vers Courtine pour lui emprunter sa notion de mémoire discursive (1981), « sortes de déclencheurs mémoriels, ces mots-événements, fréquents dans les titres et surtout dans les éditoriaux, les chroniques, les points de vue, tissent ainsi des liens entre des événements qui, pour des scientifiques, n'ont rien en commun » (Moirand, 2004 : 90). Le terme technique ou scientifique travaille dans la presse comme « le rappel en mémoire d'événements antérieurs et dans l'orientation pragmatique de l'article ou du dessin de presse » (Moirand, 2007 : 39). Cela est d'autant plus vrai dans les titres de presse, dont l'objectif double de séduction et d'information permet l'utilisation de notions scientifiques dans des contextes médiatiques de captation, ainsi que nommés par Charaudeau. Les discours médiatiques marquent l'Histoire, en tant que mots-événements, qui deviennent des mots-mémoires en cela qu'ils s'inscrivent dans l'histoire sur le moyen voire le long terme. La thèse défendue par Moirand que nous soutenons également est la suivante : les médias sont devenus « un lieu de construction des

mémoires collectives des sociétés actuelles » (Moirand, 2007 : 2), résumant cette idée sous la notion de « mémoire collective médiatique majoritairement interdiscursive, qui vient s'ajouter ou se superposer aux mémoires collectives de différents mondes sociaux qui y sont exposés, et qui sous-tend l'explication des enjeux sociaux des moments discursifs » (Moirand, 2007 : 149). Nous dirons même qu'il s'agit d'un passage obligatoire pour qu'un événement fasse partie de l'Histoire de nos sociétés. Car en entrant dans l'Histoire, ils entrent dans cette mémoire collective. Mais avant d'entrer dans l'Histoire, il faut marquer les histoires du quotidien. Nous pouvons par ailleurs comprendre cette Histoire comme une histoire des représentations sociales, construites au travers des discours médiatiques, et notamment, des mots-événements, et, pourquoi pas, des images-événements. Ainsi les termes utilisés dans les médias sont-ils eux-mêmes marqués par l'histoire. Nous pouvons ainsi observer la circulation des dires-mémoires.

3. Les dires-mémoires

Moirand pose une différence entre ces mots-mémoires et les dires-mémoires, que nous explicitons ici. La presse quotidienne nationale (maintenant PQN) doit à la fois décrire des objets de connaissance scientifique et attirer les potentiels lecteurs. Dans ce rôle d'attraction, elle marque les esprits et son époque. L'intérêt de travailler une "Une" de quotidien réside dans son rôle de séduction et de captation du public, et non pas dans son rôle de délivrance de l'information. Les "dires" seraient des formulations toutes faites et faisant appel à une représentation commune, que l'on recase allègrement dans des articles : « on ne joue pas impunément avec la nature », ou encore « les scientifiques et les ingénieurs agricoles contredisent la nature ? C'est la chose au monde la plus… naturelle ! », en sont deux exemples qui recentrent le débat sur une historicité. Moirand explique que les dires-mémoires, sans faire précisément référence à un autre texte précis, ou à d'autres paroles, « inscrivent cependant, syntaxiquement ou sémantiquement, des souvenirs de faits ou de dires qu'on avait partiellement oubliés et des informations qui peuvent sembler nouvelles mais qui ont déjà été dites ailleurs » (Moirand, 2007 : 140). Moirand appelle ces formulations des « pré-construits » presque adoubés par journalistes et rédacteurs, notion empruntée à Jean-Blaise Grize. Ils « contribuent à l'explication de l'événement, non pas une explication scientifique mais une explication du sens social que leur donne le commentaire de médiatique » (Moirand, 2004 : 95). La question finale de Moirand est posée en des termes qui nous convainquent de poursuivre la recherche sur les objets de savoirs scientifiques dans les médias, ainsi s'intéresse-t-on aux

> « formulations émergentes, et aux représentations qu'elles charrient au fil de leurs voyages dans le temps et dans l'espace des médias (…), aux formes discursives qui témoignent dans les médias des relations entre la science et la société, (…) on prend désormais en compte une grande

diversité de genres et une grande diversité de locuteurs, jusqu'à interroger des locuteurs ordinaires pour savoir ce qui reste des discours des médias » (Moirand, 2004 : 95).

L'usage de désignations qualifiantes dépréciatives ou à charge émotionnelle forte telle que « crise, scandale, fléau, catastrophe, saga »… ou même –gate tend à incomber à la notion un air de famille, de déjà-vu. « La presse ordinaire constitue de ce fait un lieu de rencontre des discours sur la science et sur ces événements, … » (Moirand, 2007 : 64). Moirand a montré que le vocabulaire guerrier, outre alimenter une polémique médiatique, est redondant concernant les "affaires" liées à la santé ou à l'environnement. « Ainsi le titre de la Une du *Monde, La bataille des OGM est relancée*, inscrit à la fois la présence de deux groupes antagonistes, et le fait que ce n'est pas nouveau » (Moirand, 2004 : 91).

La métaphore de la guerre est d'ailleurs souvent utilisée pour désigner le débat autour des OGM, en particulier dans les titres de presse. Moirand ajoute que ce genre de terme lié au champ sémantique de la guerre renvoie le lecteur à une histoire sur le long terme et également à un savoir particulier. Ainsi en est-il pour des notions comme « vandale, croisade, anarchistes, commandos,… », qui ne renvoient cependant pas à la même signification selon qu'ils sont perçus par un homme politique, un scientifique, un militant, un entrepreneur, un philosophe ou un employé de banque. « Ainsi, les mots 'empilent' au fil du temps des sens différents, ce qui leur donne une épaisseur dialogique qui échappe partiellement à leurs énonciateurs ». (Moirand, 2007 : 93). Autrement dit, l'Histoire marque les discours médiatiques par, notamment, son lexique. « L'histoire à court et à long termes des relations entre science et société vient se glisser "en douce" dans les discours tenus, y compris par des scientifiques, sans que les énonciateurs en soient forcément conscients » (Moirand, 2007 : 78).

4. Les prémisses au concept de circulation

Ces trois aspects du discours de presse sur les objets de savoirs intéressent notre étude en cela que Charaudeau a montré la caractéristique spécifique des médias : la dramatisation. Il présuppose un certain nombre de voix, toutes représentantes de protagonistes susceptibles de se positionner les uns vis à vis des autres. Dans cette perspective, une analyse narrative des actants du discours nous semble tout à fait à propos pour reconfigurer chacun des protagonistes vis à vis de l'objet de savoir. L'intérêt va plus loin que de savoir qui prend la parole, mais comment et dans quel contexte ce personnage prend la parole, et que fait-il de la parole qu'il prend. Par quelle(s) voix passe l'objet de savoir, qui/quoi en assure la circulation ? Cela permettra également de dresser un 'tableau' narratif en fonction des journaux étudiés. En effet, il semble que chaque journal, de couleur politique différente, décide de mettre en scène, ou de ne pas

mettre en scène certains protagonistes, que l'on peut relier, sûrement, à certains arguments. La question se pose de connaître le panorama narratif de chacun des médias interrogés.

Egalement nous interrogeons la notion *changement climatique* afin de voir si elle apparaît dans la presse comme un syntagme scientifique, et, le cas échéant, réaliser l'avancement de sa banalisation. Nous avons pu voir dans l'analyse des discours scientifiques que la notion était mise au pluriel. Elle recouvrait également une signification quelque peu différente de ce qui peut être perçu dans la presse comme un oxymore[16]. La perte de guillemets appuie cette idée de banalisation des termes scientifiques qui changent du même coup de signification, on passe de la monstration à l'allusion d'un terme.

Mais pas encore n'est survenue la question de la circulation de l'information en tant que concept opératoire, et non plus en tant que notion. S'ils s'adressent au grand public, les médias parlent également aux médias, aux politiques, aux scientifiques, aux ONG, etc. Notre intérêt de comprendre ce qu'il reste de l'information médiatique va d'emblée aux locuteurs que Moirand appelle ordinaires : ni militants, ni experts, ni professionnels. Mais qu'en est-il des répercussions de ce même discours médiatique sur les travaux scientifiques, sur les prises de décisions politiques ? Peut-on y déceler une forme de rétroaction ? « Cela illustre (…) la difficulté de la communication médiatique, on ne sait si le lecteur est ou non au courant des instants précédents ou de l'histoire à court terme de l'événement » (Moirand, 2007, 65). La question qui a motivé le travail de Sophie Moirand semble similaire à celle que nous nous posons, à savoir, que reste-t-il des discours scientifiques une fois qu'ils sont passés dans les médias. « Un moment discursif peut également se définir dans la presse par les conditions médiologiques de son apparition » (Moirand, 2007 : 6), en cela Moirand veut parler de la Une, de l'Hyperstructure de Jean-Michel Adam, ou encore de la sémiotique de l'espace journalistique, relevée par Geneviève Petiot.

En guise de conclusion de cette sous-partie, la question se pose de savoir si les mots-événements peuvent devenir iconiques. Une image reprise, transformée, retravaillée, pourrait devenir une forme qui marquerait suffisamment les esprits de notre temps. Nous interrogeons ici le rôle de l'image de presse, passant de son statut référentiel à son statut symbolique. Mais pour cela, il faudrait que l'image soit également utilisée non plus comme rappel mémoriel des faits précédents, mais comme rappel symbolique d'une situation, dans un nouveau contexte discursif.

En tant qu'image représentative du changement climatique, l'ours polaire peut devenir une image-événement du changement climatique dans la mesure où il est présent dans un contexte particulier. Dans un enclos de zoo ou sur un morceau de banquise à la dérive, il s'agit du même

[16] Oxymore que nous avons mis en évidence dans le premier chapitre.

ours polaire. C'est donc le contexte d'utilisation, la mise en scène de l'élément iconique, qui lui permet d'accéder au statut de représentant "officiel", d'icône du changement climatique. Son caractère obligatoire officialise le syntagme passé au statut de mot-événement, le normalise en quelques sortes. En cela, le mot-événement devient une forme d'interprétant, qui peut marquer une représentation.

II. De l'événement médiatique

L'analyse discursive des usages dépend avant toute chose de la présence, ou de l'absence de l'objet de recherche dans la presse. Son absence reste un résultat en soi, et permet, à l'inverse, de repérer les moments lors desquels la présence de l'objet devient presque inévitable. Ces moments discursifs mettent également l'accent sur la construction médiatique d'un événement dans la presse. Dans quelle mesure le changement climatique devient-il un événement discursif assez important pour que l'analyste s'y intéresse ? Notre travail ne fait pas exception à cette règle : l'intérêt d'un Objet de recherche vient en partie de sa présence dans les médias et vient également du fait qu'il impacte, d'une manière ou d'une autre, la vie de la société.

A. *Le traitement d'un événement dans la presse*

Le numéro 18 de la revue *Communications* consacré à la définition de l'événement. Abraham Moles tente de tracer les grands traits constituant un événement afin d'en dresser une typologie. Le premier élément de sa définition qui retient notre attention est le fait que l'événement ne peut l'être qu'en perception. Il s'agit d'une forme de message que l'on reçoit et non d'une action que l'on fait. En cela, l'événement ne peut être considéré comme tel qu'au moment de sa réception et non à partir de l'intention de son ou de ses auteurs au moment de l'action. Moles insiste sur le fait que l'événement est centripète et par la même imprévu, brusque. Cette brusquerie permet de qualifier le deuxième élément de définition d'un événement selon Moles : sa rapidité, « …qui va suffisamment vite dans l'intervalle de perception » (Moles, 1972 : 90). L'auteur ajoute que cette brusquerie, au-delà d'une temporalité restreinte, est conditionnée par un arrière-plan socio-culturel spécifique. Un événement peut ainsi être d'ordre privé ou public, en fonction du nombre de personnes qui en est affecté d'une part et en fonction de l'implication des médias d'autre part : « les journalistes (…) jouent un rôle considérable dans la définition de ce qu'on appelle un événement » (Moles, 1972 : 91). Dans ce contexte médiatique, l'événement devient selon Moles une « nouvelle », colportée par les médias. En cela, il « perd justement son caractère événementiel et se transforme en un matériau pour historien ou pour journaliste » (Moles, 1972 : 95), il s'insère dans la culture lorsqu'il se transforme en "nouvelle". Pour Moles, tout événement ne devient pas nécessairement

médiatique, sa temporalité est cependant limitée. Quant à sa spatialisation, elle passe du privé au public, et s'étend en fonction du nombre de personnes affectées par l'événement.

Moles considère l'événement dans un temps court, tandis que Moirand et Verón décrivent l'événement comme un élément qui se construit dans le temps. Cependant, ces deux derniers n'utilisent pas les mêmes modèles temporels d'analyse pour comprendre la façon dont se construit l'événement au sein des médias. Egalement, leur définition de la nature événementielle diffère, en ce sens que Verón s'intéresse à toute forme médiatique événementielle, tandis que Moirand étudie un type d'événement particulier, relatif aux connaissances scientifiques, et aux débats qu'elles initient dans les médias. Pour Verón, son aspect scientifique ou technique n'a rien à voir avec la construction de l'événement. Au contraire, Moirand considère que la nature scientifique ou technique d'un discours médiatique lui confère un fort potentiel événementiel.

1. Point de vue discursif

Dans son ouvrage *Les discours de la presse quotidienne*, Sophie Moirand porte son intérêt sur les moments discursifs, qui deviennent des événements discursifs. Si un moment ne représente qu'un seul instant dans la réalité, pour qu'il devienne un événement "par" et "dans" les médias, « il doit donner lieu à une abondante production médiatique » (Moirand, 2007 : 4), production qui s'étend sur plusieurs décennies parfois, selon l'événement. Moirand considère que son étude doit s'étendre à partir du moment où la presse aborde le sujet, et doit s'enrichir dès que le sujet refait surface dans l'actualité, afin de comprendre les fluctuations sémantiques et discursives en relation avec un thème précis dans la presse. Selon le point de vue de la linguiste, « les discours font l'événement, les médias intervenant dans la mise en scène qu'ils fabriquent » (Moirand, 2007 : 5). Moirand s'intéresse particulièrement à un type spécifique d'événements, d'ordre scientifique qui, s'ils apparaissent dans la presse quotidienne, revêtent inexorablement un caractère politique : ils concernent le déroulement de la vie dans la cité, « des faits de société, qui prennent un tour politique évident : crise, controverse, histoire… ». Moirand s'intéresse à la ronde des discours, à leur circulation dans les médias, elle entend par ronde et circulation les traces discursives qui résistent, persistent et réapparaissent dans les discours médiatiques, conférant à cet événement une temporalité bien plus étendue que l'événement d'Abraham Moles. Elle fait cependant une distinction marquée entre discours et médias, considérant le média comme un simple dispositif médiologique pour « mettre en scène » l'événement. Selon elle, les discours permettent de construire cet événement, le dispositif médiologique en place permet de le faire émerger, mais pas de le construire. Elle souhaite davantage insister sur le fait que ce sont les discours qui font l'Histoire, et non leurs énonciateurs. « Les discours font l'événement, les médias intervenant dans la mise en scène qu'ils fabriquent » (Moirand, 2007 : 4).

Cette remarque renvoie à la complexité étudiée par Edgar Morin et au troisième principe de récursivité. Nous pensons en effet que le média représente plus qu'un élément médiologique. Il est constitutif des événements par son aspect récursif, car il est fait par et pour les discours. Un système est récursif lorsque « ses effets et produits sont nécessaires à sa propre causation et à sa propre production » (Morin, 1988 : 6). Les médias sont à l'origine d'un événement, ils le fabriquent en quelque sorte au travers des discours, et l'événement ainsi créé est source de nouveaux discours qui circulent dans les médias. Ainsi, si les discours sont les unités nécessaires à la construction d'un événement médiatique, le média, plus englobant certes, est également nécessaire pour sa mise en visibilité, inhérente à sa construction. Ce principe de récursivité indique l'impossibilité de faire abstraction de l'un ou de l'autre des éléments qui concourent à la construction d'un événement médiatique. Cependant, Moirand s'intéresse plus particulièrement à la circulation des mots et des dires dans la presse ordinaire et tente de « pister la traçabilité des dires ». Son point de vue discursif l'autorise à s'intéresser spécifiquement et exclusivement aux discours, et à laisser de côté les éléments extra-discursifs à l'œuvre dans la construction du discours, comme le contrat de communication, concept méthodologique permettant d'appréhender l'extra-discursif mis en mots par Patrick Charaudeau (Charaudeau, 2005).

2. Point de vue sémiotique

En mettant de côté les éléments extra-discursifs qu'elle ne prend pas en compte dans l'analyse, Moirand s'éloigne du point de vue d'Eliséo Verón. Ce dernier s'est intéressé à la construction d'un événement par les médias, considérant que « les événements sociaux n'existent que dans la mesure où ces médias les façonnent » (Verón, 1981 : 8). Le traitement de l'information est d'abord un traitement des représentations qui a pour finalité l'« unification imaginaire » et la production d'un événement qui « s'impose alors partout dans l'intersubjectivité des agents sociaux ». Selon Verón, le contexte socio-culturel dans lequel apparaît l'événement est extrêmement important car il conditionne et explique en partie cet événement. Le contexte annonce, a posteriori, l'événement, l'analyste peut en déceler et systémiser les signes avant-coureurs. Verón prend pour exemple l'incident/accident/erreur humaine nucléaire de Three Miles Island, aux Etats-Unis, et montre la façon dont différents médias ont construit cet événement. L'événement de Verón se constitue également dans la durée puisque l'analyse de ce dernier débute au moment où les médias français s'emparent du sujet, jusqu'au moment de la "mort" de l'événement, sa disparition. Cela peut aller de quelques jours à plusieurs semaines. Cependant, si l'on en croit son étude sur Three Miles Island, son approche s'intéresse moins au temps qu'à l'espace pris par l'événement. Verón débute son étude par les dépêches, en tant que textes de fondations médiatiques. Seulement alors, Verón se tourne vers

les médias. Catégorisant à l'époque de l'étude les trois grands médias qui façonnaient le paysage médiatique français d'alors, Verón explique que la presse écrite est le lieu d'une multiplicité de modes de construction de l'événement. La radio tend à suivre l'événement et à en définir le ton, tandis que la télévision fournit les images qui resteront dans la mémoire et assureront l'homogénéisation de l'imaginaire social (Verón, 1981 : 170).

Concernant l'homogénéisation de l'imaginaire social, nous comprenons cet énoncé comme considérant la télévision en tant que premier média de masse. Lochard et Soulages se sont intéressés aux imaginaires en lien avec la télévision, notamment par rapport à ce qu'ils appellent des émissions socio-culturelles à base de parole : les talk-shows qui remplacent le débat (Lochard et Soulages, 1993 : 16). A l'instar de tout média présent dans un marché économique, la télévision tente d'allier deux projets éthique et commercial. Le projet commercial correspondrait à cette mise en spectacle, cette dimension d'attractivité ou de séduction. En mettant au jour quatre modèles distincts de talk-shows en présence sur les ondes cathodiques françaises, les chercheurs argumentent le fait que la télévision joue davantage sur la mise en spectacle. La transmission de connaissances auprès du public est relayée au second rang. Cependant, la dimension éthique n'est pas évincée : la "vox populi" est largement représentée. Cette opinion publique que des médias dits sérieux se chargeaient de transmettre, qui était incarnée par la presse, est également représentée dans ces talk-shows télévisés. On repère une démocratisation de la parole publique mais également de la parole individuée, « le mythe de la démocratie directe s'y incarne de façon exemplaire » (Lochard et Soulages, 1993 : 32). Lochard et Soulages proposent de catégoriser la "vox populi" selon quatre modèles : la « confidence publique », la « parole démocratisée », la « parole dissensuelle » et le « jeu de rôles cathodique », cette dernière incarnation consacrant « ce passage de l'univers du savoir à celui du spectacle » (Lochard et Soulages, 1993 : 34). La fonction éthique évolue d'un média à l'autre. Pour la télévision par exemple, l'énonciateur principal d'une émission n'est plus un journaliste mais un animateur. Son objectif est de se rapprocher du point de vue énonciatif du téléspectateur. En se mettant au même niveau énonciatif que le récepteur, l'énonciateur désacralise alors l'aspect informationnel, scientifique ou littéraire du discours.

La télévision est le lieu de prédilection de la mise en spectacle de toute information. Dans ce contexte, nous considérons que la télévision a plus de légitimité à une mise en scène surdimensionnée que la presse quotidienne nationale qui se repait de son rôle d'utilité publique. A l'inverse de la télévision, la presse devrait donner plus d'importance à l'information qu'à la mise en spectacle. Il semblerait cependant qu'il n'en soit rien, le processus de marchandisation des produits culturels et de savoirs laisse le champ libre à une forme de mise en spectacle,

pouvant aller jusqu'à son paroxysme concernant la télévision, mais tout de même repérable dans les médias considérés comme sérieux, à l'image d'un presse quotidienne nationale payante.

Notons que cette analyse est menée avant l'explosion du média numérique, qui a sûrement contribué à faire évoluer le paysage médiatique français depuis les années 90. Cependant, lorsqu'il s'agit des images qui resteront dans la mémoire, sous-entendu la mémoire collective, donc l'histoire, nous allons expliquer dans la sous-partie suivante que les "Unes" des journaux seraient plus à même de remplir ce rôle d'archive et de marquage des esprits par les images et par les titres.

3. L'interdiscursivité comme élément constitutif de l'événement médiatique

Tout discours d'information se constitue de deux caractéristiques. Tout d'abord, le discours d'information reprend un autre discours, il est inexorablement interdiscursif et circule.

> « La reprise incessante d'un texte par un autre est sans doute l'une des conditions techniques et sémiotiques fondamentales du discours d'information (…). Elle engendre une sorte de champs signifiant complexe, fait de renvois interdiscursifs permanents, qui, par sa logique interne, est constamment traversé par des déplacements et des condensations » (Verón, 1981 : 42).

D'autre part, le discours d'information tend à créer des fragments, des syntagmes plus ou moins figés qui permettent de marquer la circulation interdiscursive au sein même des discours. « Au sein de ce flot, certains mots, certains fragments de phrases finissent pas se figer et se reproduisent dans toutes les copies ». Nous comprenons ainsi que la sémiotique s'intéresse à la circulation des discours, et que selon Verón, ce trait est le plus prégnant au sein des discours d'information. Le point de vue sémiotique de Verón autorise la prise en compte du contexte afin de comprendre la réalité de l'événement en construction dans le social. Ce que Verón a décelé d'un point de vue sémiotique en 1981, Krieg-Planque le théorise sous le concept de formule, et va plus loin dans l'explication de la vie d'une formule ainsi constituée.

L'événement médiatique se construit donc au travers des discours, mais également en fonction d'un contexte socio-culturel particulier, ses dimensions temporelles et spatiales en constituent des éléments d'analyse au même titre que les discours – et les images, relatifs à l'événement. Le sujet *changement climatique* connaît des vagues d'apparition dans l'ensemble des médias. Nous nous rapprochons ici de l'idée défendue par Sophie Moirand, selon laquelle un événement médiatique ne meurt, ne disparaît jamais, puisqu'il marque historiquement son époque, et peut tout à fait être de nouveau mobilisé des années plus tard, en temps que représentant d'une situation antérieure. Il circule ainsi et devient le garant de cette époque. Ainsi que l'exprime Moirand, « les médias sont devenus un lieu de construction des mémoires

collectives des sociétés actuelles » (Moirand, 2007 : 2), et la presse ordinaire, au travers de sa "Une" notamment, répond le mieux, selon nous, à cette construction de la mémoire collective.

Eliséo Verón pense que les médias assument, à la fois dans les discours et dans leurs structures médiologiques, la construction l'événement, tout comme le contexte socio-culturel en amont de l'apparition de l'événement. Nous nous rapprochons également de l'hypothèse de Verón, en cela que nous considérons que la mise en scène, la taxinomie de la page, constitue un élément de signification à part entière, et participe à la mise en sens plus générale d'un événement, tout comme la spatialisation de l'événement. De fait, Moirand évacue de son analyse l'extradiscursif, mais considère malgré tout qu'« un moment discursif peut également se définir dans la presse par les conditions médiologiques de son apparition : il est signalé à la "Une", il donne lieu dans les pages intérieures à un regroupement d'articles et de documents différents qui constituent une hyper-structure au sens de Adam et Lugrin (2000) ».

B. Analyse médiatique quantitative

L'intérêt linguistique et sémiologique pour la construction des représentations s'accroît lorsqu'il y a une forte production discursive, en partie motivée par des mouvements de polémiques, mais pas seulement.

> « Il s'agit donc de faits qui, soudainement et/ou sporadiquement, donnent lieu à une vaste production discursive dans les médias (ce que l'on a appelé un *moment discursif)*, parce qu'ils sont de nature à inquiéter, donc à attirer lecteurs et spectateurs, quels qu'ils soient, dans la mesure où il s'agit de faits de société qui touchent à la santé, à l'alimentation et à l'environnement » (Moirand, 2004 : 12).

Ces discours spécifiques et plurilogaux ne sont pas là pour expliquer, leur rôle est d'alerter. L'objectif des médiateurs est de toucher le plus de monde possible, lecteur ou non lecteur habituel de la presse. Les productions discursives médiatiques construisant les représentations en lien avec le changement climatique peuvent donc être de nature multiple, répondant à plusieurs dynamiques discursives et sociales.

Notons dans ces dynamiques les événements d'ordre politique internationaux, comme par exemple la parution d'un rapport d'expertise du GIEC ou l'avènement d'une conférence internationale ; européen, comme l'adoption du Paquet Climat Energie ; ou nationaux, comme le Grenelle de l'environnement ou le débat politique sur la transition énergétique ; des événements d'ordre social, comme une manifestation citoyenne en marge d'une grande conférence ou une campagne médiatique de sensibilisation menée par des Organisations Non Gouvernementales (maintenant ONG). Ajoutons à cette liste non exhaustive les polémiques climatiques d'envergure

nationale prenant place dans les médias ou par médias interposés, et enfin les événements médiatiques liés aux catastrophes naturelles, qui peuvent également relancer le débat médiatique sur le changement climatique. La sécheresse de 1988 au Texas en est un parfait exemple, car c'est à sa suite que le gouvernement américain a commencé à s'intéresser aux possibles modifications du climat. En France, les événements climatiques comme la tempête de décembre 1999 ou la canicule meurtrière de l'été 2003 ont joué un rôle dans la prise de conscience collective.

Nous ne faisons pas exception à cette règle, l'intérêt d'une recherche sur un objet médiatique se décuple lorsque la production discursive de cet objet médiatique augmente. Cela ne veut pas pour autant dire que les représentations ne se construisent pas non plus au travers des lacunes médiatiques, car il s'agit d'un processus de construction sur le long terme, ainsi que le propose Sophie Moirand. La question de la construction des représentations se pose de la même manière lorsque l'objet médiatique interrogé est, à l'origine, un objet scientifique qui se voit déformé voire transformé, ce que l'on appelle selon la théorie de la sémiotique narrative, la *métamorphose*.

Mesurer l'événement climatique dans les médias français commencerait par une analyse quantitative concernant l'apparition de la notion d'*effet de serre* dans la presse quotidienne française. Les médias construisent les événements. Du même coup, on pourrait penser que les polémiques, qui peuvent constituer un événement en tant que tel, sont également le fait des médias. Aussi devons-nous retracer les apparitions, les traces laissées par l'événement au sein des médias.

Nous avons pu voir que la presse d'information tenait un rôle capital dans la construction d'un événement médiatique. Nous nous intéressons donc à l'histoire de l'apparition de certains syntagmes relatifs au changement climatique dans la PQN, sélectionnés en fonction d'études menées notamment par le Groupe de Recherche Energie Technologie Société de EDF R&D (maintenant GRETS). Notre choix d'observer le syntagme *effet de serre* plutôt que le syntagme *changement climatique* s'explique par le fait que des études menées par le GRETS ont permis de montrer que la notion *d'effet de serre* représentait quasiment systématiquement celle de l'évolution anormale du climat, qui peut, par ailleurs être nominalisée de plusieurs façons, ainsi que l'ont montré Chetouani, ou Brunetière[17]. En effet, les années 90 sont considérées comme une période dédiée à la vulgarisation scientifique, afin d'expliquer un phénomène complètement méconnu qu'est l'évolution climatique de nature anthropique. Il se trouve que le syntagme *effet de serre* est ce qui qualifie le *changement climatique* de façon récurrente, voire systématique.

[17] Les travaux de Chetouani et ceux de Brunetière sont discutés notamment dans le chapitre 4.

L*'effet de serre* est le phénomène originel du *changement climatique,* sa cause. Cette période d'explication du phénomène n'exclut cependant pas des vagues de polémiques. Ainsi, la vulgarisation d'un phénomène scientifique qui comporte encore des parts de doute et d'ombre est-elle tout à fait envisageable. Cela remet en question l'idée que la vulgarisation scientifique ne soit seulement possible lorsque l'enjeu scientifique est complètement limpide, sans zones d'incertitudes.

La seconde raison qui nous oblige à observer *effet de serre* plutôt que *changement climatique* est la grande variété sémantique de ce dernier syntagme. L'effet de serre est un phénomène physique expliqué et reconnu depuis les travaux de Joseph Fourier (Fourier, 1824) notamment. Son assise historique et son origine scientifique lui permettent de se figer dans les discours médiatiques. Tandis que le phénomène, maintenant considéré comme néfaste, de changement climatique de nature anthropique, se trouve être relativement nouveau, même dans le domaine scientifique. Nous avons pu voir que le syntagme stabilisé dans les discours scientifiques est *changements climatiques,* au pluriel. Nous avons également repéré une variété lexicale et sémantique dès les discours scientifiques, qui nous interdit de fonder cette première recherche sur le seul syntagme *changement climatique*, lorsque, au contraire, le syntagme *effet de serre* est systématiquement représenté pour aborder le phénomène anthropique du climat.

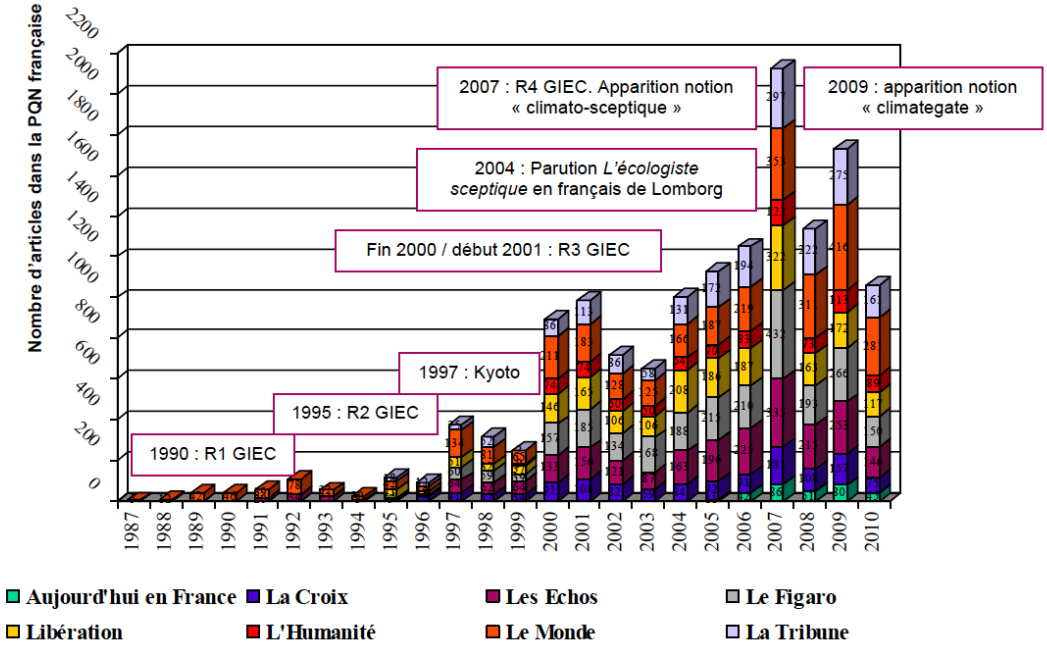
Une fois cette première étape franchie, nous considérons dans l'étude quantitative un certain nombre de syntagmes liés au caractère polémique du phénomène scientifique et en saillance dans les discours médiatiques, tels que *climato-sceptique* ou encore *climategate*. Pour mener cette étude, nous avons travaillé avec le logiciel Europresse, les graphiques ayant été élaborés par nos soins.

Prenant l'exemple de la PQN, avant 1995, année de parution du deuxième rapport du GIEC, seulement deux des huit journaux nationaux[18] relayaient l'information liée au climat : *Le Monde* dès 1987, soit une année avant la création de l'instance experte du climat, le GIEC ; et *Les Echos*, en 1991. On note un premier petit pic de parutions en 1992, année qui a vu s'organiser le Sommet de la Terre à Rio de Janeiro. En 1995, en plus des deux journaux précités, on note une diversification des titres de presse qui s'intéressent à l'effet de serre : *La Croix, La Tribune* et *Libération*. Il faudra attendre 1997 et la signature du Protocole de Kyoto pour que *Le Figaro* s'intéresse au problème climatique, 1999 pour *L'Humanité* et 2005 pour *Aujourd'hui en France***.**

[18] Aujourd'hui en France, La Croix, Les Echos, Le Figaro, Libération, L'Humanité, Le Monde, La Tribune.

En ne se fondant que sur la PQN française, nous constatons que le nombre d'articles publiés est en nette hausse, tout comme le nombre de journaux s'intéressant à la problématique. Nous pouvons également remarquer deux moments forts, correspondant à l'apparition de deux termes dérivés liés au discours polémique : 2007 avec l'apparition de *climato-sceptique* en parallèle de la parution du quatrième rapport du GIEC, et 2009 pour le mot *climategate*, dérivé utilisé dès qu'un scandale d'ordre politique ou financier est révélé par la presse (cf. Watergate à l'origine de la notion en 1970 aux USA, Angolagate dans les années 90 en France, ou Rubygate en 2011 en Italie). L'apparition de ce suffixe anglicisé trans-spatial et trans-temporel, permet également de valider le caractère polémique de l'enjeu climatique.

Figure 8 : Fréquence d'apparition de la notion *effet de serre* dans la PQN française depuis 1987.



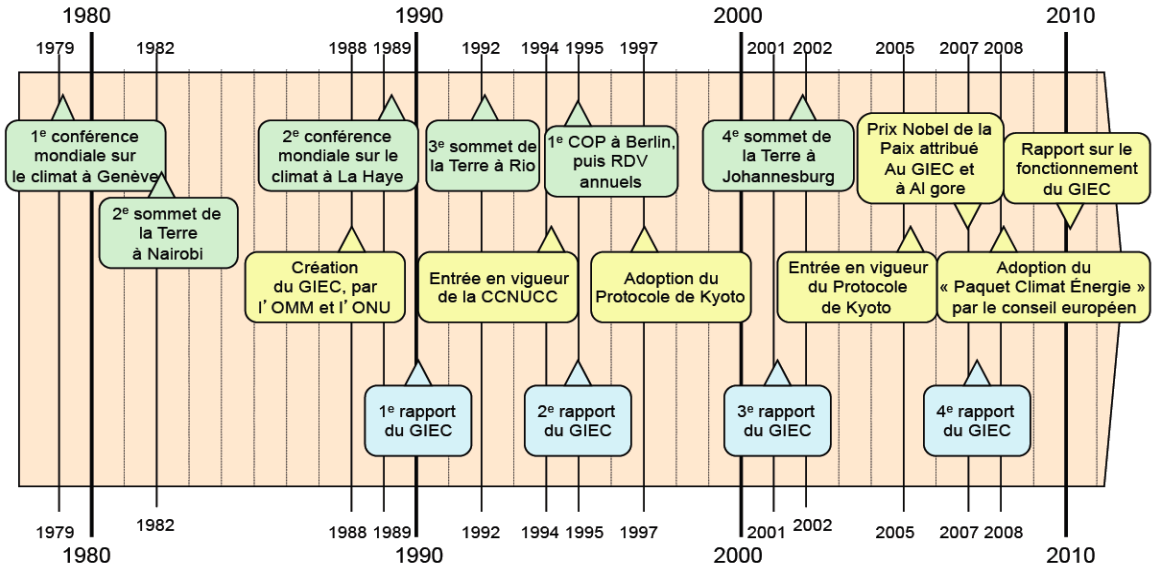
Le discours polémique n'est apparemment pas le seul attrait de l'enjeu climatique pour la presse quotidienne nationale généraliste. Certains pics de parution du nombre d'articles dans la presse correspondent avec les grandes réunions internationales qui deviennent ainsi des événements médiatiques. Cela ne suffit cependant pas à expliquer ces brutales augmentations. Entre l'organisation des Sommets de la Terre tous les dix ans, les Conférences des Partis annuelles (maintenant COP), les conférences mondiales avant l'organisation annuelle des COP, les parutions de nombreux rapports intermédiaires par le GIEC, il y a plus de réunions internationales pouvant susciter l'intérêt médiatique que d'accroissements brutaux observés. Quelles sont les raisons pour lesquelles certaines réunions trouvent crédit aux yeux des médias ?

La figure suivante, à mettre en corrélation avec ce graphique, donne à voir les événements médiatiques internationaux relatifs au climat. On remarque que l'augmentation de parutions

d'articles relatifs à l'effet de serre est en corollaire avec les grands événements internationaux relatifs au climat et à l'environnement : le Sommet de Rio en 1992, comme la COP à Kyoto. Cependant, entre ces deux événements, l'attention retombe. Ce n'est qu'à partir des années 2000 que l'intérêt pour le sujet se répercute dans le nombre de parutions, puisque même si le nombre d'articles diminue entre 2001, année de la parution du troisième rapport du GIEC, et 2004, il n'ira plus en-deçà de 600 articles par an, atteignant un pic en 2007, lors de la parution du quatrième rapport du GIEC, qui incrimine explicitement les activités humaines dans l'augmentation des gaz à effets de serre, avec environ 2100 articles pour ces huit journaux en une année. On observe un autre pic en 2009, relatif à la création médiatique de l'événement de la COP de Copenhague. Si une Conférence des Partis a lieu chaque année, certaines ont suscité plus d'intérêt que d'autres. Ce fut le cas de Copenhague, que les médias ont posé comme limite temporelle pour pousser les classes dirigeantes à l'action au moment du renouvellement du Protocole de Kyoto.

A partir de 2004, l'évolution constante du nombre d'articles, ainsi que certains pics ne vivent plus en corrélation systématique avec une réunion internationale. Nous pouvons cependant corréler ces pics avec l'apparition de certains syntagmes suscités relatifs à la polémique dans la presse. Si l'augmentation brutale de 2007 peut s'expliquer par l'amalgame de la parution du quatrième rapport du GIEC et de l'apparition de la notion de *climato-sceptique*, celui de 2009 ne s'expliquerait-il uniquement que par l'apparition du *climategate* ? Il semblerait que non.

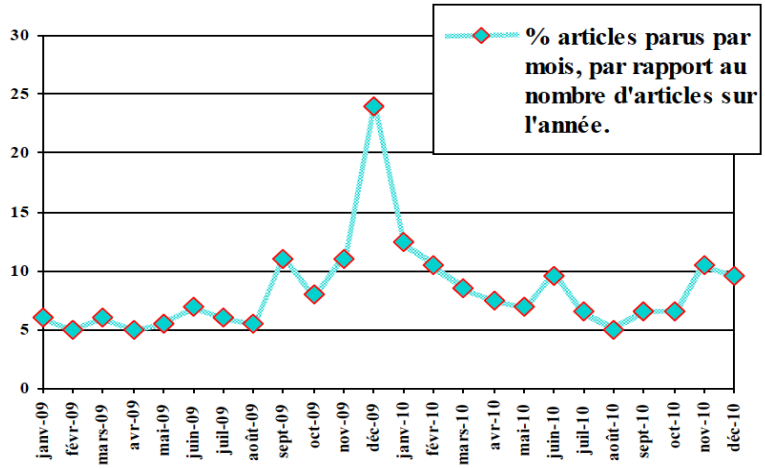
Figure 9 : Les événements médiatiques internationaux majeurs en lien avec le climat



La réunion annuelle[19] de 2009 organisée par l'ONU, pourtant considérée comme un "marronnier"[20] souvent éludé par les médias, semble avoir suscité une attention médiatique plus importante qu'à l'accoutumé, devenant ainsi un véritable événement médiatique. Les deux graphiques suivants permettent de valider le fait que les mois de décembre 2009 et janvier 2010 représentent un ensemble particulier d'articles du point de vue quantitatif, que nous pouvons considérer comme constructeurs d'un événement médiatique, en corrélation avec la quinzième Conférence des Partis, ayant eu lieu à Copenhague.

La figure 10 montre la répartition mensuelle de la parution annuelle d'articles concernant l'effet de serre, entre janvier 2009 et décembre 2010, sous forme de pourcentage. Chaque mois correspond à une variation de parution d'articles entre 5% et 10%, allant pour les mois de novembre 2009 et janvier 2010 jusqu'à 12%. Le mois de décembre 2009, pendant lequel se déroulait la COP 15 à Copenhague, voit son pourcentage monter en flèche jusqu'à 24%. Le graphique suivant montre quant à lui l'intérêt suscité par les COP dans la presse, mettant en corrélation le nombre annuel d'articles avec le nombre d'articles parus pendant le mois des COP.

Figure 10 : Parution mensuelle d'articles relatifs à l'effet de serre entre janvier 2009 et décembre 2010



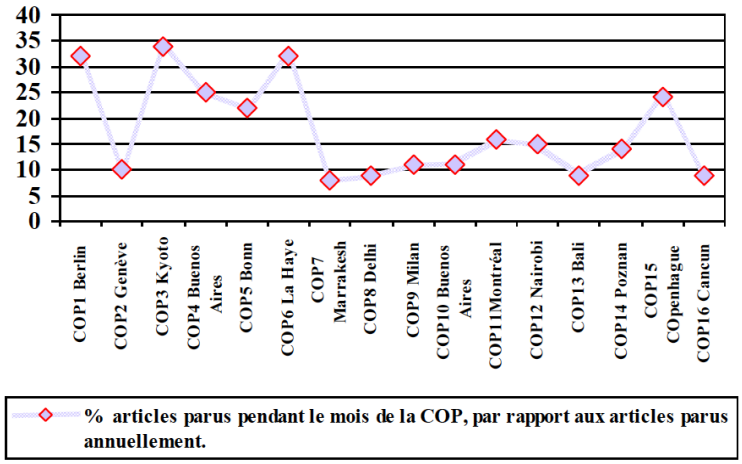
La première, la troisième et la sixième année rassemblent entre 30 et 35% des articles parus annuellement. Ces trois dates, 1995, 1997 et 2000, voient des augmentations d'intérêts médiatiques, à mettre en relation avec la première COP en 1995 et l'adoption du protocole de Kyoto en 1997. Aucun événement international majeur n'a lieu durant l'année 2000, qui voit pourtant une forte hausse du nombre d'articles non expliqués, sauf si l'on considère le processus

[19] Qui a lieu chaque année dans différents endroits du globe, alternant pays développés et pays en voie de développement pour l'organisation.
[20] Terme journalistique signifiant un événement récurrent et médiatiquement incontournable, tel que les fêtes de Noël ou les soldes.

de publication du rapport du GIEC, qui s'étale dans le temps. Ainsi la parution du troisième rapport du GIEC édité en 2001, a connu une publicisation dès 2000.

Après 2000, le pourcentage d'articles relatif aux mois des COP varie entre 10% et 15%, montrant ainsi que le nombre d'articles est réparti plus équitablement sur l'ensemble de l'année. Les journalistes n'attendent plus les grandes réunions ou parutions internationales pour parler du changement climatique dans leurs colonnes. Les COP sont ainsi devenues des "événements" moins médiatisés que les premières années, à l'exception de la COP de 2009, année qui voit une forte augmentation du pourcentage d'articles, allant jusqu'à 24%, ainsi que nous l'avons observé précédemment. Il est intéressant de voir que la COP 16 ayant eu lieu l'année suivante à Cancun voit sa couverture médiatique retomber à la norme construite par les années précédent 2009. La question se pose de comprendre les raisons pour lesquelles cette COP 15 a suscité autant d'émulation médiatique. Est-ce dû au discours polémique ? Ou à la construction événementielle inhérente aux médias ? Dans ce dernier cas, comment expliquer cette construction événementielle ? Nous considérons que cette montée en puissance médiatique a concouru à la construction de représentations relatives à la COP 15, et a permis de marquer les esprits par rapport à la problématique climatique.

Figure 11 : Parution mensuelle lors des mois pendant l'organisation des COP, par rapport à la parution annuelle



Cette analyse quantitative permet de retracer l'itinéraire médiatique du changement climatique par rapport à son origine, l'effet de serre. Si nous avons pu mettre en saillance certains syntagmes relatifs au discours polémique, nous ne pouvons pour l'heure rendre compte de l'historique polémique du climat dans la presse car, avant l'apparition du syntagme *climato-sceptique* dans la presse, aucun indice sémantique ne nous permet de différencier le discours climatique polémique du discours climatique médiatique non polémique. Cela ne signifie pas que le discours polémique ne soit pas marqué sémantiquement, lexicalement ou syntaxiquement.

Ces marqueurs sont mis au jour de façon qualitative. Cependant, dans une perspective quantitative, il est plus difficile de les repérer.

C. La "Une" : page de journal comme les autres ou objet sémiotique privilégié ?

Adoptant un point de vue lié à la sémiologie interprétative de l'image, la question se pose de savoir si, au regard du travail mené sur les titres de presse à propos des mots-événements, il n'existerait pas des images de presse, tous genres confondus, qui non seulement marqueraient des événements médiatico-scientifiques particuliers et qui en plus marqueraient de la même manière l'Histoire, des images-événements et des images-mémoires. D'un point de vue iconique et parlant du prion, l'agent responsable de la maladie de la vache folle, Moirand insiste sur le fait qu'« il est impossible de représenter par une photo et difficile de représenter par un dessin l'objet "prion" » (Moirand, 2007 : 20), un problème de représentation iconique latent également pour le changement climatique, car celui-ci ne peut être perçu qu'au travers de données construites par informatique.

En tant que profane, on ne perçoit pas le changement climatique, on y croit, car des scientifiques l'exposent au travers d'images, de graphiques, de représentations construites. Le point de vue sémiologique propose de catégoriser les images relatives à la presse selon trois modes de production. Nous appelons l'image *enregistrée* image indicielle en cela qu'elle est censée représenter de façon indicielle, anaphorique ou paraphrastique, le référent. L'image *fabriquée* correspond au dessin de presse, il s'agit d'une représentation reconstruite d'un objet. Il peut également s'agir d'images dites scientifiques. La presse compte une troisième forme d'images que l'on nomme *infographique*, partant du journalisme de données, l'infographe construit une information au travers d'une illustration ou d'un graphique reprenant des données, le plus souvent chiffrées. Il s'agit de graphiques et schémas, cartes et autres visuels proposant une forme de représentation nouvelle car inexistante, à l'inverse de la démarche scientifique. La représentation devient la présentation d'un objet dont le référent est également fabriqué pour l'occasion. Jean-Claude Mouriquand, journaliste de carrière et ayant fréquenté tous médias à ce propos, nomme cette mise en image une « scénarisation de l'information » (Mouriquand, 1997 : 26).

Cependant, nous considérons que l'étude des images seules n'est pas pertinente afin d'appréhender les représentations socio-culturelles du changement climatique. Dans l'image, le verbal n'est jamais totalement évincé : les photos et schémas de presse ne comptent-ils pas des légendes et données ? Le dessin de presse ne fonctionne-t-il pas avec quelques bulles de bandes dessinées, autrement appelées phylactères? Les séparer pour l'analyse relèverait du non sens,

puisque le sens se crée à leur jonction qui devient par là même une nouvelle unité d'analyse. Il peut s'agir de l'article, mais également de la page de journal, selon l'observation actuelle d'éclatement de l'information, non plus restreinte à un simple article, mais dispersée dans la page de presse.

1. L'unité "page de journal"

Le marché de la presse est en chute depuis de nombreuses années. Cela signifie que de moins en moins de citoyens s'informent par le biais du journal quotidien. Cette vision appauvrie de la lecture du quotidien ne vaut que si l'on considère seulement les récepteurs au sein du grand public. Le journal quotidien s'adresse évidemment au grand public, mais il s'adresse également aux politiques et aux médias en règle générale, de façon rétroactive. A l'égard de cette chute des ventes, et compte-tenu des progrès informatiques et communicationnels possibles grâce aux nouvelles technologies, le journal se transforme vers un éclatement de l'information en différents modules et vers un rétrécissement de la taille moyenne des articles. Les maquettes évoluent.

En mêlant image et discours, la page de journal devient à son tour une nouvelle "image", c'est-à-dire une nouvelle représentation à prendre en compte. La jonction du texte et de l'image crée une nouvelle unité d'analyse, tout comme elle crée un nouvel objet : la page de journal.

A la suite de Grosse et Seibold (1996), Adam et Lugrin différencient l'article de la page et du dossier de presse de la façon suivante, et offrent ainsi une nouvelle unité à l'analyste : l'hyperstructure. Nouvelle unité qui devient, ainsi que nous l'avons vu, un nouvel objet.

> « L'hyperstructure est une entité souple et susceptible de variations ; ses frontières, par rapport à la rédaction complexe, restent vagues. En effet, seul un critère de matérialité discriminatoire – la double page – différencie hyperstructure et dossier. (…) En résumé, une définition complète et opératoire de l'hyperstructure pourrait être la suivante : l'hyperstructure est un élément de structuration de l'information, intermédiaire et facultatif, situé entre le journal et l'article. Elle trouve son origine dans un processus d'éclatement ou de réunion et est formée d'un regroupement d'articles et d'images graphiquement et thématiquement liés, bornés par la double page. Ce regroupement, qui doit être à l'origine d'un dédoublement symbolique et non seulement indiciel, aboutit à un processus de scénarisation de l'information. » (Adam et Lugrin, 2000 : 138)

Adam et Lugrin parlent d'un dédoublement symbolique de l'information, sous-entendant que l'information présentée dans la double-page est éclatée. Sa reconstitution passe par la lecture des différents éléments constituant l'hyperstructure, eux-mêmes présentant la même information selon des points de vue, des angles, différents. En effet, articles, encadrés, dessins de presse, infographie ne peuvent se permettre de redondance et offrent à voir un aspect de l'information. Ainsi, au sein de l'hyperstructure, pouvons-nous déceler à la fois des informations dites

objectivantes et des informations dites subjectivantes. Une frise peut retracer la chronologie des faits, tandis qu'un dessin de presse offrira une opinion. Nous avons par ailleurs abordé le point particulier du rôle du péritexte. Cette remarque prend ici tout son sens. Un élément considéré autrefois comme annexe devient par l'intermédiaire de l'hyperstructure un élément à part entière de l'information proposée. Le péritexte peut ainsi devenir texte.

Adam et Lugrin résument ainsi les fonctions de l'hyperstructure : une division mieux marquée des genres, une réduction de la longueur moyenne d'un article, et une augmentation du nombre d'entrées possibles. Ils concluent en expliquant que l'hyperstructure est également un outil qui permet plus aisément la mise en spectacle de l'information.

Notre intérêt se porte ensuite sur les exemples utilisés par Adam et Lugrin dans l'article paru dans les *Carnets du Cediscor 6*, sur la transgénie. Les chercheurs choisissent d'étudier une hyperstructure annoncée en "Une". Ils n'intègrent cependant pas les éléments de la "Une" dans l'hyperstructure ou dans leur analyse. Etant avant tout une balise spatiale, l'hyperstructure n'inclut pas, de fait, la "Une". Qu'en est-il pour la "Une" ? Pouvons-nous considérer de la même manière page de "Une" et hyperstructure du point de vue unitaire ? La "Une" marque pourtant les esprits, et autrement qu'un dossier, un article ou une hyperstructure.

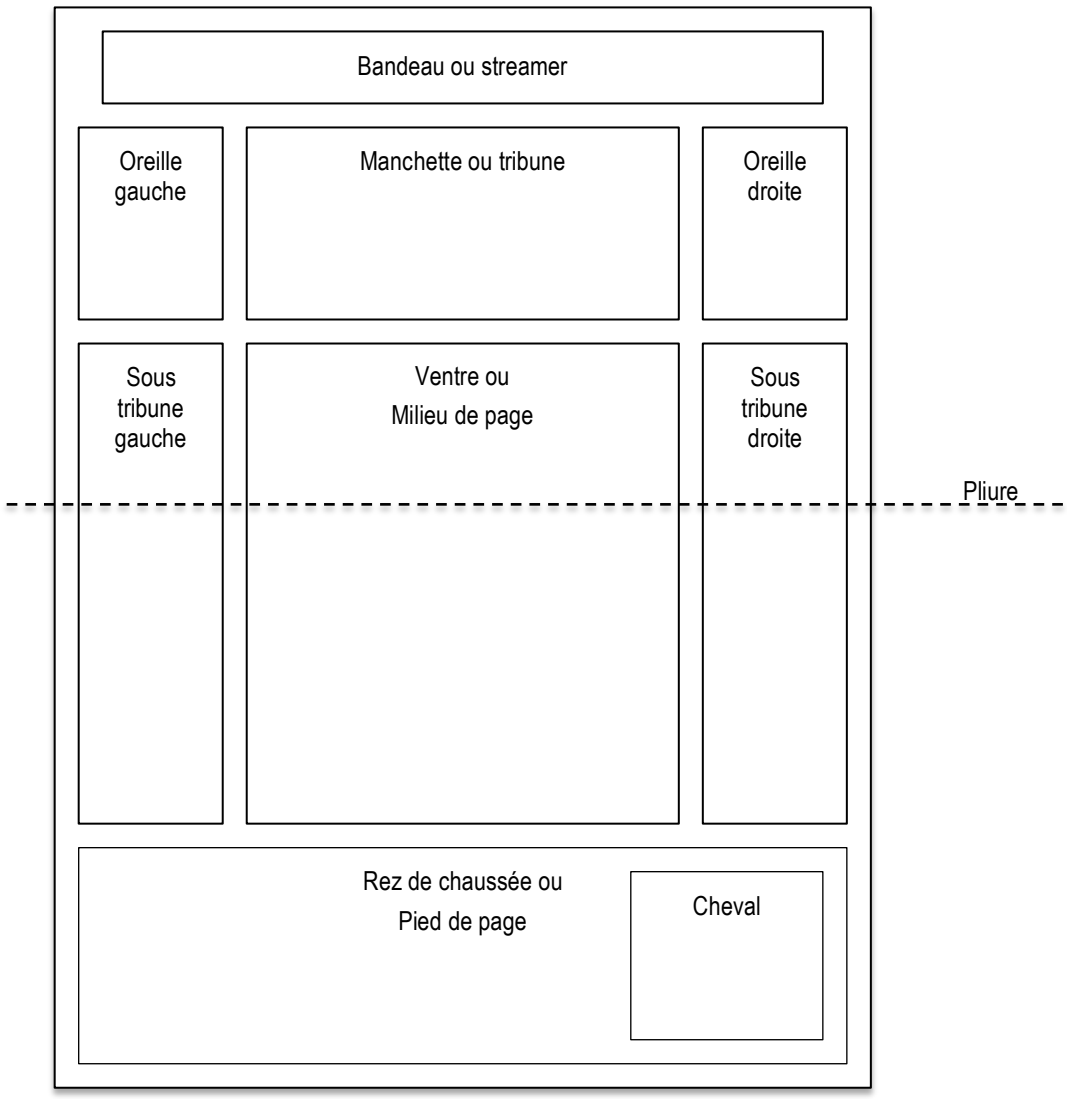
2. La "Une" : objet sémiologique

Les "Unes" sont composées de textes et d'images, de discours dirons-nous, mais il s'agit également d'une image en tant que telle, d'une organisation scripturale de la page que le sémioticien se charge d'analyser.

A l'instar d'Yves Agnès à propos d'un titre, nous considérons qu'une "Une" « de journal peut changer le cours de l'Histoire » (Agnès, 2002 : 125), à condition que la "Une" et ce qui la compose soient déterminés avec soin. Focalisons-nous pour l'heure sur la maquette prototypique proposée par Agnès (Agnès, 2002 : 127). Nous avons reconstitué cette maquette afin de pouvoir citer l'ensemble des parties incluses dans une "Une".

Au sein de la "Une", il semblerait que certains emplacements soient de moindre importance, ceux notamment en deçà de la pliure, car invisibles lorsque le journal est positionné dans le kiosque à journaux. Emmanüel Souchier offre à lire une étude sur les "manchettes" des quotidiens, cet espace où se situe notamment le nom du journal. Il s'agit d'une carte d'identité, une fiche signalétique du journal, rehaussée des « conditions nécessaires et suffisantes à la production de tout récit : une instance d'énonciation, entité vivante et parlante, nommée et située à la fois dans l'espace et dans le temps » (Souchier, 1982 : 27).

Figure 12 : Maquette prototypique d'une "Une" de journal quotidien



Passons maintenant en revue l'ensemble des éléments constitutifs d'un sujet placé en "Une". Nous appelons le sujet placé en "Une" une annonce. Nous comptons donc le surtitre, qui permet de situer l'action géographiquement ou thématiquement. A cet emplacement, apparaissent parfois des mots-événements, que nous appelons "accroches". Agnès les appelle des mots-repères. Le titre, facilement reconnaissable par la typographie plus importante que le reste de l'annonce. Le sous-titre ou chapeau, complément informatif, censé résumer l'information, justifier l'article, situer le contexte, annoncer le plan, inviter à la lecture (Agnès, 2002 : 149). Beaucoup (trop ?) de tâches pour ce petit chapeau qui peut faire une à trois lignes. Ajoutons à ces éléments de la titraille un visuel (photo, dessin ou infographie), parfois accompagné d'une légende, ainsi qu'un article plus ou moins long, avec ou sans « tourne ». Un article avec tourne s'étalerait sur au moins deux pages : la "Une" et une page intérieure, tandis que l'article sans

tourne est fini et clos, il renvoie cependant à un article, une hyperstructure ou un dossier dans les pages intérieures. Agnès rappelle cependant qu' « il est extrêmement rare, dans les mises en page modernes, que tous ces éléments cohabitent » (Agnès, 2002 : 128).

S'agissant de transmission d'informations générales, la presse quotidienne nationale se doit de se renouveler quotidiennement, sans pour autant répéter le message ainsi que le fait la radio d'information qui reprend quasiment le même message d'une heure à l'autre en l'enrichissant si besoin. La distance temporelle entre chaque parution de journal rend palpable l'effort de reconstitution de l'événement et révèle la volonté des médias d'abolir la différence entre la "présentation" de l'événement et sa "représentation". En effet, Verón annonce que « du discours d'information, l'opinion attend qu'il lui fasse connaître au jour le jour ce qui se passe dans le monde » (Verón, 1981 : 173). « Les quotidiens se différencient d'abord par la manière dont ils structurent l'espace discursif qui leur est propre », explique Verón. Cette remarque vaut également et surtout pour la "Une". L'auteur explique qu'il existe selon lui deux modes d'organisation de la page de journal : le mode topographique, avec une fragmentation et une mise en relation des espaces de la page , et le mode taxinomique représentant un système de classification utilisé par chaque quotidien comme une grille sémantique dont les cases seront remplies par les événements du jour. La grammaire interne de la "Une" si l'on peut dire (section, rubrique, sous-rubrique, création de rubriques, etc.).

En cela, à l'instar du travail de Souchier sur la manchette, un intérêt de notre travail serait de proposer des maquettes prototypiques de "Une" pour chaque journal étudié. Ainsi dans un manuel dédié au journalisme, et plus spécifiquement au fait de *Réussir sa Une*, Marina Alcaraz explique-t-elle que « la couverture est le premier contact, parfois involontaire – qu'a le lecteur avec une publication » (Alcaraz, 2005 :7). La remarque d'Alcaraz concernant l'aspect involontaire d'être en contact avec une "Une" marque le caractère inconscient de la relation entre le public et les médias en règle générale. On ne regarde pas, et pourtant on voit, le public est marqué de façon inconsciente par ce qui le traverse : images, sons, représentations en présence dans l'espace public. La "Une" des journaux, les premières de couverture des magazines nourrissent cet inconscient collectif.

La "Une" est le reflet d'un journal, une première hiérarchisation de l'information. Elle est chargée d'attirer le lecteur potentiel. Pour Nicolas Hubé, la "Une" donne quotidiennement à lire le « fait du jour », « mis en récit et en sens par la rédaction » (Hubé, 2008 : 7).

Tout comme la publicité à l'égard d'un produit, la "Une" d'un journal tente de pousser à l'acte d'achat, répondant ainsi aux exigences commerciales des médias. Cette "Une" doit donc susciter intérêt et émotion, afin de sensibiliser le consommateur potentiel du journal. Concernant

la presse quotidienne, Burger (2006) montre que la visée de captation est assumée par la titraille présente en "Une" et en début d'article, tandis que le corps du texte sert la finalité didactique du média, transformant ainsi le consommateur-lecteur en citoyen-lecteur. Sans elle, le lecteur ne saurait pas qu'il existe d'autres espaces qui aborderaient la même information à l'intérieur du journal. La "Une" est annonciatrice et offre à voir un aspect de l'information, plutôt que son ensemble.

Nicolas Hubé explique que « lorsque le sujet est traité en "Une", la dramaturgie événementielle atteint son paroxysme » (Hubé, 2008, 141). Ce point de vue choisi ne l'est pas par le journaliste qui s'est occupé du dossier, de l'hyperstructure ou de l'article à l'intérieur des pages du journal. En effet, l'intérêt de travailler les "Unes" réside en une désolidarisation avec le contrat de communication de Charaudeau, spécifique à la médiatisation des sciences. Dans ce contexte précis de "Une", l'instance de production des titres n'est pas clairement établie : ils ne sont, en règle générale, pas assumés par le journaliste qui a pourtant rédigé l'article à l'intérieur des colonnes. Il en va de même pour l'instance de réception, que l'on ne peut cantonner aux seuls lecteurs des journaux en question. En effet, une "Une" a un impact bien plus important que l'intérieur d'un journal, par le fait même qu'il s'agit d'un objet visuel de captation, opérant comme une vitrine. Mouriquand explique que, « au premier stade de la lecture, c'est simultanément au titre et à la photographie que va l'œil » (Mouriquand, 1997 : 103), sachant que la lecture d'une "Une" se cantonne la plupart du temps à ce qu'il appelle une "première lecture". Bien entendu, l'information en tant que telle agit également sur le désir du potentiel lecteur, d'autant plus qu'elle est mise en forme : les mots sont choisis avec soins, les images et graphiques sélectionnés, afin de multiplier les chances de « passage à l'acte d'achat ». Il s'agit donc d'une vitrine ou d'un sommaire, mais également, de ce fait, d'une publicité. Notons cependant que les informations présentes dans la "Une" ont une forte valeur politique, en tant qu'éléments de captation. Après une étude quantitative, Hubé a montré que « les résultats calculés pour les manchettes et les seconds titres des quotidiens confirment que la politique occupe une place massive en "Une" » (Hubé, 2008 : 89). Nous gageons donc que la nature de l'information en lien avec le climat sera plus de nature politique que scientifique. Cette hybridation de la "Une" en fait un objet sémiotique privilégié, un espace dans lequel est construite l'histoire du changement climatique telle qu'on se la rappellera.

L'audiovisuel restitue, de par sa nature médiatique, les images prises en direct au moment même de l'action. Ces images sont ensuite diffusées, reprises, transformées, proposées à des téléspectateurs hors contexte initial, et dans un nouveau contexte spécifique de communication qui en modifie partiellement la signification, du point de vue du récepteur, en y ajoutant des

commentaires, des analyses, tout discours qui permettrait d'éclairer le téléspectateur. Une même image peut être répétée inlassablement dans le média audiovisuel, ou elle peut n'être utilisée qu'une unique fois. Sa répétition et, parfois, sa transformation, permettent de l'ancrer dans la mémoire collective au moment même de l'événement, d'en faire un thème incontournable sur le moment.

Concernant la presse écrite, il suffira d'une "Une" constituée de l'image et de la titraille adéquates, pour marquer la mémoire collective, pour que l'objet en question devienne un marqueur historique. Certes, l'image se répète et circule en télévision, elle acquiert cependant son rôle de marqueur sociétal au sein de la presse. Les mêmes images servent à illustrer un même événement au travers de médias différents, qu'il s'agisse de télévision ou de presse. L'arrêt sur image, c'est-à-dire l'image statique, offre selon nous un statut particulier, a un impact différent que le défilé d'images. Cet arrêt sur image ferait par ailleurs référence à la technique audiovisuelle du ralenti, qui permet de prendre le mouvement sur l'instant, de ralentir une dynamique de lecture filmique, afin de capter tous les éléments constituant une image.

Les "Unes" peuvent ainsi servir de repère historique. Prenons pour exemples les "Unes" marquantes des campagnes présidentielles, ou de l'événement du 11 septembre, ou du quinquennat de Nicolas Sarkozy. Nombre d'émissions, tant radiophoniques que télévisées, annoncent et décrivent quotidiennement les "Unes" des journaux du jour dans les revues de presse quotidiennes, comme elles annonceraient la couleur du temps. Les événements politiques et sociaux se définissent a posteriori en partie par les images et les titres des "Unes" qui ont traité le sujet. De ce fait, la "Une" devient un objet sémiotique privilégié. Verón l'explicite sous une autre forme : « Dans la mesure où nos décisions et nos luttes de tous les jours sont, pour l'essentiel, déterminées par le discours de l'information, on voit que l'enjeu est bel et bien celui de l'avenir de nos sociétés » (Verón, 1981 : 176).

Les journaux, la presse écrite contribuent à délimiter, à cadrer l'ensemble des sujets importants, qu'ils soient politiques, économiques ou sociétaux. En servant de vitrine pour les lecteurs potentiels, les "Unes" deviennent des marqueurs sociétaux. D'un point de vue historique, les "Unes" se transforment en un objet d'étude inestimable ; d'un point de vue sémiotique, ces "Unes" constituent une étape du chemin qui construit les représentations collectives et sociales qui définissent nos sociétés, et régissent du même coup notre vie, dans ces aspects les plus anodins et quotidiens, comme dans ses traits les plus nobles, au sens politique. Anne Battestini en offre un exemple en étudiant les "Unes" au lendemain du 11 septembre. Comparant les images montrées en boucle à la télévision, servant de repère référentiel, Battestini explique que

> « les photographies des “Unes” ont un autre statut. Elles sont ancrées directement dans le symbolique, sans que celui-ci puisse être défini autrement que comme une rupture dont la nature reste en suspens de sens. Elles renvoient à l’imaginaire d’un “tournant historique et symbolique” qu’elles fixent ». (Battestini, 2002 : 68).

Ajoutons que, lorsque la Bibliothèque Nationale de France propose une exposition sur la presse, elle la nomme *La presse à la Une*, et montre des “Unes” de différents journaux selon les époques qui marquent l’Histoire, non seulement de la presse, mais également de la France : la Commune, la Grande Guerre 14/18, la Seconde Guerre Mondiale, etc. L’exposition se propose de réfléchir aux fonctions de la presse allouées par la presse elle-même, une espèce de vue rétroactive sur ce que devrait être une presse performante. S’il existe un centre national d’archivage audiovisuel connu sous le nom de l’Institut National Audiovisuel, nous considérons que les “Unes” des journaux et magazines constituent plus un lieu de mémoire, une trace en cela qu’elles représentent un thème privilégié de livres retraçant l’histoire d’un journal, d’une époque, d’un événement particulier, d’un homme ou d’une femme, etc.

D’après sa fonction publicitaire, attractive et séductrice, nous pouvons considérer que la “Une” d’un journal touche bien plus de personnes que les lecteurs à proprement parler. La double fonction de la “Une” est d’attirer le regard d’une part, et de mettre en mots et en images l’information saillante du jour afin de la communiquer d’autre part. La presse répond ainsi à son premier devoir d’ordre éthique. Les deux devoirs incombés à la presse seraient de transmettre l’information vers le grand public d’une part, et de donner corps à la voix et aux opinions du grand public afin que les classes dirigeantes en prennent connaissance d’autre part. Les journaux sont à la fois passeurs de l’information et passeurs d’opinions. De ce fait, ils ne peuvent pas assurer l’objectivité dont ils se réclament.

Allant plus avant, notre objectif est de comprendre la formation des images actuelles en lien avec le changement climatique. La représentation majoritaire se construit en fonction des discours et des images proposées à voir par le plus grand nombre. Nous considérons que l’objet sémiotique “Une” répond à cette exposition de représentations majoritaires, et parfois même minoritaires. Les “Unes” permettent une mise en visibilité de la circulation des dires ; elles permettent la manifestation des représentations normatives collectives. Leur rôle de séduction est mis en avant, bien plus que le rôle d’information dévolu de façon éthique à la presse en règle générale.

3. Premières démarches analytiques : les couvertures de livres

A titre comparatif, nous considérons que la “Une” d’un journal quotidien équivaut plus ou moins, en termes de fonctions, au titre d’une œuvre. Besa Camprubi énumère trois fonctions au

titre d'une œuvre : désignative, métalinguistique et séductrice. La fonction désignative qui sert à nommer, à baptiser tout comme le ferait un nom propre, et donc à reconnaître l'œuvre a posteriori, a moins cours dans le monde de la presse. Ainsi que nous l'avons vu, la durée de vie du journal est quotidienne. Le lendemain, le titre est oublié au profit de la nouvelle édition. Même dans le cas du marqueur historique, l'historien ne se réfèrera pas seulement au titre ou à la "Une" pour les identifier, mais également aux données temporelles : la date de parution.

La fonction métalinguistique intéresse bien plus notre étude en cela que le titre, et pour le cas de la presse l'image et le texte positionnés en "Une", disent quelque chose du texte à l'intérieur. Besa Camprubi explique la gêne occasionnée par le titre d'une œuvre « devant l'influence qu'exerce le titre lors de la réception du texte à cause de son caractère d'instruction de lecture » (Besa Camprubi, 2002 : 13). Ainsi, en comparaison à la fonction métalinguistique du titre, la "Une" donne-t-elle une instruction de lecture, une direction spécifique pour comprendre le texte qui suit, elle cadre l'information. Reprenant également les travaux de Genette sur le paratexte (Genette, 1987), Besa Camprubi montre que seul un aspect du texte apparaît dans le titre, qui relève la plupart du temps de la synecdoque, « car elle est partielle et sélective (l'auteur n'a choisi du texte que l'un de ses traits, auquel il a eu recours pour l'intituler) » (Besa Camprubi, 2002 : 13). Nous savons que le titre n'existe pas sans le texte ; titrer, c'est nommer et faire exister une œuvre. L'apparition en "Une" peut-elle vivre sans texte intérieur ? A l'image du dessin de presse de Plantu dans *Le Monde*, ou même de *L'histoire du jour* dans la "Une" du Figaro, il semblerait qu'un élément en "Une" n'ait pas besoin de texte intérieur pour exister, même si ce propos est à nuancer. En effet, la plupart des éléments présents en "Une" d'un journal font un report dans les pages intérieures. Ces éléments servent de sommaire, de vitrine, ainsi que nous l'avons vu en amont.

Ainsi, à l'instar du titre, la "Une" entretient-elle une relation avec l'intérieur du journal, mais également avec son extérieur. Elle est une sorte de passeur de l'intérieur vers l'extérieur pour celui qui assume la "Une", et de l'extérieur vers l'intérieur pour celui qui voit la "Une". Derrida considère que le titre est toujours à la frontière, sur le bord du texte (Derrida, 1979 : 225). Se faisant, le titre ne fait pas partie de l'œuvre, mais il n'en est pas dissocié non plus. « S'il accepterait de s'incorporer à son objet, s'il en faisait partie, comme un de ses éléments internes, une de ses pièces, il cesserait de jouer le rôle qui lui est réservé » (Besa Camprubi, 2002 : 17). Ce rôle correspond à la troisième fonction dévolue au titre, ainsi qu'à la "Une" : la fonction séductrice, ou la stimulation de la curiosité du lecteur. Nous reprenons ici l'idée développée par Besa Camprubi, tout en remplaçant, encore une fois, le titre par la "Une" qui « est bien une intersection, et ceci par sa position "limitrophe" ou "frontalière", qui fait qu[‘elle] regarde à la

fois au-dedans (le texte), dans sa fonction métalinguistique, et au-dehors (le public en général), dans sa fonction séductrice » (Besa Camprubi, 2002 : 21).

La “Une”, tout comme le titre d’un livre, disent-ils quelque chose du texte, mais seulement un aspect, pour le transmettre vers l’extérieur, aux potentiels lecteurs. De ce fait, il est paru intéressant d’analyser les premières de couverture de livres traitant du climat. En effet, notre travail de mémoire de Master 2 Recherche s’emploie à analyser les visuels montrés sur les premières de couverture de livres de vulgarisation scientifique sur le climat. Notre objectif était de comprendre la façon dont était montrée la relation entre l’homme et la nature, essentielle lorsqu’il s’agit de lutter contre le réchauffement climatique, et à l’origine, pensons-nous, des représentations culturelles développées ensuite.

Nous avons structuré nos observations selon trois grandes catégories iconiques : les éléments naturels, les représentants de l’humanité et les éléments non-naturels, liés à la technologie. Deux grandes tendances se sont révélées lors de l’analyse de premières de couverture de livres de vulgarisation scientifique de façon concomitante. Tout d’abord, la nature est montrée comme un élément dysphorique : soit elle représente la hausse des températures, avec la fonte de glaces, la pénurie d’eau, des décors arides et l’omniprésence du soleil, soit elle montre les événements climatiques extrêmes comme des tempêtes et des cyclones. La nature est là pour mettre en évidence les conséquences d’un réchauffement climatique de deux ordres : augmentation des températures et apparition d’événements climatiques extrêmes.

Ensuite, la technologie est un élément destructeur et déshumanisé. L’homme a perdu le contrôle de ce qu’il a créé : usines, structures métalliques emprisonnant la nature, raffineries de pétrole, pompes à essence, etc. Une référence est faite à la bombe atomique, nous permettant ainsi d’établir de façon convaincante le lien entre la technologie et la destruction de la nature. Il est intéressant de noter que l’homme n’est pas associé à la technologie. Au contraire, il la subit au même titre que la nature subit et lutte contre la technologie. Et de fait, que ce soit face à une nature dysphorique ou face à une technologie galopante, l’homme est en danger. Il apparaît toujours dans une toute petite portion de l’image en comparaison à la nature ou à la technologie, très souvent inactif et regardant vers le ciel. Son statut d’observateur peut ainsi être interprété selon deux pistes : la piste scientifique et la piste divine[21]. En tant que scientifique, l’homme doit observer afin de comprendre. Cependant, nous avons pu voir que le climatologue ne se contente pas de regarder le ciel pour comprendre le fonctionnement actuel du climat. Il a besoin d’outils technologiques performants. Au demeurant, le ciel revêt un statut climatique important : là

[21] Ne dit-on pas par ailleurs que la science est la religion du XXIe siècle ?

circule l'atmosphère en train de se réchauffer. C'est également le domicile choisi par Dieu. La disparition de l'homme peut être vécue comme une punition divine. L'homme devient ainsi la première victime du réchauffement climatique. La nature évolue de façon dysphorique, cependant elle est toujours présente.

Suite à cette étude datant de 2008, et aux vues des événements médiatiques survenus dans les années 2009 – 2010 à propos du changement climatique, la question se pose de savoir si ces représentations ont évolué. Selon Moirand, et la titraille, et plus largement l'annonce d'un sujet en "Une" contribuent à marquer la mémoire collective actuelle et historique. Faisant cela, les "Unes" contribuent à alimenter une norme majoritaire, une représentation culturelle de l'objet de science intégrée et validée par le plus grand nombre. Nous pensons donc que la "Une" offre à voir une représentation normée, majoritaire et largement acceptée de l'objet de science, et nous faisons l'hypothèse que cette représentation circule dans notre univers social français.

III. De la circulation

Analyser la circulation médiatique est une problématique certes récente, qui se développe cependant très rapidement. A l'origine de la question de la circulation, la vulgarisation scientifique avait la part belle concernant la transmission de connaissances. Nombres de linguistes se sont intéressés à la transmission auprès d'un public qui ne serait en position ni d'apprentissage, ni de désir d'apprendre. La circulation de connaissances au sein des médias concernerait plus volontiers la transmission d'informations afin de permettre les populations d'avoir une opinion avertie sur un sujet scientifique. Deux approches proposent de travailler la circulation : la trivialité d'Yves Jeanneret et le concept de circuit culturel proposé par Anabela Carvalho et Jacquelin Burgess, dans la continuité des recherches relatives à la Critical Discourse Analysis (maintenant CDA).

A. La trivialité comme théorie de la circulation sociale

Depuis de nombreuses années, Yves Jeanneret s'intéresse à la circulation, objet communicationnel par nature. Ce que Jeanneret nomme *trivialité* est à la fois une réflexion théorique sur la communication et une méthode d'analyse concernant l'étude de ce qu'il appelle les "êtres culturels". S'appuyant initialement sur la philosophie des particules élémentaires de Gabriel Tarde, la trivialité s'intéresse à la propagation d'une idée, propagation qui selon Jeanneret n'est plus une dégradation de la signification, mais un enrichissement, une forme de création par l'acte de communication supposant les trois actions que sont la transmission, l'interprétation et la reproduction. Tout comme la sémiologie, la trivialité se propose de travailler le sens, mais intégré dans son contexte social et matériel. Sont pris en compte le médium et la

médiation, d'après la théorie médiologique de Debray, pour qui la transmission est déjà une forme de pouvoir et non un de ses prolongements. Ainsi, Jeanneret explique-t-il que « … c'est la circulation des objets dans le social, et donc la transformation permanente des représentations culturelles, qui sont portées au rang de processus social structurant » (Jeanneret, 2008 : 32).

Un être culturel correspondrait à une idée circulant, sa circulation étant marquée par une certaine matérialité, ainsi que l'explique Wrona : l'être culturel devient un complexe associant « objets matériels, textes et représentations, ayant pour caractéristique d'élaborer des idées des savoirs, des jugements » (Wrona, 2009). Un être culturel peut donc se transmettre au travers des discours, mais également au travers des pratiques en lien avec les actes de communication. Analyser un être culturel selon le principe de trivialité suppose donc une connaissance en analyse de discours, mais également une connaissance sociologique des comportements vis-à-vis de certaines pratiques en lien avec les êtres culturels en présence. Les êtres deviennent culturels du fait même de leur circulation et de leur altération positive et créative. Prenant pour exemple la lecture, Jeanneret explique que l'acte de lecture est conditionné par le livre en tant qu'objet, mais également par les représentations qui lui sont associées. La somme de l'objet, de la pratique et de la représentation constitue ce que Jeanneret nomme un "être culturel".

Parlant du moment de l'interprétation, Jeanneret n'évince pas l'approche sémiotique, mais critique la pensée structuraliste saussurienne et milite pour une sémiotique ouverte non fondée sur une structure, trop rigide pour appréhender des êtres culturels par essence mouvants. La trivialité prend en compte l'ensemble de la chaîne communicationnelle de production – transmission – réception d'un être culturel, considérant que la production et la transmission médiatique anticipent la réception et l'interprétation, tout comme la réception devient elle-même production pour celui ou celle qui se trouve dans cette position. Il s'agit selon Jeanneret d'un processus de médiation.

Cependant, si la commune mesure voudrait voir en un acte de communication un élément lisse et stable, fluide, à l'instar de Verón, Jeanneret considère cet acte comme un objet discontinu, dont l'appropriation par les usagers se fait de façon aléatoire. La multiplicité des appropriations sociales de l'objet est nommée "polychrésie" par le chercheur qui voit en ce néologisme un moyen de parler de la multitude des possibles appropriations d'un être culturel. Ainsi le processus d'interprétation est-il considéré comme discontinu et ne peut se définir de la même façon au niveau de la production et de la réception, elle-même devenant un lieu de production.

Cette réflexion guide la pensée de Jeanneret vers la notion de réécriture ou de reproduction, dans son aspect historique. Les disciplines de l'archive deviennent pour le chercheur un nouveau lieu de trivialité, où les êtres culturels, du fait même de leur archivage, se transforment au profit de l'histoire. Pour cette raison, Jeanneret s'intéresse au processus d'archivage en termes d'objets, de gestes et de techniques. Reprenant la pensée de Foucault sur l'archive, Jeanneret considère que la trivialité contribue à la construction des rapports de savoir et de pouvoir, et que, dans ce domaine, l'archivage définit « un certain pouvoir-faire de la culture » (Jeanneret, 2008 : 61).

Une problématique inhérente au travail doctoral en regard de la trivialité reste la solitude du/de la chercheur.e en formation. Malgré l'accompagnement permanent dont le/la chercheur.e est l'objet, tant dans son laboratoire que dans l'entreprise, le/la doctorant.e est seul.e face à ses choix épistémologiques. Il/elle doit faire avec son degré d'objectivation, avec ses compétences et ses connaissances, son histoire personnelle. En tant que sujet parlant, le/la chercheur.e prend une part active à la construction de sa recherche, il/elle n'est pas le simple observateur qui retranscrit[22]. Si le travail doctoral est l'occasion d'approfondir ses compétences et connaissances, de pousser la réflexion théorique, l'étudiant.e ne peut s'approprier une discipline qui lui est, à l'origine, inconnue. L'approche triviale demande une maîtrise médiologique, sémiologique et sociologique qu'un travail de groupe permet de concevoir. Ainsi que nous l'avons montré dans le deuxième chapitre, un/une scientifique ne peut être expert en tout, il/elle peut cependant contribuer par son travail à la totalité que formerait une analyse triviale. Concernant plus directement notre étude, notre parcours personnel nous guide plus vers une sémiologie interprétative et qualitative issue de la linguistique structurale. Nous avons vu que la créativité scientifique venait du croisement des disciplines. Ainsi la multidisciplinarité à l'œuvre dans cette théorie nous permet-elle de réfléchir différemment les approches sémiologiques auxquelles nous sommes formée, et de repérer les manques de cette théorie selon nos attentes, notamment méthodologiques, pour les combler selon un point de vue multidisciplinaire, si cela est possible.

Afin de se construire en tant qu'"être culturel", le changement climatique suppose des pratiques et des objets. Eteindre la lumière ou les appareils en veille est de l'ordre du quotidien, adopter une législation spécifique aux transports relève du politique, discuter d'une éventuelle taxe carbone a lien avec l'économique. Tous nos actes, tant dans la sphère publique que dans la sphère privée, conditionnent le changement climatique : soit par la lutte conscientisée, soit par la contribution, consciente ou non, au changement climatique. En cela, le changement climatique devient un sujet d'analyse inépuisable du point de vue de nombreuses disciplines (sociologique, anthropologique, cognitive, politique, économique, etc.).

[22] L'interprétand d'Anne-Marie Houdebine.

La pratique culturelle d'un point de vue communicationnel qui intéresserait notre étude sur le changement climatique serait liée aux médias et notamment à la lecture du journal. Une analyse de la production et de la pratique culturelle de notre "être culturel" relèverait donc de la sociologie des médias ainsi que de la sémiologie. Sans être pour autant ni sociologue, ni médiologue de formation, nous pouvons appréhender l'aspect médiologique du journal quotidien au sein de notre étude au travers d'études menées par des spécialistes en leur domaine sur le sujet. Cependant, la question se pose de savoir si la pratique culturelle doit être spécifique à l'objet, comme c'est le cas pour la lecture et le livre. Car un journal quotidien peut conditionner la pratique culturelle de tous les êtres culturels en présence en son sein. Une revue spécialisée dans la question climatique, comme *L'Usine à GES*, destinée aux professionnels du changement climatique, pourrait être considérée comme une pratique culturelle spécifique à l'être culturel changement climatique, mais ne permettrait pas de rendre compte des représnetations majoritaires d'un sujet particulier.

La pratique de la lecture ne correspond pas exactement à ce que nous avons montré à propos des "Unes". En effet, la lecture appelle une forme de geste conscient de la part du lecteur, qui prend un livre ou le journal, s'installe confortablement ou se cramponne à une barre de métro, met ses lunettes, allume la lumière si le soir tombe et se plonge dans la lecture. Si certains lecteurs s'attendent à recevoir de l'information, d'autres "receveurs" n'en ont pas conscience, passent devant le kiosque à journaux, la librairie, les colonnes Morris, ou tout simplement captent, ou même capturent la vue d'un journal dans les mains d'un lecteur attentionné, ou d'un passant qui n'a pas encore lu son journal. Cette réception non consciente contribue à développer les représentations, de la même manière que la réception conscientisée et active, nommée lecture. Pouvons-nous dans ce contexte parler de pratique involontaire, mais qui contribue de la même manière à la construction d'une trivialité de l'être culturel ?

Le changement climatique participe selon nous de la culture triviale en cela qu'il conditionne en partie les représentations, ainsi que nos comportements en lien avec la consommation énergétique, et, a fortiori, avec la consommation en général. Et là peut par ailleurs résider la question de l'ancrage et de la normalisation des représentations climatiques, à savoir les objets et les pratiques associés aux représentations du climat.

B. Le circuit culturel du changement climatique

Parlant de circulation, Carvalho et Burgess proposent également une conceptualisation permettant de rendre compte du circuit culturel emprunté par le changement climatique, sur le modèle des Cultural Studies.

D'origine anglo-saxonne la proposition méthodologique déployée par les auteures s'appuie sur un courant d'analyse du discours résolument interdisciplinaire. En effet, la Critical Discourse Analysis (maintenant CDA) offre aux chercheur.e.s la particularité de s'ouvrir à d'autres disciplines des sciences sociales. Par exemple, Theo Van Leeuwen et Ruth Wodak proposent une analyse du discours tournée vers l'histoire et la sociologie politique. La psychologie et le cognitivisme prennent une grande place dans les travaux de Teun A. Van Dijk tandis que Michael Billig se situe davantage dans la lignée des philosophes du langage, d'un pont de vue rhétorique (Wittgenstein, Austin, Searle). La CDA s'appuie systématiquement sur une autre discipline, permettant ainsi l'enrichissement permanent, tant du point du vue théorique que du point de vue méthodologique.

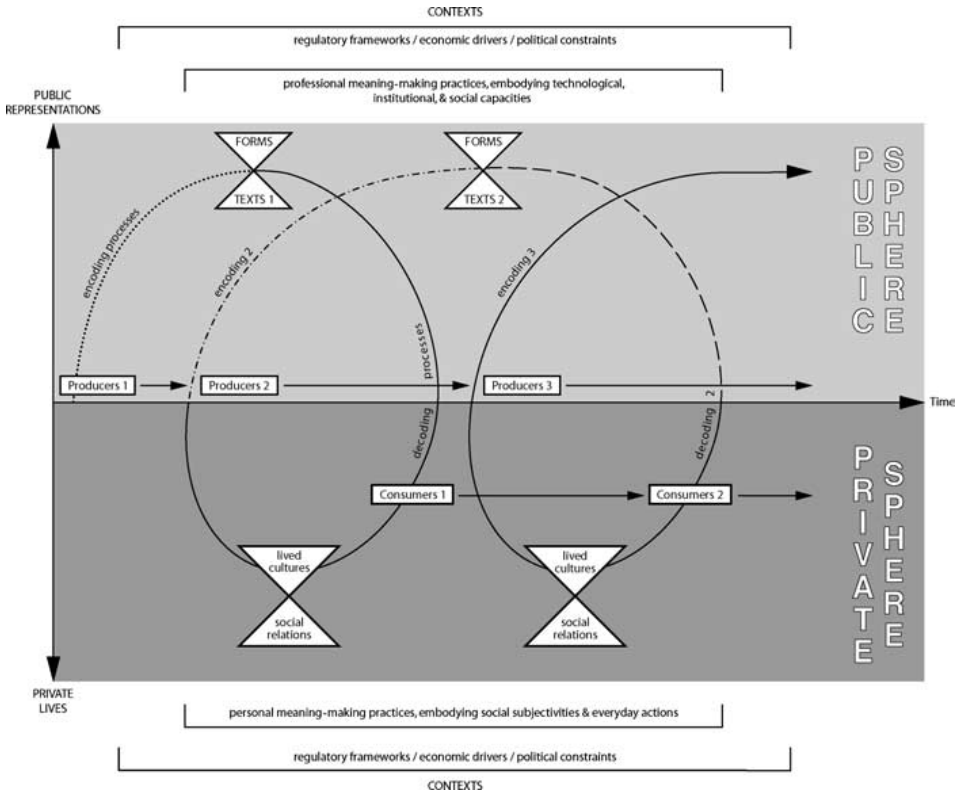
Adoptant l'angle du risque afin d'appréhender l'univers représentationnel en lien avec la changement climatique, Carvalho et Burgess proposent une étude basée sur la CDA (Van Dijk,1988 ; Fairclough, 1995), en y joignant, ainsi que le veut ce courant, une nouvelle méthode d'analyse bâtie sur les cultural studies. Elles expliquent que « the model known as the circuit of culture has semiotic processes of "encoding" and "decoding" meanings in verbal and visual textes, constrained by contextual factors » (Carvalho et Burgess, 2005 : 1458), « le modèle connu de circuit culturel comprend des processus sémiotiques de significations encodés et décodés dans les textes tant discursifs qu'iconiques, limités par le contexte » en français, proposant également une analyse à au moins deux niveaux : l'encodage et le décodage. Si cette méthodologie ne se forme que sur les textes, qu'ils soient verbaux ou visuels, elle prend en compte le contexte dans lequel sont constitués et perçus ces textes : les éléments de production et de réception, qui configurent également les significations véhiculées par les médias. A l'instar d'Habermas, Carvalho et Burgess considèrent que les professionnels des médias produisent des textes qui circulent, et qui, par là même, aident à définir la sphère publique (Habermas, 1989).

L'approche de la CDA permet d'envisager le discours en tant que pratique sociale, l'objectif étant non pas de comprendre le discours médiatique en soi, mais de le réintégrer au sein de la pratique discursive afin de comprendre les liens entre les textes et les relations sociales telles que la répartition des pouvoirs, les valeurs et idées dominantes, etc. Les discours médiatiques gardent en leur sein des traces des contextes sociaux qui ont contribué à les produire, et qui, de ce fait, influencent la façon dont les consommateurs de médias lisent et agissent sur le monde qui les entoure. Ainsi, la CDA inclut-elle dans sa méthode d'analyse et le discours et le contexte.

Les chercheures rendent compte de trois moments importants dans l'histoire diachronique du changement climatique dans la presse anglaise, représentée par trois journaux quotidiens considérés comme les plus sérieux (*The Independent*, *The Times* et *The Guardian*) et donc

retraçant de façon détaillée les problématiques liées au climat. Les chercheures tentent de montrer le circuit emprunté par les représentations sociales du changement climatique, entre sphère privée et sphère public. Les trois périodes vont de 1985 à 1990, de 1991 à 1996 et de 1997 à 2003, l'analyse s'arrêtant à cette date. Le modèle permet une analyse médiatique à travers une temporalité de l'ordre de la décennie.

Figure 13 : Modèle diachronique des circuits de la culture (développé à partir de la proposition de Johnson (1986) et retravaillé par les auteures)



Mêlant les représentations d'ordre privé, ou représentations individuées, et les représentations d'ordre public, diffusées par les médias, la figure no. 13 propose une forme de récursivité inhérente au processus de communication, dans laquelle les producteurs et les consommateurs ont un rôle actif. Au sein de la sphère privée sont incluses les relations sociales, sous-entendu les discussions amicales et/ou familiales. Il en ressort le fait que les consommateurs peuvent à leur tour devenir des producteurs. Le circuit proposé par Carvalho et Burgess n'est donc pas circulaire : on ne revient jamais au point de départ et la transformation de l'objet analysé se fait tant dans le temps (diachronique) que dans l'espace, alternant entre sphère privée et sphère publique.

Au sein de l'analyse d'une période mise au jour, Carvalho et Burgess prennent en compte également trois moments : la production, l'analyse textuelle (textual analysis) et la consommation (consumption) qui permet de créer de nouveau un moment de production et donc

de faire circuler l'objet analysé. L'étude de la production peut être envisagée au travers de l'analyse sociologique des professionnels du journalisme utilisant les théories du "framing" afin de définir les événements qui vont marquer la journée médiatique. La difficulté inhérente au travail journalistique en regard du changement climatique reste les gaps infranchissables entre trois éléments. Le temps, l'espace et les causalités du changement climatique sont incompatibles avec les trois notions fondatrices du journalisme moderne que sont l'originalité (novelty), la nouveauté (recency) et l'attachement aux faits, à la véracité (factuality) (Carvalho et Burgess, 2005 : 1459). De ce fait, malgré le fait qu'il tente de s'appuyer sur des événements d'ordre politique, le journalisme traitant du changement climatique a une marge de manœuvre plus importante dans la façon de relater les faits et contribue davantage à la mise en forme de représentations au regard des sphère privées. D'autant que le choix des journaux permet également un traitement du sujet plus en profondeur : il s'agit des journaux dits sérieux.

C. Problématiques liées à une analyse de la circulation des représentations

Sans parler explicitement de circulation, Eliséo Verón s'intéresse aux textes de fondation, car son objectif est de comprendre la manière dont ces textes sont ensuite utilisés dans le processus de recherche, puis dans la vie sociale. Il indique que la production est finie, tandis que la reconnaissance est, de son côté, infinie. Cela signifie qu'un texte fondateur peut être repris, transformé, exploité en fonction des idéologies en présence lors d'une époque donnée : structuralisme, distributionnalisme, générativisme, mais également capitalisme, communisme, etc. Sa reconnaissance n'a pas de limite dans sa circulation. Rappelons également que la théorie des fondations de Verón s'appuie sur trois moments que sont la production, la transmission et la reconnaissance. De même, Jeanneret propose une analyse de la trivialité des êtres culturels en fonction de la production, de la transmission et de la réception. Enfin, Carvalho et Burgess offrent également à lire une étude des circuits culturels fondée sur la production, l'analyse textuelle et la consommation. La circulation comprend donc trois moments phares, représentatifs d'un acte de communication. Dans cette perspective, l'acte de communication ne peut être mis de côté, car il conditionne la circulation. La réappropriation de l'acte de communication dans son entier par l'analyste suppose donc la remise en question d'un fondement des sciences linguistiques de filiation saussurienne : l'immanence.

Même si les trois moments divergent dans leur nominalisation selon les théories de la CDA, de la trivialité et de la sémiotique, nous retrouvons systématiquement un avant, un pendant et un après, une production, une transmission, une réception. Les chercheur.e.s s'intéressant à la

circulation médiatique tentent d'analyser ces trois moments. Et de cette prise en compte vient la difficulté suivante et inhérente à l'analyse de la circulation : la multidisciplinarité.

Si cette multidisciplinarité à l'œuvre dans le parcours de recherche offre une latitude méthodologique plus étendue à l'analyste, elle englobe toutes les problématiques liées à cette proposition de recherche : l'intercompréhension entre disciplines, la communication des résultats, la prise en compte de chacun des courants de recherche utilisés, sans amoindrir l'un au profit de l'autre. Cela doit constituer une collaboration dans le plein sens du terme : chaque discipline est indispensable au tout, qui n'existerait pas sans la somme des disciplines. Car cela va sans dire, un.e sémiologue ne peut entreprendre des études sociologiques, un.e sociologue des médias ne peut s'improviser sémiologue ou linguiste.

A l'instar de la problématique inhérente à la trivialité de Jeanneret, Carvalho et Burgess montrent que l'étude des circuits culturels passe également par une multidisciplinarité, considérée comme « extremely challenging although vital if social constructions of risk are to be properly understood » (Carvalho and Burgess, 2005 : 1960). En effet, selon elles, l'étude des circuits culturels passe par des entretiens d'ordre sociologique auprès des journalistes et de leurs sources, d'analyses de discours tant quantitatives que qualitatives et incluant de nombreux médias, et par une étude ethnographique auprès des différents publics en réception. Autant dire qu'il s'agit d'un programme très difficilement réalisable au sein d'une équipe de recherche, absolument impossible dans le cadre d'une thèse de doctorat.

Dans le cas qui nous occupe, la production se matérialise selon deux conceptions. Soit il s'agit de l'origine de la production médiatique en tant que telle. Dans ce contexte, deux approches sont envisageables. Le moment de la production peut être analysé par l'analyse du discours concernant, selon le modèle de Verón, les discours des agences de presse, tout en gardant à l'esprit que ces éléments constituent également des textes en soi produits dans un contexte spécifique. Il peut également être appréhendé du point de vue de la sociologie des médias. Ce travail de compréhension de la production d'informations sur le changement climatique dans des journaux quotidiens français a été réalisé par un sociologue des médias, Jean-Baptiste Comby, dans son travail de thèse soutenu en 2008. A la suite d'un parcours méthodologique dense (entretiens auprès de journalistes, compréhension du fonctionnement d'une maison d'édition de journaux et analyse de contenu), Comby a mis en évidence que le thème du climat a connu ce qu'il nomme une « fait-diversification », une forme de simplification du sujet, et une descente du sujet de l'international au local, une descente en proximité, afin de rendre le problème climatique plus vivant aux yeux des récepteurs profanes. Sur la base de ces

éléments, Comby insiste sur le fait que, « du point de vue de l'information, cela se traduit par un traitement qui se focalise sur les conséquences du problème climatique plutôt que sur ces causes. La transformation sociologique du groupe des journalistes spécialisés "environnement" au cours des années 1990 favorise un traitement déconflictualisé des enjeux climatiques » (Comby, 2008 : 5).

La seconde conception envisagée serait alors l'appréhension de l'origine des représentations en lien avec le climat. Nous avons pu apprécier la valeur scientifique de l'objet de recherche *changement climatique*. Aussi pouvons-nous penser que le lieu de production, le texte de fondation des représentations climatiques se situe davantage dans les sphères scientifiques et dans les discours assumés par des scientifiques que dans les discours des agences de presse ou des journalistes. Une analyse des discours scientifiques s'avère donc pertinente pour appréhender les représentations à l'origine de la production médiatique qui circulent jusque dans les sphères sociales qui ne connaissent pas le climat d'un point de vue scientifique ou professionnel. Gardons cependant à l'esprit que les représentations ne se construisent pas seulement au travers des discours scientifiques, elles sont traversées par des textes d'origine variée car de nombreuses sphères sont en jeu dans la prise en compte sociale de l'Objet changement climatique (politique, économique, sociale).

Concernant l'interprétation du message médiatique, la part belle revient selon nous à la sémiologie interprétative déployée par Barthes et redéfinie par Houdebine. Nous verrons cependant dans le chapitre cinq que cette sémiologie met de côté le continuum qui bâtit un acte de communication et ne permet pas, de par son fondement structuraliste attaché à l'immanence, la prise en compte du contexte et de la production dans l'acte de communication. En effet, la sémiologie des indices dont nous nous faisons l'écho positionne l'analyste comme un archi-récepteur. Seule la réception semble importante, et inclut l'interprétation du message.

Afin de prendre en compte les trois moments attachés à un acte de communication, nous nous proposons de discuter dans le chapitre suivant la méthodologie la plus à même d'en rendre compte.

La problématique suivante, inhérente à une forme de multidisciplinarité au sein de notre étude, serait la comparaison des résultats de chacune des analyses. D'un point de vue multidisciplinaire, comment comparer les résultats d'une étude sociologique, d'une étude sémiologique, et d'une étude ethnographique ? Si l'on considère que l'ensemble des données peuvent être analysées selon un point de vue sémiologique, dans quelle mesure pouvons-nous mettre au même niveau d'analyse des études de presse avec des analyses de discours in vivo, au

travers, par exemple, de focus groupes, ou d'entretiens avec des scientifiques ? De nouveau la question de la mise en commun des résultats apparaît.

CHAPITRE 4 – LES REPRESENTATIONS CLIMATIQUES ACTUELLES, DU TEMPS QU'IL FAIT AU RECHAUFFEMENT GLOBAL

« Le temps qu'il fait semble déjouer les tentatives de description. Il n'est en effet que nuances, variétés et variations, et appelle plus volontiers l'évocation ou la comparaison que l'analyse ».

Martin de la Soudière, 1999 : 29

Plus que sur les mots, notre intérêt se porte sur les images, les représentations en construction au travers des discours, iconiques comme linguistiques. L'état de l'art qui suit fait le point sur les travaux menés sur les représentations liées au climat d'abord, puis au changement climatique ensuite. Cet état de l'art réunit les travaux de linguistes, de sémiologues mais également d'historiens qui ne s'attachent pas à découvrir la vérité, mais une réalité de l'histoire autrement appelée imaginaire.

Nous ne nous efforcerons pas de retracer l'histoire du climat d'un point de vue physique. Connaître l'évolution du climat en tant que telle ne nous intéresse pas[23]. A l'inverse, comprendre les différentes appréhensions de l'homme face au climat semble tout à fait pertinent. Comprendre la façon dont les hommes ont perçu les climats et les saisons est pour nous d'une importance capitale : il s'agit du terreau qui a construit les représentations au fil du temps, qui se superposent et qui persistent dans les discours actuels, médiatiques comme scientifiques. Que reste-t-il des représentations une fois qu'elles sont passées par la moulinette médiatique ? Quelles ont été les transformations opérées ? Ces transformations sont-elles perçues ?

L'histoire des imaginaires climatiques proposée par Boìa répond à cette attente. De façon chronologique, Boìa retrace la perception des aléas du temps, saison après saison, année après année, pour construire les grandes tendances au nombre de trois : l'aliénation, le déterminisme et le positivisme climatiques. Il retrace « l'histoire de l'imagination humaine stimulée, parfois même enflammée, par les manifestations du climat » (Boìa, 2004 : 13), considérant que ces imaginaires ont en partie conditionné les sociétés actuelles. Les climats ont permis d'expliquer la diversité humaine, les différences entre les populations, d'un point de vue psychologique et anthropologique. Ils autorisent de retracer la marche de l'Histoire : « la dynamique du processus historique, le progrès et la décadence, l'essor de certaines civilisations et la stagnation ou la régression des autres » (Boìa, 2004 : 12). Ils donnent cours à une vision dramatisée à l'excès de

[23] Pour une histoire détaillée du climat, Emmanuel Le Roy Ladurie propose une étude complète dans les ouvrages *Histoire humaine et détaillée du climat,* tomes 1, 2, 3.

cette même marche de l'Histoire, proposant les événements climatiques extrêmes comme des réponses aux comportements humains.

I. De la représentation

La notion de représentation est inextricablement liée à celle d'image. « Sous des appellations diverses, elle traite de la question du rapport entre la *signification*, la *réalité* et son *image* », explique le *Dictionnaire d'analyse du discours*, dirigé par Maingueneau et Charaudeau (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 502-505). D'un point de vue discursif, et pour reprendre le travail de Patrick Charaudeau, la représentation discursive construit et structure le réel « à travers des images mentales, qui sont portées elles-mêmes par du discours ou d'autres manifestations comportementales des individus vivant en société. […] En bref, les représentations témoignent d'un désir social, produisent des normes et révèlent des systèmes de valeurs » (Charaudeau, 2005 : 35). Les représentations discursives telles que définies par Charaudeau se constituent dans un processus impliquant les savoirs de connaissances et les savoirs de croyance dans le rapport de perception-construction que l'être humain entretient avec le réel, et du point de vue de la norme, forme globalisante. Ces représentations sont souvent données pour le réel lui-même, mêlant ainsi leur rôle de présentation et de représentation. Le sémiologue Louis Marin argumente cette idée de la façon suivante : représenter, c'est à la fois mettre à la place de l'objet, du référent absent, être une effigie en lieu et place ; et c'est également être présent, donner une représentation. Le signe re-présente, en cela qu'il est mis pour le référent, symbolise et prend forme dans un contexte qu'il alimente et explicite en même temps.

> « Un des modèles parmi les plus opératoires construits pour explorer le fonctionnement de la représentation moderne – qu'elle soit linguistique ou visuelle – est celui qui propose la prise en considération de la double dimension de son dispositif : dimension « transitive » ou transparente de l'énoncé, toute représentation *représente* quelque chose ; dimension « réflexive » ou opacité énonciative, toute représentation *se présente* représentant quelque chose », devenant un objet en soi (Marin, 1989 : 73).

Double-relation vers l'intérieur, concernant sa constitution (connaissances et croyances) et double-relation vers l'extérieur, concernant sa perception (présenter et représenter), la représentation peut également être triple eu égard à son référent, selon les propos de Marin. La représentation se construit tout d'abord au travers d' « opérations de découpages et de classement qui produisent les configurations multiples grâce auxquelles la réalité est perçue » (Chartier, 1994 : 411). Malgré les critiques de Marin envers la sémiotique structurale, il s'agit bien là d'une façon de structurer le monde au travers de la représentation. Cependant, il ne s'arrête pas là et explique que la représentation sert également à définir le statut social, « exhiber

une manière propre d'être au monde, à signifier symboliquement un statut, un rang, une puissance » (Chartier, 1994 : 411). La représentation n'est pas seulement celle de l'objet dont il est question, elle implique également les énonciateurs, qui ont chacun une image de l'énonciateur face à eux. Enfin, la représentation est également celle d'une communauté, d'un pouvoir, la permanence d'une identité en constante évolution (cf. Marin, 1998), elle est socio-culturelle.

Pour Grize, une schématisation se rapproche d'une représentation. Voici ce qu'il en dit.

> « Une schématisation n'est pas faite d'un seul énoncé. Elle ne l'est pas non plus d'une simple succession d'énoncés. C'est une structure, un système diront certains, dont les éléments soutiennent entre eux des relations multiples. Ainsi les énoncés sont organisés en configurations de dimensions variables, lesquelles configurations à leur tour se composent pour constituer un tout » (Grize, 1990 : 73).

Cette structure schématique, ou représentationnelle, dont parle Grize, et qui est intrinsèque au discours, se voit constituée par les relations énonciatives qu'elle induit à l'intérieur du discours et de la posture énonciative. A l'image du travail sur l'énonciation fondé par Benveniste, Grize considère que, « pour qu'il y ait sens, il est nécessaire de postuler une double activité, celle du locuteur d'une part, et celle du "locuté" » (Grize, 1990 : 92). Même si la configuration épistémologique repose sur une forme de structuralisme en immanence, Grize adopte un point de vue tourné vers les instances de production et de réception des énoncés. La représentation, ou la schématisation selon son propre métalangage, s'appuie donc sur les énoncés, sur le fait qu'ils soient produits, et sur le fait qu'ils soient perçus, ou reçus, d'une certaine manière.

Grize explique également que « dans une perspective dialogique, toute schématisation a des effets de sens sur l'interlocuteur, elle induit des idées, des sentiments, de l'assentiment, de la réprobation » (Grize, 1990 : 91). Les effets de sens ainsi nommés par Grize incluent plus que le discours en lui-même. La nature d'une représentation ne repose-t-elle pas sur cet ensemble que proposent les discours et les sentiments et valeurs induites par ces mêmes discours ? Cela présuppose de s'intéresser non seulement aux discours médiatiques, mais également à la réception de ces discours, et à la production des discours dans un contexte social, historique et culturel donné. La représentation traverse ainsi les sphères et se chargent de différentes significations, elle est multiple.

II. L'histoire des imaginaires du climat

La traduction « imaginaire » de l'anglais dans le titre de l'ouvrage ne va pas de soit, puisque le titre original de son livre est *The weather in the imagination.* L'imagination est une création humaine, l'imaginaire est une construction. Cet imaginaire que Boìa tente de retracer, il n'en donne pas une définition claire, expliquant simplement que l'« on ne saurait confondre l'objet le plus simple avec son image ou sa représentation, et d'autant plus, les structures complexes de la nature ou de la société » (Boìa, 2004 : 8). L'imaginaire a donc à voir avec l'imagination, c'est-à-dire de source humaine, mais également avec l'image dans son acception de représentation d'un objet du réel. Boìa continue en expliquant que « la réalité n'est pas "absorbée" telle quelle par l'esprit humain. Elle ne peut être qu'"adaptée" et inévitablement obligée de se plier à nos règles du jeu » (Boìa, 2004 : 8). Ce qu'il appelle « règles du jeu » sont des contraintes sociales et culturelles, qui obligent à voir les choses d'une certaine manière. « Notre image du monde est soumise à une multitude de variables historiques, sociales et culturelles » ; ces variables, associées aux représentations du monde, constituent les imaginaires de la pluie et du beau temps que Boìa se propose d'explorer.

A. *Géographie du climat*

Selon les propos de Boìa, le climat peut être décrit de la même façon que l'espace : en suivant des cercles, à l'image d'une sémiosphère. Pour Jouri Lotman, la sémiosphère se définit comme « l'espace sémiotique nécessaire à l'existence et au fonctionnement des différents langages, et non en tant que somme des langages existants » (Lotman, 1999 : 10). Elle correspond à l'espace sémiotique complet occupé par une culture donnée, il s'agit en cela d'une mise en spatialisation des éléments d'une culture par rapport aux autres cultures qui l'entourent et la nourrissent notamment. Durant l'Antiquité, les terres lointaines constituaient nécessairement les endroits où vivaient des peuples barbares, qui connaissaient des climats quasiment insoutenables, les frontières géographiques marquant les limites climatiques. Si l'image sémiosphérique, concentrique, du climat a disparu grâce à une connaissance géographique et climatique étendue à la planète, celle de la frontière climatique reste encore présente aux esprits, si l'on en croit l'épisode médiatique français en lien avec l'événement nucléaire de Tchernobyl, et le voyage du nuage radioactif qui s'arrêta aux frontières françaises (faute de papiers en règle ?).

Un élément non naturel comme un accident nucléaire se mue en élément naturel : le nuage. La centrale nucléaire Lénine, située sur le territoire ukrainien, fut le théâtre d'un accident nucléaire sans précédent, car classé au niveau 7 sur l'échelle internationale des événements

nucléaires (INES)[24]. La situation française relève de l'exception quant au traitement politique et médiatique du problème, qui s'est posé de la même manière à tous les pays de l'Europe, et par la construction même de l'événement médiatique.

Sans entreprendre une analyse médiatique poussée sur le sujet, l'accident, qui a eu lieu le 26 avril 1986, a eu une répercussion bien différente en France, en comparaison des autres pays européens de par la position nucléaire spécifique à la France. En effet, lorsque de nombreux pays prennent des mesures afin de ne pas confronter les populations aux radionucléides, la France, par le biais de communiqués de presse assumés par le ministère de l'agriculture, le ministère de la santé, et le Service Central de Protection contre les Rayons Ionisants (maintenant SCPRI) déclare ne courir aucun danger. Mieux, lors du bulletin météorologique présenté par Brigitte Simonetta sur Antenne 2, il est expliqué que la France est protégée du nuage nucléaire grâce à l'anticyclone des Açores : une caractéristique climatique du territoire français permet ainsi au nuage radioactif de s'arrêter à la frontière. Le climat sauve la France. Si l'énoncé concernant l'arrêt du nuage aux frontières françaises n'a jamais été prononcée par le Professeur Pellerin, alors à la tête du SCPRI, elle est largement relayée dans les médias, *Libération* en tête, notamment dans l'édition du 2 mai 1986.

Cet épisode médiatique est marquant selon nous à deux égards. Tout d'abord du point de vue de la construction médiatique d'un événement, qui fait encore date à l'heure actuelle. En effet, nous entendons encore aujourd'hui parler du nuage radioactif qui s'est arrêté à la frontière française. Ensuite, le fait que la protection dont bénéficie la France vienne de son climat, national dirons-nous.

B. Le climat comme outil divin

Depuis que l'Homme raconte des histoires, le temps qu'il fait est l'objet de nombreux mythes et légendes. Le climat, ou du moins l'événement climatique qui fait date, a pour origine la justice divine ; il offre aux Dieux, puis à Dieu, ainsi qu'à la Nature divinisée et en amont du monothéisme, et plus tard, tout un arsenal d'armes prêtes à l'emploi pour punir les Hommes, ou certains hommes. Ce n'est que dans un second temps que les événements climatiques extrêmes sont considérés comme l'effet pervers de l'action abusive de l'Homme sur la planète, et non sur le climat directement, car pendant de longues années nous avons crus qu'il nous était impossible de modifier le climat, malgré de nombreux essais.

[24] La seconde fois que ce niveau a été atteint fut l'accident nucléaire de Fukushima, le 11 mars 2011.

Dans un cas comme dans l'autre, il s'ensuit une logique générique de la punition suivant le péché. Une mise en regard systématique entre la nature et la culture permet de cheminer de façon historique entre les différentes représentations climatiques qui ont marqué l'histoire du Monde.

Pour revenir aux sphères, on les voit disparaître dans les années 1500 au profit d'un déterminisme humain lié au climat. La science explique que la nature humaine est différente selon les régions du monde par rapport aux climats. D'ailleurs, Boìa explique lui-même que, selon les nationalités des scientifiques qui prennent la parole sur ce thème, « aux bouts absolus du monde, c'est la logique mythique qui agit, et non celle du climat » : on imagine ce que l'on ne connaît pas. C'est également la logique du cercle, avec un centre, bien connu, et une périphérie méconnue, et donc imaginée. Cela ne signifie pas que, par ce que le centre est connu, il ne bénéficie pas non plus d'une construction imaginaire. Au contraire, cet imaginaire du centre se construit en fonction de l'imaginaire de l'inconnu. Ils sont tous deux opposés, donc en rapport. Les sociétés humaines sont ainsi façonnées par leur centre, leur milieu.

Les lois de la nature sont divines, et révèlent ainsi l'impuissance de l'Homme. Le climat peut être vu selon trois points de vue distincts : soit il s'agit d'une punition divine, soit il s'agit de la persécution du diable, soit il s'agit des traces de combat entre Dieu et le diable. Prenons l'exemple du déluge, qui représente une croyance quasi-universelle : toutes les sociétés ont théorisé des fins du monde par les voies climatiques, et notamment au travers de trombes d'eaux qui tombent du ciel. Le déluge est une forme de responsabilisation de l'homme qui doit payer pour ses erreurs. Le Roy Ladurie a par ailleurs montré que, avant l'ère de la communication, les sociétés liaient les aléas du temps avec les croyances religieuses (2004).

L'homme cherche des explications divines aux malheurs climatiques ou naturels qu'il subit : sécheresse, irruption volcanique, tremblement de terre. Il s'agit la plupart du temps d'événements extrêmes et brutaux qui ont une réalité tangible pour les hommes. Prenons pour exemple la tentative d'explication du premier événement naturel d'une forte intensité qui a suscité une réaction "médiatique" importante : le tremblement de Terre de Lisbonne, au Portugal, le 1er novembre 1755, suivi d'un raz de marée. Lisbonne était considérée comme un des lieux forts du catholicisme à cette époque. Aussi, lorsque les plus importantes églises de la ville furent détruites le jour de la Toussaint, ainsi que de nombreux fidèles tués (environ 60 000 morts), l'Eglise eu du mal à donner l'explication d'une punition divine, et les jésuites se sont emparés de la catastrophe pour pointer du doigt les protestants habitant Lisbonne. S'ensuivit un débat philosophique et théologique passionné sur le sens à donner à ce cataclysme, concernant la question du mal sur la Terre, de la miséricorde divine, ou des mérites de la civilisation urbaine. Dans son *Candide* (2004), Voltaire se moque à la fois de la religion et de la foi en un progrès

technologique qui aiderait l'humanité. Il réfute les thèses optimistes, qu'il met en mot dans la bouche de Candide par un « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles », caricature d'un fatalisme et d'une inaction incarnant pour lui les vrais dangers de la société des Lumières. L'écriture de *Candide ou l'Optimisme* (2004 [1756]) est précédée par celle du *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756), auquel Rousseau répond par une *Lettre sur la providence* (1756), dans laquelle il tente de justifier la divine providence. Au-delà des débats philosophiques, le tremblement de terre est également l'occasion qui permet la construction d'un nouveau domaine scientifique : la sismologie. Pour la première fois, la science propose une explication à un événement climatique extrême, et est prise en considération afin de comprendre l'événement. La punition divine n'y suffit plus. La crise morale qui a suivi le tremblement de terre trouve une réponse dans la science.

C. *Du déterminisme au positivisme climatique*

La différence entre la situation déterministe et la situation antérieure serait plus le fait que d'un côté, l'homme dit civilisé ne pouvait vivre que dans un type de climat spécifique et central, tandis que de l'autre côté, l'homme peut s'adapter à tout climat, physiquement et psychologiquement : il s'agit du déterminisme climatique qui explique ainsi la diversité des variétés humaines. Les époques antique et médiévale sont donc marquées par cette idée que les sociétés humaines sont façonnées par leur milieu : la nature détermine la culture. Et le climat représente la justice divine émanant des religions polythéistes comme monothéistes. Ce qui semble tout à fait normal pour des sociétés principalement agricoles, dominées par la problématique majeure de l'époque : se nourrir.

Vient ensuite le XVIIIe siècle accompagné de Descartes et d'une nouvelle vue du Monde centrée non plus sur Dieu, mais sur la science. L'Homme devient un facteur dynamique capable de modifier le climat, tandis que jusque là, il ne faisait que subir la volonté de plusieurs ou d'un seul Dieu. Deux points de vue se confrontent afin d'expliquer les sociétés du XVIIIe siècle, d'un coté le déterminisme culturel avec l'aspect politique de la cité au travers de l'état, défendu par Hume, et de l'autre côté, le déterminisme naturel, par le climat notamment, défendu par Montesquieu. Ces deux aspects explicatifs sont réunis par Wilkinson : « Rien de mieux qu'un bon gouvernement et un bon climat » (Wilkinson cité par Boìa, 2004 : 57). Cependant, l'idée de déterminisme culturel de Hume prend le pas sur celle de Montesquieu. Si le climat n'explique plus les sociétés, son imaginaire continue cependant de se construire. L'évolution si différente des peuples est expliquée par d'autres facteurs culturels comme l'éducation, la religion ou le gouvernement. Le siècle des lumières apporte également son lot de théories aujourd'hui

indicibles, comme par exemple la justification du racisme. Des penseurs et chercheurs du XVIIIe siècle présupposent la différenciation des races au travers du climat, de la nourriture et du genre de vie adopté, à l'image de Buffon ou de Blumenbach.

Cette période voit également le balbutiement du volontarisme climatique défendu notamment par Robertson. Ce point de vue novateur engendre un changement de paradigme fort. Jusqu'à maintenant, l'homme subissait le climat comme une punition divine. A partir de la fin du XVIIIe siècle, les scientifiques se posent la question de savoir si l'Homme, en tant que maitre de la nature, est capable de maitriser et de modifier le climat à sa guise. L'objectif pratique de cette nouvelle problématique apparaît très clairement : la création de milieux favorables, afin que l'ensemble de la planète bénéficie d'un climat tempéré. La croissance s'accélère et l'industrialisation est en marche, des idées modernes du progrès fleurissent partout en Europe et aux Etats-Unis : nous entrons dans l'ère technologique. Les progrès sociaux et économiques constatés doivent inévitablement ouvrir la voie à un progrès climatique. C'est d'ailleurs l'idée défendue par Svante Arrhenius, lorsqu'il propose sa théorie sur l'augmentation de l'effet de serre en corrélation avec l'augmentation des températures de l'atmosphère. Il considérait que cet effet de serre anthropique serait bénéfique, pourrait être maitrisé afin de créer plus de terres agricoles notamment. Arrhenius participe ainsi de cette forme de positivisme climatique, partagé à l'heure actuelle notamment par le gouvernement russe. La Russie est considérée comme le pays du froid, selon les représentations collectives des européens de l'ouest (Touchart, 2011). Un changement de climat semble cependant avantager ce pays, qui pourrait développer une agriculture sur un plus grand territoire, ou encore un tourisme estival[25]. La science prend à partir de cette époque la place de la nouvelle religion. Les races deviennent des entités non-modifiables et les Etats des Etats-nations.

Au cours du XIXe siècle, la tendance scientifique est à la mise en relation des éléments culturels et naturels. Taine explique les courants artistiques par la géographie et surtout le climat, considérant que l'art flamant est tel qu'il est à cause de l'humidité de l'air en Belgique et aux Pays-Bas. Ratzel tente de mettre en relation la société et son milieu, montrant que le climat « défavorable » des colonies explique l'état de santé mentale et physique déplorable des colons. L'année 1900 voit apparaître la justification d'une race aryenne, dans le sillage de la théorie de l'évolution de Darwin. Le froid permettrait la survie des plus forts, la sélection naturelle des humains passerait par l'élimination des plus faibles au travers des conditions climatiques rudes, voire extrêmes. En cela, la race aryenne ainsi construite serait la plus forte, et donc la plus à

[25] Cf. notamment *L'Express* du 7 décembre 2009.

même de gouverner. La représentation en construction tient à la fois du scientifique et de l'idéologique, qui, très souvent, marchent ensemble et se soutiennent réciproquement.

D. L'avènement de l'écologie politique, retour à une forme divine

La fin de ce positivisme climatique prend corps dans la seconde moitié du XXe siècle, avec la fin des justifications scientifiques du racisme, et la montée en puissance du courant scientifique écologique, et de la conscience écologique d'un point de vue politique. L'écologie politique relaye une peur de la technologie, et un retour à une forme de punition divine : les hommes ont cru être plus forts que la nature et la dominer, ils en subissent maintenant les conséquences au travers d'événements climatiques extrêmes. Cependant, en parallèle fleurissent des projets climatiques concrets comme l'assèchement de la mer Méditerranée, ou encore l'inondation du Congo Belge. L'URSS communiste pointait du doigt le climat hostile du pays, afin d'expliquer un retard technologique flagrant, et avait pour projet de réchauffer et d'humidifier l'atmosphère. Le point de vue défendu est encore lié à un climat national, marqué par des frontières, tandis que les scientifiques climatologues commencent à montrer que nous vivons tous sous le même climat, le climat global de la Terre.

La deuxième moitié du XXe siècle voit de nouvelles peurs fondées sur l'apocalypse technologique, avec, pour la première fois, la propension de l'homme à s'autodétruire au delà de toute espérance, avec la technologie nucléaire (Dupuy, 2005). De nombreux scientifiques commencent à pointer les méfaits de la technologie sur la nature, à l'image de Rachel Carson avec son livre *Silent Spring* (Carson, 1962), paru dans les années 60, et qui soulève encore le débat à l'heure actuelle. C'est par ailleurs à cette époque que se met en place le Club de Rome, composé d'industriels désireux de protéger la nature (1972), à la suite de quoi sera publié un rapport unique en son genre et qui n'aura plus aucun équivalent sauf à être considéré comme fou : le rapport Meadows, qui prône une *Halte à la croissance*.

Les années 80 sont la scène de nombreux événements climatiques extrêmes, équivalant à une recrudescence du sujet dans les médias. Cette médiatisation engendre le début d'une prise de conscience de la relation faussée entre les hommes et la nature. Si la nature comme outil divin dominait l'Homme, l'Homme a ensuite tenté de maitriser et dominer cette nature par l'entremise, notamment, de la science et de la technologie. L'ère actuelle de l'écologie politique tente de montrer que l'homme fait partie de la nature, et de ce fait, s'il modifie le processus climatique en cours, c'est son lieu de vie, et donc sa propre survie qu'il met en péril. Cette tendance se voit dans les sciences, ainsi que nous l'avons montré grâce au concept de Gaïa, ou encore par la pensée complexe, mais également dans le courant philosophique de l'écologie politique, soutenu

par André Gorz, Hans Jonas, Ivan Illich ou encore Bertrand de Jouvenel, pour ne citer que les plus connus. Cette philosophie politique n'est cependant pas encore admise dans le social, même si on en voit des traces dans les représentations en construction. Ces denrières pourraient être de plusieurs ordres : soit l'homme fait partie de la nature, ce qui tend à dire que la culture fait partie de la nature ; soit homme et nature vivent en harmonie, culture et nature trouvent un équilibre dans lequel tous peuvent s'épanouir.

Aucun des trois courants expliqués ici ne disparaît réellement, ils se superposent. On les retrouve actuellement dans les discours médiatiques traitant du climat, servant d'argumentaires pour différents positionnements. Au final, si l'homme semble être devenu plus puissant que la nature, il en est également plus dépendant. Dans l'ensemble, on voit une dissociation du naturel et du culturel, avec une impossibilité de scinder définitivement les deux facteurs, et d'en tracer une frontière nette. Les représentations en présence se cristallisent donc autour de ces différentes formes de relation entre l'homme et la nature, que nous nous chargeons de repérer au sein des corpus à analyser.

III. Point de vue linguistique : les années 90

A. Les discours non-médiatiques : science, politique, écologie

Les années 90 voient fleurir et s'épanouir un peu plus toutes sortes d'affaires, de polémiques, dans lesquelles la science et le politique sont imbriqués, à commencer par les pluies acides, le trou dans la couche, ou encore l'effet de serre. Tous autant de scandales qui détruisent la nature, qui polluent par le fait des progrès techniques, technologiques et scientifiques, et qui sont, ironie de la chose, mis au jour la plupart du temps, par les scientifiques. Le scientifique tient à la fois le rôle de pourvoyeur de technologies polluantes, et celui de lanceur d'alerte. L'effet de serre n'est qu'un problème scientifique parmi d'autres, peut-être plus préoccupant car plus global. Les questions environnementales et écologiques caractérisées par une urgence d'actions menées par les classes politiques en parallèle des populations, prennent de plus en plus d'ampleur dans l'espace médiatique européen. Dans cette sous-partie, nous observons les travaux menés en sciences du langage afin de comprendre les relations, parfois conflictuelles, entre sciences et médias. Nous commençons par la première étude menée sur le changement climatique d'un point de vue linguistique, pour ensuite aller plus avant dans ce mariage sciences-médias.

Paul Siblot explique que « nommer, ce n'est pas seulement se situer à l'égard de l'objet, c'est aussi prendre position à l'égard d'autres dénominations du même objet, à travers lesquels des locuteurs prennent également position. C'est en conséquence se situer par rapport à eux »

(Siblot, 1997 : 55). Le climat marque les représentations des hommes. De La Soudière en offre un exemple au travers de l'analyse lexicale de la neige, ou plutôt « les neiges, tant ses variations, et les images que nous nous en faisons sont nombreuses. "Neige" est un mot lisse. (…) En même temps, il est chargé de toutes figures possibles, depuis la neige du skieur, jusqu'à la boule de neige de l'enfant, des congères aux avalanches. (…) Chaque personne, chaque culture, chaque époque aussi a ses propres termes, ses propres images pour la désigner, et en souligner tel ou tel aspects » (de la Soudière, 1995 : 24). Ce que de la Soudière a montré pour la neige, vaut pour tous les "météores", ces événements climatiques. Le climat intéresse le linguistique d'abord d'un point de vue lexical.

Une analyse linguistique comparative entre différents émetteurs d'un message sur le changement climatique permet de situer chacun de ces émetteurs en fonction de l'autre. C'est l'objectif de Chetouani dans l'étude qu'elle mène sur les syntagmes *effet de serre* et *réchauffement*.

Dans les années 90, est observée une augmentation du nombre d'articles relatifs au terme *effet de serre*, ainsi que nous l'avons montré dans le deuxième chapitre. Peu de linguistes se sont intéressés au phénomène linguistique de *l'effet de serre* ou du *réchauffement* en tant qu'objets autonomes. Le premier rapport du Giec est édité en 1990, et est l'occasion pour Chetouani d'analyser la construction linguistique de cette problématique, à la fois scientifique, politique et sociale. A notre connaissance, seule Lamria Chetouani, en France, s'est penché sur la question discursive et linguistique de l'effet de serre dans les discours des années 90, réalisant a posteriori que cette période fut le moment de construction sociale de la polémique climatique que nous connaissons encore à l'heure actuelle. Ses formes discursive, sémantique et lexicale ont sûrement évolué, et l'intérêt pour cet objet a cru de façon exponentielle, tant en France qu'à l'étranger.

Chetouani explique que « l'intime conviction des faits, des causes et des résultats de ce changement climatique [n'est] pas encore acquise unanimement, elle devient source de querelles et de conflits permanents » (Chetouani, 2001 : 35). En utilisant les termes « intime conviction », Chetouani montre qu'il ne s'agit pas là de connaissance, mais bien de croyance en un phénomène. Elle n'éclaire cependant pas sur la personne qui n'a pas cette intime conviction. Nous supposons, en continuant notre lecture, que l'entité à l'origine de cette non conviction serait du côté des médias. « Certaines personnes se départissent, en effet, du consensus s'opposant, sur ce point, à la communauté scientifique et aux hommes politiques. Leurs attitudes et leurs déclarations, qui peuvent se faire entendre sur les médias, freinent les actions politiques susceptibles de trouver une solution au problème » (Chetouani, 2001 : 39). Dans ces deux

énoncés, Chetouani regroupe l'ensemble des acteurs pris à parti dans l'étude : les scientifiques, les politiques, qui forment le consensus, et des personnalités qui interviennent dans les médias. D'ailleurs, le vulcanologue et ennemi notoire d'Allègre, Haroun Tazieff est une de ces personnes qui ne croient pas, et qui conseillent aux citoyens de ne pas croire non plus (Tazieff, 1989 : 93) « Ne les croyez pas, quels que puissent être leurs titres académiques » sont ses mots, considérant l'effet de serre comme une problématique construite par des manipulateurs du monde socio-économique. L'effet de serre de nature anthropique, et le réchauffement climatique ne seraient qu'une vaste plaisanterie. Dans l'étude menée par Chetouani, Tazieff apparaît comme l'unique représentant des personnes médiatiques ne croyant pas à l'effet de serre anthropique et au réchauffement climatique.

Le discours polémique que Chetouani étudie est, selon la chercheure, une controverse scientifico-technique, qui dépasse les dissensions scientifiques et prennent la forme de diatribe. Mais pas de définition claire de controverse ou de polémique. Chetouani parle de « débat public sur l'effet de serre », ayant donc un rôle politique.

En étudiant des documents non issus des médias de masse, et répondant à des critères de représentativité de trois domaines que sont le monde politique, le monde scientifique et le monde environnemental, Chetouani offre à lire une étude lexicométrique intéressante. Elle pose trois questions : la relation entre le discours politique et le discours scientifique, l'existence de potentiels groupements d'énonciateurs et les fondements de ces groupements. Les textes sont choisis en fonction de leur énonciateurs, et sont très variés. Les discours politiques sont représentés par trois partis politiques et le discours scientifique est représenté par un rapport de l'Académie des Sciences, le Rapport du groupe interministériel et les écrits des responsables de l'Agence Française pour la Maitrise de l'Energie. Le troisième sous-corpus est constitué « d'extraits de diverses sensibilités écologiques représentées par des textes des Amis de la Terre, des écologistes et d'Haroun Tazieff » (Chetouani, 2001 : 27). Le champ environnemental est représenté par une association, un parti politique et un scientifique reconnu pour ses excès et ses discours belliqueux. Cette diversité de points de vue du champ environnemental se fait ressentir dans les résultats lexicométriques, puisqu'« un vocabulaire écologique de base (au sens lexicométrique du terme), n'est pas repérable dans cette analyse » (Chetouani, 2001 : 81).

Chetouani met au jour trois oppositions lors de l'étude lexicométrique : une opposition scientifique vs politique, une opposition discours indépendants vs discours technocratiques et une opposition politico-sociale vs polémique.

La première opposition s'étend entre un discours très spécialisé et une forme de vulgarisation scientifique qui emploie des termes simples, compréhensibles par tous, et plus

« poétiques » selon Chetouani. Dans cette deuxième forme de discours, la subjectivation et les marques d'une énonciation sont surreprésentées, tandis qu'elles sont inexistantes dans le discours scientifique, plus matérialisé par un lexique technique très spécialisé, des éléments relatifs aux fameux gaz à effet de serre et des indices de mesure.

Concernant la deuxième opposition entre des discours indépendants et des discours technocratiques, un résultat de l'étude lexicométrique montre que « le politique […] oriente les thèmes de réflexion des experts qui servent de relais entre la recherche et le pouvoir » (Chetouani, 2001 : 76). Les experts étant ici un groupe distinct des scientifiques, il s'agirait de technocrates chargés d'une médiation entre des scientifiques indépendants, et une demande politique précise, répondant à une problématique sociale. C'est donc l'objet scientifique lui-même qui change entre les deux groupes mis dos à dos. Par le biais de l'AFME, la science se trouve donc instrumentalisée, finalisée, Chetouani parle de l'utilisation d'un vocabulaire scientifique de type technostructurel. Nous voyons ici deux types de discours scientifiques qui s'opposent, ou qui se complètent, selon les points de vue. Les scientifiques indépendants insistent sur la notion de réchauffement du globe et des conséquences naturelles qu'il engendrerait. Les scientifiques technocrates, quant à eux, emploient un lexique également spécialisé, mais se focalisant davantage sur les notions d'énergie et d'économie. On trouve dans les discours des scientifiques technocrates un vocabulaire administratif absolument inexistant chez les scientifiques indépendants. Par son étude lexicométrique, Chetouani aurait entrevu les différences entre des discours scientifiques, qui, pourtant, se valent dans l'arène politique. Nous dirons même que les discours d'expertise sont souvent plus considérés par les politiques que les discours scientifiques "indépendants". Car, ne nous méprenons pas, le discours scientifique indépendant ne représente pas une science abstraite et théorique, il s'agit bien de science appliquée. La notion d'indépendance du point de vue politique semble importante à retenir, car cette indépendance discursive est soutenue par une indépendance financière et de recherche. Même si l'actualité politique guide la recherche, la recherche est libre d'y répondre ou de ne pas y répondre. Si le lexique scientifique disparaît des discours politiques, il n'en est pas moins remplacé par un lexique plus technique « science, connaissance, recherche, », qui ne parle pas des résultats scientifiques et tant que tels, mais plus englobant parlant de la science en général, « qui contribuent à créer l'illusion d'une objectivité. L'idée est de faire admettre que les discours s'inscrivent dans la rationalité qui conduit à des décisions indiscutables » (Chetouani, 2001 : 82). C'est ainsi que l'objet de pouvoir est également un objet de savoir et de rationalité, ainsi que le propose également Roqueplo.

Enfin, la dernière opposition ne se fonde que sur le discours d'Haroun Tazieff. Nous voyons par ailleurs dans les résultats que le seul énonciateur construisant un discours considéré comme polémique est Haroun Tazieff : qui « fait figure d'iconoclaste » (Chetouani, 2001 : 76) et de dissident. Il représente une minorité en devenir. Pour dénigrer les propos des scientifiques, Tazieff s'appuie sur les études du géophysicien Milankovitch, qui utilise une échelle de temps bien plus restreinte que les études menées par les climatologues ou les paléoclimatologues. Tazieff omet juste ce détail et explique que l'effet de serre additionnel de nature anthropique est imaginaire. Cette référence scientifique nouvelle fait de Tazieff un locuteur tout à fait original. C'est pourquoi nous sommes surprise de voir que le livre de Chetouani *Les figures de la polémique* se fonde exclusivement sur ce discours polémique faisant figure de petit poucet. « Signalons enfin que Tazieff, malgré son opposition sur l'axe 3 à l'Académie, partage avec elle 11 formes : *eau(x), réchauffement, température, latitudes augmente, variabilité, variations, lié, CO2, teneur, surface* » (Chetouani, 2001 : 84). Quoi de plus naturel d'utiliser le lexique de son adversaire afin d'en montrer la caducité ? Tazieff se fonde ainsi dans le discours polémique, et emploie les formes scientifiques pour alimenter son propos. « Cela ne relève pas seulement d'une controverse classique entre scientifiques, mais d'un trait de caractère : ce comportement de contrariété rentre, semble-t-il, dans ses habitudes. (…) Il prouve qu'il a son mot à dire dans des domaines qui ne sont pas forcément les siens. » (Chetouani, 2001 : 87). Ces références permettent de prouver que la valeur scientifique d'un personne prend souvent le pas sur ses connaissances réelles.

Suite à la construction de ces oppositions, Chetouani met en regard le discours scientifique de l'Académie des Sciences, incarnant « le champ d'information scientifique le plus sûr » et représentant « l'institution qui prodigue la connaissance » (Chetouani, 2001 : 81) : qui sur-emploie des termes consensuels. De fait, l'Académie des sciences devient un dispensateur de termes scientifiques, auquel chaque protagoniste semble faire des emprunts différents. On puise dans le discours scientifique les arguments nécessaires à sa propre argumentation, en omettant les aspects non séduisants. Ainsi, Chetouani pose-t-elle l'hypothèse que les rapports de l'Académie des sciences sont des discours sources, ou premiers, qui alimentent les autres discours et permettent la circulation de différents arguments scientifiques relatifs à l'existence d'un effet de serre de nature anthropique. « L'analyse des spécificités a montré aussi que l'Académie des Sciences, la plus haute autorité scientifique, est le générateur, ou le foyer central, des mots-clés qui seront utilisés par d'autres, selon leur besoin » (Chetouani, 2001 : 86). Nous considérons cependant pour notre part que l'Académie des Sciences n'est plus génératrice de ces discours. A l'époque de l'étude, l'institution onusienne Giec n'avait pas encore édité de rapport,

mais à l'heure actuelle, alors que le cinquième rapport est en cours d'écriture, les discours sources semblent être assumés par le Giec, non pas par l'Académie des Sciences.

Suit une analyse lexico-sémantique des notions d'*effet de serre* et de *réchauffement*, au travers des documents non médiatiques sélectionnés pour l'analyse lexico-métrique. « Selon le genre du discours qui les emploie (Académie des sciences, experts scientifiques ou acteurs politiques), *Réchauffement* et *effet de serre* apparaissent très souvent en cooccurrence, et sont soit synonymes, soit utilisés l'un pour l'autre de façon métaphorique, soit unis par une relation causale, soit perçus, chacun, comme entrant dans la composition du sens de l'autre (relation sémantique d'hyperonymie et d'hyponymie) » (Chetouani, 2001 : 91). Chetouani parle d'une relation entre la poule et l'œuf. Il intéressant de voir que les termes analysés par Chetouani dans cette étude lexico-sémantique sont *effet de serre*, ainsi que nous pouvions nous en douter, et *réchauffement*, seul. Pour quelle raison, à l'époque du corpus analysé ici, la notion de climat n'est pas prise en compte, et pourquoi, aujourd'hui, avons-nous tendance à travailler le concept de *changement climatique*, lorsqu'il s'agissait de simple *réchauffement* dans les années 90 ? D'ailleurs, le sous-titre du livre est éclairant à cet égard : *Aspects linguistiques et discursifs du débat public sur* l'effet de serre. Alors qu'à l'heure actuelle, on polémique sur le changement climatique, dans les années 90, on débattait de l'effet de serre. « … sur le plan communicationnel, "réchauffement" est exclu de certains discours. Cet acte lui confère une charge idéologique intéressante par rapport au terme consensuel "effet de serre" apparemment moins "habité" politiquement » (Chetouani, 2001 : 93). Lors de l'utilisation de l'*effet de serre*, on trouve des cooccurrences soit politiques (processus, mécanisme, phénomène), soit à valeur politique (affaire, question, problème). A mi-chemin entre un objet concret, une serre de jardinier, et une abstraction, un effet, non matériel, difficilement traductible, Chetouani explique l'ambigüité inhérente à la notion d'*effet de serre* selon son utilisation : « entre les singularités du discours et les contraintes de la langue, le sens du mot varie. Fluctuant entre divers aspects : défini / indéfini, spécialisé / non spécialisé, concret / abstrait, la locution semble ambiguë » (Chetouani, 2001 : 107). Notons cependant que le résultat défini / indéfini vient de l'analyse des discours de Tazieff seulement, qui parle « d'une espèce d'effet de serre » ou de « cet effet de serre ».

Concernant la notion de *réchauffement*, Chetouani opère un travail de chirurgie lexicale, que nous reprenons ici. Il s'agit d'un groupe nominal composé d'un préfixe et d'un suffixe. Le préfixe *re-* d'origine latine suppose le recommencement, la duplication, la répétition, ou encore l'amplification ou l'augmentation, et surtout, une idée de retour au point de départ. Le suffixe *–ment* quant à lui offre au groupe nominal un aspect inaccompli à la forme verbale initiale, qui en

devient un nom. Par ailleurs, sur la forme verbale *chauffer*, le suffixe *–ment*, ne peut exister sans un préfixe *é-* ou *re-*. Ce déverbal ainsi créé remplace tout une proposition, qui serait *X chauffe Y*. Dans le cas du réchauffement, pourrions-nous risquer l'hypothèse que l'effet de serre chauffe le climat ? Le déverbal permet en outre d'offrir beaucoup moins d'informations sur son agent. La condensation de l'information et l'absence de marques temporelles favorisent l'abstraction du terme. *Réchauffement* apparaît donc sans agent, ni objet réel, sans marque de temps, ni d'espace. La plupart du temps, et surtout dans les discours politique, le groupe nominal est employé avec un article défini, montrant que le concept est reconnu et actualisé dans les discours. Les acteurs scientifiques optent plus volontiers pour un article indéfini, caractéristique de l'existence hypothétique du phénomène, qui est déjà observé et donc connu par ailleurs.

Concernant les relations synonymiques, le *réchauffement* est très riche. Chetouani considère qu'il existe deux formes de synonymies pour le groupe nominal : une synonymie plutôt neutre, avec des substituts émanant du vocabulaire scientifique, et d'autres plus marqués idéologiquement. C'est le cas de la notion de changement, au pluriel comme au singulier. Outre cette notion, on trouve les termes de modification, augmentation, échauffement, évolution, risque. Concernant l'antonymie du réchauffement, elle peut être de trois ordres : le refroidissement, l'évolution naturelle du climat, et les âges glaciaires, en relation historique avec l'époque actuelle.

Les deux termes sont très souvent associés à la notion de danger, voire de risque. En cooccurrence, on trouve l'ensemble des problématiques environnementales et technologiques posées à l'époque : le nuage de Tchernobyl, les déchets nucléaires, la surpopulation, les pollutions diverses, le génie génétique, les pluies acides, le trou dans la couche d'ozone, et le réchauffement sont les grands thèmes débattus dans l'espace public entre politique science et société civile. L'ensemble de ces thèmes suscite le même niveau d'inquiétude au sein de la population, mais également au sein des classes politiques, ou encore dans le champ environnemental.

« Les formes "effet de serre" et "réchauffement" qui jouissent, tour à tour, de valeurs sémantiques globalisantes et spécifiantes revêtent, dans le corpus, un sens opaque, voire contradictoire. […] le maniement du sens des mots, qui ne font l'objet d'aucune ambiguïté dans un dictionnaire, est par conséquent, une manœuvre politique qui se traduit par des jeux discursifs » (Chetouani, 2001 : 127). L'autre problématique à l'aspect communicationnel des deux notions semble être l'incertitude, dont ne rendent pas compte les discours politiques. Plutôt que de parler d'incertitude, les discours politiques fournissent des appréciations très différentes les unes des autres, et ne se fondant pas sur les incertitudes scientifiques. L'opposition

scientifique / politique se fonde donc sur la prudence académique d'un côté, et la dramatisation de l'autre. Notons également la posture euphémisante de Tazieff, à l'encontre des discours scientifiques traditionnels.

Cette étude menée sur des discours non médiatisés est intéressante à plus d'un titre. Chetouani parle de circulation des arguments et du lexique, que les scientifiques produisent, et qui se transmettent ensuite dans de nouvelles sphères. Nous trouvons cette idée tout à fait pertinente, notamment lors d'une forme de médiatisation. De plus, la situation a évolué depuis le début des années 90, le Giec a édité plusieurs rapports, de nouvelles personnalités médiatiques se font entendre auprès de la société civile, qui elle-même commence à prendre la parole par médias interposés. Nous considérons que les années 2000 ont vu la structure des discours en lien avec le changement climatique évoluer eu égard aux études menées sur la relation entre science et politique dans l'espace public. « En outre, l'environnement, à la fois espace d'habitation et espace symbolique de la sociabilité, est apte à faire émerger les mythes et les légendes, les peurs ancestrales des textes religieux qui peuplent la mémoire collective. La dimension symbolique, exprimée en termes de collectivité, de citoyenneté, d'éthique, tente d'imposer une identité sociale qui renvoie à une identité et à une culture commune » (Chetouani, 2001 : 83). L'étude de Chetouani participe de la construction de cette mémoire collective.

B. Analyse socio-médiatique

En regard de l'étude menée par Chetouani, nous nous intéressons maintenant au travail de Rabeharisoa, sociologue à l'Ecole de mines de Paris, qui entreprend une analyse sur « le contenu et la forme des propos de différents médias sur le problème du risque climatique entre 1987 [année de parution du phénomène de l'effet de serre dans la presse] et 1992 » (Rabeharisoa, 1997 : 19), année de la création du CCNUCC par le Nations Unies et de la première conférence de Rio, qui a eu un fort retentissement dans les classes politiques comme dans la société civile organisée. La question initiale de la recherche porte sur la délimitation des « domaines de compétence et des responsabilités des scientifiques, des politiques et du public dans l'expression et l'issue éventuelles des débats » (Rabeharisoa, 1997 : 20). Après avoir sélectionné trois « formes » médiatiques : le quotidien *Figaro*, l'émission de télévision à vocation de vulgarisation *E=MC2* sur la chaîne de télévision du réseau hertzien M6, le magazine maintenant disparu et réapparu *ReporTerre*. De façon très ordonnée, Rabeharisoa étudie en premier lieu les représentations du domaine scientifique en présence. Elle s'intéresse ensuite à la relation montrée dans ces médias entre la science et le politique, pour enfin s'intéresser à l'image du public, toujours au sein des trois éléments médiatiques précités, ou plus exactement et selon ses

propos « les modalités de participation qu'il propose au lecteur ou au téléspectateur en tant que citoyen concerné par la possible gravité du problème et inquiet par la relative impuissance de ceux habituellement chargés de régler les questions qui seront abordées » (Rabeharisoa, 1997 : 20). En d'autres termes, quels espaces discursifs et médiatiques sont laissés aux publics ?

D'emblée, nous mettons en garde le lecteur concernant la discussion sur l'article de Rabeharisoa : à notre sens, la principale lacune est le corpus. Aucun élément ne vient expliquer la façon dont la chercheure a construit son corpus. Mis à part l'émission de télévision, nous ne savons pas avec précision les numéros du journal et du magazine qui ont servi à l'analyse, ou alors de façon très aléatoire au fil du texte. Le problème de comparaison découle donc de ce problème de construction de corpus. Dans sa bibliographie, l'auteure fait état de l'utilisation d'un ouvrage de Greimas afin d'analyser les documents sélectionnés. La comparaison entre différents supports médiatiques est donc possible dans la mesure où chacun des éléments du corpus est ramené à un schéma narratif et/ou un schéma actanciel et/ou un carré sémiotique spécifique. Ce n'est pourtant pas le cas, ou du moins, rien n'est énoncé dans ce sens. Si une méthode d'analyse émanant de la sémiotique narrative semble pertinente afin de pouvoir comparer trois objets de nature différente, rien n'est montré dans le texte, qui puisse justifier de l'utilisation des outils mis à disposition du sémioticien : carré sémiotique, schéma actanciel, parcours narratif, etc. Hors lecture de la bibliographie, aucun élément n'éclaire la façon dont la comparaison a pris corps au sein de l'étude. Egalement, avant de pouvoir dire que le *Figaro* considère la science de telle façon, ne faudrait-il pas analyser plusieurs articles qui traitent des données scientifiques différentes ?

Rabeharisoa met au jour trois modes de représentation de la science qui divergent selon le rôle qui lui est dévolu, et selon le média interrogé, ce qui en soi, n'est pas une surprise. Tout d'abord, la science en tant qu'image autoritaire qui ne dénigre pas l'alarmisme dont se départissent les journalistes du *Figaro* quand ils citent leurs propos. En effet, comme l'explique Rabeharisoa, « l'autorité de la communauté des savants ne porte pas seulement sur la production des faits mais aussi sur leur appréciation. Ainsi le ton emphatique de l'article est justifié par l'inquiétude des scientifiques eux-mêmes » (Rabeharisoa, 1997 : 22). Si le *Figaro* pointe l'inquiétude des scientifiques, le journal montre également le degré d'incertitude. « … le Figaro circonscrit un espace indépendant au sein duquel les scientifiques sont maîtres de l'expression, de l'analyse et du jugement des faits » (Rabeharisoa, 1997 : 22). Pour l'émission de télévision *E=MC2* diffusée sur la 6^{e} chaîne, la science revêt un statut particulier, mais pas celui d'autorité. Il y est plus question de savoirs, exposés dans l'émission par l'entremise d'une suite de démonstrations. « Le drame fictif » proposé en début d'émission par une projection temporelle

en… 2012, laisse vite la place à « l'énigme scientifique » (Rabeharisoa, 1997 : 23). L'ensemble de l'émission se construit par chaque séquence de la même manière. Un exemple de citoyen offre à la caméra ses impressions sur le temps qui change, son ressenti et son expérience (chef touareg, guide de haute montagne, téléspectateurs, etc.), à la suite de quoi un scientifique prend la parole pour rationnaliser l'expérience du tout-venant. On part de la trace naturelle mise en évidence par des témoignages pour aller vers la preuve pratique faite par le biais de mini-expériences. A l'inverse du *Figaro*, la science n'est pas étanche, elle offre à voir et est mise en spectacle pour le public.

Pour *ReporTerre*, les données scientifiques font partie d'un ensemble plus vaste qui permet d'argumenter des positions politiques tranchées, au regard, concernant notamment l'article étudié, de la position de la France vis à vis de l'énergie nucléaire. Elle est le « garant objectif du bien-fondé de l'action et […] source de solutions possibles dans le futur » (Rabeharisoa, 1997 : 25). « *ReporTerre* tient la science pour une réserve de connaissances, d'arguments, d'idées, dont on peut extraire des éléments qui contribueront à l'avènement d'une société environnementale » (Rabeharisoa, 1997 : 25). Les trois éléments médiatiques sélectionnés sont différents et traitent différemment le sujet en fonction des protagonistes.

Au-delà des lacunes méthodologiques, l'intérêt de l'article se fonde sur les différentes représentations de la science, non sur les représentations relatives au climat ou au changement climatique. Il s'agirait plutôt d'expliquer la façon dont chaque média, selon son objectif de didacticité, de persuasion ou d'explication, utilise des arguments scientifiques.

IV. Représentations du changement climatique : points de vue actuels

Les travaux linguistiques français sur le changement climatique du point de vue médiatique offrent peu à lire dans les années 90, en corrélation avec l'attention médiatique pour le sujet. A l'inverse, cette attention médiatique enfle dans les années 2000, et offre ainsi un matériau d'analyse pour linguistes et sémiologues. La première sous-partie expose une étude sur les fictions d'anticipation prenant en compte le climat. La deuxième sous-partie permet la lecture d'études menées en parallèle de celle sur les fictions d'anticipations, sur des corpus médiatiques, sous l'impulsion du premier fournisseur d'énergies en France, Electricité De France. La denrière sous-partie donne à lire une étude sociologique à propos d'entretiens collectifs menés sur le changement climatique.

A. *Représentations au travers des fictions d'anticipation*

Travaillant sur « la mise au jour de structurations des imaginaires sociaux à travers différents types de médiatisation » (Fodor, 2011 : 134), l'ouvrage de Ferenc Fodor propose de comprendre l'imaginaire du changement climatique selon deux points de vue. Il débute avec une étude tournée vers la narrativisation du climat au travers d'ouvrages littéraires et filmiques d'un genre spécifique : la fiction d'anticipation. Le climat, ou l'événement climatique, devient dans ce contexte narratif un élément à part entière de la narration. Il sert la mise en intrigue. Cette étude fondée sur des éléments culturels permet ainsi de pointer les différentes représentations en présence dans l'univers de la culture et du divertissement.

Le fait de s'intéresser uniquement à des ouvrages de fiction d'anticipation pose un biais à l'analyse. L'événement climatique, selon une approche liée à la sémiotique narrative soutenue par Greimas, est considéré comme un élément déclencheur de la mise en intrigue. Il est perturbateur de la situation initiale et revêt par nature même au sein de la narration une valeur dysphorique, ou dystopique selon le vocabulaire employé par Fodor. De fait, l'événement climatique dans le récit est considéré comme anormal, sinon, il n'aurait pas d'existence propre dans le récit, et ne saurait être considéré comme un élément du récit au même titre qu'un personnage ou qu'une action décisive. L'événement climatique a cela de particulier qu'il peut être considéré comme une non-action, quelque chose que l'ensemble des protagonistes subit, et qui redistribue les cartes, en quelques sortes. Il va modifier en profondeur, et sans que personne ne puisse intervenir dans le cours de cet événement. Leur fonction est donc dystopique au sein même du schéma narratif, puisque ces événements climatiques déclenchent le récit. S'ils ne déclenchent pas le récit, ils font partie de la situation initiale du récit, qui doit être changée par le héros.

Ainsi, dire que l'événement climatique est considéré comme un élément dystopique va de soit lorsqu'est étudié ce genre de fictions. La question se pose de savoir si dans ce genre littéraire et cinématographique, il existe un événement climatique salvateur. Si le Déluge a englouti, c'était pour faire naitre une nouvelle civilisation, mieux que la précédente. Ainsi, tout dépend du point de vue adopté : pour Noé et les générations futures, le Déluge est porteur d'utopies, pour tous ceux qui ont péri, nous dirons qu'il a plus valeur de dystopie. Cette étude des fictions d'anticipation mériterait d'être accompagnée d'une analyse narrative, afin de voir s'il existe une récurrence dans la fonction de l'événement climatique extrême au sein du schéma narratif[26] qui structure le récit.

[26] Outils issus de la sémiotique narrative explicités dans le chapitre 5.II.

Fodor relève un effacement de la thématique divine voire religieuse dans les explications relatives aux catastrophes climatiques, tant du point de vue de la punition divine que de celui du sauvetage divin. D'autant qu'apparemment, Dieu punit au travers du mythe climatique, jamais il ne sauve. Son étude montre que cet imaginaire divin laisse place au mythe prométhéen, cette volonté de domination de l'homme sur le divin, largement contrarié par la Nature, qui a remplacé Dieu. En effet, de nombreuses œuvres montrent le caractère fragile et provisoire de l'être humain sur Terre, dont la seule solution de salut reste tout de même la prière. Le scientifique revêt dans ce nouveau contexte deux rôles distincts et complémentaires dans cette nouvelle configuration : ils sont les cassandres des temps modernes et les héros qui sauvent le monde. Ce statut de Cassandre n'est pas sans nous faire penser, dans le contexte d'une nature divinisée, aux prêtres par lesquels la nature déifiée s'exprime. Les scientifiques sont les nouveaux médiateurs de la parole divine.

Fodor met au jour deux schémas d'interprétations complémentaires qui permettent aux hommes d'expliquer les événements naturels et de comprendre notre monde, car, rappelle-t-il, « la fiction d'anticipation n'est qu'un détour pour parler de notre monde contemporain, de nous, nos craintes, nos angoisses et nos espoirs » (Fodor, 2011 : 34). Il s'agit d'une mise en images de notre monde, d'une représentation possible, qui conduit à la construction d'un imaginaire social.

La première version est une représentation apocalyptique de la fin du monde, où les politiques, les industriels, les populations restent démunies car ils n'auront pas réagi, et où la seule survie des hommes dépend des sciences, personnifiées par les scientifiques. Se faisant passer pour des savants fous, ils deviennent de véritables héros des temps modernes.

Le mythe prométhéen mis au jour par Fodor dans l'étude des ouvrages de fictions d'anticipation depuis les années 60, est la seconde version. Ce mythe explique qu'au contraire d'une apathie de l'homme face à l'adversité, l'homme est en fait victime de lui-même à force de vouloir dominer la nature et développer des activités contraires à la bonne gestion des éléments naturels. Ici, il n'existe pas de relation divine, mais juste une relation directe de l'homme à la nature. C'est également ainsi que l'explique Freud, dans son *Malaise dans la civilisation*. Le cataclysme paraît donc immanent à l'homme, et non en dehors de lui. S'il lui est intérieur, il pourrait le contrôler. La société du risque dans laquelle l'homme entre dans les années 60 rend impossible « d'imputer des situations de menaces à des causes externes » (Fodor, 2011), c'est toujours l'homme qui évalue et prend – ou non – un risque. Quels sont les risques que l'homme est prêt à prendre pour préserver son cadre de vie, telle est la question prométhéenne. Différentes représentations se succèdent ensuite : la personnalisation de la planète qui se rebelle, la

submersion, les extraterrestres, et pour finir par une culpabilisation exacerbée de l'homme dans les discours en présence.

Fodor conclut en expliquant que, ainsi que nous avons pu le montrer dans le chapitre précédent concernant le déni, « l'information, la connaissance ne suffisent pas pour faire changer les comportements » (Fodor, 2001 : 57). Quelles seraient les innovations narratives, au delà de la culpabilisation, qui permettraient aux hommes de croire, sans pour autant culpabiliser ? Cela nous semble impossible pour l'homme de ne pas culpabiliser, car, encore une fois, c'est tout un mode de vie installé depuis des dizaines d'années à mettre en question et, in fine, à refonder. Fodor explique que les utopies manquent ou sont peu nombreuses et attendent l'arrivée de nouveaux artistes, écrivains ou cinéastes.

B. La presse et la publicité

Travaillant très régulièrement sur les représentations et constructions des représentations relatives au changement climatique dans la presse, les sémiologues, linguistes et sociologues du Groupe de Recherche Energie, Technologie et Société (maintenant GRETS), groupe faisant partie du département ICAME (Innovation Commerciale, Analyse de Marchés et de leur Environnement) de la branche Recherche et Développement d'EDF, ont permis de retracer les tendances évolutives des représentations climatiques au sein des médias entre 2004 et 2008. L'objectif de cette étude massive reste de montrer les changements de discours, de représentations et de valeurs afférentes liées au changement climatique. Ainsi, la justification de cette étude d'envergure tient-elle du fait qu'entre 2004 et 2008, l'intérêt pour les préoccupations environnementales semble grandissante tant dans les médias que dans les discours de la société civile, les chercheurs considérant que les discours médiatiques constituent une porte d'entrée non négligeable à la formation des opinions de la société civile, et donc un levier d'action aux comportements à prendre en considération. Ainsi pouvons-nous lire au sein de cette étude que « L'insistance observée des médias sur les aspects économico-financiers du changement climatique indiquent que le temps est venu d'agir : les causes, l'origine anthropique étant largement admises et les conséquences potentielles présentées comme dramatiques, les sujets traités se déplacent vers la recherche des solutions et de leur financement » (GRETS, 2009 : 5). Observant un processus métonymique de la nominalisation des expressions *gaz* pour *gaz à effet de serre* et *réchauffement* pour *réchauffement climatique*, les chercheurs montrent que l'expression *changement climatique* tend à s'étendre au détriment des autres appellations relevées. « Le changement climatique fait l'objet d'une intégration lexicale dans le discours de presse, ce qui va dans le sens d'une non remise en cause du phénomène » (GRETS, 2009 : 5).

De discours dramatisants en 2004, les modes d'appréhension en 2008 tournent plutôt autour d'une réalité proche et tangible, ancrant ainsi un peu plus le changement climatique dans le quotidien des lecteurs de presse. En effet, l'année 2008 voit apparaître de nombreuses interventions médiatiques relatives aux solutions financières ou économiques pour limiter, voire enrayer le changement climatique. La sphère politico-industrielle, prise comme un tout, semble également avoir un rôle à jouer dans la recherche de solutions au problème climatique : il est davantage question de mesures politiques, à prendre tant au niveau national qu'au niveau inter-gouvernemental. Ces mesures traitent tout d'abord d'une baisse des émissions de gaz à effet de serre, arme légitime de la lutte contre le changement climatique. Elles impliquent également une idée d'action, beaucoup moins représentée dans l'année 2004. De cette façon, « la problématique sociale de la lutte contre le changement climatique semble reléguée au second plan, tandis que l'aspect technique, voire technocratique, de cette lutte occupe le devant de la scène, via la discussion de mesure gouvernementales et/ou de négociations européennes et internationales » (GRETS, 2009 : 5). En concomitance de cette image technocratique du changement climatique, une autre image se définit, davantage liée à la compromission qu'à l'action politique. Cette valeur de compromission lors des décisions politiques majeures permet d'éviter toute prise de position radicale, tandis que le discours médiatique permet de montrer une prise d'action au travers du discours politique, qui se veut sous forme de slogan : *taxe carbone, bonus-malus, contribution carbone, pollueur-payeur*. Ces formes syntaxiques, omettant tout article ou proposition de liaison entre les éléments du syntagme, permettent cette "sloganisation" des décisions politiques, et connotent cette idée d'action relative aux classes politiques, laissant ainsi entendre une forme d'hyperactivité des classes dirigeantes et industrielles, à l'image d'un pantin gesticulant et parlant fort.

Un élément notable serait également l'absence quasi-totale de la parole citoyenne, assumée par la société civile organisée, composée de personnalité médiatique comme Nicolas Hulot, ou à l'instar d'ONG telles Greenpeace. Cette absence marque l'aspect politique, économique et technocratique de la gouvernance climatique qui régit les représentations climatiques lors de l'année 2008. La question se pose de savoir si l'on peut parler de "climatocratie".

De ce fait, les industriels, considérés comme à l'origine de ce changement climatique, se voient inversés dans le rôle qu'ils ont à jouer dans la lutte contre le changement climatique. De responsables, ils passent au statut d'acteurs décisifs de toute solution pour y remédier. Cela se vérifie également au travers de la sémantique du *défi* omniprésente dans le corpus de 2008, et le plus souvent associée aux acteurs politiques et industriels. De la même manière, les images

dramatisantes de paysages indéfinissables du point de vue géographique et d'événements climatiques extrêmes, associées à l'idée d'une gouvernance mondiale, semble prendre le pas aux actions plus locales, qui ont pratiquement disparues du corpus de 2008, alors qu'elles étaient représentées lors de l'étude datant de 2004. Entre 2004 et 2008, les discours de la presse sont passés d'une exposition des causes et conséquences potentielles du changement climatique, à une recherche de solutions et de moyens à mettre en œuvre, pour l'heure puisés dans les domaines politique, économique et industriel.

Cette idée de "sloganisation" des discours politiques et, de fait, industriels, renvoie également à l'étude menée également en 2008 par le GRETS, en collaboration avec l'équipe Sem du laboratoire Dynalang de Paris Descartes, sur les publicités incluant une forme représentationnelle du changement climatique, que Brunetière retrace au sein de la seconde partie de l'ouvrage de Fodor, *Climat d'angoisse*. A l'inverse d'une forme de dramatisation dysphorique, le discours publicitaire tente de neutraliser les craintes et peurs pour « planter un décor des plus idéalisés positivement » (Brunetière in Fodor, 2011 : 75). Et de fait, les publicités offrent très peu de discours, tant linguistiques qu'iconiques, directement liés au changement climatique. A l'inverse, la notion de lutte, de combat permet une héroïsation du coénonciateur. Dans la même lignée, l'élément à vaincre n'est représenté qu'au travers de la réduction du CO2, montré uniquement dans son aspect linguistique, faisant presque partie des mentions légales : en effet, la typologie employée est alors réduite à son minimum. Les industriels et grandes marques, représentant la consommation, et considérés en 2004 comme les principaux responsables du désastre écologique à venir, sont maintenant les garants des solutions, afin d'arriver à un avenir radieux, où la nature et l'homme vivraient en harmonie. C'est du moins ce qu'attestent les très nombreux visuels dans lesquels l'homme souriant se fond dans la nature luxuriante, ou même de mise en abîme entre l'industrie et la nature. Parlant des publicités de voiture qui, de fait, évoquent les émissions de CO2, Brunetière explique que l'« on voit là un magnifique exemple de ce que la publicité fait de mieux (…) en matière de *leurre discursif* qui se manifeste par un déni de la réalité : la voiture n'est plus agent de pollution, mais d'évasion, de liberté, de rêve… » (Brunetière in Fodor, 2011 : 76), rajoutons "et de dépollution", une voiture "propre" en somme.

Un aspect semble se dégager de l'analyse du corpus publicitaire : le fait que le phénomène de changement climatique soit si peu représenté, tant linguistiquement qu'iconiquement, laisse à penser que le phénomène « est connu, ses causalités aussi et tout se passe comme si s'exigeait alors une connivence des lecteurs » (Brunetière in Fodor, 2011 : 77), de ces lecteurs qui sont également consommateurs. De ce fait, la responsabilité qui s'est envolée des épaules des

industriels pèse maintenant sur les leurs, s'ils ne font pas les bons choix de consommation. La consommation devient ainsi agent des moyens et solutions à mettre en place.

C. Point de vue de la société civile : focus groupes d'ordre sociologique

Sortant de nouveau du cadre sémiotique et linguistique, nous nous intéressons de nouveau aux travaux menés par Jean-Baptiste Comby qui s'est intéressé aux discours tenus par la société civile, les profanes, à propos du changement climatique. Notons que, dans un souci de se rapprocher d'une forme discursive scientifique, Comby nomme son objet de recherche au pluriel : dans l'intégralité de ses travaux relatifs à l'objet de recherche changement climatique, il parle des changements climatiques. De ce fait, Comby construit une représentation fondée sur la prescription, qui tente de se rapprocher le plus possible d'un idéal de langue posé par les climatologues. Pour notre part, nous considérons que notre étude s'intéresse avant tout à la construction de significations que l'objet de recherche *changement climatique* véhicule non seulement dans les discours experts, mais également dans les discours médiatiques et les discours profanes. Nous ne nous intéressons pas à l'objet physique changement climatique, tel que le font des climatologues ou des géographes. De ce fait, nous continuerons d'utiliser ce terme au singulier.

Dans le cadre de son travail doctoral, Comby explore les méthodes d'analyse des focus groupes, afin de recueillir les opinions des profanes sur la problématique climatique. Bien que son approche ne réponde pas à notre demande d'observation de la construction des normes en lien avec une représentation socio-culturelle relative au changement climatique, les résultats sociologiques développés sont à prendre en considération. Ainsi, le sociologue montre-t-il que le rapport individualisant qui permet de construire la problématique climatique relève de normes d'un civisme écologique, une vertu civique, plus que d'un engagement politique. Pour les classes qui jouissent d'un capital culturel et économique important, l'éducation prime pour aborder le sujet climatique. Les valeurs de transmission et d'intégration semblent être préférées pour résoudre, de manière individuelle et civique, le problème climatique. Leur avantage à résoudre le problème est avant tout symbolique : ils se préoccupent davantage de l'image qu'ils envoient à propos de leur engagement dans la lutte écologique.

Pour les classes les plus populaires à l'inverse, le profit est d'abord économique. Selon les participants jouissant d'un capital culturel et économique moins fort, la lutte contre le climat doit être une imposition législative, et financière : ils considèrent que le moyen le plus sûr pour que tout le monde se préoccupe de la problématique climatique serait d'obliger et de « toucher au

porte-monnaie » (Comby, 2011 : 432). D'après Comby, « l'expérience personnelle et les médias constituent effectivement deux des principales sources dans lesquelles les individus puisent leurs ressources discursives » (Comby, 2008 : 315). Cependant, il remarque que le mode de l'anecdote est extrêmement utilisé dans le contexte des focus groupes, permettant ainsi « l'incarnation réussie des enjeux climatiques dans un univers partagé et accessible à tous : celui de la pluie et du beau temps » (Comby, 2008 : 315). Cela permet ainsi à tout le monde de participer à la discussion proposée. Les éléments biographiques, les anecdotes constituent donc le mode de communication privilégié lorsqu'il s'agit, pour des profanes, de parler du changement climatique. La référence aux médias n'est cependant pas évincée pour permettre ce que Comby nomme une fait-diversification de la problématique. En effet, « .. le reste des enquêtés s'appuie alternativement sur des expériences vécues et des messages médiatiques récurrents pour s'aventurer, à moindre risque et à moindre coût intellectuel, dans une discussion "descendue à proximité" de leur quotidien » (Comby, 2008 : 320). Il semble par ailleurs que les personnes enquêtées qui font appel et référence aux médias dans leurs discours soient plus souvent légitimées : elles deviennent les experts du groupe pour parler du changement climatique. Si Comby met à mal le pouvoir des médias « qui seraient capables de façonner les points de vue, et donc de réduire leurs dissemblances » (Comby, 2008 : 324), il semblerait que les personnes utilisant les médias soient mieux considérées que celles utilisant les expériences personnelles pour se forger une opinion sur la question. Propos nuancé par le fait que les enquêtés ont bien conscience qu'ils ne peuvent percevoir le changement climatique sans l'entremise des médias. Leur expérience personnelle ne suffit apparemment pas à les pousser à l'action car « les problèmes les plus importants sont ceux qui affectent les conditions d'existence immédiates » (Comby, 2008 : 325), ce qui n'est pas encore le cas pour le changement climatique, ou du moins, pas suffisamment.

V. Conclusion

Les sociétés ont toujours construit des représentations en lien avec le temps qu'il fait afin de donner du sens à l'environnement, à la nature et au climat. Les médias jouent un rôle d'amplificateur et de miroir déformant qu'il faut prendre en considération, mais les images climatiques vont bien au-delà des seules représentations médiatiques : elles s'ancrent dans les lieux de production de savoirs : les discours scientifiques, ainsi que dans les croyances du grand public posé comme récepteur de ces médias. La représentation générale du climat a à voir avec une triade : la relation entre l'Homme, la Nature et le caractère divin.

Notre position de recherche n'est pas de comprendre la façon dont se transforment les discours sources en discours seconds, cette étude a elle-même été à l'origine de nombreux travaux dans les années 90. Il s'agirait plutôt d'une prise de conscience du modèle circulatoire des dires non seulement scientifiques, mais également politiques qui permettent de forger des représentations socio-culturelles. Les questions qui motivent notre travail sont donc les suivantes : comment circulent les objets de savoir en lien avec le changement climatique ? Qu'en ressort-il d'un point de vue représentationnel, au niveau de la réception ? Comment les objets de savoirs scientifiques se mêlent-ils à des problématiques en lien avec le social ou le politique ? Quelles représentations du climat sont véhiculées et tout autant transformées dans le modèle de circulation médiatique d'objets scientifiques ?

Contrairement aux « marronniers » que sont les COP, l'année 2009 a été marquée par une très forte augmentation de la production discursive médiatique. En cela, nous posons deux hypothèses. Tout d'abord, les événements médiatiques, ainsi nommés par Sophie Moirand (2007) conditionnent et construisent en partie les représentations en lien avec l'objet dans le social. Ensuite, la visée de captation, de séduction de la "Une", composée d'images et de titres, sert d'autant mieux la construction des représentations climatiques que la visée informative, plus et mieux représentée dans les colonnes intérieures d'un journal quotidien.

CHAPITRE 5 – VERS UN SEMIO-SYNCRETISME

« Est-il possible de larguer ses amarres sociales et culturelles et d'effacer de sa mémoire les liens affectifs, l'expérience, le savoir et le passé ? Un art de s'oublier soi-même est-il concevable ? (…) C'est de ce prêt-à-dire (comme on parle de prêt-à-porter), de ce langage à disposition, mais répétitif, qu'il faut se détacher, afin de demeurer ou de redevenir des découvreurs ».

Jean-Didier Urbain, citant Umberto Éco, 2003 : 155-156

Une théorie se définit non seulement par le paradigme défendu lors de son apparition, mais également en fonction des pratiques méthodologiques qu'elle met en œuvre. Tout processus de recherche est avant tout une aventure théorique, qu'il s'agisse d'une validation théorique comme dans le cas de la science dite normale, ou d'un renouvellement de paradigme dans le cas d'une révolution scientifique. Notre cadre théorique se veut intégratif, à l'instar de la proposition de Houdebine, qui explique « la sémiologie comme un domaine intégrateur, [et] l'approche sémiologique, comme une démarche rigoureuse, non sans flexibilité » (Houdebine, 1999 : 223), ainsi que de celle d'Urbain qui entrevoit un possible rapprochement de la sémiologie interprétative et de la sémiotique narrative sans qu'une prenne le pas sur l'autre, une forme de multidisciplinarité en somme (Urbain, 1991 et 2003). La rigueur invoquée par Houdebine vient de la fondation structuraliste ; quant à cette flexibilité, Roland Barthes et sa *praxis critique* l'ont permise, tout comme l'approche narrative.

Au regard de nos problématiques liées à l'Objet de recherche, nous souhaitons rapprocher ces deux courants disciplinaires fondés sur le même paradigme : le structuralisme, mais qui divergent dans la compréhension et dans la mise en pratique de ce paradigme. Nous revisitons les fondements de la sémiologie des indices, afin de discuter les points théoriques et méthodologiques qui posent problèmes quant à notre problématique. Nous proposons ensuite une ouverture vers la sémiotique narrative, dont les outils semblent répondre à nos besoins théoriques et méthodologiques.

Les deux approches relatives à la compréhension des significations rendent possibles la construction d'un travail d'analyse à même de résoudre les problématiques posées en amont. L'analyse de la circulation présuppose une prise en compte de l'acte de communication que ne permet pas, a priori, la sémiologie interprétative indicielle, sauf à travailler selon un principe interdisciplinaire. Ce qui équivaut à une remise en cause de l'immanence notamment.

La seconde problématique posée par notre approche réside en la comparaison pertinente des résultats issus de corpus variés, nécessaires pour rendre compte de la circulation des représentations climatiques.

I. Sémiologie des indices : problèmes théoriques et méthodologiques

Fondée sur le paradigme structuraliste inauguré par Saussure, la sémiologie des indices, que nous appelons sémiologie interprétative indicielle, semble s'en départir lors de la seconde phase de l'analyse. L'ouverture assumée permet ainsi de faire ployer les approches construisant cette discipline, afin de les adapter selon la requête de Roland Barthes, mettre au jour les systèmes imposés par la culture.

A. *La sémiologie des indices : la structure au service de l'interprétation*

Ainsi que nous l'avons fait pour les sciences du climat de façon générale, nous nous proposons de retracer l'histoire de cette sémiologie particulière qu'est la sémiologie des indices. Cet historique théorique ouvre la voie à l'explication de la méthodologie qui étaye la théorie structuraliste mise au service de l'interprétation des insus culturels. Dans cette sous-partie, nous désirons mettre en avant les points essentiels qui ont construit la science sémiologique particulière que nous mobilisons pour notre analyse. Pour ce faire, nous scindons notre approche selon les deux temps de l'analyse indicielle : la description du corpus, ou l'analyse systémique immanente, moment de la déconstruction du message, et la phase interprétative qui permet la construction de différentes interprétations.

1. La culture en tant que système : la phase systémique

D'après l'ouvrage restituant les pensées de Ferdinand de Saussure (CLG, 1996 [1916]), le *Cours de Linguistique Générale*, ce dernier voit la langue comme « un système qui ne connait que son ordre propre » (CLG, 1996 [1916] : 43). Le signe linguistique, unité qui compose la structure de la langue, est « une entité psychique à deux faces » (CLG, 1996 [1916] : 99) distinctes : le concept et l'image acoustique. Le signe est issu de la combinaison de ces deux « faces ». Saussure les nomme *signifié* pour le concept et *signifiant* pour l'image acoustique. « Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant* ; ces derniers termes ont l'avantage de marquer l'opposition qui les sépare soit entre eux, soit du total dont ils font partie » (CLG, 99) et d'expliquer que « le lien qui relie un signifié à un signifiant est arbitraire » et linéaire (CLG, 1996 [1916] : 100).

Ces deux définitions de *système* et de *signe saussurien* permettent l'émergence d'une linguistique descriptive et synchronique, plutôt que prescriptive et diachronique. Elles ouvrent la voie à un nouveau paradigme scientifique : la démarche structurale qui sera empruntée non seulement par la sociologie et l'anthropologie (Lévi-Strauss), mais également par la psychanalyse (Lacan).

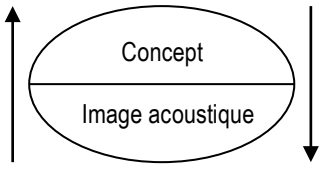
Saussure insiste sur le lien de nature *arbitraire* (CLG, 1972 [1916] : 100) qui unit le *signifié* et le *signifiant*, créant ainsi le *signe*. En montrant *l'arbitraire du signe*, il précise que le lien unissant l'image acoustique au concept est *de nature conventionnelle et culturelle*. Aucun signifié ne se rattache naturellement au signifiant /cheval/ par exemple. C'est la culture, l'habitude, qui remplit le signifiant /cheval/ du signifié <cheval>. Le signifiant est « arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité » (CLG, 1996 [1916] : 101). Ainsi peut-on percevoir le caractère immotivé du signe linguistique, et par continuum, celui du signe sémiologique.

Cependant, l'arbitraire du signe et la nature immotivée de la langue n'offrent pas de liberté au locuteur dans la construction de sa langue. Au contraire, le lien culturel ou conventionnel oblige à employer des signes compréhensibles pour la plupart des locuteurs. Cette obligation de compréhension mutuelle est nommée par Saussure *la carte forcée du signe* : « La masse sociale n'est pas consultée, et le signifiant choisi par la langue, ne pourrait pas être remplacé par un autre. Ce fait, qui semble envelopper une contradiction, pourrait être appelé familièrement "la carte forcée" » (CLG, 1996 [1916] : 104).

Bien que Saussure pense que « le signe linguistique échappe à note volonté », et que « la loi admise dans une collectivité est une chose que l'on subit » (CLG, 1996 [1916] : 104), la dynamique de la structure viendrait également de la masse parlante de façon non consciente. Parlant de la langue, le maitre Genevois admet que « la langue […] subit sans cesse l'influence de tous […] elle fait corps avec la masse sociale » (CLG, 1996 [1916] : 107-108). Le *CLG* résume les différents concepts relatifs au signe sous la figure 16.

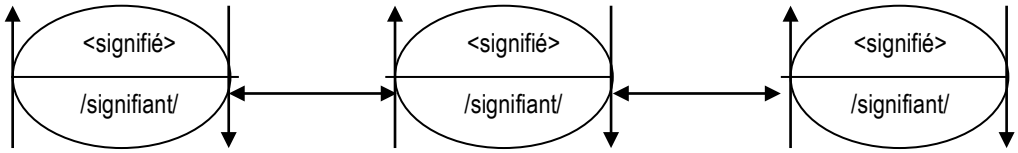
Les flèches représentent les conventions sociales préétablies, le rapport externe à la langue et la relation entre le signifié et le signifiant construisant par là même la signification du signe. Même si le référent est absent de cette représentation, les conventions sociales sont bien représentées, et dans les deux directions: du signifié vers le signifiant, mais également du signifiant vers le signifié. Ces conventions permettent une stabilité relative de la langue dans une communauté de locuteurs, pour une bonne compréhension et une bonne communication. La barre entre le signifiant et le signifié matérialise l'arbitraire qui unit ces deux faces pourtant indissociables, pour former le signe.

Figure 14 : Le signe saussurien



Objet de culture, la langue oblige à comprendre et à unir un signifiant avec un signifié ; elle force à dire sans que cette masse parlante évoquée par Saussure ne puisse rien faire pour changer cela. Mais la langue est également dynamique, elle évolue sans arrêt au travers des utilisations des locuteurs. Selon Saussure, « la langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres » (CLG, 1996 [1916] : 159). Un signe seul ne peut vivre que grâce et en dépit des autres signes. Cet ensemble de signes régis par des relations différentielles forme donc un système. Chaque signe se limite réciproquement en fonction des autres signes, à travers un rapport négatif. La *valeur* qu'évoque Saussure est la manifestation de ces rapports différentiels ou négatifs entre les signes. Elle est extérieure au signe, contrairement à la *signification*, issue de l'interrelation entre signifiant et signifié.

Figure 15 : Le système de signes



Dans la figure 17, la signification d'un signe est montrée par les flèches verticales, tandis que sa valeur est représentée par les flèches horizontales. Ajoutons que l'existence d'une valeur dépend de deux facteurs : elle peut être échangée par un *élément dissemblable*, une 'idée', et elle peut être comparée avec un *élément similaire*, un autre signe, prouvant ainsi que la valeur d'un signe se construit à l'extérieur de celui-ci : « faisant partie d'un système, il [le signe] est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur » (CLG, 1996 [1916] : 159).

Résumant ainsi sa vision de la langue, Saussure énonce que « *dans la langue, il n'y a que des différences* (…) Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles et des différences phoniques issues de ce système » (CLG, 1996 [1916] : 166). La méthode employée pour définir la valeur et la signification d'un signe repose alors sur la méthode phonologique mise au point pour découvrir les traits distinctifs d'un phonème en fonction des autres phonèmes sur la chaine parlée de la langue. La commutation demande le remplacement d'un signe avec un autre de la même classe grammaticale ou lexicale, afin de repérer les différences portées par ce nouveau signe.

Saussure propose un second concept-clé : la linéarité du signifiant. Le signifiant peut être représenté par une ligne spatiale avec l'écriture, ou temporelle avec l'oralité. La spatialité

remplace dans ce contexte la temporalité de l'oralité qui exige que l'on ne peut ni énoncer ni appréhender plusieurs signifiants dans un même temps. Le signifiant linéaire linguistique s'oppose au signifiant iconique que l'on peut percevoir accompagné d'autres signifiants visuels dans un même temps et dans un même espace**,** afin d'attribuer au nouveau groupe de signifiants un signifié particulier. Il s'agira ici du signifiant sémiologique.

Saussure considère la langue comme « un système qui ne connaît que son ordre propre », précisant que la langue est une structure composée d'unités et régie par une « grammaire » particulière. Il explique également que « la linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique » (CLG, 1996 [1916] : 43 puis 33). Nous pouvons donc considérer que tout système sémiologique est composé d'unités spécifiques et de règles qui les combinent.

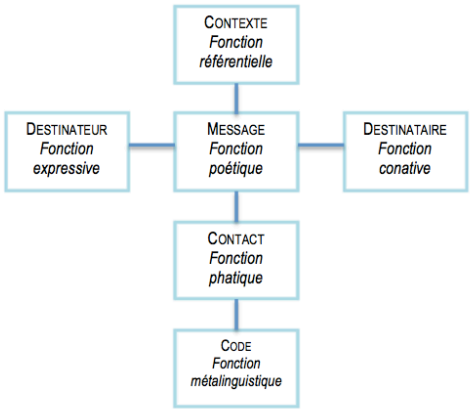
Afin de révéler cette « grammaire », le linguiste se doit de travailler en *immanence*, considérant dans son analyse toutes les données linguistiques, mais seulement ces données, délimitées par la construction du corpus[27]. Abordé par Saussure en ces termes : « *la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même* » (CLG, 1996 [1916] : 317), le terme d'*immanence* n'apparait cependant pas dans ses écrits, mais le principe assure un point de vue strictement linguistique à l'analyse structurale de la langue. Ainsi, une fois le corpus constitué, celui-ci doit-il être appréhendé comme un tout autonome, sans recours aux événements extralinguistiques, sans recours à ce qui a permis de construire socialement les éléments composant le corpus. Le principe métalinguistique d'*immanence* est explicitement développé par Louis Hjelmslev, linguiste danois qui considère que tout recours aux faits extralinguistiques doit être exclu, parce que préjudiciable à l'homogénéité et donc à la pertinence de la description. Hjelmslev défend le principe d'*immanence* comme un point de vue spécifique sur un objet spécifique, fondé avant tout sur la forme, le signifiant saussurien.

Si le point de vue strictement linguistique n'est plus tenable en sémiologie, l'appréhension des seuls éléments du corpus peut cependant s'entendre dés lors que l'intérêt se porte exclusivement sur le message linguistique ou iconique, et non plus sur l'ensemble des éléments qui constituent l'acte de communication. Initié par la volonté d'un énonciateur, l'acte de communication s'ancre dans un contexte spécifique, dans un temps et dans un espace donné, ainsi qu'en fonction de différents locuteurs, respectivement émetteurs et récepteurs. L'acte de communication suppose également un message à transmettre à propos d'un référent, la réalité, au travers d'un canal et en fonction d'un code commun. L'acte de communication est reconnu selon la figure suivante, il s'agit du plan relatif à toute communication, qui compte obligatoirement un

[27] Nous abordons la construction du corpus dans le chapitre six.

destinateur ou émetteur, un destinataire ou récepteur, un message, un contexte, un code et une mise en contact.

Figure 16 : Le modèle général de communication associé aux fonctions du langage selon Jakobson (1963 : 214)



Fondée exclusivement sur le message au sein de l'acte de communication, et sur le code, l'immanence exclut du même coup l'appréhension de la circulation d'Objets dans différentes sphères sociales pour deux raisons. La circulation présuppose la prise en compte de l'acte de communication d'une part et l'analyse de corpus variés d'autre part.

Saussure décrit la sémiologie comme « une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale » (CLG, 1972 [1916] : 33). Il entrevoit la sémiologie comme une science qui tente de structurer les lois régissant les signes, non plus seulement dans la langue, mais également dans la vie sociale. Sur le modèle du linguiste suisse, Anne-Marie Houdebine fonde sa sémiologie sur l'hypothèse de la mise en structure de toute matière culturelle. Considérant tout Objet construit à l'image de la langue, la sémiologie interprétative indicielle travaille le corpus comme un système de signes « analysable en termes de relations différentielles syntagmatiques et associatives » (Houdebine, 2007 : 211). Dans une démarche empirico-déductive, l'approche sémiologique indicielle tente de mettre au jour la grammaire qui régit le corpus, son système sous-jacent. Houdebine comprend ce système sémiologique comme « une somme de différences (au plan formel en suivant Hjelmslev (1968) formes d'expression et formes de contenus), et 'ensemble de conventions de nature sociale' s'imposant au sujet parlant sans qu'il en ait la maitrise consciente ou intentionnelle » (Houdebine, 2007 : 14). Il s'agit davantage de plusieurs systèmes en coprésence, à l'instar de la proposition de Barthes dans son article « Rhétorique de l'image », d'analyser d'abord le message linguistique, puis le message iconique littéral et enfin le message iconique connoté (Barthes, 1964).

Cette première étape permet la description minutieuse du corpus en fonction de la méthode phonologique de commutation afin de mettre au jour la grammaire, le système de l'Objet. Houdebine met cependant l'accent sur le fait que, puisque les Objets de recherche investis par la sémiologie interprétative se veulent « flous et imprécis », le système peut également être, non pas flous et imprécis, mais non saturable, souple, à l'inverse du système phonologique, structure ferme et saturable, comme l'est le code de la route. Sont nommés par la linguiste la structure souple *structuration* et la structure ferme *code*.

Louis Hjelmslev emprunte certains concepts saussuriens pour les remodeler en fonction de sa propre théorie, la glossématique.

A la théorie de Hjelmslev, Houdebine emprunte d'abord le principe d'immanence. En effet, elle acquiesce à la remarque de Mounin lorsque ce dernier propose une sémiologie de la communication, concernant l'obligation de scientificité et d'objectivité de la sémiologie. Elle conçoit cette scientificité en montrant que le corpus à analyse peut tout à fait l'être de *manière immanente*, sans avoir recours – dans un premier temps – au contexte énonciatif, tout en recherchant le système caché régissant les signes en présence. « Pour ce faire, il [le cadrage] doit penser ses conditions de scientificité d'autant que nous avons affaire à des objets aux contours mal définis, c'est-à-dire à ce que A. Moles désigne comme une "science de l'imprécis" » (Houdebine, 1999 : 219). Par sa rigueur et sa scientificité, le structuralisme saussurien offre ainsi un recours précieux à cette sémiologie qui se veut interprétative.

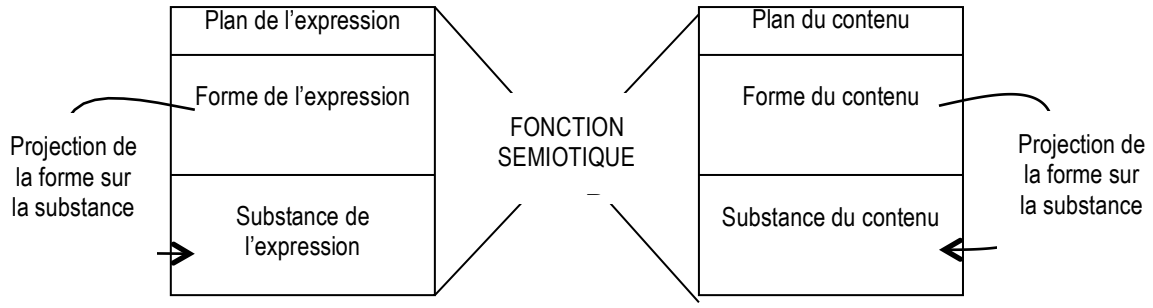
Le signifiant et le signifié saussuriens sont remplacés respectivement par l'*expression* et le *contenu.* La nuance qu'introduit Hjelmslev est la relation qu'entretiennent expression et contenu à travers ce qu'il appelle la *fonction sémiotique.* En créant son propre *métalangage*, concept qu'il a par ailleurs inauguré dans son ouvrage *Prolégomènes à la théorie du langage*, Hjelmslev explique la notion de *fonction* comme une relation de dépendance étroite entre ce qu'il appelle des *fonctifs* ; des objets ayant une fonction par rapport à d'autres objets. Cette 'dépendance étroite' correspond à l'indissociabilité de la relation signifiant / signifié de Saussure. Le signe hjelmslevien peut se résumer ainsi :

> « la fonction sémiotique posée entre deux grandeurs : expression et contenu […] il ne pourrait y avoir de fonction sémiotique sans la présence simultanée de ces deux fonctifs, de la même façon que ni une expression et son contenu, ni un contenu et son expression ne pourront jamais exister sans la fonction sémiotique. » (Hjelmslev, 1971 [1943 1ère édition en danois] : 66).

A travers cette segmentation des éléments construisant le signe, Hjelmslev stratifie le langage. Il considère également que « expression et contenu sont des grandeurs de même ordre, égales à tous les égards » ((Hjelmslev, 1971 [1943 1ère édition en danois] : 79). Selon Hjelmslev, « la

description doit être non contradictoire, exhaustive et aussi simple que possible » (Hjelmslev, 1984 : 19).

Figure 17 : Le signe hjelmslevien



Houdebine emprunte également le concept de stratification pour appréhender le corpus sémiologique. La stratification est un processus de déconstruction du corpus, il rejoint l'idée d'une catégorisation inconsciente que l'on opère, parfois sans s'en rendre compte. La stratification que propose la sémiologie interprétative indicielle prend corps dans la proposition barthésienne d'analyser de façon distincte le texte, l'image et la mise en scène. Ainsi l'inventaire des éléments se fait-il en fonction d'une stratification, non pas dans l'épaisseur du corpus, mais comme agent de déconstruction et de classification des éléments susceptibles d'être pertinents quant à la construction des effets de sens et à la mise au jour des insus culturels. Il s'agit d'un découpage du corpus selon les éléments qui le constituent et qui sont de différentes natures, cette démarche répondant au principe d'homogénéisation des corpus. L'idée est de comparer les mises en scènes, puis les couleurs, puis la syntaxe etc. Cette démarche descriptive est nommée l'analyse systémique immanente. Houdebine nomme les éléments dégagés par cette analyse des *indices* ou des *proto-signifiants.* Trois différentes strates, décomposables en autant de sous-strates que nécessaire, sont proposées pour l'analyse systémique immanente. « Inspirée de Hjelmslev (1972), la méthode de stratification est souple : les strates en question sont définies de façon ad hoc, selon les objets analysés, en termes de formes d'expression et de formes du contenu (phrastiques, discursives, énonciatives, sémantico-référentielles) » (Houdebine, 2007 : 215). La linguiste défend l'idée que l'analyse doit débuter par la strate qui porte a priori le moins d'éléments susceptibles de produire des *signifiants indiciels,* et doit surtout se clore par la strate considérée par la linguiste comme la plus signifiante : la strate linguistique (Houdebine, 1994a : 32). Notons que le *signifiant indiciel* est l'unité de description qui n'intervient qu'à la suite des inventaires. Théoriquement, rien ne permet de dire lors de la description les éléments qui joueront un rôle dans l'interprétation.

Difficile, dans ce contexte, d'appliquer le principe de pertinence cher à Martinet au corpus sémiologique. Martinet explique que « toute description suppose une sélection » (Martinet,

1970 : 31). La sélection dont il parle détermine le point de vue adopté par l'analyste, selon ce qu'il souhaite mettre au jour. « Toute description sera acceptable à condition qu'elle soit cohérente, c'est-à-dire qu'elle soit faite d'un point de vue déterminé » (Martinet, 1970 : 31). Cependant, partant d'une démarche empirico-déductive, sans hypothèse préétablie, le principe de pertinence voudrait que l'analyste décrive dans une grande minutie l'ensemble des éléments qui composent les unités du corpus. « Une description est nécessairement finie, ce qui veut dire que seuls certains traits de l'objet à décrire pourront être dégagés » (Martinet, 1971 : 31). L'exhaustivité de la description apparaît alors comme nécessaire, bien que la démarche puisse se prévaloir ensuite comme hypothético-déductive.

La première strate à analyser est la strate scénique, qui décompose les éléments de la mise en scène d'une image ou d'un texte. Nous aborderons cette strate spécifique dans le chapitre six concernant le corpus et sa sélection car, pour une 'Une' de quotidien, la mise en scène est autant une gageure que le titre ou l'image sélectionnés. Pour cette raison, nous considérons que cette strate peut comporter autant de proto-signifiants susceptibles de devenir des signifiants indiciels que les autres strates. La deuxième strate concerne l'élément principal de l'image, ce que l'image offre à voir : produit ou situation d'utilisation du produit pour la publicité, événement médiatique ou illustration de cet événement pour les photos et dessins de presse, personnage jouant un rôle dans l'événement, etc. Enfin, la strate linguistique s'attache à décrire par le menu l'ensemble des éléments qui constitue le texte autour de l'image : le slogan pour la publicité, les éléments de titraille, mais également les légendes et le corps du texte pour la presse. Rappelons que chaque texte peut également constituer une image. Pour cette raison, la primauté signifiante du texte ne tient plus. Chaque aspect du corpus sera décrit indépendamment des autres.

L'inventaire minutieux des éléments du corpus permet leur classification en fonction de leur récurrence dans le corpus et en fonction de rapprochements de traits distinctifs en ensembles à l'intérieur du corpus. Pour expliquer cette démarche, Houdebine utilise les notions de convergence et de périphérie. La convergence permet de construire une norme, voire un stéréotype culturel selon la spécification de l'Objet eu égard à d'autres objets. La périphérie offre une lecture des représentations en devenir ou en cours de disparition. « Les éléments périphériques sont aussi spécifiants ; ils fonctionnent comme des traits distinctifs manifestant une dissemblance par rapport à l'ensemble des autres formes (…) indicatrice d'une dynamique de la structure (code ou structuration) » (Houdebine, 2007 : 216).

Une autre voie est possible : celle d'un équilibre entre les différentes utilisations des moyens de représentation d'un même Objet. Dans ce contexte, il s'agira de divergences qualifiées « d'une indécidabilité descriptive, d'une hétérogénéité binaire en quelque sorte (50%/50%) ou

tout du moins équilibrée (20%/20%/20%/20%/20%) et par là même indécidable au niveau de la formalisation » (Houdebine, 1994a : 49). La divergence ne semble donc pas pouvoir porter des éléments susceptibles de devenir des signifiants indiciels à utiliser lors de l'interprétation, sauf à considérer que cette divergence même est pertinente.

La mise au jour des convergences, périphéries et divergences permet de mettre en évidence les modèles les plus courants, ceux qui sont en ascension et ceux qui sont voués à disparaître, selon le concept de synchronie dynamique d'André Martinet et développé par Anne-Marie Houdebine, à travers, notamment, la notion *d'épaisseur synchronique*. Il s'agit de montrer, au travers de ce terme, « le non statisme de la synchronie » (Houdebine, 1985 : 19) d'une part, et « les causalité de la dynamique, inscrites dans la synchronie du fait de la coexistence des usages ; celle-ci étant due au caractère social de la langue » d'autre part (Houdebine, 1985 : 20). L'épaisseur synchronique reflète donc la coexistence d'usages variés dans le temps de la communication. Ce concept permet d'accepter les périphéries comme des usages en apparition ou en disparition faisant partie d'une structure en perpétuelle réorganisation, car la dynamique linguistique est intégrée à l'analyse.

> « Par contraste syntagmatique et opposition dans le corpus puis regroupement fréquentiel des figures du corpus (traits ou ensemble de traits susceptibles de devenir signifiants, formes coloristiques, phrastiques, énonciatives, iconiques, etc.), est dégagée une structure formelle, une sorte de grammaticalité du corps étudié, donc un fonctionnement interne et des éléments pertinents pour la deuxième partie de l'analyse, interprétative, qui s'attache aux questions de sens » (Houdebine, 2007 : 215).

L'analyse systémique immanente se clôt par le repérage des éléments qui font sens, des unités d'analyse relatives à l'interprétation, c'est la phase explicative. Il s'agit du dégagement des indices, ou, pour Houdebine toujours à l'instar de la phonologie, de l'unité distinctive minimale qui s'actualise au niveau paradigmatique de la langue. « L'indice est défini par Peirce comme porteur de sens non institué socialement (par convention) mais par accumulation et rappel d'expériences, par proximité ou contiguïté » (Houdebine, 1999 : 225). Autrement dit, un signe devient indice peircien quand sa présence permet de déduire l'existence d'un autre signe associé. La fumée est indice de feu, « un sourcil froncé peut être indice de réflexion ou de colère, voire d'inquiétude » (Houdebine, 1999 : 225). A l'inverse, l'indice houdebinien est compris comme « un signe linguistique à dénoté repérable » (Houdebine, 2007 : 217). Dans son travail de thèse, Moglan définit l'indice comme une forme proto-signifiante : « un signe ou tout simplement une forme (de l'expression) deviennent indices dans une structure au travers du sens (effets de sens et hypothèses de sens) qu'on peut lui associer » (Moglan, 2010 : 29). Une forme devient donc proto-signifiante à la suite des inventaires, mais avant les propositions d'interprétation. Cet

indice appelé proto-signifiant passe au statut de signifiant indiciel seulement lorsque l'analyste est à même de procéder au procès de signifiance ; la seconde étape de la sémiologie interprétative indicielle. Parlant d'unité distinctive minimale, nous posons la question de savoir si un conglomérat d'éléments relevés lors de la description pourraient se réunir sous l'appellation d'un signifiant indiciel à part entière. Il faudrait alors se départir de la méthode phonologique qui recherche le plus petit trait distinctif, et considérer qu'un élément constitué de plusieurs traits peut se définir en opposition à d'autres et construire des effets de sens, devenant ainsi signifiants indiciels.

L'analyse explicative permet de développer des hypothèses de sens, à la suite de la mise en évidence des proto-signifiants. Ces hypothèses peuvent émerger de l'addition des proto-signifiants dans un élément du corpus, ou bien de la récurrence d'un proto-signifiant dans l'ensemble du corpus. Tous les proto-signifiants ne deviendront pas automatiquement des signifiants indiciels. Certains seront abandonnés à leur statut d'indices non rendus signifiants ou pertinents. D'autres seront mobilisés dans la dernière partie de l'analyse : l'analyse interprétative. Concluons que l'analyse systémique immanente permet une prise de recul de l'interprétand par rapport à l'Objet de recherche, nécessaire pour une analyse objectivante.

2. Vers les interprétations des Objets socio-culturels

La sémiologie des indices « a comme enjeu d'en décrire les éléments, leur mode de fonctionnement (phase systémique, descriptive et explicative) et de tenter d'en dégager les effets de sens et les valeurs symboliques, les modes de signifiance (phase interprétative) » (Houdebine, 2009 : 121). La phase interprétative s'attache aux questions de sens et d'interprétation. Elle a pour objectif de déployer, du point de vue du récepteur, des sens possibles appelés *effet de sens*, en s'appuyant d'abord sur la grammaire interne au corpus, construite lors de la description des données, puis sur la contextualisation du corpus, son rapport à la culture et au social. Afin de conserver le caractère scientifique de l'étude dans la phase interprétative de l'analyse, chaque effet de sens doit être décrit et expliqué, dans le but de tracer le processus de mise en sens. Le rôle du sémiologue est de montrer que ce qui est évident et naturel aux yeux de tous, est en fait construit, il se doit de mettre au jour les insus culturels.

Pour Houdebine, le « signifiant indiciel est dégageable en réception. (…) Il conjoint les notions *d'indice* et de *signifiant* (celle-ci inspirée de la psychanalyse lacanienne et marquant la filiation saussurienne) par ce qu'il est une forme renvoyant à un "sens" (effet de sens) non imposé par un code » (Houdebine, 2009 : 124). Le signifiant indiciel construit l'effet de sens houdebinien au travers du parcours interprétatif, ou parcours de signifiance, qui « part des signifiants indiciels pour leur donner sens ». L'analyse interprétative « utilise le "prêt-à-porter

symbolique" qu'est la langue de description et les associations du chercheur en faisant l'hypothèse que celles-ci sont imposées discursivement, culturellement » (Houdebine, 2009 : 124).

De filiation saussurienne, Mounin considère que *seuls les systèmes peuvent être analysables*, c'est-à-dire les moyens de communications « où des unités bien définies se combinent ou se structurent selon des règles bien définies » (Mounin, 1970 : 71). L'objet de la sémiologie de la communication développée par Mounin, Prieto, Buyssens ou Jeanne Martinet n'est pas de découvrir de nouvelles structures, fermes ou souples, mais bien d'analyser les systèmes de signes reconnus comme tels : la signalisation de la route, les notations de musique, etc. Par ailleurs, Buyssens marque bien cette différence entre ce qu'il considère systémique, faisant l'objet d'un code ferme, d'un système "dur", de ce qui est asystémique, c'est-à-dire tout le reste : structurations souples comme faits significatifs a priori ne répondant d'aucune structure. Ce faisant, Mounin évince tous les faits significatifs dont on n'a pas encore montré la structuration, ou qui ne sont pas régis par un système plus vaste : la publicité, le vêtement, l'art, le cinéma ne sont pas des objets auxquels peut être appliquée la sémiologie de la communication. Les systèmes de communication analysables par cette sémiologie particulière doivent de plus être connus à la fois par l'émetteur et par le récepteur, pour assurer la communication. L'objectif de la sémiologie modélisée par Mounin reste « la description du fonctionnement de tous les systèmes de communication non linguistiques » (Mounin, 1970 : 11). Cela pose un problème évident : l'instance d'émission ne peut connaître à l'avance les diverses interprétations dont sera l'objet du message. Nous ne pouvons considérer, au sein de notre analyse, l'intentionnalité de l'émetteur comme un pilier de l'interprétation. Au contraire, le concept d'archi-réception valide le point de vue de la recherche.

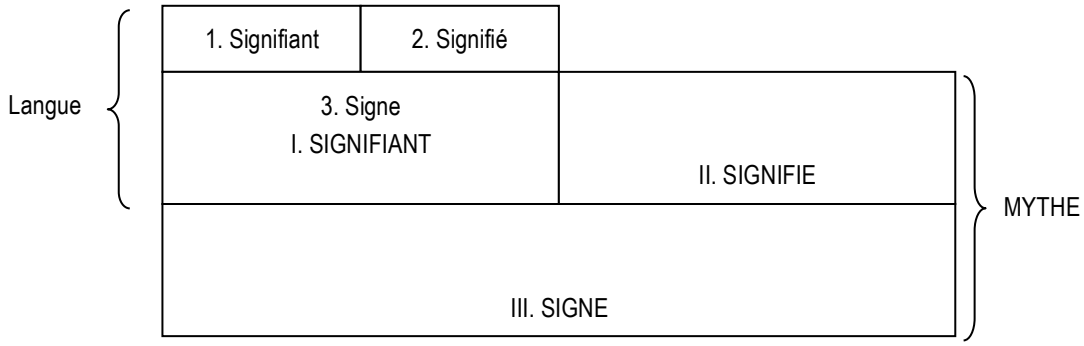
Tout comme les sémiologues de la communication, Roland Barthes fonde sa théorie de la sémiologie qu'il nomme *de la signification* (1999 [1957]) ou sémiologie des mythologies, en extension de la théorie saussurienne. Mais à l'inverse des sémiologues de la communication, Barthes considère que la sémiologie n'existe pas pour mettre au jour des lois de fonctionnement des structures, mais pour dévoiler ce qu'il appelle les *mythes actuels*, la mise au jour de la structure offrant une gageur scientifique à l'analyse des mythes (1999 [1957]). La sémiologie est selon lui une science qui étudie les pratiques et les habitudes, afin d'interroger les systèmes symboliques de la culture. Elle ne doit donc pas s'appuyer uniquement sur les systèmes de communication, mais sur tout ce qui fait sens dans les sociétés. Barthes est le premier sémiologue à découper le langage et la culture pour en extraire les abus idéologiques de « la culture de masse moderne » (1999 [1957]) présents selon lui dans l'ensemble des médias et des

images consommés. À travers cette démystification de la culture, cette déconstruction du sens, Barthes souhaite faire émerger la *praxis Critique*, la critique de l'idéologie et des stéréotypes, sur le modèle de la pensée marxiste.

De la même manière, Houdebine pense sa sémiologie indicielle comme une critique de la société actuelle et abonde dans le sens de Barthes quant à la notion de *praxis critique* : « Ainsi la *praxis critique*, tâche attribuée par Barthes à la sémiologie, ou l'interrogation de la société et de ses imaginaires (cf. imaginaire social Castoriadis), peut-elle être soutenue (…) dans sa partie interprétative, elle révèle les insus idéologiques ou stéréotypes socio-culturels utilisés » (Houdebine, 2003 : 16).

Dans cette optique critique, Barthes développe une méthodologie de mise en lumière des idéologies à travers une nouvelle segmentation du signe saussurien. Il nommera donc ces idéologies des *mythes*, expliquant que ces *mythes* sont des idées prenant une certaine forme à partir du signe saussurien, qui redevient dans la relation sémiologique un signifiant sur lequel vient se joindre un signifié non connu.

Figure 18 : Le mythe selon Roland Barthes



Selon le schéma du mythe de Roland Barthes, le signe linguistique peut redevenir un signifiant sémiologique, accompagné d'autres signifiants remettant en cause l'axe linéaire ou syntagmatique de la langue. Dans ce contexte, plusieurs signes peuvent apparaître en même temps et la linéarité du signe linguistique défendue par Saussure ne tient plus pour le signe sémiologique. Ainsi, autorisant plusieurs éléments à apparaître en même temps, la synergie de ces éléments construit les significations, et mène à l'interprétation.

Ainsi Barthes étudie-il image et langue de manière analogue, considérant que la langue et le mythe sont des systèmes sémiologiques pourvoyeurs l'un et l'autre de connotations (mythes). La langue devient pour lui un *langage-objet*, puisque le signe linguistique devient signifiant iconique. En ce sens, un signe, qu'il soit linguistique ou iconique, revêt un aspect polysémique. Dans l'article « Rhétorique de l'image », paru dans la revue *Communication n°4* (1964), Barthes

introduit dans sa théorie la notion d'analyse structurale afin de pouvoir dégager trois types de messages au sein du mythe, introduisant ainsi le concept de message implicite : le message linguistique, le message iconique non codé et le message iconique codé ou implicite. Le travail du sémiologue revient à séparer les messages iconiques codés et non codés, que le récepteur reçoit en même temps et ne différencie pas, avec un niveau perceptif et un niveau symbolique.

Barthes s'inspire également des travaux de Hjelmslev à propos de la connotation. En effet, selon Hjelmslev, une fonction, quelle qu'elle soit, peut devenir à son tour un fonctif dans la relation, créant ainsi une autre fonction ; il s'agit dans ce cas de la fonction sémiotique connotée.

Figure 19 : Conception de la connotation selon Hjelmslev

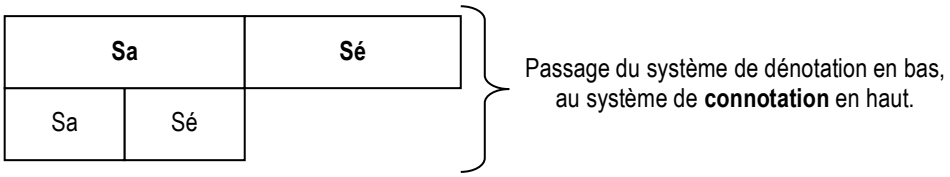
Fonction sémiotique connotée E R C

Fonction sémiotique dénotée E R C

R est mis pour la fonction sémiotique, E pour le plan de l'expression et C pour le plan du contenu, sachant qu'un 'plan' réunit la substance et la forme. Ainsi, la fonction sémiotique dénotée devient un des fonctifs de la fonction sémiotique connotée.

Barthes développe ainsi la notion de *connotation* de l'image. « La connotation n'est que système, elle ne peut se définir qu'en termes de paradigme ; la dénotation iconique n'est que syntagme, elle associe des éléments sans système » (Barthes, 1964 : 50 Rhétorique).

Figure 20 : Conception de la connotation selon Barthes (1999 [1957] : 187)



Le signe obtenu par la relation signifiant/signifié devient à son tour un signifiant. Analysant les 'messages' en séparant le message linguistique du message iconique, Barthes considère que le message linguistique ne peut fournir que des dénotations, tandis que le message symbolique se situe sur le plan de la connotation. Il scinde également le message iconique en deux : d'un côté l'analogique, ce qui manifeste le sens évident, et de l'autre le message symbolique, dit connoté.

La sémiologie des indices développée par Houdebine se fonde sur la sémiologie de la signification de Barthes, pour une interprétation du système sémiologique menant à une critique de la société dans laquelle prend place ce système. Elle remet cependant en question les notions de dénotation et de connotation pour les remplacer par le signifiant indiciel et l'effet de sens, notion empruntée à Greimas que ce dernier définit comme suit : « l'effet de sens est produit par

la rencontre du sujet humain et par l'objet-monde » (Greimas, Courtes, 1979 : 116). L'effet de sens implique directement l'interprétation du sujet humain. Le signifiant indiciel permet de ne pas se référer directement à la dénotation telle que définie par Barthes, car à l'inverse de la dénotation construite, le signifiant indiciel est encore, au stade de l'inventaire des signes, un objet flou et imprécis, il ne se construit que dans sa relation à l'effet de sens qu'il contribue à construire.

Suite à l'inventaire des proto-signifiants, l'analyste est à même de définir s'il s'agit d'un code (fortes convergences) ou d'une structuration (faibles convergences). S'il s'agit d'une structuration, le lien à construire entre signifiant et signifié, ou entre signifiant indiciel et effet de sens est d'autant plus ténu et complexe à révéler. Citant un exemple concret de la couleur rouge dans la publicité analysée dans « Rhétorique de l'image » par Roland Barthes, Houdebine explique que « l'autre [rouge], dans Panzani, est à considérer comme un indice car sa forme renvoie à diverses potentialités de connexion au plan syntagmatique, et partant à divers effets de sens » (Houdebine, 1999 : 229). Cette potentialité ouvre la voie à la hiérarchisation des résultats d'une part, et à l'argumentation relative à chaque effet de sens dégagé par l'analyse systémique d'autre part. L'argumentation, également nommée étayage, se fonde sur différents concepts : les interprétants internes et externes, et la carte forcée de la culture.

Le dégagement des effets de sens à partir des signifiants indiciels, ainsi que leur étayage constitue le *parcours interprétatif*. La démarche présuppose une construction venant du chercheur. Il s'agit de la mise en sens des signifiants indiciels dégagés à la fin de l'analyse systémique. Houdebine considère que le parcours interprétatif « s'appuie sur les *impressions de sens* et associations du chercheur pour aboutir aux *effet de sens* » (Houdebine, 2009 : 234), révélant un peu plus la filiation psychanalytique de cette forme de sémiologie. Ces impressions de sens sont ensuite élaborées en hypothèses de sens qui doivent être argumentées, étayées et hiérarchisées « pour dégager les plus opératoires ou pertinentes eu égard aux objectifs de l'étude » (Houdebine, 2009 : 234).

L'effet de sens représente ce signifié rattaché au signifiant indiciel, construisant des significations permettant une analyse critique de la culture à l'aide de l'objet étudié, appelé *praxis critique*. Le parcours interprétatif permet la construction d'effets de sens, afin de mettre au jour les mythes et idéologies présents, selon la définition barthésienne de la sémiologie. Il s'effectue en deux étapes, de l'interne vers l'externe, de l'immanence sémiologique vers la mise en relation des signifiants indiciels avec le contexte, la situation d'énonciation, l'ouverture vers d'autres courants disciplinaires ou de pensées qui enrichissent l'interprétation. Il s'agit d'une « démarche interprétative de *mise en sens* des *signifiants indiciels* dégagés » (Houdebine, 2009 :

234). Houdebine explique que « l'interprétation d'un élément représentant peut donc venir de sa 'ressemblance' ou *motivation* (icône) mais également – et parfois surtout (signe, symbole) – de sa codification où s'ancre sa fonction symbolique » (Houdebine, 1999 : 227).

Les outils mis à disposition pour reconstruire les parcours de sens permettent de ne pas « tomber ni dans l'herméneutique ni dans le délire » (Houdebine, 2003 : 107-109). Pour ce faire, le chercheur se fonde sur les axes associatifs. Houdebine avance l'idée de « l'infini du sens en déployant associativement [...] où se lisent les impositions conventionnelles et les traces du subjectif dominées par le signifiant » (Houdebine, 2003 : 107).

L'analyse interprétative interne montre les relations existantes entre les signifiants indiciels présents dans diverses strates : il s'agit de *l'interstrate.* Les signifiants indiciels deviennent dès lors des interprétants dans la relation interstratique. Dans la publicité travaillée par Barthes et revisitée par Houdebine, <<l'italianité>> se construit en fonction de l'addition de différents indices : les /pâtes/ révélées par la strate iconique, mais également les /couleurs/ présentes dans la strate scénique, ainsi que certains signes linguistiques comme /Panzani/ émanant de la strate linguistique. Un seul indice ne suffit pas à construire l'effet de sens <<italianité>> ; c'est à la jonction des trois causalités internes au corpus qu'il se construit.

A ce stade du parcours interprétatif, l'analyse doit sortir du cadre strict de l'immanence afin de valider les effets de sens par des interprétants externes ou contextuels. Cette étape hors corpus permet de montrer les relations de ressemblances iconiques, textuelles et discursives qui existent entre les effets de sens dégagés en interne et la réalité. Fondées sur les principes d'interdiscursivité et d'intericonicité, ces relations offrent une lecture du social et de la culture. Il s'agit de la chaîne associative par laquelle l'analyste construit les effets de sens en ayant recours à la culture, à sa culture. Houdebine définit les interprétants externes ainsi : « Ils sont constitués par les associations du descripteur, ses expériences culturelles, intertextuelles, interdiscursives, transmises voire imposées par le discours ("la masse parlante", la "carte forcée du signe " chez Saussure, ou "l'autre" et la "carte forcée du signifiant" chez Lacan). Mis en mots, ces éléments permettent d'affecter du sens aux signifiants indiciels » (Houdebine, 2009 : 214). Cet étayage vers l'externe n'est cependant pas à créer mais à reconstruire car, à l'instar de Saussure à propos de la langue, Houdebine considère que la culture oblige les récepteurs. « Sur le modèle saussurien de la "carte forcée du signe" et lacanien de la "carte forcée du signifiant", on fait l'hypothèse que la culture ou l'imaginaire socio-culturel est traitable comme une structuration qui s'impose au sujet parlant » (Houdebine, 2009a : 164). « La sémiologie des indices s'appuie sur la notion de *carte forcée culturelle,* s'imposant au sujet *interprétand* » (Houdebine, 2009a : 125).

En conclusion de ce développement théorique, nous proposons de retracer le parcours d'interprétation qui permet d'atteindre l'objectif de la *praxis critique* de Barthes, la mise au jour des insus culturels présents dans nos sociétés. La méthodologie indicielle se révèle comme le parcours du chercheur au travers des méandres du sens, déconstruit puis reconstruit. Un proto-signifiant, ou indice, est décelé au moment de la description du corpus. La présence de ce proto-signifiant permet de développer des hypothèse de sens et de lui offrir le statut de signifiant indiciel. Grâce à la phase interprétative, les signifiants indiciels sont reliés à des effets de sens, au travers d'interprétants internes au corpus (inter-strates) ou externes à celui-ci, construisant ainsi un signe sémiologique. Rappelons que l'interprétation se fonde sur deux éléments : les chaines associatives assumées par l'interprétand, et l'étayage, c'est-à-dire l'argumentation avancée par l'interprétand afin de hiérarchiser les effets de sens développés. Ce dernier élément garantit la scientificité de la démarche interprétative, tout comme l'hypothèse de la structure garantit la scientificité de la démarche descriptive. De ce fait, nous considérons cette discipline comme la réunion de la structure saussurienne et de l'interprétation barthésienne.

B. Le temps de l'analyse : la synchronie dynamique

La sémiologie des indices offre à voir la photographie d'une situation lorsque l'étude est dite synchronique, c'est-à-dire restreinte à un temps court. Dès 1970, André Martinet ajoute à cette notion de synchronie le dynamisme, et tente ainsi de mettre au jour les possibles évolutions des usages.

Selon Saussure, toute science peut être appréhendée en fonction de deux valeurs. La 'valeur' invoquée dans ce contexte n'est plus de nature linguistique, comme vue en amont, mais générale : « il s'agit d'un système d'équivalences entre deux choses différentes » (CLG, 1916: 115). L'une des équivalences de cette 'valeur' est la temporalité. L'autre équivalence est davantage de l'ordre de la description à un moment précis de cette histoire, selon un point de vue défini. Saussure montre ces équivalences à travers deux axes : l'axe de la successivité et l'axe de la simultanéité. L'axe de la simultanéité permet d'étudier un ensemble d'éléments en coexistence à un instant donné, mettant au jour le système actualisé à cet instant. L'axe de la successivité autorise l'étude de l'évolution d'un élément, ou d'un système. Pour ce faire, l'analyste doit tout d'abord appréhender cet élément à un temps T1, puis à un temps T2, pour pouvoir comparer les deux états et déceler les changements intervenus entre les deux états. Saussure considère donc qu'il existe deux linguistiques distinctes : la linguistique synchronique, se chargeant des études sur l'axe de la simultanéité, et la linguistique diachronique, sur l'axe de la successivité. Selon lui, la complexité des valeurs linguistiques en jeu et « la multiplicité des signes […] nous interdit

absolument d'étudier simultanément les rapports dans le temps et les rapports dans le système » (CLG, 1996 [1916] : 116).

Une analyse synchronique doit s'effectuer en faisant abstraction de l'histoire de la langue, de son évolution. Saussure explique que le système d'une langue peut s'analyser sans mobiliser les éléments externes à cette langue, puisque « la langue est un système qui ne connaît que son ordre propre » (CLG, 1996 [1916] : 43). Ainsi, un élément de la langue va-t-il évoluer en fonction des éléments extérieurs à celle-ci, et le système en sera modifié. Mais cette modification du système peut s'expliquer de manière interne, en fonction des valeurs, des rapports entretenus entre chacun des signes qui constituent le système : « est interne tout ce qui change le système à un degré quelconque » (CLG, 1996 [1916] : 43). Pour cette raison, la linguistique saussurienne moderne se fonde avant tout sur l'étude interne d'un système, non comparative et non historique.

André Martinet reprend les fondements structuralistes de la pensée saussurienne, et revisite les concepts de synchronie et de diachronie. Selon le linguiste, il faut décrire et comprendre le fonctionnement de la langue, afin de préciser « la façon dont elle analyse l'expérience humaine en unités significatives » (Martinet, 2003 : 28). Le fait de décrire les langues à un instant précis permet de les travailler en synchronie, par opposition à la diachronie, qui étudie l'évolution, entre chaque synchronie, de ces langues. Martinet souhaite aller au-delà de la simple analyse de l'évolution des langues, en comprenant les mécanismes des modifications en jeu. « Il y a des chances pour que la langue qu'on aborde, pour en décrire le fonctionnement, soit en cours de modification » (Martinet, 2003 : 29). Une nouvelle étape d'analyse dans l'évolution de la langue est proposée, la synchronie dynamique : « il est […] recommandé, dans une étude synchronique de relever les tendances évolutives de la langue en opposant les usages de différentes générations en présence. On dira dans ce cas qu'il s'agit de synchronie dynamique » (Martinet, 2003 : 29). Cependant, Martinet considère que la synchronie dynamique n'est possible qu'en fonction de la variable *temps*. En effet, seules les confrontations générationnelles permettraient de mettre au jour les modifications possibles de la langue. Pourtant, la langue est un fait social. Les modifications ne pourraient-elles pas également émaner d'autres critères sociaux que l'âge ? Le sexe ou le groupe social ne pourraient-ils pas tout aussi bien faire évoluer les pratiques langagières ? Anne-Marie Houdebine retravaille cette notion de synchronie dynamique, pour montrer que les modifications en cours d'une langue peuvent également émaner du monde socio-culturel. Elle nomme ce nouvel élément *l'épaisseur synchronique*.

Malgré l'aspect dynamique de la synchronie travaillée par Martinet puis par Houdebine, cette conceptualisation méthodologique ne permet pas encore de travailler un objet de recherche dans sa circulation sociale. La temporalité pose encore des problématiques : une étude

diachronique permet de comparer deux études synchroniques similaires à au moins dix ans d'intervalle. Lorsque Martinet parle de synchronie dynamique, il souhaite mettre en avant l'aspect fluctuant de la langue, le fait que la structure linguistique soit en perpétuelle évolution. Cela implique que les éléments minoritaires soient également pris en considération lors de l'analyse car il peut s'agir soit de traces des systèmes en disparation, soit d'indices des systèmes en construction. Le problème de temporalité restreinte au média ne peut être résolu en utilisant les concepts théoriques qui gouvernent la sémiologie des indices.

Une de nos hypothèses de travail se fonde sur l'évolution de la représentation du changement climatique, sa transformation dans le social. Les concepts de synchronie dynamique et d'épaisseur synchronique paraissent appropriés pour mettre au jour une possible évolution des représentations. Sur la base de ces concepts théoriques, notre travail s'attache à repérer les tendances évolutives dans la grammaire que nous établissons, lors de l'analyse des corpus représentatifs de la circulation de l'Objet changement climatique.

Houdebine explique en 1985 que « la synchronie est mouvante, hiérarchisée (…) la langue n'apparaît plus comme un système où tout se tient, mais comme une co-existence de structurations à la fois stables et instables » (Houdebine, 1985 : 7). Cependant, la synchronie dynamique n'est efficace que lorsque la période temporelle analysée est mise en parallèle avec une autre analyse synchronique. Il s'agira donc d'une analyse contrastive qui compare deux analyses synchroniques dynamiques et qui vérifie ainsi les hypothèses d'évolution des usages de la première analyse. En effet, Martinet considère possible ce genre d'analyse à la condition qu'une décennie sépare les deux temps de l'analyse (Martinet, 1970 et 1990). Dans le cadre de notre étude, nous nous intéressons plus spécifiquement aux médias. Wolton explique dans son texte sur « Les contradictions de l'espace public médiatisé », que le temps des médias tend à devenir extrêmement court, réduisant « toutes les échelles de temps à celle de l'événement » (Wolton, 1991). Une analyse des discours médiatiques sous le sceau d'une sémiologie synchronique dynamique ne permet pas de rendre compte de la circulation d'un Objet de recherche dans le monde socio-culturel. Afin de pallier cette lacune, Houdebine propose la notion d'*épaisseur synchronique* en lien avec l'idée d'une structure synchronique, concept qui approfondit les hypothèses d'évolution de la langue, des signes et des usages. Elle tente de dégager les causalités d'une évolution de la langue, non seulement en fonction de la temporalité, mais également par rapport à d'autres critères. L'épaisseur synchronique autorise l'émergence d'hypothèses prescriptives en donnant des indications sur les dynamiques en cours au sein d'une langue ou d'un idiolecte dans un temps long, mais pas de voir le chemin parcouru par un Objet

de recherche dans différents médias et dans un temps court. La sémiologie des indices ne permet donc pas de rendre compte de la circulation de représentations socio-culturelles.

La question se pose de savoir comment rendre le principe de synchronie dynamique compatible avec une analyse des médias, dans une temporalité restreinte. Dans cette perspective nouvelle, le sémiologue pourrait ainsi travailler la construction d'une notion discursive par le biais de sa circulation médiatique et rendre compte de son évolution au rythme des médias, c'est-à-dire dans un temps court (quelques mois, et non plus quelques décennies). En d'autres termes, nous nous demandons comment passer d'une méthodologie de photographie à une méthodologie (encore) plus dynamique de film, qui permettrait de rendre compte de la circulation d'une notion. Ce questionnement en soulève un autre, lié aux unités d'analyse, et à l'espace de l'analyse.

C. L'espace de l'analyse : discussion sur le rôle de l'immanence

D'aucun considère le principe d'immanence comme un élément qui empêche l'ouverture de l'analyse, tout comme la dimension structuraliste. Rappelons que la dimension structuraliste sur laquelle se fonde notre recherche est une hypothèse, un paradigme auquel nous recourrons car il semble que, d'une part, ce paradigme ait fait ses preuves par ailleurs, et d'autre part rien n'empêche de dépasser ce paradigme lors de la seconde phase de la sémiologie interprétative indicielle. Dans cette optique, le paradigme structuraliste s'ouvre à l'interprétation. La structure valide de façon interne les hypothèses d'effet de sens, tandis que la phase interprétative a recours à d'autres disciplines et à des corpus dits "en absence"[28] pour valider ces mêmes hypothèses. La structuration mise au jour offre un recours d'objectivation afin que l'analyste s'assure de la représentativité des interprétations.

Le concept d'immanence joue ce même rôle, il apparaît comme un gage de scientificité et de pertinence. La discipline sémiologique proposée par A-M Houdebine

> « s'attache plutôt à la façon dont la publicité [et tout autre objet socio-culturel selon nous] "parle" et à ce dont elle parle sous ses messages, commerciaux, appellatifs, séductifs et plus ou moins esthétisés. Sous ses apparences s'inscrivent en effet d'autres discours que celui du produit, où – à l'insu même de leurs concepteurs – se faufilent, s'entremêlent les représentations et les messages, sociaux (culturels) et personnels (narcissiques) de telle sorte que nul ne saurait les départager. Car derrière toute parole, fût-elle celle d'un groupe, se profile un sujet pris dans l'entrelacs de ses fictions et de l'Histoire » (Houdebine, 1994a : 17).

[28] Il s'agit de corpus construits a posteriori afin d'étayer les hypothèses d'effet de sens. Par exemple, la relation inter-iconique entre les couleurs présentes dans la publicité Panzani étudiée par Barthes, puis par Houdebine, et les couleurs présentes sur le drapeau italien est possible dans la mesure où le corpus en absence est construit sur la base des couleurs des drapeaux nationaux.

Cette citation qui ouvre le premier article de la revue *Travaux de Linguistique* est selon nous riche de deux enseignements. Elle pose l'objectif premier de la sémiologie des indices, à l'instar des réflexions de Barthes sur la sémiologie de la signification : chercher le message sous le message. Déconstruire le message visible pour repérer ce que Barthes nommait les *connotations*, les *effets de sens* pour A-M Houdebine. Cette citation offre également une place prépondérante au sujet psychologique, c'est la seconde particularité de la sémiologie des indices. Le sujet pensant n'est pas évacué de l'analyse, au contraire, il y prend une place à part entière. Le/la chercheur.e est considéré comme un archi-récepteur, et doit assumer son rôle *d'interprétand*. Houdebine définit ainsi *l'interprétand* : « le chercheur analysant, interprétant le corpus, les données, lui-même interprété par les discours socio-historiques ou socioculturels (ceux de la "masse parlante" constituant la Langue selon Saussure ou ceux de l'Autre selon Lacan) » (Houdebine, 2009 : 213). La dimension psychologique et individuelle du/de la chercheur.e est remise dans le contexte de l'analyse, elle est assumée en tant que guide de l'analyse.

Fondée sur une approche plus littéraire et moins psychanalytique du rôle du chercheur, la proposition d'Urbain va cependant dans le même sens. Dans le chapitre à propos de « la piste sémiologique » de l'ouvrage *Ethnologue, mais pas trop*, l'auteur propose un point de vue original de la recherche et du/de la chercheur.e. La recherche est alors un voyage que le chercheur, dans l'originalité que constitue sa plume, se propose de raconter. La mise en mots semble aussi importante que le terrain, les deux aspects constituant ainsi le voyage de la recherche. De l'autre côté du paradigme, Urbain place les lexicographes, qui « n'explorent pas un univers car ils ne tentent pas ni son décryptage ni sa reconstruction, ni par conséquent sa traduction. Au contraire, ils le fragmentent, l'émiettent, le décomposent en traces compilées » (Urbain, 2003 : 163). Sur la base de cette remarque, Urbain assoie sa position quant à la seule démarche d'inventaire, prouvant ainsi que, si la méthode structuraliste est efficace, elle n'est pas suffisante pour interpréter la culture.

De fait, l'analyse sémiologique indicielle ne peut se prévaloir d'objectivité, car cette dernière est un leurre inatteignable, d'autant plus clair lorsque le rôle et la personnalité tant psychologiques, que culturels ou même littéraires, du/de la chercheur.e sont mis à découvert dans l'activité de recherche. N'oublions pas que décrire, c'est déjà interpréter. Cette réintroduction du sujet pensant et racontant dans l'analyse implique deux éléments également spécifiques de la sémiologie interprétative indicielle. Tout d'abord, cette sémiologie doit s'appuyer sur un fondement scientifique stable, tel que celui proposé par Saussure au travers du structuralisme, et sur une méthodologie proche des succès linguistiques qui ont mis en application le principe de structure, à l'instar de la phonologie. C'est par ailleurs la première

étape proposée par A-M Houdebine dans sa méthode d'analyse : la recherche des structures et l'analyse systémique immanente.

Dans la première phase, le gage de scientificité repose sur le principe d'immanence tel que défini par Saussure, puis par Hjelmslev. Cette phase de description des données présente au sein du corpus rend possible l'inventaire de l'ensemble des proto-signifiants. L'exhaustivité de l'inventaire est nécessaire, qu'il s'agisse d'une démarche empirico-déductive ou d'une démarche hypothético-déductive. En effet, étant donné que le lien entre signifiant indiciel et effet de sens ne se construit que dans la seconde phase, le/la sémiologue ne peut définir par avance ce qui va faire sens, du moins théoriquement.

Ensuite, Houdebine invite à la hiérarchisation des interprétations, afin de ne pas glisser vers un « délire interprétatif » qui enfermerait l'analyse à une seule interprétation, celle du sujet pensant. En cela, l'analyste se positionne en tant qu'*archi-récepteur*, en position supérieure par rapport aux récepteurs profanes, et se doit d'une part de hiérarchiser les résultats en fonction des éléments les plus récurrents au sein du corpus, d'autre part d'étayer, d'argumenter ses pistes interprétatives en faisant appel non seulement aux interprétants internes au corpus, issus de l'analyse systémique immanente, mais également aux interprétants externes : le contexte énonciatif et général, l'interdiscursivité et l'intericonicité, qui renvoient à des situations antérieures la plupart du temps, etc. Dans ce cadre, Houdebine fait appel au concept de *Carte Forcée de la Culture* pour mettre au jour les insus culturels latents dans les discours (textes et images), ainsi que le proposait Roland Barthes. Il s'agit de la seconde étape de la méthodologie indicielle : la phase interprétative, qui désavoue l'immanence afin de s'en remettre à ce qui entoure le corpus, ce qui le construit et ce qui le permet d'exister malgré sa constitution scientifique. L'immanence semble nécessaire en première partie pour valider scientifiquement la recherche et pour garantir les résultats relatifs à la norme objectivante. Elle apparaît comme obsolète lors de l'interprétation des résultats. Si l'étape inter-stratique permet la reconstruction des significations au sein du corpus, elle doit être confirmée par la sortie de l'immanence. Dans ce cadre, c'est la rupture de l'immanence qui valide la scientificité. Le travail indiciel suggère donc un aller-retour permanent et conscient ente le corpus travaillé en immanence et l'environnement culturel du corpus.

Ces démarches dites objectivantes de la recherche permettent en outre au chercheur une prise de recul nécessaire à l'interprétation. « La sémiologie, en étudiant "tous les phénomènes de culture comme s'ils étaient des signes", n'est jamais que l'extension méthodique de cet effort consistant pour le sémiologue à regarder et à traiter sa propre société en réalité étrangère »

(Urbain, 2003 : 169), tout comme le linguiste s'appuyant sur la méthode structuraliste, observe sa propre langue comme une langue étrangère.

Houdebine définit la relation entretenue entre signifiant indiciel et effet de sens de la façon suivante :

> « Le lien établi dans la sémiologie des indices entre Sa indiciel et effet de sens […] n'est en rien de l'ordre d'une relation concrète "naturelle". Il est de nature psychique, un lien de contigüité psychique établi par le sujet, de façon associative […]. Sa mise en mot, passant par une sorte de "prêt à symboliser" (« prêt-à-porter symbolique, symboligène », S. Leclaire) qu'est la langue, participe de la mise en sens, plus précisément dit en effets de sens » (Houdebine, 2008, cité par Nossenko-Hercebrg, 2010 : 122).

La sémiologie interprétative permet de mettre au jour les représentations normatives et en minorité dans les discours, du moins semble-t-elle en constituer une étape liée à la norme objective.

La question de la comparaison des résultats d'analyses de corpus de natures différentes reste latente dans les travaux issus de cette sémiologie des indices, dû à l'unité de l'analyse indicielle lors de l'étape de la reconstruction des effets de sens : le signifiant indiciel. La nature du signifiant indiciel peut apparemment être tout à fait variable. Il peut se constituer d'un unique proto-signifiant mis en relation avec l'extra-corpus, ou d'un conglomérat de proto-signifiants qui s'expliquent exclusivement, du moins dans un premier temps, à l'intérieur du corpus. Les unités sont reconstruites à partir de la mise en relation du signifiant indiciel et de l'effet de sens, donnant ainsi le signe sémiologique. La grammaire qui régit les signes est avant tout fondée sur la récurrence d'un élément, ou la coprésence récurrente de plusieurs éléments. Par exemple, la couleur rouge associée à une femme dans le cinéma d'Almodovar permet de lier plusieurs signifiants indiciels pour construire un effet de sens. Le signe sémiologique de la maternité se construit par la coprésence d'une femme et de la couleur rouge. Ces effets de sens sont sous-jacents certes, ils dépendent cependant du contexte dans lequel le message est produit, du média, de la situation d'énonciation, des énonciateurs, et notamment de l'instance de réception, car c'est au travers de la réception que l'interprétation se construit. Le signe sémiologique ainsi constitué d'un signifiant indiciel et d'un effet de sens ne vaut que pour le corpus analysé, à l'instar de la méthode phonologique. Il ne peut être comparé à un autre signe sémiologique, dans la mesure où les corpus seront de nature différente. Même selon le principe de synchronie dynamique, le chercheur se doit de comparer deux études synchroniques, dont les corpus se doivent d'être constitués selon les mêmes règles. Ce critère garantit ainsi la validité de la comparaison.

Existe-t-il une représentation commune qui se transforme de sphère sociale en sphère sociale, ou bien plusieurs façons de montrer le climat selon les sphères analysées, qui se répondent et s'influencent les uns les autres ? Il semble que des images différentes coexistent. La question se pose de savoir s'il est possible, au travers de la sémiologie structurale interprétative, de comparer ces représentations, malgré un paradigme structuraliste qui empêche la comparaison de résultats se dégageant de corpus hétérogènes.

II. Pour une intégration des concepts greimassiens : vers un sémio-syncrétisme

Houdebine clôt l'« Ouverture » du premier volume traitant de la sémiologie des indices ainsi : « Recherche en cours implique bien entendu que le cadrage proposé soit exploité mais aussi réinterrogé ; développé, déformé s'il y a lieu et qu'écho soit ainsi donné aux travaux de sémiologie que nous présentons » (Houdebine, 1994a : 11). Cette remarque autoriserait donc l'ouverture des méthodes employées par le/la sémiologue à d'autres disciplines, d'autres méthodes d'appréhensions des significations. La sous-partie suivante dédiée à la sémiotique narrative permet de rendre compte du voyage effectué par le paradigme structuraliste saussurien vers l'anthropologie Lévi-straussienne.

A. *La sémiotique narrative*

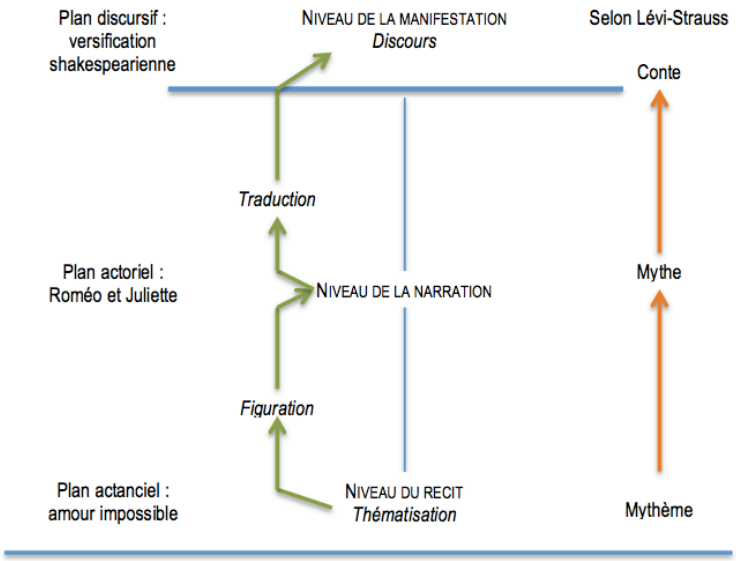
Retraçant l'histoire de la constitution de la sémiotique greimassienne dite narrative, Anne Hénault définit ainsi la démarche théorique proposée par Greimas.

> « La notion de "théorie" prend chez Greimas une valeur éminemment descriptive ; se caractérise par son aptitude à réaliser des analyses concrètes, en rigoureuse cohérence avec la base épistémologique. Donc, dans le contexte greimassien, la théorie ne s'oppose pas à la pratique, la théorie proprement dite est une méthodologie axiomatisée qui ne vaut que par la pratique, tandis que le niveau épistémologique de la théorie est ce qui fonde intellectuellement la méthode » (Hénault, 1997 : 104).

La méthode fonde la pratique aussi bien que les courants épistémologiques pris à partie. A l'instar de la sémiologie des indices, la théorie se ploie en fonction des problématiques inhérentes au social. Au travers de la mise en mots de sa théorie au sein de *Sémantique structurale,* Greimas tente une modélisation de la sémiotique narrative, en s'inspirant non seulement des travaux de Lévi-Strauss et de Jakobson, mais également de la *morphologie du conte populaire* de Propp. Appelée Ecole de Paris, cette école de sémiotique greimassienne s'appuie sur l'hypothèse fondamentale que tout discours est à l'origine structuré par un récit. Cette mise en intrigue du monde crée alors du savoir (de connaissances ou de croyances).

La sémiotique narrative est une théorie structuraliste, tout comme la sémiologie des indices. Cependant que la sémiologie des indices prend appui sur le structuralisme linguistique saussurien, la sémiotique narrative, en la personne de Greimas, se fonde sur le structuralisme mis en mots par l'anthropologue Lévi-Strauss. Plus précisément, Greimas utilise la structure du mythe que Lévi-Strauss développe dans l'ensemble de son œuvre, et plus particulièrement dans l'article « La structure du mythe », présenté dans l'ouvrage *Anthropologie structurale* (Lévi-Strauss, 1985). Lévi-Strauss considère la structure comme première. Inconsciente et fondamentale, elle régit non seulement les actes mais également les discours des hommes. Tous les systèmes, culturels, linguistiques, de parenté, trouvent leur fondement commun dans cette structure profonde, allant ainsi des données concrètes et observables à un modèle abstrait, construit au fur et à mesure des observations et des reconstructions des faits en systèmes. Greimas retravaille le mythème Lévi-straussien (cf. figure 22) pour l'appliquer à la discipline sémantique. Il considère à son tour que la structure profonde correspond à un récit élémentaire détectable dans tout type de discours, discours qu'il met en corrélation avec le conte de l'anthropologue. Le discours, compris comme l'ensemble des textes et des images, permet de révéler ce récit, et la narration, correspondant au mythe de Lévi-Strauss, permet de le complexifier avant qu'il soit mis au jour par le discours.

Figure 21 : Les niveaux de la sémiotique greimassienne



Pour le sémioticien, le réel est toujours interprété selon une réalité spécifique, au travers d'un mode d'interprétation, d'un code culturel donné. Le code ainsi défini se fonde sur une nomenclature, des signes, et une grammaire, des règles de combinaison. Comme en linguistique structurale, les signes n'ont de valeur que par rapport à d'autres signes. S'appuyant sur la théorie des signes de Charles Morris (1974) notamment, il considère qu'une chose est signe à partir du

moment où elle est interprétée comme un signe par quelqu'un. Le sujet interprétant transforme la chose en signe, en lui accolant une signification. Le signe existe grâce à l'intervention d'un acteur qui l'isole comme tel. Le sens en soi n'existe pas, car il s'agit toujours d'une interprétation.

Todorov considère que « la bonne lecture [d'une œuvre] n'est pas celle du "lecteur moyen" mais une lecture optimale » (Todorov, 1966 : 129). Cette remarque concernant la « lecture optimale » va de paire avec la notion d'archi-réception. La sémiotique narrative accepte donc la position du chercheur en réception/interprétation.

Selon Greimas, la linguistique traite les structures de surface, immanentes aux discours tant linguistiques qu'iconiques. Il s'agit, à l'instar de la proposition énonciative de Benveniste, de la façon dont le narrateur rapporte des événements. Seule l'analyse de cette structure autorise l'accès aux autres niveaux : le niveau de la narration et le niveau du récit. La mise en récit représente le niveau d'analyse le plus profond. La narration représente un investissement figuratif d'une structure narrative selon une actorialisation, une temporalisation, une spatialisation spécifiques du niveau du récit, sans pour autant qu'il s'agisse du discours de surface. Le récit subit une opération de dilatation pour en arriver à la narration. Enfin, le niveau de la manifestation est le niveau par lequel l'analyse est possible, il délimite le programme sémantique et syntaxique de la narration. Le programme sémantique permet de mettre en sens le récit, tandis que le programme syntaxique sert de cadre au déroulement du récit : il met en relation les éléments, ou événements qui composent la narration. Le niveau de la manifestation englobe ainsi les trois niveaux du récit, de la narration et, de fait, de la manifestation.

Le sémioticien doit alors démêler ce qui relève de chaque niveau, sachant qu'ils sont, de toute évidence, liés les uns aux autres. Envisagés selon le principe de transformation, les niveaux modifient le récit de la structure profonde. Le passage du récit au discours suscite une anamorphose ou une transformation, voire une métamorphose lorsque l'opération de dilatation entre le récit et la narration les éloigne tant l'un de l'autre que le récit original n'est plus reconnaissable. Urbain explique ces opérations ainsi, « distinguant ainsi deux types d'évolution [du récit], qui provoquent dans tous les cas de la diversité dans les usages par distorsion ou mutation – ici en introduisant des différences de *degré* (anamorphose) et là des différences de *nature* (métamorphose) -, il reste que l'on peut donc *qualitativement* jauger les formes nouvelles (…) » (Urbain, 2011 : 71). L'anamorphose crée un lien entre différentes narrations ayant pour socle commun un récit, tandis qu'à l'inverse l'opération de métamorphose engendre une rupture entre les narrations, malgré le socle commun. L'idée est de repérer les éléments constituant soit la rupture, soit la filiation. Ajoutons que, dans les deux cas, les opérations d'anamorphose et de

métamorphose permettent de lier différents récits, mettant alors en place une forme d'analyse de la circulation des récits dans différentes sphères sociales.

1. Les structures narratives

Greimas ajoute à la vision Lévi-straussienne une approche littéraire du conte populaire selon Propp, qui développe des oppositions afin d'expliquer les enchainements narratifs liés aux coordonnées spatio-temporelles et actancielles des contes. Structurant les propositions de Propp à propos du conte populaire, Greimas propose une approche de la narration fondée sur deux schématisations : le schéma narratif et le schéma actanciel. Afin de se départir des avatars temporels de Propp, Greimas suggère de structurer la temporalité au sein de la narration non pas seulement en fonction de l'axe syntagmatique, mais selon la définition d'un certain nombre d'épreuves et de situations auxquelles sont systématiquement confrontés les actants de la narration. L'axe paradigmatique est alors sollicité pour définir les épreuves au nombre de trois : l'épreuve qualifiante, l'épreuve décisive et l'épreuve glorifiante, mettant alors l'accent sur le programme syntaxique de la narration. Les trois épreuves sont toujours soumises à l'axe syntagmatique, elles interviennent toujours les unes après les autres. Mais leur apparition, et non plus leur intervention dans l'ordre du récit, peut se faire sur l'axe paradigmatique. La narration peut commencer par l'épreuve glorifiante censée clore le récit, puis remonter le fil du temps. Autre scénario, de l'épreuve glorifiante, le récit peut aller directement à la première épreuve qualifiante.

Ces remarques tendent donc à appréhender le temps de deux façons différentes par rapport à la diégèse, au déroulement de l'histoire. Le temps extra-diégétique situe l'histoire dans le temps historique et répond à la question du *quand*. Pour le *Roméo et Juliette* de Shakespeare (2001 [1623]), le temps extra-diégétique serait le 18^{e} siècle. Le temps intra-diégétique correspond au déroulement à l'intérieur de la diégèse, concernant le même exemple, le temps intra-diégétique est relatif à une semaine. La diégèse travaille l'aspect temporel de la narration, tandis que la description a à voir avec la spatialité.

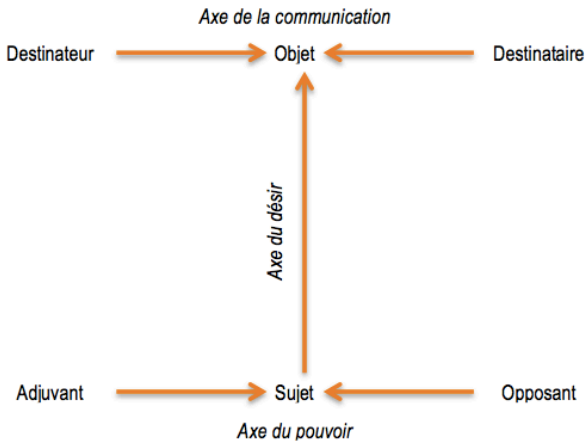
Dès le prologue de la version originale de la pièce *Roméo and Juliet*, Shakespeare définit les temps du récit à venir. Il ajoute cependant que l'histoire racontée prendra deux heures « Is now the two hour's traffic of our stage ; The which if you with patient ears attend ; What here shall miss, our toil shall strive to mend » (Shakespeare, prologue). Nous avons donc en présence le temps relatif à l'énonciation, qui prendra deux heures, le temps extra-diégétique, le 18^{e} siècle, et le temps intra-diégétique, une semaine.

Le schéma narratif compte une situation initiale et une situation finale qui englobent trois épreuves ou séquences à partir du moment où la situation initiale est modifiée. Chaque séquence

représente un syntagme narratif isolé. L'épreuve qualifiante correspond à la coordonnée spatio-temporelle lors de laquelle le sujet acquiert un savoir (faire, être, pouvoir), un pouvoir, un devoir et/ou un vouloir pour le passage à l'acte. Le sujet se qualifie en intégrant une compétence particulière qui lui sera utile voire nécessaire pour la suite de la narration. L'épreuve qualifiante est également nommée la séquence d'acquisition d'une compétence. Elle peut intervenir plusieurs fois dans la narration. La séquence d'opérationnalisation correspond à l'épreuve décisive, c'est le moment de l'expérience, de la performance du sujet. L'épreuve glorifiante clôt la narration, il s'agit de la sanction, du résultat de la narration sous forme de récompense ou de sentence.

Toute narration suppose une relation du sujet à l'objet de deux ordres en fonction du moment de la narration. Soit sujet et objet sont disjoints, soit ils sont conjoints. Le programme narratif est déterminé par cette conjonction ou cette disjonction. Si la situation initiale de la narration est déterminée par le fait que le sujet est disjoint de l'objet, son objectif est d'en devenir conjoint, et inversement. Dit autrement, le programme narratif de quête ou d'acquisition fait état de trois situations. La situation initiale représente la relation de disjonction du sujet à l'objet. La situation intermédiaire montre la non disjonction en cours, tandis que la situation finale offre à voir la conjonction du sujet à l'objet. La situation est inversée pour le programme narratif de fuite, de séparation ou de privation. Notons que la situation finale d'un programme narratif peut devenir la situation initiale d'un autre programme.

Figure 22 : Le schéma actanciel



Les actants sont considérés comme les unités d'analyse de la structure à prendre en compte selon l'axe paradigmatique, tandis que les jonctions, sur l'axe syntagmatique, correspondent aux relations entretenues par les actants. Fondé sur six catégories d'actants répartis en trois couples structurant la narration, le schéma actanciel complexifie la relation du sujet à l'objet. Dégagé en

particulier à partir des inventaires de Propp et simplifié, le schéma actanciel se présente de la façon suivante.

Il s'agit d'une structuration paradigmatique des actants. Tout actant se définit en rapport avec les autres, la lecture de la narration évolue en fonction de l'actant positionné en tant que sujet. Le sujet caractérise la quête dont il est question, et la façon dont il va l'accomplir. La relation du sujet à l'objet définit alors la quête selon l'axe du désir. Il est actif, tandis que l'objet semble passif car voulu par le sujet. Le statut de chacun existe grâce à l'autre selon l'axe paradigmatique. Sujet et objet s'opposent et donnent une existence à l'autre. La dynamique narrative naît de l'expérience d'un certain manque et du désir subséquent ressenti par le sujet d'acquérir un objet de valeur (soit concret, soit abstrait), étant entendu que l'objet n'a de valeur qu'en fonction de la narration et non en soi.

Le deuxième axe, celui de la communication, oppose destinateur et destinataire par rapport à l'objet en question. Le destinateur correspond au mandant de l'objet, celui par qui la quête débute : il offre les savoirs nécessaires au sujet pour accomplir la quête. A l'inverse, le destinataire reçoit l'objet, celui par qui la quête finit. La plupart du temps, le destinateur est un émetteur qui charge un sujet d'acquérir un objet pour le remettre ensuite au destinataire approprié.

Le dernier couple représente l'axe du pouvoir : les adjuvants et les opposants, toujours à l'égard du sujet. Greimas résume ces actants de la façon suivante : « 1. Les unes qui consistent à apporter l'aide en agissant dans le sens du désir, ou en facilitant la communication ; 2. Les autres qui, au contraire, consistent à créer des obstacles, en s'opposant soit à la réalisation du désir, soit à la communication de l'objet » (Greimas, 2002 : 178). Sur la base de ces remarques, il semble nécessaire d'ajouter qu'un acteur, au niveau de la manifestation, peut représenter plusieurs actants du récit, tout comme un actant peut être investi par différents acteurs.

Dans son livre *Sémantique structurale*, Greimas propose un exemple du schéma actanciel à propos du militant marxiste.

> « De même, l'idéologie marxiste, au niveau du militant, pourrait être distribuée, grâce au désir d'aider l'homme, de façon parallèle :
>
> *Sujet*…… Homme
>
> *Objet* …… Société sans classe
>
> *Destinateur*……Histoire
>
> *Destinataire*……Humanité
>
> *Opposant* .....Classe bourgeoise
>
> *Adjuvant*…….....Classe ouvrière » (Greimas, 2002 : 181).

Les schémas actanciels et narratifs permettent donc de structurer le corpus en fonction d'une narration. Analysée selon les propositions de stratification, la récurrence des éléments en présence permet de montrer les narrations convergentes et périphériques, ou alors de voir si plusieurs narrations cohabitent de façon équilibrée.

2. Les structures élémentaires de la signification

Le récit est considéré comme une structure dynamique. Le carré sémiotique, issu du carré logique d'Aristote, correspond à la représentation visuelle de l'articulation logique d'une catégorie sémantique quelconque : il s'agit de la structure élémentaire de la signification. Le carré sémiotique investit une notion relative à la mise en narration, et pose alors la définition formelle du récit. C'est une mise en abîme du sens.

Figure 23 : Le carré sémiotique

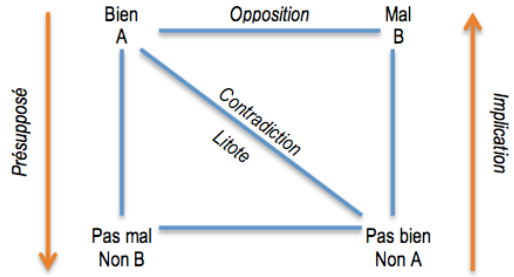
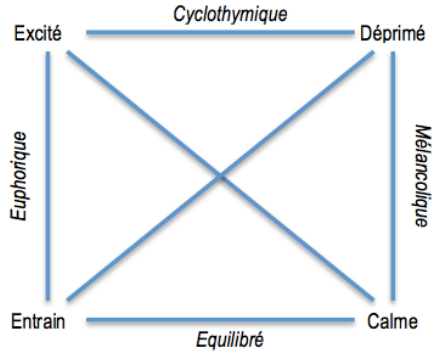
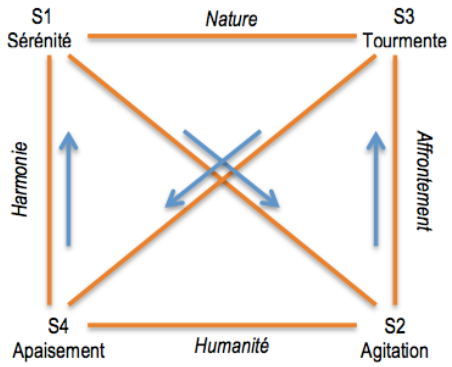


Figure 24 : Exemple d'une mise en abîme du sens au travers d'un carré sémiotique



Le carré peut également être entendu comme la progression du récit, partant de la situation finale vers une situation intermédiaire, pour aller vers la situation finale. Cet outil permet de réfléchir différemment la mise en récit, et de repérer les états de conjonction et de disjonction. Dans l'exemple que nous aborderons dans le chapitre 6, nous proposons une mise en récit de la relation homme/nature au travers de premières de couvertures de livres et magazines traitant de façon vulgarisée du climat. Le carré sémiotique alors constitué s'appuie sur la notion de sérénité, et propose un cheminement narratif particulier. Certaines étapes de ce récit sont repérables dans les visuels analysés.

Figure 25 : Exemple d'un programme narratif au travers d'un carré sémiotique



Nous reviendrons plus en détails sur l'étude de magazines de vulgarisation scientifique qui a abouti à l'élaboration de ce schéma dans le prochain chapitre. Nous pouvons cependant avancer que, soit les visuels analysés se situent dans une des situations présentées dans le carré, soit ils englobent deux à trois situations.

Le programme narratif part de la situation initiale (S1) de sérénité. La situation intermédiaire (S2) est représentée par l'agitation. La première situation finale (S3) est en fait la tourmente, elle correspond à la situation initiale suivante, car le récit propose une lecture de deux programmes narratifs l'un après l'autre, afin que la première situation initiale corresponde à la dernière situation finale. Le récit fonctionne ainsi en boucle. Ainsi la tourmente est considérée comme la deuxième situation initiale. La situation intermédiaire n°2 est illustrée par l'apaisement, pour revenir enfin à la situation initiale / finale : la sérénité.

Le carré sémiotique semble alors déployer un éventail de significations tant sémantiques que narratives. Il sert ainsi tout autant la compréhension du niveau du récit, que celle du niveau de la narration. Le carré sémiotique permet d'ouvrir la structure binaire proposée par la méthode structuraliste fondée sur l'opposition. Selon cette méthode, un signe est soit absent, soit présent au regard d'un autre signe sur l'axe paradigmatique de la langue. La présence ou l'absence du signe en question révèle sa signification et par opposition la signification du signe en regard, selon le procédé de commutation.

Prenons encore une fois l'exemple de l'analyse concernant le corpus de vulgarisation scientifique. Reprenant l'idée de la relation de l'humain et de la nature, soit l'humain est le référent principal, soit la nature est le référent principal, au travers de la mise en scène montrant un paysage par exemple. La signification de l'icône évolue en fonction de l'absence ou de la présence de l'humain dans un paysage naturel. Cette opposition s'ouvre du fait que certains visuels ne montrent pas d'humains en tant que tels. Des objets manufacturés sont mis en scène dans les visuels, déshumanisant ainsi la responsabilité d'émission de gaz à effet de serre, ou

déshumanisant les solutions technologiques pour émettre moins de gaz à effet de serre. Deux voies représentationnelles s'ouvrent ainsi dans la façon de représenter symboliquement le changement climatique dans les journaux et livres de vulgarisation scientifique, offrant ainsi quatre oppositions, et non plus deux. La nature est seule, la nature et l'humain sont représentés ensemble, la nature est montrée avec des objets manufacturés polluants, et enfin la nature est montrée avec des objets manufacturés économes en énergie ou non polluants. Ces quatre situations ainsi présentées peuvent être rapprochées des situations du carré sémiotique. La nature seule représente la sérénité, l'agitation et la tourmente concordent lorsque la nature est montrée avec des objets polluants, les objets technologiques non-polluants accordés à la nature font état de la situation d'apaisement, d'accalmie.

Bien qu'Urbain mette en garde contre le fait de « succomber à la facilité binaire » (Urbain, 2011 : 45), l'opposition binaire représente le premier pas d'analyse vers une complexification du sens. La facilité binaire devient un chemin obligé pour une mise en abîme des significations élémentaires, si le chercheur sait s'en départir.

3. Sémiotique narrative vs storytelling

A ce stade de notre réflexion, et dû à la mode du *storytelling*, le besoin se fait sentir de différencier l'approche narrative du *storytelling*.

En effet, Brunetière propose une analyse sous forme de *storytelling* ainsi qu'elle le nomme, de la presse de vulgarisation scientifique. Elle montre dans son étude que la presse de vulgarisation scientifique structure le discours selon une scénarisation en trois actes du changement climatique, faisant ainsi écho au drame antique sous forme de pièce de théâtre. Au-delà du fait qu'elle n'expose pas une définition claire de ce qu'elle appelle *storytelling*, Brunetière exploite à notre sens les outils de la sémiotique narrative afin de séquentialiser la narration proposée tout au long du discours assumé par la presse de vulgarisation. Elle développe ainsi le programme narratif qu'elle met en regard avec d'autres programmes narratifs adoptant la même structure.

Le rôle du sémioticien est de révéler le récit enfoui par les structures narratives et énonciatives. L'objectif est de comprendre le récit employé de manière inconsciente dans les différents discours qui fondent les représentations climatiques, tant dans la sphère scientifique, que dans la sphère profane ou dans la sphère médiatique. Contribution marketing s'inspirant de la sémiotique narrative, le *storytelling* fonctionne à l'inverse. Il constitue un récit sur lequel vont s'appuyer des structures narratives et énonciatives qu'il aura délimitées en amont. Christian Salmon propose une lecture du *storytelling*, montrant ainsi que cette démarche correspond à un artefact publicitaire ou politique. On associe une histoire à un produit ou à un homme politique

afin d'y faire adhérer. Il s'agit d'une tentative consciente de mise en narration non plus du point de vue de la réception, mais de celui de la production. Christian Salmon définit lui-même cette pratique comme « une technique de communication, de contrôle et de pouvoir », ajoutant le questionnement suivant : « Que penser de cette nouvelle vulgate selon laquelle tous les discours – politique, idéologique ou culturel – devraient adopter une forme narrative ? » (Salmon, 2007 : 12 puis 16). Au travers de la notion d'adoption, Salmon exprime l'idée que cette narrativité vient de la production. « Le storytelling parcourt le chemin en sens inverse : il plaque sur la réalité des récits artificiels, bloque les échanges, sature l'espace symbolique des séries et stories. (…) il trace les conduites et oriente les flux d'émotions » (Salmon, 2007 : 16). Salmon explique que le storytelling met en place des « engrenages narratifs », afin que le récepteur puisse s'identifier à un modèle narratif. Cette vision semble discutable en ce sens que la question sous-jacente posée par l'ouvrage de Salmon reste de savoir s'il existe des récits artificiels, montés de toutes pièces, ou si à l'inverse, s'il existe des récits naturels, c'est-à-dire acceptables aux yeux de la société de consommation. Il considère en effet que le récit manipule.

Aux vues de ces éléments, la question mérite d'être déplacée de la manipulation vers l'influence d'une part, et de la nature du récit à sa composition d'autre part. Un récit n'est construit ni naturellement, ni artificiellement, il est perçu, reconstruit toujours en fonction d'une réalité. « Toute vision ou perception du réel est obligatoirement codée culturellement selon les mentalités et les sensibilités de lieu et d'époque » rappelle Urbain (Urbain, 2011 : 53). La reconstruction des récits et narrations se fait par le récepteur et au travers d'une culture spatio-temporelle donnée. Les narrations sur lesquelles s'appuient les storytellers ont une résonnance particulière du fait de ces éléments, peut-être différente par ailleurs de l'intention du storyteller.

Nommant alors *storytelling* l'approche des magazines, Brunetière sous-entend l'intention de ces derniers à propos de la façon de communiquer la narration relative au changement climatique. Elle se place alors du côté de la production, et non de la réception. La notion de storytelling l'autorise à utiliser des concepts issus de la sémiotique narrative, et permet ainsi de tendre vers une autre approche sémiotique, qui, selon son travail, semble complémentaire à l'approche sémiologique interprétative.

B. Pour une hétérogénéité assumée des corpus

La linguistique pose le postulat de l'homogénéité concernant la constitution du matériau d'analyse[29], obligeant ainsi le linguiste, et par continuation théorique, le sémiologue, à interpréter des corpus de type homogène et de nature similaire. A l'inverse, la sémiotique narrative permet d'analyser des objets de différentes substances, car le niveau d'analyse en

[29] Nous abordons la méthode de constitution des corpus dans le chapitre suivant.

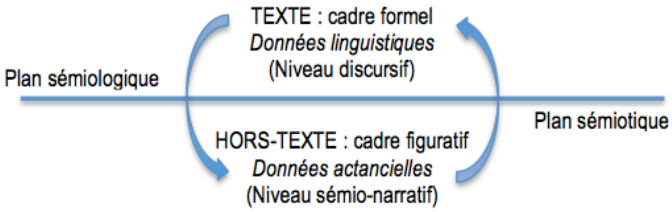
profondeur offre un recours à l'hétérogénéité des corpus en présence. Le niveau de la narration semble adéquat pour pouvoir comparer des analyses de corpus hétérogènes, et pour rendre compte de la circulation de représentations narratives.

1. Stratification et niveaux

Au-delà des similarités observées entre les deux approches sémiologique et sémiotique concernant notamment la position subjective du/de la chercheur.e, des différences, comme les unités d'analyses, les méthodes d'analyse ou le point de vue de la recherche, existent toujours. Ces divergences ne semblent cependant pas être contradictoires. Au contraire, dans le cadre de notre étude, une comptabilité semble pouvoir émerger de ces deux théories, notamment au égard de l'hypothèse de recherche considérant que les histoires sur le climat diffusées dans les médias se construisent dès les discours scientifiques. Sur la base de ces éléments, nous posons la question de savoir si le récit sous-jacent aux discours scientifiques est identique au récit des autres types de discours. S'il s'agit bien du même récit, quels ont été les chemins narratifs divergents qui ont conduit à des discours différents ? L'étude s'emploie à rendre compte des opérations d'anamorphose ou de métamorphose entre les différentes narrations.

Urbain propose une approche différenciée de la sémiologie et de la sémiotique. La sémiologie prend en compte le niveau de la manifestation et met ainsi au jour des insus culturels dans la façon de raconter l'histoire relative au climat. La sémiotique narrative prend en compte le passage du niveau du récit au niveau de la narration, et aide alors à la compréhension de la structure narrative des discours. La discipline interroge les procédés de production des signes, ce par quoi les signes émergent, tandis que la sémiologie interprétative indicielle interroge davantage les différentes interprétations possibles de ces mêmes signes créés par la mise en narration.

Figure 26 : Les niveaux sémiologique et sémiotique (Urbain, 1991 : 4)



Ajoutons à la proposition d'Urbain l'élément suivant. Le niveau discursif comprend non seulement le linguistique, mais également l'iconique ou encore le gestuel, le vestimentaire, les mimiques et tout autre élément susceptible de faire sens à la réception, donc à l'interprétation. Ces éléments sont à analyser selon la proposition hjelmslevienne de travail par strate, c'est-à-dire par découpage de la matière en fonction de la nature des éléments analysés, dans un souci

d'homogénéité du corpus, ainsi que le préconise Hjelmslev, et par continuité Barthes et Houdebine.

Selon cette perspective, l'analyse narrative et actancielle peut également s'effectuer en immanence, c'est-à-dire en ne prenant en compte que les éléments présents dans le corpus. Ce principe peut servir de cadre à l'analyse des programmes narratifs séquentialisés en situation initiale, situation intermédiaire et situation finale, tout comme un travail en strates peut s'effectuer afin de repérer la présence ou l'absence des différents actants dans chaque élément du corpus. Une stratification est envisageable concernant les mises en narration. Le schéma actanciel et le carré sémiotique permettant de mettre au jour la structure sous-jacente de la narration semblent appropriés lors de la phase d'explication, voire même selon des strates spécifiques, strates subsumantes du travail de description : la strate narrative et la strate actancielle. La stratification proposée par Hjelmslev étant une forme de catégorisation, elle peut se modifier en fonction du type de structure à analyser. Le repérage du sujet ou de l'objet dans le corpus peut donc s'effectuer de façon immanente d'une part, et selon des strates spécifiques d'autre part.

Le carré sémiotique est considéré par les défenseurs de la sémiologie interprétative indicielle comme un outil d'interprétation, et non un outil de description. Il participe de l'interprétation externe au corpus. Urbain attribue au carré sémiotique une valeur interprétative dès la description. Utilisé comme un jalon de la narration auprès d'un corpus important, le carré sémiotique permet ainsi de repérer les structures : quels éléments du corpus se trouvent à quel moment de la narration, dans le récit global mis au jour lors de la description du corpus. Ce procédé n'empêche pas la mise au jour d'insus culturels, bien au contraire, puisque l'émergence des relations actancielles offre la possibilité de comprendre la manière dont sont représentés les actants et les séquences du programme narratif. Il s'agit simplement d'une structure préétablie. Tandis que la sémiologie des indices considère que tout est structuré sans pour autant connaître d'avance la forme structurale que prendra l'analyse, la sémiotique narrative part de la structure narrative.

Ajoutons que par sa valeur exhaustive, la sémiologie des indices permet au sémioticien d'accéder de façon plus complète au niveau de la narration. L'analyse du point de vue narratif permet de considérer l'ensemble des corpus selon un point de vue commun : le niveau narratif.

2. Immanence des corpus, non de la pensée

Landowski rejette le principe d'immanence expliquant que « le pari que propose la sémiotique revient simplement (…) à redéfinir le prétendu contexte du discours, autrement dit le monde "réel" qui lui sert de référence, comme un langage : un langage parmi d'autres »

(Landowski, 1989). La sémiologie saussurienne est l'étude des signes. La sémiologie interprétative indicielle va au-delà de l'étude des signes, puisqu'elle a pour ambition de mettre au jour les insus culturels latents, certes construits par l'analyse de signes, mais interprétés au-delà de l'immanence. Urbain attribue à la sémiotique narrative l'étude de ce qui est antérieur aux signes, présupposé par eux, ce qui permet d'aboutir à eux. Ce qui les construit et leur permet d'émerger : le contexte et le cotexte[30]. Selon cette perspective, la sémiologie indicielle et la sémiotique narrative apparaissent compatibles.

L'hypothèse construisant sémiologie des indices et sémiotique narrative est identique : il existe une structure sous-jacente à révéler par l'analyse. Cependant, le/la sémioticien-ne, sur le modèle de la *Sémantique structurale* de Greimas (Greimas, 1986), considère que cette structure est pré-construite, il s'agit pour lui/elle d'un modèle à appliquer et sa recherche est par là même fondée sur une méthode dite hypothético-déductive. La structure qu'il/elle recherche est fondée sur la construction sous-jacente d'un récit. Pour le/la sémiologue, la structure n'est jamais une certitude, puisqu'elle peut tout aussi bien ne pas se révéler lors de l'analyse, ou bien être une structure souple. Sa démarche sera donc empirico-déductive, car la structure est à découvrir sans modèle préétabli.

Le hors-texte autant que le texte servent la construction du message en effets de sens selon la proposition méthodologique de la sémiologie interprétative. Inventaire des indices, explication, hypothèses de sens, interprétation interne, puis externe, chaque étape se fait successivement. C'est du moins de cette façon que l'étudiant apprend à présenter sa recherche en sémiologie interprétative indicielle. Si, sur le papier, il semble judicieux d'effectuer chaque phase consécutivement, il arrive la plupart du temps que les phases se juxtaposent : l'analyste effectue sans cesse des aller-retours entre la description et l'explication, allant même parfois vers une première forme d'interprétation. Dans la pratique, l'analyse est faite d'aller-retours incessants entre le plan des proto-signifiants et celui des signes indiciels construits par la mise en relation des signifiants indiciels et des effets de sens. Une méthode en aller-retours descriptivo-explicatifs que l'on ne peut nier.

D'un point de vue cognitif, on ne peut s'empêcher de faire ces aller-retours entre la description et l'analyse. Le travail par phases proposé par la sémiologie des indices offre une méthode qui permet de structurer la présentation de l'analyste seulement sur le papier, mais pas dans l'esprit. Ces aller-retours sont nécessaires à la description et à l'élaboration d'une structuration ou d'une structure. La rhétorique voudrait que les analyses puissent être

[30] Nous faisons une différence entre ces deux termes, le premier renvoyant à la situation de communication extralinguistique, et le second faisant référence à l'environnement linguistique du signe intéressé par l'étude (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 135).

argumentées au fur et à mesure, mais dans la réalité de la recherche, l'économie cognitive permet de faire des raccourcis entre les phases. Houdebine montre bien, dans son « Rêve de Barthes », au fil de ses explications (Houdebine, 1994a), que les aller-retours entre la description et l'analyse se font en permanence. Ils permettent alors l'émergence de l'interprétation.

Certes, la sémiologie des indices oblige à considérer la première phase d'étude en immanence, c'est à dire à considérer le corpus pour lui-même sans appel au monde extérieur. Nous considérons que travailler le corpus à l'aide de carrés sémiotiques des la première phase de description objectivante ne va pas à son encontre. En effet, d'un point de vue cognitif, l'objectivité totale est inatteignable. De plus, lors de l'analyse (description et interprétation), le chercheur s'appuie sur ce que Jean-Blaise Grize appelle des pré-construits culturels, des dispositions sociales et culturelles immanentes à une spatio-temporalité spécifique qui vont soutenir la mise en structure du corpus au travers de sa description, toute immanente soit-elle. Car c'est bien le même objectif que tentent d'atteindre ces deux méthodes sémiotiques : une proposition de structuration du corpus afin d'en comprendre les significations sous-jacentes.

L'immanence est maintenue concernant le corpus à analyser. Lors de la description, cette immanence intellectuelle est défiée car ses capacités cognitives poussent le récepteur à mettre en lien ce qu'il voit, ce qu'il lit, avec des éléments déjà vus, vécus, perçus. Urbain demande en effet : « Est-il possible de larguer ses amarres sociales et culturelles et d'effacer de sa mémoire les liens affectifs, l'expérience, le savoir et le passé ? Un art de s'oublier soi-même est-il concevable ? » (Urbain, 2003 : 155). L'archi-récepteur ne peut se défendre d'utiliser ses capacités cognitives. C'est par ailleurs grâce à la conscience de ces capacités que le récepteur devient archi-récepteur, c'est-à-dire chercheur à part entière.

C. Sémiotique narrative, circulation et représentations

La sémiotique narrative permet de rendre compte de l'évolution rapide d'une notion, grâce à une possible comparaison de différents états du concept dans le même temps, tandis que la sémiologie des indices se propose de mettre au jour les insus culturels latents lors de l'utilisation d'une notion. Nous positionnons notre recherche entre ces deux points de vue.

Sur la base des remarques précédentes, les deux approches disciplinaires de l'étude des significations rendent possible l'émergence d'une troisième voie intégrative, au regard des problématiques posées. Et d'ajouter que

> « postuler l'existence d'une structure ou en faire l'hypothèse (comme l'ont fait Saussure et Hjelmslev) pour mener le travail descriptif et interprétatif sur tout objet du socius analysé comme système de signes ou pratiques signifiantes rapproche les diverses méthodes sémiotiques ou

sémiologiques. Cela même si l'on n'utilise pas le terme "profond", ce qui est notre cas » (Houdebine, 2007 : 219).

La question se pose cependant d'identifier les éléments de la sémiotique narrative utiles à l'appréhension de la circulation et des représentations, et non plus seulement relatifs à l'émergence des significations.

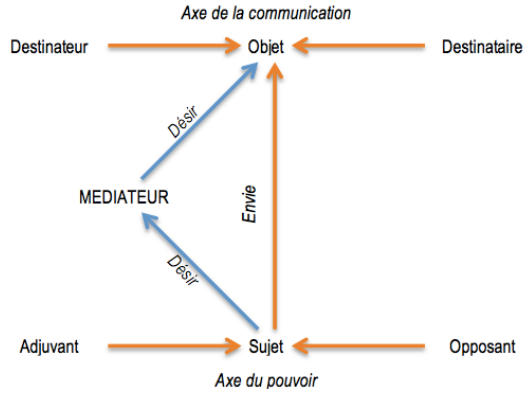
1. L'étude de la circulation : le rôle du médiateur

Lors de son séminaire de recherche proposé en 2009 à l'Université Paris Descartes, Jean-Didier Urbain aborde une notion nouvelle en sémiotique narrative : le rôle du médiateur à l'intérieur du schéma actanciel. A l'inverse des six autres actants constitués sur des axes paradigmatiques, le médiateur apparaît seul. Il intervient cependant dans l'axe du désir et se glisse entre le sujet et l'objet. Si le destinateur transfert des connaissances et une intention au sujet, Urbain insiste sur le fait que le médiateur offre un modèle auquel le sujet se réfère, consciemment ou non. Le médiateur se rapproche ainsi du destinateur en transmettant une envie au sujet, mais celui-ci se fonde davantage sur le modèle de récit que sur l'objet du désir.

Urbain s'inspire du *désir triangulaire* mis en mot par René Girard (Girard, 1961), pour qui il n'existe pas de désir direct, le désir étant culturalisé par une image médiatrice, un modèle d'action, une raison de désirer. Girard postule l'hypothèse que l'homme est mimétique, son envie est révélée par le fait de répéter l'action de quelqu'un d'autre, ou de posséder ce que l'autre possède. Marquant une différence entre le désir et l'envie, Urbain montre que « (…) *l'envie est une canalisation du désir*. Une orientation, une finalisation de sa puissance vers un objet défini (une pratique, un espace, une conduite ou une personne), qui légitime le désir en lui donnant une perspective » (Urbain, 2011 : 14). Le désir est considéré comme une émotion pure, il va être socialement structuré par l'envie qui lui donne forme et sens. « Pour que le désir prenne corps dans une envie, un médiateur est nécessaire » (Urbain, 2011 :15). La médiation ainsi considérée structure et scénarise la relation de désir du sujet à l'objet, en référence à un modèle à imiter. La médiation donne alors du sens à la conduite du sujet.

La médiation est de deux ordres. Elle peut apparaitre comme externe. Elle est assumée par le sujet qui s'en revendique. Le sujet prend modèle sur une personne réelle ou un personnage fictif afin de mener une quête similaire. Le médiateur peut être présent dans la narration ou extérieur, cela ne change pas la médiation. C'est le fait que la médiation soit assumée ou dissimulée qui en change la nature.

Figure 27 : Le schéma actanciel revisité par Urbain



Lors d'une médiation dite externe, le sujet imitant en est fier, il se déclare disciple ou héritier direct du médiateur. La médiation est alors amplifiée. Dans son *Envie du* monde, Jean-Didier Urbain propose un exemple pour illustrer cette forme de médiation (Urbain, 2011 : 15). Selon l'ouvrage de Cervantès, Don Quichotte prend pour modèle de sa quête l'histoire d'Amadis de Gaule. Personnage de fiction d'un roman de chevalerie espagnol, Amadis représente un héros pour Don Quichotte qui s'identifie complètement à lui. Amadis de Gaule est un chevalier qui, pour prétendre à la main de sa bien-aimée, va entreprendre plusieurs voyages dangereux afin de prouver sa bravoure, représentant ainsi l'image du chevalier errant. Image de bravoure et de chevalerie réussie, Amadis de Gaule devient le modèle de Don Quichotte, qui ne ressort pas aussi victorieux. Il devient une forme d'anti-héros à l'inverse d'Amadis de Gaule. Au demeurant, le socle narratif du chevalier errant est maintenu.

John Steinbeck, célèbre écrivain américain, décide d'entreprendre en secret un voyage pour redécouvrir cette Amérique qu'il écrit mais qu'il ne connaît plus. Il prend pour modèle Don Quichotte afin de partir à la redécouverte des Etats-Unis. Steinbeck assume sa filiation à Don Quichotte et appelle son camping-car Rossinante, du nom du destrier du chevalier errant, et son voyage l'opération Moulins à vent. Il réitère alors cette trame narrative du chevalier errant.

A l'inverse, une médiation interne suscite un sentiment de plagiat auprès du médiateur, l'imitateur brouillant les pistes de la médiation. Cette forme de médiation peut être à l'origine d'une relation polémique dans la narration lorsque médiateur et sujet sont en coprésence à l'intérieur de la narration. Dans ce contexte, le médiateur revêt également le rôle de l'opposant. Lorsque Girard décide d'*Achever Clausewitz* et de comprendre les motivations qui ont poussé Clausewitz à écrire son œuvre sur les stratégies guerrières, il montre en plusieurs endroits de son dialogue avec Chantre que le médiateur en question était Napoléon, fait absolument inavouable pour un prussien vaincu. Clausewitz détestait et admirait en même temps Napoléon, « totalement pris dans sa fascination pour Napoléon » (Girard, 2011 : 243). Il le destitue d'ailleurs de son rôle

de médiation car Clausewitz l'appelle Bonaparte et lui enlève le titre d'empereur. Sous le nom de Bonaparte, la médiation devient certes plus acceptable, mais malgré tout inenvisageable car même dans ce contexte, Clausewitz considère qu'il aurait fait mieux que Bonaparte (ibid. 248). Son désir de ressemblance ne pouvait s'exprimer, Napoléon était cependant présent dans l'ensemble de son œuvre. « Clausewitz cherche constamment à résister à l'attrait que son modèle exerce sur lui, mais il n'y parvient jamais » (ibid. 249). Dans ce contexte, la médiation est dissimulée : « Il y a (…) surtout beaucoup de Napoléon, même s'il [Clausewitz] se refuse à l'admettre » (ibid. 240). Le traité *De la guerre* de Clausewitz deviendra une référence en termes de stratégie guerrière. Clausewitz a ainsi contribué à perpétrer l'histoire napoléonienne et à la rendre mythique. Du point de vue de la circulation, nous voyons se répéter une situation narrative, dont les actants et les jonctions vont être modifiés. Le médiateur devient alors agent de circulation, car il permet au mythe de se renouveler, en modifiant ses aspects extérieurs, mais pas sa structure même.

Au jour de ces remarques, le rôle du médiateur semble essentiel dans la strate actancielle, car il est l'un des garants de la circulation des narrations relatives aux changements climatiques. Son absence au sein du corpus est également signifiante, permettant d'appréhender la médiation comme un élément dissimulé, non assumé de la narration, c'est-à-dire interne.

2. Les représentations sous forme de narration

Le niveau narratif est compris comme un moyen de travailler des corpus hétérogènes dans un temps court. Nous observons alors les structures narratives déployées pour chaque corpus. Brémond explique que le niveau de la narration constitue une « couche de signification autonome, dotée d'une structure qui peut être isolée de l'ensemble du message : le récit (…) La structure de celle-ci [l'histoire] est indépendante des techniques qui la prennent en charge » (Brémond, 1964 : 4).

L'objet de la quête est construit par des croyances et connaissances qui permettent de constituer les représentations en circulation du changement climatique. La sémiologie des indices offre la possibilité de mettre au jour les différentes représentations en coprésence dans le corpus de façon immanente, tandis que la sémiotique narrative organise les actants et les séquences autour de chaque représentation, utilisant les outils mis à disposition : le schéma actanciel, le schéma narratif et le carré sémiotique. Envisagée de la sorte, la sémiotique narrative rend possible l'émergence d'un saut qualitatif de l'analyse, il s'agit d'un moyen de nivellement des corpus pour de possibles comparaisons d'éléments différents. Nous entrevoyons également, au travers du concept de médiation, la possibilité d'appréhender l'origine de la narration en présence.

L'intégration de la sémiotique narrative et de la sémiologie des indices se révèle selon nous non seulement tout à fait envisageable concernant l'analyse des insus culturels, mais également nécessaire dès lors qu'il s'agit d'appréhender de façon élargie à plusieurs corpus les représentations climatiques.

La dernière partie de ce travail propose une application concrète des avancées théoriques. Le chapitre 6 expose la méthodologie de travail, ainsi que la construction des différents corpus à étudier pour arriver à dégager la circulation des représentations climatiques. Est également proposé un premier cas concret, relatif à l'utilisation de la méthodologie en strates pour déployer et systématiser la mise en narration à l'ensemble du matériau d'analyse.

Le chapitre 7 permet de rendre compte de l'importance d'une analyse systémique immanente, notamment au regard de la mise en scène concernant les "Unes " des journaux.

Le chapitre 8 valide et la théorie et la proposition méthodologique en exposant différents résultats. Nous déployons les effets de sens repérés dans les différents discours analysés. L'analyse des différentes narrations clôt ce chapitre, en proposant une vision transversale des représentations climatiques.

CHAPITRE 6 – CONSTRUCTION D'UNE METHODOLOGIE INTERDISCIPLINAIRE ET DE CORPUS HETEROGENES

« "Toute méthode est une fiction", dont le langage est l'instrument ».

Jean-Didier Urbain, citant Roland Barthes, citant Stéphane Mallarmé, 2003 :159

Proposée par une discipline spécifique, une méthode est avant tout un guide que le chercheur façonne à l'image de sa recherche. Elle peut également être une construction personnelle qui reprend certains éléments d'autres théories, d'autres méthodes, d'autres disciplines, à l'image d'une construction méthodologique interdisciplinaire. La pertinence de toute méthode repose sur son aptitude à être réutilisée dans différentes situations de recherche, elle semble également judicieuse lorsqu'elle permet de mettre au jour des faits nouveaux en lien avec l'objet de recherche. Nous avons pu apprécier que la richesse de la recherche repose sur cet échange, cette intercompréhension des objets et des méthodes, dans un souci interdisciplinaire pour la méthodologie au travers de l'intégration d'éléments méthodologiques, et multidisciplinaire pour les avancées liées aux connaissances communes d'un objet de recherche.

Notre méthode d'analyse repose sur les réflexions menées lors du cinquième chapitre, relatif à l'intégration de la sémiotique narrative à la sémiologie des indices. La discussion s'ouvrait sur le fait que la théorie et la méthode étaient inextricablement liées. De nombreux points méthodologiques ont été abordés dès le chapitre précédent : l'immanence, les étapes et niveaux d'analyse, les unités d'analyse. Nous revenons brièvement sur cette intégration du point de vue méthodologique dans le premier sous-chapitre aux vues la discussion menée en amont. Notre intérêt étant de montrer la méthode employée pour repérer les représentations climatiques en circulation dans les discours sociaux, allant de discours scientifiques à des discours profanes et passant par des discours médiatiques.

Notre travail s'ancre dans une perspective qualitative, de ce fait, nous devons opérer des choix quant aux discours à analyser, et sélectionner différents corpus afin de rendre compte du mieux possible de la potentielle circulation des images du climat dans les discours sociaux. Nous proposons de justifier ces choix de corpus dans la deuxième sous-partie de ce chapitre.

Dans le dernier sous-chapitre, nous testons notre méthode sur un corpus restreint avant de l'appliquer aux matériaux d'analyse relatifs pour appréhender les différentes représentations. En relation et avec l'objet de recherche, et avec le concept de circulation, notre choix s'est porté sur des magazines et des livres de vulgarisation scientifiques traitant du climat et du changement climatique. Nous exposons les résultats de cette étude dans la dernière sous-partie du chapitre, afin de valider la pertinence de la méthodologie employée. Notons que cette méthode permet de

mettre au jour les insus culturels en présence, ainsi que les structures narratives les plus communément employées dans le contexte de la vulgarisation scientifique du changement climatique.

I. Méthodologie interdisciplinaire

Dans le chapitre concernant les apports théoriques, nous avons pu voir que le structuralisme était mis au service de l'interprétation et de la compréhension des significations relatives au discours. La sémiotique narrative et la sémiologie interprétative houdebinienne dite des indices s'appuient sur la théorie structuraliste. Notre intention est donc d'assembler deux approches qui semblent complémentaires selon ce que nous souhaitons analyser. Cependant, nous avons pu voir que la sémiotique narrative développait sa méthodologie d'analyse sur le postulat original que tout est récit, et que, du même coup, tout texte (discours et image) accède à un niveau de narrativité, puis au niveau du discours. La prétention sémiotique est donc verticale, allant du niveau profond au niveau de surface. La méthode déployée ici s'attache à structurer les actants de la narration, mais également les étapes de cette narration, sachant que c'est grâce au niveau discursif que le chercheur accède au niveau narratif, puis au niveau du récit. Nous avons pu voir les outils mis à disposition que sont le schéma actanciel et le carré sémiotique.

A. *Le matériau d'analyse*

L'appréhension de la circulation d'un Objet de recherche dans différentes sphères sociales demande un corpus hétérogène. L'étude de la circulation se concentre sur un potentiel chemin emprunté par l'Objet de recherche, qui n'est cependant pas prédéfini en amont. La question se pose donc de savoir quel chemin serait plus adéquat pour rendre compte, ou non, de la circulation d'un objet de recherche dans les discours sociaux. De ce fait, les éléments qui composent notre corpus sont issus de sphères sociales variées, et sont, de par leur nature et leur contexte, hétérogènes.

Aux vues des réflexions exposées dans le chapitre 2 à propos de la construction scientifique de l'Objet *Changement climatique,* nous considérons que le discours scientifique constitue un discours de fondation des représentations, pour reprendre le métalangage employé par Eliséo Verón.

Concernant les discours médiatiques, notre décision d'analyser uniquement les "Unes" des trois journaux quotidiens nationaux français les plus importants se justifie par l'hypothèse que les éléments qui constituent une "Une" sont sélectionnés par les instances de production en fonction de l'objectif de captation du journal. Ces remarques tendent à faire considérer que les éléments de la "Une" traitant du climat adoptent un éclairage plus dramatique que les pages

intérieures. A l'heure actuelle, le marché de la presse quotidienne nationale française est en difficulté. Cependant la "Une" tient une place privilégiée au niveau de sa réception. Elle est un marqueur social et historique, étant en contact avec beaucoup plus de personnes que les seuls lecteurs des journaux. Les passants pour commencer, mais également les auditeurs et téléspectateurs d'émissions de radio ou de télévision sur des stations et chaînes spécialisées dans l'information, peuvent être en contact (pas forcément visuel) avec cette "Une", sans pour autant prendre connaissances des pages internes.

Travailler les "Unes" permet le repérage des images et des textes qui façonnent les représentations climatiques, et qui prennent également corps dans les discours des non-spécialistes, souvent représentants de la société civile organisée : les profanes. Les discours profanes représentent donc dans notre étude le matériau d'analyse adéquat pour appréhender un point de vue final quant à la circulation potentielle des représentations du changement climatique.

B. Les niveaux d'analyse

Afin de comprendre les représentations climatiques en circulation dans les discours sociaux, nous proposons donc une analyse fondée sur trois corpus différents dont la constitution est discutée dans le sous-chapitre 6.II. Une fois ces trois corpus définis, la question se pose de savoir la façon dont l'analyse va permettre de les appréhender tous trois de la même manière, tandis qu'ils sont différents. La méthode que nous déployons au regard des réflexions théoriques posées dans le chapitre 5 propose une analyse à plusieurs niveaux, à l'instar de la méthode proposée en sémiotique narrative.

Le premier niveau de l'analyse reste la description minutieuse de chacune des strates composant chacun des corpus dans sa spécificité, l'analyse systémique immanente proposée par Anne-Marie Houdebine. Cette forme d'analyse offre la possibilité pour l'analyste de s'approprier le corpus, de le décortiquer de façon plus approfondie que la simple observation. C'est la catégorisation, le classement, qui permet d'appréhender le corpus. Une autre spécificité de notre recherche tient du fait que nous tentons d'analyser de manière séparée le texte et l'image, selon la proposition d'Houdebine. Alors qu'elle revisite l'image Panzani étudiée par Roland Barthes dans sa *Rhétorique de l'image*, Houdebine reprend cette idée de Barthes d'étudier le corpus en le stratifiant, c'est-à-dire en le structurant en fonction de strates. Elle suggère ainsi d'analyser d'abord la mise en scène d'une représentation, puis le référent iconique de l'image, et enfin le texte, système le plus signifiant selon elle (Houdebine, 1994a : 59-60). Nous appliquons la

stratification à l'ensemble des corpus, considérant que texte et image constituent des sous-corpus médiatiques séparés.

La strate scénique relative à la mise en scène de la "Une" se dédouble. En effet, la "Une" en tant que telle constitue une première « aire scripturale ». L'interprétation sera différente si l'annonce apparaît dans le ventre ou en pied de page. L'annonce au sein de la "Une" représente un deuxième jalon pour appréhender la strate scénique. L'annonce n'aura pas le même impact selon qu'elle est constituée d'un seul titre, d'un titre et d'un texte, d'une accroche, d'un titre et d'une image, etc. La strate scénique liée aux premières pages des journaux en appelle ainsi à une attention particulière. Considérant que la "Une" se substitue à une vitrine, la question se pose de savoir où dans la vitrine le sujet sur le climat va être placé, et comment au sein de cette vitrine il va être constitué. La forme que prend l'annonce semble dès lors essentielle et signifiante à deux titres.

Pour les discours tant scientifiques que profanes, la seule strate qui intéresse l'étude est la strate linguistique, elle-même divisible en plusieurs *sous-strates*. Ainsi proposons-nous d'observer et de réfléchir en termes de structures différents éléments constitutifs des significations et représentations dans la strate linguistique : les isotopies en présence ou en absence, la syntaxe des énoncés de la titraille, les modalisations, spatialisation et aspectualisation, la présence d'éléments euphoriques ou dysphoriques, de discours rapporté, les éléments relevant de la situation d'énonciation médiatique, c'est-à-dire les déictiques. Sont nommées déictiques les traces de la situation d'énonciation au sein du discours, ce qui fait référence aux médias lorsque l'analyse porte sur un corpus médiatique, qu'il s'agisse du média sur lequel repose l'analyse, ou d'autres médias cités dans le texte. Nos observations prennent pour point d'appui différents ouvrages en analyse du discours et en sémantique (Pottier, 1992 ; Charaudeau, 2005 ; Maingueneau, 2006, notamment).

Nous ajoutons à ce premier niveau d'analyse deux strates relatives à la sémiotique narrative : la strate actancielle qui regroupe sept actants, et la strate narrative, qui met sous forme de tableau le carré sémiotique aidant à la construction du programme narratif comprenant les quatre situations qui constituent deux programmes narratifs joints.

La strate iconique prend en compte l'image en présence. Elle concerne essentiellement le corpus médiatique, qui offre au regard différents types d'images : infographie, dessins de presse et photos de presse. Etant donné que le corpus médiatique ne comporte qu'un unique élément infographique, nous concevons deux sous-corpus : le premier est constitué des dessins de presse, et le second de photos de presse et de l'élément infographique. Le corpus médiatique est donc constitué de différents sous-corpus : les dessins de presse, les photos de presse et l'élément

infographique, la titraille dans son ensemble (titres, sous-titres, surtitres, chapeaux, légendes, etc.). Ajoutons à cela l'étude des représentations du concept de changement climatique dans les articles présents dès la "Une", ainsi que l'étude des actants jouant un rôle dans l'histoire du changement climatique dans les paragraphes. Nous nommons "paragraphe" le texte présent sur la "Une" qui ne fait pas partie de la titraille, il peut s'agir du début de l'article ou d'un condensé de l'article à l'intérieur du journal. A la suite d'une première description du corpus, une prise de possession du matériau d'analyse, nous pouvons poser des hypothèses de sens, sur lesquelles peuvent s'élaborer des carrés sémiotiques génériques à certaines situations communicationnelles.

La recherche du système interne ou de la grammaire formelle au corpus passe par la méthode de commutation, fondée sur une structure binaire. Soit le proto-signifiant est absent, soit il est présent aux dépends de son proto-signifiant opposé. Nous avons vu qu'il est envisageable d'ouvrir cette binarité à un système ternaire voire quaternaire en fonction des proto-signifiants présents dans le corpus. Au fur et à mesure de la description, l'ensemble des proto-signifiants est listé sous forme de tableau, puis soumis aux autres éléments du corpus. Selon la récurrence de leur présence ou de leur absence, ils sont comptabilisés puis catégorisés en convergences, périphéries ou divergences.

Tableau 4 : Classement des convergences et périphéries

Echelle de %	Nominalisation	Sigle
0-15%	Grande périphérie	GP
15-30%	Petite périphérie	PP
30-50%	Petite convergence	PC
50-75%	Moyenne convergence	MC
75-100%	Grande convergence	GC

Il semble judicieux de rappeler que « ces chiffres n'ont d'autre utilité que leur valeur de classement » (Houdebine, 1985b : 11). Il ne s'agit en aucun cas d'un pourcentage généralisable. Rappelons que la divergence valide le fait que plusieurs structures sont en coprésence, menant soit à une indécidabilité de la grammaire formelle, soit à une cohabitation de plusieurs structurations.

Le deuxième niveau d'analyse ouvre la voie à l'interprétation des effets de sens, afin de révéler les insus culturels en présence. L'inter-iconicité, l'inter-discursivité et l'inter-strate permettent de reconstruire ces effets de sens, que l'étayage, c'est-à-dire l'argumentation rend possible. Houdebine nomme ces éléments les interprétants internes, externes, auxquels elle ajoute le concept de carte forcée de la culture.

Le dernier niveau d'analyse permet d'accéder à l'ensemble des corpus, selon la proposition d'Urbain discutée dans la seconde partie du chapitre 5. Les représentations se cristallisent autour des récits sous-jacents. Ainsi, chaque corpus est-il observé sous l'angle de sa mise en narration. Pour se faire, nous comparons entre elles les strates linguistiques révélatrices des structures intermédiaires et profondes du récit, les strates actancielles afin de repérer dans les discours la hiérarchisation des personnes jouant un rôle dans la compréhension de l'objet climat, et les strates narratives afin de repérer les étapes de la narration en présence. Nous observons particulièrement le rôle du médiateur, agent de la circulation du récit s'il en est. Ce dernier niveau de l'analyse propose un point de vue plus global sur les corpus, liant ainsi la phase interprétative de la sémiologie des indices avec la sémiotique narrative. Les chapitres consacrés aux résultats suivent cette démarche méthodologique.

Voyons pour l'heure la façon dont chaque corpus est appréhendé dans sa sélection.

II. Pertinence des corpus en fonction des objectifs de recherche

La conceptualisation et la construction du corpus d'analyse sont une part importante du travail de recherche, car elles conditionnent la pertinence et valident le point de vue de la recherche. La méthode de constitution de corpus propre à la Sémiologie des Indices (Houdebine, 1999) permet de faire ployer la théorie en fonction de la pratique. Si le chercheur parvient à justifier pour chaque étape de constitution du corpus sa validité et sa représentativité, le corpus peut alors être considéré comme pertinent. L'objectif de ce sous-chapitre est de voir de quelle manière la théorie houdebinienne se ploie afin de pouvoir représenter la réalité de circulation du concept *changement climatique* par son couplage avec d'autres théories issues de l'analyse de discours et de la sociologie.

L'approche théorique et méthodologique de constitution de corpus que nous développons se veut pluridisciplinaire, c'est-à-dire que le discours, qu'il soit linguistique ou iconique, reste le matériau d'analyse, tandis que les interprétations sont tournées vers les sciences politiques, l'histoire, la sociologie, la psychologie, etc. Chaque corpus constitué se veut homogène, afin de pouvoir être analysé du point de vue sémiologique. Cependant, l'analyse narrative suppose de rassembler l'ensemble des analyses, permettant ainsi une comparaison de corpus hétérogènes.

A. *Approches théoriques du corpus*

Le corpus est une simulation construite de l'Objet de Recherche, simulacre d'une certaine réalité que nous nous proposons d'étudier. En tant que tel, il doit répondre à un certain nombre de critères liés à la pertinence de l'analyse, à la représentativité de la réalité, et au caractère exhaustif de l'échantillon. Selon le *Dictionnaire de la linguistique* de Mounin, « le corpus est un

ensemble d'énoncés écrits ou enregistrés dont on se sert pour la description linguistique » (Mounin, 1974 : 89). Dubois complète cette première définition en expliquant que : « Le corpus lui-même ne peut pas être considéré comme constituant la langue, mais seulement comme un échantillon de la langue » (Dubois, 1973 : 128). Il considère en outre que l'exhaustivité du corpus ne peut jamais être atteinte, de par le caractère dynamique de toute langue. Il évacue la difficulté émanant de l'exhaustivité sans pour autant régler celle de la représentativité, qui pose le problème de la subjectivité de la recherche, et donc des choix opérés par le chercheur lors de la construction du corpus.

Greimas parle du « caractère intuitif des décisions que le descripteur sera amené à prendre à cette étape de l'analyse » (Greimas, 2002 [1986] : 142). Et d'expliquer « qu'un certain nombre de précautions et de conseils pratiques doivent donc entourer ce choix, afin de réduire, autant que possible, la part de subjectivité qui s'y manifeste » (Greimas, 2002 [1986] : 143). Précautions liées à la représentativité comme vu plus haut, et à l'homogénéité du corpus qui semble dépendre des paramètres extrinsèques à l'acte de langage. Car la question se pose ici de savoir comment appréhender des données qui n'émanent pas des mêmes médias, qui ne recourent pas au même type de discours, qui sont assumés par des émetteurs différents et reçus par des récepteurs très variés, qui ne sont pas de même nature en somme. Greimas n'en dit pas plus à ce propos. S'ajoute le souci d'homogénéité au problème non encore résolu de la représentativité.

Pour les sémiologues des indices, « le corpus est l'ensemble des données que le sémiologue construit en Objet pour mener l'analyse sémiologique » (Houdebine, Brunetière, 1994 : 273). Elles considèrent que la construction du corpus reste une étape importante de l'analyse sémiologique et intègrent pleinement le chercheur dans le processus de constitution du corpus, palliant ainsi la problématique de subjectivité : le caractère structural de la sémiologie des indices permet d'amoindrir cette subjectivité, tout en l'assumant comme telle. Selon les sémiologues, le corpus s'homogénéise en fonction de critères de pertinence ou des choix opérés et justifiés également par le chercheur, c'est-à-dire par le point de vue de recherche adopté. La représentativité est légitimée au travers de ces critères de pertinence. Internes ou externes au corpus, ils sont « les entrées qui permettent d'extraire du vaste champ de la réalité sociale des données» (Houdebine, Brunetière, 1994 : 273). Ils permettent une homogénéisation du corpus, afin de le rendre analysable et représentatif, même si non exhaustif. Les critères internes peuvent être un signifiant linguistique (/développement durable/ ou /réchauffement climatique/), un signifiant iconique (/enfant/ ou /femme/ou /ours polaire sur un morceau de banquise/), un signifié iconique ou linguistique. Les critères de pertinence choisis peuvent s'inscrire à

l'extérieur du corpus. Dans ce cas, il s'agira de critères référentiels (alcool, voiture, parfum), de critères sociologiques (thématiques précises comme le sport ou le travail), ou de critères psychologiques (publicités ou documents provoquant un affect particulier, comme le <<malaise>>), le/la chercheur.e faisant ici appel à l'ensemble des sciences humaines et sociales pour délimiter son corpus. Une fois les critères établis et expliqués, le corpus peut se faire valoir comme représentant de l'Objet de recherche.

Ces remarques tendent à nous faire considérer la construction des corpus selon deux points de vue. Le point de vue global permet d'appréhender la réalité à analyser en fonction des mises en narration. L'idée est de délimiter un temps relatif à la circulation de représentations, donc générique pour l'ensemble des corpus.

B. Délimitation temporelle des corpus

Les trois corpus que nous nous proposons d'étudier pour rendre compte de la circulation des représentations climatiques dans la société française doivent être délimités avec pertinence. Tous ne sont pas issus des médias, leur pertinence ne se construit donc pas de la même façon. Cependant, tous doivent être structurés de façon spatiale et temporelle les uns par rapport aux autres, puis isolément. Ces délimitations permettent de définir leur pertinence globale et intrinsèque. Les critères de pertinences internes et externes servent de cadre à la constitution du corpus au regard de l'hypothèse de recherche, mais également par rapport à l'Objet de recherche. Tous ces paramètres doivent être pris en compte pour chacun des corpus à construire.

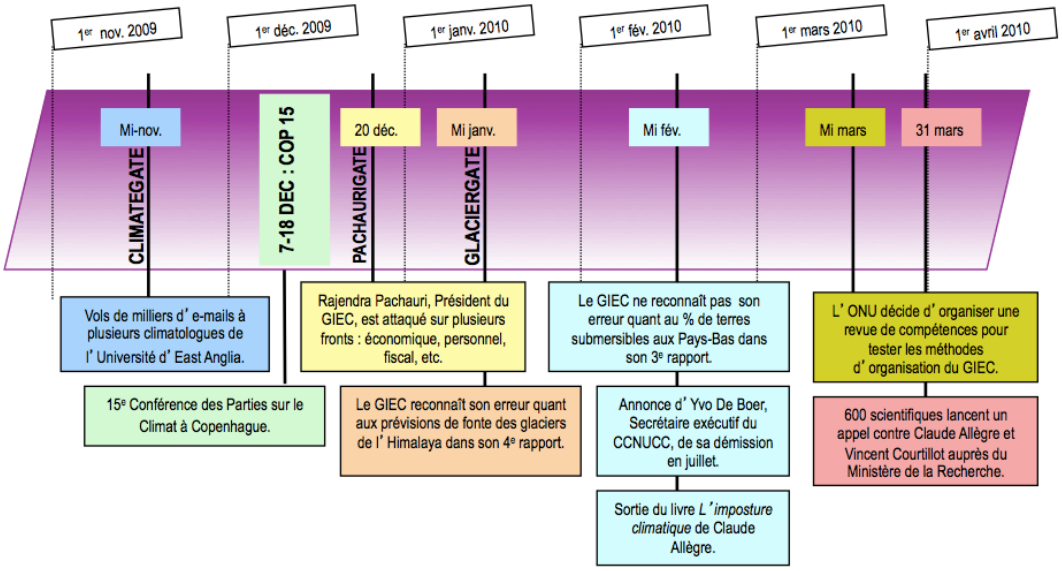
Concernant l'hypothèse de circulation, le critère temporel doit être suffisamment englobant et concerner l'ensemble des corpus, afin de prétendre à la construction d'une représentation socio-culturelle globale. Nous avons vu que le temps des médias et le temps de la science sont diamétralement opposés. Plus le média tente de réduire l'écart entre l'événement dans la réalité et l'événement médiatique, plus la science tente d'allonger le laps de temps d'une recherche. Pour exemple, prenons le temps entre chaque rapport édité par le Giec notamment, bien que ces rapports ne constituent pas une recherche en soi, mais un état de l'art de la recherche relative au climat. L'espace temporel entre l'édition du premier rapport (1990) et l'édition du deuxième rapport du Giec (1995) représente cinq années. Nous comptons six années entre le deuxième et le troisième (2001), ainsi qu'entre le troisième et le quatrième (2007). Le cinquième rapport complet est attendu pour 2014, même si le processus d'édition en fonction des groupes de travail débute en septembre 2013. Il faut tout de même compter sept années pour l'édition complète du cinquième rapport. Au fur et à mesure de l'édition des rapports, le temps alloué à la rédaction de la synthèse des travaux sur le changement climatique s'allonge, prouvant ainsi que pour être

pertinentes, ces synthèses doivent permettre aux chercheurs d'effectuer des recherches sur un temps de plus en plus long.

A l'inverse d'une approche diachronique, notre étude se doit d'être synchronique, mais dynamique, afin de prendre en considération ces différences temporelles inhérentes aux matériaux d'analyse. Le corpus médiatique est tenu de prendre corps dans ce que Moirand nomme un moment discursif, voire un événement médiatique. En effet, la norme objective se constitue notamment en fonction de la récurrence. Si la production médiatique n'est pas suffisamment importante, la norme objective constituée par l'analyse du corpus médiatique ne pourra être considérée comme pertinente.

L'ensemble des graphiques proposés à la lecture dans le chapitre 3.II.B. met l'accent sur la période entre novembre 2009 et janvier 2010 au regard des productions médiatiques, rendant ainsi tangible l'émergence a posteriori d'un *moment discursif*. Nos premières observations de la presse nationale française nous permettent de conclure que le pic d'usages de la notion *effet de serre* dans les médias fin 2009 début 2010 pourrait constituer une temporalité intéressante à étudier de ce point de vue. S'il est vrai qu'une conférence des Parties est organisée en décembre de chaque année, nous n'avons pas remarqué de fluctuation particulière lors des mois de décembre précédant cette année 2009.

Figure 28 : Les événements médiatiques relatifs au changement climatique entre novembre 2009 et avril 2010.



Selon cette perspective, l'événement médiatique en lien avec ce moment discursif servirait de cadre à l'ensemble des corpus. La COP 15 de Copenhague devient un prétexte pour aborder le concept de *changement climatique,* non seulement dans les médias, corpus considérés comme *in vivo*, mais également dans les corpus constitués de façon *in vitro*, suite à des entretiens avec des

scientifiques travaillant sur le climat, et pour des tables rondes proposées à des représentants non militants ni professionnels de la société civile : les profanes.

Notre intérêt n'est pas de construire la représentation du changement climatique en fonction d'un unique événement médiatique. L'organisation de nos corpus d'analyse se fonde sur l'événement médiatique de la COP 15. Cependant, afin que les représentations ne soient pas que politiques, ainsi que l'appelle l'événement en question, nous proposons d'élargir la temporalité du corpus selon les différents événements liés au climat et parus dans la presse et dans la blogosphère. La période allant de novembre 2009 à mars 2010 a connu de nombreux rebondissements médiatiques à propos du changement climatique.

Nous proposons de définir les critères de pertinence de chacun des corpus en fonction d'un élément des contrats de communication développés par Charaudeau et résumés dans le tableau 3, au chapitre 3.I.B.3 qui regroupe le contrat de communication scientifique et le contrat de médiatisation scientifique.

C. Corpus scientifique : critères de pertinence et discours construits

L'élément permettant à notre sens de définir le contrat de communication scientifique dans sa spécificité se fonde sur les instances de production et de réception, toutes issues de la même sphère de savoirs. En effet, lorsqu'un scientifique produit un discours, il s'adresse à ses pairs, d'autres scientifiques, qui partagent a priori les mêmes connaissances. Ainsi le premier type de discours à analyser s'homogénéise en fonction de l'instance d'émission (un scientifique, ou un groupe de scientifiques, ou un laboratoire de recherche), et l'instance de réception (encore un scientifique, un groupe ou un laboratoire). De ce fait, le premier groupe de corpus lié aux discours scientifiques se compose de textes émanant de scientifiques pour des scientifiques.

Selon ces critères, notre corpus discursif scientifique se compose d'un glossaire portant sur le climat et édité par le CNRS, ainsi que des discours issus de six entretiens semi-dirigés avec des chercheur.e.s travaillant sur l'Objet climat.

Le premier élément du corpus est un document édité par le CNRS sur son site Internet, un dictionnaire de mots-clés disponible à l'adresse Internet suivante : http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/dosclim1/motscles/devellop.html. L'objectif d'inclure un dictionnaire édité par le CNRS est double. Un dictionnaire est un document qui permet de poser une certaine norme prescriptive et de généraliser des notions, il tend à l'universalisme. Cependant, il s'agit d'un dictionnaire scientifique, édité par des climatologues pour des scientifiques non experts du climat. Le discours se veut donc spécialisé, scientifique, voire jargonnant, même s'il s'agit de donner des explications, de poser des définitions. Le second

critère est interne, et d'ordre lexical. Seules les entrées du dictionnaire traitant directement du climat et/ou des changements climatiques d'origine anthropique sont prises en compte dans l'analyse. Ainsi que nous l'avons vu dans le premier chapitre de ce travail, les trois sèmes servant de critères de pertinence interne sont <changement>, <anthropique> et <climat>. Nous comptons 16 définitions prises en compte pour l'analyse (cf. annexes, Tome2 : 25-26).

Ce premier sous-corpus est complété par la réalisation d'entretiens auprès de six scientifiques français travaillant sur le climat selon différents points de vue disciplinaires. La plupart des scientifiques rencontrés travaillent autour de la physique du climat. Il existe cependant de nombreuses spécialités en physique : physique des mers (hydrosphère), de l'atmosphère, des glaces (cryosphère), etc. Nous comptons également parmi les chercheurs une historienne des sciences spécialisée dans la constitution des sciences climatiques.

Gardons à l'esprit que ce corpus sert à la construction des mises en narration. Suivant la méthodologie proposée par le sociologue Kaufmann, les scientifiques se sont soumis à des entretiens semi-dirigés. La grille des entretiens, ainsi que l'intégralité des entretiens retranscrits sont visibles dans les annexes. Sur la base des remarques formulées en amont, les entretiens s'appuient sur la période médiatique relative à la COP 15 de Copenhague. Ils ont été menés entre mai et juillet 2010, à la suite des événements médiatiques relatifs à la conférence des parties. Les scientifiques doivent développer leur point de vue à propos, notamment, de leur propre rôle dans les arènes politiques du climat. Ils doivent également prendre position quant aux événements médiatiques relatifs au changement climatique qui ont émaillé la fin de l'année 2009 et le début de l'année 2010.

Tableau 5 : Organisation du deuxième sous-corpus scientifique fondé sur les entretiens avec six scientifiques.

Date	Discipline	Durée
26/05/10	Histoire des sciences	50 mn
28/05/10	Paléoclimatologie	40 mn
31/05/10	Physique atmosphère	70 mn
03/06/10	Physique atmosphère	75 mn
06/07/10	Paléoclimatologie	45 mn
10/07/10	Physique océans	45 mn
	Total temps	5h25mn

l'ensemble des entretiens réalisés est analysés selon un point de vue discursif, narratif et actanciel, tout comme les éléments constituant le corpus relatif aux mots-vedettes du glossaire du climat.

D. Corpus médiatique : critères de pertinence

A l'inverse des discours de vulgarisation scientifique apparaissant dans des médias s'en réclamant (*Science et vie, La Recherche*, etc.), la médiatisation d'un fait scientifique prend une place particulière dans l'axe de recherche proposé, car le contrat de communication de ce type de discours est hybride : il doit transmettre des informations d'ordre scientifique, mais son objectif est de former l'opinion du citoyen sur des sujets scientifiques qui pourraient soulever un débat. En cela, le discours de médiatisation scientifique concerne le cadre du politique, car les objets scientifiques médiatisés relèvent de faits de société qui touchent la santé, l'environnement, l'alimentation. L'objet de savoir, par nature scientifiquement non stable car débattu dans l'espace public, est dissocié de sa discipline et érigé en événement pour capter l'attention. On assiste alors à une désacralisation de l'objet de science, et de la science par là même (Charaudeau, 2008 : 13).

Le contrat de communication lié à la médiatisation scientifique, selon l'appellation de Patrick Charaudeau, pose problème de par son ambiguïté latente. Le discours de médiatisation scientifique revêt une double finalité d'information et de captation du public dans un rapport de contradiction. Il doit à la fois être explicatif et produire ses propres stratégies de captation pour forger sa crédibilité car il n'apparaît pas comme légitime à l'inverse d'un discours de vulgarisation scientifique. Pour Charaudeau, dès lors qu'une information scientifique passe dans un média d'information généraliste, il ne s'agit plus exactement de vulgarisation, mais de médiatisation. Son objectif est de raconter la science, de faire découvrir une vérité scientifique à travers une histoire.

Autre particularité de ce contrat de communication, l'instance de réception de ce type de discours est très hétérogène puisqu'il s'agit du grand public. La nature du producteur est tout aussi aléatoire au niveau de sa légitimité à aborder un sujet scientifique : les émetteurs varient selon la rubrique du journal entre un journaliste généraliste, scientifique, spécialisé dans le climat, un homme ou une femme politique concerné(e), un scientifique ou un expert.

L'unique valeur homogénéisante de ce contrat de communication reste le support médiatique : les trois journaux quotidiens nationaux français. Nous ajoutons à cela le critère interne relatif au climat.

> « Un corpus permettant d'analyser les idéologèmes du métasigne *Liberté* est constitué d'une part des publicités contenant les termes du champ lexical de la liberté, *liberté, libre, libérateur,* etc. ou des icônes plus ou moins stéréotypées de la liberté et de ses parasynonymes comme ses antonymes (au plan iconique) : *la statut de la liberté, des chaînes brisées, le vol d'un oiseau, un ciel libre de toute trace, des grilles comme de prison, une cage*, etc. » (Houdebine, 2007 : 215)

Sur la base de ces remarques, sur chaque élément du corpus, apparaît la notion de <climat> ou de <changement climatique>, ainsi que ses proches synonymes : <réchauffement climatique>, <réchauffement de la planète>, <réchauffement>. Les notions connexes comme <CO2> ou <effet de serre> ne sont pas prises en compte seules, car leur étude a fait l'objet de nombreux travaux. Notre travail s'intéresse avant tout à l'histoire médiatique du climat.

Moirand met l'accent sur le fait que « que le traitement médiatique des faits scientifiques (…) tire sa particularité (…) des liens qui sont entretenus entre les deux classes d'unités discursives rencontrées à l'intérieur d'une page ou d'une double-page, d'une page à une autre, d'un numéro de journal à un autre, d'un média à un autre et, finalement, d'un événement à un autre » (Moirand, 2007 : 13), sous-entendant que l'exhaustivité médiatique seule permet de rendre compte de la *ronde des dires*, de tracer le chemin d'une notion dans l'univers médiatique. À l'inverse de la linguiste, et nous basant sur les remarques formulées dans le sous-chapitre 3.II.C., nous considérons que la "Une" s'avère constituer un Objet d'étude à part entière. Concernant la presse quotidienne, Marcel Burger montre que ce que Charaudeau appelle la visée de captation, est assumée par la titraille présente en Une et en début d'article, tandis que le corps du texte sert la finalité didactique du média, transformant ainsi le consommateur-lecteur en citoyen-lecteur (Burger, 2006). Ces finalités sont mises au service de l'histoire racontée par le média en question.

Notre décision d'analyser uniquement les "Unes" de trois quotidiens nationaux se justifie par l'hypothèse que les éléments choisis, au niveau de la production, ont pour mission de remplir l'objectif de captation des journaux. De ce fait, les éléments constituant la "Une" et traitant du climat adopteraient un éclairage plus dramatique que les pages intérieures. Notre décision se justifie également au niveau de la réception, ainsi que nous l'avons explicité antérieurement : les "Unes" sont la partie du journal quotidien non seulement les plus vues, mais également les plus discutées étant donné qu'elles font l'objet de revues de presse.

Notre analyse se veut qualitative, et ne peut inclure l'ensemble des "Unes" éditées par les huit quotidiens. Notre choix se porte sur les trois journaux considérés comme représentatifs de l'ensemble des couleurs politiques de la France. Il s'agit également des trois titres de presse regroupant le plus de lecteurs, et qui sont systématiquement cités lors des revues de presse notamment, devenant ainsi une référence au niveau informationnel. Ces remarques tendent à nous faire considérer que les trois journaux *Le Monde, Le Figaro* et *Libération* sont des éléments essentiels à la construction de représentations qui circulent ensuite dans les discours profanes.

Tableau 6 : Répartition des "Unes" en fonction de chaque journal

N° Unes Monde	N° Unes Figaro	N° Unes Libé
M-09-10-21	F-09-11-07	L-09-11-25
M-09-11-03	F-09-11-11	L-09-11-27
M-09-11-11	F-09-11-16	L-09-12-07
M-09-11-17	F-09-11-17	L-09-12-11
M-09-11-19	F-09-11-26	L-09-12-12
M-09-11-21	F-09-11-27	L-09-12-18
M-09-11-24	F-09-12-07	L-09-12-19
M-09-11-26	F-09-12-08	L-09-12-21
M-09-11-29	F-09-12-13	L-10-01-13
M-09-12-02	F-09-12-16	L-10-02-17
M-09-12-05	F-09-12-17	L-10-04-01
M-09-12-06	F-09-12-18	11 unités
M-09-12-08	F-09-12-19	17%
M-09-12-09	F-09-12-30	
M-09-12-11	F-10-01-20	
M-09-12-12	F-10-02-11	
M-09-12-13	F-10-02-17	
M-09-12-17	F-10-02-23	
M-09-12-18	F-10-03-12	
M-09-12-20	19 unités	
M-09-12-22	30%	
M-09-12-23		
M-09-12-24		
M-09-12-26		
M-10-01-08		
M-10-01-09		
M-10-01-11		
M-10-01-23		
M-10-02-02		
M-10-02-13		
M-10-02-20		
M-10-02-28		
M-10-03-04		
M-10-03-08		
34 unités		
53%		

Au sein de certaines “Unes”, le signifiant /climat/ apparaît, se rapportant cependant à un autre signifié que celui qui nous intéresse. Dans certains contextes, /climat/ est le signifiant de la notion d’ <ambiance>. Si cette homonymie permet de nombreuses figures de styles utilisées notamment dans les titres, le /climat/ signifiant d’<ambiance> ne peut être pris en compte en tant que critère interne du corpus. Nous repérons ce signifié dès lors que le cotexte direct du signe équivaut à une forme adjectivale en relation avec <la finance> notamment. L’observation du cotexte élargi permet de vérifier la relation du signifiant /climat/ ou signifié se rapportant au phénomène physique. Non seulement le signifiant /climat/ doit apparaitre, mais en plus il doit correspondre au signifié <climat> relatif au phénomène atmosphérique.

Au travers de ces 64 Unes recueillies dans trois journaux quotidiens nationaux généralistes, nous travaillons la hiérarchisation de l’information, ainsi que sur son cadrage spécifique en fonction de la temporalité.

Notre unité d’analyse est à l’image des travaux de Adam concernant la séquence. Adam la définit ainsi :

> « L’unité textuelle que je désigne par la notion de séquence peut être définie comme une structure, c’est-à-dire comme :
>
> - un réseau relationnel hiérarchique : grandeur décomposable en parties reliées entre elles et reliées au tout qu’elles constituent.
>
> - une entité relativement autonome, dotée d’une organisation interne qui lui est propre et donc en relation de dépendance/ indépendance avec l’ensemble plus vaste dont elle fait partie » (Adam, 1991 : 11).

Adam reprend ici l’idée d’hétérogénéité compositionnelle des énoncés défendue par Bakhtine, tout en conservant cette idée de structure des énoncés. Chaque élément d’une séquence peut s’analyser de façon indépendante, ce qui ne l’empêche pas d’être considérée comme la partie d’un tout autonome : la séquence, rappelant ainsi la proposition d’Edgar Morin concernant le principe de récursivité. L’unité séquentielle autorise alors l’analyse de micro-propositions et de macro-propositions. « Confrontée à des corpus naturellement complexes, l’approche séquentielle permet d’envisager le cas des structures séquentielles hétérogènes » (Adam, 1991 : 13). Ajoutons que l’analyse séquentielle concerne l’articulation des propositions en présence dans la séquence, qu’Adam réduit au nombre de cinq : les séquences de type narratif, descriptif, argumentatif, explicatif, auxquelles il faut absolument ajouter un type dialogal-conversationnel.

A la suite des propositions définitionnelles d’Adam, nous pressentons la possibilité d’analyser des séquences selon différents points de vue, qu’il s’agisse des normes, des mises en narration ou des représentations.

Dans le cas qui nous occupe, la séquence correspondrait non pas à la "Une" dans son ensemble, mais à chacune des annonces du climat faites en "Une" et composées de différents éléments. La séquencialisation permet de hiérarchiser les éléments qui composent la séquence, la considérant comme un tout qui fait sens. Notre intérêt se porte alors sur les 64 "Unes" citées dans le tableau 6, elles-mêmes regroupant 75 séquences : 8 dessins de presse autonomes, 2 faits du jour et autres sujets ne renvoyant pas aux pages intérieures, et 65 annonces, dont une annonce couplée avec un dessin de presse, une caricature dans l'édition du 1er avril 2010 de *Libération*.

La difficulté inhérente à ce deuxième corpus repose avant tout sur la variété des objets discursifs et iconiques présents en "Une", de ces séquences. Nous ne pouvons traiter de façon égale un dessin de presse et une photo de presse, un gros titre en manchette et un petit encart ou un « fait du jour ». Cela multiplie d'autant la valeur d'expertise de ce travail notamment par rapport à l'analyse systémique immanente.

Nous constituons une strate spécifique pour les dessins de presse, par nature plus symboliques, et une autre strate pour les photos de presse, auxquelles nous ajoutons l'élément d'infographie, technique apparemment peu utilisée en "Une" lorsqu'il s'agit de climat. Notons que le dessin de presse représente une séquence autonome, tandis que les photos de presse sont prises en réseau dans une séquence plus vaste. Ces deux strates iconiques sont cependant rapprochées, dans le but d'une analyse fine de la façon dont est montré le climat sur la "Une", un des objectifs étant de mettre au jour les insus culturels, notamment à l'égard de la relation de l'humain à la nature. En effet, la relation humain / nature est également constitutive des différentes représentations en présence. Nous n'évinçons par pour autant de l'analyse les relations intra-humaines, sachant que certains humains peuvent tout à fait défendre les intérêts de la Nature.

Lors de la phase d'observation des données afin de construire notre corpus, notre attention est retenue par le fait que de nombreux journaux et magazines abordent l'enjeu climatique sans que le thème apparaisse nécessairement en "Une". Ces données participent également à la construction des représentations du changement climatique dans l'espace public. Dans cette perspective, nous avons pu observer qu'un magazine d'actualité, *Le Point*, n'abordait jamais la problématique du climat en "Une". Cependant, de nombreux éditos et articles reprennent l'actualité du moment, notamment la COP de Copenhague, lors de la parution des magazines les 3, 17 et 22 décembre 2009, mais également très régulièrement en janvier, février et mars 2010. Cette récurrence malgré l'absence du thème en "Une" peut paraître intéressante à analyser, d'autant que *Le Point* publie régulièrement (mais pas dans les numéros parus en décembre 2009)

des chroniques écrites par Claude Allègre, ainsi que par Sylvie Brunel, climato-sceptiques notoires.

Enfin, notons que, circonscrivant notre corpus aux "Unes" des journaux *Le Monde, Libération* et *Le Figaro* et à la période de novembre 2009 à mars 2010, notre étude peut se prévaloir d'une exhaustivité considérée comme relative.

E. Corpus profane : discours construits

Les représentations à prendre en compte afin de construire la norme subjective fictive sont issues de discours dits épisémiotiques. Rappelons que, à l'instar de la proposition de Fodor, « nous entendons par production ou discours épilinguistique l'ensemble des jugements, des catégorisations, des évaluations des locuteurs ou auteurs de textes sur la langue » (Fodor, 2008b : 77). Pour notre cas, il s'agira de discours épisémiotiques, de jugement de valeur, à propos de notre Objet. Obtenir des discours épisémiotiques à propos du changement climatique demande une organisation incitant des profanes à s'exprimer sur le sujet et donner leur avis, leur opinion. Leur nombre doit être suffisamment important pour pouvoir valider les normes fictives ainsi constituées.

Selon Garcia et Haegel, « le plus petit dénominateur commun des EC [entretiens collectifs] est qu'ils produisent des données discursives dans un cadre collectif » (Garcia, Haegel, 2011 : 393). L'entretien collectif est également considéré comme un outil dit plastique, c'est-à-dire capable de s'adapter selon la recherche entreprise.

L'entretien collectif basé sur le modèle de groupe de discussion semi-dirigé entre anonymes, ou focus group, permet notamment d'investiguer le sens commun, les modèles culturels et les normes partagées, de même que les dimensions plus conflictuelles d'un objet de recherche, au travers des interactions qui se manifestent dans les discussions des groupes recrutés. La méthode pose la question de la construction collective de l'opinion publique. L'intérêt semble résider notamment en l'effacement du chercheur et de son pouvoir supposé, « l'entretien collectif permettrait une forme de transfert de pouvoir, le groupe prenant la main face à un interviewer qui deviendrait un simple animateur » de la discussion (Garcia, Haegel, 2011 : 394-395). Le caractère prescriptif du scientifique disparaitrait ainsi au profit de la distribution de la parole et de la relance du débat.

Concernant l'analyse des discours émanant d'entretiens collectifs, de nombreux usages semblent émerger selon les disciplines qui investissent cette méthode de production. Elle permet, ente autres, « de porter l'attention sur les influences sociales qui sont au fondement des mécanismes par lesquels les citoyens se situent vis à vis de l'ordre (…) » (Garcia, Haegel, 2011 :

395-396). Etant donné la *plasticité* de la méthode et sa capacité à produire du discours en fonction de problématiques spécifiques, il nous est paru intéressant d'investiguer cette méthode de production de matériau d'analyse. A ce titre, cela nous semble révélateur du fait que ces discours peuvent tout aussi bien servir notre propos en rendant compte, notamment, des approches discursives et narratives utilisées par les profanes afin de parler du changement climatique, ainsi que du positionnement de ces profanes à l'égard d'une norme prescriptive ou objective, nommée ici « l'ordre ».

L'ensemble de ces remarques nous semble révélateur de l'intérêt à organiser trois entretiens collectifs, dans trois villes différentes, l'analyse des matériaux recueillis lors de ces entretiens permettant alors de répondre à la demande d'analyse de discours épisémiotiques profanes. Grâce au soutien financier d'EDF R&D, et avec le concours d'une agence « de recherche sociale et marketing », H2O, nous avons pu recourir à la technique de l'entretien collectif, afin de saisir les discours épisémiotiques à propos du changement climatique. Il s'agit ainsi de discours dits *in vitro*, créés pour la recherche.

Les trois lieux ont été définis en fonction de deux critères principaux : l'incidence d'événements climatiques extrêmes sur la région d'une part, et la particularité énergétique du lieu d'autre part. En termes de climat, Paris représenterait la pollution poussée à son extrême. Il s'agit également du centre stratégique français où l'ensemble des décisions concernant les ressources énergétiques sont prises tant au niveau politique qu'au niveau économique, à l'instar de l'organisation du débat énergétique en 2012-2013.

En mars 2010, la région vendéenne a essuyé un ouragan nommé Xynthia, engendrant des inondations sans précédent et faisant plusieurs victimes humaines et de nombreux dégâts matériels. Exposée à l'océan Atlantique par l'estuaire de la Gironde, la ville de Bordeaux est également susceptible de subir ce genre d'événement climatique extrême, posant du même coup une problématique énergétique importante. En effet la région de Bordeaux est alimentée depuis 1981 par la centrale nucléaire du Blayais. Située le long de l'estuaire de la Gironde, la centrale peut également subir une submersion ou une inondation, renvoyant alors directement au scénario catastrophe de Fukushima ayant eu lieu le 11 mars 2011, soit quelques mois avant l'entretien collectif.

En terme énergétique, Nice constitue ce que l'on appelle une péninsule électrique, ou désert énergétique, et connait un véritable problème d'approvisionnement lorsque la demande de consommation électrique augmente brusquement, notamment lors des périodes de grand froid. La région Provence Alpes Côte d'Azur connaît des périodes de sécheresse, et subit quasi-annuellement des incendies ravageant notamment la garrigue située dans l'arrière-pays. La

désertification non seulement énergétique, mais également climatique semblent qualifier la région de Nice.

Tableau 7 : Organisation des entretiens collectifs

Date	Ville	CSP	Risque	Particularité énergétique
20/12/2011	Paris	CSP +	Pollution	Centre stratégique
10/01/2012	Bordeaux	CSP +	Submersion, inondation	Energie nucléaire
16/01/2012	Nice	CSP -	Sécheresse, désertification	Désert énergétique

Au regard du corpus médiatique en présence, l'ensemble des personnes sélectionnées doivent répondre à un certain nombre de critères, notamment eu égard à leure condition sociale, relative à l'image que les journaux se font de leur propre lectorat, en règle générale définie par des sondages quantitatifs. « Les configurations rassemblant des personnes qui ne se connaissent pas doivent, elles, être particulièrement attentives au recrutement (mettre ensemble des personnes qui font partie des mêmes milieux sociaux et dont les relations sont possibles et plausibles) » (Garcia, Haegel, 2011 : 397).

Au regard de cette remarque, l'intérêt est donc de réunir des personnes au profil proche, et dont le profil socio-culturel correspond au lectorat de la presse quotidienne nationale, afin de correspondre à nos études médiatiques. Cependant, étant donné que nous posons l'hypothèse que les "Unes" touchent bien plus de personnes que le lectorat, nous souhaitons intégrer à l'échantillon des personnes de statut socio-professionnel différent. Afin de vérifier cette hypothèse, il nous est paru pertinent d'inclure dans l'ensemble des entretiens un groupe ne faisant pas partie de la même catégorie socio-professionnelle. Les participants, qui ne se connaissent pas, lisent tous un journal quotidien de façon régulière. Les groupes de Paris et Bordeaux font partie de la même catégorie socio-professionnelle, la lecture des journaux est une de leurs activités, avec un équilibre entre les lecteurs du *Monde,* du *Figaro* et, dans une moindre mesure, de *Libération.* Le groupe de Nice rassemble des lecteurs de *Nice Matin* ou de *Aujourd'hui en France*, de catégorie socio-professionnelle différente.

La grille des entretiens a été élaborée en fonction de la problématique liée aux mises en narration en présence dans les discours des profanes. L'animateur devait ainsi s'assurer que certains aspects du concept de *changement climatique* étaient abordés, comme les connaissances et croyances liées au phénomène physique, la source de ces savoirs, les principaux acteurs, tant politiques que scientifiques ou encore sociaux du phénomène, l'existence (ou non) d'un lien avéré entre la consommation énergétique et le changement climatique, et de façon élargie, les causes et conséquences du phénomène.

L'animation des entretiens collectifs est assurée par un professionnel[31] de ce type de situations, spécialisé dans la recherche qualitative. N'étant pas au fait de ce genre de situation, nous avons laissé la main de l'animation, mais nous étions cependant présente à tous les entretiens, afin de pouvoir rectifier la dynamique si cela s'avérait nécessaire. L'intérêt était également de cerner l'influence du discours des médias et des pouvoirs publics sur les perceptions, les attitudes, les opinions et les comportements. Enfin, les participants se soumettaient à la fin de la réunion à un jeu selon une démarche projective : ils devaient se projeter dans le futur pour créer une émission qui parlait du changement climatique (cf. Annexes pour la grille de questions, ainsi que pour la retranscription des entretiens collectifs, retranscription également assurée par l'agence marketing H2O).

La dernière question qui reste ouverte est le gap temporel entre le moment de l'élaboration des corpus scientifique et médiatique, et le moment de l'organisation des focus groups. En effet, 18 mois séparent l'élaboration des corpus. D'aucun pourrait considérer que ce gap temporel rendrait difficile l'appréhension de la circulation, et indiquerait un biais dans l'analyse. Nous attribuons à cette distance temporelle d'autres propriétés. D'une part, ce gap temporel offrirait la possibilité de rendre compte de représentations *survivantes,* dirons-nous. En effet, le fait de laisser passer un certain temps entre le moment discursif en lui-même et la construction des corpus liés aux discours profanes offre la possibilité de rendre compte des représentations et les narrations les plus persistantes dans le temps, ceux sur lesquels les profanes s'appuient inévitablement, quand bien même le sujet en question n'est plus d'actualité. D'autre part, nous devons garder à l'esprit la dimension expérimentale de cette méthode de production de corpus relatifs à la constitution d'une mise en narration spécifique, afin de rendre compte des représentations socio-culturelles partagées.

III. Exemple d'une analyse sémio-syncrétique : les discours de vulgarisation scientifique

Pour commencer et délimiter cette étude exploratoire, notre attention est dédiée à la méthode sémio-syncrétique. Nous souhaitons intégrer à la phase de description deux nouvelles strates relatives aux actants et à la narration, les strates séquencielles.

Un second objectif de l'étude de livres et de magazines de vulgarisation scientifique est de montrer les spécificités liées à la vulgarisation scientifique lorsque sont montrées des images en lien avec le climat.

[31] L'organisation des focus groups répondait également à une attente de la part d'EDF, l'ensemble a été organisé en collaboration avec Philippe Berteau de l'agence marketing H2O, qu'il soit ici remercié pour son travail.

A. *Délimitation du corpus*

Etudiant les discours médiatiques liés à la transmission de connaissances, Charaudeau a élaboré le contrat de communication lié aux discours de vulgarisation scientifique. Il apparaît que l'élément homogénéisant des corpus reste la visée du discours : porter à la connaissance du public des vérités scientifiques. L'aspect didactique est dominant dans ce genre de discours. Aussi pensons-nous que les médias se revendiquant comme des médias de vulgarisation scientifique, c'est-à-dire dont la finalité du propos est clairement établie en amont, entrent dans le cadre de notre recherche sur ce type de discours. Le premier critère de pertinence permettant de délimiter le corpus exploratoire de vulgarisation scientifique se situe au niveau de la production des discours. Un certain type de presse se revendique de vulgarisation scientifique, elle est classée dans la thématique « sciences » et s'adresse à tous lecteurs. Dans les 14 titres de magazines classés dans cette thématique, la moitié s'intéresse à un domaine scientifique spécifique (psychologie, sociologie, aéronautique, espace, informatique, mathématiques) qui n'a que très peu à voir avec les sciences du climat. Nous nous fondons donc sur les magazines dits généralistes qui vulgarisent de nombreux domaines scientifiques, c'est-à-dire sept titres de presse (*Pour la science, Science et vie, Sciences et avenir, La Recherche, L'essentiel de la science, Science magazine, Science Revue*), ainsi que les dossiers et éditions spéciales associés à ces titres (*Dossiers pour la science, Les cahiers de science et vie, Les dossiers de la Recherche*). La notion de climat constitue le critère lexical interne du corpus, /climat/ doit apparaitre dans le titre ou le sous-titre, ainsi que la référence d'une littérature liée à des discours de vulgarisation scientifique.

Bien qu'exploratoire, cette analyse permet de tisser des premières hypothèses quant aux représentations du climat. La barrière temporelle devient alors un élément essentiel dans l'élaboration de nos corpus. Aussi avons-nous sélectionné des magazines parus entre novembre 2009 et avril 2010, édités en langue française, afin de correspondre au corpus de la presse médiatique, relevant de la médiatisation scientifique, et non plus de la vulgarisation scientifique. Seuls quatre magazines semblent répondre à nos critères de pertinence.

Tableau 8 : Les magazines de vulgarisation scientifique

Date	Edition	No.	Titre et sous-titres
12/2009	Sciences et avenir	754	Contrôler le climat
12/2009	Science et vie – Questions / réponses	4	Climat – Comment les villes se préparent aux changements
01-02/2010	Sciences et avenir – Hors-série	161	Climat – Vivre autrement
03/2010	Science et vie	1110	Climat – Le réchauffement est-il sûr ?

Les représentations socio-culturelles se construisent notamment au travers de la récurrence. Bien qu'exploratoire, le corpus ne peut se constituer de seulement quatre éléments, sous peine de devenir non pertinent. Afin de pallier cette lacune, nous suggérons de tourner notre recherche à propos des discours de vulgarisation scientifique vers les livres qui se proposent d'expliquer le fonctionnement physique, mais également politique et/ ou économique des changements climatiques à venir.

De la même façon que les magazines, les livres doivent être parus entre novembre 2009 et mars 2010, contenir le signe linguistique /climat/, se revendiquer de vulgarisation scientifique et s'adresser aux profanes. Neuf livres, que nous présentons dans le tableau 10, correspondent à ces critères de sélection.

Tableau 9 : Neuf livres de vulgarisation scientifique

Date parution	Edition	*Titre*	Auteur	Fonction
Novembre 2009	L'Harmattan	*Energie, climat, développement : l'heure des choix*	Alban Vétillard	Ingénieur Ecole Centrale dans l'aéronautique
Novembre 2009	Robert Laffont	*Alerte – Changement climatique : la menace de guerre*	Gwynne Dyer	Auteur de fiction
Novembre 2009	Flammarion	*Nouveau climat sur la Terre : comprendre, prédire, agir*	Hervé Le Treut	Physicien climat
Novembre 2009	La ville brûle	*Le climat change… et la société ?*	Florence Rudolf	Sociologue de l'environnement
Décembre 2009	Liber-Média	*La servitude climatique : changement climatique, business et politique*	Jean-Michel Bélouve	Retraité de l'industrie
Janvier 2010	Sang de la Terre	*Demain, le péril ? Economie, énergie, climat, biosphère*	François Laval	Retraité - géophysicien
Février 2010	Plon	*L'imposture climatique ou la fausse écologie*	Claude Allègre	Retraité - géophysicien et ministre
Février 2010	Seuil	*Le mythe climatique*	Benoît Rittaud	Mathématicien
Mars 2010	Edilivre.com	*Les Machiavels du climat – Essai*	Giémer	Auteur de fiction

Premier fait intéressant : aucun des auteurs de ces livres ne sont des journalistes. Cela ne signifie pas qu'il n'existe pas de journalistes écrivant à propos du climat, cependant, lors de cette période, aucun journaliste n'a édité de livre. Les retraités en sciences notamment semblent avoir un certain crédit pour vulgariser et expliquer une problématique scientifique qui pose question. Deux auteurs de fictions se sont intéressés à la question climatique, ainsi que deux industriels, dont un encore en activité : Alban Vétillard. Le troisième homme, ou la troisième femme, censé faire passer le savoir et le traduire dans une langue compréhensible est soit scientifique, soit industriel, soit auteur.

Bien que le contenu du livre en tant que tel n'intéresse pas spécifiquement notre étude, il semble pertinent de détailler les auteurs qui considèrent la problématique climatique comme une fausse problématique, et ceux qui la considère comme un enjeu crucial. Un tiers des auteurs représentés considère le climat comme un faux problème. Claude Allègre, Jean-Michel Bélouve et Benoît Rittaud sont des *climato-sceptiques*. Claude Allègre jouit d'une grande notoriété sur le territoire français par ses activités scientifiques d'une part, et par son statut d'ancien ministre de la recherche d'autre part.

Constitué de quatre magazines et de neuf livres, le corpus de vulgarisation scientifique permet de mettre au jour les premières hypothèses d'effets de sens et de représentations du climat. Il s'agit avant tout d'analyser les images et les titres censés représenter la situation climatique au récepteur en un rapide regard.

B. Stratification et grammaire formelle du corpus de vulgarisation scientifique

La description du corpus est permise grâce à la stratification et la commutation. Concrètement, ces deux concepts se matérialisent sous la forme d'un tableau à deux entrées. L'abscisse permet de lister les variables du corpus, mettant en regard les oppositions binaires à l'aide du signe *vs* (versus), ou les oppositions ternaires ou quaternaires en décomposant chacune des variables dans des colonnes distinctes, les signes plus (+) et moins (-) représentant ainsi l'absence ou la présence du proto-signifiant en regard de la variable interrogée dans chaque strate ou dans chaque séquence.

Tableau 10 : Conventions de notations des tableaux

+	En présence
3+	En présence trois fois (x fois)
−	En absence
Ø	Non pertinent
X	Ne permet pas de savoir à quelle variable du paradigme se rattacher
+/−	Deux entités normalement en opposition présentes ensemble

Le tableau 11 montre un exemple d'opposition binaire concernant la position de la maison d'édition sur la première de couverture d'un livre (haut vs bas), signifiant qu'une troisième voie n'apparaît pas dans le corpus. A l'inverse, dans le tableau 12, la position du titre des magazines est soumise à trois variables, l'opposition en présence étant ternaire. Le titre peut être soit en haut, soit en bas, soit centré dans la page.

Si la construction d'une grammaire formelle du corpus constitue une étape essentielle à la mise au jour des insus culturels présents dans note culture, il ne s'agit que d'une étape, une sorte de recette de cuisine interne à la recherche. La raison pour laquelle nous proposons de détailler cette grammaire réside en son utilisation pour la suite du travail de recherche. La délimitation des convergences et périphéries construit les interprétants internes afin d'étayer les hypothèses d'effet de sens. Nous proposons de détailler cette grammaire formelle afin de mettre au jour la structuration du corpus, pour aider à sa compréhension.

1. La strate scénique

La strate scénique prend en compte les différences entre livres et magazines, notamment au regard du dispositif textuel. Elle se scinde donc en deux strates prenant en compte les nuances entre les deux supports. Les strates scéniques regroupent la mise en scène, le dispositif textuel et les couleurs dominantes en présence sur les couvertures.

La maison d'édition ne semble pas entrer en ligne de compte lorsqu'il s'agit d'édition de magazines, tandis qu'elle acquiert une importance relative concernant les livres. La direction politique de la maison d'édition conditionne, d'une certaine manière, le thème du livre. En effet, des maisons d'édition telles que « Sang de la terre » ou encore « La ville brûle » publieront des livres dont le propos sera sûrement différent de ceux publiés dans la collection « Nouvelle Bibliothèque Scientifique » par exemple.

Tableau 11 : Exemple de strate scénique des livres, le dispositif textuel

T2	Edition	Haut vs bas	Centré vs gauche	Titre en haut	Titre centré	sous-titre	Auteur au-dessus titre
C2-1	L'Harmattan	−	−	+	−	−	+
C2-2	La ville brûle	−	−	+	−	−	+
C2-3	Flammarion	−	−	−	+	+	+
C2-4	Plon	−	+	−	+	+	+
C2-5	Liber Média	Ø	Ø	−	+	+	−
C2-6	Robert Laffont	−	+	+	−	+	+
C2-7	Edilivre.com	−	+	−	+	−	+
C2-8	Sang de la Terre	−	Droite	+	−	+	+
C2-9	Seuil	+	−	−	+	−	+
Total	8/9	1/8	3/8	4/9	5/9	5/9	8/9

Il en va de même pour la référence à l'auteur du livre, inexistante concernant la presse magazine. Lorsqu'une couverture de magazine cite ou représente une personne, il s'agit en règle générale d'un discours assumé par un expert et rapporté par le troisième homme, journaliste dont la signature apparaît rarement dès la couverture. La nominalisation de cette personne citée

concerne donc la strate discursive ou iconique, mais pas nécessairement la strate scénique, à l'inverse du livre.

Les spécificités des magazines apparaissent également dans la strate scénique, par la multiplication des intertitres notamment, à l'image du journal quotidien.

Tableau 12 : Exemple de strate scénique des magazines, le dispositif textuel

T5	Logo	Haut vs bas	Centré vs gauche	Titre	En haut	En bas	centré	Sous-titre	Inter-titre	Autre
C2-10	+	+	−	+	−	−	+	−	+	Hors-série
C2-11	+	+	−	+	−	+	−	+	−	Dossier spécial
C2-12	+	+	+	+	−	−	+	+	−	spécial
C2-13	+	+	+	+	−	+	−	+	+	Spécial Cop
Total	4/4	4/4	2/4	4/4	0/4	2/4	2/4	3/4	2/4	4/4

Livres et magazines se différencient notamment au regard du dispositif textuel. Le livre montre le /nom de l'auteur/, absent sur la couverture du magazine, tandis que le magazine énumère au travers /d'intertitres/ les éléments qui composent les pages intérieures, faisant office de <sommaire>. Un /titre/ apparaît sur toutes les couvertures à l'étude, ce qui semble inévitable. Concernant les livres, le /nom de l'auteur/ est quasiment systématiquement au dessus du titre (88,9%). Huit des couvertures offrent à lire des /sous-titres/ ou /surtitres/ (dans un cas), soit 61,5%, montrant par cette moyenne convergence que le /titre/ proposé doit souvent être <complété>. Seulement deux magazines (15,4%) proposent des /intertitres/. Nous comptons treize /titres/ et huit /sous-titres/, mais bien plus /d'intertitres/. En effet, les /intertitres/ sont considérés comme le <sommaire> du magazine, ils sont multipliés sur les couvertures. Au nombre de quatre sur la première, ils sont douze dans la seconde. Les 37 énoncés qui intéressent la strate linguistique se répartissent donc entre treize /titres/, huit /sous-titres/ et seize /intertitres/.

Le titre est positionné dans 53,8% des cas au /centre/ de la couverture, 30,8% de ces titres sont en /haut/, mais systématiquement dans les couvertures des livres, tandis que 15,4% des titres sont positionnés en /bas de page/, cette fois-ci exclusivement sur les magazines.

Considérant les treize éléments du corpus comme un ensemble du point de vue scénique, onze unités proposent une /illustration/ (84,6%), dont la nature est répartie comme suit. Sept des onze couvertures (63,6%) mettent en scène des /photographies/ selon un principe analogique. La présence de /photographies/ constitue une convergence, quand bien même un visuel soit un <photomontage de cinq photos> positionné en /pleine page/. Une occurrence met en scène une grande photo en /pleine page/, sur laquelle viennent se superposer quatre vignettes, représentations iconiques des quatre /intertitres/ du magazine en question. Trois éléments sur

onze (27,3%) sont des /visuels créés par ordinateur/ : dessins assistés par ordinateur ou graphique, considérés comme un <gage de scientificité et de sérieux>. Enfin, un élément périphérique est un /dessin/, dont les valeurs se répartissent normalement entre l'artistique, l'humoristique et l'enfantin[32]. Dans le cas qui nous occupe, le dessin prend les traits d'un <dessin d'enfant>, et est signé par les /initiales du nom de l'auteur/ du livre, ce qui constitue une grande périphérie. En règle générale, l'origine de l'illustration est donnée à la lecture sur la deuxième de couverture, non sur la première de couverture.

Le point de vue adopté est en /plongée/ dans six cas sur onze (54,5%), et de /face/ également dans six cas (54,5%), constituant ainsi une divergence. Le photomontage offre en effet deux points de vue différents. Sept visuels (63,6%) investissent l'ensemble de /l'espace de la page/, quand seulement quatre ne prennent qu'une /partie de la page/ (36,4%), laissant de l'air pour les titres en règle générale. L'investissement complet de la page va de paire avec la proposition d'un /plan très large/ pour six occurrences (54,5%), et /large/ pour trois occurrences (27,3%), la jonction de ces deux plans permet de construire une grande convergence. Seuls deux /plans serrés/ sont proposés à la lecture, considérant dans ce contexte que le /plan serré/ permet de visualiser l'objet ou l'animal dans son entier, mais sans air autour. Une vignette propose de montrer un homme selon un /plan très serré/, mais elle constitue une exception.

Observant le fonctionnement des couleurs dominantes, nous remarquons que le /bleu/ est prépondérant. En effet, seulement trois couvertures offrent à voir des /couleurs chaudes/ comme dominantes (23,1%), réparties entre le /rouge/ pour une seule occurrence, et /l'orange/ pour les deux autres. Les /couleurs dites froides/ représentent une grande convergence avec dix occurrences sur treize (76,9%), sept couvertures sont majoritairement colorées de /bleu/, et trois de /vert/.

Les /couleurs chaudes/ ne sont malgré tout pas complètement absentes, puisqu'elles sont présentes par petites touches dans la typographie, des objets comme une cible, un logo, un élément naturel comme le feu ou le soleil. Le /jaune/ n'est montré qu'une unique fois mettant en forme la typographie d'un des livres analysés.

2. La strate iconique

La strate iconique se scinde en quatre catégories distinctes : les référents inanimés, c'est-à-dire les objets en présence ; les référents non animés liés à la nature, plantes et autres végétaux ; les référents animés humains, et les référents animés non humains, les animaux. L'intérêt est de

[32] Il existait pendant de nombreuses années des dessinateurs techniques notamment en architecture ou dans le domaine de la construction, ces métiers ont cependant été pris en charge par des techniques de dessins par ordinateur.

comprendre les relations entretenues entre les objets représentant la technologie, les animaux et végétaux représentant la nature, et les humains. Les objets peuvent être polluants ou non, investissant ainsi une représentation positive ou négative au regard de la nature.

Tableau 13 : Exemple de strate iconique, les éléments naturels

T7	Eau	Solide	Liquide	Mer	Ciel	Nuages	Fumée	Planète
C2-1	+	–	–	Calme	+	Blanc	Grise	–
C2-3	–	Ø	Ø	Ø	+	–	Grise	–
C2-4	+	iceberg	–	Calme	+	Blanc	–	–
C2-5	+	–	arrosage	–	+	–	Noire	Bleue
C2-6	–	Ø	Ø	Ø	–	Ø	–	Verte et marron
C2-8	+	–	–	Calme	+	Blanc/noir	–	–
C2-9	+	glace	glace fondue	–	–	Ø	–	Rose vif
C2-10	–	Ø	Ø	Ø	–	Ø	–	–
C2-11	+	neige	–	–	–	Ø	–	–
C2-12	–	Ø	Ø	Ø	–	Ø	–	Bleue
C2-13	+	–	Pluie	tempête	+	noir	–	–
Total	7/11	3/7	3/7	4/7	6/11	4/6	3/11	4/11

L'élément naturel /eau/ constitue une moyenne convergence relative au référent principal de l'image, présent dans 63,6% des occurrences. Très souvent montrée sous sa /nature liquide/ (85,7%), ses formes varient cependant entre de la <pluie d'une tempête>, <une mer calme>, de la <glace fondue> ou de l'eau utilisée par les hommes, pour <l'arrosage>. Il en va de même lorsque l'eau est montrée sous sa /nature solide/ (42,9%) : un <iceberg ou la banquise>, de la <neige> ou un <glaçon>. L'eau semble s'adapter à toutes les situations.

A l'instar de l'eau, le /ciel/, représenté dans 54,5% des occurrences, se diversifie : tantôt /bleu cristallin/, tantôt traversé par des /moutons blancs nuageux/, il peut aussi devenir /noir de nuages de tempêtes/ ou /noir de fumée/. /L'eau/ et le /ciel/ semblent <se refléter>.

Considérée comme un élément naturel à part, la représentation d'une /planète/ intervient dans quatre occurrences (36,7%), ce qui fait de la planète une représentation d'une petite convergence. Mais tout comme l'eau ou le ciel, les formes représentationnelles de la /planète/ varient à chaque occurrence. Une photographie satellite intervient une fois, montrant ainsi de façon analogique la /planète bleue/ qu'est notre Terre. Deux Terres sur les quatre, reconnaissables par la représentation des <continents> sur leur surface, sont des /images constituées par ordinateur/. Par ailleurs, une de ces deux Terres est entourée de /courbes/ rappelant des <graphiques scientifiques ou économiques>. Enfin, la dernière représentation de la Terre, également reconnaissable par les continents présents, est une /boule rose recouverte de

glace transparente en train de fondre/, rappelant davantage un <glaçon> que de la glace issue d'un iceberg. La Terre est successivement une <cible de guerre>, un <objet scientifique> pour les deux occurrences de dessin par ordinateur, une sorte de <jouet> et notre /planète/.

Cette diversité représentationnelle semble récurrente à l'ensemble des éléments du corpus représentant la nature : /l'eau/, le /ciel/ et la /Terre/. Le quatrième élément, le /feu/, est très peu investi : des <flammes> sont montrées dans un seul cas.

La seconde partie de la strate iconique fait le point sur les /objets manufacturés/, présents dans huit cas sur onze (72,7%). Nous scindons ces objets selon le critère <polluant> / <non polluant>, remarquant que dans 87,5% des cas, les objets sont <polluants> et dans seulement 25% des cas, les objets sont considérés comme des <éléments non polluants> voire <<vertueux>> écologiquement. Il s'agit dans ces deux cas d'objets en lien direct avec la <production d'énergie renouvelable> : des <panneaux solaires> et des <éoliennes>. L'énergie est autrement représentée lors de son transport, relatif au réseau : des /fils/ et des /poteaux électriques/.

Les objets considérés comme <polluants> sont classés selon trois catégories : le /bâti/ (42,9%), des /usines/ (28,6%) et des /voitures/ (28,6%). Notons que les /voitures/ sont représentées en très grand nombre dans un parking, tout comme une occurrence des /usines/. Enfin, le dernier objet considéré comme <polluant> est une <cible de guerre>.

A propos des /éléments animés/, nous listons les /animaux/ présents, puis les /humains/. Les /animaux/ peuvent être considérés comme des <représentants de la nature>, ils sont très peu nombreux, puisque seul un ours polaire apparaît, constituant ainsi une grande périphérie (7,7%). Il est montré en /plan serré/, /allongé/ sur la banquise, comme s'il attendait quelque chose. Il interpelle directement le lecteur par son regard.

Cinq occurrences sur onze mettent en scène des /êtres humains/ (45,4%). Nous différencions trois représentations des humains. Ils peuvent être montrés en /groupe de trois/, vus /d'un plan très large/. Dans ce contexte, il s'agit soit de <pompiers> arrosant la planète Terre, soit de /trois personnes subissant une tempête de sable/. Les humains sont également montrés comme des /anonymes/ /seuls/. Une /femme/ /de dos/ /marche/ dans un /champ de fleurs/ sur une des couvertures, un /homme/ est /allongé/ sur de /l'herbe/ dans laquelle il se fond, sur une autre. Ces humains représentés /seuls/ sont dans un <environnement bucolique>, dans un /plan large/. L'homme dont on /voit le visage/ regarde /vers le haut/, il est /au repos/. Enfin, la dernière catégorie d'humain correspond aux <hommes connus>, nommés. Ils sortent de l'anonymat /habillés en costume/, portant des /lunettes/ et /souriant/. Le premier personnage /regarde le

lecteur directement/, à l'instar de l'ours polaire. Il s'agit de <Claude Allègre> /marchant/ sur un morceau de /banquise/ de /plain pied/. L'autre personnage ne regarde pas directement le lecteur, son regard est /tourné vers la gauche/, donnant l'impression <qu'il regarde l'anonyme allongé>. Il s'agit de <Rajendra Pachauri>, président du Giec, il est cadré en /plan serré/, on ne distingue pas l'endroit où il se trouve.

3. La strate linguistique

La strate linguistique s'intéresse à la forme syntaxique des titres, sous-titres et intertitres, ainsi qu'à l'aspect, aux prédicats, aux isotopies (axes sémiques) et à la référence aux lieux en présence dans les titres, sous-titres et les intertitres.

Tableau 14 : Exemple de strate linguistique, les axes sémiques

T24	Titre	Evolution vs inertie	Mensonge vs vérité	Contrôle vs libre arbitre	Danger vs sécurité	Connaissances vs ignorance
C2-1	Energie, climat, développement : l'heure des choix	développement	–	choix	–	–
C2-2	Le climat change … et la société ?	change	–	–	–	–
C2-3	Nouveau climat sur la terre	Nouveau	–	–	–	–
C2-4	L'imposture climatique	–	imposture	–	–	–
C2-5	La servitude climatique	–	–	servitude	–	–
C2-6	Alerte	–	–	–	Alerte	–
C2-7	Les machiavels du climat	–	–	machiavels	–	–
C2-8	Demain, le péril ?	–	–	–	péril	–
C2-9	Le mythe climatique	–	mythe	–	–	–
C2-10	Climat vivre autrement	vivre autrement	–	–	–	–
C2-11	Contrôler le climat	–	–	contrôler	–	–
C2-12	Climat	–	–	–	–	–
C2-13	Climat	–	–	–	–	–
Total		4/13	2/13	4/13	2/13	0/13

Commençons l'explication de cette strate en délimitant ce que nous nommons /sous-titre/ et /intertitre/, car nous faisons une différence entre ces deux notions. Les sous-titres sont présents dans n'importe quel support du moment qu'ils accompagnent et explicitent un titre. Un film, un livre, un magazine peuvent comprendre un titre et un sous-titre. A l'inverse, l'intertitre est présent afin d'indiquer au lecteur potentiel le sommaire, c'est-à-dire les sous-parties développées dans le dossier traitant du climat. De façon systématique, les intertitres sont présents sur les couvertures des magazines, non sur les couvertures des livres.

Par ailleurs, lorsqu'un magazine propose à la lecture un titre accompagné d'un sous-titre, cela fait davantage référence à un titre bi-segmental présent en règle générale dans la presse,

c'est-à-dire un titre en deux parties séparées de (:). La raison pour laquelle nous considérons cela non pas comme un titre bi-segmentale, mais un titre et un sous-titre, tient du fait de la mise en scène et de la typographie. Les deux parties d'un titre bi-segmental se suivent, tandis que selon le corpus observé, les différences de taille et typographiques confèrent aux deux énoncés un statut de natures différentes.

Dans les 13 couvertures répertoriées pour cette étude, nous comptons 37 énoncés, englobant les treize titres, huit sous-titres et seize intertitres. La strate linguistique s'intéresse à l'ensemble de ces énoncés.

Dans l'ensemble du corpus, trois occurrences permettent la présence d'un prédicat verbal : /le climat change/, /le réchauffement climatique nous oblige/ et /les villes se préparent/ (8,1%), tous acceptant le présent comme temps. A l'inverse, et constituant une grande convergence (86,5%), les prédicats des autres titres ont des valeurs nominales (67,6%), des valeurs adjectivales (5,4%) ou sont des verbes à l'infinitif (13,5%), qui ne portent pas les marques traditionnelles de l'aspect et de la personne, rendant ainsi l'interprétation, notamment narrative, ambiguë. En soi, les verbes à l'infinitif constituent une grande périphérie, mais ajoutés aux prédicats nominaux et adjectivaux, ils augmentent la convergence déjà en présence. Nous trouvons également deux prédicats relatifs à des noms propres, ou des noms d'événements : /R. Pachauri/ et /sommet de Copenhague/.

Du même coup, les marques de l'aspect dans les titres sont difficilement repérables et révèlent de grandes ambiguïtés. Pour commencer, seulement 16 énoncés sont marqués de façon plus ou moins claire par un aspect (43,2%). Dans deux cas sur les seize relevés, le non-accompli est assuré par le terme *demain*, considéré dans ce contexte comme un adverbe de temps : « Demain, le péril ? », puis dans un sous-titre « la menace climatique », la notion de <menace> révélant ainsi l'aspect non accompli (12,5%). Deux exemples présents dans les titres pourraient marquer l'accompli, sans pour autant que cette hypothèse puisse être justifiée par d'autres éléments de la couverture : « Alerte », et « nouveau climat » (12,5%). Il s'agit de deux périphéries, dites divergentes, car elles cohabitent. Ainsi, dans 25 % des cas, l'aspect est clairement établi ; dans 75% des cas, cet aspect est incertain.

Des titres comme « le climat change », ou des sous-titres comme « les villes se préparent » relèvent davantage d'un continuum dans lequel le temps n'est pas considéré selon un avant et un après, mais comme une dynamique en évolution perpétuelle. L'aspect n'a donc pas de prise sur ces prédicats qui marquent le climat par un changement en train de se faire, dans 6 cas sur 16 (37,5%). Les énoncés dans lesquels les prédicats sont à l'infinitif et qui ne sont pas marqués par l'aspect dans le reste de l'énoncé sont considérés comme également incertains : l'utilisation d'un

verbe à l'infinitif permet de semer le trouble sur les temps et agents relatifs au verbe. Cela englobe également 6 occurrences (37,5%). L'incertitude aspectuelle marque donc ce corpus à 75%, elle-même construite en fonction de deux divergences : les énoncés considérés en train de se faire, dans le moment de l'action, et les énoncés ambigus.

Une grande majorité des énoncés sont des assertions (33/37, soit 89,1%), pour quatre formes interrogatives (10,8%) et une exclamation (2,7%). Cela n'est guère surprenant, étant donné que la règle des titres de presse et d'ouvrage est d'avancer une connaissance, non de poser une question, ainsi que l'explique Alcaraz (Alcaraz, 2005 : 79).

Afin de relever les thématiques abordées dans les énoncés, six axes sémiques sont confrontés au corpus : l'axe relatif à l'évolution, au changement donc, et à son antonyme, l'inertie ; les sèmes offrant un point de vue sur le mensonge et la vérité sont également répertoriés, ainsi que ceux relatifs au contrôle et au libre-arbitre. Une attention particulière a été accordée aux éléments relatifs au danger et à la sécurité, le climat étant devenu un *risque*, puis aux éléments sémiques abordant les notions de connaissance et d'ignorance. Nous avons également été attentive aux notions liées à la météo, ainsi qu'aux différentes formes de nominalisation du concept étudié. Concernant l'étude des axes sémiques, il semble intéressant de repérer les endroits où ils apparaissent.

Tableau 15 : Répartition des axes sémiques selon les titres, sous-titres et intertitres.

	Evolution vs inertie	Mensonge vs vérité	Contrôle vs livre-arbitre	Danger vs sécurité	Connaissance vs ignorance	Météo
Titres	4/13	2/13	4/13	2/13	0/13	0/13
Sous-titres	2/8	3/8	0/8	1/8	2/8	0/8
Intertitres	1/16	0/16	1/16	0/16	1/16	6/16
Total	7/37	5/37	5/37	3/37	3/37	6/37
%	18,9%	13,5%	13,5%	8,1%	8,1%	16,2%

L'intérêt de l'utilisation des axes sémiques porte certes sur la récurrence, mais également sur les différences d'utilisation. Le fait que la notion d'évolution se retrouve majoritairement dans les titres va de paire avec l'idée d'effacement du caractère aspectuel des prédicats.

De même, les relations à la météorologie sont systématiquement relayées aux intertitres, cet aspect du problème semble donc amoindri par rapport au fait de faire évoluer la société par exemple, qui se retrouve souvent directement dans les titres.

Cette différence entre titres et sous-titres se révèle également lors de l'étude de la nominalisation de l'Objet de recherche. Nominalisé 18 fois dans le corpus, il apparaît 9 fois sous les traits de /climat/, dont 8 fois dans les titres. En trois occasions, il s'agit d'un adjectif

/climatique/, utilisé avec des notions extrêmement dysphoriques : <l'imposture>, <la servitude> ou encore <le mythe>, mis pour <mensonge> dans ce contexte. Ces trois syntagmes ainsi créés sont à rapprocher du statut climato-sceptique des trois auteurs qui les utilisent directement dans le titre de leur ouvrage.

Pas une fois dans le corpus en présence les syntagmes /changement climatique/, /réchauffement climatique/ ou /réchauffement/ n'apparaissent dans les titres. Leur présence est cependant avérée dans les sous-titres et intertitres, trois fois sous la forme /changement climatique/, et une fois sous les formes /réchauffement climatique/ et /réchauffement/. Nous avons également comptabilisé la formulation /changements/ qui est directement lié au climat selon son cotexte.

Le tableau suivant récapitule la position des éléments euphoriques et dysphoriques au sein des trois espaces regroupant des énoncés.

L'intérêt de ce tableau réside en la comparaison entre l'utilisation d'éléments euphoriques par rapport à celle d'éléments dysphoriques, ces derniers prenant largement le pas sur l'euphorie, notamment dans les titres des ouvrages et magazines.

Tableau 16 : répartition des éléments euphoriques et dysphoriques selon les titres, sous-titres et intertitres

	Eléments dysphoriques	Eléments euphoriques
Titres	7/13	3/13
Sous-titres	2/8	3/8
Intertitres	8/16	3/16
Total	17/37	9/37
%	45,9%	24,3%

4. Les strates séquentielles

Les strates relatives à la sémiotique narrative ne découpent pas l'élément du corpus. Au contraire, elles prennent en compte l'élément en tant que séquence globale, dans laquelle apparaissent différents actants, stabilisés ou non, c'est-à-dire attestés ou déduits, selon la terminologie proposée par Houdebine à propos de l'analyse communicationnelle de la sémiologie des indices (Houdebine, 2003 : 16). Pour cette raison, nous appelons l'ensemble des strates relatives à la sémiotique narrative les strates séquentielles.

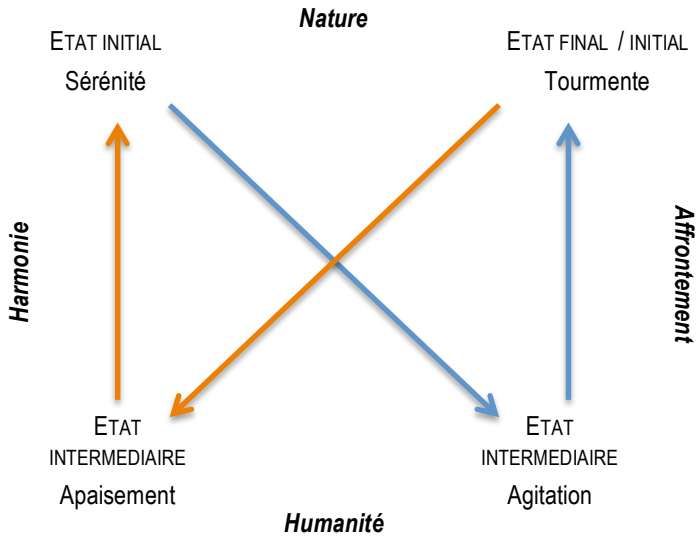
Houdebine explique que la sémiologie des indices autorise l'étude du destinateur et du destinataire, en plus de la *praxis critique*. « Dans le circuit destinateur / destinataire interne des messages, on peut repérer des marques évidentes, appelées attestations (…) on les dira alors attestés » explique-t-elle à propos de cette analyse, ajoutant que lorsque la reconstruction de ces

destinateur et destinataire n'est pas explicite, l'analyse demande le repérage d'« éléments divers permettant de déduire le destinateur ou le destinataire car ils n'apparaissent qu'en creux, on les dira déduits » (Houdebine, 2003 : 16).

La linguiste ajoute une troisième notion : le destinateur/taire construit au dehors du corpus, à travers « un savoir sur la constitution sociale des objets étudiés et leur mise en circulation socio-communicationnelle » (Houdebine, 2003 : 16). Dans le contexte de notre étude, nous utilisons les notions de destinateur et destinataire *attestés* et *déduits*, en cela que nous conservons l'immanence relative au corpus lors de la phase de description. De plus, nous élargissons les notions visitées aux autres actants sémiotiques potentiellement présents au sein de l'élément du corpus.

La strate narrative permet de catégoriser les séquences en fonction du moment de la narration. Suite aux premières observations des corpus, certaines notions émergent, relatives à des paysages représentant la sérénité, ou au contraire, des événements climatiques extrêmes représentant davantage la colère ou la tourmente. C'est dans le temps de la description que se reconstruit la narration. Cette seconde forme de structuration des corpus demande un travail de réflexion aussi important que lors de la sélection des variables à prendre en compte pour la description des corpus lors de l'analyse systémique immanente.

Figure 29 : Carré sémiotique relatif aux documents de vulgarisation scientifique



Le signe (Λ) représente la relation de conjonction entre le sujet et l'objet, tandis que celui-ci (V), représente la disjonction. Le sujet est positionné avant l'objet dans la façon d'écrire les situations. Le programme narratif peut être considéré comme suit. La situation initiale ou la sérénité, notée SI1, est représentée par les éléments de la nature : une <mer calme>, une

<lumière chaude>. La situation initiale est modifiée due à la consommation humaine, grâce aux progrès de la science : Scientifiques [Consommation humaine (nature Λ pollution)]. Autrement dit, les scientifiques, par leurs travaux, font en sorte que les hommes vivent mieux. Ce mieux-vivre passe par la consommation. Les hommes rendent conjointes la nature et la pollution. La situation intermédiaire, notée SInt.1, est représentée par des objets considérés comme polluants : des <usines>, des éléments de <bâti> ou des <véhicules polluants> que les scientifiques ont contribué à créer.

Tableau 17 : Carré mis en tableau

	SI1 Sérénité	SInt.1 Agitation	SF1-SI2 Tourmente	SInt.2 Apaisement	SF2 Sérénité
C2-1	–	/fumée/ <usines> <parking de voitures>	–	<éolienne flèche vers le haut> <panneaux solaires>	<mer calme> <couché de soleil> <champs de fleurs sauvages avec femme de dos>
C2-2	–	<le climat change>	–	–	–
C2-3	–		<tempête de sable>	/comprendre/ /agir/	–
C2-4	<mer calme> <ciel bleu> <iceberg> /imposture/ /fausse/ <personnage rassurant> /typo jaune/	–	–	–	–
C2-5	<planète bleue dans coin de ciel bleu>	–	/bâti et usines en flammes/ <pompiers> /fumée noire/ /servitude/	–	–
C2-6	–	–	<cible de guerre> <planète verte et marron> /alerte/ /menace de guerre/	–	–
C2-7	–	–	/machiavels/	–	–
C2-8	–	–	/demain, le péril?/	–	<mer calme recouvrant tout> <couché de soleil> <route à travers la mer avec électricité>
C2-9	**Proposition d'un nouvel état final : la Nature artificielle <eau glaçon> <planète rose bonbon> <fond bleu ciel> <objet posé sur un fond>**				
C2-10	–	/le réchauffement climatique nous oblige à changer de mode de vie/	–	/panneaux solaires/ /voiture électrique/ <technologies> /vivre autrement/ /propre/ /économe/ /consommer durable/	<homme allongé> <vêtement en herbe>
C2-11	<ours polaire en attente>		/contrôler/	–	–
C2-12	–	/le réchauffement est-il sûr?/	–	–	–
C2-13	–	–	<tempête> <nuages noirs> /grosses chaleurs montée des eaux désertification inondations…/ /se préparent aux changements/ /zones à risque/	–	–
Total	3/12	5/12	7/12	3/12	3/12
%	25%	41,7%	58,3%	25%	25%

Le passage de la situation intermédiaire à la première situation finale (SF1) est représenté par l'affrontement des objets polluants et de la nature. La nature devient active pour recouvrer la sérénité, être disjointe de la pollution, à l'instar de la situation de guerre, nécessaire pour recouvrer la paix : [Nature (nature V pollution)]. La situation finale de la première partie de la narration est représentée par des événements climatiques extrêmes tels qu'une tempête ou la représentation d'une guerre. Cette situation finale devient la situation initiale de la seconde partie de la narration (SI2), allant vers une situation intermédiaire (SInt.2) : l'apaisement. Dans ce contexte, la science redevient un acteur majeur, tentant de faire cohabiter de façon pacifique l'humain et la nature. [Scientifique (Nature V pollution)]. L'objectif des scientifiques reste la sérénité retrouvée, en tant que situation finale.

Le carré sémiotique mis en tableau permet de repérer les situations les plus récurrentes de la narration, il offre également à lire la façon dont prennent corps ces situations, à chaque fois de façon différente.

Le programme narratif proposé au travers de ce carré mis en tableau semble général à l'ensemble des éléments du corpus en présence. Chaque séquence représente une à trois situations relatives à la mise en narration. Seul un élément du corpus offre un récit périphérique, dans lequel les objets polluants ont pris le dessus sur la nature, qui devient du même coup artificielle.

Il semble que la situation la plus récurrente soit celle relative à la tourmente (58,3%) qui constitue une moyenne convergence, dans laquelle apparaissent les éléments relatifs aux événements climatiques extrêmes, aux situations de crise comme les guerres et les dangers, construits en fonction de l'ensemble des proto-signifiants révélés par les strates précédentes. Vient ensuite l'agitation avec 41,7% d'occurrences, mettant en scène des phénomènes relatifs à la pollution. La cohabitation positive ente humain et nature représentant l'apaisement, est montrée dans 25% des cas, de même que la situation de sérénité initiale, et celle de sérénité finale, que nous différencions, nous autorisant à comprendre ces trois situations comme des divergences.

Cette proposition de représentation en tableaux peut également s'appliquer à la strate actancielle, dans laquelle sont listées les apparitions manifestes ou déduites de chacun des actants. Les apparitions déduites sont notées en *italique* afin de les différencier des apparitions dites attestées.

Tableau 18 : La strate actancielle en tableau

	Destinateur	Objet	Destinataire	Sujet	Médiateur	Adjuvant	Opposant
C2-1	/Vétillard/	Opérer un /choix/	/La femme/	/La femme/ *lecteur*	–	<Energies renouvelables>	<Multiplication des voitures et usines>
C2-2	/Rudolf/	Changer la /société/	/Société/	/Société/ *lecteur*	/Le climat/	–	–
C2-3	/Le Treut/	/Comprendre, prédire, réagir le nouveau climat/	/Les 3 hommes/	<Lecteur>	<*Le Treut*>	–	/Bâti/
C2-4	/Allègre/	Dévoiler /l'imposture/	–	<Lecteur>	/Posture d'Allègre/ + /position typo/ + /couleur typo/	<Banquise>	–
C2-5	/Bélouve/	Découvrir /la véritable histoire du climat/	/Banque, usine, trésor public/	<Les pompiers>	–	/Feu, planète/	/Business, politique/ <*l'Etat*>
C2-6	/Dyer/	Eviter la /menace de guerre/	/Le monde/	–	–	–	–
C2-7	/Giémer/	–	–	–	–	–	*/machiavels/*
C2-8	/Laval/	Eviter le /péril de demain/	–	–	–	–	–
C2-9	/Rittaud/	Elucider le /mythe climatique/ *Empêcher le <monde de fondre>*	–	–	–	–	–
C2-10	/Pachauri/	/Changer de mode de vie/	/Nous/	/L'homme/	–	/Bâti, agriculture, véhicule/	–
C2-11	–	/Contrôler le climat/	–	<Lecteur>, /regard ours/	*Descartes*	–	/Ours polaire/
C2-12	–	/Certitude à l'égard du réchauffement/	<*Lecteur*>	/Graphique/ <La science>	–	/Graphiques/	<*Complexité scientifique*>
C2-13	<*Journaliste*>	/Préparer le changement/	–	/Villes/ <*Société*>	–	/Bâti/	/Nature/
Total	10/13	12/13	6/13	9/13	2/13	6/13	5/13
%	76,9%	92,3%	46,1%	69,2%	15,4%	46,1%	38,7%
Total	*1/13*	*0/13*	*1/13*	*3/13*	*2/13*	*0/13*	*3/13*
%	*7,7%*	*0*	*7,7%*	*23,1%*	*15,4%*	*0*	*23,1%*

Un *objet* est systématiquement accompagné de la jonction qui le lie au sujet. « Eviter le péril climatique » correspond à la recherche de disjonction du sujet à l'objet, « découvrir la véritable histoire du climat » correspond à la conjonction. Un objet seul ne peut exister, il est pris dans la relation qu'il entretient non seulement avec le sujet, mais également avec les destinateurs et destinataires.

La présence ou l'absence des actants devient ainsi aussi signifiante que la nature de ces actants. Le fait que la médiation, notamment, soit peu représentée semble révélateur de la problématique climatique du point de vue de la vulgarisation. Pour que le sujet déduit, le lecteur, se lance dans l'aventure climatique, il lui faut une médiation sur laquelle s'appuyer, un chemin déjà parcouru par un autre.

La strate actancielle offre à lire les positions investies par chacun des actants au sein des occurrences du corpus. Les *objets* sont la catégorie d'actants la plus représentée dans le corpus, ce qui, en soi, ne constitue pas vraiment une surprise, étant donné que, rappelons-le, la fonction première du titre est désignative, ainsi que l'explique Besa Camprubi. Le destinateur est également représenté selon une grande convergence (76,9%). En effet, en plus des noms des auteurs présents sur les couvertures des livres de vulgarisation scientifique, la présence d'un destinateur sur la couverture d'un magazine a été repérée : Pachauri donne en effet l'information capitale qui aidera /l'homme/ à poursuivre son objectif, changer son mode de vie : c'est maintenant une obligation due au réchauffement climatique. Dans ce contexte, l'idée n'est pas de lutter contre le réchauffement, mais de s'adapter à lui.

Dans une moindre mesure (69,2%), le sujet est également présent, constitué la plupart du temps de la société civile, destinataire de ces ouvrages de vulgarisation scientifique. Il arrive que la science, ou encore l'Etat représenté par les pompiers notamment, se retrouvent en position de sujets. Dans le premier contexte, la science doit définir la certitude du changement climatique pour le bénéfice du lecteur, qui devient ainsi destinataire déduit. Le second contexte met en scène des pompiers luttant pour sauver la planète bleue. Leur objectif est de découvrir la véritable histoire du climat, afin de rectifier leur erreur de sauvetage au bénéfice des institutions publiques et des sociétés privées de type banques ou usines. Destinataires et adjuvants apparaissent avec une récurrence similaire, de l'ordre de 46,1%. Les opposants semblent moins représentés que les adjuvants. Enfin, les actants les moins représentés de façon attestée sont les médiateurs. Ils apparaissent de façon claire dans 15,4% des cas, c'est-à-dire deux fois. Dans un cas, il s'agit du climat mis en avant pour sa capacité à changer, tandis que la société devrait suivre son exemple. Dans le second cas, le destinateur du livre se met lui-même en position de médiateur, notamment par rapport à la posture qu'il emprunte sur la couverture du livre. Il s'agit de Claude Allègre. Notons que, eu égard à l'objet de l'élément C2-11 du corpus, <contrôler le climat>, l'ours polaire présent est considéré comme un opposant, tout comme la nature représentée sous forme d'événements climatiques extrêmes dans la dernière occurrence du corpus. L'objet de la narration étant de se préparer au changement, la ville doit se protéger des assauts de la nature. L'autre catégorie d'opposants se constitue des objets polluants répertoriés dans la strate iconique : usines, multiplication de voitures et bâti en général, mais également /business et politique/, deux termes pour représenter <<l'Etat>>.

La problématique inhérente aux strates décrivant les séquences reste le fait que le corpus est composé de couvertures, objet beaucoup plus épuré en terme narratif qu'un roman ou un livre. Une image seule peut potentiellement offrir un aperçu complet de la situation relative au

programme narratif, il semble cependant délicat de définir avec exactitude les différents actants lorsqu'ils n'apparaissent ni dans l'image, ni dans le discours.

5. Explication : regroupement des convergences, périphéries et divergences

La phase descriptive de la sémiologie des indices permet au chercheur de réfléchir aux possibles connotations ou effets de sens au travers de ce que Houdebine nomme *l'explication* qui sert de tremplin aux hypothèses d'effet de sens. Il s'agit de l'espace alloué aux aller-retours cognitifs abordés dans le chapitre 5.

Lors de l'explication indicielle, l'intérêt est de commencer le rapprochement entre les différentes strates afin de définir les éléments en coprésence ou les éléments qui apparaissent invariablement seuls, la coprésence pouvant construire de nouveaux proto-signifiants. Les deux tableaux suivants permettent le rapprochement entre les différentes convergences d'une part, et les périphéries et divergences d'autre part.

Tableau 19 : Regroupement des convergences

	Petite convergence	Moyenne convergence	Grande convergence
Strate scénique	Titre en haut	Présence sous-titre Titre au centre Photo ou photomontage Visuels pleine page Plan large + très large	Nom de l'auteur sous le titre Présence illustrations Couleurs froides dominantes
Strate iconique	Présence eau solide Présence planète Présence bâti Présence humaine	Présence eau en général Présence ciel en général Présence objets	Présence eau liquide Présence objets polluants
Strate linguistique	Eléments dysphoriques Axe évolution vs inertie Axe météo		Prédicat non verbal Aspect incertain Assertion
Strate narrative	Agitation (SInt.1)	Tourmente (SF1-SI2)	
Strate actancielle	Destinataire Adjuvant Opposant	Sujet	Destinateur Objet

Les axes sémiques *évolution vs inertie* et *météo* ne sont pas à proprement parlé des convergences. Cependant, nous les considérons comme telles dans la mesure où ce sont les deux axes les plus représentés dans le corpus. Ce tableau regroupe donc l'ensemble des éléments récurrents dans le corpus, qui peuvent être considérés comme les unités de la grammaire formelle relative au corpus analysé.

A l'inverse, le tableau suivant met au jour les éléments périphériques, qui apparaissent pour le moins dans le corpus, et les éléments qui cohabitent de façon équitable : les divergences.

Tableau 20 : Regroupement des divergences et périphéries

	Divergences	Périphérie
Strate scénique	Vue de face / vue de plongée	Présence intertitres Titres en bas Dessin par ordinateur Dessin d'enfant Visuels sur une partie de la page Plans serrés + très serrés Couleurs chaudes dominantes
Strate iconique	Présence usines / voitures Groupe de trois / anonyme seul / célébrité seule	Présence d'éléments relatifs à l'univers de l'enfance en général Présence objets non polluants Présence ours polaire / animaux
Strate linguistique	Aspect accompli / non accompli Aspect continu / ambigu	Prédicat verbal Aspect clairement établi Interrogation Exclamation Eléments euphoriques
Strate narrative	Sérénité initiale / apaisement (SInt.2) / sérénité finale	
Strate actancielle		Médiateur

Nous remarquons ainsi que les objets polluants se divisent en deux catégories de façon équitable. La représentation des humains est également divergente, démultipliant ainsi leur posture dans la mise en narration.

C. Interprétations : effets de sens et mises en narration

Ainsi que nous l'avons énoncé dans le chapitre trois de ce travail, Charaudeau considère que le discours de vulgarisation est en rupture avec le discours scientifique et acquiert une valeur didactique, le discours scientifique étant considéré comme démonstratif. A l'inverse, le discours médiatique est considéré comme attractif, dans un souci de captation du lectorat. Notre hypothèse originale liée à la théorie discursive est donc de considérer les valeurs didactique et dramatique du discours de vulgarisation scientifique afin de vérifier les propos de Charaudeau.

1. Les variations des représentants du climat

Les convergences relatives à la façon de montrer la nature indiquent que la représentation du climat passe par l'affichage de /l'eau/ d'une part, et du /ciel/ d'autre part. Les couleurs récurrentes font écho à cette convergence, le /bleu/ étant emblématique à la fois de /l'eau liquide/ et du /ciel/. A contrario, l'idée de <réchauffement> n'est proposée iconiquement que par

quelques touches de /couleurs chaudes/, de /flammes/, d'une/cible/ ou encore par le /soleil/ plutôt dans un rôle positif. Les éléments iconiques de <couleur chaude>, ainsi que le champ sémantique négatif permettent d'affirmer la présence de <dangers> davantage relatifs à la <submersion> et à l'adaptation de l'eau à toute situation. En effet, l'eau montrée /liquide/ déploie tous les possibles de son existence. <A l'état sauvage>, voire <<en colère>> lors de tempêtes et de tsunamis, l'eau devient dans ce contexte un personnage qui <attaque les humains>, et peut être considérée comme <<une revanche de la nature sur les hommes>> afin qu'elle retrouve une sérénité perdue, pré-humaine.

L'eau apparaît également sous forme de /glaçon/ ou qui /sort d'une lance à incendie/. Elle est aux antipodes de la première proposition d'interprétation. Dans ce cas, nous dirons que l'eau est <domestiquée> et <se met au service de l'homme> et de ses besoins non vitaux. La nature est alors montrée comme <<dominée par l'homme>>. Les images de /l'eau/ révèlent également cette forme de <sérénité> évoquée plus haut : une /mer calme/ et la /banquise/ avec un /ours polaire/ qui <n'a pas l'air en danger>. Au contraire, /sa posture/ et /son regard tourné vers le coénonciateur/ permet de le percevoir comme un <danger potentiel> et non comme <une victime>. Il est certes <au repos>, mais en <position d'attente et d'observation>. L'image de /l'ours polaire/ pourrait être considérée comme la situation intermédiaire entre une sérénité initiale et l'état de tempête : <<la nature est sur ses gardes>>, elle attend de voir la direction que prendra l'évolution des humains.

Ces trois états de l'eau permettent de montrer sa <variabilité> d'une part, et la <diversité représentationnelle> du climat au travers de cet élément d'autre part. L'hétérogénéité représentationnelle touche de la même façon le ciel, qui semble dans ce contexte faire écho à l'élément liquide. Si le /ciel/ apparaît au moment d'un /coucher de soleil aux couleurs bigarrées/, l'eau est emprunte de <sérénité>. S'il est /couvert de nuages noirs/, la mer se transforme en <vague meurtrière>.

La diversité représentationnelle va également de paire avec l'utilisation récurrente de l'isotopie du changement dans les titres du corpus : les verbatims <nouveau climat>, <le climat change> ou encore <vivre autrement> offrent une nouvelle interprétation de la diversité représentationnelle, tendant davantage vers l'idée de modification, d'évolution donc de <<non stabilisation>> du climat. Elle est également étayée par du vocabulaire dysphorique relatif à la météo : <inondations>, <moussons>, <montée des eaux> en rapport avec l'élément liquide, mais également <désertifications>, <grosses chaleurs> et <typhons>. Il s'agit dans tous les cas d'éléments climatiques extrêmes qui représentent des <<dangers>>. Au-delà de son évolution vers le pire, le climat diversifie les météores.

Dans ce contexte, le visuel de l'élément C2-13 fait référence à une vague géante déferlant sur une grande ville portuaire, à l'image de New York, se rapportant à différentes situations telles que le tremblement de terre suivi d'un tsunami en 1755 à Lisbonne, le tsunami survenu en Asie du sud en 2004 et le tsunami de Fukushima au Japon, engendrant une catastrophe nucléaire en 2011. Analysant les deux premières situations au regard de sa théorie relative au catastrophisme éclairé, Jean-Pierre Dupuy montre que le tsunami de 2004 a été considéré par les habitants de la Thaïlande notamment comme une punition divine. Il nomme ce phénomène, rendre l'homme responsable de la catastrophe face à un Dieu tout-puissant et punissant, une *théodicée*. Les événements climatiques extrêmes trouvent ainsi leur explication dans la punition divine, Dieu devenant la nature vengeresse. Dupuy montre que « la théodicée est une forme universelle de l'esprit humain confronté au malheur » (Dupuy, 2005 : 39).

L'autre point de vue est davantage lié directement à l'homme et à sa propre responsabilité non plus devant Dieu, mais devant la nature. Rousseau défendant cette idée face à Voltaire à la suite du tremblement de terre de Lisbonne : « la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage » explique-t-il dans sa *Lettre à Monsieur de Voltaire.* Cette configuration permet de faire porter au comportement humain la responsabilité de son évolution. La vision optimiste voltairienne est mise à mal par Rousseau : « car je montrais au hommes comment ils faisaient leurs malheurs eux-mêmes, et par conséquent comment ils pouvaient l'éviter » (Rousseau, 1756).

Ces deux théories posent de façon constante l'explication du mal dans nos sociétés modernes : la punition divine sur les fautes de l'homme, ou l'entière responsabilité humaine.

2. Solitude contre multiplicité

L'isotopie de l'évolution introduit un second effet de sens en cela que ses deux aspects antagonistes montrent l'évolution souhaitée. Les humains représentés comme des personnes heureuses et jouissant de la vie sont montrés seuls. Ils sont dans la nature et se fondent en elle, proposant une image de <cohabitation entre l'humain et la nature> et <<d'harmonie>> lorsque l'humain est seul. Notons que l'ours polaire présenté seul ne constitue pas une victime du changement climatique, tout comme les personnes seules.

Dès lors qu'ils se multiplient, les humains se trouvent en <mauvaise posture> par rapport à la problématique climatique. Dans un cas, les trois personnes est en danger pris dans une tempête de sable. Elles semblent /toutes petites/ voire <insignifiantes> face à ce phénomène naturel. Dans une seconde occurrence, les personnages montrés dans le dessin représentent l'Etat : il s'agit de trois pompiers qui, d'après l'élément C2-5, sont dans l'erreur. Ils arrosent la /planète bleue/

tandis que de nombreux /bâtiments formant le tissu politique et social de la France sont en flammes/.

Illustration 1 : les humains seuls dans le corpus de vulgarisation scientifique

Dans les deux situations, ces groupes de trois personnes sont accompagnés d'immeubles. Le bâti peut être considéré comme une origine du changement climatique, tout comme les transports, qui sont représentés dans le visuel C2-1 par un immense parking rempli de voitures. Dés lors que la /multiplicité/ d'éléments est présentée, elle semble chargée d'une <valeur dysphorique>. A l'inverse, /l'unicité/ revêt un <caractère plutôt euphorique>.

Cela fait écho à une autre cause possible du changement climatique, le nombre toujours grandissant de personnes habitant la planète Terre. La surpopulation semble être l'origine sous-jacente à la problématique climatique. Dans ce contexte, la solitude semble un moyen adéquat pour enrayer le changement climatique. La régulation de la population mondiale comme solution apparaît ici en creux. En effet, les conséquences d'une surpopulation toucheraient l'ensemble des pays. D'après le dernier rapport du Giec, les années 2080 verront 1,1 à 3,2 milliards de personnes souffrir du manque d'eau, et 200 à 600 millions de personnes manquer de nourriture. Ces phénomènes sociaux entraineront alors des migrations de masse dues aux modifications climatiques, des « réfugiés climatiques » que les pays moins touchés par ces changements devront accueillir.

Toujours dans sa *Lettre à Monsieur de Voltaire,* Rousseau évoque cette idée de surpopulation, encore une fois en pointant la responsabilité de l'homme plutôt que celle de la nature ; « convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eut été beaucoup moindre, et peut-être nul » (Rousseau cité par Dupuy, 2005 : 42).

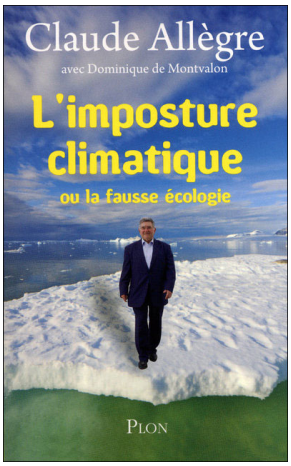
3. Les spécificités climato-sceptiques

Dans les treize éléments constituant le corpus, la personnalité connue pour ses positions dites climato-sceptiques est Claude Allègre. L'étude de la première de couverture qu'il propose est intéressante dans la mesure où il se positionne comme un potentiel médiateur, un exemple à

suivre pour le coénonciateur lecteur. Cela permet également le repérage d'autres ouvrages relatifs à ce courant.

Claude Allègre est positionné /face au coénonciateur/, il /marche/ avec <assurance> sur la banquise et s'apprête à <marcher sur l'eau>, générant ainsi une relation interdiscursive avec un épisode religieux. Dans le Nouveau Testament, est racontée la parabole de Jésus marchant sur les eaux (évangile selon Jean, chapitre 6, versets 16 à 21), interprétée comme la capacité à savoir marcher au travers des problèmes et des tempêtes de la vie avec foi, prudence et détermination. Le fait de marcher sur l'eau peut également correspondre au contrôle de la nature par l'humain, sa domination et sa puissance.

Illustration 2 : Elément C2-4



Se <mettant à la place de Jésus>, Allègre se positionne comme un <<sauveur>>. Cette interprétation est étayée par la /posture/ et le /regard/ de Claude Allègre, mais également par la /mise en page et la mise en couleur du titre/. La couleur /jaune/ du titre et du sous-titre confère au protagoniste un <halo de lumière>, allant du plus large partant du ciel vers le plus étroit pointant vers le protagoniste.

Ces éléments appuient cette idée que Claude Allègre se positionne comme un guide, <médiateur qu'il faut suivre> afin de traverser la problématique climatique. D'un point de vue linguistique pourtant, le message diffusé par le protagoniste emploie /l'isotopie du mensonge/, à l'image des éléments suivants : /imposture/ et /fausse/. L'isotopie du mensonge associée au climat et à l'environnement permet alors de comprendre la position héroïque d'Allègre, dernier rempart avant la calomnie et l'illusion construites par le mouvement écologiste. Le sauvetage concerne ici davantage le lecteur que le climat, Allègre remettant sur le droit chemin technologique les âmes égarées par l'écologie.

L'autre particularité de cette couverture repose sur la syntaxe du titre et la nominalisation du climat. Le signe linguistique lié au climat est une forme adjectivale, le reléguant ainsi en deuxième position dans l'énoncé, qualifiant de la notion dysphorique <l'imposture>. Deux autres titres d'ouvrages proposent cette structure syntaxique, positionnant le climat en deuxième position et dans une forme adjectivale. L'adjectif /climatique/ qualifie le <mythe> et la <servitude>. Dans le premier cas, l'isotopie du mensonge est également convoquée et fait écho au titre proposé par Allègre, <l'imposture climatique>. La dernière occurrence est également une notion dysphorique, mais fait davantage référence au contrôle, <la servitude> caractérise les trois pompiers évoqués plus haut, représentants de l'Etat. Dans ce dernier contexte, le <<climat contrôle l'Etat>>. Dans le titre de son ouvrage, Allègre autorise le caractère synonymique ente climat et écologie. Pour une autre occurrence abordant la notion de /servitude/, le climat est associé à la politique par l'entremise du business, sous-entendant une valeur financière et de pouvoir qui incombe à l'apparition de la problématique climatique.

De fait, les deux ouvrages proposant cette forme syntaxique et sémantique des titres sont assumés par deux personnalités qui remettent en causes les résultats scientifiques du changement climatique : Benoit Rittaud et Jean-Michel Bélouve. La valeur iconique qu'ils défendent sur les premières de couverture est cependant bien éloignée de l'héroïsation proposée par Claude Allègre. Le <mythe> fait redondance à <l'image artificielle de la Terre>, enrobée d'un /glaçon en train de fondre/. Cet <aspect artificiel> est étayé par la /couleur rose bonbon/ de la Terre, faisant également référence <<au monde de l'enfance et du jouet>>. La nature du visuel sur la première de couverture de Jean-Michel Bélouve fait également référence au <<monde de l'enfance>>. Il s'agit d'un /dessin/ dont les traits rappellent davantage celui d'un enfant qu'une œuvre artistique. Ainsi, <<l'univers de l'enfance>> est mobilisé de façon minoritaire, et concerne la plupart du temps des ouvrages climato-sceptiques. Au-delà de cet aspect, Bélouve montre les <victimes du changement climatique>, non comme phénomène naturel causé par l'humanité de façon non-intentionnelle ; il s'agit dans ce contexte d'un phénomène <<machiavélique dirigé de façon intentionnelle contre l'Etat>>. Représenté par les /trois pompiers/ et par les /bâtiments en flammes/, il devient ainsi victime de l'idée de réchauffement, non de sa réalité. L'idée de réchauffement apparaît comme un complot que Bélouve se propose de dévoiler en racontant <la véritable histoire du changement climatique>. Même si <l'isotopie du mensonge> n'est pas utilisée, elle est représentée en creux dans le précédent verbatim.

D'après ces trois éléments, nous pouvons dire que les climato-sceptiques ne doutent apparemment pas. Ils considèrent le phénomène de changement climatique comme un mensonge

et le font savoir dès les premières de couverture d'ouvrages considérés comme de la vulgarisation scientifique.

4. Les autres univers mobilisés

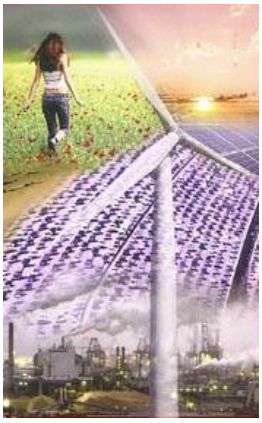
La guerre semble être un élément constitutif des façons de représenter le climat dans le corpus de vulgarisation scientifique, quoique de façon minoritaire. Ainsi l'isotopie du contrôle et du libre-arbitre, tout comme celui du danger offrent à lire des éléments linguistiques construisant l'image du conflit : /machiavel/, /alerte/, /péril/ sont autant d'éléments sémiques chargés négativement. Ensuite, cette référence au conflit est étayée par certains visuels comme une cible de tir visant la planète. Dans ce contexte, l'humain s'attaque directement à son environnement, mettant alors en image la deuxième situation initiale relative à ce que nous avons appelé la tourmente. L'humanité se bat contre la nature dont il est issu.

Les visuels mettant en scène les /éléments technologiques/ relatifs aux <énergies renouvelables> sont considérés comme <positifs>. Dans la lutte qui oppose l'homme à la nature, les humains utilisent les <énergies renouvelables>, objets manufacturés positifs, et /l'eau/, dans le cadre des pompiers comme moyen de retrouver une <situation de sérénité et d'harmonie>. Le /réseau électrique/ n'est représenté qu'une fois, et semble montrer le déclin de l'humanité telle que nous la connaissons. A l'inverse, la production électrique semble tout à fait positive, car montrée au travers de ces <énergies renouvelables> : une éolienne, sorte de <flèche> dans l'image qui <indique le chemin> par lequel l'humanité arrivera à une forme de <<plénitude et d'harmonie>>, mais également des /panneaux solaires/ qui participent de ce bien-être humain.

Allant du bas vers le haut, cette image affiche certaines étapes de la narration. Nous voyons l'étape de <l'agitation>, situation intermédiaire première avec des images représentant la /multiplication d'usines et de cheminées fumantes/, ainsi qu'un grand /parking rempli de voitures/.

/L'éolienne/ montre la voie en formant une <flèche> dans le visuel pour aller vers une situation <<d'harmonie entre les humains et la nature>>, les <énergies renouvelables> étant le moyen d'y parvenir. La fonction de l'éolienne géante est renforcée par l'image des /panneaux solaires/. La <<sérénité>> est alors atteinte lorsque cette harmonie est installée, représentée par le soleil couchant d'un côté, et la femme dans les champs de coquelicots de l'autre côté des pales de l'éolienne. La dynamique de ce photomontage allant vers le haut permet d'indiquer la marche à suivre, comme un mode d'emploi visuel pour atteindre la sérénité finale, le bien-être partagé par les humains et les éléments naturels.

Illustration 3 : Visuel de l'élément C2-1



Le dernier élément convergent de notre corpus se constitue des différentes représentations de la /Terre/. Nous n'y trouvons cependant pas d'unité représentationnelle. Tantôt hyperréaliste avec une photo par satellite, tantôt dessinée par ordinateur en tant qu'élément scientifique, elle peut aussi prendre la forme d'un jouet avec une couleur éclatante. Elle est également mise pour cible d'un tir de guerre meurtrier dans une forme de jeu vidéo, se rapprochant davantage de l'univers du jeu et du jouet. Sa diversité représentationnelle est à l'image de l'eau ou du ciel. Ainsi pouvons-nous avancer par l'analyse de ce corpus que les éléments de la nature semblent s'adapter à toute situation qui est offerte dans la mise en narration.

Cela permet d'avancer une forme de dissociation entre la Terre et l'humanité, notamment lorsque la planète est la cible d'un tir militaire ou de lances à incendie. Si la planète est affichée comme un ensemble autonome, elle est disjointe des institutions politiques et sociales, illustrant la distinction toujours marquée entre la nature et la culture, deux faces cependant indissociables de l'histoire de l'humanité.

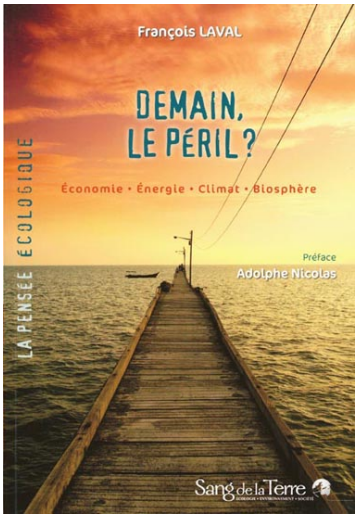
5. Les possibles de la narration

Le classement des éléments du corpus selon un point de vue narratif permet de voir apparaître quatre univers qui peuvent correspondre à quatre moments du récit : la sérénité, l'agitation, la tourmente et l'accalmie. Sont classés en fonction de ces moments de la narration les éléments de nature, les humains, les objets positifs ou négatifs, la présence de fumée, nuages noirs ou évènements extrêmes.

D'après les éléments discursifs liés au choix et au libre-arbitre, ainsi qu'à l'aspect non accompli ou ambigu des énoncés, l'ensemble des éléments du corpus propose au lecteur un choix : nous sommes arrivés à ce moment précis du récit où le sujet, c'est-à-dire le lecteur, doit surmonter l'épreuve du choix. Selon le corpus, plusieurs possibilités s'offrent à lui pour arriver à des états finals différents, au nombre de trois.

Soit le conflit se solde par la domination de la nature et la disparition de l'homme. La <sérénité retrouvée> caractérise ce dénouement. Les humains représentés par la multiplication du bâti notamment sont détruits par un événement naturel, à l'image du tremblement de terre de Lisbonne et du tsunami en Asie du sud. Lucian Boia ouvre son ouvrage sur *L'homme face au climat* par ces mots : « l'homme a cru pouvoir dominer la nature et la plier à ses volontés ; maintenant la nature se retourne contre lui et il se trouve enfermé dans un piège » (Bioa, 2004 : 7). Il illustre parfaitement cette nature divine réinventée depuis Voltaire.

Illustration 4 : Dénouement heureux pour la nature



Les vestiges d'une civilisation sont encore visibles. Peut-être même l'humanité n'est-elle pas éteinte mais fortement diminuée tant d'un point de vue quantitatif que d'un point de vue technologique. La solution était bien dans la régulation de la population, établie par la nature elle-même. Cette situation finale semble peu probable car, « en matière de destruction, nous sommes devenus beaucoup plus forts que la nature » (Dupuy, 2005 : 34). Egalement, même si nous n'en avons pas forcément conscience, l'homme est capable de s'adapter à toutes les situations. Malgré des climats très austères, l'homme s'est implanté dans quasiment toutes les régions du globe, des Bédouins dans les déserts arides aux Inuits dans les déserts de glace, en passant par les indiens d'Amazonie dans les déserts forestiers, les régions les plus hostiles du globe ont été peuplées par l'humain. Dans le livre de René Barjavel *Ravage,* une civilisation disparaît lorsque ses ennemis lui coupent l'électricité, la prive de l'énergie devenue vitale. L'enjeu de cette fiction reste l'accès à l'énergie dont nos sociétés sont dépendantes pour maintenir leur rythme de vie. Sans énergie, la civilisation retourne au rang de tribu, société primitive vivant sans technologie et exécrant toute forme de progrès technique ayant rendu les grandes civilisations dépendantes à l'énergie. C'est par ailleurs le dénouement de cette fiction.

Dans son ouvrage qui fait date, *Effondrement*, Jared Diamond propose une vision moins romancée de la disparition des hommes sur un territoire donné. Il étudie le cas de quelques civilisations qui ont disparu, comme les habitants de l'Île de Pâques, expliquant qu'un facteur, tant environnemental que sociétal, ne suffit pas à mener une civilisation à sa perte. Listant ces facteurs au nombre de cinq, ils sont pour la plupart dépendants de la société en question : dommages environnementaux et un changement climatique qu'elle aura contribué à créer de façon non intentionnelle, des voisins hostiles, des rapports de dépendance avec des partenaires commerciaux et enfin, les réponses que la société aura apportées. Diamond apparaît en partie comme rousseauiste, considérant que la civilisation a fait des choix la menant à sa perte. D'ajouter que « cette complexité des facteurs permet de croire qu'il n'y a rien d'inéluctable », car certaines civilisations ont réussi à résoudre les problématiques environnementales, conflictuelles et commerciales.

EDF a par ailleurs illustré ce choix civilisationnelle en montrant dans une publicité destinée au grand public les vestiges de l'Île de Pâques. Cependant, l'énergie défendue ici n'est pas renouvelable, mais nucléaire, considérée par l'entreprise comme une énergie propre du point de vue de l'émission de gaz à effet de serre lors de sa production. EDF ne prend cependant pas en compte les déchets issus de cette production, qui ne peuvent en aucun cas être considérés comme propres, étant donné qu'aucune technologie ne permet de traiter convenablement 100% de ces déchets nucléaires. Cette publicité spécifique offre à voir le renouvellement d'une civilisation alors éteinte par l'image d'une statue mythique de ces îles, mais enceinte. Le renouvellement est certes primitif, mais humain malgré tout. Il fait redondance avec le texte : « pour les générations futures, nous développons les énergies de demain ». Le nucléaire est alors considéré comme les énergies de demain, car en plus petit apparaît le fait que l'entreprise participe à la création de « la nouvelle génération de centrales nucléaires ».

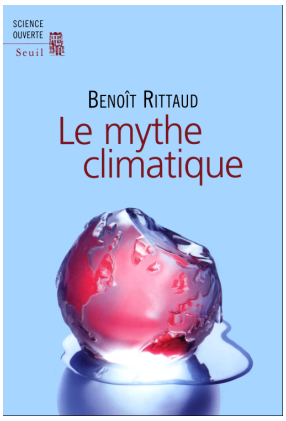
Illustration 5 : Campagne EDF 2008

L'événement nucléaire de Fukushima survenu suite à un séisme et un tsunami datant de 2011 a relancé la polémique à propos de la sécurité relative aux centrales nucléaires, réveillant

ainsi des peurs liées à l'autodestruction programmée de l'humanité par l'humanité. Ainsi que l'explique Dupuy, l'humanité n'a pas besoin de la nature pour s'autodétruire, elle y parvient parfaitement toute seule grâce à l'énergie nucléaire, nouvelle technologie déployée pour pallier les manques de la nature en terme énergétique. Notons qu'il existe des technologies inoffensives tant pour l'homme que pour la nature.

Soit l'homme parvient à dominer les éléments pour en arriver à recréer la nature. Prenant ainsi la place du créateur, il maitrise la nature jusqu'à la rendre artificielle. Nous retrouvons également dans ce dénouement des valeurs chères à Rousseau. Dupuy le cite en ces termes : « Serait-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit être soumise à nos lois, et que, pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une Ville ? » (Rousseau, cité par Dupuy, 2005 : 42), postulant ainsi la volonté de l'homme à dominer la nature, tout comme le proposait Descartes.

Illustration 6 : La planète rose



De nombreux ouvrages de science-fiction offrent à lire cette éventualité. Tout comme les scénarii construits par les modèles climatiques, les ouvrages de science-fiction sont des potentialités. Les technologies et la robotisation permettent ce remplacement de la nature, et même de l'homme pour en arriver à sa substitution dans des tâches qui lui incombaient autrefois. L'homme devient un homme « augmenté » grâce à cette technologie, exemples que nous voyons fleurir tous les jours dans le cinéma de science-fiction. Le film *Vanilla Sky* présuppose cette capacité de l'homme à trouver des solutions aux problèmes de sa finitude. Dans le contexte cité, il s'agit d'une difformité esthétique due à un accident. Le héros préfère abandonner son époque, traverse le temps par la cryogénisation et renait dans le futur, une ère temporelle pendant laquelle sa difformité saura être appréhendée et résolue. L'intrigue du film se fonde sur l'idée que le futur sera forcément mieux et plus perfectionné technologiquement parlant que le passé. L'homme ne peut qu'améliorer son mode de vie, se considérant ainsi comme unique détenteur de la nature.

C'est également le fondement du livre *Humanité 2.0 : la bible du changement* de Ray Kurzweil, américain considéré comme un inventeur. Mêlant différentes sciences telles que les nanotechnologies, la génétique et l'intelligence artificielle par l'intermédiaire de l'informatique, il pense qu'il n'y a pas de problème que l'on ne peut résoudre par une idée. Dans ce contexte, l'idée est une innovation, point de départ à une invention technique. Bernard Claverie explique d'un point de vue plus scientifique que « la problématique, dite de l'homme dit augmenté, peut se définir comme étant celle de l'augmentation artificielle des performances humaines à des fins utilitaires de travail, de sécurité, de santé, de plaisir (…) Cette augmentation sensorielle, cognitive et motrice [passe] par des systèmes embarqués » (Claverie, 2010 : 10).

Cette vision du monde permet de définir la supériorité de l'humain et sa capacité d'adaptation à toutes situations. Si la nature ne le fait pas évoluer assez rapidement face aux dangers environnementaux entre autres, c'est la science, au travers de la technologie, qui le dotera de branchies ou d'autres atouts essentiels pour dominer. Ainsi, « tout ce qui fait la finitude de l'homme est rabattu au rang de *problème* que la science, la technique, l'ingéniosité humaine permettront plus tard de résoudre » (Dupuy, 2005 : 29).

Cette vision comporte cependant un problème. Concernant une mise en narration de ce récit homme-machine relative à la lutte, la polarisation se transforme, et la lutte se tourne alors non plus vers la nature, mais vers la machine. C'est le cas de la série de films *Matrix*, dans laquelle les ordinateurs, ces intelligences artificielles, ont pris le pouvoir sur les hommes qui deviennent de la nourriture. Les hommes sont élevés pour fournir de l'énergie aux machines, au même titre que les animaux sont élevés pour fournir des protéines aux humains. La technologie est alors montrée comme dévastatrice car amorale et sans émotions. L'homme devient dépendant de cette forme de savoirs. Selon Boìa, « l'homme technologique ne semble pas […] capable de se libérer des contraintes du milieu naturel pour inventer une civilisation complètement artificielle » (Boia, 2004 : 8). Dans l'ensemble des cas de figure, l'homme reste dépendant du milieu qui l'a engendré, et de la technologie qu'il a contribué à créer.

Enfin, la dernière proposition pour mettre un terme à cette narration est illustrée par l'élément C2-10. Elle équivaudrait à l'atteinte de cette harmonie par l'entremise d'éléments technologiques non polluants, respectant l'environnement et se substituant à la nature afin de lui permettre de se régénérer, non de l'annihiler. L'utilisation des énergies renouvelables en est un parfait exemple. Pour en arriver à cette finalité, le corpus prend également en compte la régulation de la population mondiale. Nous pouvons associer à cette idée non seulement la finitude de l'homme, mais également la finitude de la nature, qui ne peut supporter le poids démographique des humains sur la Terre.

Dans tous les cas de figure, il s'agit d'un changement de nos modes de vie, ainsi que l'explique la seconde personnalité représentée dans le corpus, le président du Giec, Rajendra Pachauri, également porte-parole des discours scientifiques tournés non pas vers la technologie, mais la finitude de la nature.

IV. Vers l'analyse médiatique

Suite à l'analyse des premières de couvertures relatives à la vulgarisation scientifique de l'enjeu climatique, nous remarquons qu'une mise au point métalinguistique est essentielle. Nous utilisons la notion de narration exclusivement pour la sémiotique narrative, préférant la notion de dramatisation pour évoquer la mise en intrigue du monde.

Le discours de vulgarisation scientifique semble davantage prendre corps dans des éléments dramatiques que dans des occurrences didactiques. En effet, la prépondérance des éléments dysphoriques, de l'isotopie du danger et du mensonge font référence à une mise en intrigue du climat, plutôt qu'à une explication didactique de ce qu'est le changement climatique. Ce genre de presse semble prendre davantage appui sur les conséquences possibles du changement climatique et ses traductions dans la relation de l'humanité à son environnement.

La relation de l'homme à la nature mise au jour dans l'exploration de ce premier corpus se révèle de trois manières, mettant dans deux occasions la relation conflictuelle en exergue. La troisième solution, la voie du milieu, évite les excès d'un côté comme de l'autre dans une prise en compte de l'ensemble des éléments constituant le vivant sur notre planète. Les hommes et les femmes ne sont pas considérés comme supérieurs, mais comme égaux à la nature, ils sont englobés dans un système plus large qui les dépasse. C'est la mise en images de l'hypothèse Gaïa développée par James Lovelock. Les seules mentions politiques sont d'ordre civilisationnel, à propos des choix énergétiques notamment.

La dimension purement médiatique de la problématique climatique semble différente, puisque l'on ne va plus faire jouer uniquement cette relation de l'homme à la nature. L'objectif premier d'une "Une" de journal est de mettre en avant l'aspect politique de l'événement relaté. Cette réflexion approfondie du lien unissant Nature et Humanité est relayée au second plan afin de mettre au jour un aspect politique du concept de climat, jusqu'alors inexistant. La relation des hommes entre eux semble prendre le pas. La responsabilité à la fois politique et d'attraction du lectorat est bien plus prégnante dans la presse, même la presse la plus sérieuse qui soit, c'est-à-dire les journaux quotidiens nationaux. De ce fait, nous pouvons poser l'hypothèse que la mise en narration en est modifiée dans la presse.

« Notre responsabilité est énorme puisque nous sommes la
seule cause de ce qui nous arrive »

Jean-Pierre Dupuy, 2004 : 9

Le chapitre précédent fut l'occasion de discuter le rôle de la strate scénique concernant les "Unes" des journaux. Les représentations se construisent au travers de la double mise en scène : la "Une" en règle générale, et l'annonce en tant que telle (cf. infra, chapitre 6.I.B : 214). Le septième chapitre présente des résultats relatifs à l'étude de cette strate scénique d'une part, et des strates iconique et linguistique d'autre part. Nous voyons dans un premier temps l'organisation picturale de la "Une" afin de repérer l'importance prise par l'information en lien avec le changement climatique selon les techniques de présentation de chaque journal analysé, non seulement du point de vue spatial, mais également du point de vue temporel.

L'étude se concentre ensuite sur les annonces. Car, à l'instar de la "Une", chaque journal adopte une technique de mise en scène et de représentation particulière pour présenter le climat. Notre démarche se fonde sur la récurrence des éléments constituant l'annonce. Opérant une analyse en entonnoir, nous nous rapprochons ensuite des éléments iconiques et linguistiques qui les constituent.

I. La mise en scène des "Unes" en fonction de chaque journal

Mettant au jour la grammaire formelle de l'Objet analysé, la strate scénique globale permet de recréer une "Une" prototypique selon chaque quotidien. Elle trace également l'évolution chronologique de la place allouée au changement climatique, compte-tenu des événements extra scientifiques (cf. infra Figure 9, chapitre 3.II.B : 121). Concernant l'analyse spatiale, nous prenons le parti de séparer l'étude en fonction des titres de presse, car le fonctionnement de leur "Une" diverge. Nous concentrons notre étude sur le dispositif général de la "Une", afin de recréer le prototype correspondant au titre de presse analysé, et répertorier ainsi les formes récurrentes que peut prendre une médiatisation du changement climatique au sein d'une "Une".

L'analyse débute par l'observation du dispositif scénique des "Unes", c'est-à-dire l'organisation de la page et le nombre de sujets présentés. Le nombre d'annonces présentes en "Une" a une conséquence sur la taille allouée à une annonce relative au climat. L'examen du nombre de sujets exclut les formes d'auto-publicité, les promotions relatives au magazine *Figaro Week-end* ou *Madame* ou autre supplément. La description de la "Une" s'appuie sur la figure 12 (cf. infra, chapitre 3.II.C.2 : 127) qui offre à voir une maquette prototypique d'une "Une" de

journal quotidien. Allant du haut vers le bas, la page se compose d'un bandeau, d'une tribune, d'un ventre et d'un pied de page.

Le dispositif général de la page s'entend également en fonction de la place des sujets qui intéressent l'étude. L'attention est alors dirigée vers l'annonce dédiée au climat, notamment sa taille et l'espace qu'elle investit dans la "Une". Notre classification spatiale des annonces au sein d'une page de journal se pose en termes de taille. L'annonce numérotée en premier sera celle qui prend le plus de place dans la page. Ce classement subjectif ne vaut que dans le cas où plusieurs annonces traitant du climat sont proposées dès la "Une".

A. *La Une de Libération*

Le dispositif de mise en page de la "Une" de *Libération* se rapproche de celui d'un magazine pour au moins deux raisons : le nombre de sujets, et le dispositif de présentation d'une annonce. A l'instar d'un magazine hebdomadaire d'information tel que *Marianne*, le nombre d'annonces proposées en "Une" varie de quatre à six. Composée la plupart du temps d'une titraille développée sur plusieurs niveaux, d'un visuel et de peu de texte relatif au paragraphe, la politique éditoriale de la "Une" de *Libération* fait référence à celle des *news magazines*.

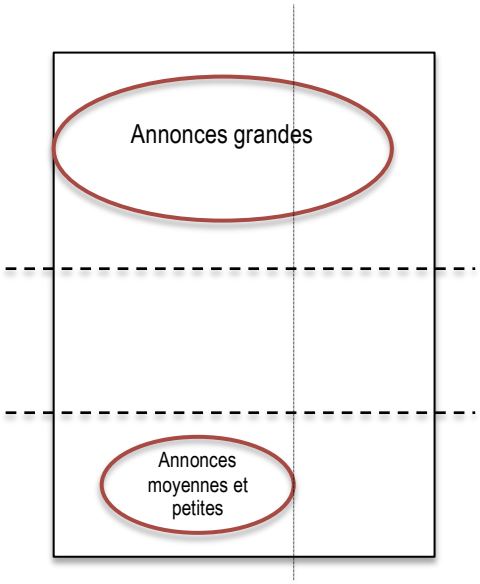
Le modèle, comprenant beaucoup d'éléments de titraille, un visuel la plupart du temps et peu de paragraphes de texte, se rapproche du modèle de couverture des magazines d'information. *Marianne* proposait pour les mois de décembre 2009 et janvier 2010 trois à quatre annonces, tandis que la couverture du magazine *Sciences et vie* que nous avons analysée dans le chapitre précédent (cf. infra, chapitre 6.III : 233) propose quatre sujets au lecteur.

Illustration 7 : Comparaison de mises en page entre *Libération* et *Marianne* 2

Ce nombre restreint permet une première explication quant au peu d'éléments issus de *Libération* au sein du corpus. En effet, sont comptabilisées onze "Unes" du quotidien sur les

soixante-quatre composant le corpus, soit 17,2% du corpus. Avec quatre à six sujets, l'information proposée sur la "Une" de *Libération* passe par une sélection plus sévère que dans les autres quotidiens. La ligne éditoriale impose davantage de choix. Si l'information climatique n'est pas suffisamment *newsworthy,* c'est-à-dire si elle ne répond pas aux attentes d'attractivité des médias, elle n'aura pas sa place. Avec seulement quatre à six sujets sélectionnés, ce cas de figure arrive de façon plus récurrente que pour les autres quotidiens. En contrepartie, le sujet qui atteint la "Une" de *Libération* serait davantage mis en valeur que dans les autres quotidiens en terme d'espace. De façon générale, la "Une" de *Libération* se décompose en trois colonnes et trois espaces horizontaux : bandeau et tribune se rejoignent pour former une large manchette. Viennent ensuite le ventre et le pied de page, selon une répartition relativement équilibrée.

Figure 30 : Les annonces du climat sur la "Une" de *Libération*



Malgré les trois espaces conférés dans la "Une" du journal étudié, l'annonce du climat n'est jamais placée dans le ventre, ni sur la colonne de droite, sauf lorsque l'annonce prend l'ensemble de la largeur du quotidien. Sur les onze "Unes" répertoriées, six annonces apparaissent sur la manchette (54,6%), et une prend l'ensemble de la page de journal. Sept annonces sont ainsi considérées comme très visibles du fait de leur position dans la page (63,6%). Dans ces sept contextes, l'information relative au climat apparaît au-dessus de la pliure du journal. Les quatre annonces restantes apparaissent sur le pied de page (36,4%). Mettant en corrélation la place et la taille des annonces, on repère la mise en place d'une grammaire. Les annonces petites par leur taille (3/11, 27,3%) se trouvent au centre du pied de page et prennent l'espace d'une colonne. L'unique annonce considérée comme moyenne (1/11, 9,1%) se situe au même endroit que les annonces petites, mais prend deux colonnes. Additionnant les annonces petites et moyennes, on

retrouve les 36,4% d'annonces se situant en pied de page. Ainsi les annonces moins importantes par la taille le sont également par l'emplacement qu'elles occupent sur la "Une". Mettant de côté la "Une" qui propose pour unique annonce le climat, nous considérons ensuite les six annonces restantes. Elles apparaissent toutes sur la manchette, la partie la plus visible du quotidien. Leur largeur variant entre quatre et six colonnes, corroborant ainsi la remarque précédente.

Notons que le numéro du journal dont le climat prend tout l'espace de la page de "Une" correspond en termes de dates au premier jour de la conférence de Copenhague, c'est-à-dire le 7 décembre 2009. Les six annonces de grande taille se concentrent entre le 12 décembre et le 1er avril, autorisant uniquement un petit sujet à apparaître le 13 janvier 2010. A l'inverse, les petits et moyens sujets prennent corps avant cette date : les 25 et 27 novembre, et le 11 décembre 2009. L'intérêt du journal pour le climat s'accroit au fil du temps. Cependant, la plupart des "Unes" du corpus paraissent dans le courant du mois de décembre, lors de la conférence de Copenhague (6/11, 54,5%). Le mois de novembre voit deux publications, tandis que les mois suivant décembre ne voient qu'une seule publication mensuelle. L'intérêt est accru durant le mois de la conférence de Copenhague (également nommée COP). Il retombe en janvier avec un petit sujet en bas de page, pour se raviver de façon modérée en février et en mars, avec une grande publication par mois, correspondant aux événements répertoriés mi-février et fin mars, tous relatifs à des situations polémiques.

B. *La Une du Figaro*

Pour le quotidien *Le Figaro*, le nombre d'annonces sur la première page se démultiplie jusqu'à prendre l'aspect d'une "Une" de journal économique.

Illustration 8 : Comparaison de mises en page entre *Le Figaro* et *Les Echos*

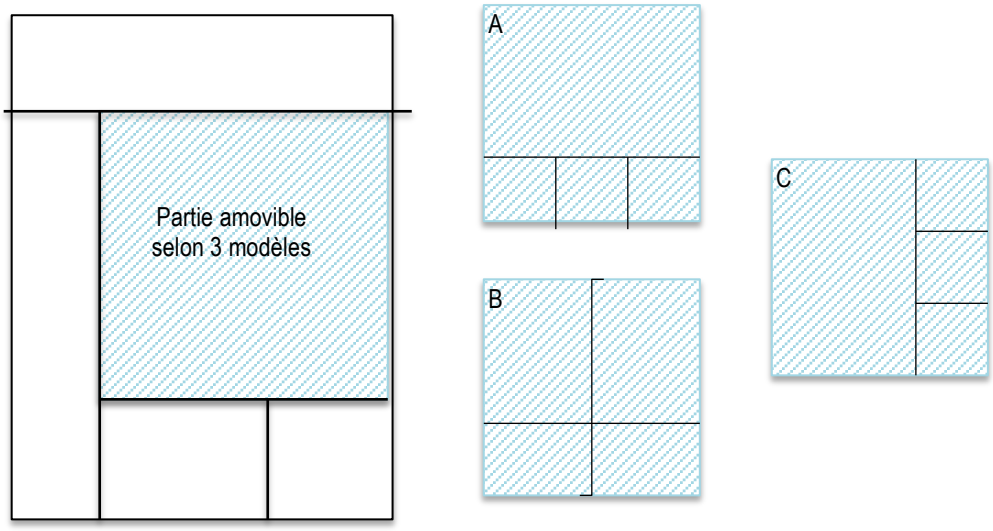
La redondance entre les deux "Unes" apparaît notamment par la mise en page similaire : une colonne de gauche, des sujets brièvement présentés au-dessus du titre du quotidien sur le

bandeau, et une publicité en bas à droite. Pour *Le Figaro*, le pied de page entre la colonne de gauche et la publicité est dévolu en règle générale à *l'Histoire du jour*, qui ne renvoie à aucune page intérieure.

La configuration de la "Une" du *Figaro* s'avère très stable et varie peu. Le bandeau situé au dessus du nom du journal s'étale sur toute la largeur de la page. La colonne de gauche permet de multiplier les informations au travers d'un titre et parfois d'un petit visuel. Le pied de page est occupé par *L'Histoire du jour*, sur trois colonnes, l'autre partie étant dévolue en règle générale à une publicité. Le bandeau, la colonne de gauche et le pied de page connaissent peu de modifications dans le temps imparti à la recherche du moins. Trois à quatre annonces se répartissent entre la Tribune et le ventre sur cinq colonnes. On compte donc cinq espaces différents répartis sur six colonnes au total.

L'emplacement permettant une adaptation des sujets se situe au niveau du ventre et de la tribune de la "Une", selon trois modèles établis.

Figure 31 : La "Une" moyenne du *Figaro* et les trois versions de ventre/tribune



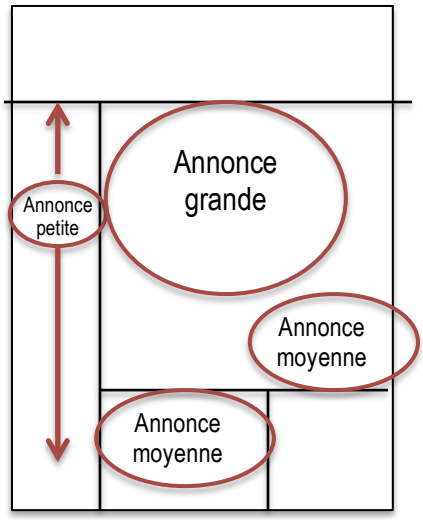
Le nombre d'annonces sur une "Une" du *Figaro* varie entre douze et seize unités ; un journal tel que *Les Echos* propose au lecteur entre quatorze et seize sujets annoncés en "Une". Dans sa forme, la "Une" du *Figaro* se positionne aux antipodes de celle de *Libération* et se rapproche ainsi de l'univers économique et financier.

Sur les dix-neuf "Unes" du *Figaro* rassemblées pour le corpus, vingt et une annonces relatives au climat sont comptabilisées, signifiant que deux "Unes" présentent deux annonces traitant du climat de façon simultanée (10,5%). La norme serait donc de ne présenter qu'un seul sujet traitant du climat sur la "Une" du *Figaro*, comme sur la première page de *Libération.* Sur l'ensemble des vingt et une annonces analysées, trois ne renvoient à aucune page intérieure : il

s'agit d'encadrés de type anecdotique, *L'Histoire du jour*, que l'on pourrait rapprocher du dessin de presse présent quasiment quotidiennement dans *Le Monde*, *Le regard de Plantu*.

Peu de variations semblent intervenir quant à l'emplacement de chaque annonce en fonction des tailles répertoriées, au nombre de trois : les petits, les moyens et les grands sujets. Les cinq annonces de petites tailles (23,8%) apparaissent systématiquement sur la colonne de gauche, tandis que les huit moyennes annonces (38,1%) se répartissent entre le ventre à droite, et le pied de page au milieu, prenant dans ce contexte la place de *l'Histoire du jour*. Exception à cette règle, un sujet de taille moyenne apparaît sur le bandeau, au dessus du titre de presse. Enfin, les huit grands sujets (38,1%) ont une place prédéfinie sur la tribune, mordant parfois sur le ventre, lorsque le modèle emprunté par la "Une" le permet.

Figure 32 : Emplacement des annonces selon leur taille sur la "Une" du Figaro



Si l'étude s'intéresse à l'espace alloué au climat sur les "Unes", nous devons considérer les différentes annonces qui apparaissent sur une même première page comme un unique espace. Envisageant ce nouveau contexte, nous ajoutons à deux annonces moyennes deux annonces de petite taille, l'espace dédié au climat en est de ce fait agrandi. Ainsi la répartition spatiale est modifiée, trois "Unes" sur dix-neuf proposent un petit espace (15,8%), six "Unes" un espace moyen (31,6%), et dix "Unes" un grand espace dans lesquels le climat apparaît (52,6%).

Les trois annonces de petite taille interviennent au début de la frise temporelle pour deux d'entre elles (mois de novembre), et en son milieu pour la suivante, c'est-à-dire en janvier. Notons par ailleurs qu'il s'agit de la seule annonce relative au climat proposée par *Le Figaro* au mois de janvier, et qu'elle correspond en termes de dates à l'information relative à l'erreur repérée dans le quatrième rapport du Giec, la date de la fonte des glaciers dans les montagnes de l'Himalaya.

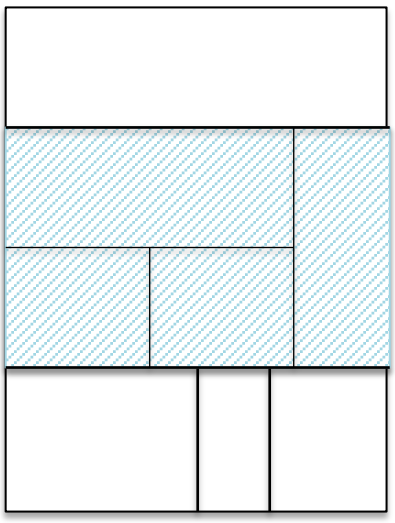
Entre le 7 décembre 2009, date du début de la conférence de Copenhague, et le 30 décembre 2009, huit "Unes" traitent du climat, dont sept sur un grand espace. Au-delà des deux petits espaces qui ouvrent le corpus relatif au *Figaro,* le mois de novembre connaît une alternance de moyens et grands espaces, comptabilisant au total six "Unes". Cette alternance vaut également pour le mois de février, avec moitié moins de "Unes". Enfin, le mois de mars n'offre qu'une publication de taille moyenne le 12. En règle générale, l'attention portée par *Le Figaro* sur le climat va croissant ente novembre et décembre, et connaît une chute au mois de janvier. Le mois de février voit l'attention ravivée, mais cela ne dure apparemment pas.

C. *La Une du Monde*

A l'image du *Figaro*, certains espaces de la "Une" du *Monde* semblent statiques. Le pied de page se constitue la plupart du temps du *Regard de Plantu* évoqué précédemment, d'une ou deux annonces de petite taille et d'une publicité en bas à droite. Si Plantu disparaît, la place est offerte à un sujet de taille moyenne, sans modifier la configuration de la page. Le bandeau propose à voir le nom du journal, ainsi que quelques petits sujets représentés en règle générale par un unique titre sous le titre de presse.

Cependant, la mise en page de la "Une" au niveau de la tribune du *Monde* semble bien plus variable que celle du *Figaro*, qui ne connaît que trois modèles. En effet, neuf versions différentes de la tribune cohabitent dans l'ensemble du corpus, versions que nous tentons de catégoriser en fonction de la répartition des colonnes. Nous en arrivons à cinq modèles. Le modèle A le plus récurrent est présenté dans la figure suivante.

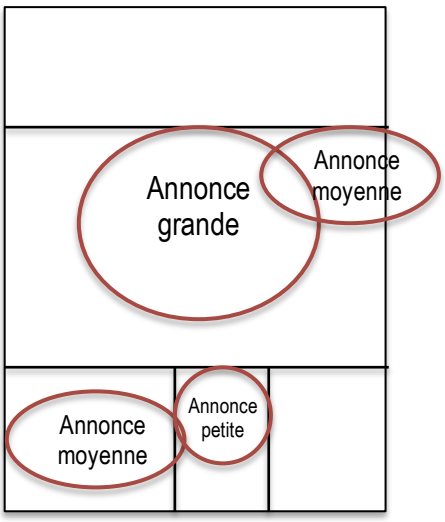
Figure 33 : "Une" récurrente dans *Le Monde*



Le modèle B correspond à une répartition en une colonne, et quatre colonnes. Le modèle C propose une vision de la tribune scindée en trois parties : une colonne, trois colonnes puis de

nouveau une colonne. Le modèle D coupe la tribune en deux à l'instar du modèle B, mais cette fois-ci selon deux colonnes d'un côté et trois colonnes de l'autre. Enfin, le dernier modèle E divise la tribune non plus de manière verticale, mais de manière horizontale. L'ensemble de ces modèles, ainsi que toutes les variantes répertoriées sont représentés en annexe (cf. annexes, Tome 2, chapitre 3.II.A.2). La tribune varie en fonction du nombre d'annonces qui apparaissent à cet emplacement et de la présence d'un visuel, non systématique. La figure 34 offre à voir la maquette du *Monde* la plus récurrente lors de l'analyse des trente-quatre "Unes" (35,3%).

Figure 34 : les emplacements récurrents pour le climat dans la "Une" du *Monde*



Lors de la période analysée, *Le Monde* présentait entre huit et douze sujets. Un autre quotidien national tel que *La Croix* publie en règle générale une dizaine de sujets sur sa première page. Le quotidien français payant le plus lu[33], *Le Parisien – Aujourd'hui en France,* déploie environ huit titres sur sa "Une".

Illustration 9 : Comparaison entre *Le Monde, La Croix* et *Le Parisien – Aujourd'hui en France*

[33] *Le Parisien – Aujourd'hui en France* compte 2,4 millions de lecteurs en 2012.

Le Monde apparaît alors comme un quotidien relativement traditionnel en comparaison des deux autres titres de presse que sont *Le Parisien* et *La Croix*, non seulement en termes de spatialisation, mais également selon le nombre de sujets traités sur sa "Une", signifiant que, au-delà des considérations climatiques, *Libération* et *Le Figaro* se démarquent en premier lieu de leurs concurrents par la maquette de leur "Une".

Observant la place réservée aux annonces relatives au climat sur la première page du *Monde*, nous remarquons deux récurrences. Tout d'abord, l'ensemble des annonces de grande taille est situé en tribune, sur trois à quatre colonnes (34,9%). La seconde récurrence concerne le pied de page. Ainsi que nous l'avons repéré, le dessin de presse de Plantu occupe systématiquement le même espace : un bas à gauche de la page. Constituant un sujet de taille moyenne, un dessin symbolisant le climat apparaît dans huit "Unes" (18,6%).

Deux autres récurrences de moindre importance coexistent (11,6% chacune). Tout d'abord, cinq petits sujets apparaissent en pied de page, centrés entre le dessin de presse et la publicité sur une colonne. Cet espace semble en effet adapté à une annonce de petite taille sans visuel. Ensuite, cinq autres sujets, moyens cette fois, se retrouvent en tribune sur la droite de la page. Le reste des occurrences en présence se répartit en fonction de l'espace restant sur la page, considérant que la "Une" du *Monde* constitue un espace apparemment très mobile.

Envisageons maintenant l'espace consacré à l'Objet de recherche sur les "Unes" du *Monde* qui dépend dans ce contexte du nombre d'annonces présentes simultanément. A l'inverse des deux autres journaux, dans huit cas sur les trente-quatre "Unes" du *Monde*, l'espace se répartit sur plusieurs annonces relatives au climat. Vingt-six "Unes" ne comportent qu'une annonce (76,5%), sept en comptent deux (20,6%), et une seule en présente trois (2,9%). Nous comptons donc un total de quarante-trois annonces réparties sur trente-quatre "Unes". Etant donné la multiplication des annonces sur une "Une", quatre tailles différentes d'espaces sont répertoriées, contrairement aux autres journaux. Dans quatre cas, le climat investit ce que nous appelons un très grand espace, constituant ainsi une périphérie. Dès lors qu'une grande annonce est couplée à un sujet de moindre taille, nous considérons qu'il s'agit d'un très grand espace. Par exemple, la parution du 8 décembre 2009 (Elément M-09-12-08, Annexes) autorise la présence de deux sujets moyens et d'un grand sujet, celle du 23 décembre offre à lire un dessin de presse, sujet moyen, et une grande annonce (Elément M-09-12-23, Annexes). Systématiquement, un dessin de Plantu apparaît, ainsi que des annonces comprenant des paragraphes, commençant ainsi le détail de l'information que le lecteur pourra retrouver dans les pages intérieures.

Quinze occurrences proposent des informations relatives au climat sur un grand espace, dont quatre sont le rapprochement d'une annonce moyenne avec soit une petite, soit une moyenne annonce. De la même manière que concernant les très grands espaces reconstitués, trois de ces quatre grands espaces reconstitués donnent une place au dessin de Plantu qui du même coup, semble caractériser l'importance offerte au climat dans les "Unes" du *Monde.* Sept moyennes occurrences et huit occurrences de petites tailles constituent une divergence.

Les huit petits espaces consacrés au climat apparaissent pour 62,5% entre le 21 novembre et le 2 décembre 2009, à la suite de cinq publications autorisant un grand, voire un très grand espace au climat. Durant le mois de décembre 2009, sur vingt-six parutions du quotidien, quinze "Unes" offrent un espace à l'Objet de recherche, soit 57,7%. A l'instar de *Libération* et du *Figaro,* le mois de décembre 2009 constitue une gageure à propos de l'information relative au climat, nous permettant de considérer le traitement de l'information relative à la Conférence de Copenhague comme un événement médiatique construit.

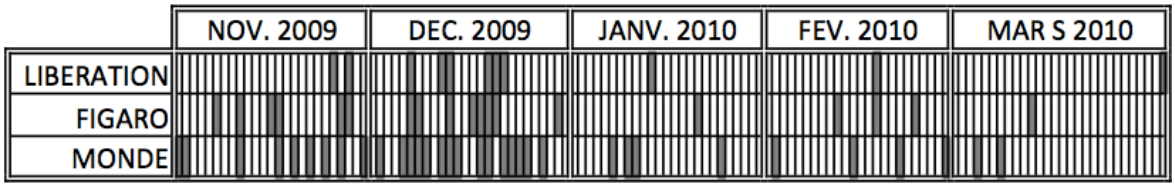
Tableau 21 : Répartition temporelle du corpus médiatique dans son ensemble

Novembre	17 unités	26,6%
Décembre	29 unités	45,3%
Janvier	6 unités	9,3%
Février	8 unités	12,6%
Mars	4 unités	6,2%

Le mois de novembre semble préparer l'événement médiatique qui s'épanouit au travers des nombreuses publications durant décembre. En comparaison des mois proposant peu d'informations relatives au climat, le mois de février voit un regain d'activité de publications sur la première page des quotidiens.

Le Monde offre à lire environ deux fois plus d'informations sur le climat que *Le Figaro*, et environ trois fois plus que *Libération.* Le tableau suivant montre la récurrence des publications en fonction de chaque journal sur la ligne du temps.

Tableau 22 : Visualisation du rythme de parution d'informations climatiques au regard du nombre total de parutions



Ce tableau permet de visualiser le rythme auquel chaque titre de presse donne un espace au climat, mettant ainsi au jour le rythme soutenu de publication concernant *Le Monde.* Ramenés à des pourcentages en fonction du nombre de chaque titre de presse, ces chiffres permettent de

rendre compte des moments où un journal se démarque des autres quant aux fréquences de parution. Le tableau suivant propose cette visualisation.

Tableau 23 : Pourcentage de parution des trois titres de presse par mois

	Novembre 09	Décembre 09	Janvier 10	Février 10	Mars 10
Libération	18,2%	54,5%	9,1%	9,1%	9,1%
Le Figaro	31,5%	42,1%	5,3%	15,8%	5,3%
Le Monde	26,4%	44,1%	11,8%	11,8%	5,9%

Le tableau ne fait pas de différence parmi la taille des annonces, ce qui peut constituer une lacune en soi. En effet, nous avons pu voir que certaines tailles d'annonces se concentraient sur une période donnée. Par exemple, *Le Monde* offre à lire uniquement des annonces de petite taille entre le 21 novembre et le 2 décembre 2009.

D'après ces nouvelles données chiffrées, *Libération* concentre ses publications sur décembre, avec une augmentation progressive des publications dès le mois de novembre. Cette augmentation se repère également pour les deux autres titres de presse, plus marquée pour *Le Figaro* qui propose 31,5% de parutions ce seul mois de novembre. Le pourcentage de parutions dans le courant du mois de décembre se vaut cependant ente *Le Figaro* et *Le Monde*, qui dédient un espace au climat sur 42 et 44% des "Unes".

Le Monde est le quotidien qui publie le plus d'informations relatives au climat au mois de janvier. Les grands espaces mis à disposition sur la "Une" du *Monde* interviennent pour 90% entre début novembre et mi-janvier. Pour *Le Figaro* douze "Unes" sur les dix-neuf répertoriées se concentrent entre le 16 novembre et le 30 décembre 2009. La période de décembre serait donc riche pour deux raisons : la concentration de sujets en règle générale, et la concentration de grands sujets plus particulièrement, sachant qu'en plus de ces neuf grandes annonces, on peut alors retrouver durant cette période trois moyennes annonces.

Avec 1,96 millions de personnes habituées à lire *Le Monde* en 2012, le quotidien national arrive en troisième position des quotidiens payants, devancé par *Le parisien – Aujourd'hui en France* et *L'équipe*[34]. *Le Figaro* comptabilise 1,2 millions de lecteurs et 961000 pour *Libération,* permettant au *Monde* d'arriver en tête des quotidiens lus dans les foyers à fort pouvoir d'achat par des catégories socio-professionnelles supérieures. Pourtant, les trois quotidiens n'utilisent pas du tout la même mise en page concernant leur première page vectrice de l'acte d'achat.

[34] Selon l'étude *One* réalisée par l'organisme professionnel *Audipresse* durant l'année 2011 sur 36000 personnes.

Le Monde constitue le journal qui publie le plus d'informations relatives au climat sur sa première page, en comparaison des deux autres titres de presse. *Libération* représente 17,2% du corpus, *Le Figaro* 29,7%, quand *Le* Monde, avec trente-quatre "Unes", équivaut à plus de la moitié du corpus : 53,1%. Le quotidien *Le Monde* porte davantage attention au problème climatique que les deux autres titres de presse sur la même période, considérée comme un marronnier en la matière. Est-ce à penser que l'éthique écologique du *Monde* est plus importante que les autres quotidiens nationaux ? La question ne se pose pas tant en ces termes qu'en l'idée de savoir ce que chacun des journaux défend comme problématique climatique.

II. Construction des annonces relatives au climat

Mettant de côté les dessins de presse de Plantu qui constituent un type d'annonces particulier, les sujets se composent de un à quatre des éléments suivants : un titre invariablement présent, une accroche construite par un ou deux mots, un chapeau constitué d'un énoncé verbal, et un paragraphe, texte apparaissant en "Une" construit par plusieurs énoncés. La forme typographique varie entre chaque élément de la titraille, permettant ainsi de créer des niveaux de lecture différents, l'œil accrochera ainsi l'un ou l'autre des niveaux de lecture. Un visuel peut potentiellement accompagner l'annonce, ainsi qu'une légende expliquant ou commentant le visuel. Si le titre apparaît systématiquement, la présence des autres éléments varie en fonction de l'espace dédié à l'annonce, mais également en fonction des règles éditoriales de chaque journal. Ajoutons que *Le Monde* offre à lire des intertitres, c'est-à-dire des éléments qui apparaissent dans le paragraphe vu en "Une", mais qui s'en différencient par la taille et la typographie employées.

Le tableau 24 offre une lecture des éléments qui composent les annonces de chaque titre de presse dans le corpus en présence.

Tableau 24 : Présence des éléments construisant l'annonce par journal

	Accroche	Chapeau	Intertitre	Visuel	Légende	Paragraphe	Nbre occurrences
Libération	27,8%	63,6%	-	54,5%	-	36,4%	4/6
Le Figaro	9,5%	19%	-	57,1%	25%	38,1%	5/6
Le Monde	31,4%	57,1%	22,9%	20%	100%	97,1%	6/6

A. *Les annonces de Libération*

Dans 63,6% des cas d'annonces présentées sur la première page de *Libération*, un chapeau est montré avec le titre, tandis que le visuel apparaît dans un peu plus de la moitié des occurrences (54,5%). Pour la quasi-totalité, il s'agit de photos. Les paragraphes ne sont représentés que dans 36,4% des cas, et l'accroche dans 27,8%. La part belle est ainsi donnée

aux titres et aux visuels. *Libération* accumule les différents niveaux de lecture, mettant peu de fois en scène un paragraphe et renforçant ainsi sa ressemblance avec un magazine. Notons que les visuels présents sur les "Unes" de *Libération* ne sont jamais légendés.

Le titre n'apparaît jamais seul. Dans 54,5% des occurrences, il est accompagné d'un second élément : chapeau, visuel ou paragraphe. La présence d'un article sous le titre fait passer l'annonce dans la catégorie des annonces moyennes, tandis que la présence d'un chapeau permet à l'annonce d'être considérée comme grande. Les visuels montrés sont des prises de vue analogiques, des photographies, dans 83,3% des situations observées, l'exception se révélant sur la dernière "Une" proposée à l'analyse, constituée d'une caricature de l'homme dont il est question.

B. Les annonces du Figaro

Les annonces du *Figaro* se constituent potentiellement de six éléments : le titre, le chapeau (une ligne ou deux), l'accroche (un mot mis en exergue selon la forme typographique), le paragraphe, parfois même les paragraphes (texte simple rappelant un article), le visuel et sa légende. Ces six éléments n'apparaissent jamais simultanément, préférant une construction médiane de l'annonce selon trois éléments. En effet, 52,4% des annonces analysées sont construites en fonction de trois éléments, toutes comprenant un visuel. La présence du visuel est par ailleurs une autre récurrence puisque, en plus des annonces précitées, un visuel supplémentaire apparaît dans une occurrence comprenant seulement un titre et le visuel non légendé. Par ailleurs, remarquons que les visuels sont accompagnés d'une légende simplement dans trois cas. Pour un journal qui se rapproche d'un quotidien économique de par sa forme, ce rapport à l'image se révèle comme plutôt inattendu, les visuels ne représentent pas de graphiques, il s'agit dans 100% des cas de photographies, ancrant ainsi le lecteur dans un rapport direct aux faits, considéré comme analogique.

Les annonces de petite taille du Figaro sont configurées avec un simple titre, accompagné d'un visuel selon une occurrence. Les moyennes annonces comportent systématiquement un paragraphe de texte avec le titre, accompagné dans plus de la moitié des cas d'un visuel non légendé.

Nous avons remarqué que les grandes annonces situées en tribune comprenaient en règle générale un visuel. Ce n'est pas le cas d'une occurrence datée du 30 décembre, qui démultiplie les niveaux de lecture possibles, avec quatre niveaux de lecture, donc quatre tailles et styles typographiques différents : titre, chapeau, accroche et paragraphe. Tous les dispositifs textuels sont utilisés, mis à part la légende qui ne doit sa présence que grâce à la coprésence d'un visuel.

Par ailleurs, l'utilisation d'une accroche apparaît comme une périphérie, elles sont montrées dans seulement deux grands sujets. La légende se manifeste systématiquement dans des annonces grandes, situées en tribune, et qui ne comptent qu'un seule élément de titraille réduit à son minimum : le titre en lui-même. La légende joue le rôle de titraille en ce sens qu'elle permet d'ajouter un nouveau niveau de lecture en plus du titre et du visuel. Elle est mise pour chapeau.

C. *Les annonces du Monde*

Sur les quarante-trois annonces listées, la strate scénique en présence n'en prend que trente-cinq en considération. Les huit dessins de presse sont l'objet d'une analyse scénique particulière. Notons qu'il y a davantage de dessins de presse que de visuels accompagnant un titre, au nombre de sept. De ce fait, le nombre d'illustrations jointes à une annonce semble de prime abord très faible dans *Le Monde* (20%) en comparaison des deux autres journaux qui en comptent à chaque fois dans plus de la moitié. Les dessins de presse semblent jouer le jeu de l'illustration à la place des visuels normalement représentés sur la "Une".

Par ailleurs, une autre différence entre *Le Monde* d'un côté, et *Le Figaro* et *Libération* de l'autre se révèle à l'étude à propos de l'utilisation de paragraphes. Cela semble être une règle incontournable pour l'édition du *Monde* d'ajouter un paragraphe à l'annonce proposée en "Une", tandis que les deux autres titres de presse n'utilisent ce procédé qu'entre 36 et 38 % du temps. La tendance entre *Le Monde* et les deux autres quotidiens semble s'inverser : *Le Monde* utilise davantage de paragraphe pour illustrer les problématiques en jeu sur sa "Une", quand *Libération* et *Le Figaro* préfèrent utiliser des procédés iconiques. Lorsque *Le Monde* fait le choix de montrer des visuels, ces derniers sont systématiquement légendés, ce qui n'est pas le cas des autres titres de presse. La légende ne fait pas ici référence au crédit obligatoire lié à une photo de presse, mais bien au texte placé en dehors du cadre stricte de la photo, juste en dessous. C'est par ailleurs un autre point de différenciation entre *Le Monde* d'un côté, et *Libération* et *Le Figaro* de l'autre. Les deux derniers proposent des titres, accroches et chapeaux en superposition de l'image proposée. *Le Monde* ne franchit jamais le cadre du visuel pour y apposer du texte.

A l'aune de ces remarques comparatives, il n'est plus surprenant de voir que *Le Monde* est le seul quotidien à démultiplier les paragraphes présents sur la "Une" à l'aide d'intertitres, préférant apparemment le texte à l'image. Cela se confirme par la présence régulière (57,1%) de chapeaux, énoncés complets qui introduisent le paragraphe, et par l'absence de titres seuls.

La grammaire relative à la mise en page des sujets sur la "Une" du *Monde* semble établie. Les annonces de petite taille, au nombre de dix, s'ouvrent dans 90% des cas par une accroche de type « débat », « polémique » ou « réchauffement ». Les quinze annonces de grande taille

s'ouvrent systématiquement par un chapeau qui s'étend sur deux lignes. Quasiment tous les visuels construisent un grand sujet sur la tribune, tout comme les intertitres. La seule aire de flottement reste dans la mise en page des moyennes annonces, qui varie selon l'espace restant. Sur les dix moyennes annonces, quatre s'ouvrent par un chapeau sur une ligne, une débute avec une accroche « reportage », une autre est accompagnée d'un visuel. Les deux restantes ne comportent qu'un titre suivi du paragraphe quasi-obligatoire. En mettant au jour une structure ferme, l'analyse scénique offre à voir en *Le Monde* un journal rigoureux.

III. Les éléments iconiques

Nous proposons dans cette partie de passer en revue les éléments iconiques qui composent les premières pages des trois quotidiens analysés selon la nature des visuels en présence. Nous observons pour commencer les photos de presse et le graphique au travers de leur mise en scène et des éléments qui les composent. La seconde partie offre la même structure pour les dessins de presse et caricatures.

A. Les photos de presse

Sur les onze annonces proposées par *Libération* entre novembre 2009 et mars 2010, plus de la moitié met en scène un visuel, constituant une moyenne convergence. Nous notons également une divergence quant au format de ces visuels : 1/3 prend la forme de /carré/, 1/3 est en /portrait/ et 1/3 en format /paysage/. Les visuels proposés sont dans 83,3% des cas de /photos de presse/, avec une périphérie montrant une /caricature/. Lorsque l'image offre à voir le /décor/, l'ensemble des visuels se tient en /extérieur/.

Le Figaro représente le quotidien qui publie le plus de visuels pour accompagner les annonces, atteignant ainsi une moyenne convergence (57,9%). La variation de la taille des visuels semble plus élevée : lorsque la majorité des images du *Monde* et de *Libération* sont /très grandes/, *Le Figaro* pose une divergence en termes de taille, avec la moitié des images de /grande taille/ et l'autre moitié plus /modeste/. Notons également qu'il est le seul journal à proposer des photos de presse prises en /intérieur/, à l'inverse de *Libération* et du *Monde*. Les photos prises en intérieur le sont notamment au <Palais de l'Elysée>, que l'on reconnaît au travers des /tapis/, /lustres/, /mobilier/ et du référent principal, <Nicolas Sarkozy>, à l'époque <Président de la République>. Lorsque les deux autres titres de presse montrent les /extérieurs/ ou le « off » de Copenhague, les <manifestations>, les festivals, les ONG, la ville, *Le Figaro* montre le « in », les <salles de conférences>, <les négociateurs et chefs d'état>, offrant ainsi à l'événement une tournure beaucoup plus officielle et politique. Deux mondes s'affrontent dès la

mise en page de l'événement dans les représentations visuelles traitant de Copenhague : à /l'extérieur/ la <société civile> pour *Libération* et *Le Monde*, et à /l'intérieur/ la <classe politique> pour *Le Figaro*.

Le Monde compte quinze visuels pour trente-quatre "Unes", les sujets liés au changement climatique ne comprennent un visuel que dans 38,5% des cas, 61,5% des annonces ne comprennent pas de visuel, constituant ainsi une moyenne convergence. Onze visuels sont au format /paysage/, dont les 8 dessins de presse, et 4 en /portrait/, dont le graphique. Tous les dessins de presse apparaissent en pied de page sur la gauche, quand les autres visuels, très grands ou grands, se trouvent en tribune, avec une partie sur le ventre, le plus souvent centrés sur la page de journal. L'ensemble des visuels choisis par Le Monde pour illustrer un aspect du changement climatique se situent à /l'extérieur/, sauf deux visuels dans lesquels on ne peut définir cet aspect, le fond étant /uni/. Notons que ce quotidien est le seul à mettre en page un <graphique> sur sa "Une".

De façon globale, nous remarquons qu'une divergence s'installe quant à l'utilisation de visuels sur les Unes traitant du climat : 46% montrent des visuels quant 54% s'abstient. *Libération* préfère faire abstraction d'un visuel pour donner plus de place, et donc plus d'importance au titre. De ce fait, le titre devient à son tour une forme de visuel. La photo est le mode de visualisation privilégié.

Concernant les représentations de la <nature>, les quatre éléments connus sont montrés : /l'eau/, /l'air/, la /terre/ et le /feu/. L'eau regroupe les /eaux liquides/, la <neige fondue>, la <glace>, la <banquise>, etc. En climatologie, cet élément se compose de l'hydrosphère et de la cryosphère. L'air est représenté par tous les phénomènes atmosphériques, appelés également météores, ainsi que les /nuages/ et les /planètes/, il s'agira de l'atmosphère. L'élément de la terre, de façon quelque peu triviale, englobe les /minéraux/, et les /plantes/ qui peuvent cependant être considérées comme des êtres vivants. Pour des raisons pratiques de description, nous considérons que la lithosphère englobe les /minéraux/, roche et terres et les /plantes/, alors que la biosphère, dont font pourtant partie les plantes, ne comprend que les êtres vivants de type animal, c'est-à-dire les /animaux/ et les /humains/.

Proportionnellement, *Le Figaro* et *Le Monde* offrent à voir le même pourcentage /d'eau/ dans le visuels (28,6%), alors que *Libération* en montre presque systématiquement (80%). De ce fait, nous pouvons dire que *Libération* est plus enclin à mettre en scène les conséquences du changement climatique : la <disparition de la banquise>, <l'augmentation du niveau de la mer>, <l'évaporation de l'eau>, se transformant ainsi en gaz à effet de serre. *Le Figaro* et *Le Monde* montrent également ces phénomènes physiques, mais dans une moindre mesure. Lorsque *Le*

Figaro montre de /l'eau/, y est ajouté la moitié du temps un /ours polaire/. L'eau n'est jamais <domestiquée>, elle ne sert jamais les intérêts humains.

Dans 90% de l'ensemble du corpus de photos, /l'eau/ est montrée /solide/ : <neige>, <glace>, <banquise>. Et dans 80% cette /eau solide/ s'accompagne /d'eau liquide/, comme si le fait de montrer deux états en simultané permettait de reconstituer le <processus en cours>.

/L'eau/ prévaut sur les autres éléments pour représenter le changement climatique, et notamment dans son /état solide/. Les images /d'ours polaire/ ne semblent donc pas suffisantes pour représenter le changement climatique, ce dernier doit être <en danger>, ou alors mis en regard d'un autre visuel montrant par exemple <la cause de la fonte de la banquise>, en règle générale /des usines/. Montrer ce qui ne sera plus permet donc d'alerter les citoyens sur des conséquences dangereuses du changement climatique. Notons qu'aucune vision apocalyptique n'est montrée. Le catastrophisme n'apparaît pas dans ces visuels, à l'inverse des visuels illustrant les livres et magazines de vulgarisation scientifique, où l'on voit des incendies et des tempêtes dévastatrices. Les conséquences reflétées par les images ne sont que de l'ordre de la <disparition de la banquise et de ses habitants>, l'humain n'est alors pas inquiété.

L'atmosphère où s'accumulent les gaz à effet de serre responsables de ce changement climatique est mise en image par l'entremise du /ciel/ et des /météores/. Le /ciel/ apparaît dans environ 40% des images, la plupart du temps /bleu/ (45,5%), tantôt /gris/ (27,3%), tantôt parsemé de /nuages blancs/ (27,3%), permettant de construire ainsi une convergence et une divergence. Un /arc en ciel/ et une /lune/ apparaissent dans les visuels du *Figaro*, ainsi que de la /fumée/ obstruant le /ciel bleu/ (66,7% dans *Le Figaro*). *Le Figaro* est donc le seul à mettre en scène des météores. De même pour le /soleil/, qui apparaît seulement deux fois, et uniquement dans le corpus du *Figaro*.

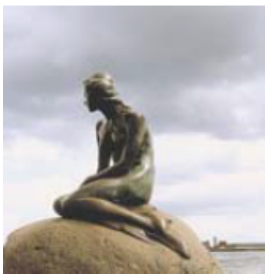
La lithosphère est très peu représentée dans l'ensemble du corpus : un /aloe-vera géant/ pour accompagner un /arbre artificiel/ dans *Le Monde* et une /forêt/ dans *Le Figaro* en sont les seuls représentants. Parlant de l'unique occurrence relative à la /forêt/, le vivant proche de celui que nous connaissons dans nos régions ne semble pas être en danger.

La plupart des visuels sont /vus du sol/ (72%), quand un quart des points de vues /viennent du ciel/. Un seul visuel est /pris de l'espace/, mettant en relief le satellite naturel de la Terre, la /lune/, dans une vision austère et désertique, et la /planète bleue/ qu'est la Terre. Cette mise en abîme de ces deux éléments spatiaux pourrait s'entendre comme une prédiction de la destinée de la Terre à devenir aussi aride que la lune, qui apparaît sur la droite et en arrière de la Terre. La lune semble être le futur de la Terre. La nature est très peu montrée au travers des plantes, mais

plutôt par l'eau, qui devient par là même une forme de symbolisation du changement climatique, par le ciel, lieu du processus climatique, ainsi que par les animaux vivant dans les régions polaires dans une moindre mesure.

Le seul journal à mettre en scène des animaux se trouve être *le Figaro*, tout comme il est le seul à montrer des /cheminées fumantes/. Dans un unique cas, le quotidien montre un mélange entre un représentant de la société civile et un animal aquatique, une sirène, qui symbolise également le lieu de la conférence, Copenhague. Ce visuel, posé sur la Une du Figaro le 17 novembre, anticipe la conférence de Copenhague.

Illustration 10 : Visuel publié sur la Une du Figaro le 17 novembre 2009



Les seuls animaux montrés sont deux /ours polaires/ qui observent le lecteur. Le premier semble en <bonne santé>, il est sur la /banquise/. Le second a l'air d'être <en danger> puisqu'il se cramponne à un <morceau de glace en train de fondre>.

Aucun scientifique n'est représenté dans aucun des journaux, appuyant le fait que l'événement médiatique de la <<conférence de Copenhague est éminemment politique>>, avant d'être scientifique, quand bien même le sujet discuté est scientifique. Si aucun homme ni aucune femme scientifique n'est représenté par une photographie, des objets faisant référence à la science et à la technologie sont montrés dans *Le Monde* uniquement : le <graphique représentant un thermomètre>, des <panneaux solaires>, et un <arbre artificiel>. *Libération* et *Le Monde* ne montrent exclusivement que des <représentants de la société civile>, *Le Monde* plutôt des /hommes/, *Libération* plutôt des /femmes/. *Le Figaro* montre une majorité /d'hommes/, tous <représentants du monde politique>. La seule femme présente dans le quotidien *Le Figaro* se trouve être la Chancelière de l'Allemagne, <Angela Merkel>. Dans l'ensemble du corpus, il y a plus de <représentants de la société civile> que <d'hommes politiques> : 61,5% pour 42,6%. Au sein du *Monde* et de *Libération*, la plupart des personnages sont /face au lecteur/, ils le regardent afin que <ce dernier puisse s'identifier à eux>. Les hommes et les femmes politiques montrés dans *Le Figaro* utilisent des /objets de communication liés à la conférence/ : /pupitres/, /micros/, /badges/ ; le <sérieux> leur est exclusivement réservé. Les <représentants de la société civile> mis en scène dans *Le Monde* <manifestent> avec des /pancartes/, tantôt <en colère>, tantôt <souriant>. *Libération* met également en scène des <représentants de la société civile>

<souriant> la plupart du temps. Une représentation de ces citoyens offre à les voir cachant leur visage derrière des masques d'hommes et de femmes politiques célèbres présents à Copenhague.

Le fait de montrer des <représentants politiques> valide l'idée que <<l'événement climatique de Copenhague est avant tout un événement politique>>. La conférence a lieu pour que les gouvernements et les états puissent trouver une solution à la problématique climatique. Les politiques sont pour la plupart des /hommes/, tandis que la <société civile> est plus représentative de la réalité : /hommes/, /femmes/ et même /un enfant/. Cette diversité représentationnelle des citoyens met en scène le <<côté familial de la manifestation>>, voire bon enfant. La ligne du temps mise en regard avec l'expression des <émotions> sur des visages humains permet d'apprécier l'évolution des sentiments à l'égard du sommet de Copenhague. Les <hommes politiques sourient avant>, mais <prennent un air très sérieux pendant>, tandis que l'on assiste à une <explosion de colère de la part de la société civile> à la fin de la conférence, alors qu'<elle était souriante>.

Illustration 11 : Une de Libération du 7 décembre 2009

70% des personnes mises en scène dans les photos de presse sont présentées /actives/, en train de /parler/ pour les politiques, ou en train de /manifester/ pour les représentants de la société civile. Une femme retient notre attention, celle montrée sur le "Une" de *Libération*, le premier jour de la conférence de Copenhague, le 7 décembre 2009. Elle est en robe d'été ; elle contemple la banquise en train de fondre dos au lecteur, les bras le long du corps et les mains ouvertes.

Le vêtement tient ici une part importante dans la construction des possibles effets de sens. La société civile est habillée en vêtements d'hiver, mis à part lorsqu'elle parodie la classe politique, elle-même vêtue de costumes. La conférence a lieu en décembre, les vêtements d'hiver

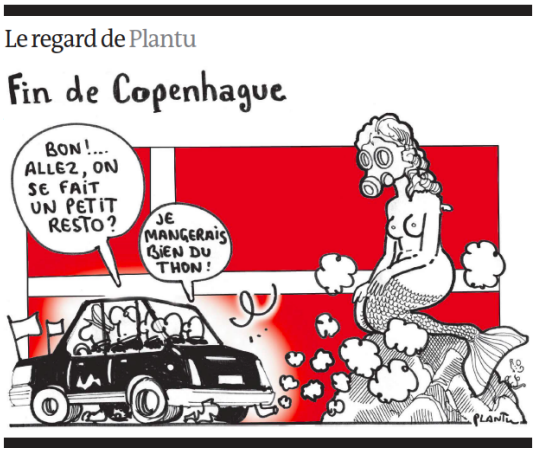
semblent donc adéquats et, à l'inverse, la robe légère semble inappropriée étant donné la neige et la glace autour de la femme. Ajoutée aux bras le long du corps, sa signification est à construire, cherchant plutôt du côté de la surprise et de l'impuissance liées à l'humain dans la problématique climatique.

B. Les dessins de presse

L'analyse systémique immanente des dessins de presse prend en compte huit dessins assumés par Plantu faisant office d'annonces à part entière, et une caricature proposée par Luis Grañena, partie d'une annonce parue dans *Libération*. Quatre "Unes" (10,2%) ne publient qu'un dessin de presse assumé par Plantu et n'offrent pas de place pour une autre annonce sur le changement climatique. Les quatre autres dessins de presse accompagnent une première annonce. Sur trois de ces quatre Unes, le dessin est la seule illustration proposée. Ainsi, avec 87,5% des dessins de presse apparaissant sans autre visuel relatif au climat, il semble qu'un choix soit opéré sur la façon de montrer le climat, le dessin de presse faisant office de visuel à part entière sur les premières pages du *Monde*.

Pris en compte en tant qu'ensemble de sous-corpus, les dessins de presse font l'objet d'une analyse scénique particulière. Seul un dessin offre à voir au lecteur deux scènes sur une même image et un même plan, la plupart ne montrant qu'une seule scène. Le fait de montrer plusieurs scènes sur un même plan relève davantage du processus de mise en image du temps. A l'inverse, le fait de proposer un visuel avec une profondeur de champ permet de démultiplier les situations et actants présents, mais cette fois-ci dans le même temps. Prenons l'exemple du dessin de presse paru dans *Le Monde* le 20 décembre 2009, jour de clôture de la Conférence de Copenhague.

Illustration 12 : *Le regard de Plantu* du 20 décembre 2009



Une seule scène est proposée. Elle comprend cependant trois plans différents qui interagissent les uns avec les autres, et donnent des informations supplémentaires et simultanées sur les représentations du climat, les situations narratives et les actants présents.

Au premier plan, la Petite Sirène emblématique de Copenhague est mise en lieu et place de victime de la pollution et des personnalités politiques, tous des hommes, ayant participé à la Conférence, car ainsi qu'ils le disent <ils mangeraient bien du thon>. Le deuxième plan met en image ces personnalités politiques, tandis que le troisième plan donne des indications complémentaires sur le lieu de l'action, quoique redondantes avec l'image même de la Petite Sirène. Ces deux images culturellement liées au Danemark ne véhiculent pas les mêmes représentations : le drapeau porte l'aspect officiel des organisateurs de la Conférence, alors que la Petite Sirène représente davantage la société civile, le grand public qui a participé de façon active à la partie « off » de la conférence. Nous avons ici affaire à une scène qui se décompose donc en trois plans distincts.

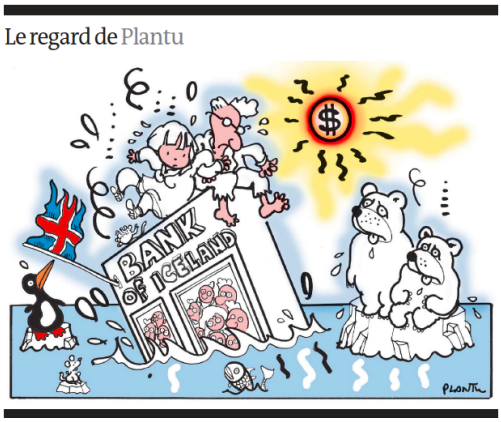
Le sous-corpus des dessins de presse comprend cinq visuels démultipliant ainsi les plans, mais n'offrant qu'une scène, constituant ainsi une convergence. Trois occurrences offrent à voir un dessin composé d'un plan et d'une scène. Cette convergence indique que l'objectif des dessins de presse est de mettre en relation différentes situations dans un même temps.

L'analyse du système chromatique met au jour la dominance du /noir/ et /blanc/, accompagnée de /nuances de gris/. C'est par ailleurs par ces procédés de /nuancier de gris/, et par la /réduction de la taille de certains personnages/, que l'on justifie la <profondeur de champs> présente dans les images. Malgré cette dominance de noir et blanc, deux couleurs sont utilisées de façon récurrente : le /rouge/ et le /bleu/. Apparaissent également en tant que périphérie le /jaune/ et le /vert/. Le /vert/ est appliqué aux <scientifiques> et aux <climato-sceptiques> ; le /jaune/ vaut pour la <chaleur> et le <réchauffement>. Le /rouge/ semble destiné au <danger> et à <l'interdit> sous la forme de /croix/, des /contours du soleil/, des /flammes/, de la /couleur typographique/ lorsqu'il est question de la Chine. Le /bleu/ met en couleur les éléments relatifs à <l'eau> et parfois au <ciel>. Notons par ailleurs que ces deux couleurs sont investies non seulement dans l'écharpe des représentants politiques français selon les couleurs du drapeau français, mais également dans les drapeaux du Danemark et de l'Islande. Dans six cas sur neuf, la scène a lieu dans un décor en /extérieur/, et pour quatre occurrences, il est possible d'affirmer que la scène a lieu /le jour/.

La plupart des dessins de presse comporte du texte. En effet, les dessins de presse de Plantu s'ouvrent tous par le /titre de la rubrique/ : *Le regard de Plantu,* posant d'emblée l'affirmation qu'il s'agit d'un <regard> subjectif, une forme de symbolisation d'une situation, ou de plusieurs situations que le dessinateur lie les unes aux autres. Le texte peut apparaître sous différentes formes au sein du dessin. Le /titre/, présent dans 88,9% des occurrences, s'étale sur le visuel, ou

est placé dans une cartouche de couleur, couleur en règle générale redondante avec un élément du dessin, comme le /vert/ présent sur le scientifique et sur l'aplat qui accueille le titre du dessin (cf.infra, illustration no. 16). Certains objets présents dans le dessin sont également marqués linguistiquement, permettant de les nommer. L'illustration 13 en donne un exemple. Le bâtiment en train de sombrer dans l'océan est identifié grâce au message linguistique. La marque linguistique également présente sur le soleil donne un point de vue sur la nature du réchauffement qui entraîne la chute de la banque.

Illustration 13 : *Le regard de Plantu* du 8 mars 2010



Enfin, la dernière forme linguistique en présence est traditionnelle du monde de la bande-dessinée, puisqu'il s'agit des phylactères montrés dans quatre dessins. Nous pouvons en voir un exemple dans les illustrations 6 et 8 (cf. infra).

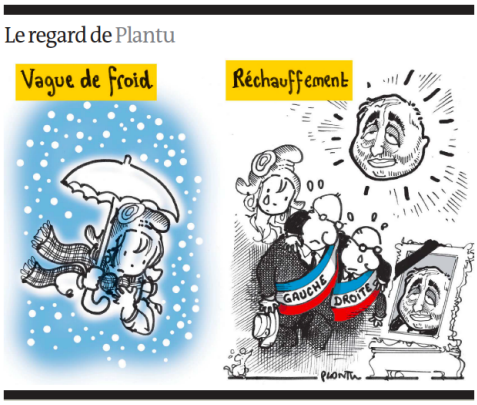
A l'instar de l'analyse systémique immanente relative au corpus de vulgarisation scientifique, l'étude s'intéresse aux représentations de la Nature selon les quatre éléments qui la composent : l'eau, l'air, la terre et le feu.

Dans sa forme /solide/ ou /liquide/, /l'eau/ semble un élément déterminant pour montrer le climat. Elle n'est cependant jamais domestiquée dans le corpus de dessin de presse, toujours à l'état naturel : <banquise>, <mer>, <neige>, parfois <larmes>. Le /ciel/ est l'élément le plus récurrent dans ce sous-corpus (77,8%), en tant que lieu privilégié où se déroule l'histoire climatique et météorologique. <Sans aucun nuage>, il est cependant obstrué par des <fumées>. Emanant de /feux/ ou <d'origine industrielle>, ces <fumées blanches, grises ou noires> montrées dans plus de la moitié du corpus peuvent tenir pour la représentation de <<l'humain dans la nature>>, comme la <<pollution>>, même si, ainsi que l'indique le dessin du 19 novembre 2009 « la fumée blanche est garantie sans CO2 ! », ce qui, en soi, n'est pas concevable d'un point de vue purement physique (cf. illustration 14**,** page suivante).

Illustration 14 : *Le regard de Plantu* du 19 novembre 2009

Notons que les dessins de presse ne montrent pas d'événement climatique extrême : une vague de froid iconisée à travers des chutes de neige somme toute relativement calmes ne fait pas office d'événement climatique extrême.

Illustration 15 : *Le regard de Plantu* du 9 janvier 2010

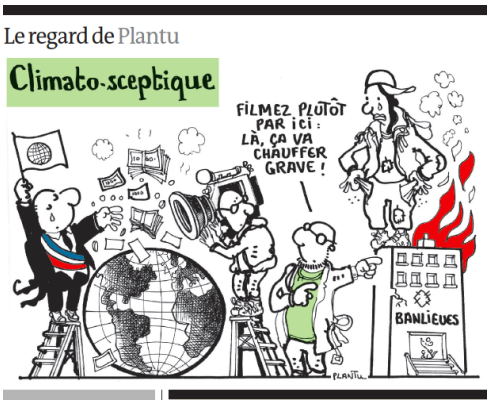


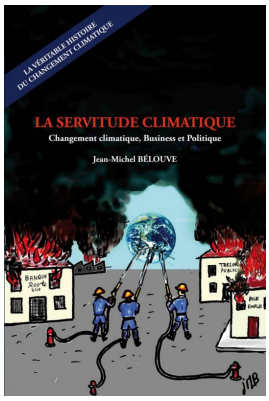
Les convergences iconiques que représentent le ciel et l'eau sont mises en regard avec les représentations des deux autres éléments : la terre et le feu. Le vivant organique, également nommé lithosphère, n'est jamais montré dans les dessins de presse, remplacé par l'image d'une Planète Terre, grande périphérie de ce corpus. La Terre apparaît par ailleurs comme <non vivante> sur ce dessin, elle est <passive>, voire <<morte>> car de /couleur grise/. Le /feu/ est davantage représenté sans pour autant constituer une forte convergence. Il apparaît dans trois dessins sous des formes diverses. Dans deux cas, il est considéré comme <<négatif>>, <<dysphorique>> car <destructeur>. Des /flammes/ brûlent un immeuble, faisant échos avec un élément du corpus de vulgarisation scientifique.

La nuance entre cette intericonicité est le nom dont est marqué le bâtiment qui brûle. Lorsque l'élément de vulgarisation scientifique montre des institutions et des entreprises en danger, le dessin de presse préfère montrer <<l'état de danger des banlieues>> et de <<pauvretés de leurs habitants>>. Le /soleil/ est également un élément <destructeur>. L'illustration 5 montre

ce /soleil/ gorgé du /signe du dollar/, avec son /contour rouge/, qui <chauffe à faire fondre la banquise>, sol sur lequel repose la banque d'Islande (cf.infra).

Illustration 16 : Les flammes en vulgarisation scientifique et dans les dessins de presse





Dans le dernier cas, le soleil agit de façon plutôt positive, puisqu'il réchauffe l'atmosphère lors de la vague de froid d'une part, mais également l'atmosphère politique du moment (cf. illustration 15). L'image du feu joue ainsi sur la polysémie de la notion de réchauffement : négative concernant le climat, positive concernant l'atmosphère politique, puis de nouveau négative lorsque cette atmosphère s'est trop réchauffée concernant la finance. Ces trois exemples d'utilisation d'un élément naturel permettent également de mettre au jour la polysémie inhérente au dessin de presse. Les visuels liés à la chaleur notamment permettent la comparaison de situations liées à l'écologie, mais également au financier, au politique et au social. Dans ce contexte, le climat sert d'appui pour aborder un autre sujet qui prend le pas sur le premier. C'est également le cas pour l'illustration 6, qui met en regard la situation politique européenne et la situation écologique dans l'application d'une règle de non-polluer (cf. infra).

Le <climat froid en train de disparaître> semble constituer une convergence. De ce fait, l'analyse des animaux présents dans les dessins n'apporte pas de surprise. Les animaux, montrés dans uniquement deux occurrences, sont tous issus des régions froides du globe, sauf un /poisson/. Les sept représentants de la classe animale ne comptent cependant pas la souris emblématique de la plume de Plantu, souvent positionnée en tant qu'observatrice de la scène qui se déroule sous ses yeux, à l'instar du /poisson/ qui voit sombrer la banque nationale d'Islande. Les /ours polaires/ vivent exclusivement dans les régions arctiques, au pôle nord. Les /manchots/ ne quittent jamais le pôle sud : ils ne peuvent pas voler et ne migrent donc pas. Bien qu'aux antipodes géographiques, ces /animaux/ sont l'incarnation du <froid>. Il se peut également que les oiseaux présents soient en fait des /petits pingouins/. Ces derniers animaux peuvent voler. Ils vivent certes dans les régions arctiques, voisinant ainsi l'ours polaire, mais peuvent également vivre en Bretagne, région beaucoup moins froide que le cercle polaire ou l'Alaska. Manchot ou pingouin, ces animaux représentent d'une part les <climats froids>, d'autre part les <<premières

victimes du réchauffement climatique>> qui contribue à la disparition de leur lieu de vie, ainsi que le montrent très clairement les dessins de presse.

Les visages animaliers sont tous marqués par des émotions : <tristesse>, <gêne par la chaleur> ou <mécontentement>, émotions considérées comme négatives. Cette <<victimisation>> des animaux vivant dans des /régions froides/ passe par une <humanisation des animaux> : ils /pleurent/, /lisent le journal/ et /émettent des commentaires/ sur la situation. Cette anthropomorphisation animale leur permet d'accéder au rang d'être pensant au même titre que les humains représentés dans les dessins de presse.

Le nombre restreint d'éléments présents dans l'analyse des dessins de presse n'empêche pas la multiplication des personnages mis en scène, au nombre de trente-cinq. La strate iconique permet de les classer en fonction de leur appartenance sociale : <politique>, <médiatique>, <financier>, <militaire>, <scientifique> et <issus de la société civile> c'est-à-dire citoyen. La classe politique fait office de grande convergence dans le corpus des dessins de presse avec 57,1% des personnages représentés. Seulement 17,1% sont de <nationalité française>, reconnaissable par l'écharpe aux couleurs du drapeaux français, ou par leur visage caricaturé : Nicolas Sarkozy, François Fillon, Philippe Séguin, Claude Allègre, etc. Cela signifie que 40% d'entre eux ne sont pas identifiés en tant que Français. Une autre particularité d'une partie des représentants politiques, cette fois européens, est leur concordance avec le monde religieux dans un dessin. Des /hommes/ et des /femmes/ normalement en /costumes/ ont passé une /robe et coiffe d'évêque/.

Concernant les périphéries, le monde de la <finance> semble plus représenté que celui des <sciences>. En effet, 8,6% des humains montrés sont assimilés à des <financiers> ou <banquiers>, tandis que 5,7% sont considérés comme des <scientifiques>. Un unique personnage se pose comme un scientifique de par ses /lunettes/, sa /blouse blanche/ et sa /barbe/. Claude Allègre est considéré à la fois comme un scientifique et comme un homme politique français.

Enfin, les représentants de la société civile constituant de 22,9%, arrivent derrière le monde politique. Notons cependant que la société civile est construite par des <hommes pauvres>, car habillés avec des /vêtements usés/, certains /retournant leurs poches vides/, d'autres /poussant un caddie vide/, dont un /homme de couleur/, des <femmes habillées en Marianne>, c'est-à-dire avec une /cocarde tricolore/ et un /bonnet phrygien/, la <Petite Sirène> mentionnée, ainsi qu'un groupe de personnages, notamment emprisonnés dans la banque en train de sombrer. Dans 5,7% des occurrences le /genre/ des personnages ne peut être défini. Lorsqu'ils sont représentés en

groupe, ils connaissent souvent une forme de /mixité en termes de genre/, avec une prépondérance pour le /genre masculin/. Seulement 17,1% des humains sont du /genre féminin/, tandis que les hommes représentent 80% des humains dans les dessins de presse.

Sur les vingt-deux personnages dont on peut rendre compte des émotions, un homme politique aborde un /air solennel/ tandis qu'il jette de /l'argent/ à une /Terre passive/. Au-delà de cette périphérie, nous comptabilisons sept personnages plutôt /souriants/ : deux /hommes d'affaires/ qui /trinquent/ au champagne et /fument/ des cigares, et cinq hommes politiques dont le premier ministre de l'époque, <François Fillon> et son <homologue chinois>, <Philippe Séguin>, connu pour son <sourire flegmatique>, et deux <personnages politiques> de l'Union Européenne lors de l'élection des représentants officiels de l'Union Européenne. Seulement quatre personnages affichent un visage plutôt /neutre/ : le <journaliste caméraman>, les <scientifiques>, et une <femme politique> habillée en évêque. Pour l'autre moitié des personnages dont on peut voir les émotions, il s'agit d'émotions <négatives> : de la /colère/, de la /tristesse/, du /mal-être/ ou de la /résignation/. Deux hommes politiques montrent de la /tristesse/ ; le <Président Nicolas Sarkozy> fait preuve d'/énervement/, de /colère/. Le reste des protagonistes tous issus de la société civile affiche de la /tristesse/ ou de la /résignation/.

On peut également déduire les émotions de trois autres personnages dont on ne voit pas le visage. La Petite Sirène, <victime> directe de la /pollution/, porte un /masque à gaz/, ainsi qu'un des hommes politiques présents lors de l'élection du <<Pape européen>>. Il semble que les situations relatives au port d'un masque à gaz pour échapper à une pollution de l'air ne soient pas des plus réjouissantes. Egalement, on ne voit pas le visage du « citoyen » chinois ligoté et qui voit le canon d'une arme militaire pointé sur lui. Peut-être pouvons-nous considérer que ce personnage n'est pas en train de sourire, au contraire. Ainsi, sur les vingt-cinq humains pris en compte, treize font preuve d'une émotion dysphorique à l'égard de leur situation. Cette convergence se renforce lorsque nous prenons en compte les animaux. En effet, nous avons montré que les /ours polaires/ et les /manchots/ étaient anthropomorphisés dans une certaine mesure. Cela passe également par l'expression d'émotions. Les cinq animaux issus du froid affichent un /visage triste/ ou empreint de /mal-être/. Même le poisson a l'air triste. Ajoutant ces six occurrences analysées au total, nous arrivons à une moyenne convergence des émotions dysphoriques en présence, dont la plupart est portée par des <représentants de la société civile>, et par des /animaux/, <représentants de la nature> et <<premières victimes du réchauffement climatique>>.

Un seul dessin ne propose aucun objet, la caricature de Claude Allègre faisant partie d'une annonce de *Libération.* A l'inverse, les huit dessins de Plantu foisonnent d'objets différents.

Commençons par l'élément en absence : il n'y a aucun <objet lié aux sciences>. Le /bâti/ représente une convergence, avec des /immeubles/ et des /usines/ montrés dans la moitié des huit dessins de presse. C'est également le cas pour les <objets liés au politique> : les /écharpes de fonction officielle/, mais également les /drapeaux/. Dans une moindre mesure, nous retrouvons également de /l'argent/ ou des <symboles financiers> (44,5%). Trois éléments peuvent rappeler une <situation militaire> : une /mitraillette/ et les deux /masques à gaz/ mentionnés en amont. Le reste des objets constitue un certain nombre de périphéries : une /voiture officielle/, des /valises/, un /filet à papillon/, un /caddie/, un /parapluie/ et des /coupes/ de champagne. Notons également deux objets relatifs aux médias que sont une /caméra/ portée par le journaliste et un /journal quotidien/ lu par un ours polaire et un manchot. Il n'y a aucun objet pouvant aider à <lutter contre le réchauffement climatique> dans les dessins de presse. Le parapluie pourrait permettre de <se protéger>.

IV. Les éléments linguistiques[35]

Cette partie permet de faire le point sur les éléments linguistiques guidant à l'interprétation. Nous observons la syntaxe des énoncés construisant la titraille, les modalités (factuelle, épistémique, aléthique, ontique et déontique), les isotopies en présence du côté euphorique comme du côté dysphorique, les déictiques relatifs aux médias, ainsi que les séquences descriptive, argumentative, narrative et explicative selon la terminologie de Jean-Michel Adam. Nous appelons titraille les cinq éléments suivants, fonctionnant selon une hiérarchie du plus visible au moins visible : le titre, l'accroche, qui se comportent de façon relativement similaire quant à la syntaxe notamment ; les chapeaux répartis sur deux niveaux et les légendes des photos. Ces derniers éléments sont des énoncés plus longs que les titres et accroches, ils acceptent une forme syntaxique plus complexe que le premier groupe de la titraille, avec des prédicatoïdes verbaux et une multiplication des éléments construisant l'énoncé (agent, patient, mais également référence au temps, au lieu, etc.). Les moyennes notées en fin de tableau sont calculées selon la présence de l'élément dans une catégorie de la titraille (cf. Annexes). Par exemple, les interrogations n'apparaissent que dans le chapeau 1 et le titre, la moyenne est calculée uniquement à partir de ces données : 3,1 + 9,4 = 12,5/2 = 6,3% de présence moyenne des interrogations dans les éléments de la titraille qui autorisent cette structure syntaxique.

Les assertions représentent une très grande convergence, entre 82 et 100% selon les éléments constituant la titraille et une moyenne de 95,3%. Du même coup, les autres formes

[35] Les tableaux récapitulatifs de la strate linguistique se trouvent en annexe. Pour une présentation exhaustive des tableaux d'analyse, se rapprocher de l'auteur.

syntaxiques (interrogation, négation et injonction) sont en grande minorité. Notons par ailleurs que la forme syntaxique de l'interrogation et de la négation est délaissée au profit des éléments sémantiques. Les mots introductifs de questions sont présents exclusivement dans les titres, /comment/ dans deux occasions, /pourquoi/, /ou/ entre autres. Ces mots relatifs à l'interrogation permettent d'introduire des questionnements auxquels répondent les journalistes dans les pages intérieures, il s'agit de mots-tremplins sur lesquels le récit s'ancre pour se déployer dans l'article, l'hyperstructure ou le dossier. Les éléments sémiques tels que /méfait/ ou /très loin de/ ainsi dispensés d'une structure syntaxique négative, permettent d'introduire la négation par l'axe sémantique. Nous repérons également des énoncés emprunts d'ironie, offrant ainsi à lire un énoncé positif tant du point de vue syntaxique, que du point de vue sémantique, tel que <battre des records>, qui pourtant portent des stigmates dysphoriques, car le cotexte est <les émissions de gaz à effet de serre>. La plupart des énoncés construisant la titraille permettent une forme syntaxique complexe, les accroches mises à part car elles se construisent d'un unique mot, sans article, avec parfois des adjectifs pour qualifier l'unité.

Observant plus attentivement les titres, les éléments dysphoriques sont davantage représentés que les éléments euphoriques. Cette convergence est atténuée dans les autres éléments de la titraille, transformée ainsi en divergences, permettant une cohabitation des éléments positifs et négatifs construisant la titraille. Nous considérons les déictiques comme des unités sémiques relatives aux médias. L'accroche est l'élément de la titraille qui comprend davantage de déictiques, tous tournés vers l'intérieur des journaux : /reportage/, /huit pages spéciales/, /éditorial/, /une enquête exclusive/. La seule occurrence faisant référence à un autre média que celui dans lequel s'installe le déictique est l'appel lancé par /56 journaux/ dont le quotidien en présence. Le média parle donc toujours de lui-même, parfois considéré dans un groupe médiatique. Une autre convergence relative à l'ensemble de la titraille est la diathèse active. Lorsqu'elle est passive, elle permet de masquer soit l'agent, soit le patient de l'action, mais cette tournure syntaxique est peu usitée. La titraille comprend peu de discours rapporté, qui émane la plupart du temps d'hommes et de femmes politiques, ainsi que de scientifiques. Les accroches et les titres, trop courts pour l'autoriser, n'en comprennent que très peu. Les chapeaux et légendes au contraire, sont faits d'énoncés complexes, avec prédicats et prédicatoïdes, et permettent non seulement le discours rapporté, mais également laissent voir l'origine de ce discours.

La modalité factuelle, orientée vers l'agir, le faire et le dire, est très bien représentée, suivie par l'épistémique, davantage lié au savoir. En marge du factuel, nous trouvons également d'autres modalités, l'aléthique à propos de la faculté de pouvoir, le déontique lié au devoir

éthique et l'ontique pour montrer le réel et l'irréel. Les isotopies les plus représentées dans l'ensemble des éléments sont le conflit, le climat et la politique. Viennent ensuite le savoir, le sauvetage et l'échec. A l'inverse, les isotopies les plus discrètes sont les finances, et dans une moindre mesure et de façon égale la météo, l'écologie et les médias. La météo correspond à un indicateur des conséquences relatives au climat, et, à l'image des causes du climat, est peu représentée dans le corpus. Concernant le sommet de Copenhague, les "Unes" s'appuient davantage sur le déroulement de la conférence. Cela va de paire avec l'omniprésence des séquences narratives. La séquence descriptive est présente dans les légendes des photos, en relation avec les photos qu'elles complètent. Les explications sont peu investies et les phases argumentatives, composées nécessairement de deux énoncés, sont inexistantes.

V. Conclusion

La grammaire formelle proposée à lire dans ce chapitre permet de mettre au jour les différences fondamentales entre chaque journal. *Libération* semble plus sélectif quant à l'apparition des annonces relatives au climat en "Une", le journal offre davantage d'espace aux annonces, qui se composent de beaucoup d'éléments de titraille. Cela autorise le quotidien à démultiplier les informations sans proposer de paragraphe à la lecture. Les différents niveaux de lecture permettent également de constituer des visuels en soi, justifiant ainsi l'utilisation réduite de photographies ou de dessins de presse.

La "Une" du *Figaro* se fonde sur un modèle de journal économique ; elle connaît peu de variation dans sa mise en page générale, préférant offrir une forme de stabilité au lecteur. Les annonces du *Figaro* se constituent de façon récurrente de photos de presse. Du même coup, peu d'éléments de titraille sont proposés à la lecture, l'aspect visuel de l'annonce étant assuré par l'iconographie.

Dans sa mise en page, *Le Monde* apparaît comme acceptant davantage d'adaptation. Publiant bien plus d'annonces relatives au climat, le journal démultiplie les annonces sur une même page. A l'inverse, la structure des annonces du *Monde* semble bien plus stable que la mise en page de la "Une". La lacune de photos est palliée par la présence du même nombre de dessins de presse, les visuels étant alors réservés aux grands sujets. *Le Monde* prend l'image d'un journal sérieux par le fait qu'il propose à la lecture davantage de paragraphes, offrant ainsi plus d'informations.

Pour l'ensemble des titres de presse, l'événement politique de la conférence de Copenhague monopolise l'attention au mois de décembre. Il en va de même quoique dans une moindre

mesure, pour les informations liées aux différentes polémiques répertoriées. Ce constat est cependant plus nuancé pour *Le Monde,* dont l'attention au climat reste relativement constance, le quotidien offre à lire des sujets d'ordre scientifique dès la Une".

D'un point de vue iconique, une fracture prend corps entre *Le Figaro* et les deux autres quotidiens. *Le Figaro* propose des visuels en intérieur, montrant des personnages officiels, tandis que *Le Monde* et *Libération* mettent en scène des photographies en extérieur montrant la société civile. *Libération* préfère mettre en scène des femmes la plupart du temps, *Le Monde* montre davantage de diversité avec des hommes, des femmes et un enfant. La plupart des personnages présentés sont actifs.

Concernant les représentations naturelles du climat, une convergence se construit autour de l'eau liquide et de la glace en cooccurrence, *Libération* est le journal qui emploie le plus cette forme de représentation. La nature est peu représentée en dehors de l'eau.

L'intérêt de cet inventaire qui peut sembler fastidieux reste le repérage de l'ensemble des éléments de natures différentes qui composent le corpus. La construction des représentations s'opère à partir de cet inventaire. Le chapitre huit reconstruit ces effets de sens, et offre à lire l'investissement narratif des trois corpus pour une analyse transversale des représentations du climat.

« Autrement dit, entre le savant qui accède par le calcul à une réalité inimaginable, et le public avide de saisir quelque chose de cette réalité dont l'évidence mathématique dément toutes les données de l'intuition sensible, la pensée mythique redevient un intercesseur ».

Claude Lévi-Strauss, 1991 : 11

Nous présentons dans ce dernier chapitre les interprétations en lien avec le corpus médiatique, autour de trois axes. Le climat en lui-même et les représentations mises en scène tant au travers du discours que par les images inaugurent la partie interprétative. Nous investiguons ensuite les représentations relatives à la conférence de Copenhague, événement d'importance dans l'histoire médiatique du climat. Dans un troisième temps, nous rendons compte de la dimension polémique du discours médiatique, au regard des discours scientifiques.

Le chapitre s'achève sur une réflexion relative aux mises en narration de l'ensemble des corpus, mettant ainsi en regard plusieurs notions investies de façon différente dans chacun des corpus : la controverse et la polémique, mais également la croyance et le déni, et enfin les concepts de sauvetage et de changement. L'objectif reste de comprendre les disparités qui habitent chacun des discours à propos d'un même objet : le climat, afin de rendre compte d'une possible circulation des représentations.

I. Le changement climatique

Les façons de nommer le changement climatique sont les premiers indicateurs utilisés par les médias pour qualifier l'Objet. Dans les titres bi-segmentaux repérés, nous avons pu voir qu'apparaissaient onze occurrences de la notion /climat/ avant la fin de la conférence de Copenhague, à la suite de quoi le neutre /climat/ devient dans le reste des occurrences le /réchauffement climatique/ ou le /changement climatique/, se chargeant ainsi d'une valeur dysphorique plus importante que pendant la conférence de Copenhague. Cette transformation au cours du corpus donne à penser que lorsque les hommes et les femmes politiques assumaient le fait de trouver et mettre en place des solutions relatives au climat, la neutralité était de rigueur. Lorsque la conférence se révèle être un <<échec>> d'après les médias, ainsi qu'ils l'ont par ailleurs prophétisé au début du corpus, le <climat> devient <réchauffement climatique>. La dimension politique relative au climat semble lui conférer un aspect neutre.

A. *Les différentes nominalisations du climat dans le corpus presse*

Nous procédons dans ce paragraphe journal par journal afin de rendre compte des différences de nominalisation qui touchent les titres de presse. *Le Figaro* ouvre la voie, vient ensuite *Libération,* puis *Le Monde* clôt ce paragraphe.

Pour *Le Figaro,* la nominalisation la plus usitée reste les signes <réchauffement climatique> et <climat>. En règle générale repéré au niveau des titres, le <climat> disparaît dans les autres éléments construisant les annonces en "Une" du *Figaro*.

Le signe <climat> peut également faire partie de syntagmes créés pour l'événement médiatique : le <sommet sur le climat> ou la <conférence du climat> valent dans ce contexte pour des synonymes de <Copenhague> et fait également référence à l'événement. Une autre série de syntagmes utilise <climat> dans son acception adjectivale, avec des propositions comme <bible climatique> ou <les affaires climatiques>. *Le Figaro* construit des syntagmes en liant la notion de <climat> à la religion ou aux affaires.

Les <climatologues> apparaissent en corrélation de la notion de <climate-gate>, et de celle de <carbonisé> sur laquelle nous revenons plus loin. Ils prennent corps uniquement dans un contexte discursif polémique. La notion de <scientifiques> à l'inverse se développe au regard du sauvetage et de l'urgence de la situation climatique.

Dans un second temps, nous observons le terme <carbone>, élément considéré comme à l'origine du changement climatique. Tout comme la notion de <climat>, le <carbone> est utilisé selon différentes formes synonymiques : <carbone>, <CO2>, <émissions de gaz à effet de serre>. Nous relevons la verbalisation sous forme de participe passé <carbonisé> qui se joue du signifiant /carbone/ pour l'associer au signifié <grillé> dans sa forme connotative. Parlant du chef de file des climatologues, celui-ci semble être <carbonisé>, échelon supérieur du plus connu <grillé>, qui renvoie en l'occurrence au fait <<d'être pris en faute et se décrédibiliser du même coup>>, allant de paire avec une situation polémique. Notons que *Le Figaro* est par ailleurs le seul titre de presse à s'attaquer à une personnalité représentant le Giec (Rajendra Pachauri). La remise en cause ne touche pas aux savoirs de connaissances.

Le signe <carbone> connaît également une modification sous forme de syntagme, toujours positionné dans en deuxième place, tout comme <climat>. Les formes répertoriées correspondent toutes à des solutions à la problématique climatique : la <taxe carbone> souvent citée dans l'ensemble du corpus, la <contribution carbone> synonyme, mais moins dysphorique que la première forme, et le <jeûne carbone> nouvelle référence à la religion dans les paragraphes du *Figaro*.

Libération propose peu de "Unes", sa nominalisation en est du même coup moins riche en termes de variété, d'autant que *Libération* offre très peu de paragraphes à lire. La notion de <réchauffement climatique> semble avoir la préférence. Représenté seul, le <climat> n'est usité que dans une seule occurrence. Par contre le <sommet sur le climat> et le <changement climatique> connaissent davantage de succès. Dans une occurrence, *Libération* propose la première place à <climat> au sein d'un syntagme, jouant ainsi de sa polysémie entre <ambiance> et <objet scientifique>. <Climat d'urgence> porte une valeur dysphorique. La référence aux <climatologues> est quant à elle précédée de la notion <SOS>, en début de corpus.

Ces trois remarques permettent d'avancer que les Unes de *Libération* jouent sur les aspects dramatiques, voire catastrophistes de la problématique climatique. Cette hypothèse est appuyée par la seule utilisation adjectivale au-delà des para-synonymes du climat <réchauffement climatique> et <changement climatique>. Est ainsi construit un syntagme <ONG climatique>. Aux antipodes de la notion <les affaires> proposée par *Le Figaro,* une ONG est d'origine privée. Ses objectifs s'écartent du monde des affaires puisque son but n'est pas lucratif, et est d'intérêt public. De plus, une organisation non gouvernementale connaît une indépendance financière et politique. Considérer la possibilité de l'existence d'une ONG relative au climat sous-tend l'idée de venir en aide, donc l'idée d'une victime à sauver, qu'elle soit d'origine humaine (réfugiés climatique), animale ou naturelle, comme l'extinction d'espèces ou l'appauvrissement de la biodiversité, conséquences de la problématique climatique.

A l'inverse du *Figaro, Libération* n'investit pas la notion de <carbone>, préférant se tourner vers des processus de dramatisation relatifs au climat, même dans le choix des solutions mises en mot.

A l'instar des deux autres titres de presse, *Le Monde* nominalise la problématique par les notions de <climat> et de <réchauffement climatique>. Le <réchauffement> seul et le <changement climatique> arrivent ensuite en terme comptable, notions auxquelles nous ajoutons les occurrences <réchauffement planétaire> et <réchauffement de la planète>.

Notons une occurrence à caractère dynamique, faisant état du processus relatif au climat : sous forme verbale, <le climat se réchauffe> permet l'adoption d'un aspect évolutif continu que ne connaît pas la forme nominale plus statique. Le <sommet sur le climat> est tout autant représenté que les occurrences relatives au <réchauffement>.

La version adjectivale des syntagmes connaît un franc succès dans les premières pages du *Monde,* avec une grande diversité des noms qualifiés par l'adjectif : <péril>, <shame>, honte en français, <danger> et <crise climatique> forment un bloc extrêmement dysphorique à l'égard de

l'histoire climatique. La <question climatique> offre à l'inverse une plus grande neutralité. Enfin, <l'imposture climatique> fait directement référence au titre du livre de Claude Allègre qui considère la <théorie du réchauffement climatique> comme un mensonge scientifique afin d'empêcher l'épanouissement d'un développement technologiques, entre autres objectifs cachés des scientifiques.

Dans ce sens, *Le Monde* cite très régulièrement les <climatologues>, non seulement par rapport à leur opposition aux <climato-sceptiques> dans le cadre, notamment, du <climategate>, mais également dans l'objectif de mettre en relief leur rôle au sein du <Giec>. Ainsi, les occurrences <climatologues>, <climato-sceptiques> et <Giec> connaissent une équitable répartition au sein des Unes du *Monde.*

Le Monde représente un cas particulier en cela qu'il est le seul quotidien à faire référence par deux fois à <M. Climat>, permettant à la notion de devenir un autre patronyme d'Yvo de Boer, afin d'annoncer sa démission de l'ONU.

Le Monde est également le journal qui utilise le plus la notion de <carbone> et ses synonymes, en les considérant non seulement comme les causes, mais également comme des solutions envisageables à la problématique climatique. Ainsi trouve-t-on autant d'<augmentation> que de <réduction> des émissions de <gaz à effet de serre>, <CO2>, <gaz carbonique> ou <dioxyde de carbone> relatifs à la consommation <d'énergies fossiles>. Est également abordé l'aspect financier relatif au carbone, avec la <taxe carbone> et la <contribution carbone>, mais également avec le <prix fixé au carbone> et la <tonne équivalent CO2>.

La dramatisation est certes présente dans les Unes du *Monde,* elle n'est cependant pas prépondérante. *Le Monde* met en regard les aspects scientifiques, politiques et financiers de la problématique climatique au travers de la nominalisation du problème. Le journal aborde à plusieurs reprises l'opposition entre scientifiques et climato-sceptiques, montrant ainsi son effort de neutralité dans la polémique médiatique.

B. Les causes montrées

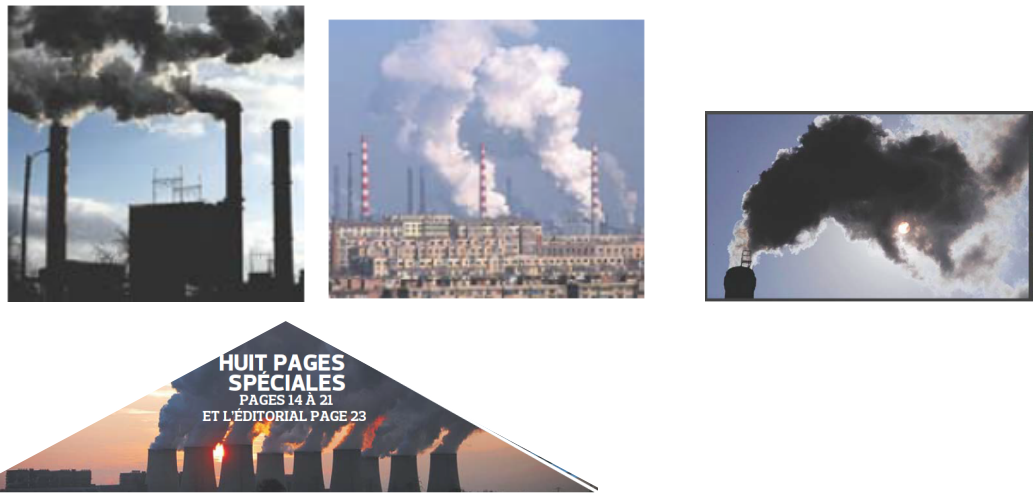
D'après le document publié par le Giec en 2007, les causes relatives au changement climatique sont connues et avérées. Il s'agit de toute activité humaine émettrice de gaz à effet de serre. De façon non exhaustive, les activités concernées sont l'industrialisation, la production de viandes, la consommation d'énergies fossiles pour la production d'énergie électrique, les transports.

Parlant des causes répertoriées, *Le Monde* est le journal qui accorde la plus grande diversité, tout comme pour les conséquences et les solutions par ailleurs. *Libération* offre uniquement à

lire le fait de polluer comme cause directe du changement climatique, lorsque *Le Figaro* propose de mettre le carbone et les gaz à effet de serre comme cause principale du changement climatique. Si au sein du corpus la pollution met indirectement en cause les activités humaines, cet aspect est moins flagrant pour la mention des gaz à effet de serre qui sont nécessaires pour la vie sur Terre. Parler de carbone, terme polysémique, et de gaz à effet de serre, permet de pointer le phénomène en lui-même, le processus relatif au changement climatique, non de mettre en évidence les causes de ce phénomène. De façon globale, les causes du changement climatique sont la <pollution> et plus particulièrement les <énergies polluantes>, les <méfaits des gaz à effet de serre> et le <carbone produit par l'industrie et l'élevage bovin>, ainsi que le <poids de la natalité>. Sont pointés les <pays exportateurs de pétrole> comme entité politique, et le rôle de <l'activité humaine> comme entité sociale. Les causes ne sont jamais démultipliées dans les annonces. Elles apparaissent de façon séparée.

Concernant les photos de presse, les causes répertoriées dans les images sont pour la plupart du fait du *Figaro*, il s'agit dans de nombreux cas de cheminées d'usines, et de production industrielle telle que des voitures emplissant un parking, faisant ainsi redondance avec les occurrences discursives relatives à l'industrie. Cette démultiplication visuelle de cheminées d'usines dans les seules pages du *Figaro* tend à considérer ces visuels comme devenant stéréotypiques, en cela que ils construisent une représentation partagée, du moins par les lecteurs du *Figaro* et simplifiée de la notion à laquelle elle donne du sens. Constitué par des croyances partagées et des représentations collectives, le stéréotype se fonde sur le dialogisme, l'entrelacs d'interdiscours, et dans notre cas d'intericones. A l'instar de la sémantique du stéréotype, nous pouvons parler ici de sémiologie du stéréotype, ainsi que le propose Ruth Amossy.

Illustration 17 : la construction stéréotypique de la cause du climat par *Le Figaro*

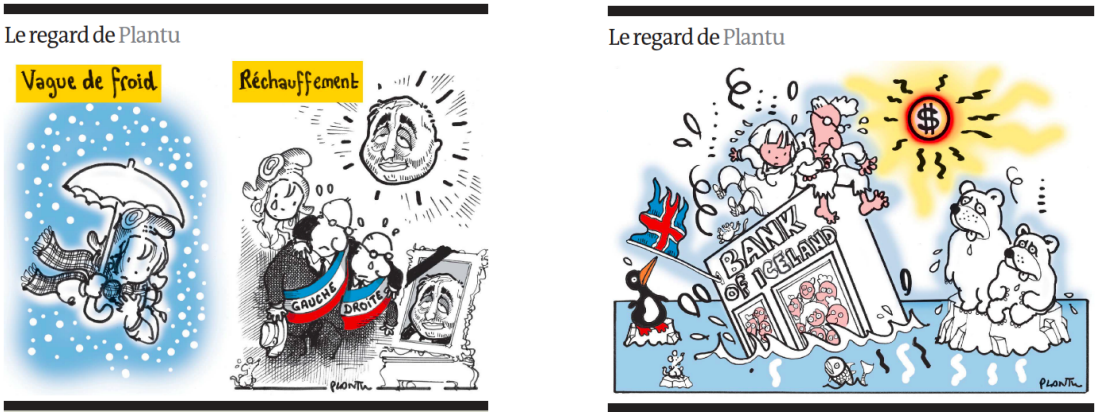


Remarquons que, en règle générale, les fumées qui sortent de ce genre de cheminée sont constituées de vapeur d'eau. Il s'agit certes d'un gaz à effet de serre, mais qui disparaît très rapidement dans l'atmosphère, à l'inverse du CO2 ou du CH4 par exemple.

Dans les dessins de presse, la cause du changement semble être du fait de la finance en règle générale. Cependant, la structure binaire des dessins de presse (deux plans ou deux scènes) indique que leur rôle est de mettre en relation deux situations qui ne devraient pas l'être, afin de voir les liens qui les unissent de façon sous-jacente. Ainsi, lorsque le monde de la finance est montré, il permet de mettre en abîme la situation climatique, mise en image par ses conséquences la plupart du temps, donnant à penser que de nombreux éléments qui n'ont rien à voir avec le climat peuvent être considérés comme des causes plausibles du changement climatique.

Le soleil, ainsi que l'élément feu en règle générale sont par exemple montrés comme cause potentielle d'un réchauffement, quoique ce dernier ne soit pas nécessairement négatif. Ces représentations interviennent toutes dans les dessins de presse du *Monde*.

Illustration 18 : l'élément feu dans les représentations visuelles du corpus



Cela pose une nouvelle ambiguïté quant aux causes connues et avérées du changement climatique en cours. En effet, dans les deux visuels proposés, le soleil est à l'origine du réchauffement. Mis pour la sphère financière dans un cas, donc de nature plutôt dysphorique, l'autre cas propose un réchauffement positif, une douce chaleur dans le froid hivernal avec le visage d'un homme politique. Si certains scientifiques[36] proposent d'expliquer le réchauffement actuel par les variations de l'activité du soleil, dégageant ainsi l'humanité de toute responsabilité, cette hypothèse fut rapidement démontée scientifiquement. Encore considérée comme une incertitude, elle apparaît dans les pages du rapport rendu par le Giec en 2007 comme un sujet à investiguer davantage.

[36] Il s'agit en l'occurrence des géophysiciens Vincent Courtillot et Jean-Louis Le Mouël, qui travaillent depuis de nombreuses années sur des sujets très éloignés de l'atmosphère.

Pour le moins, la conséquence relative à ce réchauffement est très clairement établie : il s'agit de la disparition du froid, dans un processus sur le long terme de fonte des neiges et des glaces. L'ambigüité de l'origine du réchauffement climatique persiste, sa conséquence principale est également constante : la disparition de la banquise et des ours polaires.

C. *Les conséquences du climat*

Parlant d'un point de vue uniquement scientifique, à l'inverse des causes, les conséquences liées au changement climatique semblent moins certaines. En effet, les climatologues ne peuvent prédire le futur, ils peuvent cependant proposer des scénarios de plus en plus précis en fonction des émissions de CO2 à venir. Sur ces modèles informatiques se fondent les rapports relatifs aux conséquences du changement climatique en cours. La seconde problématique inhérente aux conséquences relève de la temporalité de celles-ci. Les climatologues ne peuvent donner de date précise car le climat est un phénomène de longue ampleur. La temporalité est au climat, ce que la géographie est au battement d'aile du papillon qui déclenche un cyclone de l'autre côté de la planète. Ce que nous faisons maintenant aura des répercussions irréversibles dans des centaines d'années.

Il est intéressant de repérer que les conséquences du changement climatique sont le domaine dans lequel les scientifiques ont le plus d'incertitudes. « Mais, explique Dupuy, a-t-on conscience du fait que la moitié de cette incertitude est le résultat de l'incertitude sur le type d'action qui sera mené pour réduire l'émission de gaz à effet de serre ? » (Dupuy, 2005 : 11). Autrement dit, l'incertitude n'est pas seulement relative aux savoirs de connaissances mis au jour par les scientifiques, elle est également conditionnée par nos propres actions, tant sociales que politiques. Nous générons l'incertitude qui empêche les politiques de définir précisément les actions à mener. L'action réduit l'incertitude, l'inaction l'augmente.

Les conséquences présumées assumées par les scientifiques seraient d'ordre météorologique, mais également d'ordre social, car toutes sont liées : nous dépendons de notre lieu de vie. Le gonflement des océans ne toucherait pas que des pays insulaires par le risque de submersion, le phénomène engloutirait également de nombreuses villes côtières dans de nombreux pays tant développés qu'en voie de développement. La sécheresse aurait des répercussions terribles pour les pays touchés, certes, avec des guerres pour l'accès à l'eau. Elle aurait également des conséquences pour les pays non touchés, qui devraient accueillir ces « réfugiés climatiques ». Nous voyons que l'échelle des conséquences est relativement large, et peut inclure le naturel et le social. Elles peuvent être dramatiques, comme anecdotiques selon le point de vue adopté. Voyons maintenant la façon dont la presse décide de présenter ces conséquences.

Les conséquences du changement climatique sont apparemment peu développées dans la presse quotidienne. On retrouve cependant des données chiffrées dans les pages du *Figaro*, préoccupé par les conséquences financières du réchauffement climatique, sans pour autant expliquer ce qui est pris en compte dans les chiffres proposés. Ainsi le quotidien se rapprochant dans sa forme d'un journal économique se demande-t-il, et demande-t-il à ses lecteurs par la même occasion, <<combien va coûter le réchauffement climatique>>. Il ne précise cependant pas s'il s'agit du coût relatif à la mise en place de solutions dés maintenant, ou s'il s'agit du prix des conséquences, justement, du changement climatique. Les titres ont cette force qu'ils permettent de rester ambigus sans que cela ne se repère, même si un titre peut être concis sans pour autant être ambigu. Chaque lecteur peut ainsi investir de sa propre idéologie cette phrase <le coût du réchauffement climatique>.

Au-delà des données chiffrées, les conséquences concernent davantage la météo, stigmate principal par lequel on peut ressentir le changement en cours : <année chaude>, <sécheresse>, <perd ses glaciers>. Les conséquences actuelles, c'est-à-dire les stigmates déjà repérables, sont peu représentées, mais correspondent à des événements de nature dysphorique, sans surprise : <vague de froid>, <calamités>, <nouveau record> énoncé de façon ironique à propos des émissions de gaz carbonique. En d'autres termes, il semblerait que <<la météo s'affole>> au travers d'événements climatiques sans pour autant qu'ils soient extrêmes. Nulle part nous ne voyons apparaître l'argument utilisé par ailleurs du 2°C en tant que limite du réchauffement à ne pas franchir, alors que le corpus scientifique propose de développer l'ampleur de cet argument comme un choix politique, et non comme une recommandation émanant des scientifiques.

Ces observations conduisent ainsi à décréter <l'état d'urgence> de la situation climatique par *Libération*, mais d'une petite voix. Remarquons par ailleurs que *Le Monde* ne convoque pas la notion d'urgence, le journal utilise cependant des notions dysphoriques pour évoquer les conséquences climatiques : <danger>, <péril>, <crise>, etc.

Par ailleurs, les seules conséquences impactant directement les hommes sont de nature financière. Nous comprenons ainsi la réticence des hommes et des femmes à sortir de l'habitude confortable dans laquelle ils se sont construits un mode de vie de plus en plus agréable. Avec si peu de conséquences touchant directement les humains, la démultiplication des solutions semble disproportionnée. Les conséquences touchant plus durement l'humanité ne sont pas représentées dans le corpus.

Si les conséquences sont peu montrées dans les discours, elles semblent se concentrer dans les images, comme nous avons pu le montrer dans le chapitre précédent. Ainsi pouvons-nous affirmer que le changement climatique se montre au travers de ses conséquences d'une part, et

qu'il s'agit avant toute chose de la fonte des glaces d'autre part. Avec l'occurrence des <ONG climatiques> assumée par *Libération,* les conséquences impliquent nécessairement des entités à secourir, des victimes. C'est par ailleurs au travers de l'isotopie du sauvetage que cette conséquence apparaît. Les seules victimes montrées du point de vue discursif sont <les pays pauvres>, que la France est prête à aider dans la lutte, et la <planète, qu'il faut sauver>. La planète est considérée comme une entité à part entière. Elle est cependant passive, tant dans les approches discursives que dans les approches iconiques proposées, elle se laisse manipuler, la plupart du temps par les politiques qui se positionnent en héros dans le sauvetage de la planète (nous revenons sur cette rhétorique du héros dans la partie concernant le sommet de Copenhague). La question ne se pose pas de savoir si la planète a réellement besoin d'être secourue, car ainsi que l'explique le philosophe Hans Jonas dans l'ensemble de son œuvre, et plus particulièrement dans le livre intitulé *Une éthique pour la nature,* « il importe de savoir ce qu'il convient de maintenir pour nous et pour les générations futures : non pas la "Terre", mais les "possibilités de la vie humaine sur la planète" » (Jonas, 2000). Seul un dessin de presse propose ce point de vue présentant une planète Terre statique, grise et passive, à l'encontre de l'idée défendue par Lovelock d'une Planète formant certes un tout, mais un tout vivant et capable d'évoluer en fonction de ses besoins.

Les conséquences touchent davantage les éléments de la nature, omettant ainsi de faire un lien entre la dégradation de la nature et les différentes crises en cours, dont les dessins de presse, notamment, se font l'échos. Ces éléments iconiques du corpus montrent davantage les conséquences du changement climatique en mettant en scène la fonte de la banquise dans la plupart des occurrences, ainsi que les victimes animales du changement climatique : les ours polaires et les manchots. Notons que *Le Figaro* est le seul quotidien à montrer des photographies d'ours polaires quand *Le Monde* propose cette représentation dans les dessins de presse. L'ours polaire sur la banquise en train de fondre devient ainsi un emblème des conséquences du changement climatique, tendant également vers une vision stéréotypique, tout comme les cheminées d'usines fumantes deviennent des stéréotypes de la cause du réchauffement climatique. Ainsi, au-delà des considérations financières et religieuses, *Le Figaro* offre une vision stéréotypée du changement climatique en cela qu'il est le seul quotidien à proposer de façon convergente des images de cheminées et des images d'ours polaires en danger sur la banquise. Le troisième groupe d'images paru dans *Le Figaro* représente la solution à la problématique climatique : l'action politique, et surtout les hommes et femmes politiques en action.

Illustration 19 : la construction stéréotypique de la conséquence du climat par *Le Figaro*

Observant les images d'ours polaire, leur regard se tourne vers le coénonciateur, le lecteur ou le visualisateur de la page de journal, l'interpellant ainsi directement. Le fait de représenter les ours, victimes principales du réchauffement climatique, avec un regard subjectif renvoie aux images publicitaires relatives à des associations voulant aider les victimes en règle générale. En l'occurrence et à propos du climat, lors de sa campagne publicitaire datant de 2010, l'ONG Greenpeace préfère mettre en scène un enfant comme victime du réchauffement climatique plutôt qu'un ours polaire. De la même façon, il est mis en danger par l'eau liquide, et son regard est tourné vers le coénonciateur, afin de l'inciter à un passage à l'acte[37].

Illustration 20 : Campagne anglaise 2010 – Greenpeace

Poser l'ours polaire comme une victime du réchauffement climatique semble par ailleurs inadéquat. En effet, l'ours polaire ne disparaît pas, une mutation est apparemment en cours afin de permettre à l'espèce de résister aux changements de son environnement, au réchauffement. Les ours polaires s'accouplent maintenant avec des grizzlis qui ont étendu leur territoire du fait du recul de la limite arctique. Une nouvelle espèce voit le jour, à la jonction des grizzlis et des ours polaires : le pizzli, (polaire + grizzli) encore appelé de façon moins poétique pour un

[37] Pour une étude détaillée de la représentation des victimes dans les publicités associatives de la protection de l'enfance, cf. notre mémoire de master 1, *Dire et montrer la violence : Analyse sémiologique de publicités associatives contre les violences sur enfants : maltraitance et inceste*, Paris Descartes, 2006, 114 p.

néologisme, mot-valise permettant de nommer une espèce hybride naturelle, le grolar (grizzli + polar bear).

Illustration 21 : images de pizzlies ou de grolars (site internet National geographic)

Par ailleurs, *Le Figaro* offre à voir un visuel mettant en scène à la fois les causes et les conséquences du réchauffement en cours.

Illustration 22 : Photomontage sur la "Une" du *Figaro* le 1er jour du sommet.

L'intérêt de ce visuel est la forme que prend l'image représentant la cause de la transformation. La plus grande partie du visuel montre des représentations d'une nature magnifiée et belle. L'ours polaire n'est pas nécessairement en situation de danger, et un arc en ciel luit au dessus d'une forêt luxuriante. Si l'on comprend ce visuel au travers de la proposition narrative émanant du corpus de vulgarisation scientifique, nous pouvons dire que les deux images de nature constituent l'état initial de sérénité, avec une nature luxuriante et non polluée. L'élément qui fait sa place dans cette nature au travers d'une flèche montante est bien l'industrie, repoussant ainsi les éléments naturels vers les extérieurs du photomontage. Nous comprenons ce visuel comme le danger que représente l'industrie pour la nature, lors de la situation intermédiaire. *Le Figaro* présuppose par ce photomontage que le temps n'est pas compté. La nature luxuriante et rassurante n'est pas encore en danger puisqu'elle prend le plus grand espace dans le photomontage.

Les dessins de presse offrent la perspective de mettre en regard deux événements qui n'ont a priori aucun lien. Le climat est alors mis en perspective avec différents événements économiques et financiers. La crise financière internationale dans son ensemble est montrée, avec une critique

des bonus alloués par des banques sortant de la faillite à des banquiers spécialisés dans la bourse, avec la chute de la banque nationale islandaise. Des sujets plus sociaux et politiques sont également investis : la crise sociale des banlieues françaises, l'élection du représentant de l'Union Européenne, la mort de l'homme politique Philippe Seguin, les relations sino-françaises.

Lorsque le dessin de presse met en scène les conséquences stéréotypées du changement climatique, c'est-à-dire des ours polaires sur la banquise, la seconde partie du dessin offre à voir une vision de l'Islande. La valeur /froid/ va non seulement avec le climat, mais également avec le pays dont il est question. Jouant sur la notion de disparition sur les deux tableaux, le dessinateur propose de mettre en corrélation la disparition des /Mc Do/, dont les victimes du changement climatiques se préoccupent davantage que la disparition de leur habitat, puis la disparition de la banque nationale d'Islande. Dans les deux cas, les raisons de ces disparitions sont financières. Le soleil devient l'élément déclencheur du réchauffement, alors qu'il n'a que très peu à voir dans la réalité avec le changement climatique actuel.

Les autres dessins de presse jouent davantage sur la notion de pollution, mettant en images la cause stéréotypique du changement climatique réduite à de la fumée grise ou blanche selon le contexte. Que ce soit en Chine, à Copenhague ou à propos des banques, les hommes politiques sont montrés polluant. Ils deviennent ainsi avec les banquiers, sous la plume de Plantu, les premières causes de la cause stéréotypique du réchauffement climatique. Dans quasiment l'ensemble des cas, le climat est un prétexte pour dénoncer d'autres situations fondées sur la disparition ou la pollution.

Une occurrence propose non pas de lier mais d'opposer deux crises. Dans le dessin proposé dans l'édition du *Monde* du 8 décembre 2009, le climato-sceptique représenté est un scientifique. Il tente d'ouvrir les yeux du journaliste sur la situation absurde de la crise écologique, afin que l'homme politique s'en détourne pour s'occuper de la crise sociale en France. Le climato-sceptique permet de résoudre la crise sociale en mettant de côté la crise écologique que représente le changement climatique (cf. infra illustration 16, chapitre 7.III.B : 288).

Hervé Kempf, journaliste au *Monde* jusque septembre 2013, se propose dans de nombreux ouvrages de lier les crises de différentes natures. Il explique qu'« on ne peut comprendre la concomitance des crises écologique et sociale si on ne les analyse pas comme les deux facettes d'un même désastre » (Kempf, 2007 : 9). Sans aller aussi loin, nous retrouvons cette marque dans les "Unes" du *Monde* qui permettent d'exposer une forte diversification des points de vue tant pour les causes, que pour les conséquences et les solutions à adopter. Notons par ailleurs que dans l'ensemble des journaux, la focale est davantage réglée sur les solutions que sur les causes et les conséquences.

D. Les solutions envisagées dans les "Unes"

L'analyse du corpus dans sa globalité pointe de façon récurrente vers une solution par le conflit d'une part, et une vers une solution par l'écrit d'autre part.

Le conflit se lit et se voit. Une image du Figaro, ainsi que son titre, proposent des protagonistes se retrouvant face à face prêts au duel, illustrant ainsi la bataille pour le climat. Il s'agit par ailleurs pour les trois journaux d'une <lutte pour le climat>, et, en regard, d'une lutte <contre le réchauffement climatique>, permettant de charger positivement le <climat> et négativement <le réchauffement climatique>. Il semble que les personnes agissant dans ce conflit soient davantage de nature politique que de nature scientifique, ou même des représentants de la société civile. De fait, lorsque les scientifiques assument des discours relatifs au sauvetage, les politiques préfèrent un discours chargé de l'isotopie du conflit. Nous incluons dans la dénomination des représentants de la société civile les citoyens, mais également les ONG. Selon notre configuration de travail, l'industrie et la production sont exclues de la société civile, car nous considérons que les entreprises forment un contre-pouvoir à part entière, au même titre que les ONG et les citoyens représentés en partie par l'opinion publique.

Etant donné que les instances politiques sont positionnées comme des agents utilisant des notions relatives au combat, elles se trouvent dans l'agir, elles passent à l'acte, se considérant ainsi comme les sujets centraux de la problématique, celles par qui le problème sera résolu. Cela tend à les considérer comme les <<héros agissant>> et leur confère un <<pouvoir supplémentaire>> par rapport aux scientifiques ou aux représentants de la société civile.

L'action des politiques reste cependant de nature écrite. Une forte dichotomie du corpus conditionne la façon de montrer les personnages en action dans les photos de presse. *Le Figaro* montre systématiquement des hommes et des femmes politiques en intérieur, dans des salons ou des salles de conférence. Leur objectif est écrit, c'est-à-dire que le passage à l'acte dont ils se font les garants est un <accord>, un <texte commun>. C'est une action décisionnaire qui se traduit par un contrat signé, un consensus politique approuvé par tous les pays signataires, donc <non contraignant>, <insuffisant> ou <a minima>, renvoyant ainsi les politiques non pas au passage à l'acte à propos du climat, mais au sauvetage du sommet et donc à l'inertie en termes de climat. Ainsi, la lutte contre le réchauffement climatique que devaient mener les politiques selon les proclamations des journaux, se transforme en sauvetage du sommet. La solution politique principale, le sommet de Copenhague, devient par là même une conséquence car il faut le sauver.

C'est également dans ce sauvetage qu'un homme politique prend une place de héros dans les premières pages du *Figaro*. En effet, Nicolas Sarkozy est présenté comme le politique qui

impose, et qui passe à l'action. La "Une" du 18 décembre 2009 notamment indique clairement la position de pouvoir offerte à Sarkozy, imposant, voire exhortant les représentants politiques présents à travailler pour arriver à un accord. La parole de Sarkozy devient acte politique pour mener à l'action par l'écrit. Sarkozy est positionné en héros dans les pages du *Figaro,* non seulement dans les images, mais également dans le discours. Considérant uniquement les personnalités positionnées en tant qu'agent dans la structure syntaxique de la titraille, *Le Figaro* fait référence au Président français de façon beaucoup plus marquée que les autres quotidiens, multipliant ainsi la présence de Sarkozy en tant que <<héros agissant>> parmi d'autres politiques : <le président français>, <Obama et Sarkozy>, <Sarkozy et Fillon>, etc. Notons que la position du nom dépend de la relation de pouvoir entretenue entre Sarkozy et l'autre personnalité. Couplé avec Obama, Sarkozy est systématiquement positionné en seconde position ; avec Fillon, il arrive en tête, montrant par là que la nominalisation est un moyen de marquer la supériorité ou l'infériorité politique.

Illustration 23 : "Une" du Figaro le 18 décembre 2009

L'idée de duel est également présente dans une image montrée par *Libération.* Une femme est positionnée dans le rôle du coénonciateur, dos au lecteur et observant la banquise. Il s'agirait d'une citoyenne qui, de par sa tenue et sa position, se serait fait surprendre par la glaciation. Les positions des bras peuvent faire référence à des bras ballants : elle est impuissante face à l'ampleur du désastre. Dans une seconde mesure, les bras sont positionnés le long du corps en préparation au passage à l'acte : elle se prépare à dégainer, dans un duel comme au Far West. Non seulement il s'agit d'un combat, mais en plus d'un duel de l'humanité face à la nature. Sachant que le verbatim accompagnant l'image au niveau du titre est <climat d'urgence>, la notion /d'urgence/ fait davantage référence au sauvetage qu'au combat. Ainsi pouvons-nous poser l'hypothèse qu'elle se prépare non pas à affronter la nature, mais à l'aider pour la sauver (cf. infra, illustration 11, Chapitre 7.III.B : 283).

Au-delà du sauvetage et du conflit, des solutions originales sont proposées par l'entremise des hommes politiques dans les colonnes du *Figaro,* il s'agit de la religion. Egalement traversée

par le <<conflit>> lorsque Sarkozy et Lula partent en <croisade> pour défendre leur <bible climatique>, la religion est investie selon un rite chrétien : le carême posé comme antidote. Sans nommer directement l'élevage en tant que cause du changement climatique, *Le Figaro* préfère montrer le jeûne religieux catholique comme solution. La cause est sous-entendue, la solution est religieuse mais pas nouvelle. Il suffit de requalifier le jeûne de <climatique> et de <carbone> en mettant en avant certes le jeûne de viande, mais surtout la modération au niveau du <jeûne technologique>. Correspondant à la non utilisation des téléphones portables, télévisions, ordinateurs et i-pod, il en appelle davantage aux représentants de la société civile dans le passage à l'acte qu'aux hommes et femmes politiques.

La science offre peu de solutions au problème climatique dans les "Unes". Les <avis scientifiques> sont de toute évidence pris en considération au travers des travaux du Giec notamment. Le <SOS des climatologues> survenu en novembre permet de lancer le sommet de Copenhague selon une dynamique d'urgence. La seule solution concrète proposée par *Le Monde* d'un point de vue scientifique est la mise au point d'un <arbre artificiel> qui <capture le CO2>. Cet oxymore tant discursif qu'iconique pointe le remplacement de la nature par des objets technologiques capables de l'imiter. Ainsi, la solution proposée par les scientifiques met l'accent sur ce que François Flahault nomme le mythe Prométhéen.

Flahault propose une définition de l'homme moderne à l'image de Prométhée, ce titan grec qui permit à l'homme de se développer en lui apportant, notamment, le feu qu'il avait volé à Zeus. « Le Prométhée moderne est au contraire la figure de l'homme qui s'émancipe, rejette les liens qui l'assujettissent et repousse les limites que la nature lui impose » (Flahault, 2008 : 35). La question se pose de savoir si, à l'instar d'un arbre réel, cet arbre artificiel permet de produire l'oxygène que nous respirons. Car les arbres ne sont pas seulement utiles pour absorber le CO2, ils sont également essentiels pour produire l'oxygène dont tous les animaux ont besoin pour respirer, donc vivre, y compris les êtres humains.

Cependant pour l'homme prométhéen, l'image du titan « n'exprime pas seulement un désir d'émancipation, de grandeur et de puissance ; il constitue également un modèle, un stimulant et une justification » à toujours repousser les limites de la science et de la technologie, afin d'aller vers un mieux-être (Flahault, 2008 : 14). Car la science se constitue alors comme le moyen de faire reculer les limites de la nature, la finitude de l'homme au travers de sa mort notamment. La science est perçue comme un valeur de progrès, et doit servir le rationalisme caractérisé à l'heure actuelle par l'économie, qui a supplanté la théologie dans la pensée politique et dans la construction de nos sociétés politiques à l'heure actuelle. Ainsi en est-il pour la valeur de croissance, prépondérante dans la façon dont les classes politiques se proposent de gouverner les

nations. Nous suivons alors le vœux devenu célèbre de Descartes, à savoir « nous rendre comme maitres et possesseurs de la nature » (Descartes cité par Flahault, 2008 : 14) afin de répondre du mieux possible à cet impératif de croissance. Ce dynamisme prométhéen qui a permis aux techniques et aux sciences de se développer à une vitesse fulgurante, se heurte aujourd'hui aux limites de la planète, à la finitude de notre monde.

Au niveau national, la politique semble avoir un rôle à jouer en mettant en place le <grenelle de l'environnement> et le <débat énergétique> avec le parti des <verts mobilisés>, seul parti politique français cité sur la "Une" du *Monde*. L'aspect fiscal occupe une place importante au niveau national, avec des propositions de taxe carbone et d'impôts. Nous avons apprécié la diversité nominative concernant le carbone, parlant tantôt de <taxe>, tantôt de <contribution>.

Au niveau de la politique internationale, le <processus onusien> semble être la solution, du moins jusqu'au moment où le sommet passe au statut d'échec confirmé. Les protagonistes nommés sont la <France> par l'intermédiaire notamment de <Nicolas Sarkozy>, mais surtout les <Etats-Unis> et la <Chine>, qui forment un bloc contre la France, continuent de s'opposer. Sont également mentionnés le Brésil, l'Inde, les pays de l'OPEP, les <pays pauvres> du point de vue fiscal, mais non du point de vue climatique. Soulignons le fait que les pays insulaires, considérés comme les premières victimes du gonflement des océans, ne sont pas représentés sur les "Unes" des journaux analysés. *Le Monde* propose peu de solutions relatives à la politique internationale, mis à part <aider les pays pauvres>. Comme à son habitude, le quotidien préfère multiplier les types de solutions : les actions de la société civile prennent autant d'importance que les décisions politiques nationales, allant même jusqu'à parler de <<révolution écologique>>.

Illustration 24 : Les citoyens en images pendant et après la conférence.

Un jeune militant manifeste à Hongkong, le 12 décembre contre le réchauffement climatique. ANTHONY DICKSON / AFP

Démonstration de colère, samedi matin, devant les portes du centre de conférences de Copenhague. REUTERS

Les répercussions de la conférence de Copenhague ont cela de nouveau que les représentants de la société civile organisée sont largement mis en avant non seulement dans les discours de *Libération,* mais surtout dans les images de *Libération* et du *Monde*. Si *Le Figaro* ne montre aucune image de citoyens, les deux autres quotidiens investissent cet espace significatif afin de transformer l'acte de parole en action. A l'inverse du *Figaro*, *Le Monde* et *Libération* montrent des personnages situés en extérieur, habillés de vêtements chauds. Ils sont en train de manifester. Leur humeur semble évoluer selon l'avancement de la conférence des Parties. De bonne humeur

au début de la conférence, leur <démonstration de colère> ne fait aucun doute à la fin de la conférence pour *Le Monde*. A l'inverse, *Libération* montre une personne en train de rire après la fin de la conférence.

Il semble essentiel de formuler une remarque par rapport aux personnes montrées dans ce contexte de presse. Nous avons défini en amont le fait qu'un profane était considéré comme non militant et non professionnel. Cependant, dès lors que l'on décide de manifester pour une cause, on passe inexorablement dans la catégorie des militants en cela que l'on passe à l'acte. Car c'est bien la solution avancée par ces citoyens-militants : ils agissent sous forme de manifestation. Et ils demandent aux politiques de faire de même, mais non dans un acte discursif, ainsi que le prévoient les hommes et les femmes politiques. Lorsque *Le Monde* parle de <révolution écologique>, quand *Libération* exhorte de <changez tout !>, les actions qu'ils soutiennent ne sont pas des accords ou des projets de taxes. Ils sont cependant marqués par une dose d'optimisme, également présente au travers des axes sémiques investis tout au long du sommet. Cet optimisme marque avant tout les membres de la société civile, ainsi que l'isotopie du changement à l'image des deux verbatims cités : <révolution écologique> et <changez tout !>, mais également <faisons triompher l'optimisme>, <gagner>, ou la mention des <Français, des citoyens écolo-motivés>. Cette tendance euphorique est certes minoritaire, elle fait cependant écho au surnom donné à la quinzième Conférence des Parties : *Hopenhaguen*, mot-valise né de la jonction du nom de la ville avec le sème de l'espoir en anglais.

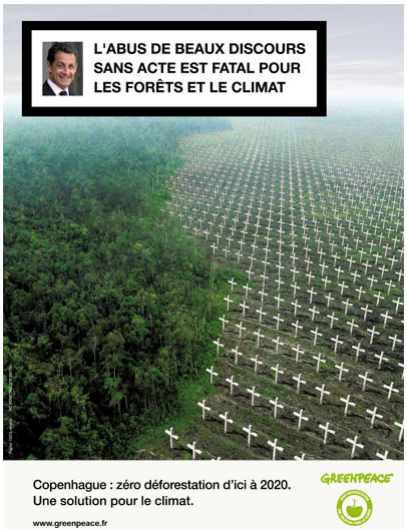
Illustration 25 : Publicité humanitaire pendant la conférence de Copenhague

Cette image tout à fait optimiste propose de <<montrer la voie aux dirigeants>>. Nous comprenons cela comme le mouvement militant qui donne la direction au mouvement politique, sans le remettre en cause.

La fin du sommet est moins positive. Dans ce contexte, la société civile constituée pour l'occasion de militants remet en question le processus politique à l'œuvre, processus fondé ainsi

que nous l'avons vu sur des actes écrits. Les <démonstrations de colère> font ainsi redondance avec cette publicité de Greenpeace, ONG connue pour ses attaques vers les instances politiques, jouant ainsi son rôle de contre-pouvoir.

Illustration 26 : Campagne française – Greenpeace 2010



La frontière entre les actions écrites et les « beaux discours » tels que cités par Greenpeace dans l'illustration 26 reste de l'ordre du subjectif, car l'écrit est le seul moyen d'action investi par les hommes et les femmes politiques pendant et après le sommet de Copenhague. La solution relative à la taxe carbone se fonde également sur des discours et des documents écrits, tout comme la mise en place du marché du CO2 se fonde sur l'abstraction des marchés financiers, mais cette fois dans une dimension internationale. La publicité humanitaire pose ainsi une forte différence entre deux formes d'actions, considérant les écrits et paroles non pas comme des actes en soi mais comme des subterfuges à l'action réelle, assumée par les ONG et les militants.

Greenpeace va même plus loin que la simple condamnation de la parole en tant qu'acte. L'ONG considère que les instances politiques sont nocives au réel passage à l'acte qui permettrait d'éviter la déforestation. En effet, le visuel reprend de façon intericonique l'encadré obligatoire sur un produit nocif pour la santé : le paquet de cigarettes, afin d'y apposer un portrait du président Français de l'époque, Nicolas Sarkozy. Cette publicité fait également écho à la culture américaine, relative, notamment à la mort. La partie droite de l'image rappelle un cimetière américain, et remet en question de façon moins marquée l'inaction des Etats-Unis face à la problématique climatique.

Ainsi qu'expliqué en amont, *Le Monde* propose des solutions diversifiées, incluant l'ensemble des protagonistes relatifs au climat. Remarquons que le corpus fait très peu mention de ces petits gestes éco-citoyens, pourtant cités à plusieurs reprises dans les discours profanes, ainsi que dans de nombreuses publicités, à l'image de la campagne assumée par EDF en 2006.

Illustration 27 : Publicité EDF datant de 2006

Le quotidien cite cependant une action relative à ces petits gestes éco-citoyens assumés par la société civile : les <journées sans viande>. Sans pour autant connaître l'entité à l'origine de l'organisation des « journées sans viande », nous gageons que la société civile représente l'instance sociale qui y participe activement, car ainsi que l'explique *Le Monde*, les Français sont <écolo-motivés>. Cette solution pose cependant problème à l'industrie de l'élevage de viande bovine, car il est clairement stipulé que <l'élevage est une des principales causes du réchauffement climatique>. De fait, les <professionnels ripostent>.

Le Monde aborde l'idée d'une régulation de la population mondiale, faisant ainsi redondance avec l'effet de sens relatif à la dichotomie <<solitude vs foule>> présente dans le corpus de vulgarisation scientifique. La surpopulation représente ainsi une des causes du changement climatique. La solution serait donc la régulation de la natalité afin d'alléger ce <poids de la natalité>, l'objectif final étant d'éviter cette multiplicité. Montrer les solutions permet d'énoncer en creux une des causes non exploitées dans le corpus médiatique : la surpopulation.

Le dernier élément exploité de façon iconique et discursive correspond davantage à un état d'esprit général qu'à une solution en tant que telle. Il s'agit de l'exploitation de l'image de la planète. Notre Terre est non seulement montrée au travers des photos et des dessins de presse, mais il est question de la sauver dans les discours de titraille assumés par *Le Monde.* Si le quotidien parle davantage de la planète, il ne la montre jamais, tandis que *Libération* et *Le Figaro* la mettent en scène.

II. Le sommet de Copenhague

Le sommet de Copenhague est devenu un incontournable entre 2009 et 2010. Aujourd'hui encore, on se réfère à ce sommet ou, par relation synonymique, à l'année 2009 comme un moment charnière dans l'Histoire du climat. C'est par ailleurs a posteriori qu'il nous est donné

de dire qu'il s'agit d'un moment charnière par rapport aux relations interdiscursives actuelles. Dans un entretien accordé à *France 24* le 2 septembre 2013, Rachendra Pachauri, président du Giec, explique que « la lutte contre le climat patine depuis 2009 », année de la conférence de Copenhague. Selon de nombreux protagonistes, la conférence de Copenhague est historique, en cela qu'elle marque le début des travaux de politique internationale dont l'objectif est de remplacer le protocole de Kyoto. Des travaux en cours[38] en sciences de l'information et de la communication et en analyse du discours proposent une représentation de la conférence de Copenhague en tant qu'événement construisant l'Histoire climatique. Il semblerait que l'événement /Copenhague/ devienne un mot-mémoire au sens donné par Moirand, auquel se réfèrent les journalistes tant français que brésiliens, pour appréhender les conférences suivantes en 2010, 2011 et 2012.

Nous avons vu que ce marronnier avait pris bien plus d'importance dans les médias que les conférences précédentes, et il semblerait que cette attention médiatique diminue les années suivantes. Si cette importance peut se comprendre par la proximité géographique du lieu de la conférence, cela n'explique cependant pas complètement son attrait médiatique. La compréhension médiatique du phénomène permet de dégager des pistes d'interprétations, que nous explorons selon deux axes antagonistes. Nous éclairons l'échec de la conférence au regard des protagonistes qui annoncent ou subissent cet échec. A l'inverse, l'optimiste constitue un élément moins prégnant, cependant présent dans le corpus. L'équilibre existant entre les éléments euphoriques et les éléments dysphoriques permet de poser l'hypothèse qu'il existe deux façons d'aborder la conférence. Les aspects euphoriques prennent corps au début de la conférence, tandis que les aspects dysphoriques interviennent avant la conférence et à la fin. La construction des protagonistes au sein du corpus marque l'un des aspects de la conférence. L'intérêt ne réside plus en la construction des relations de l'homme à la nature, comme pour le climat, mais dans la compréhension de la gestion de la conférence entre les différents protagonistes, soit les relations entre ces différents groupes à un moment charnière de l'Histoire du climat.

A. *Le positivisme à l'égard de la conférence*

Le positivisme auquel nous faisons allusion se construit non seulement par la classe politique, mais également par la relation entre la classe politique et le citoyen que le média presse montre.

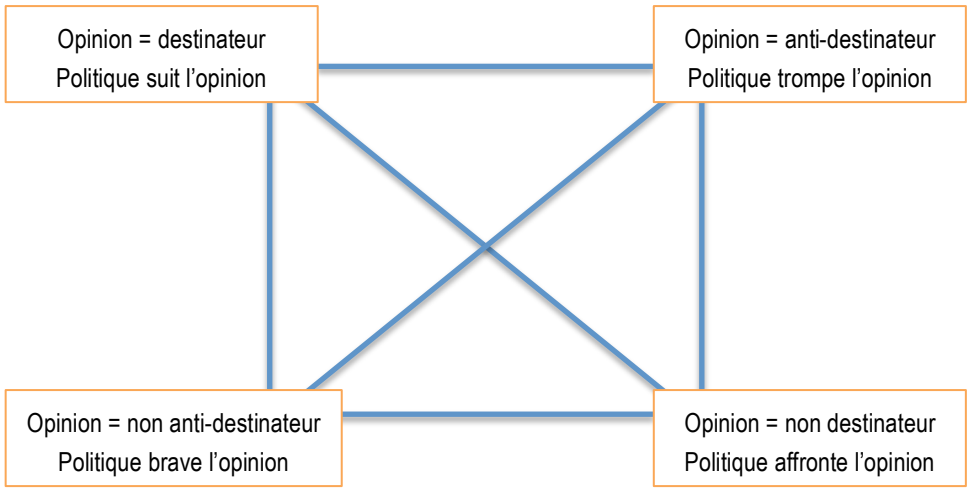
[38] Nous faisons ici référence au travail doctoral en cours d'Ana-Carolina Linz-Peliz en sciences de l'information et de la communication à l'Université Sorbonne – Paris IV, laboratoire GRIPIC.

Du point de vue politique, un avant-goût d'optimisme jaillit dès novembre 2009 : des <engagements chiffrés> sont pris par les pays considérés comme les plus pollueurs à l'époque (Chine et Etats-Unis), ainsi <prêts à polluer moins>. Les protagonistes positionnés comme les principaux actants de la situation voient d'un bon augure la problématique climatique, notamment grâce aux engagements écrits avant même le début de la conférence. Le politique entre ainsi tout naturellement dans son rôle de preneur de décisions, d'actant sujet.

Une connotation religieuse est également présente, considérée comme une solution pour la problématique climatique. <La croisade> ou encore <la bible climatique> laissent à penser que les personnes qui partent en croisade représentent les sauveurs potentiels du climat : Sarkozy et Lula se positionnent en tant que tels dans les pages du *Figaro* en amont du sommet. Les hommes et les femmes politiques semblent être positionnés dans le rôle du protagoniste capable d'agir. Les politiques doivent donc passer à l'action. La question se pose de savoir la forme que prend cette action politique : <accord>, <texte>, <taxe> au travers de lois, l'action politique est une réd-action, elle <<passe avant tout par l'écrit>>.

Dans son ouvrage *La société réfléchie*, Landowski propose de construire la relation de la classe politique avec l'opinion publique[39] au travers d'un carré sémiotique. Considérant ses différentes positions au sein du schéma actanciel, l'opinion publique est d'abord vue comme destinateur étant donné que, selon le corpus analysé par Landowski, elle occupe cette place de manière syntaxique, au même titre que dans notre corpus, la classe politique tient le rôle syntaxique et sémantique d'agent.

Figure 35 : Carré sémiotique des relations entre opinion publique et classe politique



[39] Dans la sous-partie dédiée à la polémique, nous proposons une définition aboutie de la notion d'opinion publique. Les propos rapportés ici concernent la représentation médiatique de l'opinion publique.

La première situation correspond au fait que la classe politique suive l'opinion publique, considérée en ce sens comme destinateur de la relation, c'est-à-dire que l'opinion publique dicte les actions à mener à la classe politique. Suivre l'opinion publique signifie pour la classe politique de « justifier l'opportunité des décisions politiques prises au jour le jour » (Landowski, 1989 : 39). L'auteur explique également que « la recherche du consensus social se substitue à toute autre procédure de motivation des choix » (Landowski, 1989 : 40), signifiant par là que la classe politique ne suit pas tant l'opinion, elle la précède dans les choix politiques, puis s'appuie dessus pour justifier ces choix.

Selon la configuration de notre corpus, les médias mettent en scène l'opinion publique afin qu'elle ne soit pas trompée par les actions de la classe politique. Cela correspond à l'idée que la classe politique brave l'opinion publique, la considérant dans ce nouveau contexte comme devant être éclairée. La classe politique, ainsi que les journalistes, se doivent donc de leur fournir les connaissances relatives à la décision politique en question. Faisant cela, plus qu'informer, ils forment l'opinion. Le coénonciateur qui observe la "Une" participe de cette institution qu'est l'opinion publique. Aux lecteurs des journaux, une nécessité de comprendre les enjeux relatifs à la conférence se fait sentir au travers de la titraille, il s'agit <d'enjeux décisifs>, des <clés> sont indispensables <pour comprendre le sommet>, clés que se propose de mettre à disposition du lecteur *Le Monde* avant les deux autres quotidiens. Dès l'origine, *Le Monde* propose une place au lecteur dans la construction de la problématique climatique, quand les deux autres titres de presse exposent les faits sans dimension de compréhension dans les titres. Cette dimension atténue du même coup l'aspect dramatique de la "Une" et offre à lire un aspect plutôt didactique, allant ainsi à l'encontre de notre hypothèse initiale de mise en drame de la "Une". Cet aspect didactique constitue cependant une périphérie dans le corpus, réservée au *Monde*.

L'opinion publique reste un objet construit afin de mettre en scène une forme de contre-pouvoir dans la relation entre la classe politique et le citoyen. Landowski montre que le citoyen peut être défini comme la nation au service de la quelle se met la classe politique, et l'opinion publique, entité plus triviale subordonnée à la nation. La nation française peut être mise en image au travers de nombreux symboles tels que la Marianne. L'opinion publique est une abstraction sur laquelle il est difficile de mettre un visage. Aussi, lorsque des photos de presse montrent des manifestants lors de la conférence de Copenhague, il ne peut s'agir de profanes selon notre propre définition en creux : ni militants, ni professionnels. Le fait de manifester indique très clairement un intérêt des citoyens pour le changement climatique. Il s'agit donc de personnes militantes qui ne représentent pas réellement l'opinion publique, censée représenter la norme. Ces manifestants permettent cependant de caractériser une sorte de contre-pouvoir similaire à

l'opinion publique. Contrairement à la constitution de cette dernière, les journalistes ne sont pas nécessaires à la construction du contre-pouvoir relatif au militantisme, qui manie également les armes médiatiques. Le militant se fait davantage connaître par des actions sur le terrain, afin de faire fléchir les classes politiques, que par ses actions médiatiques. Les actions sur le terrain sont cependant largement relayées dans les médias, concevant en partie la notoriété des associations et organisations non gouvernementales au nom desquelles les manifestants militent.

Nous considérons que la relation que la classe politique construit avec cette instance sociale au sein du corpus peut se comprendre en fonction des quatre relations proposées par Landowski : la classe politique suit, brave, trompe ou affronte la société civile représentée par des militants écologiques. Ainsi, lorsque la presse propose une vision héroïsée de la classe politique internationale et nationale, elle permet de construire une relation pacifique entre la classe politique et les militants. La classe politique suit ainsi le désir des militants. De ce fait, les manifestants apparaissent en souriant lors des premières photos de presse. La notion <Hopenhague> reflète cet état d'esprit extrêmement positif qui accompagne les manifestations au début de la conférence.

Dans le cadre de la presse, Landowski énonce que le journal se doit de se répéter selon deux modalités, inhérentes au récit dans un cas et au discours dans l'autre cas. La première modalité liée au récit représente l'épisodicité d'un événement. « Le récit journalistique valorise par principe l'irruption de l'inattendu, du singulier, de l'a-normal » (Landowski, 1989 : 159), permettant ainsi de montrer ce qu'il y a de neuf aujourd'hui, selon l'expression employée par l'auteur. A l'inverse, le récit journalistique se doit de ramener l'événement dans une sorte de structure épisodique, évoquant de fait l'avant et posant la question de l'après par rapport à l'événement en question. Il resitue l'événement dans une plus grande temporalité que la simple édition. La seconde modalité s'appuie sur le discours journalistique, donnant à l'événement en question la forme inhérente à chaque titre de presse. « Le journal dit aussi l'attendu, le banal, le trivial (…) il ouvre de plus en plus généreusement ses pages à *l'ici maintenant* » (Landowski, 1989 : 159). Il s'agit de la périodicité du discours journalistique. Landowski fait ici référence aux rubriques du type informations pratiques, petites annonces en tout genre, horoscope, météo, etc., tous les éléments que l'on s'attend à trouver dans un journal.

Reprenons cette perspective théorique pour notre propre analyse comparative entre le traitement médiatique du climat et le traitement médiatique de la conférence de Copenhague. La périodicité journalistique peut à notre sens être également comprise comme une forme admise par le lecteur du discours spécifique au *Monde* ou à *Libération*, une manière d'aborder les événements selon un style particulier, dans lequel le lecteur s'identifierait.

Le fait d'aborder le sujet climatique s'appuie donc sur des événements. Nous pouvons considérer qu'il s'agit davantage d'événements politiques lorsqu'ils apparaissent en "Une" dans la mesure où ces sujets y sont en règle générale mis en valeur. Dans des formes établies pour chaque titre de presse, l'événement dont parlent les quotidiens pendant novembre et décembre est avant tout /Copenhague/, selon une démarche narrative l'incluant dans une grande Histoire du climat. La conférence n'en serait donc qu'un épisode. Pouvons-nous considérer que lorsque la conférence est évoquée, la dramatisation à l'œuvre est du ressort unique de la construction de la "Une" ; ou s'agit-il d'un bruit communicationnel afin d'éviter de parler du climat en tant que tel ? Notre proposition est étayée par le fait que de nombreuses "Unes" n'abordent pas la question climatique, préférant parler de la conférence considérée davantage comme *l'ici maintenant* évoqué par Landowski. Une mise en abîme de l'objet *climat* n'est alors pas opérée dans ces éléments qui ne font pas partie de notre corpus, en cela qu'ils ne mentionnent jamais l'objet même de la conférence. Nous considérons qu'il s'agit d'un évitement de l'objet, hypothèse étayée par la nominalisation de la conférence.

Dans la titraille, la notion simple de /Copenhague/ apparaît dans les titres bi-segmentaux notamment. La première partie des titres bi-segmentaux est relativement stable entre début novembre et le 22 décembre, date de la fin de la conférence, partagée entre /climat/ pour onze occurrences, et /Copenhague/ pour cinq cas. Après la fin de la COP 15, les premières parties des titres bi-segmentaux se diversifient. /Copenhague/ disparaît au profit, dans une occurrence, /des leçons de Copenhague/, puis complètement jusqu'à la fin du corpus médiatique. La notion /Copenhague/ n'apparaît que dans une accroche sur les dix-sept répertoriées, elle-même ne porte pas de marque de dramatisation. En termes de neutralisation, nous listons différentes formes synonymiques, chargées ni dysphoriquement, ni euphoriquement : /le sommet sur le climat/, /la conférence du climat/, /la conférence de Copenhague/, parfois même /la réunion/, notion dépréciative sans être réellement dysphorique.

Les médias participent également de ce positivisme caractérisant le début de la conférence. *Le Monde* propose ainsi de faire <triompher l'optimisme>. L'appel commun partagé par cinquante-six journaux, dont *Libération* et *Le Monde,* fait davantage référence à une cohésion positive qu'à un front commun.

B. L'échec de Copenhague

Le verdict est sans appel : la conférence de Copenhague fut un échec à de nombreux égards.

L'origine du sommet est marquée par une forte dramatisation avec un investissement important de l'isotopie du sauvetage : <cri d'alarme>, <SOS>, <lancent un appel>. Liée à

l'urgence, cette isotopie est assumée par les instances scientifiques, sortant alors de leur rôle de neutralité pour prendre parti et marquer fortement l'avant-conférence. Le sommet est une organisation politique, présidée par l'ONU. Les appels d'urgence lancés par les scientifiques le sont en direction des hommes et des femmes politiques prenant part à la quinzième conférence des parties, et concernent le climat selon différents cadres disciplinaires. Des économistes, mais également des démographes, et bien sûr des climatologues prennent la parole afin de faire réagir les instances politiques, souhaitant par là même se positionner en tant que destinateurs de cette situation. Leur objectif est de donner les clés, les connaissances à la classe politique afin que cette dernière puisse agir en conséquence. Le rapport de force s'inverse donc par rapport à la relation avec l'opinion publique. Les scientifiques prennent le rôle d'experts qui conseillent les politiques dans leur mode d'action. C'est par ailleurs le rôle attribué au Giec.

Avant le sommet de Copenhague, des verbatims font également référence à l'échec : <les difficultés s'accumulent>, <mauvais départ> ou encore <à l'origine du sommet, les courriels piratés>. La prophétisation de l'échec se fait sentir dans les discours médiatiques, montrant alors que la parole scientifique n'est pas entendue en tant que destinateur. Les scientifiques et les médias, en tentant d'alerter les classes politiques à propos de la menace climatique, jouent le jeu du messager de mauvais augure. Hans Jonas propose cette définition de ce messager : « La prophétie de malheur est faite pour éviter qu'elle ne se réalise ; et se gausser ultérieurement d'éventuels sonneurs d'alarmes en leur rappelant que le pire ne s'est pas réalisé serait le comble de l'injustice ; il se peut que leur impair soir leur mérite » (Jonas, 2000 [1998] : 233). Ainsi le messager devient-il de fait détesté de par la mauvaise nouvelle qu'il porte, quand bien même ce dernier n'en porte aucune responsabilité ; ou méprisé en cela qu'il devient un Cassandre s'il est pris au sérieux. En effet, sa prédiction ne se réalise donc pas. C'est par ailleurs l'objectif premier de son message : être pris au sérieux afin que les classes politiques et sociales prennent en compte son message et passent à l'action. Si ce passage à l'acte a réellement lieu, alors la prophétie n'adviendra pas.

Aussi n'est-il pas surprenant de rencontrer au sein des titres et des chapeaux présents en "Une" du vocabulaire et des mots-événements relatifs au guerrier, tels que <riposte>, <bataille>, <lutte>, <pied de guerre>, ou encore <accord>. Cette forme du discours polémique présente de façon majoritaire dans cinq "Une" met en scène des protagonistes politiques au sein de la négociation, dont une relation de confrontation. Par exemple, les titres et l'image mis en scène dans la "Une" du Figaro datant du jeudi 26 novembre 2009, alors que la négociation climatique n'a pas encore commencé, révèlent cet aspect de guerre et de négociation (cf. annexes, Tome 2, élément F-09-11-26, chapitre 3.I.B : 71).

La présence d'un rapport de force présuppose un vainqueur et un vaincu. De fait, l'une des parties en présence essuiera un échec. Les rapports de force entre les protagonistes de nature politique, ainsi que leurs alliances, évoluent dans le temps. Avant le sommet, la France et le Brésil semblent soudés et déterminés à faire accepter leur « bible climatique » au camp adversaire, constitué alors de la Chine et des Etats-Unis. Ces derniers vont dans le sens d'une relative paix en « prenant des engagements chiffrés », se faisant ainsi accepter à la table des négociations. Au cours de la conférence, les tensions et alliances évoluent. *Le Monde* daté du 13-14 décembre 2009 titre sa "Une" ainsi : « La Chine et les Etats-Unis s'affrontent à Copenhague ». La France semble de plus en plus isolée et agit seule, en la personne de Sarkozy, se trouvant également « face à face » avec Obama. Le président français tente un « forcing » pour « sauver le sommet » quelques heures avant sa fin, obligeant « les chefs d'états à travailler toute la nuit » afin d'arriver à un accord. La fin du sommet est également marquée par la chute de l'Europe : « l'Europe qui pleure, l'OPEP qui rit », montrant ainsi que les pays polluants et producteurs de pétrole ressortent vainqueurs de la négociation. Cependant, seule l'Europe apparaît comme perdante, la Chine, les Etats-Unis et le Brésil ne semblent ni vainqueurs ni vaincus, ou alors s'effacent devant le triomphe des pays exportateurs de pétrole, cachant ainsi leur demi-victoire.

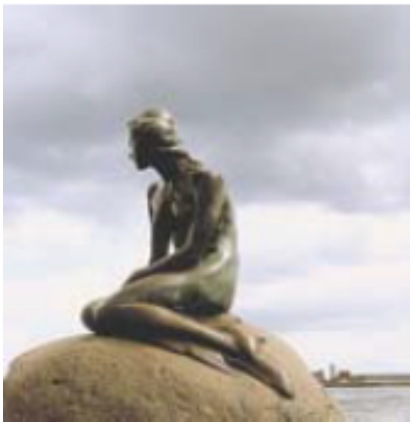
Alors que les discours médiatiques donnent les pays de l'OPEP vainqueurs, les photos de presse montrent des militants en colère. Ces images ne s'adressent plus à l'opinion publique, mais à la classe politique, afin de montrer des citoyens et l'opinion publique n'acceptant pas la situation à la fin de la conférence. En effet, il semble que la classe politique internationale ait trompé les manifestants. Les médias rappellent aux politiques leur devoir de suivre cette sacro-sainte opinion publique. Car, ainsi que l'explique Landowski, « c'est seulement dans la mesure où l'on présuppose que "l'opinion est reine" que la nécessité de la fourvoyer peut logiquement s'imposer à l'anti-sujet » (Landowski, 1989 : 50). En parlant d'échec politique et en montrant la colère citoyenne, *Le Monde* propose de mettre en scène la situation d'affrontement entre la classe politique et l'opinion publique. A partir du 18 décembre 2009, soit quelques jours avant la fin du sommet, le rapport à la conférence change pour devenir extrêmement négatif : /fiasco/, /pagaille/ et autre /échec/ font leur retour dans le corpus.

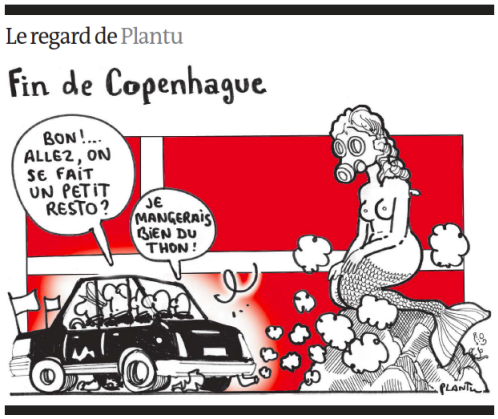
Une spécificité du *Figaro* repose sur son positivisme climatique. Lorsque, dans la même journée, *Le Monde* parle d'un « échec », et *Libération* de « douleur », *Le Figaro* titre « Accord à minima », donnant ainsi l'impression de minimiser l'échec, et n'assumant pas le terme « insuffisant », que le journaliste met entre guillemets afin de poser une distance énonciative importante. Nous avons vu que ce positivisme apparaissait sur d'autres "Unes" du *Figaro* le 27

novembre « Climat : après l'Amérique, la Chine prend des engagements chiffrés », et le 8 décembre « Les Etats-Unis reconnaissent enfin les méfaits des gaz à effet de serre ». *Le Figaro* préfère mettre en avant les aspects positifs des négociations, plutôt que l'échec. A l'inverse du Figaro, le Monde et Libération semblent employer un vocabulaire spécifiquement dysphorique : « limites, fiasco, déception », et bien sûr « échec ».

L'échec apparaît bien comme relatif à Copenhague. *Le Figaro* propose un visuel illustrant la ville de Copenhague avant le sommet. *Le Monde* reprend cet emblème dans un dessin de presse afin d'en faire émerger l'échec, que la société civile, en la personne de la petite sirène subit.

Illustration 28 : Mise en regard de deux représentations de la petit Sirène de Copenhague





Cette mise en perspective propose une vision de la petite sirène selon un avant et un après-conférence de Copenhague. Dans les deux cas, la petite sirène est tournée vers le même côté, et dans les deux cas, le visage n'est pas visible. Cependant, le deuxième cas semble plus signifiant concernant la situation d'échec relative à la conférence. Dans ce dessin de presse, nous considérons que la petite sirène ne représente pas la ville de Copenhague, ni les Pays-Bas. Le drapeau dans le fond se charge de cette représentation. De quoi la petite sirène est-elle l'image ? Nous considérons que la femme-poisson vaut à la fois pour les humains et pour la nature, proposant ainsi une vision enfin unifiée de ces deux instances. Il s'agit d'une victime directe de la classe politique ; le discours mis dans la bouche d'un des hommes politiques : « je mangerais bien du thon », fait de toute évidence référence à la sirène devenue laide à cause du masque à gaz notamment. Il semble également signifiant que l'homme politique qui prend la parole se trouve assis dans la voiture, élément polluant et enfumant la petite sirène.

La politique est ainsi montrée comme une nouvelle cause de pollution, n'étant pas passée à l'acte. De même que son appétit peut être considéré comme une cause de la surpêche, qui vide les océans. Cela peut également peut être une seconde interprétation de l'asphyxie de la petite sirène.

Ce dessin de presse, ainsi que celui datant du 20 décembre et du 23 décembre, mettent en scène l'idée de l'aveuglement de la classe politique face à la problématique climatique. Cet aveuglement fait également écho à l'élément du corpus de vulgarisation scientifique C2-5 (cf. Annexes : 5). L'aveuglement politique est autant décrié par les climato-sceptiques que par les médias et les scientifiques convaincus de la réalité du réchauffement climatique. La classe politique est ainsi érigée comme fautive de l'échec de la conférence, la nature et la société civile en sont les premières victimes, preuve en est la posture de la petite sirène, mais également la colère des manifestants, de même que les représentations des ours polaires dans les dessins de presse et sur les photos de presse.

Il semblerait que la présence appuyée de l'euphorie au début du sommet ait accentué la dimension d'échec à sa fin. Car si les politiques nuancent leurs propos concernant l'échec, les médias parlent d'une même voix avec la colère des manifestants, et scandent ainsi la notion d'échec relative à la négociation politique. Nous considérons que la présence accrue de la société civile dans la presse a permis d'une part d'attirer l'attention des citoyens, faisant ainsi peser plus lourd le poids de l'opinion publique, et d'autre part a accentué le sentiment d'échec. La question se pose de savoir ce que l'histoire décidera de conserver comme image citoyenne de cette conférence : l'optimisme ou la colère ?

III. La polémique climatique à la française

Plus qu'un dialogue, le Giec permet une réelle cohésion de l'ensemble des disciplines et sciences qui travaillent sur l'objet climat, ainsi que le décloisonnement des ces disciplines, pour une meilleure compréhension des enjeux de chacune d'entre elles, sachant que l'objectif final leur est commun : le consensus scientifique, pour aboutir à un consensus politique et un consensus social. Landowski montre que le consensus social reste un élément primordial pour l'action politique, en cela que ce consensus reflète le désir de l'opinion publique. Pourtant, la controverse reste représentée dans les rapports du Giec, ainsi que l'explique Amy Dahan (2006). Nous souhaitons maintenant comprendre dans quelle mesure la controverse, ainsi que la polémique, conditionnent le débat autour du changement climatique dans la presse, mais également dans les discours assumés par des scientifiques parties prenantes.

Avant de plonger dans les rouages de la construction des discours climato-sceptiques lors du et après le sommet, nous proposons une mise au point terminologique afin de définir avec précision les notions de controverse, déjà utile en sociologie de la traduction notamment, et de polémique, représentante d'un genre discursif à part entière. Nous nous attachons par la suite à repérer et comprendre les traces de ces situations conflictuelles dans nos corpus, proposant une

comparaison avec la façon dont les scientifiques s'imaginent la controverse et la polémique, toutes deux liées au climat.

A. *Controverse ou polémique ? Définitions*

« Discussion argumentée et suivie sur une question, une opinion », voici la façon dont le *Nouveau Petit Robert* datant de 2005 présente la *controverse* (REY, 2005 : 533), et d'ajouter concernant les collocations usuelles dans la définition dictionnairique, que la controverse est à l'origine scientifique. Il s'agirait d'une discussion permettant de résoudre un point conflictuel d'une théorie scientifique, l'objectif étant de prendre une décision, de construire communément un savoir fondé sur des arguments et vérifié par des preuves, une connaissance, ou un savoir fondé sur des croyances. La controverse met en scène trois protagonistes : deux avocats et un juge. Nous comprenons la controverse comme inhérente à la construction des connaissances scientifiques. Ainsi que le propose Dominique Pestre, la controverse reste le « lot commun de la fabrication des savoirs, en tant qu'elle est structurante parce qu'au cœur des pratiques ordinaires et nécessaires de la science » (Pestre, 2007 : 30). En d'autres termes, la controverse est constitutive d'une science légitime. Elle doit donc avoir une place dans le discours scientifique. Le juge est là pour prendre la décision finale. De ce fait, ses connaissances et/ou son statut social doivent être égaux ou supérieurs aux controversistes : il fonde ainsi une relation de pouvoir ascendante sur les débatteurs, qui lui confèrent l'autorité de trancher le débat.

Qu'advient-il de la controverse lorsqu'elle sort du domaine scientifique ? Sa définition en est-elle modifiée par ses nouveaux usages ? Nous nous intéressons pour cela à l'analyse des controverses que le sociologue Bruno Latour (1989) met en mots, et que Callon, Lascoumes et Barthe développent (2001). Latour cherche à comprendre « comment des pratiques de laboratoire en viennent à devenir des vérités socialement acceptées, comment elles en viennent à faire advenir un nouveau monde puis à peser sur lui et le transformer » (Pestre, 2007 : 41). Cette conception latourienne de l'analyse des controverses permet de montrer que les controverses scientifiques sont parties prenantes dans la société, qu'elles la transforment et sont transformées en retour par les acteurs de cette société. La controverse est ici comprise comme transversale : elle prend corps dans la sphère scientifique, mais voyage dans d'autres sphères, politiques, médiatiques, de l'espace public, etc. Si sa nature évolue, son appellation reste inchangée et en fait pour les sociologues de la traduction un hyperonyme du conflit verbal.

Ainsi que l'explique Cyril Lemieux, une controverse « renvoie à des situations où un différend entre deux partis est mis en scène devant un public, tiers dès lors placé en position de juge » (Lemieux, 2007 : 195). Tout comme dans sa définition dictionnairique, la controverse revêt une caractéristique dite triadique : les deux groupes d'adversaires, et un tiers à la fois

public et juge, même lorsqu'elle sort du contexte scientifique. Il existe donc une place de juge à pourvoir lorsque la controverse devient publique. Dans cette perspective sociologique, le tiers est constitué soit de pairs, en l'occurrence des scientifiques, soit d'une instance politique, soit de profanes, par l'entremise des médias grand public. Dans ce dernier cas, il semble que les médias d'information généraliste répondent le mieux aux demandes de publicisation de la controverse : « le développement des moyens de communication […] permet aux membres de ces différentes sphères […] de solliciter des appuis parmi les profanes (via les journaux, la radio, la télévision) » (Lemieux, 2007 : 199). Dans ce contexte sociologique, la controverse acquiert des nouvelles « mises en scène » pour reprendre les termes de Lemieux, selon son déplacement dans différentes sphères sociales. Elle perdra certains arguments, en développera de nouveaux en fonction du public-juge. Il semble que si le juge est politique, les arguments mis en avant porteront davantage sur cet aspect de la question. Sans remettre en question l'aspect constructif de la controverse, les sociologues de la traduction considèrent de la même façon un juge pair, et un juge issu du domaine politique, médiatique ou encore public.

Selon l'économiste Olivier Godard, la controverse climatique datant des années 2000 correspond à cette description : « des controverses hybrides ou transversales qui ne se déroulent ni sur le seul terrain social, ni sur le seul terrain scientifique » (Godard, 2012 : 117). Cette remarque pose cependant le problème d'une démarcation, inexistante à notre sens, entre le social et le scientifique. Nous comprenons que selon lui, la controverse est avant tout scientifique, et nous entendons la controverse également ainsi. Mais du même coup, elle est tout aussi sociale, puisque la science, au travers de ses discours, s'imprègne et est imprégnée du social. La démarcation ne se fait pas à ce niveau selon nous. Godard comprend la controverse comme une transgression du domaine scientifique, pour aller vers une forme de médiatisation ou de publicisation. Sa transformation s'opère, toujours selon Godard, sur la figure « du soupçon et de la dénonciation d'une manipulation des énoncés scientifiques par une coalition d'intérêts sociaux » (Godard, 2012 : 117), isotopie qui constitue apparemment un trait spécifique de la polémique, non de la controverse, comme nous allons le voir. Cette définition tranche radicalement avec l'idée d'une controverse constructive et positive, développée dans le domaine scientifique. Cette vue négative de la controverse n'est pas sans rappeler les travaux effectués sur les polémiques par Kerbrat-Orecchioni notamment.

En 1980, Kerbrat-Orecchioni énonce que « la relation sémantique n'est pas très claire entre "polémique" et "controverse" ». En effet, les deux termes peuvent être considérés comme des génériques, ou hyperonymes, tous deux liés à la dispute théologique, en ce sens que « la réflexion théologique constitue la grande affaire de l'époque » pré-moderne. La nuance

qu'apporte Kerbrat-Orecchioni sur la différenciation de ces deux termes serait le fait que la controverse constitue un « débat réglé, donc serein » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 16), répondant ainsi à des normes instituées, une forme de contrat tacite entre les trois protagonistes. Allant plus avant dans la définition proposée par Kerbrat-Orecchioni, nous voyons que ces similitudes entre polémique et controverse ne tiennent plus : une grande différence marque selon nous les deux termes.

Selon son étymologie grecque *polemos*, la polémique serait considérée comme une guerre verbale. Cette étymologie de la polémique indique la destruction, la décrédibilisation de l'autre au travers des mots sur un terrain public. La destruction est certes virtuelle, néanmoins efficace. « Une polémique est une guerre métaphorique, une *guerre de plume* » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 4), une guerre démocratique en somme, où l'on ne tue que littéralement. L'aspect mis en avant par la définition serait celui de la destruction plutôt que la construction, inhérente à la controverse. De par son aspect dialogique, la polémique circule dans le social, car elle répond forcément à un autre texte, dans le réseau intertextuel médiatique. Afin d'y répondre, le locuteur doit reprendre le discours de l'autre, et souvent le déformer à son avantage. Maingueneau parle « d'un interdiscours dans un contexte d'interincompréhension » (Maingueneau, 1983 : 23). Les discours respectifs sont interprétés au cours de l'interaction verbale ou écrite, et adaptés en fonction des besoins des interlocuteurs. Cette forme de circulation des propos polémiques est génératrice de transformations importantes, voire d'oublis volontaires, l'objectif étant de falsifier la parole de l'autre, afin de la disqualifier. La polémique s'amplifie ou s'étend en fonction des passions qu'elle soulève chez les deux groupes d'énonciateurs qui défendent chacun leur camp. « Le discours polémique peut être défini comme l'affrontement de thèses personnelles à l'intérieur d'un ensemble idéologique commun » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 19). Car il faut tout de même se mettre d'accord, accepter le terrain de la polémique, le choix des armes et des règles. Il arrive cependant que "l'adversaire" se trouve acculé à la riposte, et pris dans l'engrenage polémique, sans pour autant l'avoir réellement choisi. Toujours, le juge semble absent de cette guerre verbale. L'objectif de la polémique n'est pas une prise de décision pour enrichir le champ dans lequel elle prend corps.

La deuxième différence à retenir entre polémique et controverse serait la place médiatique de la polémique, même lorsqu'il s'agit de questions scientifiques. La polémique n'accepte pas la même temporalité que le discours scientifique, dans lequel se situerait la controverse. Lorsqu'elle est orchestrée par des pairs, la controverse traverse des médias très spécialisés et consultés uniquement par des scientifiques. Étant donné l'objectif scientifique de bâtir des consensus, la partie controversée existante est souvent effacée des yeux du grand public, afin de

parvenir à ce consensus politique et social. Ainsi, les connaissances scientifiques sont-elles posées comme des vérités inébranlables aux yeux des politiques et de l'opinion publique. Les polémiques qui s'intéressent à des questions scientifiques le font sur des terrains médiatiques. La polémique en tant que discours se retrouve donc essentiellement sur le terrain des discours de médias de masse, le web en tête en cela qu'il autorise davantage l'expression personnelle et individuée.

La polémique serait marquée par deux isotopies contradictoires : la maitrise, la manipulation, la ruse d'un côté, et la spontanéité, l'engagement passionnel de l'autre côté. Nous quittons dès lors la raison dont sont empreints les discours scientifiques pour plonger dans les discours passionnels. La passion peut-elle se cacher derrière des marqueurs de discours scientifiques ? En ressortent inexorablement des procédés discursifs relatifs au champ sémantique guerrier de la polémique que sont l'agressivité, la véhémence, les insultes, etc. Cette agressivité va de paire avec une attaque vers la personne plutôt qu'à l'encontre des arguments. Le discours polémique attaque une cible, souvent personnalisée au travers d'une personne nommée ou d'un groupe. En cela, la polémique définit un camp adverse. Elle est considérée comme dialogique, car comprenant deux camps qui se répondent par textes interposés. Le polémiste vise un individu en tant qu'il est censé représenter une position discursive, double-activité de disqualification sur la personne, et sur le positionnement discursif.

Une autre différence notable entre controverse et polémique est la nature des acteurs. Concernant la controverse, ils font tous partie intégrante de la discipline scientifique dans laquelle se déroule la controverse. Dans ce contexte, le rôle des avocats est bien de convaincre le dernier. Une controverse est un système triadique : deux partis s'affrontent et le débat est jugé, ainsi qu'expliqué antérieurement. La question se pose de savoir à qui s'adressent les discours polémiques, et qui se positionne en tant que juge. Kerbrat-Orecchioni aborde très peu la notion de récepteur, sauf lorsqu'il s'agit d'un des deux adversaires du discours polémique. L'aspect triadique de la controverse a-t-il cependant disparu ? Nous ne le croyons pas : « Ainsi que le discours didactique est destiné à apporter au récepteur une information qu'il ignore, le discours polémique tend à lui faire rejeter une information qu'il admet ou pourrait admettre » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 10-11). Cette constatation permet de poser deux remarques. Tout d'abord, selon ces propos, la polémique devient l'antonyme du consensus, censé trouver un terrain d'entente commun. Rappelons que le consensus se définit comme un accord proche de l'unanimité, c'est-à-dire un accord dans lequel résident encore certaines incertitudes n'affaiblissant en rien le consensus en question. La polémique consiste en une mise en spectacle,

et une amplification des désaccords. Ensuite, l'absence de juge déclaré laisse une place béante lors de la relation discursive polémique, place comblée par des profanes.

Etudiant les discours polémiques journalistiques, Yanoshevsky énonce clairement le rôle du tiers lors des polémiques, tiers souvent représenté par le peuple, « l'agora ». « L'échange entre les interlocuteurs est toujours destiné à un tiers » (Yanoshevsky, 2003 : 5), constitué soit de journalistes, soit d'auditeurs, lecteurs, téléspectateurs, ayant une caractéristique commune : être profane dans le domaine scientifique dans lequel se déroule la polémique. Ni les journalistes ni l'opinion publique ne sont à même de juger ou d'arbitrer une controverse, ils embrassent cependant cette responsabilité dans un contexte polémique. Yanoshevsky va même jusqu'à comparer la polémique à une forme théâtrale, dans laquelle « leur discours n'est pas uniquement destiné aux interlocuteurs immédiats, mais également aux « overhearers » (destinataires indirects) » (Yanoshevsky, 2003 : 5). La raison pour laquelle l'énonciateur s'adresse également au tiers serait la manipulation de ce dernier : « la polémique sert à manipuler un tiers contre la personne attaquée, ou à constituer une propagande pour le point de vue du locuteur » (Yanoshevsky, 2003 : 5). Nous retrouvons à ce propos la proposition de Landowski concernant l'objectif d'informer les citoyens afin de former l'opinion publique, dans une relation de manipulation ou de tromperie entre la classe politique et l'opinion publique. Notons que dans le contexte médiatique, la relation de manipulation peut également opérer par l'entremise des médias, constitués en tant que détenteur de savoirs, prodiguant des savoirs de croyance, davantage que des savoirs de connaissances auprès de l'audience ou du lectorat.

Le journaliste se pose ainsi en tant qu'arbitre départageant le temps de parole lors d'un débat médiatisé, dans une dimension trilogique au milieu des deux débatteurs et prend une part active au débat, en tant que médiateur (dans le premier sens du terme), et parfois en tant que parti-pris pour Yanoshevsky. Selon la linguiste, le journaliste peut assumer plusieurs rôles au sein de la polémique, en fonction d'un continuum, une gradation de son implication dans le débat. Selon cette échelle définitionnelle, nous positionnons le journaliste dans un rôle d'arbitre qui outrepasse parfois ses fonctions lorsqu'il prend parti, non dans un rôle de juge qui détermine la fin des débats.

L'investissement du rôle de juge par l'opinion publique pourrait être le point de départ d'un développement extra-médiatique qui ne rendrait pas compte des discours polémiques, mais seulement des idées d'un des deux camps défendu par l'opinion publique, au travers de la propagande, ou de la rumeur. Selon Philippe Braud, l'opinion publique apparaît comme un phénomène collectif et dynamique, elle est la « représentation socialement construite (par la presse, les sondages, les notables) de ce qu'est censé penser l'ensemble de la population »

(Braud, 1998 : 5). En tant que nouvel acteur construit, l'opinion publique nait des sondages, analysés et commentés par un petit nombre de personnes, notamment les politiques et la presse. Pour Gabriel Tarde, cette presse est considérée comme l'acteur majeur par qui la structuration de l'opinion publique est rendu possible « en imposant aux discours (…) la plupart de leurs sujets quotidiens » (Tarde, 1901). En cela, l'opinion publique nivèle les pensées, ne faisant ressortir que les opinions majoritaires : l'opinion publique est normative. Ainsi que l'explique Elisabeth Noëlle-Neumann (Noëlle-Neumann, 1974), les mass-médias ne reflètent pas la totalité des opinions présentes dans le public, mais seulement les opinions majoritaires et légitimes. Les journalistes sont censés représenter ce citoyen, lui donner un espace de parole que le citoyen n'aurait pas sans leur présence. Leur position ambivalente de porte-parole de l'opinion publique et de faiseur d'opinion permet au public journalistique de construire un nouvel acteur politique et social, bien que fictif (selon Bourdieu), servant de contre-pouvoir, qui participe au contrôle des dirigeants. Parlant au nom d'un acteur inexistant, ils peuvent ainsi influencer les classes politiques dirigeantes. Les journalistes mettent en scène l'événement relaté au travers, notamment, de l'opinion publique. Pour cette raison, contrôler les messages diffusés dans les médias reste capital pour tout polémiste : il participe au contre-pouvoir. Son propre point de vue dans la presse sera ensuite relayé grâce à différents canaux tels que les blogs, forums et autres médias individuels.

Ces deux groupes, journalistes comme opinion publique, n'ayant pas les connaissances pour départager les débatteurs, s'en remettent aux modes de légitimation et aux croyances, pour devenir les porte-paroles d'un parti, faire la propagande en quelques sortes de celui qu'ils considèrent comme vainqueur de la polémique. Car en tant que guerre, l'issu de la polémique n'est pas neutre : elle connaît un vainqueur que l'opinion publique va croire, et un vaincu, qu'elle ne va pas croire. Ainsi, le rôle du juge n'est-il pas de départager, ni même d'arbitrer, mais de croire en la véracité d'une information et de la diffuser le plus largement possible. Le polémiste confère ainsi aux profanes-juges un pouvoir qu'ils n'exerceront jamais puisqu'ils ne sont pas à même de juger ; il ne leur en laisse de toute façon pas l'opportunité, sauf sur des blogs et forums, car l'objectif est la destruction, non la résolution de problématiques.

Ainsi, les scientifiques acceptent-ils ce changement de « terrain, d'armes et de règles » vers les médias, ainsi que de « juge » vers les profanes lorsqu'ils répondent par média interposé. La controverse devient donc médiatique. C'est par ailleurs pour cette distinction médiatique que les linguistes s'intéressent au discours polémique, de la même manière qu'ils peuvent s'intéresser au discours poétique. Ainsi en est-il de Kerbrat-Orecchioni, mais également de Maingueneau, Chetouani ou encore de Declerq et Yanoshevsky. Le point de vue linguistique tend vers une

séparation de *controverse* et de *polémique*, positionnant la première au sein des discours scientifiques, et la seconde dans les discours relevant des médias de masse à vocation informationnelle. Lorsque Juliette Rennes s'intéresse à la *controverse*, c'est dans son acception sociologique, parlant des controverses au regard de la politique, qui, elles, traversent les différentes sphères discursives (Rennes, 2007).

Pour revenir à la définition d'une polémique médiatique, la question se pose de connaître la raison de ce transfert de juge. Cela signifierait qu'une des parties refuse de se soumettre à l'examen scientifique, et préfère faire diverger le débat d'idées vers une argumentation fondée sur un autre socle que les idées. De toute façon, « il importe peu de savoir qui a raison » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 32), l'objectif reste l'effet de séduction et non la vérité.

B. Le point de vue des scientifiques travaillant sur le climat

Dans les années 90, les scientifiques annonçaient qu'il n'y avait pas de controverses telles que présentées dans les médias à propos du changement climatique, sous-entendant cette différenciation importante entre controverse et polémique. Leurs opposants se sont emparés de cet énoncé pour expliquer que, justement, s'il n'y avait pas de controverse visible par le grand public, c'était dû à l'hégémonie de l'institution qui s'attachait à aplanir, par le biais de l'édition de rapports d'expertise, les voix discordantes, parlant du Giec, bien entendu. La transition sémantique entre *controverse* et *polémique* s'opérait déjà à l'époque. Cette première remarque pose ainsi le décor médiatique ambigu qui entoure la notion de controverse dès les années 90. Voyons la façon dont les scientifiques parlent des controverses, qu'elles soient médiatiques ou strictement scientifiques, à l'heure actuelle.

Afin de comprendre la façon dont les scientifiques parlent des débats, scientifiques comme médiatiques, nous nous intéressons à leurs discours, lors d'entretiens semi-dirigés d'une heure à propos des controverses en règle générale, effectués en 2010, suite à la vague médiatique climato-sceptique. Nous incluons également dans cette analyse un texte de dix-huit pages, chapitre de livre traitant spécifiquement de la controverse climatique et assumé par une des personnes interrogée en 2010 (Zaccai, 2012 : 39-57). Les six scientifiques avec lesquels nous nous sommes entretenue font partie du domaine scientifique climatologique, sauf une d'entre eux qui s'inscrit en Histoire des sciences et qui s'intéresse depuis de nombreuses années au recours aux modélisations informatiques dans la progression de la science.

Nous remarquons une dissension entre chacun des acteurs interrogés pour l'utilisation du terme *controverse*. Si certains osent parler de *controverses scientifiques*, d'autres évitent soigneusement ce terme, préférant parler de *débat*, notion qui par ailleurs remporte tous les

suffrages car il s'agit de l'occurrence la plus récurrente dans le corpus ainsi constitué. Cependant, elle est quasi-systématiquement suivie par l'adjectif *scientifique*, qui permet de qualifier le débat. Il en va de même pour le terme *controverse*. Lorsqu'elle est nommée, la controverse est qualifiée la plupart du temps de *scientifique*. Cela permet d'avancer que les chercheur.e.s locuteur.e.s considèrent que, à l'instar du débat, la controverse peut être de différentes natures. Ils posent ainsi les deux occurrences en relation de quasi-synonymie, puisque utilisées de façon similaire sur l'axe syntagmatique. Le *débat* intervient de façon plus récurrente que la *controverse* en cela que certains scientifiques se refusent de parler de controverse. Cet évitement du terme en fait un mot-tabou, voire un mot à ne plus associer au vocabulaire scientifique mais plutôt au vocabulaire médiatique, lui préférant son quasi-synonyme *débat*, pour moitié d'entre les scientifiques interrogés. Une chercheure utilise l'euphémisme *petits problèmes* pour en parler.

A la suite de l'occurrence *débat*, et qui apparaît plus encore que le terme *controverse*, la notion *d'incertitude* caractérise les situations de désaccord scientifique. Il s'agirait d'un terme technique, quantifiable, si l'on en croit sa présence dans l'ensemble du corpus d'une part, et dans les titres, sous-titres et intertitres de nombreux ouvrages traitant de façon scientifique la question climatique. Nous n'en citerons ici que trois exemples, chacun représentatifs d'une certaine période de la recherche relative au climat. Ainsi, dans l'ouvrage intitulé *La Terre outragée : Les experts sont formels*, dirigé par Jacques Theys et Bernard Kalaora aux éditions Autrement en 1992, une sous-partie est-elle nommée ainsi : « 2. Incertitudes et controverses », rendant distinctes, mais cependant liées, les significations de chacun des termes. En 2008, Denis Lamarre dirige un ouvrage *Climat et risques, changements d'approches* aux éditions Lavoisier, avec pour troisième partie « Perspectives. Incertitudes, adaptations », et pour sixième chapitre « Incertitude, climat et droit français ». Enfin, dans le livre dirigé par Edwin Zaccai et publié en 2012 aux éditions Presses de Sciences Po, le troisième chapitre est nommé : « Comment le GIEC gère-t-il les incertitudes scientifiques ? ». Se pourrait-il que la notion *d'incertitude scientifique* remplace celle de *débat scientifique* ou de *controverse scientifique* dans les discours scientifiques ? Nous pensons que l'incertitude est une constituante du débat scientifique. Le débat doit s'appuyer sur une ou plusieurs incertitudes, en cela qu'elles représentent des problèmes à résoudre. Elles ouvrent également la voie et donnent la direction de nouvelles recherches. Les incertitudes sont inhérentes au débat, qui est inhérent aux avancées scientifiques et à la recherche en général. Elles sont les plus petites poupées russes.

Pour aborder la controverse, les chercheur.e.rs locuteur.e.s ont largement recours à une nominalisation, préférant utiliser des structures similaires telles que la *divergence*, le *point de*

blocage, *d'accroche*, la *discussion*, *l'échange*, la *question ouverte* ou encore le *défi*. Force est de constater que le débat scientifique apparaît de façon positive, ainsi que l'attestent des termes comme *question ouverte*, *défi* ou *discussion*. Il n'est jamais question de confrontation ou d'attaque. Au contraire, prévalent la discussion et l'échange, pour trouver un terrain d'entente. Certes, il est souvent question *d'erreurs*, qualifiées de *stupides*, mais l'objectif du débat scientifique est bien d'effacer ces erreurs.

Si les questions restent ouvertes, l'erreur n'a pas encore été résolue, et le débat continue dans le temps. Un chercheur explique que « au bout de je ne sais plus combien d'années, on s'est rendu compte d'une erreur de calcul. La controverse scientifique, essentiellement, c'est ça. (…) Ça prend un an, deux ans, trois ans, on les décortique, si l'affirmation A et l'affirmation B ne sont pas compatibles, il y en a une des deux qui est fausse » (Annexes : 53). La controverse scientifique s'étale dans le temps, elle est cependant restreinte dans l'espace. Nombre d'entre eux parlent d'espaces d'échanges, de discussions internes, mais également d'isolement du débat scientifique « dans un espace qui n'est pas celui des médias ». « Une controverse scientifique reste dans une communauté. C'est pas des vraies controverses scientifiques », « sinon, ces trucs de deux minutes où on fait une espèce de mascarade un peu de ce qu'est le débat scientifique, ça va pas » (Annexes : 53). A l'instar des propos de ces scientifiques, lorsqu'une question, si ouverte soit-elle, sort du domaine scientifique, elle passe dans les médias, elle se transforme et se dénature, elle n'est plus scientifique. Il y aurait cependant des discussions intra-disciplinaires qui ont déjà un espace, et des discussions transdisciplinaires pour lesquelles il faudrait créer un espace. Ces deux formes de débat restent cependant dans le champ scientifique, même si, ainsi que nous l'avons vu auparavant, la compréhension entre sciences n'est pas toujours chose aisée.

Pour les chercheur(e)rs qui assument les discours analysés, le *débat scientifique*, synonyme de *controverse scientifique*, mais également *d'échange*, de *discussion*, permet plusieurs choses : réduire les *incertitudes*, reconnaître les *erreurs*, répondre aux *questions ouvertes*, résoudre les *points de blocage*, les *points d'accroche* et les *divergences*, et relever des *défis*. Si les scientifiques cherchent à exprimer leurs *désaccords*, c'est au travers de *discussions permanentes*, sur une longue période, mais dans un espace restreint, l'espace d'échanges scientifiques, en aucun cas celui médiatique. Les objectifs du débat scientifique semblent louables et positifs. Notons également que le discours de l'ensemble des scientifiques est unanime concernant le débat scientifique, l'utilisation du terme *controverse* mis à part. C'est en effet un domaine que tous connaissent bien, pour le pratiquer au quotidien : « C'est pour ça qu'on dit qu'on est un peu des sceptiques professionnels » (Annexes : 53).

Mentionner la polémique s'avère pour les scientifiques beaucoup plus complexe et délicat. L'élément saillant et récurrent dans l'ensemble des discours émanant des scientifiques lorsqu'il s'agit de polémique se trouve être la dysphorie omniprésente. A tous les niveaux de la langue, on retrouve des éléments négatifs qui jalonnent le discours : verbes dysphoriques *dénigrer, décrédibiliser, refuser, dévaloriser, s'engueuler, nous opposer*, nominalisation de la situation de polémique *attaques, provocation, dégâts, crispation, déficit, incompréhension*, la qualification des notions plus neutres que sont le *débat*, et du même coup, la *controverse* : *polémique, superficiel, aveugle, faux, fausses, destructeur, préfabriqué*, et, tout simplement, les éléments de négation : *aucun capacité à l'analyse, ils n'y comprennent rien, encore moins, créer la polémique là où il n'y a pas de raison d'en avoir, réelle méconnaissance*. Si les scientifiques interrogés n'arrivent pas à se mettre d'accord sur des normes discursives communes pour parler d'une situation polémique, tous la voient comme quelque chose d'extrêmement négatif. Du même coup, leur propension à expliquer clairement cette situation est mise à rude épreuve, car au fur et à mesure qu'ils parlent des discours polémiques, les scientifiques tentent également de les comprendre. Ainsi, les structures phrastiques sont-elles plus complexes, et portent-elles, non pas directement sur le débat médiatique, mais sur les acteurs et les objectifs de ces derniers.

A l'instar des discours sur le débat scientifique, les termes *débat* et *controverse* sont accompagné du qualificatif *médiatique*. La *controverse* est d'abord *médiatisée*, accompagnée d'un participe passé, qui dénote une évolution : elle est, dans le corpus analysé, en cours de passer du domaine scientifique au domaine médiatique. Le participe passé est très rapidement remplacé par l'adjectif *médiatique*, qui achève la transformation de la *controverse*. Le *débat* est quant à lui accompagné de l'adjectif *médiatique*, mais il est également utilisé sous sa forme verbal : *débattre*, avec une spatialisation liée aux médias : *dans les journaux, au journal de 20h, à la télévision, les micros ouverts*. Une chercheure explique par ailleurs que la controverse « a explosé à l'extérieur, dans les médias » (Annexes : 29). Cette idée de modification de la spatialisation est également récurrente dans le corpus, bien qu'exprimée de façon différente : *déporter la controverse sur une scène qui n'est pas strictement scientifique, c'est parti dans les médias, la controverse évolue, ça circule, il l'a écrit, il l'a fait circulé, on a le droit de discuter ces vérités, mais à un moment, ce n'est plus de la science*. Cela pose le problème de l'ouverture des discours scientifiques. Nous avons pu apprécié la définition temporelle d'une « question ouverte » pour les scientifiques. Il semblerait que lorsque l'ouverture est évoquée parlant des climato-sceptiques et des médias, il s'agirait non pas d'une ouverture temporelle, mais d'une ouverture liée à la spatialisation, qui légitimerait la prise de parole des climato-sceptiques ne faisant pas partie de la discipline scientifique relative aux sciences du climat.

Dans sa forme verbale, le syntagme *débattre* lié aux médias est utilisé sans sa préposition *de*, introduisant le sujet du débat. La forme intransitive du verbe permet de montrer que la résolution du problème n'est pas importante, seul le fait que le débat existe et prenne forme dans les médias compte. Peu importe le sujet, du moment qu'il y a débat dans les journaux.

Parlant des acteurs du débat médiatique, les scientifiques en évoquent trois types : les climatosceptiques, les journalistes et le grand public, et tentent de comprendre les motivations des deux premiers groupes. Selon les climatologues, les climatosceptiques ont pour objectif de *frapper les esprits, dire du mal des climatologues, dresser la population contre nous*. Ils qualifient ces climatosceptiques de gens qui ont *un niveau qui ne permet pas le débat, avant de débattre, il faudrait leur faire des cours, Allègre n'y connaît rien aux modèles (...) Rittaud n'y connaît rien aux modèles, il a pas compris ce qu'on faisait, il y a une réelle méconnaissance de ce qu'est notre science, un déficit d'informations précises*. La dimension d'incompréhension, de méconnaissance semble être inhérente aux climatosceptiques, qui préfèrent *affirmer des opinions*, utiliser des *arguments faux*. Cette ignorance du sujet s'accompagne d'arguments visant les scientifiques, les personnes, et non plus le fond du problème : *mener une campagne de dénigrement, c'est destructeur pour nous, il traite les scientifiques de mafieux, de gens ivres de pouvoir et d'argent, ça devient passionnel, on persiste, on s'entête (...) on ne peut plus en démordre, ils sont très agressifs, un dénigrement très fort sur l'intégrité des scientifiques*. Ces deux traits de méconnaissance et d'irrationalité caractérisent ce groupe climatosceptique français. Cependant, quand on aborde les personnalités, les disparités sont grandes entre chacune des personnes qui composent ce premier groupe hétérogène. La diversité des postures climatosceptiques, cette complexité du groupe en fait une force qui permet de démultiplier les voix qui s'élèvent contre le consensus affiché par les sciences du climat. Cette complexité de la structure du groupe climatosceptique se traduit dans les discours des scientifiques par une incompréhension des différentes motivations qui les animent : *le goût du spectacle, le goût du sang, là, je dois être honnête, je ne comprends pas*.

L'aspect passionnel et irrationnel caractérise également le deuxième groupe d'acteurs, à savoir certains médias, et certains journalistes. Seulement, tous les scientifiques ne considèrent pas les médias comme co-responsables de la situation de polémique, il s'agit d'une minorité, qui accuse malgré tout ces médias de *créer la polémique là où il n'y a aucune raison d'en avoir*, ajoutant *qu'il suffit qu'un journaliste dise ce qu'il veut à un moment donné pour que toute la confiance soit ruinée*, et parlant de *l'irrationalité de l'information*. Un des chercheurs interrogés, lui-même confronté à la polémique, considère les médias comme responsables de la situation car *les journaux tiennent tellement à leurs débats*. Il ne positionne pas les journalistes comme des

arbitres du débat, mais bien comme des attiseurs de querelles, *qui perd, qui gagne, qui se dispute*, et les accuse *d'une volonté de s'en tenir aux postures, comme si le fond ne comptait pas, que seul comptait le jeu d'acteurs* et déplorant *une certaine superficialité du travail journalistique*. Certains déplorent également une forme de cristallisation de la parole climato-sceptique par les médias : *une fois qu'on est passé dans la presse, on peut plus en démordre*.

Dans tous les cas et pour tous les esprits interrogés, le destinataire final de ces polémiques reste bien le grand public, *pris à témoin, qui comprend encore moins*, car l'objectif est de *dresser la population contre nous* pensent les scientifiques interrogés. Leur est fourni par les climatosceptiques toute une panoplie d'outils scientifiques *préfabriqués*, ainsi est-il question de doute *préfabriqué*, doute sur la crédibilité des scientifiques, *des gens doutaient, s'interrogeaient sur la rigueur scientifique* afin de *mener une campagne de dénigrement* à l'endroit des scientifiques. Ces scientifiques considèrent qu'internet et que les sites climatosceptiques ont joué le rôle de pourvoyeur d'outils scientifiques auprès du grand public, outils notamment liés au doute, indispensable à la démarche scientifique. Car ainsi que l'explique ce chercheur : *à un moment, pour être crédible, il faudrait presque dire qu'on doute*, *si on émet des doutes, on a plus de chances d'être crus*. Le doute, inhérent à la pratique scientifique, est ainsi utilisé contre cette pratique pour la remettre en cause. Nous avons ici affaire à du prêt à penser, prêt à douter, et du prêt à débattre, servi au grand public, car *les climatosceptiques ne font qu'affirmer ce que beaucoup veulent entendre*. Dans cette situation polémique, le grand public posé en position de juge est dépossédé de son pouvoir de trancher le débat, de par sa méconnaissance de l'objet d'une part, et par rapport au fait qu'il n'existe pas, dans le débat médiatique, d'espace ni de temps qui permette de trancher le débat et prendre une décision. L'objectif n'est pas la prise de décision, mais la prise de position du juge grand public, qui la véhiculera ensuite.

L'ensemble des scientifiques interrogés considère prendre part aux polémiques, parfois à leur insu. Les éléments relatifs au discours polémique se trouvent présents dans leurs discours : l'aspect belliqueux, dont l'objectif n'est pas de résoudre un problème, mais bien d'alimenter une querelle, les caractéristiques passionnelles du discours, additionnées à la mise en circulation d'outils scientifiques dévoyés, préfabriqués, l'attaque des personnes plutôt que des idées, la prise à partie du grand public positionné en juge. Mais rappelons que la polémique passe par la manipulation de ces destinataires finaux, enclins à croire plutôt qu'à comprendre : la masse, ou l'opinion publique. Notre objectif est de comprendre ce qui circule dans les médias et comment ça circule.

C. *Les polémiques climatiques dans la presse*

Si le discours polémique est une caractéristique marquée des textes traitant des questions socio-scientifiques, l'événement climatique que nous analysons est de nature politique, il s'agit de négociations qui appellent, tout comme le discours polémique, l'isotopie de la guerre.

Le Monde est l'unique journal à mettre en scène une controverse scientifique, selon la définition défendue précédemment. En effet, à la date du 21 octobre 2009, la "Une" pose la question du ralentissement du réchauffement : *Climat : le réchauffement marque-t-il une pause ?,* et d'expliquer que le sommet de Copenhague « se déroulera alors que des climatologues, en affinant leurs analyses remettent certaines affirmations en question. Certes, le climat continue de se réchauffer, contrairement à ce qu'affirme une rumeur insistante sur Internet. Néanmoins, certains climatologues […] jugent tout à fait possible que les températures diminuent pendant une dizaine, voire une vingtaine d'années ». En exposant le travail des scientifiques avec la prise en compte des incertitudes, et en utilisant un forme syntaxique interrogative dès le titre, *Le Monde* prend le risque de décrédibiliser les travaux scientifiques menés, et, selon les propos du journaliste, « rendre [ainsi] plus difficile l'engagement des politiques sur le sujet », en mettant potentiellement en danger le consensus politique.

Là encore, le projet didactique prend le pas sur la dramatisation. Le quotidien préfère l'information scientifique, mais ménage l'effet d'annonce en instillant de la confusion et du doute au sein du titre qui propose à lire l'inverse de la catastrophe prophétisée : le ralentissement, voire l'arrêt du réchauffement climatique. Le doute devient dès lors un levier pour marquer de façon dramatique le corpus. Et de fait, *Le Monde* se joue des climato-sceptiques en leur offrant un espace dans les "Unes" car, ainsi que l'explique un des climatologues entretenus, les climato-sceptiques permettent au sujet climat d'être présent en dehors des événements médiatiques. Non seulement le scepticisme est présent pendant le sommet, mais également après le sommet. D'un point de vue quantitatif, il offre un espace médiatique au sujet climat entre janvier et mars 2010, égrenant ainsi au fil des "Unes" analysées les problématiques inhérentes à la polémique climatique. Nous abordons la valeur polémique des discours climatique en fonction de ces deux temps : pendant le sommet, et après le sommet.

Le Monde semble être le journal quotidien privilégié pour aborder les sciences climatiques. En effet, le journal est le seul à mettre une controverse scientifique en "Une", il est également le seul à positionner des scientifiques au sein de polémiques, et enfin, il est le seul à mettre en scène des recherches scientifiques de différents ordres : des observations sur la fonte des glaciers de l'Himalaya pour la "Une" du 26 novembre 2009, des clés et discours de vulgarisation pour l'édition du 6-7 décembre, et une découverte scientifique afin de pallier le réchauffement le 26

décembre. La science est omniprésente dans les "Unes" du *Monde*, et sous des formes variées. Dans ce contexte, elle semble s'inclure dans la vie politique française.

L'isotopie de la guerre et du conflit en général est plus liée à la négociation politique qu'à une polémique climatique, comme nous l'avons observé à propos du sommet de Copenhague. La forme du discours polémique en présence dans le corpus relève davantage du complot : *fantasme, dévoiler, théories du complot, rumeurs farfelues,* et bien sur *climategate*. Notons que cette forme de polémique n'est pas surreprésentée dans le corpus analysé, puisqu'il s'agit de cinq "Unes" du *Monde* qui, pour quatre d'entre elles, mettent en scène des scientifiques confrontés aux fameux *sceptiques,* encore appelés *climato-sceptiques.* Nous trouvons par exemple sur la "Une" du *Monde* du 24 novembre : *Climat : réplique aux sceptiques,* et dans le corps du texte « le physicien suisse Thomas Stocker s'en prend au regain d'activité des "climato-sceptiques" », sans que nous en sachions plus sur ces derniers protagonistes. Dans *Le Monde* du 2 décembre, les politiques sont confrontés à la blogosphère : *Copenhague et les complots de la blogosphère*, le chapeau explique ensuite : « Fantasmes. Les scientifiques auraient-ils menti sur le réchauffement ? ». L'ensemble de ces discours polémiques sont assumés par *Le Monde*, seul journal à oser aborder le thème du *climategate* et les personnages *climato-sceptiques*. Les deux autres quotidiens en parlent, sans pour autant nommer directement les climato-sceptiques ou le climategate.

Aucune personnalité n'est explicitement citée dans le premier volet de la polémique climatique. Les climato-sceptiques représentent une nébuleuse insaisissable : ils piratent des emails, sont présents dans la <blogosphère>. A l'image de <<hackers>>, ils sont difficilement identifiables et travaillent dans l'ombre. C'est par ailleurs leur force ; on ne sait pas exactement qui est l'ennemi dans la première partie du corpus. Notons qu'il est davantage question des climato-sceptiques que de leurs adversaires dans ce premier volet.

A ce stade temporel du corpus, la polémique touche davantage les politiques. En effet, l'objectif des climato-sceptiques est similaire à l'objectif des scientifiques climatologues : influencer les décisions politiques. C'est à propos des négociations que « les climato-sceptiques s'invitent à Copenhague » (Annexes : 100). De nouveau, Copenhague est confronté au « complots de la blogosphère » (Annexes : 96). Le temps et le lieu de la conférence sont donc propices à la construction d'un polémique liée au politique. L'enjeu de la conférence est la continuation du protocole de Kyoto, que les plus grands pollueurs de la planète n'avaient pas ratifié : Etats-Unis, Australie, Canada. Sur le mode du mensonge et du doute, les protagonistes s'affrontent. Les seules personnalités politiques à se référer explicitement à ce courant sont les négociateurs représentant l'Arabie Saoudite, pays faisant partie de l'Organisation des Pays

Exportateurs de Pétrole, l'OPEP. Rappelons que cette organisation est présentée comme la gagnante incontestée du sommet. Par continuation, nous pouvons dire que la nébuleuse climato-sceptique, quoique dans l'ombre, a remporté une victoire en creux avec l'accord à minima, insuffisant, signé au terme des négociations.

Au deuxième temps de la polémique climatique, les protagonistes pris à partie sont connus et cités en tant que groupe : il s'agit <des experts>, et non des scientifiques, experts du <Giec>, de <l'ONU>, ou du <changement climatique>. Ils sont qualifiés soit en fonction de leur appartenance, soit selon l'objet de recherche qu'ils investissent, en partant du principe que ces experts sont effectivement des scientifiques, mais cela n'est stipulé nulle part. L'objet de la polémique repose sur <une erreur>, à l'inverse de la première vague qui abordait la notion de <rumeur> davantage liée au complot.

Le Figaro parle cependant d'<incroyable erreur>, remettant alors en question le fait qu'il s'agisse réellement d'une erreur, involontaire. Le terme <incroyable> fait basculer les connaissances du climat dans le mode de la croyance, et *Le Figaro* ne croit apparemment pas en la possibilité d'une erreur involontaire.

Le même quotidien montre que les experts sont contestés par rapport à <la rigueur des prévisions>, mais ne parle pas de l'origine de la contestation. L'objectif de cette contestation apparaît d'ailleurs dès les "Unes" du *Figaro,* annonçant que d'éminents scientifiques proposent de <réformer le Giec>, voire de <dissoudre le groupe>. En ne mentionnant qu'une partie de la polémique et en omettant de nommer les juges, *Le Figaro* tente de positionner cette polémique sur le mode de la controverse, dont les <éminents scientifiques> sont de facto <<juges>>, pour pouvoir ainsi trancher le débat. Les scientifiques eux-mêmes proposent une réforme.

A l'inverse, *Le Monde* nomme à plusieurs reprises les destinataires réels de la polémique : il s'agit de <l'opinion> et des <opinions publiques occidentales>. <Le doute> est certes nominalisé, il est cependant mis pour synonyme de <scepticisme> et surtout de <confusion>, critiquant du même coup le rôle joué par les médias dans la diffusion de ces doutes. Ils permettent par ailleurs de plonger <le Giec dans la tourmente>. La notion de <campagnes climato-sceptiques> fait par ailleurs partie du l'isotopie guerrière, minoritaire au *Monde,* majoritaire dans l'occurrence de *Libération.* Le quotidien évoque en effet un <attaque>, une <offensive> et une <défense>, notions relatives aux stratégies militaires.

A l'inverse du *Figaro, Libération* et *Le Monde* nominalisent les auteurs de ces attaques sans pourtant les nommer de façon explicite : les <climato-sceptiques> et les <sceptiques> restent dans l'ombre. Par ailleurs, *Libération* prouve une nouvelle fois la valeur polémique du discours

médiatique lié au climat en expliquant que <les experts du changement climatique doivent se défendre>. La modalité déontique présente dans cette obligation révèle le fait que les climatologues n'ont pas d'autre choix que de riposter avec les armes employées par les sceptiques. Comme nous l'avons vu, cette dimension caractérise un discours polémique.

La valeur triadique du discours polémique varie ainsi d'un journal à l'autre. *Le Figaro* ne met en scène que le Giec dans sa façon de rapporter les faits. Le doute devient alors agent doué de mouvement puisqu'il <gagne du terrain>. Nous notons que par ailleurs que l'opinion publique est perçue comme passive, en creux, recevant les informations sans réagir.

Libération propose une vision bilatérale de la polémique, mettant les protagonistes face à face : les sceptiques attaquent et les experts se défendent, tout comme dans un conflit dont l'enjeu reste cependant masqué. Enfin, *Le Monde* prend en compte les trois protagonistes jouant un rôle dans la polémique. Les climato-sceptiques critiquent le Giec et ébranlent sa crédibilité, l'objectif étant que le doute et le scepticisme s'installent dans l'opinion publique. Les armes employées sont également mises au jour : des <campagnes très médiatisées>, les <conflits d'intérêts>, le Giec <accusé d'avoir commis des erreurs>. De nouveau, *Le Monde* semble proposer dès sa "Une" un tableau plus complet de la polémique en présence.

Le dernier volet analysé de cette polémique climatique passe aux attaques Ad Hominem d'un côté comme de l'autre. Le tiers-juge disparaît de ce dernier tableau. Les trois quotidiens proposent une version différente du dernier chapitre de la polémique. *Le Monde* cite directement Claude Allègre comme représentant des climato-sceptiques. Cependant, le quotidien n'attaque pas le personnage mais son livre, en expliquant dès la "Une" que <cet ouvrage est truffé d'erreurs factuelles>. De nouveau, la notion d'erreur est bien présente, mais concernant les climato-sceptiques. Claude Allègre a même un droit de réponse qui apparaît sur la "Une" dans l'édition du lendemain. Ainsi, *Le Monde* semble respecter les lois non de la polémique, mais de la controverse dès lors qu'il cite un personnage public.

Libération se moque ouvertement de <l'ancien ministre> en proposant <un bonnet d'âne pour Claude Allègre>. Le journal qui montrait l'obligation des scientifiques à répondre aux attaques avancent également la réponse faite, sous la forme d'<un appel de 400 scientifiques>, spécifiant qu'il s'agit d'experts français, mettant ainsi en relation de synonymes les <scientifiques> et les <experts>. L'appel lancé est en fait une lettre demandant aux employeurs des scientifiques, c'est-à-dire le ministère de la recherche ainsi que le CNRS (Centre National de Recherche Scientifique), de prendre parti. Les scientifiques redonnent le rôle de juge aux instances publiques, tentant ainsi de faire basculer le débat du côté de la controverse. Par ailleurs, Claude Allègre est considéré comme un <ancien ministre>, non comme un scientifique.

De par sa façon d'aborder la relation polémique, *Le Figaro* se départ de nouveau des deux autres quotidiens, en ne présentant pas Claude Allègre comme un climato-sceptique. Le journal fait l'impasse sur la parution du livre polémique de Claude Allègre, et préfère proposer une attaque Ad Hominem auprès d'un représentant du Giec, Rajendra Pachauri, le présentant comme <le chef de file des climatologues>. L'attaque vise plus spécifiquement un aspect de la vie du président du Giec qui n'a rien à voir avec la problématique climatique. Il s'agit en effet de dévoiler le financement par la société BP de la soirée de lancement d'un livre que M. Pachauri aurait écrit, *Le Figaro* considérant qu'il existe un conflit d'intérêt entre cette activité d'écrivain, et son rôle de président du Giec. Cette attaque ne fait que confirmer l'hypothèse selon laquelle *Le Figaro* pencherait davantage du côté des climato-sceptiques sans cependant pouvoir l'admettre ouvertement dans ses pages. Cette hypothèse est également étayée par la façon dont *Le Figaro* propose de traiter la polémique climatique davantage selon une controverse.

Notons cependant que la controverse, comme la polémique, ne sont que peu représentées, préférant laisser la place au sauvetage, et marquant ainsi le caractère d'urgence que revêt le sommet de Copenhague, pour, au moins, *Le Monde* et *Libération*. Il semble également surprenant que le Giec soit très peu cité dans l'ensemble du corpus, les quotidiens préférant parler des experts de l'ONU lorsqu'ils sont pris à partie dans la polémique climatique, et ne pas le mentionner du tout lorsque la problématique relève exclusivement du politique.

IV. Investissement narratif du corpus médiatique en regard du scientifique et du profane

La controverse et la polémique sont des concepts saillants dans les discours scientifiques et dans les discours médiatiques. D'autres notions peuvent être liées à ces dernières lorsque les corpus sont appréhendés selon la méthode de la sémiotique narrative : la croyance et le déni. Les concepts de sauvetage et de changement peuvent également réinvestis en fonction des analyses narratives.

Les notions de controverse et de déni sont déjà opératoires du point de vue sociologique ; la polémique l'est du point de vue discursif, tandis que la notion de sauvetage par exemple peut s'intégrer à une démarche narrative. La construction d'un carré sémiotique, qui va de pair avec celle d'un programme narratif, offre au/à la chercheur.e une nouvelle dimension analytique à prendre en compte lors de l'étude. Nous proposons dans ce dernier sous-chapitre d'investir narrativement ces notions au regard des différents corpus. Cet investissement narratif des trois corpus autorise un déploiement de sens.

A. *Les discours scientifiques face à l'appel à Galilée*

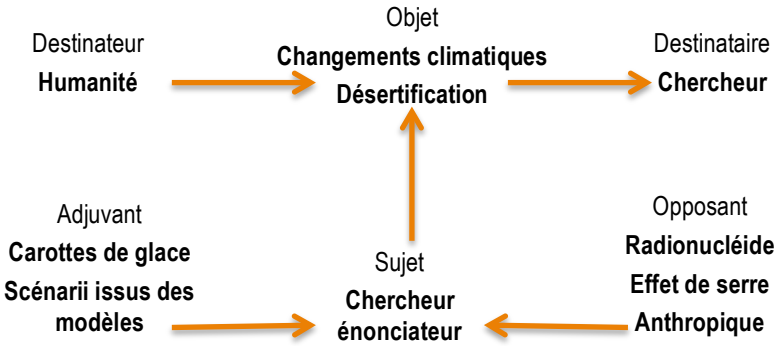
Nous nous intéressons ici aux deux formes de discours scientifiques, à savoir les définitions du glossaire dont l'analyse lexico-sémantique est proposée dans le premier chapitre de ce travail, et les discours émanant des entretiens semi-dirigés accomplis avec des scientifiques. Nous les mettons en regard avec les discours médiatiques et profanes.

1. Relations des scientifiques aux politiques et à la société civile

Lors de l'étude lexico-sémantique liminaire relative au climat dans le glossaire du CNRS[40], nous avons pu mettre au jour la position des différents protagonistes en présence. En effet, les humains peuvent être sémantisés selon une graduation de quatre échelons, allant de l'implicite à l'explicite. Ses actions répréhensibles autorisent l'homme à se positionner comme le déclencheur d'une situation narrative, car elles modifient la situation initiale. Sans cela, le scientifique ne pourrait pas se positionner en tant qu'être agissant pour résoudre la problématique. Dans cette dimension narrative, l'humain devient le destinateur, en même temps qu'il peut être considéré comme un opposant, par son action polluante ou par son inaction.

En nous appuyant uniquement sur les seize définitions sélectionnées (Annexes : 25), le schéma actanciel suivant place le scientifique énonciateur comme sujet, l'objet étant le changement climatique, notamment au travers des désertifications.

Figure 36 : Schéma actanciel selon les définitions du glossaire du CNRS



Le sujet en présence souhaite rééquilibrer le climat, se disjoindre donc des changements climatiques. Le chercheur énonciateur devient actant, il travaille pour l'ensemble de la communauté scientifique considérée comme co-énonciatrice du sujet, du moins est-ce de cette manière que son travail est présenté dans le glossaire. Son objectif est de réduire les incertitudes. Nulle part n'apparaît la dimension éthique de lanceur d'alerte auprès de la classe politique ou de la société civile. L'autre actant principal de cette situation narrative reste l'humanité et son action sur le climat.

[40] Cf. Infra, Chapitre 1.I.C : 26.

La médiation sur laquelle s'appuie le sujet est représentée dans trois occurrences sur les seize : *CFC*, *ozone*, *aérosol* qui font référence à la problématique scientifique en lien avec la couche d'ozone. Certaines substances chimiques gazeuses nommées aérosols ou ChloroFluoroCarbones, détruisaient une partie de la couche d'ozone, formant ainsi un trou au-dessus des pôles. Ce phénomène étant responsable de l'augmentation de l'irradiation de l'atmosphère, les répercussions en termes de santé humaine sont des aspects cancérigènes et mutagènes. L'origine de la formation de ces trous a été débattue à son heure entre deux causes : une cause naturelle et une cause anthropique par l'utilisation des CFC dans l'industrie. Des scientifiques ont travaillé de concert afin de mettre au jour les moyens pour éviter cela, et afin d'alerter la classe politique sur les dangers du phénomène. Malgré les inévitables incertitudes, la classe politique internationale s'est mobilisée pour intervenir auprès des industriels au travers de la Convention de Vienne sur la protection de la couche d'ozone en 1985, puis par la ratification du Protocole de Montréal à partir de 1987. En 2009, plus aucun pays n'autorisait l'utilisation de CFC dans leur industrie.

L'évocation même de la problématique de la couche d'ozone au travers de trois définitions renvoie à cette situation qui a trouvé oreille et solution auprès des classes politiques. Cela fonctionne alors comme une médiation à la problématique climatique, qui va tenter de suivre la même voie avec l'insuccès que l'on connaît aujourd'hui, malgré une Convention Cadre dirigée par les Nations Unies à propos des Changements climatiques (CCNUCC), et malgré le fameux protocole de Kyoto.

Ainsi, sans nommer le mode de résolution du problème climatique par l'avertissement aux classes politiques, les chercheurs l'évoquent en creux à travers la médiation du trou dans la couche d'ozone. Par cette médiation, la classe politique devrait être située au niveau des destinataires dans le schéma actanciel malgré son absence dans le corpus. Cette médiation disparaît totalement lors des entretiens.

2. Représentations du consensus scientifique

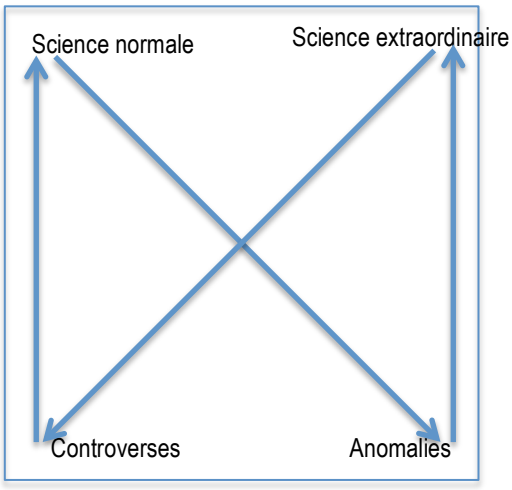
L'ensemble des scientifiques interrogés expliquent de façon claire et détaillée le fonctionnement interne de la science, fondé sur l'échange et la discussion, mais également sur les inévitables controverses. Pour autant, l'établissement d'un consensus autorisant l'apparition d'incertitudes ne va pas à l'encontre de ce fonctionnement, au contraire. La situation de médiation a permis de montrer que, dès lors qu'une problématique environnementale incertaine met en péril des hommes et des femmes, les classes politiques peuvent se mobiliser pour faire évoluer le problème. La science avance par la résolution des incertitudes et des controverses. « Il y a un débat qui est permanent (…) La science, elle n'avance que par le débat » (Annexes : 34),

explique une scientifique. Elle va plus loin en détaillant le processus de constitution de connaissances :

> « On présente des nouvelles données, les autres posent des questions, s'interrogent sur leur qualité, sur leur pertinence, sur ce qui est nouveau, pas nouveau. Et ça se fait en laboratoire, à l'occasion de séminaires, ça se fait à l'occasion de réunions de travail spécifiques sur une question donnée, et puis ça se fait sur les conférences scientifiques en permanence » (Annexes : 35).

Il s'agit donc d'échanges permanents, sous-entendant que la construction des savoirs de connaissances scientifiques n'est pas le fait d'un seul être isolé, mais de la communication entre de nombreux chercheurs qui discutent en permanence. Ainsi que vu dans la sous-partie relative à la polémique, l'établissement d'un consensus autorise, voire oblige la mise au jour d'incertitudes sur lesquelles va rebondir la recherche car « la science progresse par la démonstration que les choses sont fausses » (Annexes : 37).

Figure 37 : Carré de la constitution de savoirs de connaissance selon Kuhn



Reprenant la position théorique de construction des savoirs de connaissances selon Kuhn, il semble que les incertitudes dont parlent les scientifiques interviennent lors de la science normale. Lorsque ces incertitudes ne sont pas résolues et posent question, elles deviennent des anomalies qui autorisent la créativité scientifique lors des périodes de science extraordinaire, guidant par là même à des controverses. Ces controverses sont perçues par les scientifiques comme des échanges, non comme des attaques.

Kuhn considère ces controverses comme stériles, cas ne faisant pas avancer la science. Il s'agirait alors non pas de controverses, mais de polémiques scientifiques, ce qu'un profane interrogé appelle des « querelles de chapelles » entre disciplines afin de survivre, récupérer des financements et crédits, à l'image de la géophysique dont font partie Courtillot et Allègre ou de la géographie, dont Vigneau est le représentant, face à une discipline comme la climatologie.

Car, ainsi que l'explique un chercheur, « il se passe quand même quelque chose qu'on ne peut pas nier, c'est que la communauté scientifique s'organise effectivement pour avoir quelque chose à fournir dans le prochain rapport du Giec par exemple » (Annexes : 50), au détriment d'autres disciplines. « Finalement, termine-t-il, dans les autres communautés scientifiques, il y a une réelle méconnaissance de ce qu'est notre science et il y a beaucoup de sceptiques, y compris chez les physiciens, il faut pas croire » (Annexes : 50).

Nous distinguons donc à ce propos les controverses et les polémiques scientifiques, davantage fondées sur ces « querelles de chapelles ». Par ailleurs, il semble que la polémique entre scientifiques constitue le conflit que perçoivent les profanes au travers des médias. Nous avons vu que, dans le contexte qui nous occupe, il s'agit bien de polémiques prenant place exclusivement dans les médias.

Pour revenir aux controverses, l'ensemble des scientifiques aborde sereinement la question de la revue de compétences du Giec demandée par l'ONU suite à la mise au jour d'une série d'erreurs apparaissant dans ses rapports. En effet, selon eux, « il n'y a aucune raison de le cacher », et parce que « on voit le caractère humain du chercheur de base », « c'est des erreurs stupides à mon avis, donc ça arrive, ça on pourra pas les empêcher » (Annexes : 41-49). La réaction face à cette revue de compétence est unanime selon les scientifiques, tous partie-prenantes dans les travaux publiés par le Giec : « ça ne fait jamais de mal d'avoir un œil extérieur qui vient regarder les procédures et voir si on ne peut pas les améliorer sous un angle ou un autre » (Annexes : 42). Elle est alors perçue comme positive : « Complètement ! A 100% ! » (à propos de la revue de compétence, annexes : 37), car encore à améliorer : « une organisation à la hauteur aurait dû réagir tout de suite, convoquer une réunion de bureau. Pendant deux mois, il n'y a pas eu de réponse cohérente du Giec » (Annexes : 50).

Associé au champ sémantique de l'erreur et du silence, le Giec est mis en faute, les scientifiques se différenciant à ce propos de l'instance onusienne. Très peu de pronoms de la première personne du pluriel apparaissent concernant la responsabilité de ces erreurs, alors que tous les scientifiques ont pris part, d'une façon ou d'une autre à la rédaction du rapport datant de 2007. Les disfonctionnements du Giec sont bien perçus par la classe scientifique, qui va même jusqu'à pointer des erreurs. « L'IPCC n'a pas de processus formel de reconnaissance d'erreur de correction, et il me semble indispensable que cela existe », (Annexes : 35), « Le Giec est le premier à reconnaître qu'il a commis un nombre extrêmement limité d'erreurs » (Annexes : 41). L'institution est dans l'erreur. Puis des tournures passives prennent le relais afin d'éviter de nommer ces scientifiques : *des erreurs factuelles qui doivent être corrigées, les erreurs d'abord, elles étaient connues, il y a des erreurs stupides qui sont faites*. Apparaissent cependant des

formules incluant les scientifiques dans la démarche de rédaction, *on aurait dû voir tout de suite*. Cependant, la syntaxe autorise une diathèse active lorsque le Giec est en jeu, et une diathèse passive pour omettre de nommer les scientifiques.

Ainsi, le Giec ne peut-il se prévaloir comme une institution politique, malgré son origine onusienne ; il ne peut non plus revendiquer son appartenance scientifique dès lors que les erreurs ne sont pas assumées par ces mêmes scientifiques. Ainsi perdure une image du scientifique qui ne peut pas se tromper, ni être dans l'erreur et avancer grâce aux incertitudes.

Pourtant, le Giec se doit de proposer à la lecture les certitudes comme les incertitudes relatives aux recherches en cours. Et encore une fois de façon unanime, le Giec semble fonctionner de cette manière, les scientifiques faisant une distinction forte entre la vérité scientifique, et l'état des connaissances à un moment donnée. « Le Giec, c'est mettre les connaissances scientifiques à disposition des décideurs en des termes qu'ils puissent comprendre », il « ne doit pas dire aux politiques ce qu'ils doivent faire. C'est vraiment un état des lieux », « La règle d'or du Giec c'est "be policy relevant, never be policy prescriptive" », considérant ainsi le groupe en question comme une instance scientifique jouant un rôle politique. Il s'agit de « la synthèse des connaissances scientifiques, mais avec les incertitudes » (Annexes : 44). « Dans le rapport, il y a 40 occurrences où il y a des controverses qui ne trouvent pas de solutions » (Annexes : 34). Au demeurant, « il n'y a que de la science. Il n'y a aucune recommandation politique. C'est strictement interdit au Giec » (Annexes : 43) explique un scientifique. Ainsi selon les chercheurs, le Giec fait un état des connaissances scientifiques qu'il synthétise afin de mettre ces connaissances à la portée des décideurs politiques. Son rôle politique est celui de transmission d'informations, mais non d'interprétation de ces informations afin de guider les décisions politiques. Le Giec n'est pas expert, il est médiateur du consensus scientifique.

Par l'entremise du Giec, les scientifiques portent ainsi le rôle que Dupuy nomme les prophètes de malheur, les considérant comme des messagers que l'on ne croit pas. Si on les croit, leur prophétie ne se réalise alors pas. Dupuy montre que « rendre crédible la perspective de la catastrophe nécessite que l'on accroisse la force ontologique de son inscription dans l'avenir » (Dupuy, 2005 :17). C'est donc un jeu de miroir sur l'avenir que le philosophe propose, permettant de montrer ce qui aura eu lieu, sur le mode du futur antérieur, plutôt que de parler au futur, et de montrer ce qui aura lieu. « Car si l'avenir n'est pas réel, la catastrophe future ne l'est pas davantage. Croyant que nous pouvons l'éviter, nous ne croyons pas qu'elle nous menace » explique-t-il (Dupuy, 2005 : 104). Les messages de ces lanceurs d'alertes et autres Cassandres sont ainsi évincés au profit du présent. Cela est d'autant plus vrai concernant le climat, car les

échéances temporelles relatives aux modifications font partie de ces incertitudes, tout comme les manifestations régionales des changements climatiques. Les prophètes scientifiques disent que cela va arriver, sans pour autant dire quoi, quand et où précisément.

Bénéficiant cependant d'un fonctionnement construit sur la raison : « la rigueur, le fait de pouvoir répéter les expériences, la démarche, c'est pour moi ce qu'il y a de plus objectif » (Annexes : 38), avec un « fond rationnel » et la possibilité de « démontrer que c'est faux », la science est perçue comme constructive par les scientifiques qui la pratiquent. Ils montrent en effet une image positive et soudée de la science, agissant comme un seul être pour faire avancer l'état des connaissances, faite de coordination et d'échanges, évinçant alors les querelles de chapelle en se considérant comme des « sceptiques professionnels », remettant en cause tous les résultats afin de les vérifier. C'est d'ailleurs une des tâches dévolues aux scientifiques :

> « C'est que, en permanence, dans le cadre de notre travail, on est amené à faire non seulement notre propre travail, mais également à évaluer les travaux des autres, que ce soit leur projet, selon leur qualité, et puis leur publication. Moi, par an, je relis au moins une vingtaine d'articles d'autres scientifiques en comité de lecture » (Annexes : 35).

Pour les scientifiques, l'élément relevant d'une scientificité reste la pérennité des articles scientifiques, leur « durée de vie », et non le fait même de leur publication. Verón a par ailleurs expliqué ce phénomène de pérennité des textes scientifiques, traversant le temps et les idéologies au niveau de la réception, plurielle et successive, du même texte (cf. Infra chapitre 2.III.A : 50).

Cette représentation positive et soudée du fonctionnement scientifique se reflète dans une occurrence de notre corpus. La "Une" du *Monde* du 21 octobre 2009 offre à lire une controverse d'ordre scientifique, c'est-à-dire des discussions internes relatives à la comparaison de résultats de différentes équipes de recherche qui ne concordent pas. Cette controverse rend médiatique une incertitude. Le journal considère alors que le consensus scientifique en est affaibli et « rend plus difficile » le consensus politique. Cependant, un consensus se construit au-delà des incertitudes. Utilisant la notion de « débat », la "Une" pose le trouble entre la controverse et la polémique. En effet, le « débat » autorise la polysémie entre la controverse positive et la polémique négative, tant médiatique que scientifique.

A l'inverse des positions du *Monde, Le Figaro* présente sur plusieurs "Unes" successives un feuilleton qui se veut une controverse car « cinq climatologues reconnus » proposent de réformer, voire de supprimer le Giec. *Le Figaro* joue de nouveau sur les deux tableaux controverse / polémique en expliquant que « les experts scientifiques s'affrontent ». Les agents du prédicat font en effet référence à une controverse en cela qu'il s'agit de scientifiques de part et d'autre, sans pour autant définir avec précision les disciplines respectives de ces scientifiques.

Le prédicat fait référence au conflit et renvoie davantage au discours polémique. Il s'agit d'une polémique sur l'origine, « le rôle des activités humaines », qui n'a plus lieu d'être dans la sphère scientifique, car des certitudes à ce propos ont été acquises depuis une vingtaine d'années. Malgré cette isotopie du conflit en présence dans les colonnes du *Figaro,* et de *Libération* à propos des sceptiques « Les sceptiques attaquent » la position des scientifiques interrogés se veut ouverte à l'égard des climato-sceptiques, jusqu'à un certain point.

3. L'appel à Galilée, la relation des climatologues aux sceptiques

Lors de l'apparition de la polémique climatique dans les médias, climato-sceptiques et climatologues sont mis dos à dos, considérés comme des ennemis. Dans le jeu actanciel scientifique, les climato-sceptiques devraient alors être considérés comme des opposants. Il n'en est cependant rien. En effet, les climato-sceptiques font partie du jeu de la controverse scientifique. Ils ne sont pas positionnés en tant qu'opposants, mais comme des adjuvants en cela qu'ils font avancer le débat scientifique. De fait, les scientifiques les considèrent tous dans leurs discours. « Je pense qu'il y a des gens qui ont un fond rationnel (…) avec lesquels on peut faire évoluer les idées. Vincent Courtillot peut nuancer » (Annexes : 40), « il y a une démarche scientifique, on peut démontrer que c'est faux », parlant des travaux scientifiques menés par des climato-sceptiques. Les scientifiques lisent les livres et/ou les travaux des climato-sceptiques afin de pouvoir leur répondre sur un terrain scientifique, sur le terrain de la controverse. Lorsque les climato-sceptiques vont sur le terrain de la polémique, les climatologues discutent sur le terrain de la controverse. L'un d'entre eux, parlant des sceptiques, « pense que d'un autre côté c'est bien aussi qu'il y ait des gens qui remettent en question » (Annexes : 50).

Au-delà de la personnalité scientifico-médiatique Claude Allègre, considéré comme un « malhonnête intellectuel », de nombreuses personnalités sceptiques sont citées. Les scientifiques interrogés connaissent leur discipline, leurs travaux, et même leurs livres quand ces derniers n'ont pas eu d'activités scientifiques en lien direct avec le climat ou l'atmosphère. Car ils considèrent qu' « il y a un débat » permettant d'alimenter la science.

Cependant, à la lecture des livres climato-sceptiques, les climatologues ayant participé aux entretiens considèrent que les personnalités climato-sceptiques ne font pas cet effort de compréhension à l'égard de leurs propres travaux scientifiques. « Claude Allègre n'y connaît rien aux modèles, Benoit Rittaud il est mathématicien, mais il n'y connaît rien aux modèles, il n'a pas fait l'effort de lire ce qu'on fait. » (Annexes : 53). « C'est bien écrit, avec un vocabulaire un peu guerrier, de type joueur d'échec. Mais il n'y a rien de neuf, il n'y a aucune contribution Rien ! On trouve tout sur les sites sceptiques américains qui existent depuis en gros 25 ans » (Annexes : 40). Malgré cela, et d'un point de vue médiatique, le rôle des climato-sceptiques peut

également être perçu de façon positive car il permet au climat d'exister médiatiquement « on doit les remercier, comme ça on parle encore du climat » (Annexes : 51).

Certains scientifiques tentent de recentrer le débat sur un mode controversiste, tous lisent les livres et les discutent les différents écrits sceptiques. Dès lors que les climato-sceptiques doivent répondre à la controverse scientifique, la réponse donnée aux climatologues est la suivante : « Je n'y crois pas parce que moi, je suis M. Galilée, et ma vérité peut être contre la vérité de tout le monde » (Annexes : 46). « Quand Allègre dit "je suis tout seul à penser ça, donc j'ai raison ", c'est quand même un peu léger. C'est pas par ce qu'il y a 2000 scientifiques contre 2 ou 3 que le Giec a raison. Il faut regarder argument par argument. C'est ce qu'on a fait, c'est pas le nombre » (Annexes : 51).

En d'autres termes, dès lors que les climato-sceptiques, et notamment Claude Allègre, se trouvent sur un terrain de controverse scientifique, ils adoptent la posture argumentative de l'appel à Galilée afin de retourner sur un terrain polémique. Marianne Doury explique que l'appel à Galilée est un lieu commun argumentatif, une forme de stéréotype utilisée de façon récurrente dans un champ donné. S'intéressant au discours sur les parasciences, disciplines qui cherchent à avoir le statut scientifique (astrologues, négationnistes notamment), Doury montre que cette démarche argumentative se fonde sur le *précédent*, instaurant une relation d'analogie avec une situation antérieure, en l'occurrence le procès de Galilée. « Dans tous les cas, l'appel à Galilée a pour conséquence argumentative le différé temporel de la preuve, puisque la contemporanéité de la controverse est présentée comme faisant obstacle à la vérité » (Doury, 1993 : 125).

Doury explique également que l'appel à Galilée permet de « déplacer la polémique du contenu de la théorie discutée vers une interprétation globale de la situation polémique, qui implique une évaluation de ses protagonistes » (Doury, 1993 : 125). Et de fait, dès lors qu'un adversaire scientifique fait appel à Galilée, la partie adversaire devient l'inquisition par laquelle la vérité scientifique ne peut s'exprimer. Le débateur évoquant l'appel fait ainsi face à l'hégémonie toute puissante de la science par le nombre. Dans le cas qui nous occupe, cette place hégémonique de science officielle est occupée par le Giec. La controverse scientifique originale devient ainsi polémique par le fait même de la discussion fondée sur la position des protagonistes, et non plus sur les idées construisant les théories défendues. La science officielle, ne souhaitant pas se trouver dans ce rôle d'opposant aux avancées scientifiques, préfère émettre des réserves, des doutes, plutôt que de nier officiellement et ouvertement la théorie en présence au travers de preuves. Cette réserve ouvre la voie politique à la non action : tant qu'on n'est pas sûr, on n'agit pas.

La situation climatique propose ainsi un parfait candidat à l'appel à Galilée pour les climato-sceptiques en cela qu'il s'agit d'un « pari sur l'avenir : le temps tranchera » (Doury, 1993 : 128). Nous voyons ici une redondance avec la proposition faite par Dupuy concernant la temporalité du climat, fondée sur le futur, qui n'est pas encore, de fait. Le doute utilisé de façon scientifique devient ainsi une arme pour ne pas agir. Au lieu de faire avancer la science, le scepticisme remet à plus tard toute action publique ou politique.

Au travers d'un livre extrêmement bien documenté, Oreskes et Mc Conway retracent d'un point de vue historique la constitution du groupe de contrarians climatiques, climato-sceptiques américains, prenant de plus en plus d'importance à mesure que le consensus se solidifie dans la communauté des climatologues. Le coup de génie des deux historiens fut de mettre en regard la construction de ce mouvement, avec celle d'autres mouvements ayant un lien avec la santé publique et l'environnement. Ils expliquent que le point commun de ces actions liées au tabac et à l'énergie notamment, sont le fait de lobbies industriels qui financent des campagnes de communication comme des campagnes de recherches, destinées à éviter toute réglementation de santé publique ou environnementale qui pourraient nuire à leurs intérêts, brandissant du même coup aux yeux des médias, et du grand public, la menace rouge, qui fait tant peur outre-Atlantique.

C'est sur cette dichotomie *connaissance vs passage à l'acte* que se fonde l'argument majeur des contrarians américains. Car tant qu'il n'existe pas de certitudes scientifiques, tant que réside une once d'incertitude, le passage à l'acte est inutile. Cela va à l'encontre du modèle de recherche établi actuellement, car, ainsi que nous l'avons vu, l'incertitude est nécessaire au bon déroulement de la science, tout comme la controverse par ailleurs. Notons que les premiers contrarians étaient des économistes, qui considéraient à la fin des années 80 que le modèle d'adaptation serait plus économiquement viable que celui des réductions d'émissions de gaz à effet de serre, c'est-à-dire, à l'époque, la prévention. Les économistes contrarians de l'époque, à l'image de Thomas Shelling, ont préféré focaliser l'attention sur l'existence de l'effet de serre, qui était déjà pourtant avérée, plutôt que sur sa rapidité d'évolution, réelle problématique posée par les scientifiques de l'époque. Oreskes considère qu'il s'agit là d'une attitude attentiste afin de différer des décisions qu'il faudra de toute façon prendre. Dans le corpus médiatique en présence, cette inaction politique est bien présente. L'échec de Copenhague se comprend comme une volonté de ne rien changer, malgré les certitudes scientifiques : « L'échec de Copenhague », « un accord insuffisant », un scientifique d'expliquer que « dans les médias, à un moment pour être crédible, il faudrait presque dire qu'on doute. Je suis certain qu'il y a une augmentation de l'effet de serre dans l'atmosphère et que c'est dû aux activités humaines » (Annexes : 51).

L'isotopie du changement en présence dans les discours médiatique et la pression de la société civile qui en appelle à ce changement n'y font rien. Malgré les discours, l'acte n'est pas. La climatocratie n'aura donc pas lieu en ce sens que, malgré le consensus scientifique, les classes politiques internationales préfèrent essuyer un échec et évincer le changement tant demandé. La gouvernance mondiale souhaitée par les scientifiques ne sera pas.

Concluons sur la vision que les profanes ont des scientifiques travaillant sur le climat, et sur la science en générale. Les personnes interrogées lors des entretiens collectifs connaissent bien le problème climatique. Les causes principales sont avérées et ne font plus de doute à leurs yeux : la pollution et l'activité humaine. « On a gagné en confort, mais on a perdu la valeur des choses. Tout est acquis. On a fait un pacte avec le diable, c'est pour ça que ça se réchauffe ! Un jour il faudra payer » (Annexes : 162) explique une personne interrogée à Paris. Pour les bordelais comme pour les Niçois, le constat est similaire : « l'industrialisation. La pollution en général. Le consumérisme. La croissance démographique », « Le CO2 pollue l'air. C'est le gaz à effet de serre. Il vient de l'activité industrielle : ce qui utilise la combustion. L'extraction des mines, du pétrole » (Annexes : 176). Ce changement climatique est par ailleurs perçu comme un dérèglement, non comme un simple réchauffement, les profanes citant ainsi l'ensemble des événements climatique extrêmes attendus : désertification, inondation, vague de chaud, vague de froid, etc. Ils ne sont cependant ni pessimistes, ni catastrophiques.

Même si les participants ne connaissent ni les mécanismes physiques qui régissent le climat, ni l'organisation des institutions intergouvernementales et internationales chargées d'informer les politiques et d'aider à la décision, ils peuvent citer sans hésitation les éléments contribuant à l'effet de serre, ainsi que les possibles conséquences, même s'ils ne peuvent pas les ressentir, les vivre. Il y a toujours une barrière spatio-temporelle à franchir entre eux et ce phénomène, un effort de mise en situation. Notons que l'amalgame avec le trou dans la couche d'ozone perdure à l'heure actuelle, de façon moins prononcée que dans les années 2000. Se pose la question de la médiation scientifique en lien avec cette autre problématique environnementale.

Concernant les aspects scientifiques du problème, et notamment les protagonistes scientifiques, les profanes ne s'y retrouvent en règle générale pas du tout dès lors qu'il s'agit de nommer des scientifiques travaillant sur le climat. Les scientifiques cités sont très loin de cette discipline : l'astrophysicien canadien Hubert Reeves semble avoir leur préférence, ainsi que le généticien Axel Kahn. Sans aborder la question du fonctionnement des sciences, les chercheurs sont considérés de façon anonyme, et plutôt mal perçus par la société civile, en cela que les profanes ne comprennent pas ce qu'ils font : « C'est dommage que les scientifiques soient trop éloignés de l'opinion publique des gens. C'est peut- être le grand public qui est trop éloigné des

scientifiques. Ils ne prennent pas assez compte de l'opinion publique ». « C'est souvent rébarbatif. Je me dis que je le lirai plus tard, mais ça s'accumule » (Annexes : 173). Ainsi le travail de vulgarisation scientifique n'est pas assez présent selon les profanes, qui sont en demande d'informations, sans pour autant vouloir aller la chercher. Elle doit passer dans leurs médias, en l'occurrence, la télévision, bien que tous lisent un média presse.

Le Giec n'est cité spontanément qu'une seule fois à Paris. La personne la citant semble bien connaître ses actions : « Pour avoir un point de vue réel, concret. Un appui scientifique et objectif. Ils sont neutres. Ils sont indépendants, ils ne sont pas influencés. On a tendance à les croire. On devrait les considérer comme notre conscience » (Annexes : 166). Pour la plupart cependant, quand bien même ils ne connaissent pas cette instance médiatrice, le Giec semble trop alarmiste : « ils sont freinés par les politiques. Ils sont trop alarmistes. Ça va déstabiliser la classe politique. On a peur d'une révolution, d'un impact sur l'économie ». « Ils sont alarmistes : ce qui est fait n'est pas suffisant selon eux. Ça va monter de deux degrés en quarante ans selon eux » (Annexes : 166). Les profanes considèrent donc que l'aspect catastrophiste du phénomène de réchauffement climatique est porté avant tout par les scientifiques, et par le Giec en l'occurrence. Il existe ainsi un amalgame entre le Giec et les scientifiques, qui sont par ailleurs appelés « catastrophistes ».

Claude Allègre est systématiquement cité pour ses positions radicales, bien que son discours soit perçu comme minoritaire. « Il y a la polémique de Claude Allègre. Est-il payé pour ça, peut-être. Il dit que le dérèglement climatique n'est pas forcément dû à l'homme. Il remet peut-être les choses en place, par rapport aux catastrophistes. Il est optimiste et se dit que l'Homme s'adaptera » à Bordeaux. « Allègre. Il est scientifique et politique. Il est très dubitatif » à Nice, « Allègre dit qu'il n'y a pas de réchauffement climatique. Il dit que c'est des foutaises » à Paris. Notons que les profanes considèrent les climato-sceptiques comme un groupe, non comme quelques personnes isolées, car « Allègre n'est pas le seul à avoir ce discours. Je ne connais pas de nom, mais j'en ai entendu d'autres » considère un parisien.

La science n'est donc pas représentée de la même manière dans les différents corpus. Les scientifiques la voient comme une instance très positive et constructive, quand les profanes en parlent comme d'une nébuleuse inatteignable et catastrophiste. Les médias mettent en avant ces querelles de chapelles entre sceptiques, considérés de la même manière que les climatologues, et les autres chercheurs.

Enfin, dès lors que Claude Allègre est abordé, que ce soit dans les médias, dans les discours scientifiques ou dans les discours profanes, la rhétorique du « nous sommes seuls contre tous », de l'appel à Galilée se met en place, afin de maintenir un « débat » ouvert.

Nous avons vu que les profanes ont une bonne connaissance du phénomène, tant par rapport à ses causes qu'en fonction de ses conséquences. Pourtant, leurs actions restent de l'ordre des gestes éco-citoyens, et ils sont pour la majorité convaincus que cela n'aura aucun impact sur le climat. La question se pose de savoir si cette non-croyance est du fait des climato-sceptiques ou si elle relève d'un autre ordre.

B. Croire ou ne pas croire : du déni à la polémique

Oreskes et McConway ont montré dans leur *Marchands de doute* que la méconnaissance constituait une barrière à franchir pour que la population américaine réagisse à la problématique climatique. Ils expliquent également qu'il existe une confusion entre l'expérience personnelle de tout un chacun, le ressenti, et la preuve scientifiquement établie : « …mais il faudrait des décennies avant que les effets [du changement climatique] soient assez prononcés pour que les gens les voient et les ressentent vraiment » (Oreskes, McConway, 2010 : 287). Selon eux, l'action citoyenne se fonde sur la connaissance et l'expérience.

1. De la connaissance à la croyance

Les discours médiatiques et profanes indiquent que la barrière de la connaissance à propos du changement climatique a été franchie. Les discours didactiques sont bien représentés notamment sur les "Unes" du *Monde,* et les profanes ont prouvé leurs connaissances au travers des entretiens collectifs d'une part, et par rapport à leur présence dans les médias et à la mobilisation des ONG pendant le sommet de Copenhague d'autre part. Concernant l'expérience vécue, les médias abordent déjà, quoique de façon minoritaire, les stigmates du changement climatique. Quant aux profanes, un certain nombre d'entre ceux interrogés annonce avoir vécu le réchauffement au travers du bouleversement des saisons : records de températures, hivers particulièrement cléments, étés caniculaires, tempêtes plus importantes.

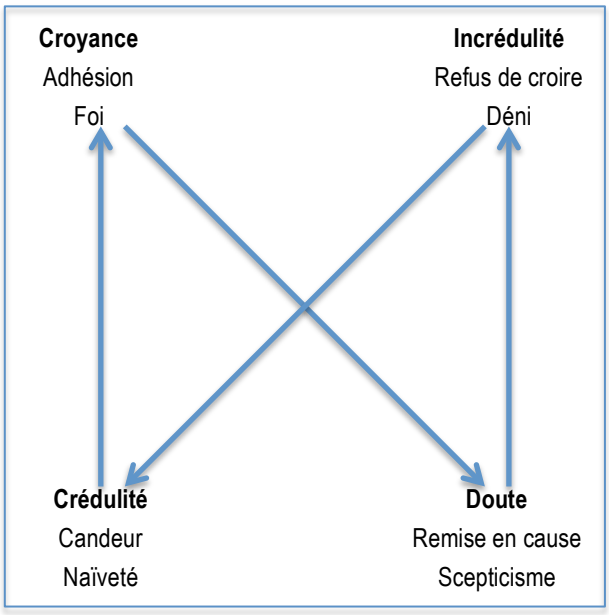
Selon Dupuy, la connaissance et l'expérience ne suffisent pas au passage à l'acte. Il faut y croire. La principale remise en cause du travail de Hans Jonas sur le principe responsabilité par Dupuy se fonde sur cette idée de croyance. Selon ce dernier, le principe précaution défendu par Jonas « constitue une arme exécrable dans la lutte pour notre survie », car Jonas pointe l'ignorance comme obstacle à la responsabilisation des citoyens comme des politiques, « alors que c'est notre incapacité à croire qui est en question » (Dupuy, 2005 : 21).

Dupuy continue en indiquant que tous les prophètes, tous les scientifiques garants du savoir climatique, tous les Giecs médiateurs de ces connaissances ne sont et ne seront jamais entendus, car la parole du « prophète de malheur (…) n'entre pas dans le système de croyance de ceux à qui elle s'adresse » (Dupuy, 2005 : 11). Nous savons, nous ressentons, mais nous ne croyons pas.

Les discours et images catastrophistes qui égrenaient pendant un temps les médias disparaissent, survivant de façon importante dans le corpus de vulgarisation scientifique, fondé normalement sur des savoirs de connaissances, non sur des savoirs de croyances.

Au travers d'un carré sémiotique du croire, nous percevons les différentes situations qui s'offrent aux citoyens, aux politiques et aux scientifiques à l'égard du changement climatique.

Figure 38 : Carré sémiotique du croire



Les scientifiques trouvent leur espace dans la remise en question et le scepticisme, permettant ainsi à la connaissance d'agrandir son domaine et à l'ignorance de reculer. Cette ignorance va de pair avec la crédulité, la candeur voltairienne qui souhaite que tout soit parfait dans le meilleur des mondes possibles. Dans ce conte philosophique, Voltaire moque le courant philosophique optimiste soutenu par Leibniz. L'ouvrage se conclut par ces mots, assumés par Candide : « Cela est bien dit (…) mais il faut cultiver notre jardin » (Voltaire, 2004[1759] : 90). La référence vaut davantage pour la culture personnelle, la connaissance que Voltaire oppose ainsi à cette crédulité. Ce statut plutôt négatif de la croyance pourrait se référer à la classe politique et à la société civile, obligées de croire sans savoir, car la connaissance climatique demande d'acquérir des savoirs que n'ont pas les non-scientifiques. Dans le contexte climatique, la valeur positive de la croyance, c'est-à-dire l'adhésion ou la foi, se construit alors sur le consensus, qui suppose la mise à disposition d'un certain nombre d'éléments de connaissance nécessaires à une prise de décision tant politique que social. La mise en action passe ainsi par la croyance en un consensus. A l'inverse, le refus de croire et la remise en question obligent à faire une pause dans l'action.

Le déni complète ce carré montrant le refus de croire. Il suppose une volonté. Cette partie est investie par le climato-scepticisme, qui ne doute cependant pas, mais ne croit pas non plus. Cette posture peut être assumée par des scientifiques, mais également des politiques et des citoyens.

Le paragraphe suivant propose d'investir la notion de déni, caractéristique selon une auteure anglo-saxonne de la situation de profanes européens au regard du changement climatique. Norgaard investit la posture théorique du sociologue américain Eviatar Zerubiavel afin de comprendre la façon dont les norvégiens nient le changement climatique alors même qu'ils en ont les connaissances et la perception.

2. Approche sociologique du déni climatique

Zerubiavel a théorisé le concept de déni sous sa forme sociologique (2006). Il propose de considérer ce concept à l'origine psychologique selon différents aspects, que nous abordons pour notre part d'un point de vue communicationnel, invoquant les notions de production, transmission et réception au sein du déni social. Le déni est une forme de non-communication, mise en œuvre par des non-protagonistes qui optent donc pour le silence. D'un point de vue sociologique, le déni concerne un groupe profane fondant ses savoirs sur les relais d'opinion tels que les médias, les politiques et les scientifiques (Zerubiavel, 2006). Ces non-protagonistes, qu'ils soient non-émetteurs ou non-récepteur, non-« consommateurs », selon les propos du sociologue, ont les connaissances relatives pour combler le silence à propos d'un sujet précis. C'est d'ailleurs pour cette raison que Zerubiavel nomme le déni un co-déni, une conspiration, car selon lui, si la production refuse de communiquer, la réception refuse de recevoir, malgré les connaissances de part et d'autre. Il nomme également cela le double-mur du déni. Selon le chercheur, le déni social se construit par le nombre de personnes niant, et par le temps pendant lequel le déni prend corps. Plus longtemps, plus de monde, plus de difficultés pour le mettre à bas.

Nous considérons que, en effet, il existe un refus d'émission dans le système social du déni. Cependant, comment pourrait-il y avoir un refus de réception si l'ensemble des protagonistes sait ? La notion de non-réception devient alors obsolète. Et nous plaçons le refus à un autre niveau. S'il y a refus, le déni est fondé sur une volonté, une volonté de ne pas croire. Ainsi, les récepteurs le sont, puisqu'ils savent, et qu'ils construisent des représentations relatives à cette connaissance. Le double-mur du déni ne tient plus. Il s'agit d'un simple mur, aussi épais soit-il. Le concept de déni se porte selon nous sur la croyance relative à l'Objet. Il s'agirait d'un refus de croire généralisé à un groupe ou à une société. Chacun des protagonistes est bien récepteur,

mais non-émetteur, c'est-à-dire qu'il refuse, là encore, de transmettre l'information. Il participe de la non-circulation des savoirs.

Le non-émetteur émet cependant. Dans le cas du climat, le sujet est bien représenté dans les médias, il n'y a donc pas de silence en tant que tel. Ce non-silence doit être comblé. Zerubiavel considère les discours permettant de masquer le silence comme du *bruit*, que l'on comprend, toujours au sens communicationnel, comme des interférences au message principal. Il offre à ce bruit un rôle de subterfuge, afin que le silence ainsi produit par le déni social ne se remarque pas. Ce bruit offre donc la possibilité de parler de l'Objet en question, en l'occurrence le changement climatique, sans pour autant aborder les problématiques qui remettraient en cause notre mode de vie énergivore. Le bruit se constitue dans notre corpus par des éléments tels qu'une conférence internationale à visée politique, ou encore une polémique ad hominem. Nous considérons la Conférence des Parties de Copenhague comme un bruit, en cela que la conférence n'a abouti à aucun acte en tant que tel. Un événement médiatique peut donc se constituer en tant que bruit uniquement a posteriori, car l'on ne peut savoir les impacts réels pendant l'événement. La consécration de l'échec de Copenhague a ainsi permis au déni de s'étendre.

Formé par la « pression sociale », le déni est en partie le produit d'une norme assurée par les contraintes politiques, les « agendas » d'un côté, et les médias de l'autre, en passant sous silence certains événements, par exemple, ou encore en déterminant le temps que dure l'attention du public sur un sujet tel que le changement climatique. Cette norme se caractérise par le nombre de personnes dans un environnement social défini. Pour reprendre l'exemple de Zerubiavel, ainsi que le titre de son ouvrage, *The elephant in the room*, plus le nombre de personnes prétendant ne pas voir l'éléphant que se trouve pourtant dans la pièce augmente, plus il est difficile à la minorité que dit le voir de rester convaincue qu'il se tient toujours là. Et, de fait, cette situation minoritaire devient de plus en plus difficile à tenir, à mesure que le nombre de « conspirateurs » s'accroit. La référence au complot au travers du terme *conspirateur* révèle l'obligation de développer une polémique dès lors que le silence du déni est en danger. Cette situation n'est pas sans rappeler le conte d'Hans Christian Andersen *Les habits neufs de l'empereur*, conte qui met parfaitement en scène cette idée de masse : plus de gens disent voir les habits neufs de l'empereur, plus le déni grandit. Zerubiavel ajoute à cette notion de masse, celle de la temporalité : plus le déni perdure dans le temps, plus il est difficile de s'en défaire.

Dans un article publié en 2006, Kari Mari Norgaard utilise le concept de déni social dans une étude sur la réception du changement climatique en Norvège. Parlant d'une société norvégienne bien informée sur la question climatique, Norgaard réfute l'idée communément admise aux Etats-Unis que le manque de réaction du public viendrait en fin de compte d'une

lacune de connaissances à l'égard du problème climatique. D'autant que le moment qu'elle choisit pour mener son étude auprès d'une population norvégienne coïncide avec un certain nombre d'événements tant climatiques que politiques, obligeant la société qui vit ces événements à voir, et surtout à savoir, de par l'agenda politique et la couverture médiatique en Norvège. D'un point de vue politique, la Norvège a opéré entre 2000 et 2001 un virage à 180 degrés concernant l'extraction de pétrole d'une part, et sa participation au protocole de Kyoto d'autre part. D'un point de vue climatique, la Norvège a connu dans les années 2000-2001 un déficit de chutes de neige extrêmement fort ; les stigmates du réchauffement climatique y sont visibles dès 2001.

L'hypothèse d'origine de Norgaard repose sur l'observation internationale que, plus le consensus scientifique lié au climat est fort, plus le désintérêt des populations des nations industrialisées grandit. Norgaard tente d'expliquer cette chute vertigineuse par le déni social. Selon elle, seules deux information sont nécessaires pour comprendre la situation climatique : 1) le réchauffement actuel est dû à une augmentation de la concentration de CO2 dans l'atmosphère, et 2) la source la plus importante de CO2 est la combustion des énergies fossiles, et plus spécifiquement, le pétrole et le charbon. Vu que la plupart des citoyens norvégiens sont au fait de ces deux faits, le manque d'accès à la connaissance ne suffit pas à expliquer l'inertie citoyenne. Le déni social est selon Norgaard, une explication possible de cette inertie, du moins en Norvège.

Cependant, la plus grande difficulté d'étudier le déni reste de prouver qu'il y a déni à un moment donné dans une conversation. Nous avons supposé, concernant les discours médiatiques, qu'il était possible de déterminer la présence d'un déni a postériori. Selon Norgaard, déterminer le déni dans les conversations est de l'ordre de l'impossible. Elle-même a travaillé sur la classification des arguments que les norvégiens interrogés lui ont fourni, et qui vont à l'encontre du consensus, sans pour autant parler directement de contrarians ou de sceptiques, étant donné que l'ensemble des personnes interrogées n'étaient pas sceptiques sur la réalité anthropique du changement climatique. Norgaard classe ces arguments en deux sections. La première est appelée le déni interprétatif, les locuteurs font appel à un fonds d'histoires et de légendes relatives à l'identité norvégienne, permettant d'atténuer les informations dérangeantes à propos du changement climatique, et de les montrer sous un jour plus positif. La seconde est nommée le déni culturel, que nous rapprochons du concept économique puis politique de *la dépendance au sentier*. La notion de la *dépendance au sentier* part du constat que tout processus décisionnel est influencé par les choix pris au départ ; ces choix sont déterminants à long terme, provoquant un processus cumulatif de renforcement : plus on avance, plus il est difficile de changer de voie,

moins les alternatives semblent envisageables. Le sentier s'approfondit, il apparaît à tous comme normal et inévitable. La Branche utilise ce concept à propos des politiques énergétiques (La Branche, 2008 et 2010). Chaque décision prise dans le cadre d'une société carbonée limite les possibilités de développer des alternatives énergétiques. La norme et l'homogénéité limitent les efforts à l'hétérogénéité, à moins d'une crise ou d'une nécessité qui appellent un changement profond pour modifier la trajectoire.

Nous voyons apparaître, par les résultats de l'étude de Norgaard, une nouvelle forme de réception, dans laquelle, ni la connaissance, ni le vécu ou le ressenti, l'expérience, suffisent à convaincre. Malgré la présence de ces deux aspects dans la réception du message climatique en Norvège, l'inertie demeure, car ainsi que l'explique un scientifique français interrogé, les gens « n'y croient toujours pas » (Annexes : 43).

3. Du déni à la polémique médiatique

Sans être conceptualisée selon le modèle sociologique, cette forme de déni est également présente dans les travaux de Dupuy. En effet, il explique que « Notre capacité à nous aveugler nous-même face à l'évidence de la souffrance et de l'atroce est l'obstacle principal que le prophète de malheur doit sinon franchir, du moins contourner » (Dupuy, 2005 : 12).

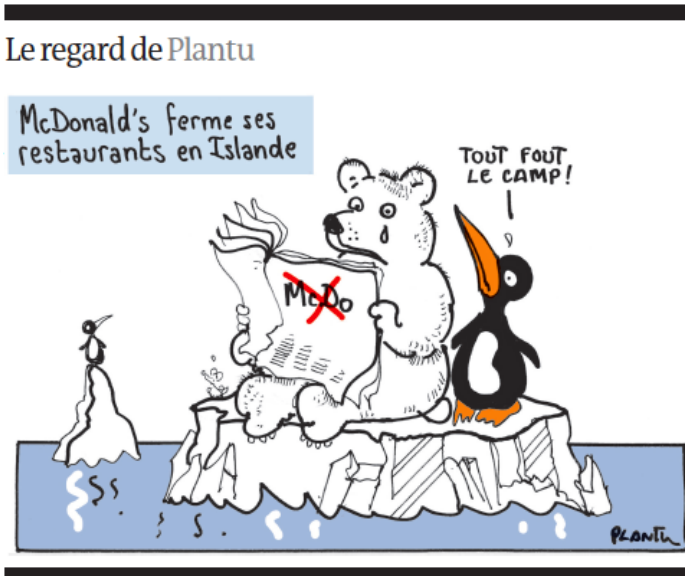
Cette volonté d'un petit groupe de vouloir ouvrir les yeux des profanes afin qu'ils sortent de ce déni programmé permettrait d'expliquer les tendances au catastrophisme mises au jour dans les médias d'information jusqu'en 2008 (Grets, 2009). La relation au catastrophisme est cependant moins prégnante dans les corpus actuels, prouvant par leur disparition leur inutilité potentielle. Ce constat est cependant à nuancer à deux égards.

D'une part, les discours et images catastrophistes n'ont pas totalement disparu des corpus analysés. Ils continuent d'exister de façon vive dans le corpus de vulgarisation scientifique et dans le corpus profane. En effet, les personnes interrogées lors des entretiens collectifs se projettent dans un avenir empli d'événements climatiques extrêmes, mettant en scène les conséquences désastreuses d'un changement climatique pour l'humanité. Ils restent cependant optimistes quant à l'issue de la problématique, convaincus que les solutions seront proposées par les générations futures ou par les technologies.

Cette posture de déni n'est pas sans rappeler un dessin de presse proposé par Plantu, dans lequel les animaux en danger s'inquiètent davantage du départ d'une chaine de restauration rapide américaine du territoire islandais, que de la disparition de leur propre habitat. Les deux problématiques auxquelles sont confrontés les animaux n'ont apparemment pas le même poids, non seulement pour les médias papiers, mais également pour les victimes elles-mêmes, qui

préfèrent focaliser leur attention sur le journal sans pour autant ignorer leur propre situation, leur vécu. Mis pour des représentants de la société civile, ces animaux illustrent le déni expliqué par Norgaard. Le bruit est alors constitué par la presse au travers de la décision de quitter le sol islandais par le géant américain de la restauration rapide.

Illustration 29 : *Le regard de Plantu* du 3 novembre 2009



A l'inverse de ce dessin de presse, la "Une" de Libération du 7 décembre 2009 illustrerait la sortie du déni (cf. infra, illustration no.11 : 283). Tout d'abord, la tenue de la jeune fille est en opposition avec l'endroit où elle se trouve, sous-entendant une forme de somnambulisme sur la banquise, et par là même d'un réveil plutôt brutal devant un fait à moitié accompli. De plus, ces deux éléments, la tenue et la banquise, renvoient aux conséquences d'un changement climatique d'origine humaine, un réchauffement (<tenue d'été>) faisant fondre la glace (<banquise> + <eau>). L'orientation du corps de la jeune fille face à la banquise en train de fondre met le coénonciateur dans cette posture d'observateur : le lecteur est obligé de voir les conséquences du réchauffement quand bien même il préférerait fermer les yeux. Enfin, nous avons évoqué la position des bras de la jeune fille (cf. infra : 283), faisant référence à l'impuissance de la société civile, ou, au contraire au fait de prendre le problème à bras le corps, de réagir face au danger avant qu'il ne soit trop tard.

Pour revenir aux nuances à apporter à la disparition des représentations catastrophistes du climat, nous évoquons d'autre part le fait que la société civile n'a jamais été autant représentée que lors du sommet de Copenhague dans les médias, faisant ainsi grossir les rangs de la minorité refusant le déni. Pour la première fois, cette minorité a droit de cité dans deux des trois journaux analysés. Reste cependant à prouver la relation enter la présence de représentations dysphoriques

et l'engagement citoyen montré par la présence médiatique de la société civile lors du sommet de Copenhague, vaste interrogation qui ne peut être le propos de cette sous-partie.

Dans une situation de déni, dès lors qu'un groupe refuse de nier, ou accepte de croire, il est au mieux ignoré, au pire stigmatisé. Le groupe doit alors faire entendre sa voix, ce que font les scientifiques au travers du Giec, considéré alors comme prophète de malheur. Les positions scientifiques sont alors contredites dans les discours polémiques, qui ne remettent plus en cause les idées soutenues par les climatologues, mais attaquent les personnalités tentant de briser le déni. Le discours polémique devient alors le bras armé du déni, pour faire taire ces voix discordantes et maintenir les profanes dans l'aveuglement, dans la non-croyance, malgré des preuves venant de l'Histoire (Diamond, 2006) ou des scientifiques (Giec).

Dans le contexte climatique, le discours polémique a pour objectif la transmission d'une non-croyance, d'un déni, mais qui utilise les armes du doute scientifique. Le processus de validation des savoirs de connaissance fondé sur le scepticisme et le doute devient la médiation externe, c'est-à-dire revendiquée, par les polémiqueurs, qui par là même endossent le rôle des scientifiques remettant en cause les résultats. Le statut de scientifique leur incombe une position égalitaire avec les scientifiques dits réchauffistes (Boykoff and Boykoff, 2004 et 2007). La polémique en tant que telle n'est alors pas assumée, le statut de controverse lui étant préférée.

Les profanes préfèrent s'en remettre aux générations futures, à leurs enfants, mais surtout aux technologies pour résoudre la problématique, envisageant leur propre action comme veine. Il en va de même, selon le discours scientifiques, pour un certain nombre de climato-sceptiques, « convaincu qu'il y a toute une mouvance écologique qui est en fait une mouvance contre le progrès scientifique et technique. Et qu'il faut lutter contre ces gens-là » (Annexes : 46). Les technologies deviennent alors une solution pour lutter contre le changement climatique. Du statut d'opposant sous leur forme polluante, elles passent à un statut d'adjuvant lorsqu'elles sont considérées comme vertueuses.

Les climato-sceptiques français se rapprochent des contrarians américains par l'idée selon laquelle les écologistes qui tentent de briser le silence du déni sont contre le progrès technique. Selon cette cette dichotomie attestée par la présence des isotopies de la guerre et de la religion notamment, deux idées s'opposent. La première idée semble être défendue comme un moyen pour lutter contre le changement climatique. Il s'agit de la décroissance vue comme une dégradation de l'humanité dans le chaine de l'évolution. L'homme perd alors son statut prométhéen. La seconde idée se fonde sur le tout-technologique, évinçant l'idée de nature.

Dans cette opposition soutenue notamment dans les discours scientifiques parlant des climato-sceptiques, ainsi que dans les discours profanes évoquant les solutions à mettre en place, Nous retrouvons certains résultats relatifs aux analyses narratives du corpus de vulgarisation scientifique. Une des situations finales proposées équivaut au remplacement de la nature par des éléments technologiques. Une autre situation finale suggère de supprimer l'humanité, ou, dans une moindre mesure, de la diminuer tant par le nombre que par les technologies considérées comme des prothèses de l'homme augmenté. Une troisième voie est également avancée dans le corpus de vulgarisation scientifique, mais n'apparaît pas dans les discours dès lors qu'il s'agit de climato-scepticisme : l'harmonie entre la nature et l'humanité. Cette harmonie est davantage relayée par les profanes lors des entretiens collectifs, mais n'apparaît pas dans la dichotomie présente dans les discours polémiques, préférant jouer la carte de l'extrémisme de part et d'autre. Le déni suivi de la polémique permet ainsi de ne pas changer la relation de l'homme à la nature instaurée selon une relation de pouvoir et de domination. Soit l'un domine l'autre, soit l'autre domine l'un. Cette relation se construit ainsi au travers du conflit et du complot.

C. Les différentes voies vers l'issue climatique

Le déni parvient à la paralysie, appuyé par les discours polémiques. Les discours médiatiques l'ont montré avec l'échec de Copenhague, mais également avec le recul de la taxe carbone du point de vue législatif en France. Les discours profanes illustrent également cette paralysie en considérant les éco-gestes comme inutiles. Les profanes s'en remettent à ceux-là même qui sont présentés comme des futures victimes : les générations futures. La paralysie se joue ainsi au travers de cette dichotomie entre deux idéals utopiques, que Dupuy propose de transcender.

1. Le sauvetage, mythe prométhéen

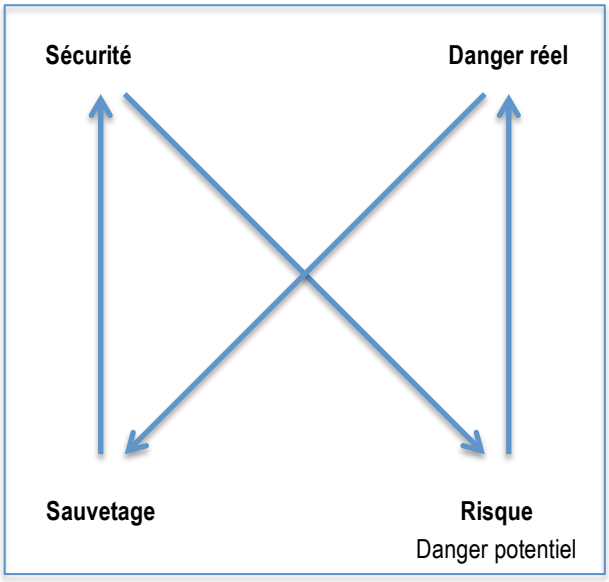
Le discours polémique apparaît comme minoritaire dans le corpus en présence, à l'inverse, le <<sauvetage>> constitue une convergence. Les protagonistes rattachés à ce sauvetage évoluent cependant dans le temps de la conférence et selon les aspects dysphoriques ou euphoriques assumés par les différents journaux. Le Monde du 18 décembre marque bien cette dichotomie du sauvetage : *Sauver la planète ou sauver Copenhague ?* Tantôt s'agit-il de la Planète que les hommes doivent sauver à coup de négociations politiques. La nature et la planète sont alors qualifiées selon un discours dysphorique « péril, cri d'alarme, urgence, désastre, SOS, etc. ». Tantôt le sommet doit-il absolument éviter l'échec : « mauvais départ, éviter un échec, le forcing de Sarkozy pour sauver le sommet, Copenhague dans la douleur, etc. ».

La domination de l'homme sur la nature passe également par l'idée que le changement climatique représente un danger pour la nature, et non pour l'homme. Dans le cas de figure du

sauvetage, l'homme est considéré comme le sauveur potentiel. L'objet du sauvetage varie selon les événements médiatiques relatés. Dès lors qu'il est question de nature dans le corpus médiatique, cette dernière est positionnée comme une victime du point de vue discursif, il s'agit de l'Objet à sauver. A l'inverse, le corpus de vulgarisation scientifique pose les éléments de la nature comme des opposants à l'humanité. Ours polaires, ouragans, la nature doit être dressée. La presse d'information préfère parler d'une planète et d'éléments naturels ayant besoin de l'homme pour exister. Elle pose de facto l'homme dans une situation de responsabilité. L'homme doit sauver la nature.

Ce sauvetage passe certes par les isotopies de l'urgence et du danger, il passe également par une forme d'héroïsation du politique en général, et des personnalités politiques en particulier. Le politique semble être la solution à mette en place pour arriver à « lutter » contre le changement climatique. Le sauvetage passe par la lutte, et la lutte empêche le libre-arbitre. En cela, les stigmates d'une *climatocratie* apparaissent, dans laquelle les scientifiques se joignent à la classe politique pour ordonner un nouveau monde, pour modifier par la force les sociétés énergivores, et surtout pour mettre à bas le capitalisme et l'industrie. Ce nouvelle forme de gouvernance est redoutée par les climato-sceptiques en règle générale, considérant ainsi les scientifiques comme des politiques qui avancent à couvert, les écologistes étant considérés comme des « pastèques, verts dehors et rouges dedans » (Oreskes, McConway, 2010 : 228). Afin d'éviter cette climatocratie considérée comme une dictature, les climato-sceptiques se battent ainsi pour douter, pour utiliser ce libre-arbitre qui va à l'encontre de la dictature.

Figure 39 : Carré sémiotique du sauvetage



Dans le corpus médiatique, sauver le sommet revient à sauver l'action qui permet de sauver la nature et, dans une moindre mesure, les pays pauvres et les victimes du changement

climatique. Le sommet cristallise les enjeux du sauvetage de la nature, de la planète. Selon une perspective narrative, l'homme fait en sorte de sauver le sommet, qui fait en sorte de sauver la nature, montrant ainsi un cercle vertueux.

Ce sauvetage de la nature par l'homme passe par la notion de risque, l'objectif humain étant d'arriver au plus proche du risque zéro, de fait inatteignable. L'idée de danger réel rejoint celle déjà vue de perception du changement climatique, qui ne suffit pas au passage à l'acte. Car ni la potentialité, ni la réalité du danger ne permettent de prendre conscience de la véracité des discours scientifiques à propos du changement climatique. La domination de l'homme sur la nature passe également par l'idée que le changement climatique représente un danger pour la nature. A cet égard, l'homme se doit donc de sauver la nature en luttant contre le changement climatique.

Cette vision de nature en danger face au changement climatique, et qui attend d'être sauvée par l'humanité rejoint le mythe prométhéen expliqué par Flahault en ce sens que la nature est alors considérée comme passive, prête à être exploitée ou à être secourue. Ce dernier considère que l'ensemble de notre société se fonde sur ce mythe, cet idéal de l'homme civilisateur. « L'homme prométhéen ne fait pas partie intégrante de la planète qui constitue pourtant son milieu de vie, écrit Flahault, Il se voit plutôt en colon » (Flahault, 2008 : 58). L'humanité pose un ayant droit sur la nature, qu'il utilise alors non seulement comme valeur d'usage, mais également comme valeur d'échange. L'auteur donne l'exemple de l'ouvrage de Defoe pour illustrer son propos. *Robinson Crusoé* se rend maitre et possesseur de l'île sur laquelle il arrive par hasard. Il représente tout à la fois le colon qui prend possession des hommes et des biens naturels sur une Terre vierge, et le « *self-made-man*, l'individu qui se crée lui-même par le travail et se réalise dans la seule confrontation au monde des choses » (Flahault, 2008 : 65). Avant même le rapport aux autres, c'est le rapport aux choses qui l'entourent qui permettent à l'homme d'exercer le pouvoir de Dieu par l'entremise de Prométhée. Dans le cas des colons américains, rappelons le thème de la *Controverse de Valladolid*, décidant pour les indiens leur statut humain, et leur possible accès à la divinité. La controverse religieuse a ainsi permis aux colons d'utiliser les africains comme de simples animaux qui n'avaient pas eu accès au divin qu'a offert Prométhée aux hommes en leur mettant à disposition certains pouvoirs divins. Ramené au monothéisme, le mythe prométhéen offre une chance à Adam et Eve de devenir à leur tour des Dieux par la connaissance : « Adam et Eve s'approprient un privilège que Dieu se réservait, comme le fait Prométhée en volant le feu pour le donner aux hommes. L'Adam prométhéen s'émancipe de la tutelle divine » (Flahault, 2008 : 57), mais dans le même temps se rapproche du statut divin en soumettant la Terre et l'ensemble des éléments naturels car il en est

le maître. Il a droit de vie et de mort ou d'industrialisation sur les choses naturelles. Il peut donc les sauver à loisir. La connaissance au travers des techniques est alors considérée come une chance d'émancipation avant tout individuelle, non sociale, à l'instar de la réussite de Crusoé, non seulement sur la nature, mais également sur ce fidèle indigène que Crusoé baptise Vendredi.

Ce sauvetage n'est cependant pas répercuté dans les discours profanes. Pour commencer, à l'instar des scientifiques qui se désolidarisent du Giec, les profanes se désolidarisent de l'humanité lorsqu'elle est nommée comme responsable du changement climatique. En effet, l'humanité n'est pas les profanes. De même, ces derniers rencontrent des difficultés à nommer des actions concrètes faites par des entreprises, des personnages et instances politiques. Nommer des personnalités médiatiques qui agissent pour le climat n'est apparemment pas un problème pour eux. De Nicolas Hulot à Leonardo Di Caprio, la liste s'étend même jusqu'à Evelyne Dhéliat, présentatrice météo qui joue également un rôle dans l'explication du climat.

Cette multiplication des noms évite alors de citer concrètement les actions menées par ces personnalités, tant médiatiques que politiques. Cette lacune des actions met en relief le manque de médiation observé dans les corpus de vulgarisation scientifique, et dans le corpus médiatique. Mis à part ces gestes éco-citoyens que la plupart fait sans conviction, les profanes ne voient pas de voie de médiation possible, ils n'ont pas de modèle d'action à suivre, sauf celui prométhéen.

2. Le changement, le mythe de Gaïa

L'isotopie de l'évolution et du changement est présente dans l'ensemble des corpus. Cela n'est pas une surprise en ce sens que l'évolution marque la problématique climatique. Plus que le changement en tant que tel, c'est sa rapidité qui pose question aux scientifiques. Les définitions scientifiques du glossaire font donc état de cette mutation.

De la même manière, la notion de processus en cours apparaît dans les discours et images médiatiques. Cependant, une autre forme de changement prend corps dans ce corpus. Dans ce contexte, il s'agit davantage de dynamisme social et politique. Les médias en appellent au changement comme alternative au réchauffement. Le changement dont il est question se situe à un niveau macro-social, car l'adaptation comme la réduction des émissions de CO2 demandent une modification en profondeur des modes de vie. Cependant, ainsi que les profanes l'ont montré, la société civile n'est pas en mesure d'abandonner un confort de vie somme toute énergivore et préfère s'en tenir à des petites modifications qui leur facilitent le quotidien, comme par exemple, les transports en commun avec « Vélib », le tramway et les bus électriques. Ils n'envisagent pas de grands bouleversements sociaux dans leur vie. En cela, les actions qu'ils citent le plus aisément sont soutenues par des entreprises de la grande distribution, considérées comme éco-responsables au travers de leur communication publicitaire notamment. La valeur

euphorique allouée aux entreprises d'une part, et aux consommateurs d'autre part au sein de ces publicités renvoie aux citoyens une image positive d'eux-mêmes (Brunetière in Fodor, 2011).

Cette position profane fondée dans un changement mineur est notamment due à la *dépendance au sentier* évoquée auparavant. La notion de *path dependance* en anglais vient des sciences économiques, elle est tirée du constat que la solution économique la plus efficace n'est souvent pas adoptée du fait de l'habitude et des contraintes apportées par cette habitude. Les choix historiques, comme le nucléaire pour la France en termes de ressources énergétiques, deviennent de plus en plus contraignants et empêchent ainsi l'évolution des sociétés. Du point de vue sociologique, les sociétés n'envisagent pas d'autres possibilités que celle déjà empruntée. Selon le chercheur américain Douglas C. North (cité par Palier, 2010 : 412), « ce phénomène de "dépendance au sentier" tient moins aux technologies elles-mêmes qu'au comportement des individus au sein des institutions », évaluant la problématique comme sociologique et comportementale. Perçue alors de façon positive, du moins du point de vue économique, La Branche considère cette dépendance au sentier comme à l'origine de l'inertie des sociétés actuelles, notamment en termes énergétiques. Les entreprises refuseraient d'investir dans de nouvelles technologies car toute l'infrastructure, ainsi que les usages, seraient à repenser, et constitueraient alors un coût trop important. Les citoyens pensent alors le changement comme une utopie irréalisable du fait des valeurs économiques et politiques installées depuis de longues années dans le paysage socio-culturel.

Sortir de la *dépendance au sentier* signifie appréhender la nature non plus comme une ennemie ou comme une alliée, mais comme une semblable, à l'instar de la proposition théorique de Lovelock, le mythe de Gaïa. Car cette harmonie que nous avons pu détecter dans le corpus de vulgarisation scientifique répond de cette attente : le fait de se fondre dans la nature, et d'utiliser des outils technologiques non pas pour remplacer la nature, mais pour lui laisser le temps de se régénérer, pour lui permettre d'exister. Car si la nature n'a pas besoin de l'homme pour exister, l'homme a besoin de la nature pour vivre, d'autant plus dans nos sociétés énergivores actuelles. Les aspects euphoriques présents dans la publicité ne font pas forcément état de cette harmonie. En effet, les publicités assumées en règle générale par des marques de voitures et des sociétés de production d'énergies montrent que « les entreprises ne sons surtout pas responsables, devenues garantes de notre sauvegarde, et promotrices de nouveaux comportements écologiques qu'elles invitent à adopter » (Brunetière in Fodor, 2011 : 77). Deux remarques découlent de ce constat. Tout d'abord, le fait que les entreprises se dédouanent de la responsabilité climatique fait peser la culpabilité sur les consommateurs « s'ils font de mauvais choix » (Brunetière in Fodor, 2011 : 77). Ensuite, les changements que les entreprises proposent aux citoyens sont minoritaires, de

l'ordre du comportement écologique fondé sur l'achat judicieux. A l'origine considéré comme euphorique à l'égard de la société civile, le discours publicitaire offre un non-choix de non-changement au consommateur. Ce non-changement peut alors apparaître comme positif, car évitant la modification sociale tant redoutée car d'une ampleur valant celle d'une révolution. C'est par ailleurs en ces termes qu'est parfois abordée la solution de la problématique climatique dans les médias, au travers d'une « révolution écologique » qui redonnerait une place égalitaire à la nature, qui sortirait alors du mythe prométhéen.

Pour Dupuy, la paralysie dans laquelle sont plongées nos sociétés est due à l'ampleur de la problématique climatique. Pour se mouvoir dans la bonne direction, il propose un *catastrophisme éclairé*, fondé sur la croyance que la catastrophe va nécessairement arriver. Et d'expliquer que « la méthode du catastrophisme éclairé consiste (…) à traiter la catastrophe future sur le mode d'un destin, d'une fatalité, ne résultant d'aucune intervention humaine, mais un destin ou une fatalité que nous restons libres d'écarter » (Dupuy, 2005 : 28). Il déplace ainsi la responsabilité humaine, ne faisant plus peser le poids de la culpabilité sur l'humanité, mais lui faisant prendre conscience que le changement vient de l'intérieur et qu'il est réalisable. Il écarte la responsabilité humaine pour faciliter un passage à l'acte. La paralysie viendrait alors du poids de l'échec d'une part, et du poids de la responsabilité d'autre part. Car, « "Kyoto" [sous-entendant par là le changement climatique] représentait dans mon esprit la catastrophe qui est encore *à venir* », (Dupuy, 2005 : 25) c'est-à-dire sur laquelle l'humanité peut encore intervenir. Plus qu'un problème à résoudre, c'est une chance à saisir.

V. Conclusion

Le Monde apparaît comme un quotidien marqué par la science et le discours didactique. Son intérêt va vers la société civile organisée non seulement en tentant de lui apporter un savoir de connaissance, mais également en illustrant sa présence et son importance à propos du climat. Peu importe l'angle d'attaque du sujet, le quotidien s'efforce dès sa "Une" de multiplier les points de vue. Ainsi propose-t-il de nombreuses solutions à propos de la problématique climatique.

Libération semble davantage jouer avec une rhétorique dramatique lorsqu'il est question de climat sur sa "Une", utilisation surtout la notion de *réchauffement* dans une titraille qui multiplie les niveaux. Les utilisations polysémiques menant à des jeux de mots sémantiques ainsi que les défigements syntaxiques caractérisent ce quotidien, alors que le figement iconique marque *Le Figaro*, créateur de stéréotypes. Malgré une société civile souriante et féminine, *Libération* joue avec les leviers de la dramatisation afin d'attirer de potentiels lecteurs, quand *Le Monde* opte davantage pour la transmission de savoirs.

Le Figaro est marqué par les discours de religion et de finances lorsqu'il est question de climat dans sa "Une". Le journal propose un point de vue plus marqué sur la question en utilisant davantage la rhétorique polémique que les deux autres quotidiens, lorsque *Le Monde* préfère exposer la polémique, *Le Figaro* y participe et *Libération* s'en joue. *Le Figaro* fait également preuve d'un optimisme au travers de ses discours surtout. Les images proposées sont tournées vers une forme de stéréotypie. Enfin, la solution du quotidien reste politique.

Dans l'ensemble des journaux, le climat est représenté par ses solutions plutôt que ses causes et conséquences. Mise en corrélation avec les discours profanes, cette donnée ne surprend pas : tous connaissent les tenants et les aboutissants de la problématique climatique, ne manque plus que les solutions pour résoudre le problème. Les images relatives au climat se construisent surtout au travers de l'eau et de son passage de l'état solide à l'état liquide.

Au-delà du phénomène naturel en cours, le climat est avant tout un problème de politique internationale très éloigné des considérations du quotidien. De ce fait, et du fait de l'événement médiatique que représente la Conférence de Copenhague, la politique internationale semble être un pilier de résolution du changement climatique, avec une place spéciale accordée à la société civile qui a ainsi un nouveau rôle à jouer dans l'échiquier climatique.

La dimension d'échec du sommet semble prégnante pour *Le Monde* et, dans une moindre mesure, pour *Libération,* qui propose de changer tout, de rêver à une nouvelle utopie. *Le Monde* se perçoit comme le représentant de la parole publique, à l'inverse du *Figaro* qui se met en lieu et place de la politique et du financier, seul quotidien à faire preuve d'un positivisme climatique. Cette dimension d'échec est d'autant mieux perçue par la présence d'éléments euphoriques représentants de ce positivisme climatique, mais également d'une forme d'espoir portée par les représentants de la société civile notamment.

Suite à la distinction théorique entre controverse et polémique, le corpus scientifique propose deux formes d'une même notion, le débat, dédoublant sa signification et rendant ainsi le signe polysémique. La controverse permet de débattre de quelque chose, la polémique seulement de débattre. Selon les discours scientifiques, la controverse est marquée par l'ouverture temporelle et la restriction spatiale. Le débat scientifique peut se dérouler sur plusieurs années, mais toujours dans la sphère scientifique, jusqu'à ce que les incertitudes soient levées. La polémique fonctionne selon les scientifiques à l'inverse : la spatialisation s'étend dans de nombreuses sphères sociales : scientifiques, médiatiques, profanes, politiques. La notion de temps régulier n'a pas de prise sur la polémique qui fonctionne davantage comme un feuilleton, avec des rebondissements et une trame dramatique.

Au niveau des discours médiatiques, la polémique se construit selon trois temps différents. Lors du sommet, il s'agit avant tout d'exposer les climato-sceptiques en expliquant qu'ils répandent des rumeurs. Ce genre de discours est surtout assumé par *Le Monde* qui tente de nouveau d'informer l'opinion publique sur l'intention des protagonistes cités. Le deuxième acte prend corps au travers d'erreurs faites par les experts et le Giec. Cette fois, les climatologues sont pris à partie et les sceptiques beaucoup moins inquiétés. A ce stade du feuilleton, les discours polémique portent exclusivement sur les actes : les climato-sceptiques répandent des rumeurs, les climatologues font des erreurs. L'ensemble des journaux traite cette deuxième phase de la polémique médiatique. Le dernier acte présente la confrontation entre climatologues et un climato-sceptique jouissant d'une renommée tant politique que scientifique. Le discours polémique s'attache alors aux arguments Ad Hominem. La polémique se clôt par la volonté des experts français de recentrer le débat selon un point de vue scientifique, c'est-à-dire au sein de la sphère des institutions scientifiques, et non dans les médias.

Travaillant les corpus selon le point de vue narratif, la médiation semble être l'élément permettant la circulation des représentations. Les discours scientifiques, notamment au travers des définitions, semblent s'appuyer sur la problématique de la couche d'ozone pour résoudre la problématique climatique. Les discours climato-sceptique qui apparaissent dans les médias semblent revendiquer une médiation basée sur une situation de controverse. Nous avons vu que Chetouani travaillait sur des corpus supposant une première forme de polémique fondée sur la personne d'Haroun Tazzief. Nous pouvons considérer ce personnage comme médiateur des polémiqueurs actuels. Les discours de vulgarisation scientifique permettent de voir que la médiation est souvent un actant vacant ou investi par des climato-sceptiques. Et de fait, les positions climato-sceptiques sont tout aussi bien connues que les causes et les conséquences du changement climatique par les profanes. Les solutions quant à elles, sont difficilement nommées dans les discours profanes, ou sur le mode du dénigrement. Nous postulons que ce fait indique également une lacune de médiateur qui de la même manière laisse un espace au climato-scepticisme, quoique minoritaire. L'instance d'expertise pourrait alors être considérée en tant que médiateur narratif d'une situation antérieure, en cela qu'elle est censée aider à la décision politique en favorisant un point de vue. Il n'en est cependant rien pour les scientifiques, leurs discours construisant davantage le Giec comme un transmetteur d'informations neutres, son aide à la décision s'arrêtant à ce stade communicationnel. Par ailleurs, les climato-sceptiques, considérés comme des ennemis dans la presse, sont perçus comme des adjuvants par les scientifiques. Ils font avancer le débat dans la sphère scientifique, et ils permettent à l'Objet climat d'exister plus longtemps dans la sphère médiatique.

EN GUISE DE CONCLUSION : VERS UNE OUVERTURE MULTIDISCIPLINAIRE

« Il se peut que l'avenir n'ait pas besoin de nous, mais nous,
nous avons besoin de l'avenir, car c'est lui qui donne sens à tout
ce que nous faisons ».

Jean-Pierre Dupuy, 2005 : 16

L'objet de notre recherche porte sur les représentations du changement climatique dans différentes sphères sociales en France, afin de comprendre les impositions communes à l'ensemble de la société française, et les représentations spécifiques à quatre sphères discursives. L'Objet changement climatique reste particulièrement difficile à aborder pour des profanes tant journalistes que citoyens dans la mesure où il s'agit d'un concept scientifique extrêmement complexe et qui pose encore question. La difficulté représentationnelle qui caractérise l'Objet de recherche constitue un second obstacle : nous avons à faire à un processus qui s'étend sur le très long terme et selon une spatialité hors norme. Le changement climatique est un phénomène global, planétaire. Dans le même temps, ses répercussions et stigmates sont des prévisions qui touchent de façon locale, dispersée et inégale.

Si l'on considère que la langue oblige à dire le monde d'une certaine façon au travers de ce que Saussure nomme la carte forcée du signe, de la même manière, les médias obligent à voir. Ils sélectionnent les sujets qui "méritent" d'être diffusés, de passer en "Une", d'avoir une visibilité et de faire partie du *framing* médiatique. Sans pour autant dicter quoi penser des sujets qu'ils proposent, les médias indiquent très clairement ce à quoi il faut penser. Les choix qui s'offrent au récepteur pour forger son opinion, prendre sa décision, se limitent souvent aux messages médiatiques présents dans les médias les plus importants en terme d'usage. Cela construit, indépendamment de l'opinion du récepteur, une représentation commune, peu importe que le récepteur se situe au niveau de la norme, de sa transgression ou de sa stigmatisation.

L'intérêt théorique de notre travail repose sur la possibilité de comparer des corpus de natures différentes et de rendre compte de l'hypothétique circulation des représentations. Dans une démarche interdisciplinaire, nous avons rapproché deux méthodes d'appréhension de corpus issues du structuralisme. La sémiologie des indices offre à lire une analyse structurale mise au service de l'interprétation. La rigueur descriptive et interprétative imposée par cette méthode assure le caractère scientifique de l'analyse. Cette démarche méthodologique permet l'exhaustivité au niveau de la description structurale des discours grâce à la stratification, c'est-à-

dire à la déconstruction des corpus permettant d'en appréhender toutes les potentielles significations. La sémiotique narrative fondée sur l'interprétation des mythes selon Lévi-Strauss et Propp offre un nouveau point de vue descriptif basé sur les actants et leur relation au sein de la mise en narration. Accédant ainsi à un niveau plus profond que celui du discours, cette seconde méthode permet d'appréhender les effets de sens mis au jour par la première analyse selon un autre point de vue d'une part, enrichissant par là même les premiers résultats, elle ouvre la voie à une possible comparaison de corpus de natures différentes d'autre part.

Cette approche méthodologique nouvelle fondée sur l'interdisciplinarité a ainsi permis de mettre au jour différentes représentations du changement climatique, mais également des événements médiatiques par lesquels ces représentations se construisent. Considérant que les "Unes" des quotidiens français servent de marqueurs mémoriels sur lesquels se construit l'Histoire, nous avons souhaité porter notre attention sur ces objets sémiotiques spécifiques. En effet, les titres et photos de presse présents sur les "Unes" sont autant de traces qui construisent la mémoire collective. C'est également et souvent les uniques éléments qui marquent durablement les esprits profanes pour deux raisons : leur caractère interdiscursif d'une part, le fait qu'ils soient constitués selon un objectif de captation d'autre part.

Une étude séparée des trois journaux analysés autorise un point de vue spécifique sur chaque titre de presse, mettant ainsi au jour les éclairages empruntés par les trois grands quotidiens nationaux français que sont *Le Monde, Le Figaro* et *Libération.* De ce fait, nous sommes en mesure d'expliquer les tendances discursives relatives à chaque quotidien au regard du climat et les postures politiques défendues par chacun. Une de nos hypothèses de travail se fondait sur l'idée que les "Unes" utilisaient des procédés de dramatisation plutôt que des éléments didactiques afin de répondre à ce souci de captation. L'éclairage du *Monde* a montré que la didacticité pouvait autant servir la captation du public que la dramatisation, lorsque les éléments du corpus de vulgarisation scientifique utilisaient davantage des images d'événements climatiques extrêmes. Sans pour autant mettre systématiquement en page des énoncés et des images catastrophistes, *Libération* utilise davantage de marqueurs dramatiques sur ses "Unes". L'éclairage du *Figaro* se caractérise au travers des thématiques abordées notamment : la finance, la religion et la politique constituent les points d'ancrage sur lesquels le quotidien construit sa spécificité. La société civile tient une moindre place dans ce quotidien, alors qu'elle se déploie largement dans les deux autres titres de presse. *Le Monde* tente de comprendre les rouages de la polémique en cours en en montrant les processus à ses lecteurs, le quotidien ouvre ses colonnes aux deux parties s'affrontant. *Libération* se joue de la polémique ; le journal propose une mise en scène conflictuelle du débat, appuyant de nouveau sur le levier dramatique. *Le Figaro* et

Libération semblent participer au jeu polémique en attaquant une des parties de façon Ad Hominem, ridiculisant une personnalité représentant le Giec pour *Le Figaro*, à la nébuleuse climato-sceptique pour *Libération.*

Montrer le climat s'avère complexe pour l'ensemble des journaux, qui préfèrent en parler plutôt que de l'illustrer. Les formes que prend le concept de changement climatique se retrouvent sur les pages du *Figaro*, mais également dans les dessins de presse de Plantu, allant vers une forme de stéréotypie. Des cheminées d'usines fumantes sont la cause du phénomène, sa conséquence est la mise en danger des ours polaires et de le leur lieu de vie. L'eau reste l'élément naturel prépondérant pour marquer le climat : sa nature adaptable permet de l'utiliser pour montre le processus de fonte des glaciers, l'élévation du niveau des océans, mais également dans une moindre mesure les possibles pénuries qui toucheraient l'humanité.

La présence appuyée de la société civile reste à notre sens un point d'ancrage pour comprendre les façons dont les sociétés construisent leurs propres cadres d'appréhension, leurs propres mythes. Nous avons montré que les personnages mis en scène dans les "Unes" devaient être militantes pour y apparaître. Cependant, les personnes interrogées lors des entretiens collectifs se considéraient comme non militantes et non professionnelles du domaine discuté, à savoir l'environnement. Le passage à la prise de conscience semble être un fait difficilement analysable, sauf à s'intéresser au mouvement des indignés, mouvement citoyen ayant débuté en Espagne, il s'agirait de « los indignados ». Il s'agit d'un mouvement non révolutionnaire de citoyens qui s'indignent, selon le vœu de Stéphane Hessel, contre un mode de gouvernance qui ne prend plus en compte les individus, mais les grandes entreprises et les aspects financiers. Etant toujours anthropocentré, ce mouvement a cependant l'avantage de tenter le basculement d'une idéologie vers une autre sans recours à la violence. Il s'agit d'une tentative citoyenne de transformer les mythes sous-jacents à nos modes de vie. Le fait que los indignados se présentent eux-mêmes comme des citoyens « normaux », et leur désir de transformer leur société construisent selon nous une piste de réflexion intéressante pour comprendre les différentes formes de basculement d'un mythe à l'autre, selon l'hypothèse que ce basculement est envisageable sans révolution violente.

La démarche narrative constitue l'innovation méthodologique de notre travail. Elle a permis d'appréhender les corpus selon un point de vue différent, nourrissant par là même les premiers étayages. Considérant le concept de médiation développé par Girard et repris par Urbain comme un élément autorisant la circulation, nous nous sommes attachée à en rendre compte dans les corpus scientifiques, médiatiques et profanes, mettant ainsi au jour une lacune de médiateur en partie comblée dans les discours médiatiques par les climato-sceptiques. Les scientifiques en

appellent de façon implicite à une médiation fondée sur les savoirs scientifiques se construisant par la preuve et l'expérience, ils participent ainsi à la continuation d'une vision cartésienne de la science et du monde. La lacune de médiation est également présente dans les discours profanes, autorisant ainsi un potentiel renouvellement des mythes constituant nos sociétés. Car Prométhée en reste le modèle incontesté. Le renouvellement utopique appelé par Fodor se doit de passer par de nouvelles formes de médiations. Nous en proposons une qui s'appuie sur l'hypothèse Gaïa de Lovelock, dans laquelle la proposition cartésienne de se rendre « comme maitres et possesseurs de la nature » ne tient plus. La science peut alors se construire selon un nouveau mythe, une nouvelle médiation. La considération des éléments naturels non plus comme une valeur marchande ou d'usage, mais comme une part essentielle voire nécessaire d'une communauté d'êtres vivants remet en question notre vision anthropocentrée du monde, sur laquelle sont construites la plupart des sociétés actuelles.

L'harmonie présentée comme situation finale potentielle au sein du corpus de vulgarisation scientifique en appelle à ce mythe de Gaïa. Si elle disparaît du corpus médiatique, cette harmonie reprend substance dans une moindre mesure dans les discours profanes, pourtant freinés par la dépendance au sentier, le poids de la responsabilité et l'inertie du système politique et économique dans lequel les citoyens vivent. Plus qu'un mythe, c'est tout un imaginaire à réinventer à partir de ces trois aspects de la problématique.

La demande d'Electricité de France à propos de ce travail doctoral consistait en une compréhension approfondie des mythes sous-tendant le concept de changement climatique dans la société française. Notre travail s'est attaché à mettre au jour différentes impositions culturelles qui permettent d'expliquer en partie les comportements des citoyens et des consommateurs à l'égard du changement climatique. Tous ont conscience de la nécessité d'action. Peu considèrent que leur propre action soit nécessaire. Là encore, la place du sujet actanciel reste à combler, car les citoyens ne s'y sont pas investis, offrant davantage ce rôle aux entreprises considérées comme polluantes ou au contraire, comme vertueuses à cet égard. Au demeurant, nous considérons que cette représentation des entreprises se fonde essentiellement sur leur stratégie de communication publicitaire et corporative en cela qu'elles n'apparaissent que très peu dans le corpus médiatique basé sur la presse d'information. L'investissement sémio-syncrétique d'un corpus publicitaire semble alors représenter une nouvelle voie d'analyse pour appréhender de façon plus détaillée les représentations et rôles investis par les différentes entreprises.

Il s'agit également pour l'entreprise de comprendre en creux les associations faites dans les médias notamment entre le changement climatique et la production énergétique, relation qui ne semble pas aller de soi dans les discours médiatique, bien plus dans les discours profanes. La

compréhension d'une problématique environnementale en lien avec la production énergétique pose de nouveau la question des représentations et perceptions de la production d'énergie nucléaire, ou encore d'énergies non conventionnées comme par exemple les gaz de schiste, sur le territoire national. Dans le dernier cas, une comparaison avec le traitement de ce genre d'information dans les médias polonais apparaît comme pertinente étant donné le fait que la Pologne accueille en 2013 la conférence des parties relative au climat d'une part, et que la société civile polonaise, tout comme les médias, semblent considérer l'extraction du gaz de schiste présent dans leurs sous-sols comme une opportunité d'émancipation face au joug du gaz russe. Là encore, il semble que la société civile ait un rôle à jouer.

Enfin, nous souhaitons concevoir notre étude non plus seulement dans une démarche méthodologique interdisciplinaire, mais selon une approche multidisciplinaire de l'Objet de recherche ou de la compréhension des représentations. La question se pose alors de savoir dans quelle mesure ce travail doctoral pourrait s'inscrire dans une démarche multidisciplinaire plus vaste. La multidisciplinarité suppose une mise en commun des savoirs pour une meilleure compréhension d'un Objet, les études de différents horizons s'alimentant les unes les autres. Dans cette perspective multidisciplinaire, notre intérêt pour les représentations et mythes institués par le citoyen désireux de changement en appelle à un rapprochement avec les sciences politiques qui observent la citoyenneté en règle générale et la façon dont les citoyens prennent conscience de leur propre pouvoir politique, leur manière de faire de la politique au quotidien et localement.

Le travail présenté ici a également à voir avec une forme de sociologie de l'environnement qui tenterait de comprendre ce basculement vers de nouveaux modes de vie à l'instar de l'écocitoyenneté, des modifications des rapports à la consommation, allant ainsi vers une naturalisation de la société. Les résultats proposés font potentiellement le lien avec une représentation socio-culturelle d'indicateurs nouveaux tels que les bilans carbones faisant partie de l'Agenda 21, l'empreinte écologique, ou encore le capitalisme naturel ou vert, prouvant ainsi qu'un capitalisme non prométhéen est envisageable, selon la proposition de Flahault, sans omettre les modèles de vie dits alternatifs.

La couleur verte semble être un recours à l'instauration d'un mode de consommation différent. La question se pose alors des choix communicationnels d'EDF sur le *bleu ciel*, renvoyant davantage aux problématiques énergétiques en lien avec le réchauffement climatique justement. L'analyse médiatique donnée à lire fait ainsi le lien avec les sciences de l'information et la communication qui s'intéressent de la même manière aux problématiques environnementales d'un point de vue communicationnel. Envisagées alors comme un moyen de

rendre compte du processus public de confrontation et d'évolution de différents points de vue, les sciences de l'information et de la communication tentent d'appréhender les modes de communications engagées, ou en lien direct avec le développement durable. Car toutes ces problématiques investies par de nombreuses disciplines en sciences humaines et sociales ont à voir avec le changement climatique, qui en est pour partie l'origine.

BIBLIOGRAPHIE

Etant donné le foisonnement disciplinaire dont fait l'objet ce travail de thèse, nous proposons une bibliographie qui rend compte des différences disciplinaires.

Une première partie présente les ouvrages en lien avec la linguistique, l'analyse du discours, la sémiologie et la sémiotique, disciplines dans lesquelles nous avons puisé notre fondement théorique et méthodologique. A l'intérieur de cette partie, et sans distinction particulière, sont représentés les ouvrages relatifs à notre Objet d'étude, le changement climatique, du point de vue linguistique, discursif, sémiologique et sémiotique.

Dans la deuxième partie de la bibliographie, nous listons les ouvrages relatifs à l'Objet *changement climatique* du point de vue des sciences du climat, mais également de la géographie, considérée dans ces circonstances comme constitutive du changement climatique étant donné le caractère fondateur de cette discipline à l'égard de l'Objet.

La troisième partie offre à voir les ouvrages issus des sciences humaines et sociales qui traitent également du changement climatique ou d'un objet connexe : histoire, sociologie, anthropologie, à quoi nous rajoutons la philosophie et la littérature qui offrent un regard original quant à l'étayage des interprétations.

La quatrième partie clôt cette bibliographie en listant de façon précise les sites Internet consultés. Les annexes proposent une vue exhaustive du corpus, ainsi que les transcriptions des entretiens et des focus groupes utilisées.

La nature de l'ouvrage référencé est spécifiée par la typographie ou dans le titre. Articles, chapitres de livres, livres complets, revues, thèse, rapports, tous les éléments consultés pour ce travail sont mis au même niveau bibliographique.

FONDEMENTS THEORIQUES ET METHODOLOGIQUES

ABLALI, D. (2001) Hjelmslev et Greimas : deux sémiotiques universelles différentes. *Linx*, no. 44, p. 39-53.

ABLALI, D. (2003) *La sémiotique du texte : du continu au discontinu*, Paris : L'Harmattan, 286 p.

ABLALI, D., DUCARD, D. (dir.) (2009) *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris : Honoré Champion, Besançon : Presses universitaires de Franche Comté, 312 p.

ADAM, JM. (1991) Cadre théorique d'une typologie séquentielle. *Etudes de linguistique appliquée : Textes, discours types et genres,* no. 83, BRONCKART, JP., COSTE, D., ROULET, E. (coor.), p. 7-18.

ADAM, JM. (1997a) Unités rédactionnelles et genres discursifs : cadre général pour une approche de la presse écrite. *Pratiques* n° 94, Metz, p.3-18.

ADAM, JM. (1997b) Genres, textes, discours: pour une reconception linguistique du concept de genre. *Revue belge de philologie et d'histoire : Langues et littératures modernes - Moderne taal- en letterkunde*, Tome 75 fasc. 3, p. 665-681.

ADAM, JM. (2001) Types de textes ou genres de discours : Comment classer les textes qui disent de et comment faire ? *Langages,* no. 141, Paris : A. Colin, p. 10-27.

ADAM, JM., LUGRIN, G. (2000) L'Hyperstructure : un mode privilégié de présentation des événements scientifiques. CUSIN-BERCHE, F. (dir.) *Carnets du CEDISCOR 6 : rencontres discursives entre sciences et politique dans les médias,* Paris : Presse Sorbonne Nouvelle, p. 133-151.

AMOSSY, R. (1991) *Idées reçues : sémiologie du stéréotype,* Paris : Nathan, 215 p.

AMOSSY, R., HERSCHBERG, A. (1994) *Stéréotypes et clichés,* Paris : Nathan, 128 p.

APOTHELOZ, D., MIEVILLE, D., VERGES, P. (1987) Cet obscur objet du discours : opérations discursives et représentations sociales. *Revue européenne des sciences sociales : Hommage à Jean-Blaise GRIZE*, n°77, p. 209-224.

BAGHERI GRIFFATON, A. (2012) *Les relations homme/femme dans le cinéma iranien postrévolutionnaire, stratégies des réalisateurs. Analyse sémiologique*. Thèse de doctorat : sémiologie : Université Paris Descartes, 272 p.

BAKHTINE, M. (1984) *Esthétique de la création verbale,* Paris : Gallimard, 408 p.

BARTHES, R. (1964) Rhétorique de l'image. *Communications,* no. 4*,* p. 40-51.

BARTHES, R. (1966) Introduction à l'analyse structurale des récits. *Communications,* no. 8*,* p. 1-27.

BARTHES, R. (1985) *L'aventure sémiologique*, Paris : Seuil, 359 p.

BARTHES, R. (1999) [1957] *Mythologies*, Paris : Seuil, 233 p.

BATTESTINI, A. (2002) Evénement ou hallucination ? La symbolisation d'un tournant historique par les "Unes" du 12 septembre. *Communication et langages*, no. 133, p. 65-74.

BAUDELOT, C., HOUDEBINE, AM. (1985a) L'imaginaire linguistique dans la communication mass-médiatique. *Médias et enseignement, Actes du colloque AUPELF*, 1985, Paris : Didier Erudition, p. 58-64.

BEACCO, JC., MOIRAND, S. (1995) Autour des discours de transmission des connaissances. *Langages : Les analyses de discours en France*, no. 117, Paris : A. Colin, p.32-53.

BESA CAMPRUBI, J. (2002) Les fonctions du titre, *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 82, 36 p.

BREMOND, C. (1964) Le message narratif. *Communications,* no. 4, p. 4-32.

BREMOND, C. (1966) La logique des possibles narratifs. *Communications*, no. 8, p. 60-76.

BURGER, M. (2006) L'analyse du discours appliquée à la communication médiatique : comment la presse romande parle-t-elle de l'Islam? *Bulletin suisse de linguistique appliquée* vol. 83, no. 2, p. 201-212.

CARVALHO, A. (2005). Representing the politics of the greenhouse effect : Discursive strategies in the British media. *Critical Discourse Studie*s, no. 2, p. 1-29.

CARVALHO, A. (2007). Ideological cultures and media discourses on scientific knowledge: re-reading news on climate change. *Public Understanding of Science*, no.16, p. 223-243.

CARVALHO, A., BURGESS, J. (2005) Cultural circuits of climate change in U.K. Broadsheet Newspapers, 1985-2003. *Risk analysis,* Vol. 5, No. 6, 2005, p. 1457-1469.

CARVALHO, A., RAMOS, R. (2008) Chapter 12 : Science as rhetoric in Media Discourses on climate change, in STRUNCK, J., HOLMGREEN, L., DAM, L. (eds) *Rhetorical aspects in present-day society,* Cambridge Scholars Press, p. 223-247.

CHARAUDEAU, P. (2005) *Les médias et l'information : L'impossible transparence du discours*, Bruxelles : De Boeck, Paris : INA, 250 p.

CHARAUDEAU, P. (2007) Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux, in BOYER H. (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Paris : L'Harmattan, p. 49-65.

CHARAUDEAU, P. (2008) *La médiatisation de la science : Clonage, OGM, manipulations génétiques*, Bruxelles : De Boeck, Paris : INA, 128 p.

CHARAUDEAU, P., MAINGUENEAU, D. (2002) *Dictionnaire d'Analyse du Discours*, Paris : Seuil, 661 p.

CHETOUANI, L. (2001) *Les figures de la polémique : aspects linguistiques et discursifs du débat public sur l'effet de serre*, Paris : L'Harmattan, 230 p.

CHEVEIGNE, S. (1997) Introduction : les sciences dans une société médiatisée. *Hermès : Sciences et médias*, no. 21, p.15-23.

COQUET, JC. (1991) Réalité et principe d'immanence. *Langage,* no. 103*,* p.23-35.

COURTES, J. (1976) *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris : Hachette Université, 144 p.

COURTINE, JJ. (1981) Analyse du discours politique. *Langages*, no. 62, Paris : Larousse, p. 9-128.

DOURY, M. (1993) Chapitre 12 : L'appel à Galilée, in PLANTIN, Ch. (dir) *Lieux communs, topoïs, stéréotypes, clichés,* Lyon : Kimé, p. 123-132.

DUBOIS, J. (1973) *Dictionnaire de linguistique*, Paris : Larousse, 516 p.

DUCARD, D., NORMAND, C. (dir.) (2006) *Antoine Culioli : un homme dans le langage*, Paris : Ophrys, 383 p.

ECO, U. (1988) *Le signe : Histoire et analyse d'un concept,* Bruxelles : Labor, 283 p. KLIENKENBERG, JM. (trad.)

ECO, U. (1985) *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris : Grasset, 310 p.

EVERAERT-DESMEDT, N. (2007) *Sémiotique du récit,* Bruxelles : De Boeck, 324 p.

FAIRCLOUGH, N. (1995). *Media Discourse,* London : Edward Arnold, 224 p.

FAYE, JP. (1972) *Langages totalitaires*, Paris : Hermann, 771 p.

FEHR, J. (2000) *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris : PUF, 286 p. CAUSSAT, P. (trad.).

FIALA, P., EBEL, M. (1983) *Sous le consensus, la xénophobie*, Lausanne : Institut de science politique, 434 p.

FODOR, F. (dir.) (2007) *L'observatoire sociétal. Changement climatique : entre prise de conscience et nécessité d'agir,* Clamart : document EDF R&D, 16 p.

FODOR, F. (2008a) *De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturel : Langues, cultures, représentations,* Habilitation à diriger des recherches, Amiens : Université de Picardie Jules Vernes, 192 p.

FODOR, F. (2008b) L'analyse des imaginaires culturels et de leur dynamique : questions théoriques et méthodologiques. *Sêméion : De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturel,* no.7, Université Paris Descartes, p. 57-63.

FODOR, F., BRUNETIERE, V. (2011) *Climat d'angoisse*, Paris : Les 2 encres, 118 p.

FODOR, F., HOUDEBINE, AM. (2008) La "carte forcée" culturelle et l'évolution des interprétations : l'exemple d'un dessin de presse. *Sêméion*, *revue du Laboratoire Dynalang-sem,* Université Paris-Descartes, p. 58-62.

GREIMAS, A. (1966) Eléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique. *Communications,* no. 8, p. 28-59.

GREIMAS, A. (1973) Les actants, les acteurs et les figures, in CHABROL, C. (dir.) *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris : Larousse, p. 161-176.

GREIMAS, A. (2002) [1966], *Sémantique structurale*, Paris : PUF, 262 p.

GREIMAS, A., COURTÉS, J. (1979) *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage,* Paris : Hachette, 454 p.

GRITTI, J. (1966) Un récit de presse. *Communications,* no. 8, p. 94-101.

GRIZE, JB. (1978) Schématisation, représentations et images, in *Stratégies discursives*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, p. 45-52.

GRIZE, JB. (1990) *Logique et langage*, Paris : Ophrys, 153 p.

GRIZE, JB. (1992) *Un signe parmi d'autres,* Neuchâtel : Cahiers de l'Institut neuchâtelois, Hauterive : Attinger, 112 p.

GRIZE, JB. (1993) Logiques naturelles et représentations sociales. *Papers on social representations - Textes sur les représentations sociales,* vol.2, p. 1-9.

GRIZE, JB. (2005) Le point de vue de la logique naturelle, DOURY, M., MOIRAND, S. (éd.) *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation, genres et langages*, Berlin : Peter Lang, 200 p.

GUILBERT L. (1973) La spécificité du terme technique et scientifique. *Langue française*, no. 17, Paris : Larousse, p. 5-17.

HENAULT, A. (1997) *Histoire de la sémiotique,* Paris : PUF, 127 p.

HJELMSLEV, L. (1968) *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris : Minuit, 227 p.

HJELMSLEV, L. (1988) [1971] *Essais linguistiques,* Paris : Minuit, 279 p.

HOUDEBINE, AM. (1985) Pour une linguistique synchronique dynamique. *La linguistique,* no. 21, Paris : PUF, pp. 7-36.

HOUDEBINE, AM. (dir.) (1994a) *Travaux de Linguistique*, 5/6, Université d'Angers, no. spécial Sémiologie, ('Panzani revisité' p.15- 36, 'De la connotation', p.39-44, 'Convergence, divergence, périphérie', p. 49-53).

HOUDEBINE, AM. (1994b) Études d'images publicitaires (Éléments de sémiologie psychanalytique). *Topique – Les pouvoirs de l'image*, no. 53, Paris : Dunod, p. 171-190.

HOUDEBINE, AM. (1994c) Panzani revisitée. Etude de sémiologie iconique. *Médiascope : La publicité masque et miroirs*, no. 8, p.58-68.

HOUDEBINE, AM. (1998) *La féminisation des noms de métiers : en français et dans d'autres langues*, Paris : L'Harmattan, 196 p.

HOUDEBINE, AM. (1999) Actualité de la sémiologie, in LEGRIS-DESPORTES, C., FRAENKEL, B. (dir.), *Sémiologie en entreprise*, Paris : Dunod, pp. 215-234.

HOUDEBINE, AM. (2003) De l'interprétant et du parcours interprétatif. *Sémêion,* no. 1**,** Université Paris 5 Descartes, p. 97-103.

HOUDEBINE, AM. (2004) Pour une sémiologie des indices (structurale et interprétative). *Les cahiers du collège iconique**,** Communications et débats*, no. 17, p. 1-48.

HOUDEBINE-GRAVAUD, AM. (2007) Linguistique et sémiologie : "Des signes de la vie sociale ", in FERNANDEZ-VEST, J. (dir.) *Combat pour les langues du monde*, Paris : L'Harmattan, p. 211-222.

HOUDEBINE, AM. (2009a) la sémiologie des indices et autres définitions, in ABLALI, D., DUCARD, D. (dir.) *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, Paris : Honoré Champion, p. 121-126.

HOUDEBINE, AM., BRUNETIERE, V. (1994) Annexe 3 : Démarches – méthodologie, *Travaux de linguistique n°5/6*, Université d'Angers, p. 273 – 276.

HOUDEBINE, AM., POZAS, M. (2006) De l'humour dans les dessins de presse. *Questions de communication,* no. 10, p. 43-64.

JACOBI, D. (1985) Sémiotique du discours de vulgarisation scientifique. *Semen : De Saussure aux médias*, no. 2, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, p. 89-104.

JACOBI, D. (1986) *De la recherche à la vulgarisation ; itinéraires du texte scientifique*, Besançon : Annales de l'Université de Besançon, Paris : les Belles Lettres, 182 p.

JACOBI, D. (2002) La gestion des contraintes de lexique et des explications litigieuses dans des discours de vulgarisation sur la santé. *Quaderni : Les sciences dans la cités,* no. 46, p. 123-146.

JAKOBSON, R. (1963) *Essais de linguistique générale, 1,* Paris : Minuit, 260 p.

JEANNERET, Y. (1998) L'affaire Sokal : comprendre la trivialité. *Communication et langages,* volume 18, no. 1, p. 13-26.

JEANNERET, Y. (2008) *Penser la trivialité. Volume 1 : la vie triviale des êtres culturels*, Paris : Hermès-Lavoisier, 267 p.

JOHNSON, R. (1986) The story so far and further transformations? In D. PUNTER (éd.) *Introduction to Contemporary Cultural Studies,* London: Longman, p. 277–313.

KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1980) *Le discours polémique*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 153 p.

KLINKENBERG, JM. (2000 [1996]) *Précis de sémiotique générale*, Paris : Point, Bruxelles : De Boeck, 486 p.

KRIEG-PLANQUE, A. (2007) Travailler les discours dans la pluridisciplinarité. Exemple d'une « manière de faire » en analyse de discours », in BONNAFOUS, S., TEMMAR, M. (dir.) *Analyse du discours et sciences humaines et sociales*, Paris : Ophrys, p. 57-71.

KRIEG-PLANQUE, A. (2009) *La notion de formule en analyse du discours*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, 144 p.

KRIEG-PLANQUE, A. (2010) La formule « développement durable » : un opérateur de neutralisation de la conflictualité. *Langage et société*, n°13*4*, Paris : Maison des sciences de l'homme, p.5-30.

LABOV, W. (1976) *Sociolinguistique*, Paris : Minuit, 458 p.

LAFONT, R. (1971) Un problème de culpabilité sociologique : la diglossie franco-occitane. *Langue française*, no. 9, Paris : Larousse. P. 93-99.

LANDOWSKI, E. (1989) *La société réfléchie : Essais de socio-sémiotique*, Paris : Seuil, 286 p.

LANDOWSKI, E. (2011) De quoi l'imaginaire est-il le nom ? *Lexia. Rivista di semiotica : immaginario*, no. 7/8, LEONE, M. (éd.), Roma : Aracne, p. 63-90.

LEGRIS-DESPORTES, C., CAPRON, P., COUTON-WYPOREK, P., et al. (2008) *Etudes 'sémio' et enquêtes en entreprise*, Paris : Les 2 encres, 150 p.

LOCHARD, G., SOULAGES, JC. (1993) Talk-show : la part de l'image. *Psychologie Française,* vol. 38, no. 2, p. 145-160.

LOCHARD, G., SOULAGES, JC. (1994) Les imaginaires de la parole télévisuelle. Permanences, glissements et conflits. *Réseaux,* vol. 12, no. 63*,* p. 13-38.

LOCHARD, G., SOULAGES, JC. (1998) *La communication télévisuelle*, Paris : A. Colin, 239 pages.

LOCHARD, G., SOULAGES, JC. (2004) Une interdisciplinarité autonome est-elle possible ? Interrogations sur la réception des discours médiatiques. *Questions de communication,* no. 5*,* p. 19-30.

LOTMAN, J. (1999) *La sémiosphère : Nouveaux actes sémiotiques* hors-série, Limoges : Pulim, 149 p.

MAINGUENEAU, D. (1983) *Sémantique de la polémique*, Lausanne : L'âge d'homme, 206 p.

MAINGUENAU, D. (2006) *Analyser les textes de communication*, Paris : Armand Colin, 209 p.

MAINGUENEAU, D., COSSUTTA, F. (1995) L'Analyse des discours constituants. *Langages : Les analyses de discours en France*, no. 117, Paris : A. Colin, p. 112-125.

MAUGER, M. (2006) *Dire et montrer la violence : Analyse sémiologique de publicités associatives contre les violences sur enfants, maltraitance et inceste*, Mémoire de Master 1 sciences du langage, option sémiologie, Paris Descartes, 2006, 114 p.

MAUGER, M. (2008) Représentations du déchet recyclable, in *Actes en ligne du colloque SEMIO 2007* : http://afssemio.com/semio2007/spip.php?article24.

MAUGER-PARAT, M. (2012) Chapitre 8 : la circularité de la notion "changement climatique" dans les médias français, construction de corpus représentatifs, in FILLIASTRE, M., MAUGER-PARAT, M., MEYNAUD, HY. (coor.) *Développement durable et sciences sociales : traductions d'un concept polysémique de l'international au local*, Paris : L'Harmattan, p. 183-210.

MAUGER-PARAT, M. (2013) The treatment of press photos, cartoons and diagrams about climate change on French newspaper headlines during the Copenhagen conference, *XXVIII CICOM International Conference of Communication, Communicating Climate Change: from Global Agenda to Media Representation*, *Actes en lignes*, 7-8 novembre 2013, Pamplona : Universidad de Navarra.

MAUGER-PARAT, M., PELIZ, AC. (à paraître) Expertise, controverse, polémique : trois formes de confrontation pour aborder le débat sur le changement climatique dans la presse française. Revue en ligne *Vertigo, Controverse environnementales : expertise et expertise de l'expertise.*

MARIN, L. (1989) *Opacité de la peinture*, Paris : Chiron, 197 p.

MARIN, L. (1998) *Des pouvoirs de l'image : gloses,* Paris : Seuil, 265 p.

MARNETTE, S. (2004) L'effacement énonciatif dans la presse contemporaine. *Langages,* no. 156, Paris : A. Colin, p. 51-64.

MARTINET, A. (1970) *Eléments de linguistique générale*, Paris : A. Colin, 221 p.

MARTINET, A. (1990) La synchronie dynamique. *La linguistique,* vol. 26, no. 2, Paris : PUF, p.13-23.

MARTINET, A. (1975) *Evolution des langue et reconstruction*, Paris : PUF, 264 p.

MCCOMAS, K., SHANAHAN, J. (1999). Telling stories about global climate change. Measuring the impact of narratives on issue cycles. *Communication Research,* vol. 26, p. 30-57.

MILNER, JC. (1995) [1989] *Introduction à une science du langage*, Paris : Seuil, 313 p.

MOGLAN, I. (2010) *La vache folle, entre crise alimentaire et crise identitaire. Analyse sémiologique et discursive*, Thèse de doctorat : sémiologie : Université Paris Descartes, 270 p.

MOIRAND, S. (1997) Formes discursives de la diffusion des savoirs dans les médias. *Hermès : Sciences et médias*, no. 21, p. 33-44.

MOIRAND, S. (2000) Variations discursives dans deux situations contrastées de la presse ordinaire. CUSIN-BERCHE, F. (dir.) *Carnets du CEDISCOR 6 : rencontres discursives entre sciences et politique dans les médias,* Paris : Presse Sorbonne Nouvelle, p. 45-62.

MOIRAND, S. (2004) De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? Actes du colloque *Sciences, Médias et société,* Lyon, 15-17 juin 2004, p. 71-99.

MOIRAND, S. (2006) Responsabilité et énonciation dans la presse quotidienne : questionnements sur les observables et les catégories d'analyse, *Semen* : *Enonciation et responsabilité dans les médias,* no. 22, p. 45-59.

MOIRAND, S. (2007) *Les discours de la presse quotidienne*, Paris : PUF, 179 p.

MOLES, A. (1981) Pensée rigoureuse et sciences du vague : du bon usage des mathématiques dans les sciences sociales. *Cahiers internationaux de sociologie,* no. 71, Paris : PUF, p. 269-287.

MOLES, A. (1998) *Les sciences de l'imprécis,* Paris : Seuil, 359 p.

MOLES, A. (1990) La fonction des mythes dynamiques dans la construction de l'imaginaire social. *Cahiers de l'imaginaire : mythologie et vie sociale*, no. 5-6, p. 9-34.

MORRIS, C. (1974) Fondements de la théorie des signes. *Langages*, vol. 35, Paris : Larousse, p. 15-21.

MORTUREUX, MF. (1985) Linguistique et vulgarisation scientifique. *Informations sur les sciences sociales,* no. 24/4, Bristol : Sage Publication, p.825-845.

MORTUREUX, MF. (1983) *La vulgarisation scientifique au XVIIIème siècle à travers l'œuvre de Fontenelle*, Paris : Didier-Erudition, 731 p.

MOUNIN, G. (1970) *Introduction à la sémiologie*, Paris : Minuit, 241 p. Coll. Le sens commun.

MOUNIN, G. (1974) *Dictionnaire de la linguistique*, Paris : PUF, 340 p.

NOSSENKO-HERCBERG, Ekatarina, 2010, *Les sites web des réseaux féminins professionnels. Analyses sémiologiques, linguistiques (lexicales, sémantique et discursive)*, *communicationnelles*, Thèse de doctorat : sémiologie : Université Paris Descartes, 275 p.

PELIZ, AC. (2009) *La représentation du GIEC dans la presse française entre 1990 et 2007*, Mémoire de Master Recherche : Sciences de l'Information et de la communication, Paris : Celsa, 105 p.

PETIOT, G., PAILLOUX, AM. (2000*)* Quel discours de « la » science l'hétérogénéité sémiotique des médias construit-elle ? CUSIN-BERCHE, F. (dir.) *Carnets du CEDISCOR 6 : rencontres discursives entre sciences et politique dans les médias,* Paris : Presse Sorbonne Nouvelle, p. 177-196.

PETITCLERC, A., SCHEPENS, Ph. (2009) Critical Discourse Analysis I. Les notions de contexte et d'acteurs sociaux, *Semen*, no. 27, 216 p.

POTTIER, B. (2011 [1992]) *Sémantique générale*, Paris : PUF, 237 p.

REBOUL-TOURE, S. (2004) Ecrire la vulgarisation scientifique aujourd'hui. Actes du colloque *Sciences, Médias et société,* Lyon, 15-17 juin 2004, p. 195-212.

RENNES, J. (2007) Chapitre 6 : Analyser une controverse, les apports de l'étude argumentative à la science politique, in BONNAFOUS, S., TEMMAR, M., *Analyse du discours et sciences humaines et sociales*, Paris : Ophrys, p. 91-107.

REY, A. (1972) Usages, jugements et prescriptions linguistiques. *Langue Française*, no. 16, Paris : Larousse, p. 4-28.

REY, A. (1977) *Le lexique, images et modèles : Du dictionnaire à la lexicologie*, Paris : A. Colin, 307 p.

REY, A. (2005) *Dictionnaire culturel en langue française,* Paris : Le Robert, 7232 p.

REY, A. (2009) [1992], *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Robert, tome 1, 1381 p.

SAUSSURE, F. (1996) [1916] *Cours de linguistique générale,* Paris : Payot, 520 p. BALLY, C., SECHEHAYE, A. (éd.)

SAUSSURE, F. (2002) *Ecrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 353 p. BOUQUET, S., ENGLER, R. (éd.)

SIBLOT, P. (1997) Nomination et production de sens : le praxème. *Langages*, n°127, p.38-55.

SICARD, M. (1997) Les paradoxes de l'image. *Hermès : Sciences et médias*, no. 21, p. 45-52.

SJOBLOM, M., REINERT, M. (2008) Le discours dictionnairique : analyse systématique des structures sémantiques. *JADT 2008 : 9es journées d'Analyse statistique des Données Textuelles*, p. 579-590.

SOUCHIER, E. (1982) La manchette du quotidien. *Presse-Actualité*, no. 160, p.26-31.

SOULAGES, JC. (2002) Identités discursives et imaginaires figuratifs, in HOUDEBINE, AM. (dir.) *L'imaginaire linguistique*, Paris : L'Harmattan, p. 103-108.

SOULAGES, JC. (2007) *Les rhétoriques visuelles, le formatage du regard*, Paris : INA, Bruxelles : De Boeck, 153 p.

TODOROV, T. (1966) Les catégories du récit littéraire. *Communications*, no. 8, p. 125-151.

URBAIN, JD. (1991) Idiologues et polylogues : pour une sémiotique de l'énonciation, *Nouveaux actes sémiotiques*, no.14, Limoges : Pulim, 56 p.

URBAIN, JD. (2003) *Ethnologue, mais pas trop,* Paris : Payot et Rivages, 285 p.

URBAIN JD. (2009) Notes de cours lors du séminaire *Réflexions théoriques autour de la sémiotique narrative*, Université Paris-Descartes.

URBAIN, JD. (2011), *L'envie du monde,* Paris : Bréal, 272 p.

VAN DIJK, T. (1988) *News as Discourse.* Hillsdale, NJ : Laurence Erlbaum, 200 p.

VERÓN, E. (1981) *Construire l'événement : les médias et l'accident de three miles island*, Paris : Minuit, 176 p.

VERÓN, E. (1988) *La Sémiosis sociale : fragments d'une théorie de la discursivité*, Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 230 p.

VERÓN, E. (1997) Entre l'épistémologie et la communication. *Hermès : Sciences et médias*, no. 21, p. 25-32.

WRONA, A. (2009) Dans la mêlée : ce que la société fait aux idées. *Acta fabula : Essais critiques,* vol. 10, n° 3, URL : http://www.fabula.org/revue/document4950.php, page consultée le 30 juillet 2013.

SCIENCES DITES EXACTES

ARRHENIUS, S. (1896) On the Influence of Carbonic Acid in the Air upon the Temperature of the Ground. *Philosophical Magazine and Journal of Science*, vol. 5, no. 41, p. 237-276.

BARD, E. (dir.) (2006) *L'homme face au climat,* Paris : Odile Jacob, 272 p.

BOULEAU, N. (2006) *Le changement climatique anthropique était-il réfutable en 1925* ? Paris : CIRED, http://cermics.enpc.fr/~bouleaun/papiers/c54.pdf.

BRODHAG, C., BREUIL, F. (2009) *Glossaire du climat. Traductions anglais/français et définitions*, Paris : Organisation Internationale de la Francophonie, 70 p.

CARSON, R. (1962) *Silent spring*, New York : Houghton Mifflin, 368 p.

CLAVERIE, B. (2010) *L'homme augmenté : néotechnologies pour un dépassement du corps et de la pensée*, Paris : L'Harmattan, 136 p.

DOUGUEDROIT, A. (2005) La révolution scientifique de la climatologie pendant la seconde moitié du XXe siècle : le paradigme de l'état du système climatique. *Annales de l'Association Internationale de Climatologie,* vol. 2, p. 11-25.

FOURIER, J. (1824) Résumé théorique des propriétés de la chaleur rayonnante. *Annales de chimie et de physique*, vol. 27, p. 236-281.

GATES, WL. (1979) The physical Basis of Climate. *Proceedings of the World Climate Conference*, Geneva, p.112-131.

GIEC (2007) *Bilan 2007 des changements climatiques. Contribution des Groupes de travail I, II et III au quatrième rapport d'évaluation du Groupe d'Experts intergouvernemental sur l'Evolution du climat*, Equipe de rédaction, PACHAURI, R.K. et RESINGER, A., Giec, Genève, 103 p.

GODARD, A., TABEAUD, M. (2009) *Les climats : Mécanismes, variabilités, répartition*, Paris : A. Colin, 217 p.

KOYRE, A. (2003) [1957] *Du monde clos à l'univers infini,* Paris : Gallimard, 350 p.

LE TREUT, H. (2009) *Nouveau climat sur la terre : comprendre, prédire, réagir*, Paris : Flammarion, 232 p.

LOVELOCK, J. (1986) *La Terre est un être vivant : L'hypothèse Gaïa*, Monaco : édition du Rocher, 184 p.

LOVELOCK, J. (1995) [1988] *The ages of Gaïa : a biography of our living Earth*, New York : Oxford University Press, 267 p.

LOVELOCK, J. (2007) *Climate change on living hearth*. Communication orale auprès de la Royal Society, Londres, 29 octobre 2007.

LOVELOCK, J., MARGULIS, L. (2006) *The Revenge of Gaïa : why the earth is fighting back and how we can still save humanity*, Santa Barbara : Allen Lane editions, 240 p.

MASCART, J. (1925) *Notes sur les variabilités des climats*, Lyon : M. Audin, 383 p.

MASSON-DELMOTTE, V. (2012) Chapitre 1. Les sciences du climat : quelles sont les incertitudes qui font débat ?, in Zaccai, E. et al*., Controverses climatiques, sciences et politique,* Paris : Presses de Sciences Po, p. 39-57.

PARROCHIA, D. (1997) *Météores : essais sur le ciel et la cité*, Seyssel : Champ Vallon, 250 p.

TAZIEFF, H. (1989) *La terre va-t-elle cesser de tourner ?* Paris : Seghers, 176 p.

TOUCHART, L. (2011) *La Russie et le changement climatique, une nouvelle géographie du froid*, Paris : L'Harmattan, 270p.

VIGNEAU, JP. (2006) Eclipse et retour du sociétal en climatologie. *Journées de la climatologies, Climat et société : l'apport des géographes-climatologues*, Nice, 23-25 mars, 10 p.

SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES, PHILOSOPHIE ET LITTERATURE

AFNOR (1991) *Présentation des rapports : Recommandation aux auteurs*, avec le soutien du ministère de la recherche et de la technologie, délégation à l'information scientifique et technique (DIST).

AGNES, Y. (2002) *Manuel de journalisme : écrire pour le journal*, Paris : La Découverte, 480 p.

ALCARAZ, M. (2005) *Réussir sa Une : Presse magazine et spécialisée*, Paris : Victoire Editions, 133 p.

BARJAVEL, R. (1972) *Ravage,* Paris : Gallimard, 313 p.

BARON, R. (2013) *Policy options for low-carbon power generation in China*, communication au 26 ICP Workshop 2013 : Paris.

BLOOR, D. (1983) *Sociologie de la logique : les limites de l'épistémologie*, Paris : Pandore, 190 p.

BOIA, L. (2004) *L'homme face au climat*, Paris : Les belles lettres, 207 p.

BOUILLON, JL., BOURDON, S., LONEUX, C. (2007) De la communication organisationnelle aux "approches communicationnelles" des organisations : glissement paradigmatique et migrations conceptuelles, *Communication et organisation,* no. 31, p.7-25.

BOYKOFF, MT., BOYKOFF JM. (2004). Balance as bias : global warming and the US prestige press. *Global Environment Change,* no. 14, p.125-136.

BOYKOFF, MT., BOYKOFF JM. (2007). Climate change and journalistic norms : A case-study of US mass-media coverage. *Geoforum,* no. 38, p. 1190–1204.

BRAUD, P. (1998) *Sociologie politique,* Paris : CGDJ, 710 p.

BRUNDTLAND G.H. (1989) *Rapport Brundtland, Notre avenir à tous*, Éditions du Fleuve, 432 p.

CALLON, M., LASCOUMES, P., BARTHE, Y. (2001) *Agir dans un monde incertain : Essai sur la démocratie technique*, Paris : Le Seuil, 358 p.

CHARTIER, R. (1994) Pouvoirs et limites de la représentation : sur l'œuvre de Louis Marin, *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 49, no. 2, p. 407-418.

COMBY, JB. (2008) *Créer un climat favorable : valorisation publique, médiatisation et appropriations au quotidien*, Thèse de sciences sociales en information et communication, Institut Français de Presse et Université Paris 2, 460 p.

COMBY, JB. (2011) Ancrages et usages sociaux des schèmes d'appréhension d'un problème public. Analyses de conversations sur les changements climatiques, *Revue française de science politique*, *Entretiens collectifs : nouveaux usages ?*, vol. 61, no. 3, p. 421-445.

DAHAN, A. (dir.) (2007) *Les modèles du futur*, Paris : La Découverte, 244 p.

DAHAN, A., GUILLEMOT, H. (2006) Changement climatique : dynamiques scientifiques, expertise et enjeux géopolitiques. *Revue Sociologie du travail*, no. 3*,* p. 412-432.

DAUVIN, P. (dir.) (2012) *La communication des ONG humanitaires*, Paris : L'Harmattan, 194 p.

DEBRAY, R. (2000) *Introduction à la médiologie,* Paris : PUF, 240 p.

DECROLY, JM., GEMENNE F., ZACCAÏ E. (2012) *Controverses climatiques, science et politique*, Paris : Presses universitaires Sciences Po, 254 p.

DEFOE, D. (2003) [1719] *Robinson Crusoé*, Paris : Poche, 410 p.

DERRIDA, J. (1979) La philosophie des États généraux, in *Les États généraux de la Philosophie*, Paris : Flammarion, 254 p.

DIAMOND, J. (2006 [2005]) *Effondrement,* Paris : Gallimard, 854 p.

DUCHESNE, S., HAEGEL, F. (2004) *l'entretien collectif*, Paris : Armand Colin, 128 p.

DUPUY, JP. (2004) *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris : Seuil, 224 p.

DUPUY, JP. (2005) *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris : Seuil, 106 p.

ENCINAS DE MUNAGORRI, R. (dir.) (2009) *Expertise et gouvernance du changement climatique,* Paris : LGDJ, 239 p.

FILLIASTRE, M., MAUGER-PARAT, M., MEYNAUD, HY. (coor.) (2012) *Développement durable et sciences sociales : traductions d'un concept polysémique de l'international au local*, Paris : L'Harmattan, 221 p.

FLAHAULT, F. (2008) *Le crépuscule de Prométhée*, Paris : Mille et une nuits, 290 p.

GALOCHET, M., LONGUEPEE, J., MOREL, V. et al. (2008) *L'environnement, Discours et pratiques interdisciplinaires*, Arras : Artois presse Université, 288 p.

GARCIA, G., HAEGEL, F. (2011) Entretiens collectifs : nouveaux usages ?. *Revue française de science politique*, *Entretiens collectifs : nouveaux usages ?*, vol. 61, no. 3, p. 391-397.

GENETTE, G. (1987) *Seuils*, Paris: Seuil, 388 p.

GIRARD, R. (1961) *Mensonges romantiques et vérité romanesque*, Paris : Grasset, 317 p.

GIRARD, R. (2011) *Achever Clausewitz*, Paris : Flammarion, 411 p.

GODARD, O. (2012) Chapitre 5 : Les controverses climatiques en France. La logique du trouble, in ZACCAI, Edwin, *et al. Controverses climatiques, sciences et politique*, Paris : Presses de Sciences Po, p. 117-140.

GRETS (2008) *L'intégration de l'aspect CO2 dans les communications institutionnelles et commerciales*, Clamart : EDF R&D, 47 p., FODOR, F. (éd.).

GRETS (2009) *Tendances évolutives dans les discours médiatiques autour du changement climatique (2004-2008)*, Clamart : EDF R&D, 54 p., FODOR, F. (éd.).

GUAY, L. (1997) La réponse socio-politique au message scientifique sur le réchauffement du climat. *Sciences de la société n°41 : La médiatisation de l'information scientifique. Le cas de la météo.* Toulouse : Presse Université du Mirail, mai 1997, p. 41-57.

HABERMAS, J. (1989) [1962] *The Structural Transformation of the Public Sphere,* Cambridge : Polity Press, 301 p. BURGER, T. (trad.).

HALL, E.T. (1978) *La dimension cachée*, Paris : Seuil, 254 p.

HALL, E.T. (1984) *Le langage silencieux*, Paris : Seuil, 237 p.

HAMMER, B., PERETTI-WATEL, P. (2007) Effet de serre et changement climatique : qu'en pensent les Français et les Européens ? FODOR, F. (dir.) *L'observatoire sociétal*, Clamart : EDF R&D, p.4-7.

HESSEL, S. (2010) *Indignez-vous !* Paris : Indigènes, 32 p.

HUBE, N. (2008) *Décrocher la Une : Le choix des titres de première page de la presse quotidienne en France et en Allemagne (1945-2005)*, Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 398 p.

HUBE, N. (2010) La forme, c'est le fond : La "Une" comme outil marketing de "modernisation" de la presse quotidienne, *Questions de communication*, no. 17, p. 253-272.

JOHNSON, R. (1986) The story so far and further transformations, in D. Punter (Ed.) *Introduction to Contemporary Cultural Studies,* London: Longman, p. 277–313.

JONAS, H. (1998 [1979]) *Le principe responsabilité*, Paris : Flammarion, 470 p.

JONAS, H. (2000 [1993]) *Une éthique pour la nature*, Paris : Desclée de Brouwer, 159 p.

JURDANT, B., STEHELIN L. (1976) Contraintes sociales et ambiguïtés dans les publications scientifiques, in ROQUEPLO Ph., THUILLIER P., *Incidences des rapports sociaux sur le développement scientifique et technique,* Paris : CNRS, p. 277-290.

KALAORA, B. (2008) De l'interdisciplinarité à la réflexivité engagée, in *L'environnement, Discours et pratiques interdisciplinaires*, Arras : Artois presse Université, p. 137-150.

KAUFMANN, JC. (1992) *La trame conjugale,* Paris : Nathan, 260 p.

KAUFMANN, JC. (2003) *L'entretien compréhensif*, Paris : A. Colin, 128 p.

KUHN, T. (1972) *La structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion, 246p.

KURZWEIL, R. (2007) *Humanité 2.0 : la bible du changement*, Paris : M21 éditions, 643 p.

LA BRANCHE, S. (dir.) (2008) *Le changement climatique dans tous ses états*, Presse Universitaire de Grenoble, 255 p.

LA BRANCHE, S. (dir.) (2010) *Le changement climatique : du méta-risque à la méta-gouvernance*, Paris : Lavoisier, 219 p.

LACAN, J. (1966) *Ecrits*, Paris : Seuil, 910 p.

LAMARRE, D. (dir.) (2005) *Risques climatiques*, Paris : Belin, 223 p.

LAMARRE, D. (dir.) (2008) *Climat et risques, Changements d'approches*, Paris : Lavoisier, 170 p.

LATOUR, B. (1989) *La science en action,* Paris : La Découverte, 663 p.

LEMIEUX, C. (1992) Les journalistes, une morale d'exception ? *Politix : l'activité journalistiques,* no. 19*,* Paris : Presses de la Fondation Nationale des sciences politiques, p.7-30.

LEMIEUX, C. (2007) A quoi sert l'analyse des controverses. *Mil neuf cent : Comment on se dispute. Les formes de la controverse*, no. 25, p.191-212.

LEROY-LADURIE, E. (2004) *Histoire humaine et comparée du climat*, tomes 1, 2, 3, Paris : Fayard.

LEVI-STRAUSS, C. (1964) *Mythologiques, Tome 1 : Le cru et le cuit*, Paris : Plon, 404 p.

LEVI-STRAUSS, C. (1985) [1958] *Anthropologie structurale*, Paris : Pocket, 480 p.

LEVI-STRAUSS, C. (1991) *Histoire de Lynx*, Paris : Plon, 358 p.

LEVI-STRAUSS, C. (2011) *L'anthropologie face aux problèmes du monde moderne*, Paris : Seuil, 150 p.

KEMPF, H. (2007) *Comment les riches détruisent la planète*, Paris : Seuil, 148 p.

MACLUHAN, M. (1977) *Pour comprendre les médias*, Paris : Seuil, 404 p.

MAUDLIN, T. (1996) Kuhn édenté, incommensurabilité et choix entre théories, *Revue philosophique de Louvain,* vol. 94, no. 3*,* p. 428-446.

MEADOWS, D., MEADOWS, D., RANDERS, J. et al. (1972) *The limits to growth : a report for the Club of Rome's project on the predicament of mankind*, New York : Universe Books, 205 p.

MEILLIEZ, F. (2008) Complémentarité entre Sciences de la Matière et du Vivant et des Sciences Humaines et Sociales : un témoignage d'acteur, in *L'Environnement. Discours et pratiques interdisciplinaires*, Arras : Artois Presses Université, p. 173-178.

MOURIQUAND, J. (1997) *L'écriture journalistique*, Paris : PUF, 127 p.

MORIN, E. (1988) Le défi de la complexité, *Chimères n°5-6*, 18 p.

MORIN, E. (1993) *Terre-Patrie*, Paris : Seuil, 220 p.

MORIN, E. (2007) *L'an 1 de l'ère écologique*, Paris : Taillandier, 127 p.

MOSCOVICI, S. (1976) *La psychanalyse, son image et son public*, Paris : PUF, 512 p.

NICOLESCU, B. (1996) *La transdisciplinarité manifeste*, Monaco : éditions du Rocher, 231 p.

NOËLLE-NEUMANN, E. (1974) The spirale of silence : A theory of public opinion. *Journal of communication,* no. 24, p. 43-51.

NORGAARD, K-M. (2006) We don't really want ton know, *Organization and environment*, no. 3, volume 13, New-York : Sage publications, p.347-370.

ORESKES, N., MC CONWAY, E. (2010) *Merchants of doubt : how a handful of scientists obscured the truth on issues from tobaccoe smoke to global warming*, New York : Bloomsbury Press, 368 p.

ORESKES, N. (2012) *Controverses climatiques, sciences et marchands de doute : Une conversation entre Naomi ORESKES et Bruno LATOUR*, Conférence proposée à Sciences Po Paris le 29 mars 2012.

OST, F. (1997) L'interdisciplinarité comme principe d'organisation, paradigme théorique et éthique, colloque *L'université catholique face aux défis du XXIe siècle*, Santiago du Chili, octobre 1997.

PAINTER, J. (dir.) (2011) *Poles apart : The international reporting of climate scepticism*, Oxford : Reuters institute for the study of journalism, University of Oxford, 136 p.

PALIER, B. (2010) Path Dependance, in *Dictionnaire des politiques publiques,* Paris : Sciences Po. Presses, p. 411-419.

PARIS, E. (2007) Les couloirs de la persuasion. Usages de la communication, tissu associatif et lobbies du changement climatique, in DAHAN, A. *Les modèles du futur*, Paris : La Découverte, p. 227- 243.

PASTOUREAU, M. (2003) *L'étoffe du diable : Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris : Seuil, 192 p.

PERELMAN, C. (1963) La vulgarisation scientifique, in *Justice et raison*, Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles, 256 p.

PESTRE, D. (2007) L'analyse des controverses dans l'étude des sciences depuis 30 ans, *Mil neuf cent. Comment on se dispute. Les formes de la controverse,* no. 25, p. 29-43.

PROPP, W. (1970) *Morphologie du conte*, Paris : Seuil, 254 p.

RABEHARISOA, V. (1997) Science, politique et grand public : la médiatisation du risque climatique. *Sciences de la société : la médiatisation de l'information scientifique. Le cas de la météo*, no. 41, p. 19-39.

ROQUEPLO, Ph. (1974) *Le partage du savoir*, Paris : Le Seuil, 254 p.

ROQUEPLO, Ph. (1993) *Climat sous surveillance,* Paris : Economica, 400 p.

SALMON, C. (2007) *Storytelling : La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris : La Découverte, 239 p.

SHAKESPEARE, W. (2001) *Roméo et Juliette*, Paris : Gallimard, 224 p. BONNEFOY, Y. (trad.).

De la SOUDIERE, M. (1995) Lexiques de la neige : De la neige savante à la neige parlée, *La Banque des mots, revue de terminologie,* no.49, p. 23-40.

De la SOUDIERE, M. (1999) *Au bonheur des saisons : voyage au pays de la météo*, Paris : Grasset, 379 p.

STEINBECK, J. (2009) *Voyage avec Charley*, Paris : Actes sud, 337 p.

TARDE, G. (1901) *L'opinion et la foule*, Paris : Felix Alcan, 239 p.

THEYS, J., KALAORA, B. (1992) *La Terre outragée. Les experts sont formels*, Paris : Autrement éditions, 270 p.

TOPÇU, S. (2008) Tensions liées aux rhétoriques du "profane" : le cas du nucléaire, in FROMENTIN, T., WOCJIK, S., (dir.) *Le profane en politique : Compétences et engagements du citoyen*, Paris : L'Harmattan, p. 85-110.

VEYRET, Y. (2008) Environnement et géographie, in *L'environnement, Discours et pratiques interdisciplinaires*, Arras : Artois presse Université, p. 37-57.

VOLTAIRE (2004) *Candide,* Paris : J'ai lu, 96 p.

WOLTON, D. (1991) Les contradictions de l'espace public médiatisé, *Hermès,* n°10, p.95-114.

YANOSHEVSKY, G. (2003) De la polémique à la polémique journalistique. *Recherches en communication,* no. 20*,* Bruxelles, p. 37-52.

ZERUBIAVEL, E. (2006) *The elephant in the room : silence and denial in everyday life*, New York : Oxford University Presse, 162 p.

SITES INTERNET

http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/dosclim/motscles/motscl1.html
http://www.ipcc.ch/organization_giec_fr.htm
http://www.ipcc.ch/home_languages_main_french.shtml#.UfdkQhYsp34
http://cycleducarbone.ipsl.jussieu.fr
http://agora.qc.ca
http://ipcc-who-is-who-fr.pdf
http://www.ipcc.ch/organization_giec_fr.shtml#.UFbSgUI-eXo
http://fr.wikisource.org/wiki/Poème_sur_le_désastre_de_Lisbonne
http://fr.wikisource.org/wiki/Lettre_à_Voltaire_sur_la_Providence
http://news.nationalgeographic.com/news/2006/05/polar-bears.html

DOCUMENTS AUDIOVISUELS

CROWE, C. (2002) *Vanilla sky,* Paramount Pictures, 135 minutes.

WACHOWSKI, A., WACHOWSKI, L, (1999) *Matrix,* Warner Bros, 131 minutes.

TABLE DES TABLEAUX, FIGURES ET ILLUSTRATIONS

TABLEAUX

Tableau 1 : Quatre définitions de *climat* 23
Tableau 2 : Définition des *changements climatiques* 27
Tableau 3 : Mise en perspective de quatre contrats de communication 96
Tableau 4 : Classement des convergences et périphéries 219
Tableau 5 : Organisation du deuxième sous-corpus scientifique fondé sur les entretiens avec six scientifiques. 225
Tableau 6 : Répartition des "Unes" en fonction de chaque journal 228
Tableau 7 : Organisation des entretiens collectifs 233
Tableau 8 : Les magazines de vulgarisation scientifique 235
Tableau 9 : Neuf livres de vulgarisation scientifique 236
Tableau 10 : Conventions de notations des tableaux 237
Tableau 11 : Exemple de strate scénique des livres, le dispositif textuel 238
Tableau 12 : Exemple de strate scénique des magazines, le dispositif textuel 239
Tableau 13 : Exemple de strate iconique, les éléments naturels 241
Tableau 14 : Exemple de strate linguistique, les axes sémiques 243
Tableau 15 : Répartition des axes sémiques selon les titres, sous-titres et intertitres 245
Tableau 16 : répartition des éléments euphoriques et dysphoriques selon les titres, sous-titres et intertitres 246
Tableau 17 : Carré mis en tableau 248
Tableau 18 : La strate actancielle en tableau 250
Tableau 19 : Regroupement des convergences 252
Tableau 20 : Regroupement des divergences et périphéries 253
Tableau 21 : Répartition temporelle du corpus médiatique dans son ensemble 276
Tableau 22 : Visualisation du rythme de parution d'informations climatiques au regard du nombre total de parutions 276
Tableau 23 : Pourcentage de parution des trois titres de presse par mois 277
Tableau 24 : Présence des éléments construisant l'annonce par journal 278

FIGURES

Figure 1 : Une spatialisation pour chaque définition 25
Figure 2 : Le climat « science des états de l'atmosphère » (Douguedroit, 2005 : 13) 44
Figure 3 : Le système climatique (Douguedroit, 2005 : 18) 45
Figure 4 : D'une fondation à l'autre 52
Figure 5 : Configuration administrative du Giec 74
Figure 6 : Organisation du travail pour l'édition d'un rapport 76
Figure 7 : Narrativité vs didacticité 101
Figure 8 : Fréquence d'apparition de la notion *effet de serre* dans la PQN française depuis 1987. 120
Figure 9 : Les événements médiatiques internationaux majeurs en lien avec le climat 121
Figure 10 : Parution mensuelle d'articles relatifs à l'effet de serre entre janvier 2009 et décembre 2010 122
Figure 11 : Parution mensuelle lors des mois pendant l'organisation des COP, par rapport à la parution annuelle 123
Figure 12 : Maquette prototypique d'une "Une" de journal quotidien 127
Figure 13 : Modèle diachronique des circuits de la culture (développé à partir de la proposition de Johnson (1986) et retravaillé par les auteures) 139
Figure 14 : Le signe saussurien 175
Figure 15 : Le système de signes 176
Figure 16 : Le modèle général de communication associé aux fonctions du langage selon Jakobson (1963 : 214) 178
Figure 17 : Le signe hjelmslevien 180
Figure 18 : Le mythe selon Roland Barthes 185
Figure 19 : Conception de la connotation selon Hjelmslev 186
Figure 20 : Conception de la connotation selon Barthes (1999 [1957] : 187) 186
Figure 21 : Les niveaux de la sémiotique greimassienne 197

Figure 22 : Le schéma actanciel 200
Figure 23 : Le carré sémiotique 202
Figure 24 : Exemple d'une mise en abîme du sens au travers d'un carré sémiotique 202
Figure 25 : Exemple d'un programme narratif au travers d'un carré sémiotique 203
Figure 26 : Les niveaux sémiologique et sémiotique (Urbain, 1991 : 4) 206
Figure 27 : Le schéma actanciel revisité par Urbain 211
Figure 28 : Les événements médiatiques relatifs au changement climatique entre novembre 2009 et avril 2010. 223
Figure 29 : Carré sémiotique relatif aux documents de vulgarisation scientifique 247
Figure 30 : Les annonces du climat sur la "Une" de *Libération* 269
Figure 31 : La "Une" moyenne du *Figaro* et les trois versions de ventre/tribune 271
Figure 32 : Emplacement des annonces selon leur taille sur la "Une" du Figaro 272
Figure 33 : "Une" récurrente dans *Le Monde* 273
Figure 34 : les emplacements récurrents pour le climat dans la "Une" du *Monde* 274
Figure 35 : Carré sémiotique des relations entre opinion publique et classe politique 317
Figure 36 : Schéma actanciel selon les définitions du glossaire du CNRS 342
Figure 37 : Carré de la constitution de savoirs de connaissance selon Kuhn 344
Figure 38 : Carré sémiotique du croire 354
Figure 39 : Carré sémiotique du sauvetage 362

ILLUSTRATIONS

Illustration 1 : les humains seuls dans le corpus de vulgarisation scientifique 256
Illustration 2 : Elément C2-4 257
Illustration 3 : Visuel de l'élément C2-1 260
Illustration 4 : Dénouement heureux pour la nature 261
Illustration 5 : Campagne EDF 2008 262
Illustration 6 : La planète rose 263
Illustration 7 : Comparaison de mises en page entre *Libération* et *Marianne 2* 268
Illustration 8 : Comparaison de mises en page entre *Le Figaro* et *Les Echos* 270
Illustration 9 : Comparaison entre *Le Monde, La Croix* et *Le Parisien – Aujourd'hui en France* 274
Illustration 10 : Visuel publié sur la Une du Figaro le 17 novembre 2009 284
Illustration 11 : Une de Libération du 7 décembre 2009 285
Illustration 12 : *Le regard de Plantu* du 20 décembre 2009 286
Illustration 13 : *Le regard de Plantu* du 8 mars 2010 288
Illustration 14 : *Le regard de Plantu* du 19 novembre 2009 289
Illustration 15 : *Le regard de Plantu* du 9 janvier 2010 289
Illustration 16 : Les flammes en vulgarisation scientifique et dans les dessins de presse 290
Illustration 17 : la construction stéréotypique de la cause du climat par *Le Figaro* 301
Illustration 18 : l'élément feu dans les représentations visuelles du corpus 302
Illustration 19 : la construction stéréotypique de la conséquence du climat par *Le Figaro* 306
Illustration 20 : Campagne anglaise 2010 – Greenpeace 306
Illustration 21 : images de pizzlies ou de grolars (site internet National geographic) 307
Illustration 22 : Photomontage sur la "Une" du *Figaro* le 1er jour du sommet. 307
Illustration 23 : "Une" du Figaro le 18 décembre 2009 310
Illustration 24 : Les citoyens en images pendant et après la conférence 312
Illustration 25 : Publicité humanitaire pendant la conférence de Copenhague 313
Illustration 26 : Campagne française – Greenpeace 2010 314
Illustration 27 : Publicité EDF datant de 2006 315
Illustration 28 : Mise en regard de deux représentations de la petit Sirène de Copenhague 323
Illustration 29 : *Le regard de Plantu* du 3 novembre 2009 359

INDEX DES AUTEURS

Barthes, 142, 171, 172, 176, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 190, 191, 192, 205, 207, 213, 215
Boìa, 24, 143, 146, 148, 149, 262

Carvalho, 134, 137, 138, 139, 140, 141
Charaudeau, 87, 89, 90, 91, 94, 95, 97, 98, 100, 104, 108, 110, 114, 129, 206, 216, 222, 224, 225, 233, 251
Chetouani, 118, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 328
Comby, 141, 167, 168

Dahan, 70, 75, 78, 79, 322
Dupuy, 21, 151, 253, 254, 259, 261, 262, 265, 301, 344, 347, 351, 356, 367

Flahault, 309, 310
Fodor, 1, 5, 28, 162, 163, 164, 166, 229

Girard, 31, 208, 209
Greimas, 91, 100, 102, 160, 162, 184, 194, 195, 196, 197, 199, 206, 219, 369
Grize, 90, 105, 109, 207

Hjelmslev, 175, 176, 177, 178, 184, 192, 205, 207, 369
Houdebine, 136, 142, 171, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 205, 207, 208, 215, 217, 218, 219, 224, 244, 245, 250

Jacobi, 59, 87, 93, 98
Jeanneret, 1, 5, 134, 135, 136, 140, 141, 367

Kuhn, 15, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 46, 47, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 342, 379

Landowski, 1, 5, 205, 315, 316, 317, 318, 320, 322, 327
Lemieux, 323
Lévi-Strauss, 88, 172, 194, 195, 295
Lochard, 115
Lovelock, 26, 66, 67, 68, 69, 72, 263, 303

Maingueneau, 90, 91, 104, 206, 216, 325, 328
Martinet, 178, 180, 182, 187, 188, 189
Moirand, 87, 90, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 116, 117, 118, 124, 134, 169, 221, 225, 314
Morin, 69, 70, 71, 85, 114, 227
Mortureux, 59, 60, 87, 93, 107

Rey, 22, 34, 85

Saussure, 48, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 183, 186, 187, 188, 191, 192, 207, 371, 373
Soulages, 1, 5, 115

Urbain, 1, 5, 31, 171, 191, 193, 196, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 213, 218

Verón, 37, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 57, 80, 86, 113, 114, 116, 117, 128, 130, 135, 140, 141, 214, 345

INDEX DES NOTIONS

"Une", 98, 102, 105, 109, 117, 124, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 169, 214, 216, 217, 225, 228, 263, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 277, 278, 280, 283, 293, 296, 305, 307, 308, 310, 316, 317, 319, 320, 335, 336, 338, 345, 357, 364, 379, 383, 384, 394

analyse interprétative, 181, 186
analyse narrative, 110, 162, 205, 218
analyse systémique immanente, 172, 178, 180, 181, 192, 211, 215, 228, 245, 284, 286

carré sémiotique, 160, 200, 201, 202, 205, 210, 214, 216, 247, 315, 339, 352, 384
carte forcée, 173, 185, 186, 217, 371
changement climatique, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 19, 21, 22, 28, 30, 32, 33, 34, 42, 47, 48, 58, 63, 64, 65, 71, 72, 76, 77, 79, 80, 81, 83, 88, 90, 103, 107, 108, 111, 112, 116, 117, 118, 119, 123, 124, 129, 131, 134, 136, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 152, 153, 157, 159, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 189, 202, 203, 210, 213, 215, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 225, 228, 229, 230, 231, 232, 234, 244, 249, 253, 254, 256, 260, 263, 265, 280, 281, 282, 284, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 306, 309, 313, 316, 322, 329, 337, 340, 349, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 364, 365, 366, 369, 374, 376, 377, 378, 379, 380, 384, 394, 395
circulation, 7, 15, 16, 37, 47, 50, 51, 73, 80, 81, 83, 85, 86, 90, 93, 107, 109, 110, 111, 113, 114, 116, 131, 134, 135, 137, 140, 156, 159, 169, 171, 176, 188, 189, 190, 197, 204, 207, 208, 210, 211, 213, 214, 215, 218, 220, 232, 245, 295, 325, 334, 353, 366, 394, 395
climatologie, 22, 24, 28, 34, 35, 37, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 52, 55, 56, 58, 68, 69, 280, 342, 376, 377, 393
CO2, 12, 13, 70, 156, 166, 225, 286, 296, 298, 300, 301, 309, 312, 349, 355, 362, 378
contrat de communication, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 103, 114, 129, 222, 224, 233, 394

dessin de presse, 108, 124, 126, 132, 228, 270, 273, 284, 286, 287, 288, 303, 306, 321, 356, 357, 371

effet de sens, 9, 181, 184, 185, 186, 190, 192, 193, 236, 250, 253, 313
effet de serre, 12, 13, 30, 70, 71, 74, 76, 77, 79, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 150, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 164, 165, 201, 221, 225, 260, 280, 281, 292, 296, 298, 299, 300, 301, 320, 348, 349, 371, 383
événement médiatique, 11, 16, 83, 86, 104, 112, 114, 116, 118, 122, 147, 179, 220, 221, 222, 274, 282, 296, 354, 365, 394

Giec, 11, 12, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 153, 156, 159, 220, 241, 254, 263, 270, 296, 298, 300, 309, 314, 319, 322, 329, 337, 338, 339, 342, 343, 344, 345, 347, 350, 358, 362, 366, 376, 383, 393

médiateur, 31, 59, 60, 61, 66, 69, 72, 78, 79, 94, 96, 104, 105, 106, 107, 208, 209, 210, 218, 249, 254, 255, 327, 344, 366, 393, 395
médiation, 31, 60, 65, 66, 87, 135, 155, 208, 209, 210, 248, 340, 341, 349, 358, 362, 366, 374
médiatisation, 87, 94, 95, 96, 100, 103, 107, 129, 151, 159, 162, 222, 224, 233, 265, 324, 371, 374, 377, 378, 380, 394

narratif, 9, 96, 100, 101, 102, 110, 160, 162, 197, 198, 200, 201, 202, 203, 205, 209, 210, 214, 216, 223, 227, 245, 247, 249, 258, 294, 339, 366, 370, 384, 394, 396

photo de presse, 228, 278

schéma actanciel, 102, 160, 197, 198, 199, 205, 208, 209, 210, 214, 315, 340, 341, 384
sémiologie des indices, 15, 83, 142, 171, 172, 181, 184, 186, 187, 189, 190, 191, 193, 194, 195, 205, 206, 207, 210, 211, 213, 218, 219, 244, 250, 372, 394
sémiologie indicielle, 183, 206
sémiotique narrative, 15, 31, 83, 102, 108, 118, 160, 162, 171, 194, 195, 196, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 218, 244, 263, 339, 371, 376, 395
stratification, 178, 200, 205, 216, 235

titre de presse, 265, 270, 271, 274, 276, 296, 317, 318

vulgarisation scientifique, 16, 59, 60, 61, 65, 77, 78, 87, 92, 93, 94, 96, 99, 100, 103, 105, 118, 133, 134, 154, 201, 202, 214, 224, 232, 233, 234, 235, 245, 249, 251, 254, 257, 263, 281, 286, 287, 288, 305, 313, 321, 349, 352, 356, 358, 359, 362, 363, 366, 373, 375, 380, 383, 384, 394, 395

INDEX PRESSE

Echos, 119, 268, 269, 384

La Croix, 119, 272, 273, 384

Le Figaro, 119, 225, 229, 268, 269, 270, 271, 273, 274, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 296, 297, 299, 303, 304, 305, 307, 308, 309, 310, 313, 320, 321, 337, 338

Le Monde, 119, 225, 229, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 284, 296, 297, 298, 302, 303, 309, 310, 311, 312, 313, 316, 318, 320, 321, 335, 336, 337, 338, 339, 359

Libération, 119, 147, 225, 228, 229, 231, 266, 267, 269, 273, 274, 275, 276, 278, 279, 280, 282, 283, 284, 290, 296, 297, 298, 303, 308, 310, 311, 313, 317, 318, 320, 337, 338, 339, 357

Marianne, 266, 289, 316, 347, 384

Science et vie, 100, 224, 233

Sciences et avenir, 233

TABLE DE MATIERES

REMERCIEMENTS **5**

SOMMAIRE **7**

CONVENTIONS DE NOTATION **9**

INTRODUCTION **11**

PARTIE I - LES CHANGEMENTS CLIMATIQUES, OBJETS DE SAVOIRS **19**

CHAPITRE 1 - DU CLIMAT AUX CHANGEMENTS CLIMATIQUES. ANALYSE LEXICO-SEMANTIQUE DE DEFINITIONS **21**

I. SENS ETYMOLOGIQUE ET DEFINITIONS DE *CLIMAT* 22
- A. Différence entre météo et climat 23
- B. La mise en espace du climat 25
- C. Spécificités de la définition scientifique de climat : le dictionnaire du CNRS 26

II. DEFINITION DES *CHANGEMENTS CLIMATIQUES* PAR LE CNRS 27
- A. Les changements 28
- B. Les causes des changements 29

III. *CHANGEMENTS* ET *ANTHROPIQUES* : LES TRACES DEFINITIONNELLES DANS LE GLOSSAIRE 30
- A. La variable changement 30
- B. L'anthropisme 31
- C. Place du scientifique 32

IV. EN GUISE DE PREMIERES CONCLUSIONS 32
- A. Climats et changements climatiques 33
- B. Protagonistes 33
- C. Amalgame entre plusieurs sciences 34

CHAPITRE 2 – HISTOIRE DES SCIENCES DU CLIMAT : VERS UNE MULTIDISCIPLINARITE **37**

I. UNE HISTOIRE DES SCIENCES : THOMAS KUHN 37
- A. La science normale : mise au jour des anomalies, points d'appui de la science extraordinaire 38
- B. La science extraordinaire : du clivage aux résistances, de la révolution aux controverses 40

II. UNE REVOLUTION SCIENTIFIQUE CLIMATOLOGIQUE ? 42
- A. La climatologie : science du système atmosphérique 43
- B. La géographie en souffrance 46

III. CRITIQUES DE L'APPROCHE KUHNIENNE ET INTERET D'ELARGIR LE POINT DE VUE : MAUDLIN, VERON ET BOULEAU. 49
- A. Système de production des connaissances : production – transmission – reconnaissance 50
- B. Des textes scientifiques aux textes de fondation 51
- C. De l'idéologique 52
- D. Philosophie des sciences continuiste ou discontinuiste ? 53
- E. Le paradigme climatologique : problèmes à résoudre 55

IV. VERS UNE MULTIDISCIPLINARITE ASSUMEE 57
- A. Les sciences du climat, science-carrefour 57
  1. Transdisciplinarité 59
  2. Interdisciplinarité 61
  3. Multi ou pluridisciplinarité 62
- B. L'Hypothèse Gaïa, vers une forme de complexité 66
- C. Le régime climatique : organisation entre science et politique 72
  1. Le Giec : expertise scientifique officielle 72
  2. Le Giec : médiateur scientifique 79

V. COMPLEXITE DES CONNAISSANCES CLIMATIQUES 80

PARTIE II - ETUDIER LA CIRCULATION DES REPRESENTATIONS : THEORIES DISCURSIVES, SEMIOLOGIQUES ET SEMIOTIQUES 83

CHAPITRE 3 – LA SCIENCE AU REGARD DE LA SOCIETE : ANALYSES DE DISCOURS ET THEORIES DE LA CIRCULATION 85

I. LES APPROCHES DISCURSIVES DU RAPPORT SCIENCE-SOCIETE 86
A. Savoir, connaissance, croyance 88
B. Ce que les objets de savoir font aux discours médiatiques : nouvelle structuration des discours 90
1. Le discours représentant du social 91
2. Du contrat de vulgarisation scientifique 92
3. Les différents contrats de communication : vers une médiatisation de l'information scientifique 94
4. Les contraintes médiatiques inhérentes au contrat de communication 98
5. Le narratif et le didactique 100
C. Ce que les discours médiatiques font aux objets de savoir : la ronde des mots et des dires 103
1. Plurilogalité et responsabilité éditoriale des discours journalistiques 104
2. Des mots-événements aux mots-mémoires 107
3. Les dires-mémoires 109
4. Les prémisses au concept de circulation 110
II. DE L'EVENEMENT MEDIATIQUE 112
A. Le traitement d'un événement dans la presse 112
1. Point de vue discursif 113
2. Point de vue sémiotique 114
3. L'interdiscursivité comme élément constitutif de l'événement médiatique 116
B. Analyse médiatique quantitative 117
C. La "Une" : page de journal comme les autres ou objet sémiotique privilégié ? 124
1. L'unité "page de journal" 125
2. La "Une" : objet sémiologique 126
3. Premières démarches analytiques : les couvertures de livres 131
III. DE LA CIRCULATION 134
A. La trivialité comme théorie de la circulation sociale 134
B. Le circuit culturel du changement climatique 137
C. Problématiques liées à une analyse de la circulation des représentations 140

CHAPITRE 4 – LES REPRESENTATIONS CLIMATIQUES ACTUELLES, DU TEMPS QU'IL FAIT AU RECHAUFFEMENT GLOBAL 145

I. DE LA REPRESENTATION 146
II. L'HISTOIRE DES IMAGINAIRES DU CLIMAT 148
A. Géographie du climat 148
B. Le climat comme outil divin 149
C. Du déterminisme au positivisme climatique 151
D. L'avènement de l'écologie politique, retour à une forme divine 153
III. POINT DE VUE LINGUISTIQUE : LES ANNEES 90 154
A. Les discours non-médiatiques : science, politique, écologie 154
B. Analyse socio-médiatique 161
IV. REPRESENTATIONS DU CHANGEMENT CLIMATIQUE : POINTS DE VUE ACTUELS 163
A. Représentations au travers des fictions d'anticipation 164
B. La presse et la publicité 166
C. Point de vue de la société civile : focus groupes d'ordre sociologique 169
V. CONCLUSION 170

CHAPITRE 5 – VERS UN SEMIO-SYNCRETISME 173

I. SEMIOLOGIE DES INDICES : PROBLEMES THEORIQUES ET METHODOLOGIQUES 174
A. La sémiologie des indices : la structure au service de l'interprétation 174
1. La culture en tant que système : la phase systémique 174
2. Vers les interprétations des Objets socio-culturels 183
B. Le temps de l'analyse : la synchronie dynamique 189
C. L'espace de l'analyse : discussion sur le rôle de l'immanence 192
II. POUR UNE INTEGRATION DES CONCEPTS GREIMASSIENS : VERS UN SEMIO-SYNCRETISME 196
A. La sémiotique narrative 196

1. Les structures narratives 199
2. Les structures élémentaires de la signification 202
3. Sémiotique narrative vs storytelling 204
B. Pour une hétérogénéité assumée des corpus 205
1. Stratification et niveaux 206
2. Immanence des corpus, non de la pensée 207
C. Sémiotique narrative, circulation et représentations 209
1. L'étude de la circulation : le rôle du médiateur 210
2. Les représentations sous forme de narration 212

PARTIE III – METHODES ET ANALYSES 213

CHAPITRE 6 – CONSTRUCTION D'UNE METHODOLOGIE INTERDISCIPLINAIRE ET DE CORPUS HETEROGENES 215

I. METHODOLOGIE INTERDISCIPLINAIRE 216
A. Le matériau d'analyse 216
B. Les niveaux d'analyse 217
II. PERTINENCE DES CORPUS EN FONCTION DES OBJECTIFS DE RECHERCHE 220
A. Approches théoriques du corpus 220
B. Délimitation temporelle des corpus 222
C. Corpus scientifique : critères de pertinence et discours construits 224
D. Corpus médiatique : critères de pertinence 226
E. Corpus profane : discours construits 231
III. EXEMPLE D'UNE ANALYSE SEMIO-SYNCRETIQUE : LES DISCOURS DE VULGARISATION SCIENTIFIQUE 234
A. Délimitation du corpus 235
B. Stratification et grammaire formelle du corpus de vulgarisation scientifique 237
1. La strate scénique 238
2. La strate iconique 240
3. La strate linguistique 243
4. Les strates séquentielles 246
5. Explication : regroupement des convergences, périphéries et divergences 252
C. Interprétations : effets de sens et mises en narration 253
1. Les variations des représentants du climat 253
2. Solitude contre multiplicité 255
3. Les spécificités climato-sceptiques 256
4. Les autres univers mobilisés 259
5. Les possibles de la narration 260
IV. VERS L'ANALYSE MEDIATIQUE 265

CHAPITRE 7 – GRAMMAIRE FORMELLE : LES UNES ET LES ANNONCES DU CLIMAT 267

I. LA MISE EN SCENE DES "UNES" EN FONCTION DE CHAQUE JOURNAL 267
A. La Une de Libération 268
B. La Une du Figaro 270
C. La Une du Monde 273
II. CONSTRUCTION DES ANNONCES RELATIVES AU CLIMAT 278
A. Les annonces de Libération 278
B. Les annonces du Figaro 279
C. Les annonces du Monde 280
III. LES ELEMENTS ICONIQUES 281
A. Les photos de presse 281
B. Les dessins de presse 286
IV. LES ELEMENTS LINGUISTIQUES 293
V. CONCLUSION 295

CHAPITRE 8 - LES REPRESENTATIONS DU CLIMAT 297

I. LE CHANGEMENT CLIMATIQUE 297
A. Les différentes nominalisations du climat dans le corpus presse 298
B. Les causes montrées 300
C. Les conséquences du climat 303
D. Les solutions envisagées dans les "Unes" 309

II. LE SOMMET DE COPENHAGUE 315
A. Le positivisme à l'égard de la conférence 316
B. L'échec de Copenhague 320
III. LA POLEMIQUE CLIMATIQUE A LA FRANÇAISE 324
A. Controverse ou polémique ? Définitions 325
B. Le point de vue des scientifiques travaillant sur le climat 331
C. Les polémiques climatiques dans la presse 337
IV. INVESTISSEMENT NARRATIF DU CORPUS MEDIATIQUE EN REGARD DU SCIENTIFIQUE ET DU PROFANE 341
A. Les discours scientifiques face à l'appel à Galilée 342
1. Relations des scientifiques aux politiques et à la société civile 342
2. Représentations du consensus scientifique 343
3. L'appel à Galilée, la relation des climatologues aux sceptiques 348
B. Croire ou ne pas croire : du déni à la polémique 353
1. De la connaissance à la croyance 353
2. Approche sociologique du déni climatique 355
3. Du déni à la polémique médiatique 358
C. Les différentes voies vers l'issue climatique 361
1. Le sauvetage, mythe prométhéen 361
2. Le changement, le mythe de Gaïa 364
V. CONCLUSION 366
EN GUISE DE CONCLUSION : VERS UNE OUVERTURE MULTIDISCIPLINAIRE 369
BIBLIOGRAPHIE 375
TABLE DES TABLEAUX, FIGURES ET ILLUSTRATIONS 389
INDEX DES AUTEURS 391
INDEX DES NOTIONS 393
INDEX PRESSE 395
TABLE DE MATIERES 397